



UNIVERSITÉ PARIS 13 – SORBONNE PARIS CITÉ

UFR LLSHS

ÉCOLE DOCTORALE ÉRASME

LABORATOIRE UTRPP

Numéro d'ordre : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Thèse

En vue de l'obtention du grade de docteur de l'Université de Paris 13

Discipline : **Psychologie**

Spécialité : **Psychologie Interculturelle**

Présentée et soutenue publiquement par :

Laura Tarafas

Le 23 octobre 2017

Devenir adulte au « Magyarisztán »

**Jeunes réfugiés non accompagnés en transition : traces de vulnérabilité,
voies de résilience**

Thèse dirigée par Monsieur le Professeur Yoram MOUCHENIK

Présentée et soutenue publiquement le 23 octobre 2017

Le Jury

Professeur, Thierry BAUBET, Université Paris 13, Président du jury

Madame Amira KARRAY, MCF, Université de Aix-Marseille, Rapporteur

Professeur Daniel, DERIVOIS, Université de Bourgogne Franche-Comté, Membre du jury

Madame Marion FELDMAN, MCF HDR, Université Paris Descartes, Rapporteur

Professeure Pascale MOLINIER, Université Paris 13, Membre du jury

Monsieur Yoram MOUCHENIK, Université Paris 13, Membre du jury

Remerciements

Tout d'abord, je tiens à remercier les jeunes qui ont accepté de participer à cette recherche exploratoire dans un contexte assez difficile. Leur courage m'inspire en tant que chercheur et clinicien, et démontre la pertinence d'une approche axée sur la résilience.

Je remercie tout particulièrement Monsieur Yoram MOUCHENIK, mon directeur de thèse. J'ai pu apprécier sa disponibilité et son soutien au début de la recherche, puis la liberté et la confiance qu'il m'a accordées et qui m'ont permis de mener à bien ce travail. Ses remarques pointues m'ont permis d'aller plus loin dans ma pensée.

Je remercie les membres du jury, notamment Monsieur Thierry BAUBET, Madame Amira KARRAY, Monsieur Daniel DERIVOIS, Madame Marion FELDMAN et Monsieur Yoram MOUCHENIK, pour une lecture parfois rendue plus laborieuse, car ma langue maternelle est le hongrois. Je remercie Françoise LE MAGUET pour la correction du texte.

Je tiens à remercier chaleureusement, pour leur soutien, l'Association Menedék, la Fondation Cordelia et le groupe civique MigSzol. Sans leur aide, ce travail n'aurait pas pu se réaliser. J'adresse également mes remerciements aux services de la protection de l'enfance de Hongrie qui m'ont accueillie.

Merci aux cliniciens suivants, qui m'ont beaucoup appris grâce à leur riche expérience clinique, leur posture compassionnelle et humble : Léocadie EKOUE, Eva FUZESSERY, Christian LACHAL, Yoram MOUCHENIK, Marine POUTHIER.

Merci à mes compatriotes et mes amis d'ici et de là-bas, pour le décentrage que j'ai pu faire avec leur aide.

Last but not least, je remercie ma famille pour les valeurs et la solide éthique de travail qu'elle m'a transmises. Un grand merci à mon mari, Owen, qui a toujours cru en moi.

à Léocadie

Résumés

Résumé

Titre : Devenir adulte au « Magyarisztán ». Jeunes réfugiés non accompagnés en transition : traces de vulnérabilité, voies de résilience

Ce travail a été réalisé en Hongrie entre 2014 et 2017, un pays souvent considéré comme « pays de transit » pour les demandeurs d'asile et les mineurs isolés étrangers. Ce pays dont les frontières étaient difficile à franchir pendant les années du communisme doit faire face à une vague de demandeurs d'asile de plus en plus importante. Après le début des années 2000, le nombre de demandeurs d'asile a augmenté de manière considérable et la même tendance peut être constatée concernant les mineurs isolés étrangers, dont un nombre considérable sur la région d'Europe Centre-Est est accueilli en Hongrie.

La présente recherche a pour but d'identifier les voies de résilience, que de jeunes réfugiés, le plus souvent arrivés comme mineurs non accompagnés, construisent dans un pays avec un contexte politique difficile. Ce travail propose également une aperçu historique et critique des approches théorico-cliniques du trauma et de la résilience. Cette dernière notion sera examinée par rapport à la situation de réfugié. En fonction de la quasi absence de recherches sur les jeunes réfugiés en Hongrie, nous considérons ce travail comme une étude exploratoire. Cette recherche s'appuie en particulier sur l'analyse qualitative des entretiens semi-structurés réalisés auprès de 13 jeunes réfugiés âgés de 18 à 24 ans ayant obtenu l'asile. Les catégories d'analyse qui émergent sont obtenus de manière inductive en fonction de la méthode de la Théorie Ancrée (Grounded Theory). Outre l'analyse approfondie des entretiens de recherche avec les jeunes réfugiés, ce travail inclut le compte-rendu de plusieurs séjours de terrain, des entretiens réalisés auprès des professionnels impliqués dans l'accompagnement des jeunes ainsi que l'analyse d'une observation participante du chercheur pendant la crise migratoire.

En complément de l'analyse nous avons utilisé un codage des entretiens avec le logiciel NVivo 11 Pro. Nous avons identifié sept catégories : Différences entre « ici » et « là-bas », Caractéristiques individuelles, Avenir, Trouver sa place au pays d'accueil est important, Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié, Souffrance psychologique, Relations Sociales. Certaines sous-catégories attirent l'attention comme facteurs de protection importants, encore

peu étudiés tel que le rôle du sport ou celui des petites amies et de leurs familles issues du pays d'accueil. Dans la lignée de précédentes études, les résultats suggèrent que la plupart des facteurs associés à la résilience dépendent du contexte, et comportent des aspects négatifs aussi bien que positifs (religion, éducation, orientation vers l'avenir). En accord avec Ni Raghallaigh et Gilligan (2010), on peut conclure que catégoriser les jeunes réfugiés de façon binaire, comme vulnérables ou résilients apparaît trop simplificateur. En outre, certaines sous-catégories semblent indiquer la présence d'éléments spécifiques au contexte du pays d'accueil. Bien que ceux-ci nécessitent davantage de recherche, elles soulignent l'interaction entre les facteurs environnementaux et individuels. Les résultats de recherche complétés par une analyse détaillée du contexte socio-culturel et historique attire l'attention sur les spécificités du pays d'accueil comme un contexte à multiples facettes ayant un impact sur la manière dont les voies de résilience se construisent. Sans être généralisable cette étude nous ouvre des perspectives pour de nouvelles recherches.

Mots clés : Mineurs non accompagnés, Jeunes réfugiés, Résilience, Trauma, Hongrie, Grounded Theory, contre-transfert culturel

Abstract

Title: Becoming an adult in “Magyarisztán”. Young refugees in transition: traces of vulnerability, pathways of resilience

This study was completed in Hungary between 2014 and 2017. Hungary is considered a transit country for asylum seekers and unaccompanied minors. While the country's borders were strictly controlled during the communist era, asylum seekers began arriving in the country in the post-communist period and from the early 2000's, the number of asylum seekers has increased considerably. A parallel trend can be observed in the number unaccompanied minors in Central-Eastern Europe: a significant number of whom are hosted by Hungary.

This research aims to identify how young refugees, most of whom arrived as unaccompanied minors, form their pathways of resilience in the difficult political context of Hungary. Trauma and resilience served as conceptual frameworks for this study, which begins with a theoretical-clinical overview of aforementioned concepts. These are also challenged in the

study. The author attempts to define the notion of resilience in the specific context of refuge. Given the fact that very little is known about the psychological wellbeing of young refugees in Hungary, this research qualifies as an exploratory study. For this reason, a Grounded Theory approach was used to gain data inductively from the analysis of 13 interviews, which were completed with young refugees between the ages of 18 and 24. Furthermore, the study includes field studies and interviews completed with professionals working in the sector, as well as the summary of the participatory observation the author took part in during the refugee crisis in Hungary.

The thirteen semi-structured interviews were analysed with the use of NVivo 11 Pro software. Seven major categories were identified: Differences between home country and host country, Individual characteristics, Future, Finding a place in the host country is important, Everything is difficult in life when you are a refugee, Psychological suffering, and Social relations. Certain sub-categories appear as important protective factors, which are yet to be studied, such as the role sport or girlfriends and their families from the host country play in young refugees' life. In line with previous research, this study suggests that most factors associated with resilience are context dependent and can have counterproductive aspects as well as positives (religion, education, future orientation). As stated by Ni Raghallaigh and Gilligan's (2010), the conclusion is the following: the binary categorisation of young refugees as either vulnerable or resilient would likely lead to an over-simplification of their situation. In addition to this, certain sub-categories seem to indicate the presence of particular elements, which are specific to the host country and might also play a role. Although these elements need further exploration, they draw attention to the interplay between environmental and individual factors. This underlines the importance to consider the host-country as a complex, multi-faceted factor impacting on pathways of resilience. The study sample being too small to be generalizable, it nevertheless opens horizons for future research.

Key words: unaccompanied minors, young refugees, resilience, trauma, Hungary, Grounded Theory, Cultural countertransference

Table des matières

Remerciements	2
Table des matières	7
Introduction	12
Le choix du sujet.....	14
Les aspects transféro-contre-transférentiels.....	18
Choix méthodologique.....	20
Identifier et nommer les jeunes.....	22
Partie théorique	24
Chapitre 1 : Le traumatisme dans tous ses états. Le PTSD comme maladie des non-malades	25
1.1 Trauma et effroi	26
1.2 Le début – Pierre Janet.....	28
1.3 Freud	29
1.4 Ferenczi.....	33
1.4.1 Le thérapeute face au patient traumatisé chez Ferenczi	36
1.5 Barrois.....	37
1.6 Lebigot.....	38
1.7 De la névrose de guerre au post-traumatic stress disorder : le social, la pathologie et la maladie des non-malades	40
1.8 Soigner le trauma : la parole – le témoin interne	45
1.9 Le silence qui soigne.....	45
1.10 Soigner le trauma d’ailleurs avec la psychologie « occidentale »	47
1.11 Quel avenir pour les sujets traumatisés ?.....	48
Chapitre 2 : La résilience : refus de la résignation à la fatalité du malheur	51
2.1 Comment définir la résilience.....	52
2.2 Le chemin vers la résilience : la notion de vulnérabilité et le risque. Vulnérabilité et résilience	54
2.3 L’évolution du concept de la résilience	57
2.4 Les pionniers de la résilience et leurs recherches importantes	59
2.4.1 Les premières recherches.....	59

2.4.2 Les facteurs de protection.....	61
2.4.3 La résilience en tant que système	67
2.5 Méthodes d'évaluation de la résilience.....	68
2.6 Confrontation avec la psychanalyse	71
2.7 Trauma et résilience : les mécanismes de défense mis à l'épreuve	74
2.8 Modèles d'identification et tuteurs de résilience : la question des relations précoces...	76
2.9 Culture et résilience	80
2.9.1 Construire la résilience en migration, entre ici et là-bas	81
2.10 Refuge et résilience.....	83
Chapitre 3 : La Hongrie comme pays d'accueil : sa brève histoire, le	
contexte sociopolitique actuel, son influence sur la réalité du terrain	87
3.1 Quelques concepts et problématiques clés autour du refuge	88
3.1.1 L'inquiétante étrangeté	90
3.2 Un sujet d'actualité en Hongrie. Histoire, chiffres et faits	92
3.2.1 Pourquoi la Hongrie ?.....	96
3.2.2 La politique migratoire hongroise : réglementation versus réalité	97
3.2.3 Détention – une arme contre l'intégrité de la personne.....	98
3.2.4 Une attitude dite officielle et ses conséquences sur la politique migratoire de nos jours	99
3.2.5 Venir en aide aux demandeurs d'asile, réfugiés et migrants – les associations	106
3. Mineurs non accompagnés et jeunes réfugiés en Hongrie. Conditions d'ici comparées	
aux conditions d'ailleurs	110
3.3.1 L'arrivée en Hongrie : accueil et conditions	110
3.3.2 La vie au foyer : difficultés à plusieurs niveaux.....	113
3.3.4 Jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur »	119
II. Partie empirique	125
Chapitre 4 : Terrain et méthode	126
4.1 Études de terrain et questionnements.....	127
4.2 Mineurs isolés dans la foule de réfugiés	128
4.3 Les conclusions des entretiens informels.....	130
Chapitre 5 : La Grounded Theory et son application	135
5.1 Grounded Theory : une théorie, une méthode et une production	136
5.1.1 Les stratégies	137
5.1.2 Le processus	137
5.1.3 L'utilisation de la Grounded Theory dans la recherche. Les étapes méthodologiques	139

5.1.4 L'identification du terrain.....	139
5.1.5 Rappel des conclusions d'études de terrain.....	140
5.2 Présentation du terrain et des sujets choisis.....	141
5.2.1 Un aperçu sur l'Afghanistan.....	142
5.2.2 Les Hazaras et les peuples nomades comme ethnies maltraitées.....	147
5.2.3 Une brève présentation des sujets de recherche.....	150
5.3 Collecte des données et analyse.....	150
5.3.1 La construction de l'entretien de recherche.....	151
5.3.2 Le déroulement des entretiens.....	154
5.4 Le processus de codage – catégories et questionnements.....	155
5.4.1 Le codage primaire.....	155
5.4.2 Le codage axial et l'identification des thèmes centraux qui apparaissent.....	156
5.4.3 Le codage sélectif et les sept catégories émergentes.....	156
5.4.4 Les spécificités liées au cadre et au contexte.....	160

III. Résultats..... 162

Chapitre 6 : Les catégories émergentes..... 163

6.1 Différences entre « ici » et « là-bas ».....	165
6.2 Caractéristiques individuelles.....	175
6.3 L'avenir.....	179
6.4 Trouver sa place au pays d'accueil est important, même si on le quitte un jour.....	185
6.5 Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié.....	191
6.6 Souffrance psychologique.....	198
6.7 Relations sociales.....	206
6.8 Le résumé de l'analyse des résultats.....	214

Chapitre 7 : Vignettes cliniques..... 218

7.1 Aydin : faire sa place dans une nouvelle patrie, entouré de tuteurs de résilience.....	219
7.2 Hamid : après une enfance joyeuse, la guerre qui occulte le présent.....	223
7.3 Elmas : entre là-bas et ici.....	228
7.4 Imran : se lancer dans la fête pour oublier sa douleur.....	233
7.5 Kia : tout va s'arranger, et ça ira sans doute mieux qu'avant.....	237
7.6 Dastan : tu es seul au monde. Naître pauvre, ce n'est pas ta faute, mais si tu meurs pauvre, ça sera ta faute.....	241

Chapitre 8 : Analyse du contre-transfert culturel individuel et les pré-contre-attitudes culturelles collectives	245
8.1 La méthode complémentariste de George Devereux et son application.....	246
8.2 Transfert et contre-transfert. Les premiers entretiens : les rencontres fortes dans un contexte difficile	250
8.1.1 Rencontrer les réfugiés en France passés par la Hongrie. La figure de « Hungaria ».....	253
8.1.2 Entretiens complétés dans les foyers pour jeunes (réfugiés) en Hongrie	255
8.3 Analyse des pré-contre-attitudes culturelles collectives	259
8.3.1 Les médias comme source d'information.....	260
8.3.2 Une identité nationale (toujours) vécue comme menacée	262
8.3.4 L'autre vu comme un sauvage innocent ou méchant – les Roms.....	265
8.3.5 Entretien simultané avec deux éducateurs : issus de cultures différentes mais face aux mêmes problèmes inhérents au système	277
8.4 Agir en période de crise – rapport du bénévolat pendant la crise humanitaire de l'été 2015 en Hongrie.....	280
8.4.1 La réviviscence de la période des déportations	283
8.5 Résumé de l'étude des contre-attitudes collectives	284

IV. Conclusions

Chapitre 9 : Questionnements	287
9.1 Les limites de la recherche.....	290
9.2 Axes de recherches potentiels à mener	292
9.3 Vers l'élaboration d'une contre-attitude culturelle collective ?.....	296
9.4 Défis et croissances personnelles.....	302

Bibliographie

Annexes	355
1. Le guide d'entretien	356
2. Les résumés des entretiens.....	357
3. Les feuilles de consentement (version hongroise et version anglaise)	379

« Tout ce que nous entendons est une opinion et non un fait.

Tout ce que nous voyons est une perspective, et non la vérité. »

Marcus Aurèle

« Je crois que l'Homme n'a pas besoin d'être sauvé de lui-même; il suffit de le laisser être lui-même. Le monde a besoin d'hommes plutôt que d'humanistes. »

Devereux, 1980, p. 20

Introduction

Le moment qui a inspiré le titre « Devenir adulte au « Magyarisztán » s'est produit pendant un entretien de recherche¹ avec un jeune réfugié qui nous a dit : « *Je suis devenu adulte au Magyarisztán.* » Bien que courte, cette phrase porte en elle plusieurs idées. Tout d'abord, elle parle du vécu subjectif d'un jeune, qui a commencé à grandir ailleurs. Pour la plupart de nos sujets de recherche, cet « ailleurs » était l'Afghanistan. Mais souvent, ils ne nous parlent pas seulement d'un pays, mais bien d'autres pays, où ils ont vécu comme réfugiés ou migrants². Pour certains, le voyage a commencé très tôt et ils parlent de plusieurs « chez nous³ ». Ce sont donc des jeunes dont beaucoup n'étaient pas seulement en mouvement pendant plusieurs années physiquement, mais aussi psychiquement, lorsqu'on considère la migration en tant que mouvement qui comprend trois dimensions : l'espace, le temps et le psychologique⁴. Pourtant, ces « chez nous » dont ils parlent ressemblaient peut-être plus à leur culture d'origine qu'au pays où ils sont actuellement accueillis. Et puis, il y a l'Europe, dont la Hongrie, leur pays d'accueil, un petit pays d'Europe centrale dont ils ignoraient l'existence. Venant d'ailleurs, ils ont quand même « aussi » grandi en Hongrie. Ils ont des liens multiples,

¹ Entretien effectué le 6 novembre 2015.

² On fait souvent l'amalgame entre demandeur d'asile, réfugié et migrant. Les médias, dont les médias hongrois, parlent souvent de « crise migratoire » et qualifient ces personnes de « migrants ». Cette thèse tente d'éviter toute forme de confusion qui effacerait les frontières entre ces catégories, qui ne sont pas seulement différentes sur le plan juridique, mais aussi du point de vue psychologique, car la précarité extrême à laquelle un demandeur d'asile est exposé est la plupart du temps bien plus importante et agit différemment sur le psychisme que les stress postmigratoires dont les migrants sont victimes. Cette affirmation sera davantage abordée dans le chapitre sur les pré-études de terrain. Les sujets de la thèse se considèrent comme réfugiés et ils sont reconnus par la loi en tant que tels.

³ Ces proportions importantes d'Afghans qui ont transité par le Pakistan et l'Iran sont appelées « exilés secondaires » dans le rapport de France Terre d'asile (2011, p. 21).

⁴ Dans un article intitulé « Protecting asylum seeker children on the move », Kohli (2014) considère la migration en tant que mouvement qui comprend les trois dimensions suivantes : l'espace, le temps et le psychologique. Tout d'abord, les jeunes voyagent à travers les espaces géographiques, au-delà des frontières de leur pays d'origine, pour se protéger du danger. Ensuite, ils sont en mouvement dans le temps en grandissant et en accumulant des souvenirs des endroits qu'ils ont croisés, et ils mettent ces souvenirs à côté de leurs espoirs concernant leur avenir. Enfin, ils sont en mouvement au niveau psychologique dans des directions différentes, en ajustant leurs expériences comme des gyroscopes cherchant à retrouver un équilibre. Ils remanient leurs histoires qui témoignent de leurs personnalités, de ce qui leur est arrivé, et de la manière dont ils sont arrivés à leur demande d'asile. Ces mouvements, qui se passent à la fois dans le monde externe et leur monde interne, nécessitent de l'énergie et une forte volonté afin de se sentir équilibré et en harmonie, et de bien s'installer dans un pays où la protection est présente au niveau légal, dans la pratique et au niveau psychologique à court et à long terme aussi. Ces mouvements décrits, qui s'effectuent dans trois dimensions, se passent à des vitesses différentes. Ils sont également interdépendants et exigent le contrôle sur les dangers et risques et la calibration des actions protectrices effectuées par les enfants et ceux qui les accompagnent dans le processus de co-construction de mondes qui sont durables.

complexes et souvent ambivalents avec ce pays, avec la langue hongroise, les Hongrois, le travail, l'école et le mode de vie occidental, auquel ils se sont souvent confrontés à travers le prisme de la Hongrie. Le mot « Magyarisztán » est un mélange entre *Magyarország* (la Hongrie en hongrois) et peut-être l'Afghanistan, le mot *-stan* signifiant « pays » dans plusieurs langues⁵. Le mot « Magyarisztán » évoque donc un élément familier pour les Hongrois, qui s'appellent *magyars*⁶, mais aussi pour les jeunes réfugiés, qui ont gardé le mot « isztán » qui, dans leur langue, désigne le « pays ». La simplicité et l'authenticité de cette phrase évoquent donc à la fois une étrangeté et une familiarité chez le sujet qui a accompli l'acte de grandir. Le mot « Magyarisztán » cristallise également ce qu'on peut associer à la notion complexe du métissage (Moro, 2010). La pertinence de cette notion n'est pas seulement apparue dans ces entretiens de recherche en particulier, mais également dans la littérature scientifique. Ainsi, Sleijpen, Boeije, Kleber et Mooren (2016) soulignent que les adolescents réfugiés vivent entre deux cultures : ils sont trop jeunes pour s'identifier complètement à leur pays d'origine et trop âgés pour s'identifier complètement et directement au pays d'accueil. Ils font beaucoup d'efforts afin de construire les ponts, apprendre la langue, ouvrir les lignes de communication vers « le nouveau monde » et par conséquent s'adaptent plus facilement que les adultes. Khanlou, Shakaya, Islam et *al.* (2014) appellent les jeunes réfugiés les « champions du déplacement ».

Le choix du sujet

Il y a plusieurs raisons pour lesquelles j'ai choisi le sujet de la résilience chez les jeunes réfugiés pour cette thèse. Tout d'abord, d'un point de vue pragmatique, je souhaitais traiter un sujet important et actuel, en profitant de mon expérience dans le domaine transculturel pour apporter une nouvelle manière d'aborder les dynamiques de la demande d'asile et de refuge, les difficultés qui rendent vulnérable, mais aussi les facteurs qui font rebondir l'individu. Il s'agit également d'une approche encore très peu présente en Hongrie et d'un sujet très peu, voire pas du tout étudié du point de vue de la clinique transculturelle. Il s'agit par ailleurs d'un sujet qui traverse actuellement un changement de paradigme : au lieu de rester focalisées sur le trauma, les nouvelles recherches (Ager, Annan et Panter-Brick, 2013 ;

⁵ En Perse, il signifie « pays » ou « place pour un pays ». *Macaristan* signifie Hongrie en turc, ce qui est proche du nom « Magyarisztán » créé et utilisé par quelques jeunes rencontrés.

⁶ Le concept de l'identité nationale chez les Hongrois ferait partie d'une analyse du point de vue pluridisciplinaire, afin de démontrer les contradictions, les ambivalences et la complexité jouant sur et contribuant à la formation sur les attitudes en relation avec l'autre.

Sleijpen *et al.*, 2016) affirment la nécessité de se concentrer sur la résilience dans le contexte du refuge. L'approche majoritaire a tendance à nier la résilience des survivants, décrits comme « marqués à vie et vulnérables » (Marlowe, 2010/2017, p. 186). Les médias, les politiciens mais aussi le public en général assument que tous les réfugiés sont traumatisés. De plus, le focus sur le récit du traumatisme change la dynamique dans la relation duelle entre le thérapeute et son patient : le patient peut avoir tendance à s'appuyer entièrement sur l'aide du thérapeute, ce qui favorise les cycles de dépendances (Papadopoulos, 2001). Le concept selon lequel la guerre rend la population entière traumatisée et dysfonctionnelle disqualifie la capacité d'autonomie chez les réfugiés (Pupavac, 2002). L'ouvrage datant de 2014, intitulé *Refuge and resilience*, déconseille que les professionnels se concentrent sur les aspects du trauma dans la vie des réfugiés, car ceci mène souvent à la négation des facteurs de résilience⁷ et peut aboutir à un processus qui pourrait freiner le développement de la résilience chez les sujets⁸. Une manière d'assurer que la pratique se focalise sur la construction de la résilience chez les réfugiés est l'utilisation des approches axées sur les points forts chez le sujet. Taylor (2003) affirme que les professionnels du champ médical appartiennent à une culture, tout comme les réfugiés ; pourtant, ceci reste invisible pour le professionnel en question, qui en reste inconscient. Taylor l'appelle « la culture de non-culture ». Une des attentes de cette culture est que le professionnel de santé cherche la pathologie (et pas la résilience) chez un réfugié et fait un diagnostic qui est souvent le *Post-traumatic stress disorder*⁹. Dans la culture invisible des professionnels de santé, les réfugiés sont des patients en large partie à cause de leur histoire de trauma et du fait qu'ils rencontrent un professionnel de santé qui les désigne comme patients. « Trop souvent, les réfugiés sont pathologisés par l'attribution de toute leur détresse à leurs expériences traumatiques du passé, et les causes de leurs détresses actuelles restent inexplorées » (Pain, Kanagaratnam et Payne 2014/2017, p. 54). De plus, les symptômes de PTSD n'indiquent pas toujours les

⁷ L'accent sur la résilience dans le travail auprès des jeunes réfugiés est également souligné par Sleijpen *et al.* (2013). Ils avancent également que dans le travail avec les jeunes réfugiés, l'applicabilité de résilience doit être mise en question. Les recherches qualitatives, les méthodes mixtes, les études comparatives et longitudinales semblent particulièrement prometteuses dans la réalisation de tels objectifs.

⁸ Laban, Hurulean et Attia (2009), travaillant au centre De Evenaar, centre de psychiatrie transculturelle, préconisent également une thérapie orientée sur la résilience (ROTS). Hutchinson et Dorsett (2012) parlent des *strenght-based frameworks*.

⁹ Le *Post-traumatic stress disorder* (PTSD), connu sous les termes de « trouble de stress post-traumatique » (TPST), « syndrome de stress post-traumatique » ou « état de stress post-traumatique » (SSPT), appartient aux troubles anxieux sévères qui se manifestent à la suite d'une expérience vécue comme traumatisante, avec une confrontation à des idées de mort (APA, 1994). Afin d'éviter la confusion entre TPST, SSPT et PTSD, le terme anglais « PTSD » sera utilisé dans cette thèse.

traumatismes ou les tortures passées, mais reflètent un traumatisme actuel au pays d'accueil, lié à l'isolement, à l'hostilité, à la violence et au racisme (Summerfield, 1999). À la lumière des recherches récentes mais aussi de mon expérience professionnelle, j'opte donc pour une approche qui vise à découvrir les voies de résilience chez les sujets, sans ignorer, comme le souligne le titre, les traces de vulnérabilité liées souvent aux traumatismes vécus avant, pendant et après leur trajet migratoire qui s'est arrêté en Hongrie. La revue de littérature s'appuie non seulement sur la littérature française, mais plus largement sur la littérature anglo-saxonne abordant les dernières recherches sur la résilience. Ces recherches fournissent de nouveaux concepts pour repenser résilience et culture et surtout résilience et refuge. En ce qui concerne le chapitre consacré à la Hongrie, en plus de la littérature scientifique, une revue de presse entre 2014 et 2017 sera également incluse dans la thèse, d'une part pour illustrer les séquences d'événements qui ont eu lieu dans la politique migratoire, et d'autre part pour donner un aperçu de l'opinion publique. Une critique des médias concernant la représentation des réfugiés et migrants sera intégrée dans le chapitre sur les contre-attitudes collectives.

La critique de la notion de résilience sous l'angle psychanalytique représentera un élément important de la revue littéraire, attirant l'attention sur l'intrapsychique. Inclure les critiques contribuera à l'évitement d'un clivage épistémologique et d'une confusion des « objets de recherche avec leur représentation disciplinaire, au détriment de la complexité inhérente à tout objet de recherche » (Derivois, 2009, p. 36).

À un tout autre niveau, le choix de mon sujet de thèse est lié à mes propres parcours migratoires, à mon métissage professionnel et sans doute à mon besoin de métisser cultures, appartenances, langues et pensées entre la Hongrie et la France. J'ai grandi et passé la plupart de ma vie en Hongrie, mais c'est en France que j'ai retrouvé et construit mon identité professionnelle. Outre cela, j'ai également vécu l'expatriation en tant qu'adolescente scolarisée en Angleterre. Ces deux épisodes déterminants de ma vie – expatriation en Angleterre durant un an et migration en France durant six ans – m'ont beaucoup enrichie et m'ont permis d'évoluer, selon les périodes de ma propre construction identitaire. En effet, j'ai vécu mon identité de manières tellement différentes à travers ces pays, ces langues et ces cultures diverses. J'espère donc être capable d'entendre – et peut-être dans une certaine mesure de comprendre – les vécus des mineurs non accompagnés et des jeunes réfugiés. Je vais ainsi tenter de me glisser dans leurs ressentis, et, comme le dit l'expression d'origine allemande, de faire preuve d'*Einfühlung*, qui se traduit en français par « empathie ». Je suppose que mon expérience d'expatriation peut favoriser un lien. Outil important pour

mener à bien ce travail, ce lien créé par l'empathie ne doit cependant pas créer une confusion et un amalgame entre nos vécus d'expatriation, caractérisés par des éléments qui ne se ressemblent pas qu'à la première vue. Prendre la décision de quitter la Hongrie était avant tout mon propre choix pour partir à l'aventure à l'étranger, vers un pays étranger souvent idéalisé par les Hongrois. Il s'agissait donc d'un désir ressenti envers un pays sur lequel j'avais déjà quelques vagues idées. Ceci n'est pas du tout le cas des jeunes réfugiés en Hongrie, dont beaucoup ne connaissaient pas l'existence de ce pays avant leur arrivée. Ils ne partagent ni langue, ni culture, ni histoire coloniale avec la Hongrie, mais le règlement Dublin II et III¹⁰ les a obligés à y rester pour effectuer leur demande d'asile. En dehors du choix du pays, il est également question de retour. Le fait d'avoir la possibilité de rentrer au pays d'origine joue largement sur le vécu migratoire et la relation au pays d'origine, un constat que j'ai pu faire en conversant avec les anciens expatriés hongrois dont beaucoup ont dû fuir le pays après la révolution de 1956¹¹, sans savoir s'ils auraient la possibilité d'y revenir un jour. Il semble que même à l'intérieur d'une communauté des expatriés, on parle la langue de la migration avec des vocabulaires et accents différents. La liberté de rentrer et de circuler peut donc jouer sur la manière dont on se projette dans l'avenir au sein du pays d'accueil, dont on gère ses angoisses et dont on développe une résilience.

Travailler avec ma propre étrangeté est un effort de lucidité dans mon travail clinique¹², surtout lors du travail thérapeutique avec mes compatriotes, car je me suis rendu compte à quel point la langue et la culture partagées peuvent aveugler le clinicien. Ce travail de thèse m'a mise à l'épreuve en me poussant à constamment définir et redéfinir ma place de chercheuse en tant qu'expatriée, mais aussi en tant que porteuse de l'identité nationale hongroise face aux jeunes que j'ai interviewés.

¹⁰ Le règlement Dublin II (auparavant convention de Dublin) désigne un règlement européen qui déterminait quel État membre de l'Union européenne était responsable d'examiner une demande d'asile en vertu de la convention de Genève (art. 51) dans l'Union européenne. En juin 2013, il a été reformulé par le règlement Dublin III.

¹¹ Suite à la révolution sanglante de 1956 contre l'oppression soviétique, à peu près 250 000 personnes sont devenues des exilés politiques identifiés par le gouvernement comme « ennemis de l'État », et sont parties en croyant qu'elles ne pourraient jamais retourner au pays. Après la révolution, la politique hongroise, forcée de se réformer, a décidé de s'ouvrir graduellement vers ces émigrés et à partir des années soixante, a donné la permission aux membres des familles de rendre visite à leurs parents exilés. Pourtant, un silence lourd pesait sur la révolution, condamnée par l'État comme contre-révolution jusqu'en 1989.

¹² Le travail de décentrage dans le domaine de la santé et de la santé mentale est d'autant plus important que, comme le disent d'Hallouin, Latté, Fassin *et al.* (2004, p. 20): « La souffrance soulignerait de la façon la plus radicale la question de l'altérité. »

Les aspects transféro-contre-transférentiels

Outre le côté individuel, il y a encore plusieurs autres niveaux qui contribuent à ce que Derivois (2009/b) nomme les « cliniques de la mondialité ». Ceci comprend le niveau interpersonnel et intersubjectif, rendant compte de la rencontre entre deux sujets, le niveau groupal, incluant les groupes naturels et institués, le national et l'international, et en dernier, le niveau global (Derivois, 2009). L'analyse du contre-transfert culturel vise à inclure ces niveaux différents qui, dans la réalité, se sont révélés entremêlés. La notion de pré-attitude collective (Derivois, 2014) a guidé ma pensée en analysant l'identité nationale hongroise, les représentations de l'altérité en Hongrie et le rôle des médias. Ceci a donné comme résultat une analyse assez nuancée et spécifique au contexte hongrois. Analyser l'aspect collectif de sa propre culture appelle une capacité importante de décentrage, qui n'est pas loin de ce que l'anthropologie nomme « native anthropology, la tâche la plus difficile pour un anthropologue » (Cerroni, 2015). Bien que cela soit un défi considérable, l'analyse de celui-ci semble cependant nécessaire dans un contexte sociopolitique intense, devenu de plus en plus caractérisé par une politique ouvertement antimigratoire voire xénophobe. Ce contexte politique interne devait faire face à un flux d'immigration et d'émigration spectaculaire qui remobilisait les représentations collectives conscientes et inconscientes, auparavant assez figées. Nous traversons une période de crise migratoire au niveau européen, et beaucoup de pays qui servent de porte d'entrée au territoire de l'Union européenne se sentent abandonnés¹³ par l'hésitation de l'Union à proposer des formes de prises en charge adéquates à ce phénomène jamais observé depuis la Deuxième Guerre mondiale. La crise migratoire accentue la représentation d'une Europe de l'Ouest « civilisée » et d'une Europe de l'Est « barbare », ce qui minimise totalement l'existence de l'immense vague de solidarité qui s'est développée en Hongrie, en Macédoine, en Serbie et en Bulgarie (Apostolova, 2015). Dire que le flux de demandeurs d'asile passant par la Hongrie ne provoque que le rejet serait inexact et réducteur. En effet, la crise migratoire engendre des réactions extrêmes : à la fois une

¹³ « Les responsabilités ne sont pas partagées de manière égale parmi les États membres. À la suite de Dublin II, de plus en plus de demandeurs d'asile sont renvoyés dans l'État qui se trouve à la frontière de l'Union européenne, ou choisissent de ne pas déposer leur demande d'asile mais de continuer à voyager vers un autre État de l'Union européenne. Cette situation pénalise les États de l'Union européenne possédant des frontières externes considérables, en particulier ceux qui viennent de rejoindre l'Union, dont le système d'asile est encore faible. » (ECRE, 2005).

reviviscence d'un rejet violent de l'autre¹⁴ et une solidarité sans précédent¹⁵. Les organisations d'aide se réunissent pour intervenir, et de nouveaux groupes naissent¹⁶ pour la cause des réfugiés. Dzenovska (2016) argue que l'Europe de l'Est n'a probablement pas moins de compassion que l'Europe de l'Ouest, mais la première n'utilise pas le sentiment de compassion pour en faire une base de sa politique ou limite l'application de celle-ci à une nation, race ou religion en particulier. La crise migratoire, selon Dzenovska (2016), est une opportunité qui permet de comprendre et d'évaluer les conséquences de la mobilisation politique de compassion.

Il est donc nécessaire d'abandonner les dichotomies simplistes et de reconnaître la complexité des réactions que la crise migratoire suscite, puis de s'engager dans une analyse pluridisciplinaire, complexe et profonde du contexte des pays d'accueil. Dans ce cas de figure, ceci ne concerne que la Hongrie, un pays qui, pendant longtemps, est resté caché derrière le rideau de fer, et qui se retrouve face à un phénomène plus familier pour ses voisins de l'Ouest. Cette analyse du contexte est d'autant plus importante qu'elle est rarement effectuée lors d'un travail sur le sujet de la demande d'asile ou de la migration. Or, ce travail m'a convaincue qu'une compréhension approfondie ne peut exclure le pays d'accueil. Outre une sorte d'arrière-plan servant d'illustration pour le lecteur, ce contexte difficile du pays d'accueil a joué un rôle important dans la recherche, car il s'est immiscé – à des degrés variables – dans le cadre duel de l'entretien. L'image du hongrois xénophobe et agressif quelques fois a été projeté sur moi par certains sujets. Ceci m'a poussée dans l'angoisse, et la tentative désespérée de me débarrasser de l'image de l'agresseur.

L'idée de mettre autant de lumière sur l'analyse des aspects transféro-contre-transférentiels m'est déjà venue lors de mon travail en France. En effet, le travail en médiation ethno-clinique¹⁷ m'a souvent confrontée aux malentendus bloquant la communication entre client et professionnel, les deux souffrant de l'incapacité de se décentrer par rapport à leurs représentations culturelles, la plupart du temps inconscientes.

¹⁴ Un exemple de ce rejet violent sera analysé dans le chapitre sur les aspects transféro-contre-transférentiels, en lien avec la crise migratoire de 2015 en Hongrie.

¹⁵ Plusieurs exemples de la vague de solidarité seront analysés dans le chapitre sur les aspects transféro-contre-transférentiels, en lien avec la crise migratoire de 2015 en Hongrie.

¹⁶ Par exemple, le groupe civique Migrant Solidarity Group (MigSzol).

¹⁷ J'ai acquis une expérience professionnelle enrichissante en travaillant auprès des familles migrantes en tant que psychologue et co-thérapeute à l'Association Ahuefa, entre 2011 et 2014, et dans quelques contextes humanitaires.

Personne n'est préparé à l'avance au vécu migratoire, qu'il s'agisse d'un mineur non accompagné ou d'un jeune professionnel comme moi. J'ai souvent vécu dans l'incompréhension, dans l'oscillation entre la fascination et l'angoisse liée à l'incompréhension de cette société, de cette culture et de cette langue. J'ai traversé une période où j'ai ressenti une quasi-perte de connaissances intellectuelles et professionnelles liée aux difficultés langagières, et le manque de représentations porteuses de sens pour penser les situations compliquées. La migration fait régresser et grandir à la fois, déstructure et restructure dans une dynamique complexe et difficilement décodable. Elle pousse le psychisme à agir et à réagir. Cette complexité qui travaille et retravaille l'identité ne peut pas s'expliquer en restant dans un misérabilisme ou dans la banalisation et l'idéalisation de l'altérité. Cette dynamique est unique pour chacun et peut évoluer aussi en fonction de l'âge. Au cours des années, j'ai compris comment on peut « faire avec » la migration, s'habituer aux petites difficultés quotidiennes, et comment on peut même devenir un « performateur (presque) impeccable » dans une nouvelle culture, comme le dit le professeur Cerroni (2015), sachant que l'on ne va jamais devenir « un vrai ». Je me suis formée à l'approche clinique et transculturelle, j'ai travaillé avec des familles issues de la migration, des demandeurs d'asile et des mineurs non accompagnés en tant que psychologue et co-thérapeute de groupe. J'ai partagé le parcours des migrants et des expatriés et le sentiment d'être dans l'entre-deux. Je n'ai jamais été aussi loin et aussi proche de la Hongrie. Outre mes parcours migratoires, mon choix de traiter le sujet de la résilience pourrait peut-être aussi être lié au fait que je suis issue de la première génération hongroise qui n'a pas été – directement – socialisée dans le système communiste et qui, selon les plus âgés¹⁸, a « encore de l'espoir ».

Choix méthodologique

En ce qui concerne la partie empirique, j'avais pour but de proposer une méthodologie, un cadre et une posture personnelle permettant à ces jeunes de s'exprimer le plus librement possible, y compris le partage de leurs difficultés, de leurs vécus, mais aussi de leur pensée élaboratrice qui me laisserait apercevoir leurs capacités¹⁹. La construction des réseaux

¹⁸ Conversations personnelles avec des expatriés hongrois, effectuées lors des commémorations des révolutions hongroises de 1956 et de 1948, pendant les années 2014 et 2016.

¹⁹ « Il ne s'agit donc ni de se mettre au service de l'ordre social, ni de "psychiatriser" toute la gamme de l'expérience vécue par ces enfants, mais de les aider à relancer leurs capacités de pensée, d'élaboration, de projection dans l'avenir, en respectant les édifices défensifs parfois fragiles qu'ils ont pu bâtir. (...) L'enfant en situation d'exclusion est un acteur social et un sujet à part entière qui possède, comme tous les autres enfants, un psychisme, une culture, une histoire, des compétences sociales, des droits, et tout programme visant à apporter

professionnels sur le terrain était d'autant plus importante, car elle signifiait les premiers pas vers les jeunes. La plupart des jeunes ont accepté de participer à la recherche, car ils ont fait confiance aux professionnels qui les ont mis en lien avec moi, le chercheur. Ce contexte m'interrogeait sur la relation que ce cadre de recherche me permettait d'établir avec ces jeunes adolescents et adultes, une relation qui serait suffisamment bonne et contenant pour qu'ils puissent s'exprimer et se penser. Le but pour moi, en tant que chercheuse formée à la clinique, est d'établir une attitude²⁰ de base positive, en lien avec la notion de « relation ou transfert de base » développée par Catherine Parat (1976). Elle souligne que dans tous les couples analytiques, il circule un double courant transférentiel et contre-transférentiel, qui repose sur une neutralité fondamentale et accueillante, attentive à la fois aux possibilités de l'analyse, à ses imperfections et à ses impossibilités. « Nous pouvons dire que, de la part du patient, le *transfert de base* est un investissement où les échanges affectifs et préverbaux occupent la première place. Le contre-transfert de base serait une attitude réceptive, non exigeante, jouant le rôle d'une sorte de pare-excitation » (L'Heureux-Le Beuf, 2005).

Comme le sujet et l'approche l'exigent, j'ai choisi une méthodologie pluridisciplinaire, issue de la sociologie américaine, la théorie ancrée (Glaser et Strauss, 1967) afin de laisser émerger la théorie d'une manière inductive à partir de mon matériel, notamment des entretiens semi-structurés. Ayant d'abord eu l'idée d'effectuer une recherche mixte avec l'aide des interprètes, j'ai été amenée à faire face à la réalité du terrain et à m'adapter au contexte difficile du pays, qui est devenu de plus en plus compliqué pendant ces trois années de recherche. Ce travail ne se propose pas d'être une recherche exhaustive sur les jeunes réfugiés en Hongrie, mais une recherche exploratoire d'un terrain jusque-là inconnu²¹. Ma position de chercheur est une position d'entre-deux : d'origine hongroise, je suis à la fois une figure du pays d'accueil et une étrangère vivant dans un autre pays que le sien. De plus, l'approche transculturelle n'est pas seulement présente dans le choix de la méthodologie, mais dans le questionnement et la revue de la littérature. Certaines notions comme celles de la résilience, du trauma, et la place de la psychiatrie occidentale seront mises en question et abordées d'un point de vue transculturel. La recherche ne s'appuie pas seulement sur la

des soins et une assistance à cette population doit prendre en compte ces différents paramètres. » (Baubet, 2003 p. 219).

²⁰ Il semble plus adéquat d'utiliser le mot « attitude » au lieu de celui de « transfert », ne s'agissant pas d'un cadre thérapeutique.

²¹ À l'heure actuelle et à ma connaissance, il n'y a pas de recherche concernant l'approche de la psychologie clinique transculturelle sur les mineurs isolés étrangers ou les jeunes réfugiés en Hongrie.

théorie mais aussi sur des entretiens effectués avec des professionnels du terrain (psychologues, assistantes sociales, éducateurs), et des séjours sur le terrain en tant que chercheur (au camp de réfugiés à Debrecen et à Bicske, en Hongrie, au foyer pour enfants) et en tant que bénévole (à l'association Cordelia, pendant la crise migratoire de l'été 2015, à Calais et au camp de La Linière de Grande-Synthe à Dunkerque). Cette thèse a pour but d'être ancrée avant tout dans la réalité du terrain, qui s'avère souvent plus complexe que la théorie.

Identifier et nommer les jeunes

L'approche transculturelle sensibilise à la manière dont on nomme des groupes de personnes. Quant aux jeunes sujets de cette recherche, plusieurs dénominations ont été proposées par la littérature scientifique : certaines mettent l'accent sur la loi (mineurs), sur la souffrance liée au fait que les jeunes arrivent seuls ou sans accompagnant majeur (isolés)²², sur leurs différences culturelles (étrangers) et sur le dépaysement qu'ils ont vécu (jeunes exilés). Ces nominations parlent avant tout de nos représentations, représentations qui influencent notre pensée, notre capacité de penser la force et les ressources de ces jeunes mais souvent surtout leurs faiblesses. Sans avoir l'intention de nier leurs origines différentes, de banaliser les atrocités et traumatismes qu'ils ont vécus ou d'oublier qu'il s'agit de jeunes gens, je souhaitais proposer une nouvelle nomination, basée sur les sujets de ma recherche. Ceci comprend ceux arrivés en tant que mineurs ou majeurs isolés étrangers. Il est important de souligner que les sujets de ma recherche ne sont pas ceux qui viennent d'arriver sur le territoire hongrois, mais ceux qui ont déjà obtenu un statut et une certaine stabilité dans leur vie²³. La plupart d'entre eux ont des contrats « jeunes majeurs » qui leur permettent un accompagnement jusqu'à l'âge de 24 ans²⁴. Ils sont souvent scolarisés, travaillent en même temps et parlent déjà le hongrois. Ils ont souvent vécu des trajets dangereux de leur pays d'origine jusqu'en Europe, parfois l'éprouvante réalité des camps de réfugiés, les moments de solitude immense et le désespoir.

²² Jacky Roptin (2014), psychologue clinicien et psychanalyste au centre Primo Lévi, affirme que l'expression « mineur isolé » n'est pas une expression neutre, car elle n'est pas sans effet. Au lieu de mettre l'accent sur la vulnérabilité, elle induit que les mineurs isolés sont sans origines, sans histoire, et fait table rase du passé. Armando Cote, également psychologue clinicien au centre Primo Lévi, va encore plus loin dans l'interprétation de l'expression « mineur isolé ». Il annonce clairement que « c'est une manière, par le langage, de lui retirer sa part d'humanité, de la réduire à un objet ; la logique est la même que de la faire disparaître » (2014, p. 17).

²³ Le choix des sujets de recherche sera abordé dans le chapitre sur la méthodologie.

²⁴ Depuis 2011, les mineurs isolés étrangers sont pris en charge par la protection de l'enfance, ce qui leur permet de potentiellement profiter d'un contrat « jeune majeur » jusqu'à l'âge de 24 ans.

Si on cherche à les catégoriser, beaucoup sont arrivés à la fois comme mineur exilé, mandaté et aspirant (Etiemble, 2016). Ces jeunes ne sont donc pas dans la même situation que les nouveaux arrivés, encore plus précaires et moins installés en Hongrie, pourtant, ils partagent certaines expériences avec ceux susmentionnés. Je propose alors une nouvelle nomination pour mieux les identifier : les jeunes réfugiés non accompagnés en transition. Par cette nomination, je souhaiterais leur proposer un autre nom soulignant le mouvement de transition, et aussi leur laisser la place pour qu'ils puissent se penser dans ces dimensions par eux-mêmes. Car il s'agit de jeunes qui, comme n'importe quel jeune, ont pour projet de grandir, et ils vont le faire à travers plusieurs pays, dans plusieurs langues, en combattant les difficultés et leurs souffrances par plusieurs moyens. Ces jeunes, selon Armando Cote, portent en eux « le message du malaise de l'humanité » (2014, p. 17) et « incarnent également l'état actuel de divers pays du monde qui n'ont pas pu préserver ou créer des formes favorables à l'accueil d'une nouvelle génération » (2014, p. 7).

Partie théorique

Chapitre 1 : Le traumatisme dans tous ses états. Le PTSD comme maladie des non-malades

1.1 Trauma et effroi

Le travail avec le trauma nécessite une bonne connaissance des termes différents y associés dans le domaine de la psychologie, mais également au niveau transculturel, car toutes les cultures possèdent des concepts afin de nommer l'innommable et penser l'impensable. Commençons par le terme « effroi »²⁵ qui, pour Laplanche et Pontalis (2009, p. 128), est la « réaction à une situation de danger ou à des stimulations externes très intenses qui surprennent le sujet dans un état de non-préparation tel qu'il n'est pas à même de s'en protéger ou de les maîtriser ».

Étymologiquement, le terme « effroi » provient de la racine « paix » ; le préfixe ex- portant une valeur privative donne la signification suivante au terme : faire sortir de l'état de la paix (Le Petit Robert, 2012, p. 826). Freud (1920/2013) souligne l'importance de ne pas confondre les termes « angoisse » et « effroi », car leur rapport au danger n'est pas le même. L'effroi porte l'élément de surprise, le manque de préparation lorsqu'on est confronté à une situation dangereuse. Dans l'angoisse, il y a quelque chose qui protège contre l'effroi. La frayeur a une signification différente (Le Petit Robert, 2012, p. 1098): du latin classique *fragorem*, accusatif de *fragor*, « bruit éclatant, fracas, », dont le résultat phonétique normal était en ancien français *frëor*, « vacarme ». La notion renvoie à la fracture de serrure effectuée pour pénétrer dans une propriété et par analogie décrit la pénétration accidentelle ou violente et au sens figuré la violation d'un domaine réservé, mental, religieux ou artistique (Baubet, 2008). Selon Lebigot et Damiani (2011, p. 76), l'effroi est le moment repérable dans la clinique, où l'image traumatique fait effraction dans l'appareil psychique, et où l'individu « se sent vide de toute pensée ». L'effroi peut se prolonger quelques minutes, mais aussi des heures ou des jours. Le moment d'effroi, souligne Lebigot (2011), est capital par les symptômes qu'il engendre, en particulier la honte, le sentiment d'abandon et de déshumanisation.

La notion d'effroi existe dans plusieurs cultures et s'exprime par des mots spécifiques (Nathan, 1990). En bambara, le mot *diatigé* porte plusieurs significations, « dia » signifiant ombre, âme, psyché, et « tiga » signifiant le mot « coupé ». *Diabatigé* désigne les terreurs

²⁵ En anglais *fright*, en allemand *Schreck*, en espagnol *susto*, en hongrois *ijedtség*, *rémület*.

nocturnes résultant d'une rencontre avec un être surnaturel, un sorcier ou l'âme d'un défunt. En wolof, la phrase « *sama fit dem na* » signifie : « mon âme s'est échappée de mon corps ». La langue arabe a plusieurs expressions, le mot *sar'* venant de l'arabe littéraire, dérivé d'un verbe signifiant déraciner, extraire violemment de son élément. Ce mot était utilisé dans la médecine arabe au Moyen Âge, désignant les syndromes comportant une agitation désordonnée du corps, interprétée comme épilepsie, hystérie ou possession. L'autre expression, *khal'a*, décrit des pathologies diverses, qui sont des réactions défensives contre l'environnement. En hongrois, le mot « effroi » n'est pas utilisé en relation avec le trauma, mais ce concept resurgit dans un proverbe hongrois souvent utilisé : « Mieux vaut la peur que l'effroi », impliquant l'idée que la peur protège l'individu de l'effroi. Ce dernier est toujours de l'ordre de l'imprévu et de la surprise. Selon Nathan (1990) dans ces langues différentes, le mot « frayeur » alterne entre deux types de significations étiologiques. La première décrit la rencontre du sujet avec un univers qui est radicalement différent de son propre univers habituel, qui provoque une effraction. La seconde parle de l'extraction du noyau du sujet hors de son enveloppe protectrice. Les expressions différentes dans diverses langues portent alors ces deux aspects du mot « frayeur ». Les pathologies liées à la frayeur ne sont pourtant pas identiques²⁶. Dans son article « Effroi, un regard transculturel », Baubet (2012) décrit plusieurs troubles dans des cultures diverses, dont l'effroi est responsable. L'auteur souligne que certaines des théories évoquent la possibilité d'une transmission de la frayeur, et ceci, souvent envers les êtres plus vulnérables, comme les enfants. Pour cette transition, il est nécessaire qu'il existe un lien privilégié. La frayeur est pensée comme transmissible aux membres du groupe et à travers les générations.

Le terme « trauma » vient du mot grec signifiant blessure, dérivant d'un mot signifiant percer, provoquer une blessure avec effraction. Le mot « traumatisme est réservé aux conséquences sur l'ensemble d'un organisme, d'une lésion résultant d'une violence extrême » (Laplanche et Pontalis, 2009, p. 499). Les enquêtes récentes sur l'étymologie du mot « trauma » (Papadopoulos, 2002) ont ouvert de nouvelles perspectives intéressantes. Celles-ci montrent que le verbe à l'origine du mot « trauma », *titrosko* (percer), provient en effet du verbe *teiro*, signifiant « froter ». Il avait, en grec ancien, deux connotations : froter ou masser et effacer. Par conséquent, le trauma est une marque produite par quelque chose qui s'est frotté sur la personne. En ce qui concerne les deux formes de *teiro* (froter/masser et

²⁶ En Afrique, il s'agit plutôt des pathologies bruyantes, et chez les Amérindiens, ce sont plutôt des états dépressifs.

effacer), deux acceptions peuvent être dégagées : d'une part, frotter/masser une blessure ou une cicatrice sur la personne ; d'autre part, effacer, c'est-à-dire nettoyer une surface portant des marques. Cette deuxième acception (effacement), selon Papadopoulos (2002), n'est pas une invention linguistique ou une abstraction théorique mais une correspondance avec la réalité, lorsque des personnes, suite à un événement douloureux (traumatique), ont été secourues et prennent progressivement conscience que leur perception du monde et d'elles-mêmes a changé. Par exemple, elles apprécient plus la vie, les amitiés et la convivialité que la recherche des choses futiles et insignifiantes. Cette deuxième signification du trauma (l'effacement, avec pour résultat l'acquisition de nouvelles perspectives de vie) est plus imperceptible mais pas moins connue, ainsi que le souligne Papadopoulos (2002).

Le terme de « névrose traumatique » reste ambigu, et même les termes de « trauma » et « traumatisme » sont souvent utilisés comme synonymes dans le monde médical. Il est cependant important de distinguer le traumatisme du trauma. Le traumatisme est l'événement qui frappe le sujet alors que le trauma est l'effet produit par cet événement répercuté sur le sujet. C'est Oppenheim qui, en 1888, utilise en premier le terme « névrose traumatique » (*traumatischen Neurosen*) comme une entité autonome, provoquée par un effroi entraînant un ébranlement psychique intense, aboutissant à une altération psychique durable » (Oppenheim, 1889). Chez ses patients, il constate les symptômes suivants qui, selon lui, sont d'origine somatique : la persistance des souvenirs obsédants de catastrophes, des troubles du sommeil, des cauchemars à répétition, des phobies nouvelles en lien avec l'événement, ainsi qu'une labilité émotionnelle.

1.2 Le début – Pierre Janet

En France, c'est Pierre Janet qui, en 1889, est le premier à cerner ce qu'est le traumatisme psychique, dans l'automatisme psychologique. Il définit ce dernier comme une excitation liée à un événement violent qui vient faire effraction dans le psychisme. Ces excitations demeurent dans le psychisme comme un « corps étranger ». Ce corps étranger donne lieu à une *dissociation de la conscience*. Janet affirme que les événements non intégrés sont dissociés de « l'expérience psychologique normale » et forment ce qu'il appelle la « subconscience », où se regroupent les processus psychiques qui n'ont pas accès à la conscience. Le souvenir de cet événement sous forme de sensations, d'images (que Janet

(1895) appelle « les idées fixes ») resterait dans un coin du préconscient et engendrerait des manifestations psychiques ou psychomotrices inadaptées, comme les cauchemars ou les hallucinations (Crocq, 2007). L'état mental dans lequel se trouvent ses patients traumatisés se caractérise par le fait qu'il est impossible pour eux de se détacher du souvenir du traumatisme qui ne serait ni oublié, ni dissimulé, mais qu'il y aurait une « impuissance pour le patient à se rendre compte de ce qui se passe en lui et à s'exprimer lui-même » (Crocq, 1999, p. 239). Le concept d'idée fixe est expliqué par deux images : « le symptôme de l'accrochage » et « le discours intérieur de la sentinelle ». Le premier explique que les personnes traumatisées restent accrochées à quelque chose qu'elles n'arrivent pas à dépasser, et c'est la raison pour laquelle le cours de leur existence semble s'être arrêté. Ce phénomène est lié à un défaut de mise en mots de la situation. La deuxième image, le discours intérieur de la sentinelle, signifie pour Janet le pouvoir protecteur d'un discours intérieur lors de l'événement. Janet utilise la parabole de la sentinelle : un soldat envoyé en sentinelle pour surveiller l'ennemi doit être capable de donner des renseignements à son chef. Selon Janet, ce soldat réussit à maîtriser son angoisse grâce à un discours intérieur, qui lui permet d'occuper son esprit, et de contrôler la situation en l'objectivant. Janet souligne que la situation traumatique pourrait être éliminée dans le cas où le travail de discours interne a été fait.

Janet distingue la « mémoire de l'hallucination », qui fait revivre l'idée fixe de façon répétitive, et le « travail positif de mémorisation », permettant au sujet d'assimiler l'événement grâce à une opération de langage. Janet préconise l'hypnose comme appui thérapeutique. L'hypnose fait d'abord remonter à la surface l'événement traumatique, et ensuite, une fin heureuse lui est associée. Le langage est utilisé pour faire des souvenirs bruts des souvenirs construits.

En France, c'est aussi l'époque où Charcot présente des patients dont certains ont subi des accidents. Charcot ne voit pas de pathologie qui soit spécifiquement liée à de tels événements, et ces patients sont pour lui des hystériques, quelques-uns souffrant de neurasthénie ou d'hystéro-neurasthénie (Freud et Breuer, 1893/1956). Freud a assisté aux leçons de Charcot et s'est beaucoup inspiré de lui.

1.3 Freud

La question du trauma est au centre de la théorie psychanalytique chez Freud et a été repensée plusieurs fois dans ses travaux. Dans la période entre 1895-1905 (Laplanche et Pontalis, 2009) marquée par les ouvrages : *Études sur l'hystérie* (1893/1956) et *Esquisses*

(1895/1956), Freud fait appel au modèle énergétique du psychisme, l'excès et le défaut des excitations induisant des troubles différents. Durant cette période, Freud théorise ce qu'il a appelé la théorie de la séduction pensée sur le mode de l'effraction. Selon cette théorie, le souvenir de scènes réelles joue un rôle déterminant dans l'étiologie des psychonévroses. Exposant le cas de sa patiente, Emma Eckstein, Freud (1956/1979) analyse la phobie anxieuse de la jeune femme qui craint d'entrer seule dans les magasins. Elle explique ce symptôme par un souvenir d'adolescence : à douze ans, alors qu'elle se trouvait dans un magasin, elle a entendu le rire de deux jeunes hommes et en a été traumatisée. Elle garde en mémoire l'un des deux. Au moment où elle les a vus rire, elle a été saisie d'effroi et s'est précipitée hors du magasin. Elle se souvient avoir pensé qu'ils se moquaient de ses vêtements, et que l'un des deux hommes lui plaisait. Cet événement paraît incompréhensible et incohérent. À travers l'association d'idées, Freud découvre un deuxième traumatisme de sa patiente. Celui-ci remonte à ses huit ans, époque où elle a été abusée par un épicier de son quartier, qui lui a pincé l'organe génital à travers ses vêtements. Cette scène s'est reproduite une deuxième fois. Emma s'est reproché d'être retournée dans l'épicerie, comme si cet attouchement était de sa faute. Donc, un sentiment de mauvaise conscience est attaché à ce souvenir. Cette scène avec l'épicier porte en elle une excitation non métabolisable psychiquement et est connotée sexuellement dans la période d'adolescence. La première scène (celle du magasin) peut être comprise à travers la seconde (celle avec l'épicier). L'évènement violent, intraitable par le psychisme du jeune enfant, viendrait s'inscrire dans le sujet comme un corps étranger, d'où vient le terme d'effraction. Dans cette théorie de la séduction, Freud explique que les événements sexuels infantiles n'induisent pas de pathologies immédiatement, même s'ils sont très traumatisants. Freud parlera alors « d'après-coup ». Il met l'accent sur la représentation de l'évènement, et pas sur l'évènement en soi. Plus tard, en abandonnant l'hypnose et certains aspects théoriques, il va repenser la notion du trauma, cette fois-ci en se focalisant sur la névrose en deux temps : le souvenir refoulé ne devient traumatique que parce qu'il est interprété après-coup, dans un deuxième temps (Laplanche, 2006). La scène (I), advenue au moment de la puberté, livre le sens de la scène (II), qui était restée incompréhensible pour le sujet. Le présent éclaire le passé. En effet, c'est un processus de maturation biologique – la puberté – qui fait le souvenir d'une scène (I), qui est accueilli par un psychisme et un organisme différents de ceux qui ont accueilli la scène (II) elle-même. Donc, une fillette qui est pubère comprend après-coup le sens sexuel qu'avaient les gestes de la scène (II). La scène devient traumatique parce que c'est son

souvenir qui traumatise. Son souvenir traumatise parce qu'il provoque plus d'excitation que la scène elle-même, et aussi parce que cette excitation vient de l'intérieur. « Traumatisme en deux temps, cela veut dire aussi que tout traumatisme, finalement de par son second temps, est auto-traumatisme, traumatisme interne » (Laplanche, 2006, p. 51). À la question de la causalité du symptôme, Freud analyse donc le repérage d'une temporalité, d'un rapport au temps propre à la psyché. « (...) Ce qui est premier est tout aussi bien ce qui est second, il n'y a de « premier » que parce qu'il y a un « second » ou encore le « premier » n'est ni le « premier » ni le « second », mais leur rencontre dans une détermination réciproque » (Balestriere, 2008, p. 128). Suite au développement de l'après-coup, dans la période entre 1905 et 1920²⁷, Freud retrace le « développement sexuel infantile ». Il met en avant les différents stades par lesquels passe un enfant, notamment dans son ouvrage *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905/1987). Il propose d'expliquer l'évolution de l'enfant à travers des caractères pulsionnels d'ordre sexuel qui vont muter et passer par plusieurs stades pour aboutir à la sexualité génitale. Il élabore également la métapsychologie, en termes de développement sexuel infantile et de théorie de la libido. Il introduit l'idée que les situations traumatiques paradigmatiques sont liées aux « fantasmes originaires » et aux angoisses afférentes, comme à l'angoisse de séduction, castration, scène primitive, complexe d'Œdipe ; le traumatisme est en rapport avec la force pressante des pulsions sexuelles et la lutte que leur livre le Moi. Tous les conflits et tous les traumatismes sont envisagés par référence aux fantasmes inconscients et à la réalité psychique interne ; il ne s'agit plus d'une réalité externe. En avançant dans ses travaux, Freud abandonne la théorie de *Neurotica* mais pas le sujet du trauma, et il y reviendra plusieurs fois dans sa vie ; ce thème va prendre « une nouvelle dimension du fait qu'il devient un concept emblématique (métaphorique) des apories économiques de l'appareil psychique » (Bokanowski, 2001). À partir de 1920, le traumatisme est redéfini comme « une effraction du pare-excitation ». Le pare-excitation est décrit comme une sorte d'appareil protecteur qui filtre les excitations dont l'intensité pourrait endommager la psyché. Ce qui fait le traumatisme est bien l'incapacité de l'appareil psychique à évacuer une surcharge pulsionnelle. Le monde interne du sujet, le monde externe, le pare-excitation qui est à la frontière psychique entre le moi et le monde extérieur se trouvent liés : le traumatisme est une expérience de détresse, provoquée par l'effraction du pare-excitation. Le traumatisme représente une « effraction du pare-excitation » (Freud, 1920/2013) : l'*Hilflosigkeit*, c'est-à-dire la détresse du nourrisson, devient le paradigme. Cela signifie une

²⁷ Les périodes des théories freudiennes concernant le trauma dans la lecture de Bokanowski (2001).

angoisse par débordement, lorsqu'une effraction quantitative – externe ou interne – est tellement importante que le moi ne peut plus se protéger. Le moi n'a plus la capacité de lier les quantités d'excitation se présentant à lui, qu'elles soient d'origine interne ou externe. Le principe de plaisir, dont le rôle serait d'évacuer cet excès, serait mis à mal par la violence d'un trauma. Freud soulignera que l'angoisse n'a pas fonctionné comme signal d'alarme et que les fonctions défensives n'ont pu se mettre en place. Cela entraînerait un débordement énergétique du Moi, qui devient incapable de maîtrise (Freud, 1920/2013). Le principe de plaisir est attaqué par l'envahissement des excitations dans l'appareil psychique. Le traumatisme se définit alors comme une situation d'excès qui se manifeste comme une compulsion de répétition et rendant justement la régulation du principe de plaisir impossible. Vers la fin de la vie de Freud, le trauma fait retour dans son travail, mais cette fois-ci, il est lié à la notion de la perte d'objet. Dans le deuxième chapitre, au-delà du principe de plaisir (1920/2013), Freud propose une réflexion sur le mode de travail de l'appareil psychique à partir du jeu des enfants. À travers un jeu qu'il appelle le « fort-da », le petit garçon met en scène la séparation d'avec sa mère. En fait, ce jeu consiste à lancer plusieurs fois un objet avec une ficelle en prononçant « o-o-o-o », signifiant *fort* (parti), puis à le récupérer en disant « a-a-a-a-a », en allemand *da* (voilà), qui exprime sa satisfaction de retrouver l'objet. Il met donc en scène les moments pénibles liés aux départs répétés de la mère et à ses retours. Selon Freud, l'enfant s'inscrit dans une posture active en répétant cet événement par le jeu, au lieu de subir le départ de sa mère. Ainsi, cet enfant peut devenir indépendant à l'égard du caractère plaisant ou déplaisant du souvenir (le départ de la mère). Cependant, il existe une autre interprétation : lorsque l'enfant jette l'objet, il satisfait un désir de vengeance envers sa mère. À partir de l'observation de ce jeu, Freud déduit que si l'enfant répète une impression désagréable, c'est parce qu'un gain de plaisir est lié à cette répétition. Les enfants répètent tout ce qui les a marqués dans leur vie. Freud met donc en évidence une compulsion chez l'humain à vouloir répéter des expériences déplaisantes. Le principe de plaisir est ainsi lui-même attaqué par l'envahissement des excitations dans l'appareil psychique. Le traumatisme est une situation d'excès : il se manifeste comme une compulsion de répétition et rend justement la régulation du principe de plaisir impossible. Freud parle alors de l'existence d'une pulsion de mort (Thanatos), qui met ce phénomène de répétition en action et qui ramène l'organisme à un état antérieur, avant que la tension ne soit intervenue. Cette compulsion de répétition est caractéristique de la névrose traumatique.

Les dernières considérations de Freud concernant le sujet du trauma se trouvent dans *Moïse et le Monothéisme* (1939/2011). Freud parle de deux effets du trauma. D'abord, il y a des effets positifs, « des efforts pour remettre en vigueur le trauma, donc pour remémorer l'expérience vécue oubliée, ou encore mieux, pour la rendre réelle, pour en vivre de nouveau une répétition » (1939/2011, p. 80). Ces effets sont regroupés en tant que fixation et névrose d'une contrainte de répétition. Quant aux effets négatifs, ils poursuivent le but opposé : il s'agit de l'oubli. Rien ne doit être répété ou remémoré. Ceux-ci sont regroupés sous le nom de « réactions de défense » ; ils s'expriment par des évitements et se manifestent par des inhibitions et des phobies.

1.4 Ferenczi

« Je devais donc sans cesse me poser la même question : est-ce que la cause de l'échec est toujours la résistance du patient, n'est-ce plutôt notre propre confort qui dédaigne de s'adapter aux particularités de la personne elle-même, sur le plan de la méthode ? »

(Ferenczi, 1932/1985, p. 142).

Dans les années vingt et trente, Sándor Ferenczi avait la réputation d'accueillir les patients les plus difficiles. Doué d'un esprit créatif et novateur, il tira des réflexions à la fois théoriques et techniques d'une grande originalité, renouvelant la question du traumatisme. Sa sensibilité aux traumatismes précoces semble provenir de sa propre enfance, bien qu'il n'ait jamais précisé quels traumatismes il avait subis dans son histoire personnelle. « Pour Ferenczi, quand une cure ne « marche » pas, il ne s'agit pas de proclamer que le patient est inanalysable, mais de voir comment la psychanalyse peut lui venir en aide » (Bokanowski, 1997, p. 9). Tandis que l'approche freudienne se caractérisait par le paternel, le phallique, le rationnel, l'approche ferenczienne signifiait le maternel, le subjectif, l'empathie. Freud a été choqué par la conception du traumatisme faisant resurgir la question de la séduction réelle, et il a demandé à Ferenczi de renoncer à sa contribution. Mais l'abandon de la notion du traumatisme était relatif, et Freud y revint plusieurs fois par la suite. En effet, il n'est pas facile de distinguer entre réalité psychique et réalité factuelle, car cela porte un double risque, à savoir, « d'un côté, privilégier l'illusoire reconstruction d'une vérité historique d'un traumatisme réel au détriment de la participation fantasmatique du sujet ; de l'autre, avantager le fantasme au risque de méconnaître la réalité du traumatisme avec sa dimension socio-historique » (Bokanowski, 1997, p. 19).

En évoquant le trauma, Ferenczi (1934/1990) parle du choc. « Le choc » est équivalent à l'anéantissement du sentiment de soi, de la capacité de résister, d'agir et de penser en vue de défendre le soi propre. Il se peut que les *organes* qui assurent la préservation du soi abandonnent, ou au moins réduisent, leurs fonctions à l'extrême. La commotion psychique survient toujours sans préparation. Elle a dû être précédée par le *sentiment d'être sûr de soi*, dans lequel, par suite des événements, on s'est senti *déçu* : « Avant, on avait *trop* confiance en soi et dans le *monde environnant* ; après, trop peu ou pas du tout. » (Ferenczi, 1934/1990, p. 34). On aura *surestimé* sa propre force et vécu dans la folle illusion qu'une *telle* chose ne pourra pas arriver – « pas à moi ». Une commotion peut être purement physique, purement morale, ou bien les deux. La soudaineté cause un grand déplaisir qui ne peut pas être surmonté, ce que Ferenczi entend soit par une défense réelle contre la nocivité, la transformation du monde environnant, donc une réaction alloplastique, soit par la production de représentation concernant le changement futur de la réalité dans un sens favorable. Les représentations agissent comme un anesthésique contre le déplaisir et nous rendent capables de manifester un comportement approprié pendant le temps de déplaisir. La conséquence immédiate de chaque traumatisme, c'est l'angoisse. Elle consiste en un sentiment d'incapacité à s'adapter à la situation de déplaisir. Le déplaisir croît et exige une soupape. Une telle possibilité est offerte par l'autodestruction qui, en tant que facteur délivrant de l'angoisse, sera préférée à la souffrance muette. Le plus facile à détruire en nous, c'est la conscience, la cohésion des formations psychiques en une entité : c'est ainsi que naît la désorientation psychique. On peut dire que cette désorientation psychique est un moyen de défense, donc, à ce moment, une réponse adaptative. La répétition a également pour but de sauver le psychisme, car il s'agit des tentatives d'élaborations : « La compulsion de répétition chez le traumatisé est une tentative renouvelée pour une meilleure liquidation » (Ferenczi, 1934/1990, p. 151). La désorientation aide à la fois immédiatement, comme soupape, et par l'arrêt de la perception plus large du mal, en particulier de la souffrance morale plus élevée, et par une formation nouvelle d'accomplissement de désir à partir des fragments, au niveau du principe de plaisir. L'angoisse traumatique peut, justement en conséquence de ceci, se transformer en peur de la folie. Chez ceux qui sont atteints de folie de persécution, la tendance à se protéger soi-même, à se défendre des dangers, prime sur l'angoisse comme détresse. La folie de persécution, la folie des grandeurs et le sentiment de toute-puissance, de pouvoir tout détruire, sont dans la majorité des cas inconscients. Pour les traumatisés, un déplacement d'énergies psychiques va s'opérer. Un cas particulier de ce processus de

déplacement est le refoulement. Un autre processus peut entrer en jeu : il s'agit du sentiment « d'être hors de soi ». Le moi abandonne entièrement ou partiellement le corps, la plupart du temps à travers la tête, et observe de l'extérieur, ou de haut, le destin extérieur du corps et en particulier ses souffrances. La capacité ou même la tentative de résister à la force est abandonnée, comme inutile, et la fonction d'autoconservation se trouve en faillite. Le résultat final de ceci sera décrit et représenté comme être-mort partiellement.

Ferenczi (1934/1990) souligne également que se punir soi-même (se tuer) est plus supportable que d'être tué. L'approche de l'anéantissement violent, menaçant de l'extérieur, est absolue, inévitable et insupportable. Si je me tue moi-même, je sais ce qui va arriver. Le suicide est moins traumatique (il n'est pas imprévu). Ce qui est traumatique, c'est l'imprévu, l'inexplorable, l'incalculable. « La mort dont on décide soi-même le mode et le moment est moins traumatique – l'esprit peut fonctionner jusqu'au dernier moment. La menace extérieure, inattendue, dont on ne saisit pas le sens, est insupportable. » (Ferenczi, 1934/1990, p. 131).

Dans son fameux article intitulé « Confusion de langue entre les enfants et l'adulte », Ferenczi (1932/2004) introduit sa théorie sur l'effet que le trauma peut avoir sur la personnalité faible d'un enfant. L'enfant a des fantasmes ludiques, comme celui de jouer un rôle maternel à l'égard de l'adulte. Ce jeu peut prendre une forme érotique, mais il reste toujours au niveau de la tendresse. Il n'en est pas de même chez les adultes ayant des prédispositions psychopathologiques. Ces adultes confondent les jeux des enfants avec les désirs d'une personne ayant atteint la maturité sexuelle. Le premier mouvement à la suite de ces voies de faits chez les enfants serait le refus, la haine, le dégoût, une résistance violente, s'ils n'étaient pas inhibés par une peur intense. Les enfants se sentent psychiquement et moralement sans défense, leur personnalité est encore trop faible pour pouvoir protester, même en pensée, car « la force et l'autorité écrasante des adultes les rendent muets... » (Ferenczi, 1932/2004. p. 43). « Cette peur, quand elle atteint son point culminant, les oblige à se soumettre automatiquement à la volonté de l'agresseur, à deviner le moindre de ses désirs, à obéir en s'oubliant complètement, et à s'identifier totalement à l'agresseur. » (Ferenczi, 1932/2004, p. 44). La personnalité encore faiblement développée réagit au brusque déplaisir, non pas par la défense, mais donc par l'identification anxieuse et l'introjection de celui qui la menace ou l'agresse. Par identification, disons par introjection de l'agresseur, celui-ci disparaît en tant que réalité extérieure et devient intrapsychique. Ce qui devient intrapsychique va être soumis, dans un état proche du rêve, aux processus primaires ; ce qui

est intrapsychique peut être modelé et transformé d'une manière hallucinatoire, positive ou négative. L'enfant introjecte le sentiment de culpabilité qui existe aussi chez l'adulte. Presque toujours, l'agresseur se comporte comme si de rien n'était. Les rapports entre l'enfant et une deuxième personne de confiance ne sont pas suffisamment intimes pour que l'enfant puisse trouver une aide auprès d'elle. Une forme de personnalité faite uniquement de ça et de Sur-Moi, qui n'est pas capable de s'affirmer en cas de déplaisir. Si on aide l'enfant à abandonner cette identification et à se défendre de ce transfert pesant, on peut dire que l'on a réussi à faire accéder la personnalité à un niveau plus élevé. Sinon, la personnalité peut régresser vers une béatitude pré-traumatique, et cherche à le rendre non advenu. Une progression traumatique ou une pré-maturation pathologique pourra se produire chez le sujet, un phénomène qu'on peut se représenter comme des fruits qui deviennent trop vite mûrs et savoureux, quand le bec d'un oiseau les a meurtris. L'enfant mûrit subitement sur le plan émotionnel et intellectuel, ce que Ferenczi (1932/2004) appelle le « nourrisson savant ». Dans l'érotisme de l'adulte, le sentiment de culpabilité transforme l'objet d'amour en un objet de haine et d'affection, c'est-à-dire en objet ambivalent. Tandis que cette dualité manque encore chez l'enfant au stade de la tendresse, c'est justement cette haine qui surprend, effraye et traumatise un enfant aimé par un adulte. Cette haine transforme un être en un automate qui, imitant anxieusement l'adulte, s'oublie lui-même. Le patient se dédouble : une partie de la personne continue de vivre et de se développer, tandis qu'une autre, enkystée, subsiste en état de stagnation, apparemment inactivé, mais prêt à se réactiver à la première occasion. Une partie éveillée, une partie morte. « Si la quantité et la nature de la souffrance dépassent la force d'intégration d'une personne, alors on se rend, on cesse de supporter, cela ne vaut plus la peine de rassembler ces choses douloureuses en une unité, on se fragmente en morceaux. Je ne souffre plus, je cesse même d'exister, tout au moins comme moi global. » (Ferenczi, 1985, p. 129).

1.4.1 Le thérapeute face au patient traumatisé chez Ferenczi

« Il apparaît que les patients ne peuvent pas croire, ou pas complètement, à la réalité d'un événement, si l'analyste, seul témoin de ce qui s'est passé, maintient son attitude froide, sans affect, et, comme les patients aiment à le dire, purement intellectuelle, tandis que les événements sont d'une telle nature qu'ils doivent évoquer en toute personne présente des sentiments et des réactions de révolte, d'angoisse, de terreur, de vengeance, de deuil et des intentions d'apporter une réponse rapide pour éliminer ou détruire la cause ou le responsable (...). » (Ferenczi, 1934/1990, p. 75).

Le trauma reste en attente d'être souffert, comme le dit Ferenczi en s'adressant aux patients qui hésitent à aborder la douleur de leur trauma : « Ce que vous ne voulez ni ressentir, ni savoir, ni vous rappeler, est encore pire que les symptômes dans lesquels vous vous réfugiez » (Ferenczi, 1985, p. 40). Une remémoration ne suffit pas, l'expérience doit être revécue, dans le cadre transférentiel, afin de permettre son élaboration : « Il faut répéter le traumatisme lui-même et, dans des conditions plus favorables, l'amener, pour la première fois, à la perception et à la décharge motrice. » (Ferenczi, 1985, p. 40). Si le thérapeute parvient à amener le patient à rester dans la situation de déplaisir, cela peut parfois aboutir à une nouvelle phase : le déplaisir bascule vers une sensation maniaque de plaisir, comme si le patient avait réussi à se soustraire aux sensations pénibles en tant que telles. Dans le cas où on arrive à garder le contact avec le patient, on peut apprendre qu'il considère même la destruction et la mutilation avec intérêt, comme s'il n'était pas lui-même mais comme si c'était à un autre être que ces souffrances étaient infligées. Quand les forces primaires intellectuelles ont été éveillées chez quelqu'un, c'est-à-dire une fois que la nécessité d'y faire appel s'est présentée, il n'est pas facile de faire à nouveau disparaître cette fonction primaire. Dans la mesure où l'être psychique est encore accessible aux sentiments, il porte tout son intérêt vers le seul sentiment qui subsiste du processus, c'est-à-dire le ressenti de l'agresseur. L'analyste, selon Ferenczi, doit manifester une participation émotionnelle, avec le tact, l'indulgence, la prévenance, la souplesse. Faute de quoi, la séance analytique risque de produire une répétition pire que le traumatisme originel. Car, comme Ferenczi le souligne, le comportement des adultes à l'égard de l'enfant qui subit le traumatisme fait partie du mode d'action psychique du traumatisme. Ferenczi fait référence à sa culture d'origine hongroise et à sa langue maternelle lorsqu'il donne un exemple : l'expression hongroise *katona dolog* (le lot du soldat, un soldat en vient à bout, un soldat ne pleure pas) exige de l'enfant un degré d'héroïsme, dont il n'est pas encore capable. Ou bien les adultes réagissent par un silence de mort qui rend l'enfant aussi ignorant qu'il lui est demandé d'être. Ferenczi met l'accent sur l'absence ou la défaillance des réponses de l'environnement aux besoins affectifs des patients, ce qui fait appel à la capacité de l'analyste de pouvoir rendre figurable et symbolisable ce qui n'était pas vécu sur le plan des affects ni inscrit dans les représentations, mais qui pourrait ressurgir dans le transfert. Cette idée préfigure la notion winnicottienne sur la crainte de l'effondrement.

1.5 Barrois

Pour Barrois (1988, 1994) l'effroi provoque une rupture de liens avec le monde, un envahissement par l'angoisse de néantisation, qui brise l'unité de l'individu et arrête le sens. Il devient impossible de se référer à des signifiants, car la mort n'est pas représentée dans le psychisme. L'effroi va nécessiter une forme particulière de défense, qu'il va distinguer du clivage psychotique et du clivage pervers, et ce qu'il va nommer « clivage traumatique » (1994, p. 748). Ce processus va protéger l'individu de l'effroi caractérisé par les éléments suivants : l'absence de réponse à l'énigmatique, l'appel aux totalités protectrices dans ce temps d'annonce de la fin (appel à la culture, collectivité, grand groupe, et son corps propre), le fait qu'il y a un avant et un après, et que cet après signifie que rien ne sera comme avant, le fait que le sujet devient témoin de quelque chose de l'ordre de l'apparition, dévoilé et révélé (1988, p. 188), et au final, le kérygme, prophétie annonçant « la mort de soi comme ultime vérité », qui n'est jamais dit dans la vie habituelle. Barrois utilise le récit mythique d'Orphée²⁸ afin d'illustrer les enjeux de la névrose traumatique, comme le mythe d'Œdipe illustre et permet la compréhension de l'inconscient. Orphée est la figure d'un désorganisateur radical, qui va franchir toutes les limites (qu'il s'agisse des limites entre les hommes, les animaux et les végétaux, l'homme et la femme, les états de conscience, ou la vie et la mort). De plus, Orphée transgresse l'interdit en voyant « quelque chose qui ne doit pas être vu » (Barrois, 1994, p. 749). Barrois souligne que le mythe d'Orphée est l'antithèse du complexe d'Œdipe, par son caractère de désorganisateur de toutes les limites. Lors d'une psychothérapie analytique avec un patient souffrant de névroses traumatiques, le succès de la thérapie dépend de la capacité du thérapeute à « accompagner son patient aux portes de l'Hadès, buter sur l'eau du lac Memosumé et revenir ensuite avec lui sans se retourner » (Barrois, 1988, p. 211).

1.6 Lebigot

²⁸ Orphée, d'origine thrace, était inconsolable de la mort de son épouse Eurydice, tuée par le venin d'un serpent. Orphée possédait un don surnaturel de charmer par le son de son instrument, de ravir jusqu'à une quasi-hypnose les dieux, les humains, les animaux, les végétaux et les éléments inanimés. Musicien, il était aussi guérisseur. Armé de sa lyre apollinienne, il résolut d'aller sauver son amour des empires infernaux. Il obtint de ramener Eurydice à la vie à condition de ne pas la regarder et de ne pas lui parler tant qu'il ne reviendrait pas dans le monde des vivants. Pourtant, son amour était tellement puissant qu'il tourna la tête et revit Eurydice, qui instantanément fut happée par le monde des Ombres. Orphée mena donc une vie malheureuse et dédaigna les désirs amoureux des femmes thraces. Celles-ci, se sentant offensées, se vengèrent en dépeçant et en dispersant ses membres. Sa tête fut jetée dans l'Hébron et flotta jusqu'à Lesbos, où elle fut recueillie et servit d'oracle (Barrois, 1988).

Dans l'expérience de l'effroi, Lebigot (Clercq et Lebigot, 2001 ; Lebigot, 2006, 2009) souligne l'effet lié à la confrontation réelle avec la mort, où le sujet s'est vu mort, où il a perçu ce qu'est vraiment la mort comme anéantissement, pas dans une forme imaginaire comme on le fait en général. Freud faisait remarquer que nous savons tous que nous allons mourir mais que nous n'y croyons pas. En effet, il n'y a pas de représentation de la mort dans notre inconscient, ni du néant. Quand c'est le sujet qui est concerné de près par la mort, il y a un moment où il se voit mort. Dans le deuxième cas, le sujet est témoin de la mort de l'autre. La troisième situation est décrite par Lebigot comme la confrontation avec une mort horrible qui se présente lorsque le sujet voit des cadavres. Au moment de l'effroi, le sujet se vit comme déshabité par le langage : toute idée, toute pensée, tout mot disparaît de la conscience du sujet, qui a l'impression d'avoir la tête vide, un *black-out*, ou un moment de panne. L'effroi se manifeste également au niveau des affects : « blanc » de l'affect, ni peur, ni angoisse. Ce moment d'effroi est facile à repérer dans le discours : il signe l'effraction traumatique et la soudaineté des événements. L'image du « réel de la mort » (Lebigot, 2006, p. 7) fait effraction dans le psychisme et s'incruste, comme un corps étranger interne. Lors du stress, une action extérieure – une menace de mort par exemple – fait pression sur la membrane. Cette membrane, appelée par Freud « pare-excitation », est partiellement écrasée, mais rien ne pénètre à l'intérieur, l'angoisse se produit. Lorsque cette pression disparaît, l'appareil psychique redevient capable de fonctionner comme avant. Le trauma entraîne un autre type de réaction : l'événement, ou plutôt son image, pénètre dans l'appareil psychique en traversant le pare-excitation, provoquant une effraction. L'image traumatique va s'incruster au milieu des représentations et va bouleverser le fonctionnement psychique du sujet. Il faut tenir compte du fait que les événements traumatisants sont souvent aussi des événements stressants, et c'est souvent de l'angoisse qui se manifeste d'abord. « Il y aura un avant et un après le trauma, au point que la première demande à la victime de "redevenir comme avant". » (Lebigot, 2009, p. 202). « L'image traumatique se cache dans une zone secrète, cachée et interdite de l'appareil psychique : l'originaire freudien » (Lebigot, 2006, p. 94). Cette zone originaire de perceptions sans mots, où, lors de l'acquisition du langage, les premiers éprouvés du nourrisson, voire du fœtus intra-utérin, ont été refoulés. Le sujet ressent une menace interne persistante : bien souvent, après l'évènement, il ne se sentira en sécurité nulle part. La mort peut être pensée comme omniprésente. Lebigot souligne que le déni de l'effroi chez les patients est une des stratégies immédiates utilisées dans un but de protection. Les patients expriment certains ressentis qui vont les accompagner : « la fin de l'illusion de

l'immortalité » (Ferenczi, 1934/1990) et le sentiment de dépersonnalisation, de n'être plus comme avant, et le sentiment de la honte. La honte s'accompagne d'un sentiment d'abandon : le langage, le monde des hommes ont abandonné le sujet à la pulsion de mort. L'avenir peut s'en trouver gravement obéré : rancune envers les proches, repli sur soi, irritabilité, fabrication d'un destin d'exclu. À cause du franchissement de la barrière du refoulement originaire, il y a un retour vers le monde anobjectal, une régression profonde. Les patients peuvent avoir honte²⁹ de rentrer chez eux, de raconter ce qu'ils viennent de vivre. Le sentiment d'appartenance à l'espèce humaine sera blessé. Le sentiment qui accompagne souvent la honte est celui de la culpabilité³⁰.

Le trauma résulte toujours d'une perception ou d'une sensation. Il en résulte l'incrustation de quelque chose que l'on a vu, senti, ressenti. Le trauma est donc toujours du réel. Au niveau du diagnostic différentiel, Lebigot (2006) attire l'attention du clinicien sur des erreurs faites lors du diagnostic du traumatisme, lorsqu'on qualifie le traumatisme par procuration et les traumas transmis comme les véritables traumas. Pour le premier, il s'agit de deux personnes très proches, dont l'une a subi un événement traumatisant et fait des cauchemars, et dont l'autre commence également à faire des cauchemars, même si ces derniers ne sont pas des cauchemars traumatiques mais des créations de ses fantasmes. Les traumas transmis d'une génération à l'autre sont aussi des constructions fantasmatiques (par exemple, les cauchemars des camps de concentration). Dans un travail thérapeutique, on doit toujours mettre l'accent sur l'analyse du lien qui existe entre la personne traumatisée et l'autre.

1.7 De la névrose de guerre au post-traumatic stress disorder : le social, la pathologie et la maladie des non-malades

En retraçant l'histoire du traumatisme en s'appuyant sur l'ouvrage de Fassin et Rechtman (2010), on retrouve une histoire qui, pendant plusieurs décennies, a tenu une posture morale et inquisitoriale envers la personne traumatisée. Pendant la Première Guerre mondiale, les

²⁹ Ciccone et Ferrant (2004) attirent l'attention sur le fait que l'affect de la honte est lui-même honteux, et par sa nature plus difficile que la culpabilité.

³⁰ Ciccone et Ferrant (2004) arguent que les fantasmes de culpabilité peuvent avoir pour fonction d'atténuer l'impact traumatique du traumatisme, le sujet devenant actif là où il subit passivement. La culpabilité s'inscrit dans le mouvement où l'individu devient sujet d'une histoire étrangère qui s'impose à lui. Si le sujet est coupable, le traumatisme devient moins traumatique, il est maîtrisé, contrôlé, car approprié par le sujet. Les auteurs nous alertent concernant la déculpabilisation, car elle peut priver le sujet d'une possibilité d'appropriation de son histoire traumatique qui lui appartient. Il est donc important de respecter ce mouvement pour que le sujet puisse ensuite accéder à une véritable position d'innocence.

soldats traumatisés finissant par abandonner le front étaient perçus comme des lâches, des déserteurs, et étaient souvent exécutés. La psychiatrie de guerre visait l'identification de tels soldats se réfugiant dans la maladie, et s'interrogeait également sur l'effet néfaste de ces personnes à miner le moral des troupes, risquant de déclencher de véritables épidémies. La technique la plus répandue était l'utilisation du courant électrique et de machines délivrant des courants bien supérieurs à ceux utilisés dans les autres services de l'époque. Pendant longtemps et dans beaucoup de pays, la brutalité de ces traitements n'a pas été remise en cause. Avec l'arrivée de la psychanalyse sur le terrain de guerre, l'argument expliquant le comportement des déserteurs a changé : ce n'était pas dans leur motivation consciente que l'on pouvait trouver les raisons de leur maladie, mais dans leur inconscient, donc dans quelque chose qui leur échappait et qui était plus puissant que leur volonté. Cet argument met en évidence le rôle de l'inconscient et ainsi préserve l'innocence pénale des névrosés, et dénonce les pratiques répressives de la psychiatrie militaire.

L'histoire du PTSD commence par les travaux sur les névroses de guerre développés par Freud, Abraham et Ferenczi. Selon Freud (1919/2013, p. 38) : « Les névroses de guerre, pour autant qu'elles se distinguent par des qualités singulières des névroses banales dans la paix, doivent être considérées comme des névroses traumatiques qui ont été autorisées ou favorisées par un conflit du moi ». Il s'agit ici d'une protection effectuée par l'ancien moi, qui se protège du nouveau moi qu'il perçoit comme un péril pour sa vie. Le moi se défend donc contre une menace de l'extérieur ou ce qui est incarné pour lui par une formation du moi.

Abraham (1919/2013) parle du traumatisme sur la sexualité qui déclenche une modification régressive. Il parlera des soldats rencontrés qui, ayant vécu plusieurs traumas, n'ont pas réagi de la même façon. Il qualifie les sujets présentant des névroses gravissimes de sujets labiles, en particulier concernant leur sexualité ; ces hommes manifestent une fixation partielle de la libido au stade narcissique du développement, ce qui a troublé leur attitude à l'égard des femmes. La guerre exige des actes extraordinaires, comme se sacrifier pour la communauté. Le sujet sain parvient à une telle répression de son narcissisme et renonce à tous les privilèges narcissiques, tandis que pour les personnes décrites comme fragiles, le traumatisme de guerre agit comme un déclencheur de névroses. Comme traitement, Abraham évoque « la vieille méthode de l'*Überrumpellung* » (1919/2013 p. 58): ce mot allemand signifie surprendre ou

brusquer le patient, ce qui apparemment amène une amélioration rapide mais ne dure pas³¹. En ce qui concerne l'approche ferenczienne sur le sujet, il semble encore être en accord avec Freud en considérant la névrose de guerre comme « des hystéries d'angoisse » (1919/2013, p. 83) qui se distinguent de l'hystérie de conversion. Mais il tient à rajouter qu'« un traumatisme suffisamment grand peut tout autant ébranler la confiance en soi d'un homme dit normal et éveiller en lui une angoisse si intense que même la tentative de s'asseoir, de se lever ou de marcher s'accompagne chez lui – comme chez l'enfant qui apprend à marcher – d'un sentiment d'angoisse » (1919/2013, p. 86-87). Il souligne également que les névroses de guerre appartiennent à un groupe spécifique de névroses, dont le développement ne fait pas seulement intervenir la sexualité génitale mais aussi le narcissisme. Un choc ou des séries de chocs ramènent l'intérêt et la libido dans le moi, provoquant une régression au stade infantile de l'amour de soi. « La personnalité de la plupart des traumatisés correspond donc à celle d'un enfant devenu angoissé, gâté, sans inhibition et méchant à la suite d'une frayeur. » (1919/2013, p. 131). Une différence très importante entre la lecture d'Abraham et celle de Ferenczi sur le sujet traumatisé serait que pour Abraham, c'est la force des conflits intrapsychiques des névrosés de guerre qui les empêche d'adhérer aux principes pourtant justes de la guerre, ces êtres faibles étant avant tout dominés par un narcissisme hypertrophié, tandis que pour Ferenczi, l'hypertrophie du narcissisme peut être le moteur de l'ardeur du combattant. Confrontés à un événement traumatique, selon Ferenczi, ces sujets ayant tendance à se surestimer vont expérimenter une chute de leur sentiment de toute-puissance, et il en résulte une blessure narcissique profonde, produisant la symptomatologie traumatique. Les mêmes ingrédients sont donc organisés de manière différente chez Ferenczi et chez Abraham (Fassin et Rechtmann, 2010) : ils sont étiologiques chez le premier et réactionnels chez le second. Pourtant, c'est toujours le malade et pas la guerre qui est problématique. Le lien entre expérience individuelle et collective avance avec les travaux psychanalytiques sur les névroses de guerre. Mais, du point de vue de la culture morale, ce sont les mémoires des

³¹ Nous sommes encore loin de l'approche transculturelle en psychologie, mais la méthode de l'*Überrumpellung* fait penser aux méthodes utilisées par certaines thérapies traditionnelles qui ont pour but de soigner le patient ayant vécu un trauma. Baubet (2008) évoque la logique thérapeutique chez les Berbères du Maroc, qui fait émerger la raison par un autre trauma. Il s'agit par exemple d'une brûlure circonscrite, qui est réalisée par un membre de la famille. Cette brûlure, laissant une petite marque corporelle, répète l'expérience traumatique en reproduisant la douleur, l'incompréhension et la surprise, et agit sur l'enveloppe corporelle en le « fermant » (p. 121).

survivants de la Shoah³² qui ont bâti un pont entre culture et psychisme, où l'événement collectif produit le traumatisme qui s'inscrit dans l'expérience individuelle ; et en même temps, la souffrance individuelle témoigne du drame collectif.

En effet, le cadre conceptuel du trauma est resté pendant longtemps intimement lié au contexte très spécifique du stress des combats, et l'objectif thérapeutique relevait essentiellement d'un souci pratique de réduire le nombre des soldats éloignés du front. Dans ce cadre d'interprétation, l'événement externe traumatisant était considéré comme un aspect largement subordonné à la personnalité antérieure du traumatisé. Comme on l'a vu chez les fondateurs de la psychanalyse, le paradigme réactionnel préétabli en effet que l'événement agit comme facteur déclenchant, voire favorisant, de la décompensation d'une personnalité antérieurement fragile, voire prépathologique. Jusqu'aux années quatre-vingt, l'approche clinique et thérapeutique de la névrose traumatique se concentre donc sur la personnalité du traumatisé plutôt que sur la nature de l'événement (Fassin, 2004). La rupture avec cette idée « permet de considérer, pour la première fois dans l'histoire de la psychiatrie, que l'événement lui-même est l'agent étiologique exclusif et que la personnalité prémorbide est, si l'on peut dire, indemne de toute responsabilité » (d'Halluin, et *al.* 2004, p. 60). Or, ce changement de paradigme est avant tout le produit d'une rencontre singulière qui s'est d'abord déroulée aux États-Unis entre les aspirations de certains groupes de pression, notamment parmi les mouvements féministes³³. Le deuxième groupe de pression comprend les vétérans de la guerre du Viêtnam et des psychiatres qui se sont réunis pour en finir avec la clinique qui culpabilisait les victimes et faisait peser sur elles une sorte de soupçon. Par le *post-traumatic stress disorder*, le DSM-III³⁴ a réussi à éliminer plus d'un demi-siècle de suspicion à l'égard des victimes, ce qui leur a été octroyé par les névroses traumatiques. L'événement traumatique devient l'agent étiologique du trauma. Le PTSD s'est rapidement imposé comme « la réponse normale à une situation anormale », mais les caractéristiques de telles situations sont en revanche redevenues problématiques. Outre la liste non exhaustive

³² Fassin et Rechtman (2010) citent les travaux de Bettelheim sur son expérience personnelle dans des camps de concentration.

³³ Judith Herman (2011) revendique sa perspective féministe dans la préface de son ouvrage révolutionnaire intitulé *Trauma et guérison*.

³⁴ Le Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux (également désigné par DSM, abréviation de l'anglais *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*) est un ouvrage de référence publié par l'APA (1980), qui décrit et classe les troubles mentaux. Sa dernière édition, le DSM-V, a été publiée en 2013.

que donne le DSM-III des événements hors du commun susceptibles d'être responsables d'un PTSD chez n'importe quel individu, l'élément le plus significatif de cette nouvelle définition de l'événement traumatique concerne l'omission de tout critère indiquant la position de la personne au regard de l'événement qui l'a traumatisée : victime, témoin ou auteur. Cette ambiguïté n'est justement pas le fruit du hasard. Elle est le produit d'une longue bataille institutionnelle opposant l'Administration américaine des vétérans aux rédacteurs du DSM-III. En effet, au moment où le groupe de travail se constitue sur la rénovation de la névrose traumatique, l'Amérique est ébranlée par l'enlèvement du conflit vietnamien. De retour au pays, des centaines de vétérans tardent à retrouver une place dans la société. Crocq (1999) souligne que si le dispositif de psychiatrie instauré dans l'armée américaine au Viêt Nam a réussi son objectif de réduire les troubles liés au stress aigu sur le terrain et de limiter la fonte des effectifs, il n'est pas parvenu à faire face à l'afflux de « nostalgies », qui comprennent les complications caractérielles alcooliques et toxicomaniaques, générées par la guerre. Le pays a « traité le stress mais non le trauma, dont les séquelles psychiques et sociales (...) qui ont constitué et constituent encore un véritable problème majeur pour le pays » (1999, p. 28). De nombreux vétérans présentent des signes de troubles psychologiques divers regroupés dans un *post-Vietnam syndrom* qui n'ouvre pas droit à réparation financière. L'influence des mouvements opposés à la guerre et des groupes de vétérans va largement contribuer à fonder ce syndrome dans le PTSD offrant ainsi aux soldats défaits une possible compensation financière et un statut de victime. L'introduction du PTSD, complexe dans le domaine diagnostique, peut être considérée comme « un pas important envers la reconnaissance de l'expérience des victimes d'abus (...), d'honorer leur demande éthique légitime, et finalement, cette dénomination est également une tentative de la part des professionnels d'apprendre de leurs patients, qui sont beaucoup plus conscients des effets que la captivité peut imposer à l'individu » (Herman, 2011/2017, p. 150). En France, c'est l'attentat du RER Saint-Michel, le 25 juillet 1995, qui a marqué un tournant décisif dans la naissance et le développement de la victimologie française. Pourtant, cette réussite publique, se demande Fassin, « ne vient-elle pas entériner ce qui faisait précisément la spécificité de la catégorie introduite avec le DSM-III : le fait qu'en qualifiant des patients sans pathologie préalable, elle ouvrait de nouveaux horizons pour une clinique de la santé mentale possiblement destinée à des non-malades ? » (2004, p. 73). Au final, l'utilisation du PTSD comme diagnostic pour les clients issus de cultures non occidentales a été critiquée (Summerfield, 1999; Bracken, 2001; Almedom et Summerfield, 2004) car ce cadre dérive principalement de

l'expérience des anciens combattants américains de la guerre du Viêtnam et a été par réflexe élargi aux populations non occidentales.

1.8 Soigner le trauma : la parole – le témoin interne

Chiantaretto souligne que l'acte testimonial n'engage pas seulement la responsabilité du témoin, mais aussi celle du groupe, le groupe qui recueille le témoignage, plus largement, toute « l'espèce humaine » (2005, p. 100). L'indicible de la destruction pose une barrière devant le témoin : ceci ne peut être ni banalisé, ni généralisé. Il doit « montrer au présent l'absence irréparable et s'en faire le témoin tout en prenant le témoin. Selon Felman (1990, p. 63) « l'irréductible présence de la Shoah réside dans la destruction d'une « communauté de témoignage ». Le témoin se charge d'incarner et de rendre possible un partage d'expériences difficilement partageables. Le « témoin interne » (Chiantaretto, 2005, p. 9) est en effet une figure testimoniale intérieure, l'inscription langagière en soi du regard de l'autre. L'écriture est également un objet intermédiaire entre le passé et le présent. De par sa mission sociale et historique, le témoignage est un travail intime, impliquant la reconnaissance des affects et des émotions dans leur mise en mots, mais aussi « d'assumer l'impossibilité de tout nommer en soi de ses affections traumatiques » (Chiantaretto, 2005, p. 116). Le témoignage montre la capacité de sauver l'humain en soi, donc de la résistance intérieure. Cette résistance rend possible l'identification à l'espèce humaine, et permet de s'identifier soi-même à la mère donneuse de vie, d'une part, et d'être pour soi-même la mère qui nourrit, d'autre part.

1.9 Le silence qui soigne

« Le fantasme de « tout dire » va gagner de plus en plus l'imaginaire de nos sociétés. Tout dire n'est qu'un avatar du désir de tout voir. Tout savoir. Tout montrer. Nos sociétés fascinées par l'excès, l'extrême, le sensationnel, sont travaillées par le fantasme de transparence, de l'aveu. »

(Béatrice de Jurquet, 2009, p. 62).

Dans son article intitulé « Et discret, se tut », Béatrice de Jurquet parle d'une pornographie du dire, de la sincérité et de la scientificité, qui est en effet exigée par l'œil qui veut tout voir – jusqu'à sa propre conception. Cela parle d'un désir d'être à l'origine de sa propre existence, voire d'être soi-même sa propre origine. Nathalie Barberger (2003) remarque que la

littérature contemporaine se sent autorisée de tout dire et de ne céder à aucune censure, ce qui va avec une certaine idée de la démocratie³⁵. La notion de témoignage et de soin par la parole semble bien une idée occidentale, et il apparaît « qu'en Europe, il y a une obsession avec la parole » (Schelkens, 2013). Celui qui reste silencieux est celui qui refoule, represse, qui n'arrive pas à bien verbaliser, et qui peut éventuellement donner l'impression de ne pas avoir une capacité d'élaboration. En effet, parler est souvent considéré comme thérapeutique, tandis que le silence fait preuve de la négation, de la résistance. Or, selon Schelkens (2013), pour effectuer un travail thérapeutique avec des mineurs non accompagnés, « on doit tolérer le manque d'explications et connaître le passé de l'enfant concernant les facteurs de protection ainsi que les facteurs de risque » (Braein et Christie, 2011, p. 113). L'examen systématique de la littérature sur l'effet de la révélation du trauma des parents réfugiés devant leurs enfants (Dalgaard et Montgomery, 2015) a démontré l'importance du *timing* et de la manière dont la révélation s'effectue. Ces deux aspects semblent être plus importants que les stratégies utilisées face au trauma, telles que la communication ouverte ou le silence total. L'analyse montre que la divulgation parentale (*parental disclosure*) du trauma, qui favorise l'adaptation psychologique des enfants réfugiés, dépend du fait que les enfants aient eux-mêmes été exposés aux événements traumatiques et qu'ils soient prépubères ou plus âgés. Le processus de divulgation du trauma (*trauma disclosure*) est culturellement ancré. Cette revue suggère que forcer la divulgation du trauma (*trauma disclosure*) peut se révéler potentiellement nocif chez certaines populations non occidentales. Pour Schelkens, il existe plusieurs manières de remémorer les traumas, dont la parole ne constitue qu'un moyen, et les jeunes ont souvent du mal à parler dans le cadre thérapeutique. Un autre aspect témoignant de l'ethnocentrisme de nos pratiques thérapeutiques est que la confiance est trop valorisée, tandis que la méfiance est souvent vue comme symptôme. Or, la croyance fondamentale a été mise à l'épreuve de ceux qui ont vécu des calvaires avant et pendant leur parcours migratoire et au pays d'accueil. Dans un tel contexte, la méfiance est protectrice et sert également comme une tentative de retrouver le contrôle sur leur vie (Schelkens, 2013). Peut-être y a-t-il un élément d'omnipotence dans la pensée occidentale en considérant que le trauma est partageable.

³⁵ Pourtant, Dori Laub souligne que croire que le silence favorise la paix est une erreur, et il ne fait que perpétuer la tyrannie des événements passés, favorisant leur déformation... il va jusqu'à dire que « le récit non écouté est un traumatisme aussi grave que l'épreuve initiale » (Cojean, 1995).

1.10 Soigner le trauma d'ailleurs avec la psychologie « occidentale »

Dans un ouvrage qui a suscité de vives émotions, *Crazy like us: The Globalisation of the American Psyche*, l'auteur Ethan Watters (2010) soutient l'idée que le vrai effet dévastateur de la diffusion de la culture américaine était bien les ravages de la psyché humaine. Il illustre ses hypothèses par plusieurs exemples, dont les effets de l'intervention des Occidentaux suite au tsunami au Sri Lanka. En effet, les thérapeutes et experts qui se sont précipités dans le pays suite à la catastrophe naturelle présumaient que la guerre civile longue et brutale avait rendu la population encore plus vulnérable au trauma après le tsunami. Or, selon l'auteur, il y avait une autre possibilité : étant donné que les Sri Lankais étaient plus habitués à la pauvreté, aux épreuves et à la guerre, ils avaient donc fabriqué une culture plus évoluée qui arrivait à donner du sens aux événements dévastateurs et à les intégrer. D'après ce raisonnement, c'étaient plutôt les thérapeutes occidentaux qui, n'étant pas familiers avec l'expérience immédiate de violence et de précarité, étaient particulièrement vulnérables. Le DSM-IV ne reflétait pas les façons culturellement codées dont les Sri Lankais ont vécu la souffrance psychologique suite aux événements traumatiques. Ces professionnels ignoraient que les modèles de soin étaient culturellement codés chez les Sri Lankais, ce qui aurait pu produire un effet nocif dans ce contexte spécifique. Les Sri Lankais, écrit Watters, n'ont pas parlé des réactions pathologiques du trauma comme vécus intérieurs (anxiété, peur) mais avaient plutôt tendance à voir les conséquences négatives d'un événement comme le tsunami dans le cadre des relations sociales, plus précisément la manière dont celui-ci a abîmé les relations sociales. Selon Watters, soigner l'individu en l'éloignant du groupe, surtout dans le cadre d'une consultation individuelle avec un inconnu, pourrait poser des problèmes dans cette culture. De plus, la communauté du village où les professionnels sont intervenus a établi des règles complexes concernant la manière dont les villageois devaient parler ou se souvenir de la violence (Argenti-Pillen, 2000). De façon volontaire, ils ont remplacé certains mots ou phrases qui auraient pu évoquer la peur ou la colère par d'autres portant des connotations de sécurité et de confiance. Cet acte était en effet une « purification sonore » ayant pour but de se protéger. Il ne s'agissait donc pas de personnes qui évitaient de parler de ce qui leur était arrivé parce qu'elles étaient psychologiquement bloquées ou traumatisées, mais parce que c'était un moyen de contrôler la violence. L'auteur introduit la question de la perspective en parlant des femmes de ce même village : les femmes courageuses étaient qualifiées de potentiellement dangereuses pour le village, tandis que les thérapeutes occidentaux les

percevaient comme *empowered*³⁶. Les services de *counseling* pour victimes de traumatismes ont donc eu les effets contraires, et au lieu d'arrêter les cycles sociaux de violences, ils ont potentiellement contribué à la suppression des « freins » fournis par la culture et ont déstabilisé la communauté. Les chercheurs Loughry, Macmullin, Eyber et al. (2005) soulignent que dans des situations désespérées, les personnes ont tendance à faire taire leurs pratiques culturelles et s'accrochent aux approches occidentales, ou font semblant d'accepter les approches venant de l'extérieur. Petit à petit, le message destructeur est communiqué : le point de vue et les pratiques locales sont inférieurs et d'après les auteurs, cela renforce le sentiment d'infériorité inculqué par le colonialisme, et affaiblit la confiance des gens d'avoir la capacité de construire leur avenir. Dans son texte sur la culture comme source de résilience, Michel Tousignant (2012) arrive à la même conclusion : « le travail des organismes humanitaires ne peut se réduire à soigner des syndromes individuels post-traumatiques, mais doit procéder collectivement afin « d'aider la culture à redéfinir ses assises éthiques en vue d'affronter l'avenir » (p. 142).

1.11 Quel avenir pour les sujets traumatisés ?

Les études effectuées auprès de populations diverses montrent qu'en effet, l'évolution des sujets ayant vécu un trauma est très variable. La recherche de Rousseau et al. (2004) sur les enfants khmers issus de familles ré-établies au Canada a démontré que l'association entre l'exposition pré-migratoire à la violence politique et l'ajustement psychosocial post-migratoire a fluctué pendant la période d'adolescence. De manière générale, les auteurs ont démontré que ceux dont les parents ont été exposés à plus de violence politique au pays ont témoigné d'un ajustement social plus positif et de moins de symptômes concernant leur santé mentale que ceux dont les parents ont été moins exposés. Chez certains jeunes, ce trauma familial aboutissait à une surcompensation : les jeunes se sentaient obligés de réussir pour ceux qui étaient morts. Les chercheurs ont également identifié une montée des symptômes d'internalisation chez les filles post-pubertaires, ainsi que l'activation d'un trauma transgénérationnel se manifestant chez les filles par une peur d'être violées. Les auteurs

³⁶ L'emprunt à l'anglais *empowerment* est souvent attesté en français. Dans le français québécois, différents termes ou expressions sont parfois employés pour remplacer cet emprunt, en particulier le terme d'*autonomisation*. Ceci signifie « un processus par lequel une personne, ou un groupe social, acquiert la maîtrise des moyens qui lui permettent de se conscientiser, de renforcer son potentiel et de se transformer dans une perspective de développement, d'amélioration de ses conditions de vie et de son environnement » (Le Bossé, 2003).

soulignent que malgré le fait que la recherche n'a pas l'intention de minimiser la souffrance individuelle et collective provoquée par la violence organisée, l'analyse des données attire l'attention sur le mystère de la résilience chez ces jeunes sujets de recherche. Il semble alors que l'expérience collective d'adversité ainsi que les traumatismes familiaux peuvent avoir des impacts distincts, sans qu'il y ait une relation linéaire directe entre le trauma et ses conséquences (Rousseau, 2016). Bogic, Njoku et Priebe (2015) ont examiné 29 études longitudinales sur la persistance des troubles psychiatriques chez 16 010 réfugiés d'origines diverses mais tous affectés par la guerre. Cette analyse a indiqué un taux de prévalence élevé de dépression, de PTSD et d'autres troubles anxieux après cinq ans de déplacement. Toutefois, l'effet des facteurs de stress postmigratoires (chômage, faible revenu, manque de soutien social, manque de maîtrise de la langue du pays hôte) a joué un rôle considérable par rapport aux troubles anxieux et à la dépression. Avant d'en déduire quoi que ce soit, une attention spéciale doit être portée à la critique du point de vue méthodologique des études analysées, ce que les auteurs de la revue détaillent longuement. Ils soulignent que parmi les études analysées, moins de 20% des instruments d'évaluation ont été développés spécifiquement dans le cadre des recherches auprès d'une population de réfugiés ; les autres instruments ont été développés et validés dans des recherches qui ne portaient pas sur les réfugiés. De plus, même ceux qui sont passés par une validation ne reflétaient peut-être pas le spectre complet des symptômes, car limités à une conceptualisation occidentale des troubles mentaux, dont la présence et la prévalence n'étaient pas mesurées que de manière quantitative. En conclusion, Bogic, Njoku et Priebe (2015) accentuent le besoin de recherches méthodologiquement cohérentes et rigoureuses sur la santé mentale des réfugiés installés. L'évidence actuelle suggère que les troubles mentaux ont tendance à être particulièrement prévalents chez les réfugiés de guerre, plusieurs années après leur installation au pays d'accueil. Cependant, ce risque augmenté ne pourrait pas seulement être la conséquence de l'exposition aux traumatismes de guerre, mais être influencé également par les facteurs socio-économiques postmigratoires.

Étant donné le caractère dynamique et de long terme de l'installation des réfugiés, les recherches longitudinales sont précieuses mais posent des problèmes complexes dans le processus de recherche. McMichael, Nunn, Gifford et Correa-Velez (2015) en identifient plusieurs, tels que l'engagement et la rétention de cohorte au fil du temps, le besoin d'adapter les instruments de recherche aux contextes et étapes de vie changeants, l'expérience d'engagement des participants à la recherche à long terme, et au final, le défi lié à la

traduction des résultats mis en évidence de manière opportune pour le développement des politiques et pratiques. Selon les chercheurs, il n'existe pas une « référence absolue » (*gold standard*) pour le développement d'une méthode assurant que les recherches ciblant les réfugiés sont méthodologiquement rigoureuses, scientifiquement rationnelles, éthiquement responsables et politiquement pertinentes. Il faudrait plutôt une méthodologie réflexive qui soit rigoureuse sur le plan éthique.

Chapitre 2 : La résilience : refus de la résignation à la fatalité du malheur

2.1 Comment définir la résilience

« Il y a dans le tempérament américain une qualité, qu'on traduit là-bas par le mot de *resiliency* pour lequel je ne trouve pas en français de correspondant exact car il unit les qualités d'élasticité, de ressort, de ressources et de bonne humeur. »

(Claudel, 1965/2009, p. 13)

Paul Claudel n'est pas le seul à remarquer la difficulté de traduire la notion complexe de *resiliency* en français. Malgré cela, il semble que cette notion a pu susciter un vif intérêt dans les milieux professionnels francophones ; les banques de données en témoignent. Le mot « résilience » trouve ses origines dans le latin, où l'expression *resalire* signifie rebondir. Dans la langue française, ce mot est resté pendant longtemps attaché au vocabulaire de la métallurgie. *Le Petit Robert* le définit ainsi : « Rapport de l'énergie cinétique absorbée nécessaire pour provoquer la rupture d'un métal, à la surface de la section brisée. La résilience (en kg par cm²) caractérise la résistance au choc. » (2012, p. 2214). Pour mieux faire comprendre la notion de résilience, Szokolszky et Komlósi³⁷ (2015) comparent ses caractéristiques à une balle de tennis. En changeant de forme, la balle absorbe l'énergie de la collision et garde ainsi son intégrité fonctionnelle et structurelle : elle ne se casse pas, elle rebondit, elle n'est pas résistante d'une manière rigide, mais résiliente d'une manière souple. La résilience constitue un caractère important des bâtiments et dans le cas de systèmes conçus, le concept de solidité va de pair avec la résilience. Quant aux écosystèmes, on parle d'un changement adaptatif comme preuve de résilience lorsque, dans le cas d'un effet de choc, il contribue à l'autoconservation du système. La résilience implique donc la capacité d'autoconservation et celle de réorganisation. Pourtant, selon les chercheurs, il est possible que le fonctionnement résilient ne signifie pas le retour à la stabilité originale (*bounce back*), mais plutôt une réorganisation radicale (*bouncing forth*), et le système maintient son identité en traversant des changements considérables. Cette manifestation de la résilience, que l'anglais décrit comme *bouncing forth* ou *bouncing forward*, reviendra plus tard dans le texte et sera davantage détaillée dans le sous-chapitre sur le refuge et la résilience. L'idée d'élasticité, de souplesse et de rétablissement par rapport à la résilience en termes psychologiques apparaît dans la langue anglaise et également dans la traduction hongroise

³⁷ Psychologues et chercheurs hongrois.

(traduite par les mots *rugalmas ellenállóképesség* : « la capacité de résistance de manière souple »)³⁸.

En ce qui concerne l'utilisation actuelle de la résilience, Marie Anaut (2015) remarque une diversité de définitions. Ceci est peut-être lié au fait que la résilience ne s'articule pas seulement avec la physique et l'architecture, mais aussi avec plusieurs domaines cliniques, comme la santé, la psychologie et la psychopathologie, ainsi que dans le champ des interventions sociales et éducatives. Selon Anaut (2015), les bases théoriques pluridisciplinaires contribuent à la fois à la spécificité de la résilience et à la richesse du modèle, mais expliquent également une certaine fragilité conceptuelle de celui-ci. Depuis sa naissance, le concept de résilience a été appliqué à deux types de situations. D'une part à des individus « à risque », c'est-à-dire qui arrivent à se développer sans dommages psychiques et s'adapter socialement malgré des conditions de vie défavorables voire pathogènes. D'autre part, à des enfants ou adultes qui se reconstruisent après des épreuves ou des événements traumatiques. Dans ce deuxième cas, dit Anaut (2015, p. 10), « la résilience qualifie les individus qui récupèrent ou maintiennent leur intégrité psychique après un traumatisme ». L'APA (*American Psychological Association*, 2014) définit la résilience comme un processus d'adaptation efficace face à l'adversité, le trauma, la tragédie, les menaces et même les sources significatives de stress. Malgré l'utilité de cette définition, elle ne reflète pas la nature complexe de celle-ci (Southwick, Bonanno et Masten, 2014). En effet, la résilience met en jeu des ressources internes mais aussi externes, et implique un processus complexe, une interaction entre l'individu et son environnement. Selon Cyrulnik, un des pionniers de la résilience en France, qui, avec son langage accessible, a permis au grand public de comprendre cette notion, on ne peut pas parler de la résilience seulement lorsqu'il y a eu confrontation à un traumatisme ou à un contexte traumatogène (Cyrulnik et Jorland, 2012 ; Anaut et Cyrulnik, 2014). Cyrulnik pense que la résilience est à la fois un processus diachronique et synchronique : les forces biologiques développementales s'articulent avec le contexte social, et ceci crée une représentation de soi qui permet l'historisation du sujet. « La résilience n'est pas une substance, c'est un maillage (...), un tricot qui noue une laine développementale avec une laine affective et sociale » (2001, p. 43). C'est la raison pour laquelle, selon Cyrulnik, il vaut mieux décrire un itinéraire de personnalité résiliente et chercher à comprendre comment elle se faufile à travers les coups du sort pour se tricoter

³⁸ Les travaux scientifiques sur la résilience en Hongrie s'inspirent des travaux anglo-saxons.

quand même avec des appuis solides. Les différentes approches de la résilience ne seront pas décortiquées dans leur complexité ici, mais elles se retrouvent bien synthétisées dans l'ouvrage de Marie Anaut (2015) publié récemment en France.

2.2 Le chemin vers la résilience : la notion de vulnérabilité et le risque.

Vulnérabilité et résilience

Avant de se pencher sur la résilience, la psychiatrie infantile s'intéressait avant tout au risque et à la vulnérabilité, dont la théorie s'appuie sur les notions de traumatisme psychique et de troubles réactionnels s'inscrivant dans l'épistémologie psychanalytique freudienne, tentant de comprendre le sujet sain à partir de l'analyse de la psychopathologie du sujet malade. Pendant assez longtemps, ce modèle a été le seul à se proposer face à une conception biomédicale, qui identifiait les origines des souffrances psychiques en tant qu'origine génétique. Cette approche est bien présente par rapport à la vulnérabilité : Masten (1990) souligne que la vulnérabilité chez l'enfant peut être enracinée dans des problèmes neuropsychologiques. Il est également très important de prendre en compte les indices biologiques en tant que médiateurs de risque et processus sous-jacents contribuant à la vulnérabilité et aux facteurs de protection (Cicchetti, 2003; Rutter, 2002).

La vulnérabilité (provenant du latin *vulnera*, signifiant blesser) est définie par Anthony (1980), un des pionniers de la résilience, comme l'état de moindre résistance aux nuisances et agressions de son contexte de vie. Elle comprend également la variabilité interindividuelle, et aussi le fait qu'ils se révèlent face aux facteurs de risques comme des événements stressants, des situations environnementales et/ou personnelles qui facilitent le développement des troubles psychologiques ou du comportement chez le sujet. Anaut rajoute que ce terme est employé également de manière générale « pour désigner les individus ou des groupes considérés comme vulnérables du fait de prédispositions génétiques, biologiques ou psychosociales, conduisant à la maladie (...), à un dommage, ou à une issue comportementale négative » (2015, p. 16). L'étude de la vulnérabilité implique deux axes principaux : l'étude de la vulnérabilité qui est inhérente au sujet (ceci implique les prédispositions génétiques éventuelles, la personnalité et son développement), et la vulnérabilité liée à l'environnement (impliquant les faiblesses du milieu et aussi des interactions relationnelles inadéquates et/ou pathogènes). Basés sur la psychiatrie traditionnelle, les programmes de prévention ont ciblé pendant longtemps l'identification et l'évaluation de la vulnérabilité et des facteurs de

risques. La notion de facteur de risque est si étroitement liée à la notion de résilience qu'elle en constitue la condition la plus importante : sans preuve de risque, on ne peut pas déclarer la résilience de quelqu'un. La notion de risque implique la probabilité de subir un dommage, une perte, la possibilité d'être soumis à un danger, d'être exposé à une blessure. Selon le *World Health Organisation* (WHO), les facteurs de risque incluent « tout attribut, caractéristique ou exposition d'un sujet qui augmente la probabilité de développer une maladie ou de souffrir d'un traumatisme »³⁹. La psychologie définit les facteurs de risque comme des variables qui peuvent provoquer des pathologies ou des inadaptations sociales. Les travaux sur les enfants à risques, effectués par les pionniers de la résilience, ainsi que leurs définitions précises, seront discutés plus loin. Plus tard, la notion de risque sera intégrée dans un modèle qui prendra en compte le sujet dans sa singularité, en rentrant en interaction avec l'environnement. N'importe quelle définition du risque ne peut s'appliquer de manière identique à chaque membre d'une population. Pour une compréhension exhaustive des facteurs de risque, basée sur une revue détaillée de la littérature (Werner, 1982 ; Masten et Coastworth, 1998 ; Manciaux, 1998 ; Fortin et Bigras, 2000 ; Anaut, 2003 ; Lighezzolo et de Tychey, 2004), Amandine Theis (2006) les a regroupés de la façon suivante :

Facteurs de risque associés aux caractéristiques de l'enfant :

- les différences sexuelles ;
- un QI faible ;
- un tempérament difficile ;
- la prématurité ;
- un handicap.

Facteurs de risque relatifs à l'environnement externe :

- une situation familiale perturbée ;
- la prématurité ;
- des troubles psychiatriques ou des comportements d'addiction des parents ;
- des pratiques éducatives incohérentes ;
- le décès d'un ou des deux parents ;
- une séparation prolongée d'avec le *caregiver* (personne qui prend soin de l'enfant au cours des premières années de sa vie) ;

³⁹ www.who.int.

- une structure monoparentale (absence du père ou de la mère) ;
- une discorde familiale chronique ;
- des violences familiales (maltraitance physique et/ou psychique, inceste) ;
- le divorce ou la séparation des parents (associé à la discorde familiale) ;
- une maladie parentale chronique ;
- un membre de la fratrie ayant un handicap ;
- un placement familial ou un placement dans une institution spécialisée ;

Des facteurs socio-environnementaux :

- le chômage des parents ;
- la pauvreté ou une situation socio-économique faible ;
- des habitats pauvres (bidonville, squat...) ;
- un logement surpeuplé ;
- des menaces vitales pour l'enfant ;
- la guerre ;
- la confrontation directe à un attentat ;
- les catastrophes naturelles ;
- le déplacement forcé.

L'effet de ses facteurs – également lorsqu'ils sont cumulés – sera abordé en relation avec le travail des pionniers de la résilience. Malgré l'importance de ce genre de liste complète, ils sont souvent critiqués (Luthar, 2003, 2006) à cause du manque d'utilité pratique. Du point de vue interventionniste, il faudrait une priorisation des domaines en termes de leur probabilité à apporter des avantages et des désavantages. Aujourd'hui, l'étude de la résilience implique aussi la prise en compte de la multiplicité des facteurs, comme des facteurs de risque, des facteurs de vulnérabilisation et des facteurs de protection. Même si les définitions de la résilience divergent encore aujourd'hui, le modèle de la résilience a amené des cliniciens à un changement de regard sur les risques associés à des situations adverses. Masten (2001,2015) remarque que la conclusion la plus surprenante des recherches effectuées auprès des enfants à risque est le fait que la résilience est un phénomène ordinaire. L'examen des données convergentes des enquêtes (focalisées sur les variables et sur la personne) en rapport avec la résilience suggère que cette notion est courante et résulte des fonctions normatives des systèmes liés à l'adaptation humaine. D'où l'appellation *ordinary magic* (Masten, 2001). En

parlant de « magique », il est important de souligner qu'il ne s'agit absolument pas de sous-estimer, voire de nier la vulnérabilité des personnes ayant vécu des difficultés, mais de repérer et soutenir leurs ressources personnelles (et celles qui se trouvent dans leur environnement familial, social) pour qu'elles puissent les mobiliser face aux adversités. Au début des recherches sur la résilience en Amérique, on a eu tendance à parler des personnes résilientes en termes « d'invulnérabilité » (Masten, 2001, cite Pines, 1975), et l'idée que les enfants résilients possédaient une force extraordinaire ou une résilience intérieure a persisté pendant longtemps, même dans le travail scientifique (Masten, 2001). Le psychanalyste américain Anthony est à l'origine de deux concepts proches de la résilience. Ainsi, le concept d'invulnérabilité apparaît en 1974, lorsque, par la métaphore des trois poupées de Jacques May, il compare l'enfant psychologiquement invulnérable à une poupée en acier qui reste intacte malgré le fort coup de marteau qu'elle reçoit. Ce concept d'invulnérabilité est de moins en moins utilisé à cause de son caractère statique, et il fut abandonné par Anthony lui-même (Ionescu, 2012). En 1987, Anthony utilise le terme de « pseudo-résilience » ou « résilience de façade », qu'il associe à une organisation rigide de la personnalité, à la présence d'une illusion de puissance, d'immunité au stress et de bien-être, comme le personnage de *L'Étranger* de Camus, Meursault, qui en représente un exemple. Au cours des recherches, cette notion d'« enfant invulnérable » et l'idée d'une résistance absolue des personnes seront abandonnées par les chercheurs eux-mêmes.

2.3 L'évolution du concept de la résilience

L'approche de la résilience, initiée aux États-Unis dans les années cinquante, a connu plusieurs phases successives. Du coup, les auteurs ne se réclament pas de la même définition, certains passant de l'une à l'autre sans le dire, ce qui contribue évidemment, selon Tisseron, à « obscurcir les repères » (2009, p. 3). L'usage scientifique du mot « résilience » apparaît aux États-Unis également dans le courant des années cinquante, mais il a été précédé par une longue tradition. Il est apparu notamment au XIX^e siècle, dans des romans d'un écrivain nommé Alger. Le héros de ces ouvrages est le plus souvent un adolescent orphelin, qui trace son chemin dans des conditions financières, psychiques et relationnelles difficiles, où il se retrouve seul : « Tout y est affaire d'individualisme et de réussite sociale » (Tisseron, 2009, p. 17).

Dans l'histoire de l'évolution du concept de la résilience, Richardson (2002) propose d'en distinguer plusieurs vagues. Ainsi, les pionniers de la résilience issus de la première vague

ont attribué à des qualités individuelles la capacité de surmonter un traumatisme et/ou de continuer à se construire dans un environnement défavorable. Ils ont attiré l'attention sur la possibilité de surmonter de graves difficultés dans des conditions *a priori* hostiles, mais ils ont fait courir le risque de diviser l'humanité en deux : ceux qui possèdent cette qualité et les autres qui ne l'ont pas. Tisseron (2009) pense que cette division du monde est propre au schéma darwinien de la lutte pour la vie et de la sélection des plus forts. Pendant la deuxième vague, les chercheurs envisagent la résilience plutôt comme un processus intervenant dans les situations traumatiques et permettant de dépasser celles-ci. Dans cette perspective, chacun pourrait devenir résilient à condition d'y être aidé. Mais sur ce chemin, il y avait un autre danger : celui de penser que chacun, après un traumatisme, allait construire sa résilience en suivant les mêmes étapes, comme si celle-ci avait un chemin balisé. Parallèlement, cette conception de la résilience mettait l'accent sur l'utilité d'un *caregiver* (qui se traduit par « tuteur de résilience » en français) soutenant le processus de résilience de ceux censés en manquer. La troisième vague de résilience a rompu avec ces approches en la considérant comme une force que chacun possède à un degré ou un autre, qui est liée à des caractéristiques personnelles en partie innées mais aussi influencées par l'environnement. Elle nous permet de négocier à tout moment avec les ruptures de l'environnement et les bouleversements qui en résultent, notamment en termes de stress⁴⁰. Un certain niveau de stress peut être bénéfique, à condition d'être bien géré. La recherche sur la résilience trouve également son point de départ dans l'évidence que dans des circonstances particulières, l'exposition au stress peut être suivie d'une résistance au stress ultérieur. Ce phénomène s'appelle *steeling effect* en anglais. La résilience consiste à savoir apprivoiser son stress. Des chercheurs comme Garmezy et Rutter ont mis l'accent sur l'évaluation des facteurs de stress, avec leur effet cumulatif ainsi que celui issu de leurs interactions.

Cette approche présente un avantage par rapport aux deux précédentes : chacun construit sa résilience et on ne sait jamais comment elle va se manifester chez une personne à un moment

⁴⁰ Il existe plusieurs définitions du stress, ce qui peut donner l'impression d'un caractère insaisissable à ce terme. Lazarus et Folkman (1984) définissent le stress comme une transaction entre l'individu et son environnement, dans laquelle la personne évalue la situation comme débordant dans ses ressources et mettant en danger son bien-être. Selon leur perspective, le même stress pourrait être évalué de manière différente selon les sujets. Ce processus d'évaluation comporte donc l'existence de facteurs de stress et la réaction de la personne qui y est soumise. Cette conception a conduit à la théorie de l'évaluation cognitive, qui se produit lorsque la personne estime que des facteurs importants contribuent à sa réponse au stress. La première évaluation répond aux questions suivantes : que signifie ce facteur de stress/cette situation, et quelle influence il/elle aura sur moi ? L'évaluation secondaire s'effectue en même temps – ou dans certains cas, même avant la première – et comporte les émotions provenant du stress.

donné. Elle trouve un appui dans les travaux actuels de neurosciences sur la formidable plasticité cérébrale et psychique (Fortin et Bigras, 2000). Une quatrième vague de la résilience, selon Richardson, sera la résilience applicable à des collectifs ; on parle donc de « ville résiliente ». Celle-ci met l'accent sur l'organisation collective comme condition de résiliences individuelles. Elle s'articule en quatre moments : se préparer au traumatisme, résister au traumatisme, se reconstruire et au final, consolider le rétablissement. L'aspect collectif prend une place importante chez l'individu résilient.

2.4 Les pionniers de la résilience et leurs recherches importantes

« (...) It is crucial that we avoid thinking of it as some single answer to life's problems. It's not like that at all. »

(Rutter, 1993, p. 626)

Les premiers travaux scientifiques consacrés à la résilience sont restés sur un descriptif se situant dans une perspective de psychopathologie du développement. La Seconde Guerre mondiale a jeté les bases de l'émergence de recherches dans le domaine de la résilience dans le développement des enfants, et elle a attiré l'attention du monde entier sur le sort des enfants profondément ravagés par la guerre. Beaucoup d'enfants sont morts, et des milliers ont survécu dans des conditions périlleuses : orphelins, blessés, malades, traumatisés et affamés. Plusieurs ont été évacués ou déplacés. Un autre type d'héritage de la Seconde Guerre mondiale, ainsi que le remarque Masten (2014), est son effet sur la vie des individus qui deviendront les pionniers de la résilience. Norman Garmezy était un jeune soldat américain servant dans l'infanterie en Europe. Emmy Werner a survécu à la dévastation de l'Europe quand elle était jeune fille. Michael Rutter était un des enfants britanniques évacués aux États-Unis pour y être mis en sécurité pendant la guerre. Enfin, Boris Cyrulnik, au cours d'une rafle, a réussi à échapper à la déportation⁴¹.

2.4.1 Les premières recherches

Emmy Werner, reconnue comme la mère de la résilience, a suivi 698 enfants vivant sur une île voisine de Hawaii à partir de 1955, c'est-à-dire de leur naissance jusqu'à l'âge adulte

⁴¹ Cyrulnik (2012) déclare que c'est son expérience personnelle traumatisante qui l'a poussé à devenir psychiatre. Il parle des vécus traumatisants comme la rafle, la perte de ses parents, le placement comme garçon de ferme, dans divers ouvrages qu'il a rédigés sur la résilience, dont *Sauve-toi, la vie t'appelle*.

(Werner, 1982). Pour chacun des enfants, elle a identifié les facteurs de stress auxquels ils étaient exposés pendant la période périnatale. Werner a suivi le développement physique, intellectuel et psychosocial de chacun de ces enfants et les a mis dans deux catégories : 201 enfants présentant des facteurs de risque étaient qualifiés comme vulnérables, mais un tiers avait évolué favorablement. Plus spécifiquement, ces enfants n'avaient présenté ni troubles d'apprentissage, ni difficultés d'adaptation, dans l'enfance ou à l'adolescence. Werner a démontré également que les facteurs de risque n'ont pas le même impact pour chaque enfant selon le moment de sa vie. Avant l'âge de 10 ans, les garçons semblaient plus vulnérables que les filles, mais après l'âge de 10 ans, les filles montraient l'existence d'un plus grand risque de développer une pathologie psychiatrique. Werner a identifié trois groupes de facteurs protecteurs contribuant à la résilience. Les facteurs intrapersonnels signifiaient les traits de caractère, comme être actif, affectueux, câlin, aimable, agréable. Les bébés possédant ces caractères les ont gardés en grandissant et sont devenus des jeunes enfants agréables, gais, réactifs et sociables, qui ont évolué vite dans le développement moteur et langagier. En grandissant et en devenant adolescents, ils ont développé une croyance en leur propre efficacité et la conviction qu'ils seraient capables de résoudre les problèmes par leurs propres actions. Ils avaient des projets réalistes par rapport aux études et à leurs vocations. Les facteurs liés à la famille étaient considérés comme source de résilience en raison du fait que l'enfant avait pu établir un attachement fort avec au moins une personne compétente et émotionnellement stable, qui était sensible à ses besoins. Les enfants résilients semblaient particulièrement susceptibles de pouvoir « recruter » une telle personne. Les garçons résilients venaient de foyers qui fonctionnaient selon des structures et règles claires, où les hommes servaient de modèles identificatoires et où l'expressivité émotionnelle était encouragée. Les jeunes filles résilientes venaient de foyers avec des tuteurs féminins assurant un soutien fiable tout en laissant la place au développement de l'autonomie. Ces familles avaient des convictions religieuses et assuraient une stabilité pour ces enfants. Quant aux facteurs protecteurs liés à la communauté, Werner a souligné que les découvertes les plus frappantes étaient que la plupart des jeunes ayant des difficultés de *coping* pendant leur adolescence se sont rétablis vers le milieu de leur vie. Ils se sont mariés, ont réussi leur carrière et sont devenus des membres importants de leur communauté. Les nouvelles opportunités ont joué un rôle important dans leur développement. Les facteurs les plus puissants étaient l'éducation continue, les formations professionnelles pendant le service militaire, le fait de trouver un mari stable, la conversion à une religion qui demandait une

participation active et le rétablissement à la suite d'une maladie grave ou d'un accident. Peu de personnes ont fait référence à la psychothérapie, et beaucoup ont gardé une mauvaise opinion concernant l'efficacité de l'aide fournie par les professionnels de la santé mentale.

Les études de Werner ont été répétées dans le cadre d'études longitudinales, comme aux États-Unis, en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Danemark, en Suède, au Royaume-Uni et en Allemagne. Dans son article publié en 2005, Werner a souligné l'importance des recherches sur les risques et la résilience dans une perspective transculturelle, se focalisant sur les enfants issus des pays en voie de développement et qui arrivent aux États-Unis comme migrants et demandeurs d'asile.

Garnezy, « le grand-père de la résilience », faisait référence au concept de la résilience comme la résistance au stress chez les enfants. Il a défini ce dernier comme la présence de contraintes de vie durables et intenses (1981). Pour lui, la résilience permettait la maîtrise et la mobilisation de compétences malgré la présence du stress. Il a étudié le devenir des enfants grandissant avec des parents schizophrènes et a trouvé que bien qu'ils aient grandi avec un parent atteint de cette maladie, 90% des enfants étudiés ont grandi de manière équilibrée. Selon Garnezy (1985, 1987), les facteurs de protection se déclinent en trois catégories : les facteurs centrés sur l'enfant (comme le tempérament de l'enfant), les facteurs liés à la configuration familiale (la cohésion à l'intérieur de la famille, l'ambiance chaleureuse, la présence d'une personne attentionnée) et les facteurs socio-environnementaux (une maîtresse comme substitut maternel, une institution structurée, l'église qui favorise les liens avec la communauté, les aspects positifs de la vie scolaire). Garnezy commence son article, publié en 1991, en soulignant le rôle critique que la pauvreté joue dans le maldéveloppement des enfants. Il démontre également que l'accumulation des facteurs de risque augmente exponentiellement le risque de vulnérabilisation. La nature distale ou proximale du risque, c'est-à-dire s'il agit directement ou indirectement sur l'enfant, modifie également l'effet du risque en question en minimisant ou amplifiant la nocivité de celui-ci. Un des exemples de facteurs de risque distal est la pauvreté, qui peut avoir des répercussions sur la vie de l'enfant en étant une source importante de stress pour les parents, entraînant des sentiments d'insécurité pour l'ensemble du groupe.

2.4.2 Les facteurs de protection

Un autre pionnier – et sans doute l’un des plus grands – de la résilience est Michael Rutter, qui a travaillé sur l’identification des facteurs de protection, définis comme « les influences qui modifient, améliorent, ou alternent la réponse d’une personne à un risque qui prédispose l’individu à un résultat maladaptif » (1985/2016 p. 600). Le chercheur souligne que ce concept n’est pas synonyme d’une expérience positive ou bénéfique, car il se différencie par trois aspects. En premier, les facteurs protecteurs ne sont pas forcément de nature agréable : dans certaines circonstances, les expériences désagréables et potentiellement hasardeuses peuvent renforcer l’individu. Les facteurs de protection sont alors définis par rapport à leur effet plutôt qu’en lien avec leurs qualités hédoniques. De plus, les facteurs de protection peuvent ne pas avoir d’effets détectables en l’absence d’agents stressants ; leur rôle est de modifier la réponse d’une adversité ultérieure plutôt que de favoriser le développement dans un rapport direct. Les facteurs de protection ne sont pas nécessairement de l’ordre de l’expérience mais peuvent concerner la qualité de l’individu en tant que personne ; par exemple, comme le dit Rutter (1985), face aux adversités psychosociales, les filles sont moins vulnérables que les garçons. Les facteurs de protection agissent à travers leurs effets, de manière directe ou indirecte, *via* les réactions en chaîne. Ceci signifie, pour Rutter, que l’analyse des processus de protection doit examiner ces liens individuels à travers ces chaînes longitudinales. En effet, l’étude des effets d’interaction est considérée comme essentielle dans la recherche sur la résilience, mais les découvertes concernant les effets principaux ne sont pas non plus ignorées par les chercheurs, comme le souligne Luthar (2006). Par rapport aux facteurs de risque, Masten (2001) fait observer que la notion de facteur de risque « pure », indiquant une issue négative, existe ; pourtant, la plupart des facteurs de risque sont des dimensions bipolaires, où le côté positif de l’échelle est associé aux issues positives, et le côté négatif aux issues négatives (par exemple : un niveau d’études faible *versus* élevé).

Déjà en 1985, Rutter souligne que les visions traditionnelles sur le développement personnel concernant la capacité d’être résilient doivent subir une transformation : la petite enfance n’est pas déterminante et le tempérament peut avoir une influence, même s’il opère aussi bien à travers les interactions qu’à travers la réactivité individuelle. Parmi les effets modérateurs, nous retrouvons la notion du temps, le sens, les interactions avec l’autre et la cognition, qui mitigent l’effet des facteurs de protection. L’article de Rutter publié en 1987 était un travail pionnier, car il clarifiait plusieurs exemples de processus protecteurs avec leurs composants interactifs. En étudiant les mères, Rutter a remarqué que le rôle d’un conjoint soutenant était étroitement lié à la capacité d’être un bon parent chez les femmes ayant grandi en institution,

tandis que ce rôle n'avait pas une telle importance chez les mères du groupe de comparaison. Rutter a également mis l'accent sur l'importance d'identifier les processus de résilience et a repéré les manières diverses qui peuvent réduire les effets de risque. Ces manières impliquaient la modification de l'expérience de risque en soi (par ex. : préparer un enfant à l'hospitalisation), la modification de l'exposition à un risque (comme la surveillance parentale dans des milieux à risque), en évitant les réactions en chaîne négatives, en augmentant l'estime de soi (par exemple, à travers les relations solides et le travail bien fait), et au final, les tournants décisifs ou opportunités (comme l'intégration dans l'armée). Dans son article « Resilience: Some conceptual considerations », publié en 1993, Rutter affirme que les mêmes facteurs opèrent de manière différente à différentes périodes d'âge. En effet, les mêmes caractéristiques peuvent se révéler comme des risques dans une situation, et comme un facteur de protection dans une autre. Les variables associées à la résilience se regroupent dans trois catégories (Masten et Garmezy, 1985): les caractéristiques personnelles, comme l'autonomie, l'estime de soi et l'orientation sociale positive, la cohésion familiale, la convivialité et l'absence de désaccord, et en dernier, l'accès au système de soutien extérieur qui encourage et renforce les efforts de *coping* de la part de l'enfant.

En dehors de l'identification de ces facteurs, Rutter accentue l'importance de penser les processus qui opèrent « dans des circonstances particulières ayant des résultats particuliers » (1993, p. 627). Il semble, dit-il dans ce même article, que la résilience soit favorisée par des étapes qui font en sorte que la personne se sent en maîtrise de sa vie et devient plus efficace en manipulant ce qui lui arrive.

Dans sa recherche comparative portant sur des enfants de l'île de Wight âgés de 10 ans, Rutter a identifié six facteurs de risques familiaux : la discorde conjugale, la classe sociale défavorisée, la famille nombreuse, la criminalité paternelle, les désordres psychiatriques maternels et les placements des enfants. Il a souligné qu'un seul facteur de risque n'augmente pas la probabilité d'apparition d'un trouble psychiatrique ; cependant, cette probabilité se trouve multipliée par quatre quand deux facteurs coexistent. L'existence concomitante de quatre facteurs de risque multiplie par dix le risque d'apparition de troubles psychiatriques. Concernant les caractéristiques psychiques (*mental features*), Rutter et Quinton (1984) soulignent la capacité à planifier, l'introspection et l'*agency*⁴², en lien avec la résilience. En

⁴² Cet anglicisme est fréquent dans les études de genre françaises, et il existe certaines formulations proposées par les traducteurs de Judith Butler (2005) (philosophe, théoricienne de la question du genre), comme la « capacité d'agir ». Ce terme sera expliqué davantage plus loin, dans le cadre de la théorie sociocognitive de Bandura (2000, 2001).

1999, il précise davantage l'importance des risques et les facteurs de protection psychosociaux en relation avec plusieurs formes de psychopathologies dans l'enfance et dans l'adolescence. Il rajoute également que le rejet des influences environnementales par les généticiens n'est pas justifié⁴³. Il n'y a pas de trait unique et universellement applicable de la résilience (Rutter, 2014).

Outre ses avancées dans le domaine de la résilience, Rutter a démontré que celle-ci ne se construit pas dans les premières années de la vie, mais qu'elle peut s'apprendre à n'importe quel âge. Aujourd'hui, le point de départ de la résilience est l'hétérogénéité des réponses à l'adversité et le focus sur le processus au lieu des caractéristiques individuelles. Dans cette logique, la compréhension des influences sur l'hétérogénéité concernant les réponses aux adversités donnera des indices sur les rapports de causalité (Rutter, 2014)⁴⁴. Lors de la deuxième conférence mondiale sur la résilience ayant eu lieu en 2014, Rutter a proposé plusieurs définitions de la résilience : une résistance relative liée aux expériences de risques environnementaux ; la capacité à pouvoir surmonter le stress ou les adversités ; et un dénouement suffisamment bon malgré les expériences de risque. Il souligne également plusieurs piliers concernant la résilience. Tout d'abord, la résilience peut être favorisée par une exposition aux challenges et au stress de manière contrôlée, plutôt que par leur évitement. Une récupération tardive des adversités précoces peut découler – comme il l'a déjà démontré en 1987 – des déclics initiaux, ce qui coupe l'individu du passé et propose de nouvelles opportunités. Les avantages peuvent dépendre des caractéristiques psychiques et mentales comme la planification, l'introspection et l'*agency*. La réussite dans des domaines qui sont extérieurs à la famille (comme par exemple l'école) peut faciliter ces traits.

Cette dernière notion, l'*agency*, est un concept de la théorie sociocognitive d'Albert Bandura, connu pour sa théorie de l'apprentissage social, qui postule que l'enfant apprend davantage de nouveaux comportements en observant ses pairs, en imitant les comportements qui font l'objet de récompense. La théorie d'*agency* de Bandura (2000, 2001) est caractérisée par quatre éléments centraux : l'intentionnalité (un engagement proactif à amener un état futur représenté par des événements à travers des actions spécifiques et familières) ; la prévoyance (les attentes de résultats basés sur les relations conditionnelles observées qui aident à définir les objectifs à long terme et à anticiper les problèmes, récompenses et punitions/coûts) ; la

⁴³ Plus tard, Luthar (2003), Luthar, Cicchetti et Becker (2000) et Seccombe (2002) accentuent également le rôle de l'environnement que fournissent les facteurs de résilience ainsi que les facteurs de protection à l'enfant.

⁴⁴ Rutter, 2014, Conférence mondiale sur la résilience, Timisoara

réflexion sur soi-même (le processus métacognitif de ses propres pensées, sentiments, actions et motivations, des notions fondamentales pour la capacité de changer la posture d'*agency*) ; et au final, la réactivité (l'autorégulation de la motivation, des affects et des actions, piloter la performance par les normes personnelles et prendre des actions correctives autogérées). Ces processus intègrent pensée et action. Les notions de sens de la compétence, de la capacité ou de l'auto-efficacité sont souvent utilisées en tant que synonymes de l'*agency*. L'*agency* est souvent associée à la résilience et fait partie des traits de caractère qui jouent un rôle protecteur face au stress chronique (Gy.Kiss, 2012).

À la fin de cette partie sur les facteurs de protection, nous proposons une liste exhaustive (Luthar, 1993 ; Masten et Coastworth, 1998 ; Fortin et Bigras, 2000 ; Cyrulnik, 2003 ; Lecomte, 2004) établie par Amandine Theis (2006)

Facteurs de protection internes :

- être une fille avant l'adolescence, un garçon après l'adolescence ;
- un niveau intellectuel moyen au minimum ;
- une capacité de résolution de problème ;
- une capacité de planifier ;
- l'utilisation de stratégies adaptatives ;
- une expérience d'efficacité personnelle ;
- un « locus de contrôle interne⁴⁵ » ;
- une orientation, donner un sens à la vie (foi, religion, idéologie, impression de cohérence) ;
- une compréhension de soi ;
- une estime de soi élevée ;
- un tempérament facile ;
- un attachement sécurisant ;
- des compétences relationnelles (empathie, capacité à rechercher de l'aide, capacité de communication) ;
- une maturité précoce ;
- l'altruisme.

⁴⁵ L'anglicisme « locus de contrôle » ou « lieu de contrôle » (*locus of control* en anglais) est une notion de psychologie proposée par Julian Rotter (1954/1966), selon laquelle les individus diffèrent dans leurs appréciations et leurs croyances sur ce qui leur arrive dans leur vie. Un individu avec un locus de contrôle interne sera enclin à attribuer une causalité interne aux événements qui lui arriveront. Ces personnes croient que leur performance et/ou leur sort dépendent surtout d'elles-mêmes.

Facteurs de protection dans l'environnement externe (au sein de la famille) :

- des relations émotionnelles stables avec un des parents ou un membre de la famille proche ;
- des parents compétents, qui offrent un environnement éducatif positif et ouvert et qui fixent des normes ;
- une cohésion familiale ;
- le soutien du conjoint à l'âge adulte.

Facteurs socio-environnementaux :

- les réseaux de soutien informel par des pairs, des voisins... ;
- l'école, quand elle offre un environnement éducatif positif et ouvert ;
- des lieux de rencontre ou la participation à des activités (religieuses, culturelles, associatives, humanitaires, etc.).

Bien que cette liste soit assez exhaustive, l'identification systémique des facteurs de protection (et de vulnérabilité) ne peut cependant pas saisir les caractéristiques essentielles du phénomène de la résilience. L'identification statistique des facteurs de protection présuppose que certains facteurs sont toujours soit négatifs, soit positifs, indépendamment du contexte, et exercent leurs effets de manière linéaire. Ces présuppositions ne sont pas vraies dans le cadre d'une véritable complexité de la résilience. Suite aux recherches confirmant la variabilité contextuelle de la résilience, certains chercheurs (par exemple Cole & Perkins, 1987 ; Liddle, 1994) ont tiré la conclusion, qui est en effet une critique, notamment que le concept de résilience fait référence à une entité mythique. Luthar et *al.* (2000) résumant les objections principales selon quatre catégories. Premièrement, ils mettent en lumière le manque de consensus concernant les définitions et terminologies, ce qui provoque une confusion. Deuxièmement, ils citent la nature multidimensionnelle de la résilience, c'est-à-dire qu'un individu peut se présenter comme résilient dans quelques domaines de fonctionnement (cognitif, comportemental et émotionnel), mais pas dans tous. Troisièmement, la validité « fondée sur des preuves » est également critiquée, car les études sur la résilience ont tendance à utiliser des petits échantillons et sont souvent basées sur des perceptions subjectives de risque et de résilience. Quatrièmement, les bases théoriques sont aussi critiquées : les études se focalisent souvent sur l'identification des facteurs de risque et de résilience au lieu de créer des théories du développement de la résilience. Malgré ces points

critiques, Luthar et *al.* (2000) arguent que ceux-ci n'invalident pas le concept de résilience, mais qu'il faut une plus grande rigueur et clarté afin d'améliorer la validité et l'utilité de la résilience en tant que concept.

2.4.3 La résilience en tant que système

Ann Masten (2014), élève de Garmezy, définit la résilience globalement comme une capacité d'un système dynamique à s'adapter avec succès aux perturbations qui menacent le fonctionnement du système, sa viabilité ou son développement. Ce concept peut être utilisé en relation avec plusieurs systèmes, vivants et non vivants – comme un micro-organisme, un enfant, une famille, un système de sécurité, une économie, le climat global – et concernant plusieurs niveaux qui interagissent. Cette définition, selon Masten (2014, 2015), facilite la capacité de pouvoir penser et travailler avec des personnes qui tentent de préparer les populations à la gestion des catastrophes. Le but serait de construire une capacité qui permet l'adaptation. La résilience d'un individu au cours de son développement dépend du fonctionnement des systèmes adaptatifs complexes qui interagissent et se transforment continuellement (Masten, 2014). En conséquence, la résilience d'une personne est toujours en train de changer, et la capacité d'adaptation chez un individu sera distribuée à travers des systèmes en interaction. Une des raisons pour lesquelles il est si difficile de se reconstruire suite à l'ouragan Katrina ou le raz de marée Sandy est le fait que plusieurs systèmes interdépendants se sont effondrés ou ont été endommagés en même temps. Le système qualifié par Masten (2015) comme extrêmement important chez les enfants, qui nécessitent encore plus de recherches sur plusieurs niveaux, est le *mastery motivation system*, qui permet aux enfants de se sentir contents et enthousiastes⁴⁶ du fait de pouvoir « faire des choses » et d'interagir avec succès avec l'environnement. Ce système est un moteur puissant d'apprentissage et de résilience. Masten rajoute que les facteurs de protection facilitant la résilience au niveau individuel chez les enfants reflètent des systèmes adaptatifs formés par l'évolution biologique et culturelle (Masten, 2001, 2007). Dans son article intitulé « Global Perspectives on Resilience » (2014), Masten, en accord avec Rutter, déclare qu'il n'y a pas de trait associé à la résilience : il y a certaines dimensions du tempérament qui sont souvent associées à la résilience, mais selon Masten, les recherches (Lengua et Wachs, 2012 ; Shiner et Masten, 2012) démontrent que les expériences forment les traits de caractère et que les

⁴⁶ « excited » en anglais

traits en général influencent l'exposition à l'adversité. De plus, le même trait peut fonctionner comme une influence de protection ou de vulnérabilité, en fonction du domaine d'adaptation, de la valeur socioculturelle et du sens du trait, ainsi que de l'âge et du genre de l'individu.

Aujourd'hui, la question de savoir si la résilience peut être considérée comme un processus ou plutôt comme une capacité reste ouverte, mais Anaut (2015) suggère qu'il s'agit de deux abords complémentaires du phénomène.

2.5 Méthodes d'évaluation de la résilience

Les méthodes d'évaluation peuvent cibler un ou plusieurs critères de la résilience. Elles comprennent les échelles et tests psychologiques existants, puis ceux développés spécifiquement dans le but d'évaluer la résilience. L'évaluation peut porter sur l'appréciation de capacités et de compétences, mais l'utilisation des méthodes dépend avant tout de la définition de la résilience que le chercheur adopte pour son travail. La plupart des échelles d'évaluation prennent en compte trois bases qui contribuent à la structuration de la résilience : la dimension personnelle, la dimension familiale et la dimension extrafamiliale (sociale, communautaire) (Anaut, 2015). Les approches diffèrent dans la mesure où elles mettent l'accent sur les caractéristiques personnelles différentes. Ungar, Liebenberg, Boothroyd *et al.* (2008) ont identifié trois facteurs que la plupart des échelles évaluent : la capacité de l'individu à se construire un chemin qui le mène vers les ressources ; la capacité des environnements physiques et sociaux entourant l'individu à fournir ces ressources ; et au final, la capacité des individus, de leurs familles et des communautés à négocier des moyens culturellement significatifs pour pouvoir partager ces ressources.

Des supports et médiateurs divers peuvent être utilisés dans l'évaluation de la résilience, par exemple les contes pour les enfants ou le test de Rorschach, afin d'accéder aux processus intrapsychiques des sujets. La thèse d'Amandine Theiss (2006) en est un bel exemple. Étant donné la littérature florissante sur la résilience, une succession d'instruments ont été développés afin de mesurer la construction de la résilience ou celle de *hardiness*⁴⁷. L'étude détaillée de ces échelles ne fera pas l'objet de cette recherche, car elles ne seront pas utilisées comme instruments ; mais nous incluons quelques éléments de pensée critique par rapport à leur utilisation. La revue de littérature effectuée par Windle, Bennett et Noyes (2011)

⁴⁷ Cette notion est souvent utilisée comme synonyme de la résilience et sera abordée plus loin, dans la chapitre 9.2.

examine 19 échelles d'évaluation de la résilience. Les chercheurs soulignent que bien que de nombreuses échelles aient été développées, très peu d'entre elles sont vraiment utilisées. Par conséquent, les chercheurs et cliniciens n'ont que très peu d'éléments probants pour faire le choix approprié et font donc souvent un choix arbitraire de population et de contexte. Concernant le développement des échelles, Streiner et Norman (2008) et Terwee, Bot, de Boer et al. (2007) soulignent l'importance d'inclure le groupe cible dans la sélection d'éléments lors du développement des échelles. La revue de littérature de Windle et al. (2011) a identifié le CD-RISC (*Connor-Davidson Resilience Scale*), le RSA (*Resilience Scale for Adults* avec trois éléments) et le *Brief Resilience Scale* comme ayant obtenu l'évaluation la plus élevée ; mais à la lumière de tous les critères de qualité, la qualité de ces questionnaires ne peut être considérée que comme modérée. Un autre point de vue critique concerne l'applicabilité interculturelle de ces instruments. Ungar et al. (2008) font référence à l'importance d'adopter une perspective « émique » qui cherche à comprendre le concept à partir du cadre culturel à l'intérieur duquel celui-ci émerge. La définition de la résilience est souvent faite à partir d'un point de vue occidental. L'utilisation des méthodes qualitatives est encouragée par Windle et al. (2011), afin d'obtenir une définition de la résilience propre au contexte et permettant de comprendre comment les changements quantitatifs coïncident avec les perspectives qualitatives de signification.

Proposant une contribution considérable à la recherche de résilience, Ungar (2003) identifie cinq voies par lesquelles les recherches qualitatives permettent de réduire deux erreurs que les chercheurs ont tendance à commettre : être arbitraire dans la sélection de variables de résultats et le défi lié aux spécificités du contexte socioculturel. En effet, les méthodes qualitatives sont particulièrement bien adaptées pour découvrir des processus protectifs encore anonymes, liés à l'expérience vécue des participants de la recherche. Elles fournissent une description dense du phénomène dans des contextes très spécifiques, puis obtiennent et ajoutent la puissance aux voies de la minorité, qui constituent des définitions uniques et localisées des issues positives. Ce genre de recherches alimente la tolérance à l'égard de ces constructions locales en évitant la généralisation et en facilitant la transférabilité des résultats. Elles exigent que les chercheurs tiennent compte de leur point de vue biaisé. L'utilité des méthodes qualitatives n'est pas spécifiquement évidente dans le cadre des recherches interculturelles, comme le suggère Ungar, mais aussi, de manière générale, dans le domaine de la résilience. Garmezy (1988) et Rutter (2001), deux grands pionniers de la résilience, font allusion au relativisme du concept de la résilience, précisant que le meilleur moyen de le

traiter passerait par l'utilisation des méthodes qualitatives : « Il n'y a pas d'hypothèse selon laquelle la réponse se trouvera dans la manière dont l'individu résiste à une expérience négative à un moment donné. Le point de départ concernant toute étude sur les expériences de risque est tout simplement que les réponses des enfants varient énormément. » (Rutter, 2001/2017, p. 13).

2.6 Confrontation avec la psychanalyse

« Que les épreuves de la vie rendent les gens plus forts est aussi un message d'espoir qui suggère une attitude différente face à l'adversité. Ce message est inhabituel dans la pensée française plus habituée à la plainte. »

(Bailly, 2006, p. 232)

« À moins de connaître la vie publique et la vie privée de quelqu'un, on ne peut jamais dire de lui qu'il est résilient. Tout ce qu'on peut avancer, c'est qu'il fait preuve, apparemment et en certaines circonstances, de comportements résilients. »

(Tisseron, 2007, p. 29)

Un bon exemple, qui met en lumière le fait que la psychanalyse et la recherche abordent le sujet de manière nettement différente, se cristallise dans les vives critiques de Pirlot, qui remet en question la notion de la résilience comme trait de caractère du point de vue analytique. Dans son article, il remarque que le contexte de l'émergence du concept de la résilience « est la culture américaine orientée par le pragmatisme, le positivisme et une valorisation de la réussite sociale et financière » (2007, p. 192). La représentation qu'il y associe est qu'« un bon Américain, surtout immigré ou fils d'immigré, se doit d'avoir ou d'être un bon résilient » (2007, p. 193). Les psychanalystes, selon Pirlot, ont une certaine méfiance à l'égard d'une bonne adaptation, et l'expérience montre qu'un sujet qui a de réelles réussites sociales et familiales peut souffrir d'un vide intérieur et d'angoisses. La résilience se fait à un certain prix : ne pas mettre des mots sur l'indicible établit un faux self coupé de sa sexualité psychique avec un inconscient refoulé. Il défend la thèse selon laquelle l'adaptation à une réalité extérieure traumatique serait possiblement liée à un développement en faux self, à une résistance due aux qualités du caractère. Le concept de résilience « fait fi de ce qui fait le sel de la psychanalyse, à savoir le conflit psychique, singulièrement les conflits sexuels d'ordre de l'«après-coup», même si ceux-ci supposent un terrain «d'avant-coup» – dont le caractère porterait la trace – suffisamment solide. Ainsi, pour le psychanalyste, le défaut fondamental de la résilience est la non-perception de la question de la sexualité psychique et son après-coup. Il souligne également que l'angélisme et la bien-pensance que la notion de résilience implique minimisent le fait que la déformation du moi, provoquée par les traumas

et des chocs extérieurs agressifs, prélevés sur la libido anale comme sur la pulsion d'emprise, soit nécessaire. Chez les personnes résilientes, il s'agit donc d'un contre-investissement caractéro-anal et agressif dans la constitution d'une peau externe, résiliente et protectrice du moi, ayant pour but d'éviter que ce dernier se déforme sous le choc traumatique.

Hanus (2002) associe la résilience au travail de deuil, car les deux sont des façons de surmonter une grande épreuve. Hanus souligne que la résilience et le deuil présentent des points communs : « Ils s'expriment dans un cheminement, un parcours assignable dans le temps d'une durée, ils sont les manifestations plus ou moins visibles d'un travail intérieur, travail de deuil en constitution de la résilience dont on infère la nature à partir de leurs effets, manifestations et résultats à terme » (Hanus, 2002, p. 51). Les deux se situent dans une histoire avec son développement dynamique et tirent un bénéfice de tout support relationnel affectif, dont les personnes concernées sont susceptibles de pouvoir bénéficier. Le cheminement du deuil commence toujours par un choc, et en ce sens-là, il peut être considéré comme le prototype du traumatisme. Le cheminement du deuil conduit ensuite à l'état dépressif, durable, qui peut être prolongé sur des années. Hanus se pose la question de savoir si la résilience permet d'en faire l'économie, d'y échapper, de le court-circuiter. La résilience se manifeste comme une attitude active visant à modifier les aspects pénibles d'une situation, semblant être à l'opposé de la dépression du deuil. Mais n'est-elle pas aussi, en quelque sorte, un mécanisme de défense contre-dépressif ? En effet, Hanus qualifie la résilience d'œuvre de déni : il ne s'agit pas d'un déni de l'existence du trauma, mais d'un déni de sa signification psychique, c'est-à-dire de sa souffrance. La régression est le second élément essentiel du travail de deuil. Pour Hanus, cette régression, très prononcée, rapide et profonde dans le deuil, permet les réaménagements psychiques. Elle donne également lieu à l'identification narcissique à l'objet. La résilience, par contre, ne donne nullement le sentiment d'un retour en arrière mais, au contraire, d'un grand bond en avant. Selon Hanus, le résilient s'identifie à l'objet idéalisé de ses rêves, ou bien plus, il veut l'incarner. De plus, il rajoute que chez certains résilients, il existe des fantasmes d'auto-engendrement : par la virtuosité de leur réussite, ils veulent désavouer leurs origines trop modestes et se constituer eux-mêmes comme références, modèles, origines d'une nouvelle lignée. Après le stade de régression, le deuil et la résilience s'effectuent simultanément à celui de la reconnaissance de la réalité objective et subjective : l'intériorisation de la relation et l'élaboration des sentiments de culpabilité. Nous pouvons nous rendre compte de la complexité de la résilience par un évènement qui est fondamental également dans le deuil, à savoir la nature de la relation

préexistant entre l'enfant et le parent qu'il a perdu. La résilience, lorsque la relation était carencée ou douloureuse, s'efforce d'en limiter les souvenirs et les effets, d'en dénier l'importance, les cicatrices qu'elle a pu laisser dans le cœur. Lorsqu'elle était affectueuse et riche, la résilience, dans ses hommages, veut la maintenir, mais, selon Hanus, en l'état où elle se trouvait au moment du drame : « Je vais te prouver que je t'aime autant qu'avant, que je n'aimerai personne autant que toi, tu es et tu restes ma seule raison de vivre et vois comme elle m'aide » (2002, p. 63). Hanus affirme que la relation et le deuil entretiennent des relations mitigées. Tantôt elles semblent aller dans le même sens, tantôt elles divergent, donnant même le sentiment de s'opposer.

Tisseron (2007) remarque que les partisans de la résilience utilisent souvent certaines notions qui sont définies par les psychanalystes de manière différente. L'exemple qu'il en donne est la notion de la sublimation. D'un point de vue psychanalytique, ce mot convient seulement aux représentations sexuelles inacceptables qui, au lieu d'être refoulées, sont détournées vers les tâches qui ne visent pas de façon manifeste un but sexuel et qui sont socialement valorisées. Quant aux traumatismes, l'application du mot « sublimation » est encore plus problématique : la sublimation est un processus qui concerne des éprouvés qui ont reçu une représentation, pour Freud, une représentation sexuelle. Le processus de sublimation remplace cette représentation sexuelle par une représentation non sexuelle. Or, c'est cette représentation initiale qui fait souvent défaut en cas de traumatisme. Le mot « sublimation », qui est utilisé pour expliquer la résilience, se trouve vidé de la signification précise qu'il a en psychanalyse. Mijolla-Mellor (2006) pense que « la sublimation, comme processus général qui concerne la vie pulsionnelle, n'est pas apparue suffisamment pertinente pour expliquer ce que Cyrulnik désigne par résilience » (2006, p. 171). Résilience et sublimation partagent un trait commun fondamental : celui d'être une réponse réussie face à des conditions défavorables pour un sujet. Pour rajouter aux critiques, Lionel Bailly précise que le « fameux modèle biopsychosocial » produit par des auteurs anglo-saxons souligne que tout est dans tout. « Ils produisent des listes de facteurs qui sont très probablement importants, mais dont la compilation n'avance guère notre compréhension du phénomène » (2006, p. 225). Le concept de résilience est difficile à définir en utilisant une logique psychanalytique : un des problèmes est l'évaluation de la réussite du sujet. Qu'est-ce que réussir ? Les critères d'évaluation doivent-ils être sociaux, cognitifs, psychiques ou émotionnels ? Et qui peut être le juge ? L'observateur est-il meilleur juge que l'individu observé quant à ce qui est sain ou ce qui constitue sa qualité de vie ? Pour Golse, la conclusion est la suivante : « Une notion telle que

la résilience ouvre tout un champ de questions (...). On n'est simplement pas dans la réponse aujourd'hui, on est dans l'ouverture de toute une piste de questionnements et, de toute façon, le concept de résilience demeure extrêmement important » (2007, p. 121).

2.7 Trauma et résilience : les mécanismes de défense mis à l'épreuve

Cyrulnik (2003) évoque deux critères qui sont nécessaires pour parler de résilience : le premier est la présence du traumatisme, et le deuxième une reprise d'un développement⁴⁸ du sujet confronté au trauma. Ces traumas sont toujours inégaux puisqu'ils surviennent à des moments différents sur des constructions psychiques différentes (Cyrulnik, 2001). La résilience inclut donc deux dimensions : d'une part, la survenue d'un traumatisme unique ou multifactoriel (accumulation des facteurs constituant un contexte traumatogène), et d'autre part, l'aptitude du sujet à surmonter le trauma. On peut dire que par le traumatisme, le sujet entre en résilience. Le traumatisme est donc l'agent de la résilience (Tychev, 2006). Du point de vue du sujet, on peut tenter de comprendre le fonctionnement psychique du processus de résilience à partir de l'analyse des mécanismes de défense mis à contribution par les sujets réputés résilients. Cette thèse n'a pas pour but de revoir l'ensemble des mécanismes de défenses décrits dans le champ de la psychanalyse, mais il est néanmoins important de mentionner ceux qui interviennent dans la résistance aux traumatismes.

On peut définir les mécanismes de défenses comme « un ensemble d'opérations dont la finalité est de réduire, supprimer toute modification susceptible de mettre en danger l'intégrité et la constance de l'individu bio-psychologique » (Laplanche et Pontalis, 2009, p. 108). Ces mécanismes peuvent être plus ou moins adaptés, notamment en fonction du contexte de leur utilisation et de la rigidité de leurs expressions. L'adaptabilité dépend par exemple de l'âge. On y peut distinguer les défenses matures et les défenses immatures. Laplanche et Pontalis (2009) affirment que l'activité défensive se fait en grande partie de manière inconsciente. L'analyse du fonctionnement psychique du processus de résilience chez un sujet peut se décomposer en deux phases. La première phase, qui serait la confrontation au trauma et la résistance à la désorganisation psychique, est souvent caractérisée par le recours à des mécanismes défensifs d'urgence, pour se protéger de l'effraction psychique : déni, isolement, projection, déplacements, recours à l'imaginaire,

⁴⁸ Cyrulnik (2003) précise bien qu'il ne s'agit pas de la reprise du même développement, mais de la reprise d'un développement.

passage à l'acte, identification à l'agresseur, comportement passif-agressif (Tichey et Lighezzolo, 2006). Ces auteurs soulignent également que ces mécanismes sont hautement adaptatifs s'ils sont utilisés de manière transitoire. Cyrulnik (2012), quant à lui, les qualifie plutôt de mécanismes d'adaptation au lieu de mécanismes de défense.

La deuxième phase serait l'intégration du choc et de la réparation. Il s'agit de rétablir les liens rompus par l'effraction du trauma et de se reconstruire. Cette seconde phase suppose l'abandon de certaines défenses d'urgence pour privilégier des ressources défensives plus matures, plus souples et plus adaptées à long terme. Il s'agit notamment des suivantes : créativité, humour, intellectualisation, altruisme, sublimation.

Mijolla-Mellor (2006, p. 183) affirme l'importance de l'humour, dont le processus, selon elle, ressemble à une sublimation, mais aussi au travail de deuil : « L'humour se produit aux frais des affects négatifs, dépit, colère et même angoisse de sa propre mort, il leur emprunte leur énergie et la convertit en un affect opposé, source de plaisir grâce à un développement qui inhibe l'évolution de la douleur et porte l'investissement sur un autre point (...) ». L'humour triomphe de l'automatisme de défense en maintenant présente à la conscience la représentation douloureuse et en la surinvestissant, ce qui la rapproche du travail de deuil (p. 183). Pour Cyrulnik (1999, p. 13), « l'humour métamorphose une situation, transforme une pesante tragédie en légère euphorie ». Danon-Boileau (1997) parle de l'humour au service du narcissisme, en lui offrant la possibilité de se déclarer invulnérable. Ceci dit, l'ironie (la moquerie dirigée contre autrui) peut être utilisée comme une défense contre les émotions et constitue une défense dans la cure (Lagache, 1959).

Tychey et Lighezzolo (2006) pensent qu'il n'existe pas de défenses spécifiques des sujets dits résilients, et que tout le registre défensif dont disposent les individus en général peut contribuer au processus de résilience. On peut cependant repérer les mécanismes défensifs qui semblent favoriser le processus résilient : le recours à l'imaginaire, l'humour, le clivage, le déni, l'intellectualisation. La souplesse et la rigidité de l'utilisation de ces défenses sont importantes à prendre en compte. L'observation du fonctionnement de la résilience permet de noter que les mécanismes de défenses sollicités dans la résilience lors de la première phase sont essentiellement des défenses immatures ou des registres adaptatifs, alors que la résilience à plus long terme s'appuie sur le répertoire des défenses dites matures.

Vaillant et Davis (2000) remarquent que les défenses matures, comme l'altruisme, la suppression, l'humour, l'anticipation et la sublimation, semblent liées aux issues relativement positives chez les individus à risque et sont indépendantes de la classe sociale, de l'éducation

ou du QI. Le fonctionnement psychique de la résilience suppose le recours à des mécanismes de défenses adaptés et flexibles, mais également un travail de mise en sens. Ainsi, le fonctionnement psychique de la résilience passe par le processus de mentalisation, qui fait appel aux représentations psychiques et à la symbolisation des affects (Tychev et Lighezzolo, 2006). La compréhension du fonctionnement de la résilience reste intimement liée au fonctionnement des personnes non résilientes ou dites vulnérables. En fait, les variables relatives à la vulnérabilité ou non des sujets ont souvent des effets interdépendants (comme la faiblesse du niveau socio-économique et culturel en lien avec l'absence de soutien social). L'impact d'un évènement aversif et ses effets pathogènes peuvent se trouver aggravés ou bien atténués, suivant le contexte interne et externe du sujet qui l'éprouve. Le processus de résilience s'organise à partir des différents paramètres qui interagissent pour permettre son fonctionnement ou pour l'inhiber. On peut considérer donc que la résilience correspond à un potentiel présent chez tous les sujets, mais différemment développé suivant les individus, leurs caractéristiques personnelles, les étapes du développement psychologique, du cycle de vie et des circonstances socio-environnementales. « Les observations cliniques font apparaître que la résilience n'est pas toujours constante et définitive, et un sujet peut être résilient dans certains domaines et non dans d'autres » (Manciaux, 2001, p. 229).

Quelle que soit la qualité du fonctionnement mental du sujet réputé résilient, une accumulation d'événements négatifs de vie peut finir par produire un niveau de tension trop élevé et dépasser les capacités d'élaboration du sujet. Le sujet résilient demeure un être qui a été blessé, dont la blessure n'est pas toujours cicatrisée et dont la souffrance peut être masquée par la conduite résiliente (Manciaux, 2001). La résilience n'est pas synonyme d'invincibilité ni d'insensibilité, mais s'appuie sur une dynamique impliquant la souplesse des modalités d'adaptation sans cesse sollicitées et mises à l'épreuve.

2.8 Modèles d'identification et tuteurs de résilience : la question des relations précoces

Il est important d'avoir un lien privilégié avec un modèle servant de référence pour venir fonder la résilience. Anna Freud (1976) souligne qu'un enfant maltraité peut s'identifier imaginativement à son agresseur pour le contrôler fantasmatiquement et être ainsi moins angoissé. Mais elle n'explique pas pourquoi, face à la même situation anxiogène, certains

enfants vont privilégier l'identification à la victime, qui peut déboucher sur une parentalité de parent maltraité par ses enfants.

La plupart des spécialistes de la résilience (Manciaux, 2001 ; Cyrulnik, 2001) suggèrent qu'un tuteur de résilience est toujours nécessaire pour se construire. Lighezzolo et Tichey (2006) attirent l'attention sur le fait qu'il faut différencier deux termes qui sont souvent confondus à tort : tuteur de développement et tuteur de résilience. Ils proposent d'attribuer les modèles parentaux à la première fonction, alors que la seconde serait tenue par tous les autres modèles environnementaux que le sujet peut rencontrer lorsque les modèles parentaux sont défailants ou insuffisants. Cyrulnik (2003, p. 26) affirme que les tuteurs de développement sont nécessaires pour tout enfant : « Si un enfant est suffisamment entouré, s'il dispose de tuteurs de développement autour de lui – tuteurs biologiques, sensoriels, affectifs, verbaux, socioculturels –, il va pouvoir se faufiler comme il pourra pour se développer suffisamment » . Pour Cyrulnik (2003/a), les tuteurs de résilience ne s'autoproclament pas, mais ils le deviennent lorsqu'ils arrivent à rendre l'autre conscient qu'il a des ressources. « Le tuteur de résilience sera parfois un tuteur explicite, un psychologue, un éducateur, mais, souvent, c'est une décision politique qui structure la niche. » Il existe également des tuteurs implicites : c'est le sujet qui choisit, dans son environnement familial et culturel, celui/celle à qui il attribue le pouvoir de le comprendre et de le soutenir. Il s'agit d'un tuteur qui s'ignore : un sportif, un musicien, un comédien, un écrivain, qui correspond à la relation qu'espère le traumatisé. Les formations professionnelles et la culture du quotidien fournissent ces tuteurs. Il convient de mentionner le travail de Jacques Lecomte (2004), qui a listé les qualités principales des tuteurs de résilience. Ainsi, ils manifestent de l'empathie et de l'affection, ils s'intéressent avant tout aux côtés positifs de la personne, ils sont modestes, patients ; ils laissent à l'autre la liberté de parler ou de se taire, ils ne se découragent pas face aux échecs apparents, ils respectent le parcours de résilience d'autrui, ils facilitent l'estime de soi et l'altruisme chez l'autre, ils associent le lien et la loi et ils évitent les phrases qui font mal. Pour Lighezzolo et Tichey (2006), les qualités de sociabilité, de désir de contact, d'autonomie et d'humour sont susceptibles d'attirer l'attention, d'avoir un potentiel attractif pour un tuteur, au moins autant que la compassion qu'il peut également ressentir devant la détresse de l'enfant pris dans la tourmente. Du côté de l'enfant, les auteurs font l'hypothèse qu'un modèle adulte étayant matériellement et psychologiquement, qui soit disponible, à son écoute de manière empathique et respectueux de sa personne, offre un contre-modèle

suffisamment éloigné du modèle parental pathogène pour devenir une « cible » identificatoire attractive.

Lighezzolo et Tychev (2006) pensent que les castrations symboligènes sont un déterminant important de la résilience d'un enfant, dont la plupart des auteurs louent la grande capacité d'autonomie. Pour parvenir à ce résultat, garant de meilleures possibilités adaptatives face à l'adversité, l'enfant doit parvenir à effectuer de manière adéquate les différentes séparations qui, de la naissance au stade œdipien, jalonnent inévitablement sa trajectoire de développement. Rappelons avec Dolto (1984) que la réussite de ces séparations passe par différentes castrations, lesquelles constituent des interdits, à signifier à l'enfant, de réalisation de désirs incompatibles avec son autonomisation affective et la construction de son identité sexuelle. Un interdit ne peut avoir une valeur « symboligène », pour Dolto (1984), qu'à la condition d'être à la fois intériorisé et accepté, ce qui suppose un attachement serré et privilégié avec le modèle adulte qui le signifie. La résilience de l'enfant se construit dans la relation avec autrui, dans un « tricotage » de l'attachement. Aucun enfant ne peut devenir résilient seul. Pour acquérir ses ressources internes, il doit trouver autour de lui, pendant sa petite enfance, une bulle affective qui permet de graver dans sa mémoire un processus de stabilité interne qui l'incitera à chercher le tranquillisant dont il a besoin. Ensuite, ses ressources internes seront imprégnées par la stabilité du milieu. Il se métamorphosera sous l'effet de la parole, il quittera le monde de la biologie, de la sensorialité, pour entrer dans celui des récits. Cyrulnik (2014) rappelle les travaux menés par Mary Ainsworth (1964, 1970) sur l'attachement. Ainsworth suggère qu'il existe différents tricotages de l'attachement. L'enfant confiant (*secure*) est capable de créer lui-même son objet tranquillisant lorsque sa mère s'absente. Les enfants fuyants, ambivalents et malheureux ne possèdent pas cette capacité, car ils n'ont pas appris ces processus tranquillisants. La stabilisation d'un trait tempéramental est un tricotage de processus biologiques et relationnels. Elle s'opère de manière biologique à travers des sens, ainsi que sous l'effet de l'histoire du couple parental. C'est donc l'organisation du milieu qui met en place un trait de stabilité interne, car l'enfant aurait appris à résister ou à être vulnérable.

Un sujet en détresse psychique peut s'appuyer sur des ressources qui favorisent le processus de résilience, dont la contribution de la famille. Anaut (2012) parle donc de la résilience familiale. Celle-ci implique plusieurs notions. Tout d'abord, il y a les liens établis pendant l'enfance, les liens d'attachement. Lorsque ces attachements familiaux ne sont pas opérants, d'autres expériences relationnelles peuvent servir de support, comme dans la pérfamille. En

fait, c'est la croyance en l'autre qui renforce la confiance en soi et soutient le sujet dans la construction d'un nouveau type de développement. L'engagement de la trajectoire résiliente est souvent associé à un événement qualifié de déterminant et lié à une rencontre fondatrice. Ces rencontres significatives assurent un rôle de tuteurs de résilience, qui contribuent à l'étayage d'une personne à travers des interactions relationnelles de soutien, ou à partir de ce que le sujet va projeter sur elles, en leur attribuant une fonction de modèle identificatoire. La résilience s'appuie sur les liens affectifs, socles permettant au sujet d'élaborer, de transformer et de métaboliser ses expériences traumatiques. En effet, certains liens sont construits dès la petite enfance, mais d'autres étayages relationnels peuvent également se former pendant l'adolescence et l'âge adulte. Il est important, dans ce sens, d'appréhender les attachements qui se forment au cours de la vie de manière dynamique. Ceci implique la prise en compte des transformations éventuelles et des aménagements affectifs renouvelant les attachements antérieurs, « à partir des évolutions des liens familiaux et des nouvelles formations de liens affectifs tout au long de la vie » (Anaut, 2012, p. 83).

Sur le plan familial, on peut identifier certaines caractéristiques des structures familiales et leurs fonctionnements, qui soutiennent le processus de résilience. Ces caractéristiques impliquent, selon Anaut (2012) : la stabilité et la cohésion du groupe familial ; la souplesse et l'adaptabilité vis-à-vis du changement ; les stratégies de résistance au stress ; la qualité de la communication familiale et le partage d'émotions entre les membres ; l'existence de rituels, de codes et de célébrations qui participent à la cohésion et au sentiment d'appartenance familiale ; la solidarité et le soutien familial face aux conséquences des événements adverses ; les capacités de développer et de maintenir un réseau social d'entraide. Anaut (2012) tient à souligner qu'il s'agit d'un processus dynamique et évolutif, propre à chaque famille, que les familles résilientes développent de façon singulière. Le processus de résilience familiale signifie que le groupe arrive à maintenir « un certain bien-être » de ses membres, malgré l'adversité. Les expériences traumatiques peuvent faciliter les processus familiaux salvateurs, en recréant des liens de solidarité et de cohésion ; mais ils peuvent également accroître les vulnérabilités, révéler les failles dans les liens affectifs fragiles et isoler le sujet blessé.

Plusieurs études ont démontré l'importance des compétences parentales et la qualité du rôle des parents, fortement associé à la résilience chez les enfants au profil de risque élevé. Le soutien parental et la réactivité sont parmi les prédicteurs particulièrement robustes d'une adaptation résiliente (Luthar et Zelazo, 2003 ; Masten, 2001). Pourtant, ces études n'ont pas répondu à la question de savoir si les enfants résilients diffèrent de ceux qui vont bien mais

qui ne sont pas à risque élevé. La recherche de Masten et *al.* (1999) a comparé les jeunes au profil de risque élevé à ceux qui ont grandi sans adversités importantes. Les résultats ont révélé que le groupe de jeunes compétents faisant face à peu d'adversité et le groupe de jeunes résilients ont partagé le même profil dans trois domaines (académique, comportemental et social), y compris les ressources psychosociales communes, comme un bon fonctionnement intellectuel, des compétences parentales élevées et un concept de soi positif. Les deux groupes compétents ont différencié notablement de leurs camarades maladaptifs sur ces attributs et ressources, malgré le fait que les groupes « résilient » et « maladaptif » aient été exposés à des expériences catastrophiques semblables.

2.9 Culture et résilience

Dans son article datant de 2006, Luthar affirme l'importance d'une collaboration interdisciplinaire entre l'anthropologie et le champ de la résilience, car les recherches ethnographiques et qualitatives jouent un rôle critique en guidant l'exploration des groupes encore peu étudiés. En citant Cohler (1995/2017 p. 781), elle énonce : « Nous devons comprendre comment les individus à l'intérieur d'une culture ou d'un groupe ethnique construisent de manière symbolique les concepts tels que l'individu (*self*) et l'autrui avant qu'on ne puisse comprendre les facteurs qui contribuent à la vulnérabilité et à la résilience. » En outre, un des principes pour pouvoir surmonter le trauma implique la reconstruction du sens, ce qui est inséparable de la culture. De plus, les influences génétiques qui exposent certains individus au risque de développer des symptômes traumatiques ne peuvent pas être comprises sans considérer leur indépendance sur les facteurs environnementaux comme la culture (Bell, 2001). La culture et les facteurs de protection de l'ordre biologique, psychologique et environnemental interagissent l'une avec les autres en facilitant des pratiques qui cultivent la ténacité, la motivation, la résistance, la perception de soi, l'optimisme, la confiance, la prédisposition à l'espoir (*dispositional hope*), la satisfaction de vivre, les styles et processus cognitifs, l'attribution (comme le locus interne de contrôle et culpabilité), la vision du monde et la philosophie de vie, le changement dans la philosophie de vie, le bien-être spirituel, le développement spirituel, l'équilibre existentiel, les compétences relationnelles, les relations interpersonnelles, le sens de la connectivité sociale et une affinité pour le soutien social (Bell, 2011). Dans les cultures individualistes, c'est l'individu qui est le centre d'attention et par conséquent, ce sont la liberté, les droits et les

privilèges individuels qui sont d'une importance capitale : « Je pense donc je suis » constitue la philosophie-clef. Cependant, dans des cultures collectives, l'accent est mis sur le groupe en tant que collectif : « Je suis car nous sommes » est la philosophie-clef (Chun et *al.*, 2006). Un exemple de celle-ci est l'importance du « Botho » chez la communauté Basotho en Afrique du Sud. Le « Botho » est en effet une philosophie qui met l'accent sur l'interdépendance humaine chez les jeunes gens identifiés comme résilients (Theron, Theron et Malindi, 2013). Les jeunes qualifiés de résilients chez les Botho ont été décrits comme souples et déterminés, qui sont des attributs communs dans plusieurs cultures, mais également comme connectés aux systèmes de soutiens communautaires, respectueux des valeurs de la communauté, qui sont importantes dans leur culture. La recherche a souligné l'importance des rituels culturels qui jouent un rôle majeur dans l'acceptation et le recouvrement des jeunes qui luttent pour surmonter des expériences défavorables, en particulier ceux qui ont porté atteinte à des valeurs sociales ou ont commis des atrocités humanitaires. Dans l'article de Kirmayer et *al.*, (2011) sur la résilience chez les peuples autochtones du Canada, les auteurs décrivent le rituel de réconciliation et de pardon pratiqué par les Mi'kmaq, qui a pour but de régler les infractions et conflits. Les rituels de purification et de pardon apparaissent importants dans la réintégration des enfants soldats dans des cultures africaines (Boothby, Crawford et Halperin, 2006). Dans le cadre de la deuxième conférence mondiale sur la résilience, Helle Harnisch (2014) a introduit la notion de « résilience forcée » (*forced resilience*). Suite aux entretiens qualitatifs auprès d'anciens enfants soldats en Ouganda du Nord, elle argue que l'évitement que les jeunes manifestent en relation avec leur passé (et identité) d'enfants soldats n'est pas un mécanisme de défense pathologique mais devient une stratégie de *coping* et contribue à la formation de leur résilience forcée. Ceci permet à ces enfants de retrouver une place dans la société. Harnisch (2014) cite les jeunes qui parlent de l'importance d'« oublier et pardonner » et la nécessité pour la personne « de devenir quelqu'un d'autre pour survivre ». Ces jeunes ne cherchent pas non plus à trouver le sens (qui relève du rationnel) mais s'appuient sur leur foi en Dieu.

2.9.1 Construire la résilience en migration, entre ici et là-bas

La littérature qui étudie le développement des enfants face aux adversités remonte à plusieurs décennies. Malgré une grande quantité de recherches ayant contextualisé les facteurs de risque et documenté les facteurs et processus protecteurs, la recherche s'est focalisée sur la définition occidentale d'un bon fonctionnement psychique. Kağıtçıbaşı (2007) fait la

différence entre ce qu'il appelle le monde minoritaire et le monde majoritaire. Le monde minoritaire comprend l'Occident et les pays développés, incluant les personnes des pays avec des cultures dominantes, numériquement faibles mais exerçant un biais eurocentré dans le domaine de la politique, de l'économie, de la science et de l'art. Le monde majoritaire compte les nations sous-développées au niveau économique, l'ancien bloc soviétique avec une économie en transition, et les populations marginalisées, telles que les immigrés et les peuples autochtones vivant dans le monde minoritaire. Pendant longtemps, il y a eu peu d'investigations sur l'applicabilité du concept de la résilience aux cultures non occidentales, où les ressources accessibles à la survie sont très différentes de celles accessibles aux cultures occidentales (Ungar, 2005). La plupart des recherches effectuées dans le monde minoritaire ont souvent ignoré les contextes culturels spécifiques et manqué d'inclure ces deux groupes marginalisés, les peuples autochtones et les immigrés. Les pratiques culturelles spécifiques peuvent servir de ressources importantes en termes de force, mais cette facette de l'expérience de migration est peu comprise et peu appréciée. Pickren (2014) pense que le fait que les migrants diffèrent souvent du pays hôte dans leurs pratiques et croyances, les chercheurs en sciences sociales ont tendance à se focaliser sur les migrants comme des groupes problématiques. L'appartenance aux minorités ethniques peut représenter des vulnérabilités importantes : les parents doivent faire face à des défis uniques concernant la socialisation de leurs enfants. Toutefois, leurs différences culturelles peuvent conférer une protection : la valeur des liens familiaux, par exemple, fournit la loyauté et le soutien de la part des proches (Luthar, 2006). Par exemple, dans une étude sur les adolescents de la deuxième génération, l'importance de l'obligation familiale (*family obligations*) avait tendance à être associée aux relations positives avec la famille, aux camarades ainsi qu'à la motivation scolaire parmi les adolescents (Fuligni, Tseng et Lam, 1999).

Enfin, la recherche sur la résilience est souvent ancrée dans une épistémologie eurocentrée. Les concepts comme l'auto-efficacité, l'attachement sécurisé, le soutien social, la justice sociale et le développement économique, même exportés vers les cultures non occidentales, sont pertinents dans des cultures majoritaires ainsi que minoritaires (Ungar, 2008) ; mais il faut néanmoins rester prudent en parlant de la santé d'une population occidentale ou non occidentale. De plus, l'homogénéité dans les populations diverses s'est révélée plutôt assumée que démontrée. En 2008, dans une étude des méthodes mixtes auprès de jeunes adolescents, qui englobait onze pays et plusieurs cultures, Ungar a identifié quatre propositions pour une compréhension plus complexe de la résilience, tenant compte des

aspects contextuels et culturels. En premier, il souligne qu'il y a des aspects globaux ainsi que spécifiques, selon le contexte et la culture, qui contribuent à la résilience des jeunes. Ensuite, il affirme que les influences de la résilience exercées sur l'individu dépendent de la culture et du contexte dans lequel la résilience est réalisée. Puis, il montre que les aspects divers de la vie d'un jeune, qui contribuent à la résilience, sont liés l'un à l'autre dans un schéma qui reflète la culture et le contexte de vie du jeune. En dernier, les tensions entre les individus, leur culture et leurs contextes sont résolues d'une manière qui reflète des relations spécifiques entre les différents aspects de la résilience. En tenant compte des résultats de recherche, Ungar définit la résilience de la manière suivante : « Dans le contexte d'exposition à une adversité particulièrement difficile – que cela soit de l'ordre psychologique, environnemental ou les deux – la résilience est à la fois la capacité chez l'individu à naviguer vers les ressources de santé, y compris les opportunités d'expérimenter le sentiment de bien-être, et une condition de la famille, de la communauté ou de la culture de cet individu à fournir ses ressources et expériences d'une manière significative sur le plan culturel. » (Ungar, 2008/2017, p. 225). Afin de développer des interventions efficaces et adaptées aux différences culturelles, McGoldrick (2003) propose des lignes directrices importantes : premièrement, l'évaluation de l'influence que chaque aspect de la résilience joue sur la santé, en tenant compte du contexte spécifique dans lequel elle se manifeste ; deuxièmement, l'identification des aspects dans un contexte donné, qui ont l'impact le plus important sur une population particulière ; et troisièmement, l'importance des interventions sur plusieurs forums dans la vie des jeunes.

2.10 Refuge et résilience

« Une large partie du travail scientifique sur la résilience s'est focalisée sur les caractères individuels, mais la résilience n'est pas seulement le résultat des processus psychiques, mais aussi celui d'un processus social qui réside dans des relations entre personnes, systèmes et institutions, au niveau des familles, quartiers, communautés, organisations, gouvernements et réseaux transnationaux. Reconnaître les dimensions sociales de la résilience des réfugiés signifie regarder au-delà de l'individu afin de comprendre le contexte plus large dans lequel elles sont intégrées. Les politiques de relocation peuvent soutenir l'effort du réfugié de se construire une nouvelle vie ou l'empêcher, laissant les individus ou les groupes entiers sans connexion. »

(Kirmayer, 2014/2017, p. 8)

Dans sa recherche effectuée en 1998, Tousignant a étudié 200 adolescents et leur famille à Québec, par des entrevues semi-dirigées afin d'explorer l'éventail des expériences d'adversité qui affectent le développement normal des enfants. Dans cette population particulière composée de familles réfugiées, le chercheur a remarqué que le sentiment selon lequel le monde est dur mais juste malgré tout permettait de supporter les moments pénibles. Le sentiment de moralité ainsi que l'importance de l'adulte substitutif constituaient un élément clé de la résilience infantile. Tousignant a souligné (1998, p. 71) l'importance du sens de la responsabilité comme source de résilience dans des familles réfugiées. L'interaction avec le milieu et la culture familiale ou sociale sont des dimensions de première importance : « La résilience humaine exige une ouverture aux autres, le respect de chacun et le don de soi. Le repli sur soi est la stratégie perdante ». L'auteur tient à souligner que l'enfant comblé n'est pas nécessairement plus résilient que l'enfant à haut risque psychosocial, parce que ce dernier a souvent su développer des mécanismes solides de résistance et qu'il ne s'écroulera pas au premier sacrifice exigé. L'idée selon laquelle tout ce qui ne tue pas rend la personne plus forte est présente depuis quelque temps dans des recherches sur la résilience auprès des réfugiés. Dans un article publié en 2008 sur la santé mentale des enfants affectés par des conflits armés, Betancourt et Khan (2008) tiennent à affirmer l'importance du changement de perspective du trauma vers la résilience, ce qui n'a toujours pas eu lieu dans beaucoup de recherches. Les auteurs reconnaissent l'importance des recherches qui contribuent à la compréhension des facteurs de risque entraînant des conséquences négatives sur la santé mentale, de la violence de guerre et des pertes, mais soulignent que l'attention mise sur le trauma a abouti à une prise en compte insuffisante des facteurs associés à la santé mentale résiliente, ce qui ne se définit pas simplement comme le manque de PTSD (Almedom et Glandon, 2007). Dans une étude comparative entre adolescents néerlandais et réfugiés, Sleijpen, Heide, Mooren, Boeije, et Kleber (2013) affirment l'importance des études mixtes et complexes, réunissant des études qualitatives et quantitatives, les expérimentations mais aussi les résultats de l'analyse ADN afin de proposer une image multidimensionnelle des facteurs qui contribuent à la résilience. Sleijpen et *al.* (2013) arguent également qu'il est même inapproprié de considérer les problèmes de santé mentale en tant que preuves du manque de résilience. Cet argument, incitant à la prudence par rapport à l'identification de la résilience, semble conforme à l'avis de certains chercheurs (Luthar, Doernberger & Zigler, 1993), qui avertissent que certains enfants à risque peuvent

témoigner d'une grande solidité dans certains domaines, mais présentent des déficits considérables dans d'autres. Certains auteurs, dont Papadopoulos (1999), affirment que les problèmes psychologiques que les jeunes réfugiés manifestent doivent être en effet considérés comme des réactions normales face à des circonstances anormales. De plus, Sleijpen et *al.* (2013) avancent qu'il est faux de désigner la résilience comme une capacité de rebondir, car chez les jeunes réfugiés, le retour à la vie « normale » n'est pas possible. La métaphore proposée par Walsh (2002) semble donc plus appropriée. Dans son article concernant les attaques terroristes aux États-Unis, elle fait la remarque suivante : « La résilience est souvent pensée comme « rebondissement », comme un saut vers les normes de pré-crise. Cependant, lorsque de tels événements arrivent, on ne peut pas retourner à la vie « normale », telle qu'on l'a connue avant le 11 septembre. Notre monde a changé et nous avec. Il n'y a pas de retour possible. Une métaphore plus appropriée concernant la résilience sera « bondir en avant » (*bounce forward*) pour faire face à l'avenir incertain » (2002, p. 35). Au lieu de décrire la résilience comme une capacité à « rebondir », elle propose donc l'expression « bondir en avant » pour décrire le processus de la résilience face à un avenir incertain. Elle ajoute que ce mouvement implique la construction d'un nouveau sens de la normalité, en recalibrant notre vie pour faire face aux défis imprévus. Cette interprétation de la résilience, définie comme une capacité de pouvoir « aller en avant », émerge chez Yehuda et Flory (2007) aussi, en distinguant la manifestation de la résilience des objets et chez les êtres vivants. Selon elle, la qualité de ne jamais se casser est une bonne définition, mais pour une personne, il faudrait plutôt conceptualiser la résilience comme un processus consistant à « aller en avant ». Cette idée « d'aller en avant » serait un composant important, car elle reconnaît que les personnes les plus résilientes ont souffert ou souffrent toujours de PTSD, mais ne succombent pas aux effets négatifs de celui-ci.

En 2009, Laban, Hurulean et Attia définissent la résilience chez les réfugiés de la manière suivante : la résilience est la faculté d'un individu à maintenir ou à recouvrer sa santé et sa capacité de fonctionner malgré les expériences passées, et à avoir la force d'endurer les facteurs de stress lié au processus de demande d'asile ainsi que les tracasseries de la vie quotidienne (problèmes postmigratoires)⁴⁹ (p. 132). La méta-ethnographie de Sleijpen et *al.* (2016) ayant pour but de réviser 26 études qualitatives écrites entre 1988 et 2013 sur les voies de la résilience chez les jeunes réfugiés a identifié six sources différentes de résilience : le

⁴⁹ With regard to asylum seekers one could define resilience as the capacity to maintain or regain health and function ability despite past experiences and to endure stressors of the asylum procedure and all daily living hassles (post-migration living problem).

soutien social, les stratégies d'acculturation, l'éducation, la religion, l'évitement (comme mécanisme de défense par rapport au trauma) et l'espoir. Ceux-ci, conclut l'article, indiquaient la présence de facteurs personnels et sociaux, mais plusieurs avaient des caractères contre-productifs. L'effet des facteurs identifiés en relation avec la résilience doit refaire l'objet d'une analyse méticuleuse. Les facteurs identifiés dans cette étude, contribuant à la résilience chez les réfugiés, ne seront pas décortiqués dans cette partie théorique mais dans le chapitre consacré à la présentation des résultats, en lien avec cette recherche particulière.

**Chapitre 3 : La Hongrie comme pays d'accueil :
sa brève histoire, le contexte sociopolitique
actuel, son influence sur la réalité du terrain**

3.1 Quelques concepts et problématiques clés autour du refuge

« On peut devenir virtuellement xénophobe pour protéger ou prétendre protéger sa propre hospitalité, le propre chez-soi qui rend possible sa propre hospitalité. Je veux être maître chez moi pour y recevoir qui je veux. (...) L'autre devient un sujet hostile, dont je risque de devenir l'otage. »

(Derrida, 2000, p. 51-52).

Avant de présenter la Hongrie comme pays d'accueil, parlons d'abord des concepts et problématiques clés autour du refuge, car ceux-ci sont primordiaux pour la compréhension de ce phénomène suscitant de nos jours tant d'émotions au niveau international.

Lors d'une présentation sur la demande d'asile, Didier Fassin (2014) commence son intervention en se posant la question suivante : qu'est-ce que la vérité ? Il s'agit ici d'une question complexe et philosophique, qui devient encore plus compliquée dans le contexte de la demande d'asile, car elle comprend deux aspects distincts : la vérité de l'asile et la vérité des réfugiés. Le premier aspect comprend la convention de Genève de 1951, qui est en cours de réécriture et en transformation permanente. La vérité de l'asile est donc une construction historique. Fassin et Kobelinsky (2012) soulignent que la Cour nationale du droit d'asile (CNDA) est un tribunal particulier qui, au lieu de juger la culpabilité d'une personne, juge la fiabilité du discours de la victime. Tandis que dans un tribunal, le prévenu passant en jugement est présumé innocent, à la CNDA, c'est le contraire, et la victime est un objet de suspicion⁵⁰. Par la vérité des réfugiés, on peut comprendre ce qu'ils obtiennent à travers leurs propres récits. Ce dernier est décrit comme le rapport entre ce qu'ils disent et ce qui s'est passé réellement, entre les faits allégués et la définition légale de l'asile. La vérité des demandeurs d'asile est en effet le résultat d'un travail collaboratif entre les demandeurs d'asile, les conseils, les magistrats, les journalistes et parfois les anthropologues. Pestre (2007) attire notre attention sur un autre aspect important concernant la vérité des demandeurs d'asile. Dans sa thèse, elle soutient l'idée que les exigences relatives à l'obtention du statut de réfugié génèrent une telle contrainte psychique relative à cette exigence de vérité, qu'elles peuvent favoriser chez certains la production de témoignages

⁵⁰ Concernant le CNDA, Fassin ajoute que « plus les institutions se consolident et se sophistiquent, se dotant de moyens humains, techniques et réglementaires toujours plus importants au nom de plus d'efficacité et de justice, et plus la reconnaissance de statut de réfugié se fait difficile et rare » (2012, p. 678).

particuliers, qui résultent des impératifs juridico-administratifs, des fantasmes des sujets à l'égard de leurs attentes mais également de leur entremêlement aux traumatismes non élaborés.

L'asile est une des plus anciennes institutions. Dans la Grèce antique, l'asile (du mot *asoun*) était considéré comme un lieu sacré, inviolable (Crépeau, 1995). Dans l'Empire romain, il représentait un sanctuaire, offrant un lieu sécurisé aux réfugiés, qui pouvaient être des esclaves maltraités par leurs maîtres, des délinquants ou encore des opposants politiques. Le regroupement des parias dans cet espace de refuge a abouti à la construction de villes. Bien que connu et pratiqué, l'asile a bénéficié d'une reconnaissance précaire durant l'Antiquité. C'est l'implication de l'Église chrétienne qui a permis que les pratiques relatives à la protection deviennent des principes. Contrairement à l'asile antique, qui se limitait à un lieu en particulier, l'asile chrétien s'est imposé dans toutes les églises (Ducloux, 1996). La pratique de l'asile s'est laïcisée et codifiée progressivement. Les bases juridiques du droit d'asile sont établies par la convention de Genève (28 juillet 1951) et précisées par le protocole de New York (31 juillet 1967), qui lui confère une plus grande extension (*Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*, 2010). L'Organisation internationale pour les réfugiés (OIR) était le prédécesseur du Haut-Commissariat aux réfugiés (HCR). Le HCR est l'organisme permanent, sous l'égide des Nations unies, chargé de l'implémentation de l'action internationale pour la protection des réfugiés. Le mot « asile » porte donc en lui, historiquement, une signification positive, avec une idée de protection.

Ce n'est pas le cas lorsqu'on examine l'ambivalence portée par le mot « hospitalité », du point de vue étiologique et par extension psychologique. En effet, dans le mot « hospitalité » se cache la notion d'hostilité, le mot *hospes* (celui qui accueille l'étranger) étant composé à partir du terme *hostis*, signifiant ennemi. Derrida (2000) explique qu'il y a un exemple existentiel de la tension dans la notion d'hospitalité, dans le sens où l'hospitalité exige que quelqu'un soit le maître de sa maison, de son pays ou de sa nation (et donc possède le contrôle). Le constat qu'il expose est simple : afin d'être hospitalier/accueillant, il faut qu'on ait le pouvoir d'accueillir. L'hospitalité réclame le droit de propriété et prend part au désir d'établir une forme d'identité propre. Ensuite, il souligne qu'afin d'être hospitalier/accueillant, l'hôte doit avoir un certain contrôle sur les personnes qui sont accueillies. Ceci est nécessaire, car si les invités reprennent le pouvoir par la force sur la maison, l'hôte ne peut plus être hospitalier/accueillant, parce qu'il n'a plus aucun contrôle sur

la situation. Pour Derrida, ceci signifie que toute tentative pour se comporter d'une manière hospitalière va partiellement de pair avec le fait de garder les invités sous contrôle (Derrida et Dufourmantelle, 2000). Ceci peut aller jusqu'à la fermeture des frontières, au nationalisme et même à l'exclusion de groupes particuliers. Derrida (1997/2000, p. 29) distingue donc deux formes d'hospitalité : « l'hospitalité absolue », inconditionnelle, et « l'hospitalité relative », inhérente aux « lois de l'hospitalité » et du droit. La première est universelle, et ne demande aucune réciprocité ou exigence envers l'autre. La deuxième lui est opposée, car elle renvoie aux questions du pouvoir et de la souveraineté. Celui qui réfère à l'hospitalité relative aurait le pouvoir de sélectionner, d'établir les limites et d'exercer une violence, qui est fondamentale au pouvoir. Suivant la logique de Derrida, « l'hospitalité absolue » nécessiterait le renoncement au jugement et contrôle par rapport à celui qui va bénéficier de l'accueil, ce qui impliquerait donc la non-maîtrise et le renoncement à réclamer son droit de propriété. Dans ce cas-là, la possibilité de l'hospitalité sera contournée, car il n'y aura plus la possibilité d'accueillir quelqu'un puisqu'il n'existe ni propriété, ni contrôle.

Le mot « hospitalité » n'a que des connotations positives en hongrois, le mot *vendégszeretet* signifiant « accueillir un invité avec amour ». Pourtant, pendant la crise migratoire de 2015, les réfugiés et les demandeurs d'asile ont été confrontés d'une manière assez violente à l'hospitalité et à l'hostilité en Hongrie : des réactions extrêmement généreuses étaient aussi fréquentes que les réactions de rejet brutal. Cet épisode pourrait être un sujet d'analyse du point de vue des attitudes collectives. À partir de 2015, l'hospitalité s'est transformée en hostilité, du moins en ce qui concerne l'attitude du gouvernement et d'une partie de la population.

3.1.1 L'inquiétante étrangeté

« Multiples sont les variantes de l'inquiétante étrangeté : toutes réitèrent ma difficulté de me placer par rapport à l'autre et refont le trajet de l'identification-projection qui gît au fondement de mon accession à l'autonomie. » (Kristeva, 1988, p. 266)

« Au cosmopolitisme stoïcien, à l'intégration universaliste religieuse, succède chez Freud le courage de nous dire désintégrés pour ne pas intégrer les étrangers et encore moins les poursuivre, mais pour les accueillir dans cette inquiétante étrangeté, qui est autant la leur que la nôtre. En fait, cette distraction ou cette discrétion freudienne à l'égard du "problème

des étrangers” (...) pourrait être interprétée comme une invitation (utopique ou très moderne ?) à ne pas réifier l'étranger, à ne pas le fixer comme tel, à ne pas nous fixer comme tels. Mais à l'analyser en nous analysant. » (Kristeva, 1988 p. 284)

La question de l'étranger et des métaphores territoriales a beaucoup enrichi la psychanalyse : penser l'étranger, l'ailleurs, l'inconnu et tout ce qui est extérieur à nous a nourri la pensée sur le dedans et sur l'intrapsychique. Pour Freud (Freud et Breuer, 1893/1956), la notion d'étranger renvoie à la conception fondatrice du trauma psychique et à son souvenir, qui agissent à la manière d'un corps étranger. Le refoulé est quant à lui comparé à une « terre étrangère interne ». Plus encore, l'étranger renverrait directement à la question de « l'inquiétante étrangeté ». L'*Unheimlich* freudien (Freud, 1985) se définit comme « cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier » (p. 215). Ce qu'une personne appelle étranger, l'autre l'appelle familier : le terme *heimlich*⁵¹ n'est pas univoque et appartient à deux ensembles de représentations qui, « sans être opposés, n'en sont pas moins fortement étrangers, celui du familier, du confortable et celui du caché, du dissimulé » (1985, p. 221). Il semble donc que l'étranger et le familier prennent du sens dans la relation, lors de la confrontation de deux représentations. Freud ajoute aussi que ce qui est nouveau et non familier n'est pas toujours effrayant, et que « [l']*Unheimlich* est en quelque sorte *heimlich* ». Cela signifie que dans le sentiment d'inquiétante étrangeté, il y a quelque chose du refoulé qui fait retour et qui génère de l'angoisse pour le sujet, mais également pour la collectivité. Il est celui qui renvoie à l'inconnu, à l'inconscient ; il est l'Autre qui peut faire retour ou, comme a pu le reformuler J. Kristeva : « L'autre, c'est mon propre inconscient. » (Kristeva, 1988, p. 284). Kristeva continue cette logique par la pensée suivante : l'étranger est en moi, donc nous sommes tous des étrangers. Si je suis étranger, il n'y a pas d'étrangers. Selon elle, l'éthique de la psychanalyse implique une politique : un cosmopolitisme de type nouveau, qui « œuvre pour une humanité dont la solidarité est fondée sur la conscience de son inconscient – désirant, destructeur, peureux, vide, impossible » (Kristeva, 1988, p. 284).

On comprend alors ce double mouvement complexe, la manière dont un inconnu inquiète, terrifie tout autant qu'il attire. La notion de l'inquiétante étrangeté revient lors de l'analyse des contre-attitudes collectives, comme concept clé dans la compréhension concernant la

⁵¹ Le mot *Heimat* en allemand (lié au mot *heimlich*, familier) signifie pays, terre natale. C'est le lieu « où on a tous séjourné une fois. L'étrangement inquiétant est donc aussi dans le cas de chez soi l'antiquement familier d'autrefois ». (Freud, 1985 p. 252).

façon dont la familiarité effrayante dans l'étrangeté provoque des réactions violentes face à l'autre.

3.2 Un sujet d'actualité en Hongrie. Histoire, chiffres et faits

La migration tient une place considérable dans l'histoire de la Hongrie⁵² depuis le X^e siècle, date de la fondation de l'État. Au XVI^e siècle, les pays de l'Europe centrale et de l'Est et quelques régions de l'Europe de l'Ouest faisaient partie de l'Empire austro-hongrois, et du point de vue administratif et politique, ils existaient en tant qu'entité unique. Par conséquent, la migration interne était considérée comme un phénomène ordinaire. Entre les années 1880 et la Première Guerre mondiale, deux millions de personnes ont quitté le territoire de l'Empire pour des raisons économiques. La fin de la Première Guerre mondiale, plus précisément le traité de Trianon, a confronté la Hongrie à un type de problème nouveau lié à la migration : les minorités hongroises se sont retrouvées bloquées à l'extérieur du pays. Ceci a entraîné une migration forcée vers la Hongrie entre 1919 et 1923. La Deuxième Guerre mondiale et ses traités ont provoqué à nouveau des vagues de migration, et dans le cadre d'« échanges de populations », des centaines de germanophones et 73 000 Slovaques ont subi des déplacements forcés. Après la guerre, environ 100 000 personnes ont quitté la Hongrie. Suite à la prise de pouvoir communiste, les frontières ont été fermées, et l'État a interdit la migration : le fait de quitter le pays de manière illégale et l'absence de retour de voyage constituaient un crime.

La révolution de 1956 a eu comme conséquence, en quelque sorte, la réouverture des frontières, et en trois mois, presque 200 000 personnes ont fui le pays. Depuis cet événement et pendant quarante ans, l'émigration n'a été autorisée que dans quelques cas. L'immigration vers la Hongrie était également contrôlée et basée sur certaines considérations ainsi que sur la solidarité politique, comme l'accueil des étudiants du bloc de l'Est. Pendant cette période, les frontières étroitement surveillées et les conditions strictes de délivrance des visas n'ont même pas permis à la Hongrie de devenir un pays de transit pour les migrants. Les énormes changements politiques et sociaux ayant eu lieu dans les années quatre-vingt-dix ont eu un effet notable sur la migration en Hongrie. Parallèlement, la migration vers la Hongrie a considérablement augmenté. Avec la signature de la convention de Genève, le pays a ouvert ses frontières aux citoyens roumains, dont la plupart étaient d'origine hongroise, qui

⁵² Bref aperçu sur l'histoire des mouvements migratoires en Hongrie, inspiré par l'article de Juhasz (2003).

voulaient fuir la dictature de Ceausescu. Le deuxième groupe de réfugiés important était issu de l'ex-Yougoslavie.

Jusqu'au milieu des années quatre-vingt-dix, trois grandes vagues d'immigration ont eu lieu (Tóth, 2001): les citoyens roumains de nationalité hongroise, puis les Allemands de l'Est, et finalement les réfugiés de guerre de Yougoslavie, ces derniers confrontant la Hongrie aux traumatismes de guerre et aux besoins de prises en charge spécialisées. Entre 1989 et 2000, la Hongrie a accueilli 160 000 réfugiés de guerre. Ces trois vagues se calmant, l'immigration a concerné surtout les citoyens des pays voisins (Tóth, 2001). Jusqu'en 1997, la Hongrie a seulement accueilli les réfugiés venant d'Europe. En supprimant ces restrictions, le nombre de demandeurs d'asile issus de l'extérieur de l'Europe – Afghanistan, Bangladesh, Iraq – a considérablement augmenté. À propos des demandes d'asile, il y a deux mouvements qui caractérisent la Hongrie. D'une part, entre 2003 et 2005, le nombre de demandes d'asile a diminué, puis, entre 2005 et 2009, ce nombre a triplé. D'autre part, après l'adhésion à la zone Schengen, le nombre de demandes de visas a baissé (de 700 000 à 400 000), avec une légère croissance en 2009 (Görbe, 2010). Le fait de devenir membre de l'Union européenne en 2004 a introduit une nouvelle dimension dans le domaine de la migration.

L'image de la Hongrie comme « pays de transit » ne reflète pas seulement la vision de l'Europe de l'Ouest, mais semble aussi acceptée et partagée dans la société hongroise⁵³. De par sa position géographique stratégique, faisant partie de la zone Schengen depuis 2008 et de l'Union européenne depuis 2004, la Hongrie est également considérée comme une « porte d'entrée » vers les pays de l'Ouest. Quelle que soit leur raison d'arriver en Hongrie, il est évident que le pays doit faire face à une grande augmentation du nombre de demandeurs d'asile :

18 900 ont été enregistrés en 2013, contre 2157 en 2012⁵⁴, y compris la plupart des mineurs étrangers arrivant en Europe centrale. À partir de septembre 2014, la Hongrie a été confrontée à une augmentation spectaculaire du nombre de demandeurs d'asile. En effet, dans les premiers mois de 2015⁵⁵, la Hongrie a reçu à elle seule à peu près le même nombre de demandeurs d'asile que l'Union européenne dans les trois premiers mois de 2014. Selon les experts du terrain, la Hongrie fait face à une crise migratoire et son système n'est pas capable

⁵³ D'après les entretiens informels effectués auprès de quelques professionnels travaillant dans ce domaine.

⁵⁴ Les chiffres varient en fonction des sources consultées ; ceux-ci peuvent être considérés comme les « chiffres officiels » communiqués par le Bureau de l'immigration.

⁵⁵ <http://frontex.europa.eu>

d'accueillir une telle quantité de personnes (Szurovecz, 2015). À cela s'ajoute un contexte international tendu, « une Europe affaiblie étant beaucoup moins optimiste qu'elle n'était dans les années soixante-dix concernant le sujet de la migration »⁵⁶. Les médias (Kingsley, 2015 ; Esthimer, 2014 ; Edwards, 2014) parlent également d'une crise humanitaire jamais vue depuis la Deuxième Guerre mondiale. Bien que le nombre de demandeurs d'asile enregistre une forte augmentation, il ne faut pas cependant oublier le fait que selon les statisticiens, nous ne connaissons pas le vrai nombre de demandeurs d'asile mais seulement le nombre de demandes d'asile que les personnes ont effectuées au sein de l'Union européenne (Urban, 2016). Faute d'un système européen commun d'enregistrement, ces chiffres ne sont qu'approximatifs. Les figures suivantes ont pour but d'illustrer cette forte augmentation, puis la chute importante de demandes d'asile entre 2010 et 2016. Ces chiffres sont issus d'une source officielle du Bureau de l'immigration et de la nationalité et sont utilisés dans des rapports officiels nationaux et internationaux.

⁵⁶ András Kovács, expert en migration et directeur de l'ONG Menedék.

Figure 1 : Cumul des demandes d'asile entre 2010 et 2014. Le bleu foncé illustre les demandes cumulées pour l'année 2010, le bleu clair pour l'année 2011, le vert pour l'année 2012, le jaune pour l'année 2013 et le rouge pour l'année 2014.

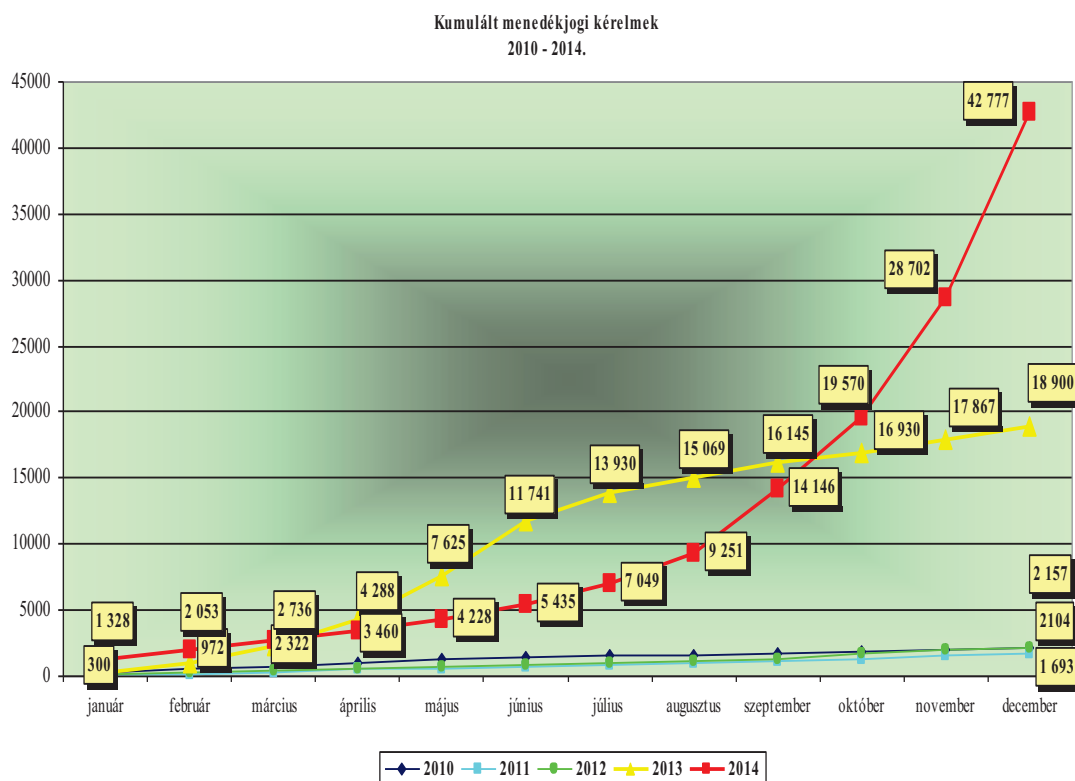
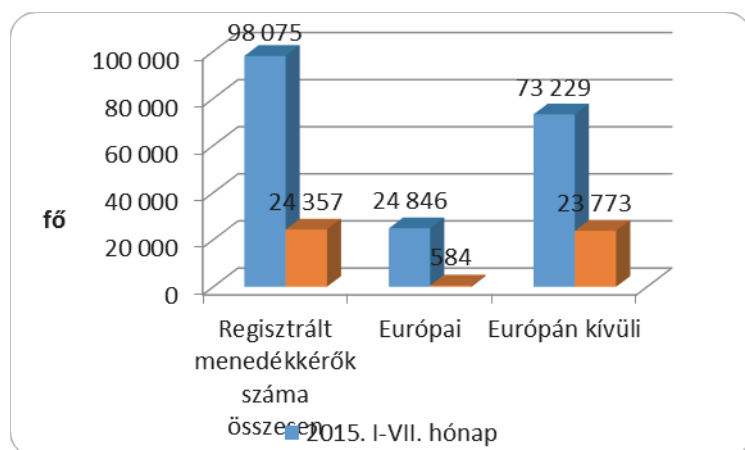


Figure 2 : Le nombre de demandes d'asile effectuées en 2015 (en bleu) et en 2016 (en orange). La deuxième colonne illustre le nombre de demandes effectuées par les Européens, la troisième colonne par les non-Européens (BAH, 2016).



3.2.1 Pourquoi la Hongrie ?

La Hongrie était facile d'accès à travers deux routes migratoires. L'une par la Serbie, l'autre à travers l'Ukraine. D'après Frontex (cité par le *Hungarian Helsinki Committee* (HHC), 2015) il s'agissait de la troisième frontière la plus fréquentée par les migrants irréguliers arrivant dans l'Union européenne, avec 43 357 passages en 2014. La deuxième route, traversant la Turquie, la Grèce et la Méditerranée, est devenue célèbre car elle est moins chère et plus sécurisée pour les demandeurs d'asile que d'autres routes. Après leur arrivée en Hongrie et pendant le processus de leur demande d'asile, ils sont placés dans des camps de réfugiés du pays⁵⁷. Au cas où ils sont refusés – ce qui est fort probable pour la plupart d'entre eux⁵⁸ –, ils sont transférés dans des centres de détention en attendant leur expulsion du pays. À cause de la brusque augmentation du nombre de demandeurs d'asile, le surpeuplement a pu provoquer des conflits (Fábián et Janecska, 2015) renforçant les stéréotypes qui présentent ces gens comme agressifs et potentiellement dangereux. Certains rapports récents ont dévoilé les conditions inhumaines et les effets dévastateurs de la détention (HHC, 2014) à laquelle certaines familles sont soumises. Outre le manque de système sanitaire et les mauvaises conditions de vie, les demandeurs d'asile sont souvent re-traumatisés par le traitement humiliant qu'ils reçoivent⁵⁹.

L'acquisition du statut de réfugié ne met malheureusement pas fin aux épreuves. D'après les entretiens effectués par MigSzol (2015) : « [Le] statut devrait offrir des vraies possibilités d'intégration et un soutien adéquat afin que ces gens puissent démarrer une nouvelle vie en Hongrie. Malheureusement pour beaucoup, il n'offre que des faux choix, provoquant peur et angoisse ». Conformément aux nouvelles règles définies par l'Office de l'immigration et de

⁵⁷ Suite à la décision du gouvernement, plusieurs camps de réfugiés ont fermé leurs portes, dont le camp de Bicske, qui proposait les meilleures conditions aux demandeurs d'asile. Pendant l'hiver 2016 et au début de 2017, les résidents de Bicske ont été transférés de Bicske à un camp de réfugiés construit près de la frontière autrichienne. Ce camp propose des tentes sans chauffage pendant l'hiver glacial qui a connu un record de froid en janvier 2017.

⁵⁸ L'Office de l'immigration et de la nationalité a accordé des statuts de protection à seulement 229 personnes sur 19 570 en 2014 (selon les chiffres officiels communiqués par le Bureau de l'immigration et de la nationalité). Il semble bien que, comme Eilse Pestre (2007) le constate par rapport à la France, la politique de l'immigration actuelle a pour but de restreindre l'entrée des étrangers sur son territoire.

⁵⁹ Par exemple, certaines demandeuses d'asile ont exprimé leur mécontentement sur le fait que les fouilles physiques ont été effectuées par les gardes hommes et pas par des femmes.

la nationalité⁶⁰, ceux qui ont obtenu ce statut ont deux mois afin de pouvoir trouver un logement et quitter le camp, tandis qu'auparavant, ils avaient le droit d'y rester pendant six mois. De plus, ils ne reçoivent que la moitié de la somme de l'aide sociale. Cette aggravation massive des conditions d'existence rajoute aux difficultés d'intégration, commençant par le défi de trouver un logement dans le pays ; et le risque de se retrouver à la rue devient bien réel (MigSzol, 2014). L'État a également arrêté de fournir des cours de langue gratuits aux réfugiés, ce qui rend l'acquisition du hongrois extrêmement compliquée, sachant que les affaires administratives se déroulent entièrement en hongrois⁶¹. Ces réformes insidieuses, graduellement introduites, aggravent les difficultés d'intégration et posent la question de l'attitude réelle à l'égard des demandeurs d'asile. Ces difficultés ne concernent pas que les adultes : beaucoup de mineurs ne sont pas repérés comme tels et par conséquent traversent le même calvaire que les demandeurs d'asile majeurs.

3.2.2 La politique migratoire hongroise : réglementation *versus* réalité

En principe, la Hongrie accepte la politique migratoire de l'Union européenne, ayant signé la convention de Genève⁶² de 1951 et ses amendements. Pourtant, la réalité montre qu'il y a quelques spécificités qui caractérisent son système. L'aspect le plus important semble être le fait que la politique migratoire est basée sur « la défense du pays » : la protection du pays étant plus importante que le respect des droits des demandeurs d'asile (Haut-Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés (HCR), 2012). Il en résulte que les fonds et le financement ayant pour but de développer le système sont investis en faveur du renforcement des établissements, notamment des centres de détention, qui mettent une distance entre les habitants du pays et les demandeurs d'asile. La Hongrie n'a toujours pas développé une politique migratoire nationale, et « il semble que la politique hongroise n'a pas encore reconnu le fait que dans le processus d'adhésion à l'Union européenne, la politique migratoire est un objectif stratégique, et pas seulement la lente transposition formelle d'un cadre juridique commun » (Görbe, 2010, p. 82). En 2012, le HCR a exhorté le gouvernement

⁶⁰ Le contrat d'intégration a été modifié en 2016 (BAH, 2016).

⁶¹ Conversation personnelle avec des membres de MigSzol (2014).

⁶² Après la Seconde Guerre mondiale, les démocraties, profondément ébranlées par les persécutions nazies, la guerre d'Espagne et la guerre froide, se questionnent sur ces nouveaux réfugiés qui fuient en masse les violences qu'exercent leurs États sur eux. C'est dans ce contexte que se déroule, entre le 2 et le 25 juillet 1951, la convention de Genève. La révolution de 1956 contre le régime communiste, produisant plus de 250 000 exilés politiques, fut, selon certains, la répétition générale pour la convention de Genève.

hongrois à modifier son attitude politique et à respecter les droits des demandeurs d'asile (HHC, 2011). Mais au contraire, la nouvelle loi, introduite en juillet 2013⁶³, a rendu encore plus facile l'incarcération de ceux qui arrivent sans papiers ou avec des faux papiers. La plupart d'entre eux n'ont pas les moyens de payer la caution pour sortir de détention. La détention, qui devrait être utilisée dans des cas exceptionnels, est en effet devenue une pratique courante, souvent utilisée comme punition, dont même les mineurs (isolés) étrangers et les familles deviennent victimes (HCR, 2012).

3.2.3 Détention – une arme contre l'intégrité de la personne

Les effets destructeurs de la détention sur la santé physique et psychologique ont été soulignés par un grand nombre de rapports et études (Keller et *al.*, 2003 ; *Jesuite Refugee Service*, 2011 ; Kotsioni et *al.*, 2013 ; Edwards, 2013 ; Phillips, 2013) et ils seront analysés plus spécifiquement en lien avec le vécu des jeunes sujets de cette recherche. Malgré les travaux extensifs sur les effets destructeurs de la détention, elle reste un des problèmes les plus importants actuellement en Hongrie. Les témoignages des anciens détenus (Migszol, 2014) ne révèlent pas seulement des conditions d'hygiène et matérielles épouvantables, mais aussi le traitement dégradant des personnes au niveau psychologique⁶⁴. De plus, bien que la Hongrie soit un pays qui mène une campagne en faveur de la vie familiale⁶⁵, son gouvernement permet que les personnes vulnérables ainsi que les enfants et les familles soient mis en détention.

⁶³ Décret du ministère de l'Intérieur, 2013/29 (VI.28).

⁶⁴ Ceci implique par exemple l'interdiction d'accès aux stylos et au papier et l'accès à l'Internet – et donc au lien avec la famille restée au pays – limité à 10-15 minutes par jour.

⁶⁵ En septembre 2015, le gouvernement a lancé une campagne d'information pro-famille afin d'encourager la natalité (Hungary Today, 2015).

3.2.4 Une attitude dite officielle et ses conséquences sur la politique migratoire de nos jours

Tout d'abord, il est essentiel de souligner que la migration est devenue un élément récurrent du discours politique, et un instrument de propagande. Cette instrumentalisation a été déclenchée par les attentats contre *Charlie Hebdo*, à la suite desquels le discours politique s'est centré sur la migration. Le discours politique fait souvent l'amalgame entre immigrés et demandeurs d'asile, et tout en condamnant l'immigration. Il semble ignorer et banaliser le flux massif des jeunes Hongrois qui s'orientent vers l'Europe de l'Ouest pour une vie meilleure (M. Laszlo, 2014).

Le Premier ministre hongrois a fait clairement connaître sa position par rapport à ce sujet : « La migration économique est mauvaise pour l'Europe, et elle ne devrait pas être considérée comme porteuse d'avantages, parce qu'elle n'apporte que la douleur et la menace au peuple européen ; l'immigration devrait donc être arrêtée, c'est cela la position hongroise. »⁶⁶ Les attaques de *Charlie Hebdo* ont été largement utilisées par le gouvernement et les médias afin de susciter la peur⁶⁷ chez les Hongrois, en diabolisant le phénomène de la migration et la multiculturalité (Eurologus, 2015 ; MNO, 2015). Suite à la marche du 11 janvier 2015, Viktor Orbán a annoncé : « *Tant que je serai Premier ministre, la Hongrie ne va sûrement pas devenir une destination des immigrés. Nous ne voulons pas voir des minorités en nombre significatif avec des caractères culturels différents et des origines différentes parmi nous. Nous voulons préserver la Hongrie en tant que Hongrie* » (Rettman, 2015).

En jugeant les immigrés économiques, il a néanmoins souligné l'importance d'honorer le droit d'asile envers ceux qui en ont besoin, car la Hongrie est un pays chrétien, et proposer l'asile est l'acte chrétien par excellence (Bátor, 2015). Cette attitude « chrétienne » a vite disparu lorsque le gouvernement hongrois s'est prononcé contre la législation européenne (HHC, 2015). Orbán commence à effacer les différences entre immigré économique et demandeur d'asile. Pendant sa visite à Debrecen, qui a accueilli le camp de réfugiés le plus

⁶⁶ Premier ministre Viktor Orbán, interviewé par les médias publics le 11 janvier 2015, jour de démonstration de solidarité à l'occasion des attaques terroristes à Paris.

⁶⁷ Les médias hongrois ont comparé les deux pays et ont mentionné des parallèles avec la présence des musulmans en France et en Hongrie.

important du pays, Orbán en disait qu'il ne s'agit pas d'un camp de réfugiés mais d'un camp d'immigrés économiques (Kacsor, 2015). La fermeture du camp de Debrecen est devenue une réalité en novembre 2015, et les réfugiés ont été répartis dans d'autres camps plus petits du pays.

Pas seulement dans ses actes, mais aussi dans ses discours, la position du Premier ministre à l'égard des demandeurs d'asile et des réfugiés devient de plus en plus violente et hostile. Les demandeurs d'asile se transforment en hordes menaçantes d'immigrés économiques, mettant la Hongrie en danger en la transformant en un camp de réfugiés géant. Les termes de terrorisme et d'immigration sont évoqués dans le même contexte⁶⁸. D'après le Premier ministre, la détention est la seule solution face aux demandeurs d'asile, et il envisage également l'expulsion immédiate vers leur pays d'origine (HHC, 2015). Tandis qu'au début, Orbán utilisait des expressions comme « différence culturelle », « minorités » et « origine étrangère », il s'autocensure de moins en moins, et en 2017, il parle de l'importance de l'« homogénéité ethnique » en Hongrie (HVG, 2017).

« Les réglementations de l'Union européenne ne sont pas raisonnables et provoquent l'abus (...) Et puis, les réfugiés seront bloqués ici et la Hongrie doit faire face à la question de savoir quoi faire avec ces réfugiés – qui sont en vérité des immigrés économiques. Et si, sur ce point-là, nous n'avons pas mis de lois en place afin de les capturer et les déporter immédiatement, la Hongrie deviendrait un camp de réfugiés. »⁶⁹

Les discours du Premier ministre deviennent de plus en plus violents, estompant les différences entre demandeurs d'asile, réfugiés, migrants et terroristes, mais mettant en évidence des différences entre « eux » et « nous ». Il se met également dans une position critique par rapport à l'Europe de l'Ouest, en dénonçant l'échec de sa politique qui n'arrive pas à protéger ses peuples et ses frontières. Cette idéologie de l'autre s'est transformée en publique à partir de mai 2015, quand le gouvernement a introduit un soi-disant sondage d'opinion intitulé « Consultation nationale sur l'immigration et sur le terrorisme »⁷⁰. Ceci a provoqué un tollé de contestations parmi les chercheurs hongrois en sciences sociales, qui ont

⁶⁸ Par exemple, le sondage d'opinion présenté en mai 2015 porte le titre : « Consultation nationale sur l'immigration et le terrorisme ».

⁶⁹ Premier ministre Orbán Viktor sur la radio publique, le 13 février 2015.

⁷⁰ Ce sondage a été envoyé à 8 millions d'habitants, parmi lesquels seulement 1,254 million ont répondu. Il ne s'agit que de 8,3% des habitants qui semblent partager l'attitude officielle du gouvernement. Plusieurs ONG se sont réunies afin de boycotter la Consultation nationale (Bátor, 2015).

adressé une lettre ouverte au gouvernement, soulignant que « l’usage manipulateur des outils et le sondage apparu comme sondage d’opinion publique par la Consultation nationale mettent tout simplement en lumière le fait que les véritables études qui pourront aider les responsables ainsi que le public à découvrir l’opinion publique sur les politiques alternatives sont en effet en train de disparaître de la sphère publique » (Hungarian Spectrum, 2015). Outre les chercheurs en sciences sociales, toutes les organisations travaillant auprès des demandeurs d’asile et des immigrants ont exprimé leur désaccord et condamné ouvertement la Consultation nationale. D’après MigSzol, les migrants et demandeurs d’asile sont utilisés par le gouvernement comme boucs émissaires afin de détourner l’attention des problèmes sociaux urgents (MigSzol, 2015). Le discours négatif sur l’immigration et les réfugiés ne sert pas seulement comme un moyen pour détourner l’attention des problèmes sociaux, mais il est consciemment utilisé par le gouvernement afin d’attirer davantage d’électeurs l’extrême droite (Rodgers et Kallius, 2015).

Parallèlement à la Consultation nationale, le gouvernement a mené une campagne d’affichage incluant des slogans comme « Si tu viens en Hongrie, tu ne peux pas voler les emplois aux Hongrois »⁷¹. Peu après cette campagne, le 15 septembre 2015, le gouvernement a émis un décret déclarant une « situation de crise provoquée par l’immigration de masse »⁷².

À trois ou quatre kilomètres de la petite ville de Mórahalom, située à la frontière avec la Serbie, les excavateurs de l’armée hongroise ont tassé le sol sablonneux pour ériger une clôture destinée à protéger la Hongrie de la ruée des migrants en provenance de l’Afrique et de l’Asie. Malgré une forte résistance face à la construction de la clôture, qui évoque chez beaucoup le rideau de fer ayant isolé le pays pendant presque 40 ans, le Premier ministre a poursuivi son projet sans hésitation, et a exigé qu’au moins 150 mètres de grillages soient construits en une journée. La future installation d’encore plus de clôtures « pour la protection du pays » est envisagée par le gouvernement. Une deuxième clôture a été installée à la frontière entre la Hongrie et la Croatie et le gouvernement envisage l’installation d’une autre tout au long de la frontière avec la Roumanie (HCR, 2016). Le 7 mars 2016, le ministère de l’Intérieur a émis des propositions d’amendements⁷³ à la loi d’immigration et

⁷¹ Pour montrer le désaccord de beaucoup, une campagne « anti-anti-immigration » a été mise en place, payée par les citoyens hongrois afin de ridiculiser le gouvernement.

⁷² Décret du gouvernement, n° 269 (2015/09/15).

⁷³ Proposition de règlement du gouvernement, 2016.

d'asile. Selon MigSzol, « il paraît que le gouvernement hongrois n'a pas de problèmes avec ses migrants qui sont des “partenaires stratégiques et économiques” – comme IBM, Tata, GE – mais plutôt avec un type particulier de migrants, ceux qui fuient des persécutions et des conflits (...) » (MigSzol, 2016). Les amendements proposés s'appliquent à ceux qui ont acquis leur statut après le 1^{er} avril et introduisent les changements suivants :

1. La détention : les amendements définissent clairement que ceux qui sont renvoyés en Hongrie à cause du règlement de Dublin peuvent être détenus. Auparavant, les hommes détenus avaient droit à 15 m³ d'espace aérien avec 5 m² d'espace personnel. D'après les amendements, ceci serait réduit à 6 m³ d'espace aérien et 3 m² d'espace personnel. Pour les femmes, ce changement signifie 3,5 m² d'espace personnel, et pour les familles, 8 m².
2. Le statut de réfugié : les amendements proposent que le statut de réfugié (ou celui de « protégé » pour cinq ans) puisse être réexaminé tous les trois ans pour vérifier que les personnes concernées ont toujours le droit d'asile. Ce processus pourrait s'effectuer lorsqu'une demande extraordinaire est émise⁷⁴. L'Office de l'immigration annonce qu'il ne peut pas émettre une autorisation de voyage aux réfugiés en cas de « sécurité nationale ou ordre public »⁷⁵. Le statut vague de « statut humanitaire » peut être accordé pour une durée de six mois à trois ans.
3. L'intégration : l'abolition de tout soutien à l'intégration est prévue selon les amendements, et notamment, les demandeurs d'asile n'auront plus le droit de travailler pendant leur séjour dans le camp. L'allocation mensuelle de 7 125 forints, soit 23 euros, sera supprimée. Les familles ne recevront plus aucun bénéfice pour la scolarisation de leurs enfants. Après avoir obtenu leur statut, les réfugiés se verront accorder 30 jours⁷⁶ afin de trouver un logement et quitter le camp. Le contrat d'intégration⁷⁷ proposé auparavant aux réfugiés sera également suspendu. L'Office de l'immigration aura le droit de demander rétroactivement aux réfugiés qu'ils

⁷⁴ Ceci n'est pas expliqué davantage.

⁷⁵ Ceci n'est pas précisé davantage.

⁷⁶ Auparavant, ceux qui ont obtenu leur statut avaient six, puis trois mois pour trouver un logement et quitter le camp.

⁷⁷ Le contrat d'intégration proposé aux réfugiés impliquait une aide financière de la part de l'État pendant deux ans, l'accompagnement par une assistante sociale dans la recherche de travail, de logement, de formations, dans l'apprentissage du hongrois, la scolarisation des enfants, l'établissement des liens sociaux au pays d'accueil.

remboursent l'argent reçu de la part de l'État. Ceux qui sont sous protection subsidiaire n'ont plus le droit à la sécurité sociale pendant un an, mais seulement pendant six mois.

La situation des migrants s'est aggravée. En avril 2016, Migration Aid, l'organisation humanitaire fondée pendant la crise humanitaire de l'été 2015 et actuellement sur place à Roszke, à la frontière sud, a rapporté les conditions inhumaines dont les migrants sont victimes et confirmé par les rapports d'Amnesty International (2015). Des centaines de personnes tentent de passer la frontière entre la Serbie et la Hongrie et sont forcées d'attendre que leur demande soit évaluée, dans des conditions extrêmes : les familles attendent en général deux semaines pour pouvoir traverser la frontière, et pour les hommes qui arrivent seuls, il est pratiquement impossible de déposer une demande d'asile. « Le gouvernement hongrois a reproché à ces personnes de ne pas suivre le trajet officiel pour arriver en Hongrie. Le gouvernement fait tout pour diminuer le nombre des personnes admises », explique Mark Kékesi, du MigSzol Szeged (*Volunteers On The Rise*, 2016). L'installation des tentes est interdite, et il n'y a pas d'équipement sanitaire. L'agression de la part de la police est tellement omniprésente que même les bénévoles peuvent se sentir mal à l'aise et en danger⁷⁸. Les conditions physiques sont dures, les demandeurs d'asile attendent et ceux qui se cachent dans les forêts sont désespérés et méfiants : « Fournir l'aide à ces personnes est probablement notre plus important défi au jour d'aujourd'hui », dit un bénévole⁷⁹. En mai 2016, le gouvernement a ouvert un nouveau camp provisoire pour les demandeurs d'asile à Kormend, une ville près de la frontière autrichienne. Ce nouveau camp, composé de tentes, témoigne de nouveau du cynisme et de l'impitoyabilité du gouvernement envers les demandeurs d'asile. L'Office de l'immigration et de la nationalité interdisant aux professionnels des médias hongrois d'y rentrer, c'est par le témoignage d'une politicienne (HVG, 2016), qui n'a pas besoin d'une autorisation, qu'on découvre les conditions de vie inhumaines et la violence de la part de la police. L'hiver 2016 est arrivé avec des températures proches des records de froid, les conditions sont devenues encore pires, et beaucoup de résidents se sont plaints à cause du manque de chauffage (Albert, 2016).

⁷⁸ Un bénévole raconte qu'en faisant la navette entre la Serbie et la Hongrie, il a été pris à tort pour un demandeur d'asile et a été presque victime de bombes lacrymogènes.

⁷⁹ <https://www.facebook.com/migrationaid.org/>.

Beaucoup quittent le camp et traversent la frontière en Autriche, mais cela devient de plus en plus difficile, car les frontières entre l’Autriche et la Hongrie, jusque-là ouvertes et pouvant être traversées, semblent fermées et contrôlées⁸⁰. En juin 2016, d’après le *Hungarian Helsinki Committee* (2016), la Hongrie a permis que les personnes arrêtées à 8 km de la frontière entre la Serbie et la Hongrie, ou entre la Croatie et la Hongrie, puissent être automatiquement « repoussées » du territoire hongrois vers le territoire des frontières où elles devaient attendre afin d’être admises dans la zone de transit. Loin de proposer une protection à ceux qui fuient l’insécurité, des événements inquiétants ont lieu dans l’est du pays, à proximité de la frontière. Dans une publication récente, MigSzol attire l’attention sur les compétitions de tirs d’entraînements organisées par les gardes-frontières, prenant pour cibles les migrants. MigSzol va encore plus loin en arrivant aux conclusions suivantes : « Nous pensons que c’est alarmant de voir la transformation du régime d’asile hongrois en compétition de chasse (...), cette idée terrible de chasse par la police, dont les plus performants reçoivent des médailles, évoque en nous des images troublantes des anciens épisodes de chasses à l’homme, une des fondations solides du pouvoir colonial contre l’autre sauvage et dangereux. » (Migszol, 2016).

De plus, le fait que les autorités hongroises semblent tolérer les actions des groupes locaux comme les « gardiens du champ », organisées par le maire du village d’Asotthalom, insinue que l’autorité officielle hongroise ne condamne pas de telles actions. En effet, le maire a présenté une photo sur Facebook de trois jeunes « envahisseurs », dont les mains sont attachées, en revendiquant une victoire pour la Hongrie. En octobre 2016, le gouvernement a annoncé une consultation nationale sur le système de quotas imposé par l’Union européenne. Des mois avant l’élection, une campagne d’affichage a été lancée, ayant pour but de distribuer l’information parmi les habitants, mais en réalité, elle contenait des messages simplifiés et généralisés des personnes que le gouvernement qualifie tout simplement de « migrants ». Les affiches ont été distribuées partout dans le pays, avec les discours suivants :

- « Savez-vous que depuis la crise migratoire, le harcèlement des femmes a considérablement augmenté en Europe ? »

- « Savez-vous que les attentats à Paris ont été commis par les immigrés ? »

⁸⁰ Observation personnelle du chercheur, effectuée pendant l’été 2016, qui aurait pu traverser cette frontière verte fermée à pied ou en vélo sans passeport ou carte d’identité, mais qui a été renvoyé en Hongrie en tentant de traverser cette même frontière en voiture.

- « Nous envoyons nos messages à Bruxelles⁸¹, pour qu'ils les comprennent. »

Les campagnes d'affichage sur le sujet de l'immigration sont actuellement répandues en Europe, mais contrairement à celles publiées en Hongrie, elles ne visent pas l'incitation à la peur et la haine à l'égard des réfugiés, mais plutôt l'information du public⁸².

À la lumière de toutes ces informations et pour conclure, le dernier rapport publié par le HCR ne peut étonner personne. Plus précisément, il exprime que « les aspects signifiants de la loi hongroise et ses aspects pratiques (...) suscitent des inquiétudes en ce qui concerne leur compatibilité avec la loi internationale et européenne » (HCR, 2016, p. 27). En septembre 2016, le gouvernement décide de fermer le camp de réfugiés de Bicske, considéré comme proposant les meilleures conditions aux demandeurs d'asile et réfugiés⁸³. Le discours anti-réfugiés pratiqué depuis janvier 2015 a été efficace : en janvier 2016, la xénophobie a atteint un niveau record de 53% (Tarki, 2016). La raison principale du refus des réfugiés est en effet la peur « abstraite », qui n'est pas liée à des faits concrets mais à un sentiment de malaise (chez 67% des sujets interviewés) par rapport aux réfugiés en général, ainsi qu'à l'impossibilité de vérifier l'identité de ces personnes.

⁸¹ Dans le discours du Premier ministre, Bruxelles correspond à l'Union européenne dans sa globalité.

⁸² Les affiches parues au Danemark visent également à faire peur au public (Csarno et Munk, 2016).

⁸³ Conversation personnelle avec les professionnels de Cordelia Foundation.

3.2.5 Venir en aide aux demandeurs d'asile, réfugiés et migrants – les associations

Ce travail de recherche n'aurait pas pu se réaliser sans le soutien des services de la Protection de l'Enfance de Hongrie, mais surtout des trois organisations majeures intervenant auprès des migrants et des demandeurs d'asile. Travaillant avec une détermination féroce depuis des années, certaines se sont retrouvées dans une situation précaire: manque de financement, potentiellement victimes d'une guerre menée contre les organisations non gouvernementales et, récemment, opposition par rapport à un gouvernement qui se déclare ouvertement contre l'immigration. Ne niant pas leurs difficultés, ces organisations font preuve d'une ténacité assez impressionnante. Au cours de cette recherche, nous avons pris contact et travaillé dans des cadres différents avec trois organisations : la Fondation Cordelia, l'association Menedék et le *Migrant Solidarity Group* (MigSzol). Dès la prise de contact, nous avons été très bien accueillie. La Fondation Cordelia et l'association Menedék ont été créées dans les années quatre-vingt-dix, pendant la période des guerres de Yougoslavie, durant laquelle la Hongrie a été brusquement confrontée à un nombre très important de demandeurs d'asile, dont beaucoup étaient traumatisés par la guerre⁸⁴. La plus jeune des trois structures, MigSzol, fondée en 2012, est le fruit d'échanges internationaux, et compte parmi ses membres plusieurs étudiants étrangers⁸⁵ ainsi que des immigrés, des anciens expatriés hongrois, des réfugiés et des demandeurs d'asile.

1. L'association Menedék

Le nom *menedék* signifie « asile » en hongrois. Cette organisation non gouvernementale fondée en 1995 propose – entre autres – des formations et des ateliers de sensibilisation aux éducateurs, enseignants, assistantes sociales travaillant avec des mineurs isolés étrangers, aux gardiens de prison et policiers. Ces ateliers ludiques facilitent l'identification à l'autre plus efficacement qu'une simple psychoéducation. Ils représentent les immigrés dans la société majoritaire à travers les médias et sur le terrain administratif, gouvernemental et municipal, et encouragent l'intégration de ceux qui ont envie de rester en Hongrie. Cette association contribue également aux recherches sur la migration, participe à l'élaboration d'une politique migratoire et de partenariats avec diverses structures et enfin, dernier élément mais

⁸⁴ Conversation personnelle avec le Dr Lilla Hárđi, psychiatre et directrice de la Fondation Cordelia.

⁸⁵ Étudiants de CEU (Central European University).

non des moindres, propose l'assistance sociale gratuite. Soutenus par l'Union européenne, leurs ateliers et interventions de sensibilisation sont accessibles gratuitement aux professionnels travaillant dans le domaine. Ils ont également mis en place une base de données accessible gratuitement sur le sujet de la migration, qui comprend des matériaux divers (rapports officiels, études, films et ouvrages) traitant le sujet de la migration et de la demande d'asile.

2. La Fondation Cordelia

Il s'agit également d'une organisation non gouvernementale fondée en 1996, proposant une prise en charge psychiatrique et psychosociale aux survivants de tortures et victimes de violences organisées, provenant de pays différents. Jusqu'à aujourd'hui, la Fondation Cordelia est le seul organisme en Hongrie à occuper la place concernant la santé mentale des demandeurs d'asile. L'équipe comprend des psychiatres, thérapeutes, travailleurs sociaux et interprètes. Ceux-ci interviennent directement dans les centres de réception (camps de réfugiés à Debrecen et à Bicske) ainsi qu'auprès des mineurs non accompagnés, grâce à leur unité médicale mobile. Ils fournissent des rapports médicaux attestant l'existence de la torture, en tant que membres du réseau de l'IRCT⁸⁶. Ils sont également impliqués dans la formation et la sensibilisation des professionnels intervenant auprès des personnes traumatisées. Ils proposent des thérapies en individuel, pour les familles, les groupes, de la relaxation et de la thérapie par l'art. De manière générale, ils prennent en charge 600 à 800 personnes par an⁸⁷. La Fondation Cordelia témoigne aussi d'une créativité et d'une grande sensibilité à l'altérité, et développe des méthodes mixtes en s'adaptant aux besoins et aux patients de profils différents. Un exemple est la méthode hongroise non verbale (Hárdi, Erdősné Kalmár, 2006), qui utilise les symboles pour amener la personne traumatisée et souffrante, petit à petit, vers la parole⁸⁸. Les actions de la fondation ont été reconnues à plusieurs reprises par le HCR et par des prix internationaux. Dans ces dernières années, elle a été confrontée à de gros manques

⁸⁶ International Rehabilitation and Research Council of Torture Victims.

⁸⁷ <http://cordelia.hu>.

⁸⁸ Il s'agit de l'utilisation du dessin, de la peinture, du mouvement et des objets symboliques en tant qu'objets transitionnels qui établissent une relation entre la personne et le thérapeute et/ou avec le groupe.

financiers ainsi qu'à quelques conflits dans son partenariat avec l'Office de l'immigration et de la nationalité, qui doit approuver la présence de l'association dans les camps et fournir des autorisations. En 2014, la fondation n'a eu qu'un fragment de son financement habituel. Malgré le fait qu'ils ont longtemps insisté sur leur approche apolitique, ils ont été confrontés à l'hostilité du gouvernement envers les demandeurs d'asile et ont été amenés à exprimer leur désaccord avec cette attitude hostile. Le travail s'effectue grâce aux partenariats avec d'autres structures.

3. *Migrant Solidarity Group* (MigSzol)

L'organisation la plus jeune est en effet un groupe anglophone de la société civile, qui s'appelle MigSzol (abréviation du nom *Migrant Solidarity Group*)⁸⁹, fondé en 2012 par des étudiants étrangers réalisant leurs études en Hongrie, mais aussi par des réfugiés, des mineurs (isolés) étrangers ; bien évidemment, il compte également quelques membres hongrois. En plus de l'accompagnement, ils luttent activement contre la détention, organisent des manifestations et publient régulièrement sur la situation des demandeurs d'asile, des témoignages donnant une visibilité aux personnes qui auparavant ne pouvaient pas s'exprimer publiquement. MigSzol est une jeune organisation active qui porte un regard extérieur sur la société hongroise, une association dont les membres ont une relation très proche, voire amicale avec les demandeurs d'asile et les mineurs (isolés) étrangers. La relation ne s'arrête pas à un rapport formel, et cela contribue largement au changement de l'image publique, en partie composée d'éléments faux et superficiels largement médiatisés. En tant que membres de MigSzol, ces individus, auparavant souvent considérés comme « fragiles, souffrants et passifs », deviennent acteurs⁹⁰ : ils témoignent de leur parcours migratoire, de leur vie quotidienne en Hongrie. MigSzol essaye d'aborder certains problèmes rencontrés par leurs collègues, leurs amis. Par conséquent, cette organisation est pionnière dans sa façon de donner une voix authentique aux demandeurs d'asile, mineurs (isolés) étrangers et migrants vivant en Hongrie. Depuis que la migration constitue une partie importante du discours politique actuel, les

⁸⁹ www.migszol.com.

⁹⁰Hannah Arendt (1951/1982 p. 281,282) souligne que le réfugié est « privé d'une place dans le monde qui rend les opinions signifiantes et les actions efficaces (...) Dénué de l'inscription sur la scène politique, il ne lui reste plus que son appartenance à l'humanité à l'état pur ». À MigSzol, les réfugiés sont réinscrits sur la scène politique.

organisations représentant les étrangers au pays et luttant pour leurs droits sont de plus en plus connues par la société majoritaire. MigSzol est une jeune association réactive et intrépide, ne manquant pas l'occasion de faire des remarques au gouvernement concernant la situation des demandeurs d'asile. Ils publient souvent des études de cas en interpellant les sujets victimes d'une politique migratoire défailante, et organisent des événements pour établir le lien entre les natifs et les habitants des camps de réception (MigSzol, 2013). Étant donné que l'État ne propose plus de cours de langue aux demandeurs d'asile et réfugiés, MigSzol a mis en place des cours gratuits en langue hongroise. Depuis l'automne 2014, MigSzol mène une campagne contre la détention des demandeurs d'asile en analysant les problèmes liés à la détention. De plus, ils mettent en lumière les problèmes liés aux difficultés de logement pour les réfugiés, qui les exposent au danger de passer des camps à la rue.

3. Mineurs non accompagnés et jeunes réfugiés en Hongrie. Conditions d'ici comparées aux conditions d'ailleurs

3.3.1 L'arrivée en Hongrie : accueil et conditions

Selon la définition d'un rapport de synthèse récent de l'*European Migration Network* (EMN, 2015), un mineur non accompagné est un enfant qui arrive sur le territoire des États membres non accompagné par un adulte qui serait responsable de lui de par la loi ou la pratique de l'État, et jusqu'à ce qu'il soit pris en charge par une telle personne. Ceci inclut un enfant qui est laissé seul après son arrivée sur le territoire des États membres⁹¹. En Hongrie, ce n'est qu'un début dans le développement d'un cadre de soutien adapté : le fait que les mineurs isolés étrangers sont pris en charge par la protection de l'enfance depuis 2011⁹² leur permet de potentiellement bénéficier d'un contrat « jeune majeur » et d'un accompagnement jusqu'à l'âge de 24 ans. Il convient de noter que plusieurs pays de l'Union européenne, dont l'Autriche, la Belgique, la Suède et la France, garantissent la réception des allocations d'État aux jeunes réfugiés jusqu'à l'âge de 21 ans, et que la Pologne soutient les jeunes réfugiés jusqu'à l'âge de 25 ans. Malheureusement, début 2017, le gouvernement a proposé une modification de la loi permettant aux mineurs isolés d'être protégés par la protection de l'enfance et le placement dans des centres d'accueil adaptés aux enfants. Selon cette proposition de modification de décret⁹³, les mineurs isolés étrangers ayant entre 14 et 18 ans ne seront pas placés dans des centres d'accueil adaptés aux enfants, n'auront pas le droit à un tuteur et seront obligés de passer le temps de la procédure de demande d'asile dans des zones de transit⁹⁴. Le *Hungarian Helsinki Committee* s'est adressé au tribunal de Strasbourg afin d'arrêter le transfert des mineurs non accompagnés de 14 à 18 ans aux zones de transit. Cette demande a été acceptée par le tribunal. La Coalition civile pour les droits des enfants a également exprimé son désaccord (*Gyermekjogi Civil Koalicio*, 2017). Par rapport à cette

⁹¹ “An unaccompanied minor (UAM) is a child as defined by the UN Convention on the Rights of the Child (CRC), who arrives on the territory of the Member States unaccompanied by the adult responsible for them by law or by the practice of the Member State concerned, and for as long as they are not effectively taken into the care of such a person. It includes a child who is left unaccompanied after they have entered the territory of the Member States.”

⁹² Selon la législation fondamentale de Hongrie depuis le 25.04.2011.

⁹³ Loi entrée en vigueur le 28 mars 2017.

⁹⁴ Proposition de loi T/13976, modification des paragraphes n° 1 et n° 6

proposition et a signalé au gouvernement que ceci s'oppose à plusieurs conventions internationales, notamment celle des Nations unies concernant le droit des enfants, en vigueur en Hongrie depuis 1991. Le premier établissement spécialisé dans l'accueil des mineurs non accompagnés a été mis en place en 2003 à Békéscsaba (*Oltalom Charitable Association Home for Children*). Auparavant, les structures relevant du dispositif de protection de l'enfance prenaient en charge leur hébergement. Suite aux difficultés engendrées par l'afflux massif de 2002, la nécessité de créer une structure distincte est apparue, car les foyers de placement familial existants n'offraient ni l'expertise, ni les compétences linguistiques requises pour les prendre en charge (Garamvölgyi, 2005). Le centre de Békéscsaba, destiné à les héberger, a commencé à accueillir également des enfants hongrois, et l'établissement a perdu sa vocation de centre spécialisé. Un nouveau centre a été ouvert à Nagykanizsa. Aujourd'hui, les jeunes qui souhaitent obtenir le statut de réfugié et qui sont reconnus en tant que mineurs sont placés à Fót, une petite commune près de la capitale, tandis que ceux qui ne veulent pas démarrer leur procédure d'asile sont envoyés dans une maison pour enfants (Szent Ágota Gyermekotthon) au sud du pays, à Hódmezővásárhely, et peuvent demander un permis de séjour d'un an pour raison humanitaire. Il s'agit de jeunes d'origines diverses : beaucoup viennent d'Afghanistan, du Kosovo, du Pakistan, de Somalie, du Bangladesh, de Syrie et de Serbie et sont majoritairement des garçons (Terre des Hommes, 2014). Selon un rapport récemment publié par l'EMN (2015), l'Afghanistan représentait 26% des pays d'origine de mineurs non accompagnés en demande d'asile. Le nombre de mineurs isolés demandeurs d'asile pourrait être considéré comme relativement faible au regard de celui de l'Europe de l'Ouest, mais ce nombre est un des plus importants dans la région. D'après l'Office d'immigration et de nationalité⁹⁵, jusqu'en 2007, le nombre de demandeurs d'asile tournait autour de 50-60, mais dans les années 2008 et 2009, il y a eu une forte augmentation (176 en 2008, 270 en 2009, 290 en 2013, 605 en 2014), avec une légère diminution entre 2010 et 2012 (Gagyi, 2012). Cette augmentation peut être expliquée par le fait que la Hongrie a rejoint la zone Schengen le 21 décembre 2007. En 2015, ce nombre a fortement augmenté, et le BAH a identifié 8 805 mineurs isolés parmi les demandeurs d'asile, mais 90% de ces jeunes ont disparu du système d'un jour à l'autre.

⁹⁵ En hongrois : *Bevándorlási és Állampolgársági Hivatal* (BAH).

Certains mineurs ne sont pas reconnus comme tels et, conséquemment, sont transférés dans des camps de réfugiés à Bicske⁹⁶ et dans le pire des cas, dans des centres de détention. Le test de Greulich-Pyle⁹⁷, utilisé pour la vérification de l'âge du jeune, est obsolète et souvent utilisé sans visite médicale. Un représentant d'une organisation civile affirme que l'âge des jeunes n'est souvent pas vérifié de façon délibérée et peut être utilisé comme punition contre ceux-ci (Terre des Hommes, 2014). S'ils sont reconnus comme mineurs et qu'ils expriment leur souhait d'obtenir un statut, les jeunes sont placés dans un centre pour enfants qui s'appelle *Károlyi István Gyermekotthon*. Cette institution occupe une place très importante dans le système de protection de l'enfance et accueille des enfants et adolescents avec des troubles du développement, du comportement et autres problèmes psychologiques. Avant la restructuration du système d'accueil pour ces jeunes, les mineurs isolés étaient divisés en deux groupes au sein du foyer : ceux qui avaient obtenu leur statut et leur contrat « jeune majeur », et ceux qui attendaient le résultat de leur procédure, procédure qui pouvait prendre assez longtemps et au cours de laquelle beaucoup disparaissaient du foyer et du système en général. La loi sur l'asile ainsi que celle sur la protection de l'enfance soulignent l'importance du principe de l'intérêt supérieur de l'enfant. « Pourtant, puisque la législation et les politiques ne définissent pas le principe en détail, et comme il n'y a pas de mécanismes légaux afin de déterminer l'intérêt supérieur de l'enfant, les autorités qui sont responsables de protéger l'intérêt supérieur de l'enfant doivent agir selon ce qu'elles jugent approprié » (International Organisation for Migration, IOM, 2012, p. 75). Le manque de politique migratoire nationale⁹⁸, donc adaptée au pays (HCR, 2012), rend extrêmement compliquée la gestion du cas de chaque mineur au niveau individuel, bien que cela soit un élément clef dans leur prise en charge.

⁹⁶ Lors de notre visite à Bicske, nous avons rencontré un adolescent pakistanais qui n'osait pas contester la décision d'être transféré dans un camp de réfugiés, parce qu'il avait peur des conséquences. Il disait « être content de ne pas être déporté ». Le camp de réfugiés à Bicske a fermé ses portes en 2016 suite à la décision du gouvernement.

⁹⁷ Développée en 1959 et reposant sur des données provenant d'enfants blancs caucasiens, la méthode médicale de Greulich et Pyle est utilisée afin de déterminer la maturation osseuse chez l'enfant. L'examen d'imagerie médicale est utilisé chez les demandeurs d'asile pour l'estimation de l'âge. Ce test présente une marge d'erreur de 18 mois (Feltz, 2015).

⁹⁸ « À la lumière des faits, on peut en tirer la conclusion que la gestion efficace de la migration nécessite des programmes compréhensibles et clairs, basés sur la participation (de ceux qui sont directement concernés). Ces programmes pourront assurer la voie légale des processus migratoires inévitables et le retour des immigrants illégaux, ou le remaniement de leur situation juridique » (Görbe, 2010, p. 27).

3.3.2 La vie au foyer : difficultés à plusieurs niveaux

Le nombre de mineurs isolés étrangers (MIE)⁹⁹ témoigne d'une fluctuation assez importante, mais le rapport sur la situation des mineurs isolés, publié en 2014, a identifié une tendance assez claire, qui est la croissance du nombre de demandes pour obtenir le statut de réfugié. Cela veut dire qu'il y a de plus en plus de mineurs qui veulent obtenir leur statut de réfugié en Hongrie, ou au moins qui veulent lancer la procédure. Néanmoins, il faut souligner que ces chiffres parlent d'une période qui a précédé la violente campagne antimigratoire, contribuant à l'intensification de la xénophobie, et qu'on ne possède pas de rapports actuels sur les conséquences de tels événements sur la situation des mineurs isolés étrangers et des jeunes réfugiés en Hongrie. En tout cas, le nombre grandissant de MIE a rendu leur hébergement difficile pendant longtemps : les institutions en charge de la protection de l'enfance peuvent accueillir 40 enfants dans un même lieu, tandis qu'à un moment donné, 280 MIE ont été placés dans la maison pour enfants à Fót¹⁰⁰. Pour beaucoup, il s'agit juste d'un hébergement temporaire, et ils quittent l'endroit après quelques semaines ou quelques mois. Le rapport de Terre des Hommes (2014) souligne que bien que les professionnels aient pour obligation de signaler la disparition des enfants, ceci n'a pas été fait. Le rapport mentionne que ces signalements ne sont souvent pas faits car la plupart des enfants qui fuguent rentrent chez leur parent biologique ou chez des amis. Or, dans le cas des mineurs isolés, devenir victime de trafic d'êtres humains est un danger bien réel. Le rapport souligne également le fait que les jeunes – surtout les mineurs d'origine étrangère mais aussi les Hongrois en général – ne connaissent pas le système de protection de l'enfance et ne font pratiquement jamais appel à ce service. Ils se retrouvent également discriminés sur le plan des allocations : en théorie, ils devraient bénéficier des mêmes conditions que n'importe quel enfant hongrois en matière de prise en charge alternative, mais ceci n'est pas le cas et « l'État ne peut pas subvenir aux besoins de ces enfants » (Terre des Hommes, 2014, p. 36).

Les processus de demande d'asile peuvent durer très longtemps, et ces jeunes en comprennent très bien l'enjeu. L'un d'eux disait, en se confiant à son assistante sociale : « Je sais qu'ils attendent mes 18 ans et puis l'État ne sera plus obligé d'assurer mon éducation. »

⁹⁹ Nous allons utiliser souvent le sigle « MIE » pour désigner les mineurs isolés étrangers, ou le terme mineurs non accompagnés, pour parler de leur situation en Hongrie en général. Nous utilisons l'expression « jeunes réfugiés » pour parler des sujets de cette recherche.

¹⁰⁰ Conversation personnelle avec un représentant d'une ONG travaillant avec des jeunes à Fót.

En raison de la forte rotation, la plupart des professionnels ont du mal à retenir les noms des jeunes. Former tout type d'attachement qui pourrait améliorer la relation semble très difficile, et l'évitement de la part des professionnels apparaît comme une manière de faire face au fait que les jeunes peuvent disparaître à n'importe quel moment¹⁰¹. Le manque d'informations¹⁰² et le sentiment d'être abandonnés¹⁰³ par le système rendent la capacité d'investir le pays comme une nouvelle patrie extrêmement difficile, et cela est souvent interprété comme un « manque de motivation » par la société d'accueil. Le mantra collectif selon lequel « la Hongrie n'est qu'un pays de transit » justifie un système défaillant et provoque une réaction de rejet chez les jeunes, qui confirme cette « vérité fondamentale ». Ainsi se crée-t-il un cercle vicieux. Les mineurs non accompagnés ayant obtenu leur statut et/ou un contrat « jeune majeur » sont dans une meilleure situation, car il y a un personnel permanent avec lequel ils peuvent établir de bons rapports. Ces éducateurs sont des modèles à suivre¹⁰⁴ pour ces jeunes, surtout lorsqu'il s'agit d'éducateurs masculins plus âgés, car la plupart des mineurs sont des garçons. Malheureusement, beaucoup de professionnels luttent contre le *burn out*. Le manque de supervision adéquate¹⁰⁵ rend leur travail extrêmement difficile et

¹⁰¹ « Je ne peux plus faire d'effort » : entretien avec un professionnel travaillant au foyer de Fót, effectué le 20 mars 2015.

¹⁰² En arrivant au foyer de Fót, les jeunes doivent déposer leur argent et leurs affaires personnelles. Ils peuvent passer des semaines à Fót sans rencontrer une personne compétente – souvent leur tuteur – qui leur expliquera les possibilités d'obtenir le statut de réfugié en Hongrie.

¹⁰³ « Nous sommes comme des pots de confiture, qui sont rangés et ensuite oubliés. » Propos de la psychologue travaillant à Fót, reprenant les plaintes d'un jeune. Entretien effectué le 22 mai 2015.

¹⁰⁴ L'importance d'une relation de confiance entre le jeune et son éducateur a été soulignée par Simmonds et Merredew (2011, p. 3) en relation avec les mineurs non accompagnés au Royaume-Uni : « Although many adolescents will begin to take some responsibility for their own health care, parental figures who know them well and are committed to their short and long term welfare are key in advising, supporting and advocating for their health needs. The need for parental support couldn't be any less true for unaccompanied asylum seeking minors especially given their lack of familiarity with the U.K. health system and their different expectations of what health care means or how it works » La méta-ethnologie des recherches qualitatives sur la résilience chez les jeunes réfugiés souligne également le rôle important des professionnels dans la vie des jeunes (Sleijpen et al., 2016).

¹⁰⁵ L'importance du travail sur les aspects contre-transférentiels a été évoquée par plusieurs professionnels travaillant auprès des demandeurs d'asile, dont Lachal (2006, 2015). Ce que ces adolescents déposent, montrent et racontent sur des modalités souvent inconscientes et transférentiellement intenses dans l'espace institutionnel impose d'en effectuer une lecture plus distanciée afin d'en saisir certains enjeux et d'ajuster les projets pensés pour eux et avec eux. Les professionnels, comme le jeune, semblent alors pris dans un mouvement réciproque d'idéalisation qui donne au travail l'allure d'une « lune de miel », et ce moment est souvent perçu comme gratifiant. C'est aussi le moment où l'adolescent peut entamer un suivi psychologique et où il va être amené à raconter son vécu. Il nous semble important de reconnaître, tant dans le travail institutionnel que psychothérapeutique en individuel, la force de ce mouvement de bascule entre idéalisation et déception, qui se trouve alimenté par la mise en place d'une forme de clivage et derrière lequel on peut facilement lire l'impact de la perte des figures parentales. Ce phénomène fait alors le lit d'un nouveau changement. On note aussi des demandes croissantes concernant des biens matériels (vêtements, loisirs, etc.), des soins médicaux ou des documents administratifs, ce qui donne rapidement le sentiment qu'il faudrait que « quelqu'un paye » pour les

peut les faire basculer vers des réactions négatives témoignant de mécanismes de défense maladaptifs. Les ONG telles que l'association Menedék proposent des activités et des ateliers de sensibilisation ; l'avenir de ces formations dépend largement des subventions, donc, leur continuité n'est pas garantie. Le rapport de l'*European Migration Network* (EMN) remarque que dans la prise en charge des MIE, l'État hongrois engage des professionnels spécialisés, comme des romologues¹⁰⁶. Même s'il s'agit de professionnels plus sensibles à l'altérité et aux enjeux liés au fait d'appartenir à des minorités ethniques, se pose la question de savoir pourquoi l'État hongrois assume qu'il existe autant de ressemblances entre mineurs isolés étrangers et Roms hongrois¹⁰⁷. Pour revenir aux éducateurs, il faut encore rajouter les tâches administratives pesantes, qui ne leur laissent que très peu de temps pour s'engager davantage avec les jeunes. À ceci s'ajoutent des salaires misérables. En raison du manque de financement, il y a très peu d'activités mises en place pour les jeunes au foyer. La maison pour enfants est située dans un cadre magnifique, entouré d'un grand parc et de petits lacs qui pourraient donner lieu à plusieurs activités. Les jeunes jouent souvent au football, mais ils ne se mélangent pas avec les enfants hongrois, qui donneraient l'opportunité de faire des liens avec les autochtones, donc avec la culture, la langue et la société hongroises. Le manque de structure a un effet destructeur sur le rythme quotidien ; beaucoup dorment pendant la journée et restent éveillés pendant la nuit.

Il faut aussi évoquer les problèmes liés à la barrière de la langue dans la vie quotidienne. Bien qu'il ne soit pas rare que ces jeunes parlent trois ou quatre langues différentes, ils ne maîtrisent souvent pas les langues européennes, donc, il n'y a pas de langue véhiculaire pour favoriser la communication. Cette difficulté est une des plus graves, car elle entrave plusieurs voire les aspects de la vie des jeunes de manière générale. Les jeunes peuvent bénéficier de

préjudices subis. La violence ainsi mobilisée demeure bien entendu une autre façon de traiter psychiquement l'impact du traumatisme, mais le changement d'expression de ce dernier, énigmatique dans son revirement, plonge là aussi les équipes éducatives dans un nouveau paradoxe puisqu'il faut à la fois tenir compte de la souffrance qui s'exprime et faire face à de puissants affects de haine. Une forme d'ambivalence plus ou moins marquée vient alors saisir les professionnels, nourrie par l'agressivité que leur fait partager l'adolescent : celle-ci peut ainsi se traduire par des doutes exprimés sur la véracité de son récit, de son parcours et de ses prétendus traumatismes ou bien par le sentiment de ne pas recueillir les bénéfices narcissiques attendus après « tout ce qui a été mis en place pour lui ». Ces réactions peuvent se trouver aussi majorées par un effet de clivage qui peut amener l'adolescent, par exemple, à aller se plaindre auprès d'autres instances (associatives notamment) de l'incompétence de la structure qui l'accueille. (Boutinaud, 2013).

¹⁰⁶ *Romani studies* est un terrain interdisciplinaire d'études ethniques qui se focalise sur l'expérience des Roms, leur origine, leur expérience de persécution et d'oppression politique, ainsi que sur leurs langues, sociétés, cultures, coutumes et traditions.

¹⁰⁷ L'amalgame au niveau des représentations des Hongrois et des réfugiés sera abordé en détails dans le chapitre 8.

cours de hongrois au foyer. Les enseignants sont formés pour apprendre le hongrois comme langue étrangère, mais ils ne reçoivent aucune formation afin de pouvoir gérer les difficultés provenant des malentendus liés aux différences culturelles, comme par exemple les conflits interethniques pendant les leçons. Le hongrois est une langue radicalement différente des autres langues que ces jeunes maîtrisent, et le sentiment de réussite ne vient pas facilement. Certains jeunes qui ne sont pas familiers avec le cadre scolaire ont aussi du mal à s’y adapter. Pendant notre visite, il nous a semblé que l’assiduité aux cours dépendait surtout de la personnalité de l’enseignant, de sa capacité à établir une bonne relation avec les jeunes, pas seulement pendant le cours, mais aussi en dehors du cours, dans un contexte plus informel¹⁰⁸. Cette remarque fait écho avec les résultats d’une recherche effectuée aux Pays-Bas (Pinto-Wiese et Burhorst, 2007), attirant l’attention sur l’idée que les MIE pourraient bénéficier d’un placement en famille d’accueil ou avoir des contacts avec des familles pour un soutien et des interactions régulières. Selon une recherche effectuée en Norvège, les mineurs non accompagnés placés en famille d’accueil ont un niveau de dépression plus bas que ceux qui vivent en institution (Braien et Christensen, 2011, citent Oppedal, Seglum et Jensen, 2009). Malheureusement, les mineurs non accompagnés n’ont toujours pas accès aux familles d’accueil en Hongrie. Se sentir soutenu par les parents et la communauté est un facteur important pour ces jeunes, et leur besoin de passer du temps avec leurs enseignants, dans un contexte informel, peut être un moyen d’essayer de recréer et de remplacer ce soutien manqué. Dans le roman *Dans l’eau il y a des crocodiles*, inspiré d’une histoire vraie d’un jeune d’origine afghane, il écrit : « That whole day was fantastic. The next few days were fantastic. I would happily have stayed there forever. Because when you are welcomed by people who treat you well – but in a natural way, without being intrusive – then you just want to go on being welcomed » (Gerda, 2011). Cependant, la recherche de Bronstein, Montgomery et Dobrowolsky (2012) effectuée en Angleterre préconise une approche prudente par rapport au placement des MIE en famille d’accueil. Elle souligne que le manque de standardisation des familles d’accueil (en ce qui concerne leurs compétences et formations, leur localisation, leurs préférences culturelles, religieuses et linguistiques) produit une grande variabilité dans la qualité d’accueil et que des placements non appropriés des MIE en famille d’accueil pourraient générer des conflits et renforcer le sentiment d’isolement.

¹⁰⁸ « Parfois il suffit tout simplement d’être avec eux », dit un professeur de hongrois travaillant au foyer de Fót.

Quant au travail psychosocial, qui serait crucial pour les jeunes, il y en a très peu. Aujourd'hui, comme le souligne une psychologue qui intervient auprès des jeunes, il n'y a pas encore de projets de prévention afin de les mettre en garde contre les addictions et les rapports sexuels non protégés. En conséquence, beaucoup deviennent parents très tôt et sont obligés de quitter l'école pour travailler¹⁰⁹. Fait encore plus étonnant, ces jeunes ne peuvent pas bénéficier d'une aide psychologique permanente. Cela ne permet pas un travail thérapeutique suffisant, même pas la gestion des états de crise. En effet, il y a un besoin fondamental de mettre en place une permanence psychologique. La nécessité de cette permanence ne concerne pas seulement les psychologues, mais aussi les autres professionnels travaillant auprès de ces jeunes qui ont vécu des pertes traumatisantes et qui ont besoin de personnes stables afin d'éviter la re-traumatisation liée à la disparition des personnes importantes dans leur vie. Parler de sa souffrance avec un psychologue semble stigmatisant pour les jeunes, parmi lesquels beaucoup disent : « Je ne veux pas parler avec vous, je ne suis pas fou¹¹⁰ ». Les groupes de parole, selon la psychologue d'une ONG, seraient plus utiles afin de pouvoir déstigmatiser la souffrance psychologique et créer des liens entre jeunes. Les MIE sont considérés comme une population vulnérable (HCR, 2013) et ceci concerne également leur santé mentale. Certaines études comparatives montrent une psychopathologie plus élevée chez les mineurs non accompagnés, due aux effets cumulatifs du stress (Endersby, 2006) : état de stress post-traumatique mais aussi anxiété, dépression, pathologie *borderline*, psychose. Pourtant, les résultats doivent être pris avec prudence car il s'agit de groupes très hétérogènes sur le plan des langues et des cultures. Parmi les jeunes que l'équipe d'Avicenne¹¹¹ reçoit en consultation, une proportion non négligeable présente des symptômes de transe et de possession. De Coignac et Baubet (2013) proposent les points de réflexion suivants : l'analyse des symptômes en tenant compte de la période spécifique du développement que ces jeunes traversent, c'est-à-dire l'adolescence, particulièrement concernant les enjeux de construction identitaire ; ensuite, un cadre thérapeutique prenant en

¹⁰⁹ Ceci affecte également des jeunes Afghans qui restent en Afghanistan : pour beaucoup, « servir » la famille implique l'interruption de leur éducation et le sacrifice de leurs ambitions personnelles. Paradoxalement, la volonté de prouver l'adhésion aux valeurs culturelles peut reproduire l'injustice sociale (Eggerman & Panter-Brick, 2010).

¹¹⁰ D'autres études, par exemple celle d'Ellis, McDonald, Klunk-Gillis et *al.* (2010), remarquent également le fait que beaucoup de jeunes ne cherchent pas d'aide auprès des services de santé mentale car ils les trouvent stigmatisants. Cette réticence chez ces jeunes à consulter des psychologues est également remarquée par Marine Pouthier (2016), qui travaille en tant que psychologue à l'aide sociale à l'enfance à Paris.

¹¹¹ L'équipe de psychiatrie de l'hôpital d'Avicenne de Bobigny, en région parisienne, propose une prise en charge d'une approche transculturelle et pluridisciplinaire aux jeunes et familles.

compte la dimension transculturelle et les enjeux pré-, péri- et postmigratoires pour une meilleure compréhension de l'expérience subjective de ces adolescents. Dans la Hongrie actuelle, ces points qui viennent d'être évoqués sont peu présents dans la prise en charge des jeunes demandeurs d'asile et réfugiés. Pour revenir un peu à l'adolescence, cette période cruciale ne sera pas abordée du point de vue psychologique, surtout parce qu'elle n'existe pas, ou du moins pas dans la même forme, dans plusieurs cultures non occidentales. Il semble néanmoins important de proposer quelques pistes de réflexion sur la manière dont la migration altère le processus de construction identitaire des jeunes migrants ou réfugiés, qui se retrouvent dans un pays d'accueil qui leur attribue le statut d'adolescent. Selon Akhtar (1995), on peut considérer la migration comme la troisième phase du processus de séparation-individuation. En effet, c'est un mécanisme qui peut réorganiser la construction identitaire et réactiver les stades précédents du développement identitaire. Le migrant doit être en capacité de faire le deuil des objets perdus, intégrer les nouveaux modèles et valeurs identificatoires. Le travail de deuil, dans le contexte de la migration, est un mécanisme complexe. L'objet perdu n'est pas que le pays natal et les liens familiaux, mais c'est l'identité dans sa totalité qui sera remise en question (Moro, 2009). Faire le deuil du pays natal est un processus compliqué, où « natal » fait référence à la mère, à tout ce qui est précoce, dont toute notion « familiale » est issue. On peut se poser la question de savoir comment ces jeunes mineurs non accompagnés arrivent à trouver d'autres modèles identificatoires que leurs parents, tandis que l'image de leurs parents reste souvent idéalisée. D'une part, la migration maintient des liens forts avec les origines, l'enfance, les parents ; d'autre part, la nouvelle langue du pays d'accueil coupe le jeune de son enfance, de tout ce qui est archaïque, ce qui pourrait permettre une ouverture sur le monde. Une nouvelle langue peut-elle devenir un espace transitionnel, rempli d'éléments nouveaux qui contribuent à la construction identitaire ? Est-ce que l'hypermaturité de certains adolescents et jeunes adultes est le signe d'une identité mature et accomplie, ou cache-t-elle des problématiques non élaborées ? L'étude de Ndengeyingoma et al. (2014) sur la construction identitaire de réfugiés adolescents d'origine subsaharienne grandissant au Canada a identifié trois grandes catégories (les caractéristiques personnelles, les relations interpersonnelles et les caractéristiques environnementales) que certaines sous-catégories facilitaient, tandis que d'autres créaient des obstacles à la construction identitaire. La capacité de s'autocritiquer, les valeurs familiales, la proximité de plusieurs cultures étaient identifiées comme des facilitateurs du développement de l'identité personnelle pour les jeunes migrants. Un des aspects les plus importants dans la vie de ces

jeunes concerne les études. Malheureusement, en plus de la barrière de la langue, les jeunes mineurs font face à des problèmes hors de leur contrôle et liés à la bureaucratie. En effet, s'inscrire à l'école n'est pas possible pendant l'année scolaire ; les jeunes doivent donc attendre jusqu'à la rentrée suivante, et cette attente peut même prendre un an. D'après les rapports d'EMN (2014), la participation des jeunes n'est pas complètement garantie. Au lycée Imre Bródy¹¹², les jeunes ne sont scolarisés que deux jours sur cinq. Un cursus spécialisé et des classes regroupées sont encore à développer, et plus d'enseignants doivent être formés. Cela dit, beaucoup de jeunes ont exprimé leur approbation à l'égard des enseignants, qui se sont montrés intéressés par leurs parcours, leurs cultures et leurs expériences migratoires. Pouvoir aller à l'école est un rêve pour les jeunes, mais il est également accompagné d'un sentiment de culpabilité, car leurs frères, sœurs et cousins restés au pays ne peuvent pas bénéficier de ce privilège dont eux profitent. Ces jeunes choisissent souvent le monde du travail pour envoyer de l'argent à leur famille au lieu d'aller à l'école, afin de compenser le sentiment de culpabilité qu'ils éprouvent¹¹³. Pour ceux qui arrivent avec le rêve de suivre des études supérieures, la confrontation avec la réalité peut s'avérer difficile : l'État hongrois ne finance pas l'enseignement supérieur des jeunes réfugiés¹¹⁴.

3.3.4 Jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur »

La restructuration du système d'accueil des jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur » s'est produite pendant la période suivant la crise humanitaire en Hongrie, période pendant laquelle des vagues immenses de demandeurs d'asile ont traversé le pays, et où certains entretiens de recherche ont été réalisés. Les changements au niveau de la prise en charge des jeunes étaient prévus bien avant ces événements, mais ils ont probablement accéléré le processus. Le foyer de Fót a dû faire face à l'arrivée imprévue de centaines de mineurs non

¹¹² Deux lycées sont spécialisés dans la scolarisation des mineurs non accompagnés et des jeunes demandeurs d'asile: l'école Imre Bródy et l'école Károly Thán.

¹¹³ Selon Christiansen et Foighel (1990), encourager la migration des jeunes comme moyen de protection chez les parents crée le paradoxe suivant : « Nous t'aimons tellement que nous allons t'envoyer dans un pays que nous ne connaissons pas du tout, où nous ne sommes jamais allés, et nous le faisons pour te protéger. Cela dit, il se peut qu'on ne se revoie jamais. » Ce paradoxe peut entraîner chez les jeunes un sentiment de culpabilité d'avoir évité le danger dont leur famille est toujours victime, et d'être porteurs de l'investissement économique de toute leur famille. Ils peuvent également se sentir honorés et en même temps punis par le fait d'être porteurs de l'espoir de leur famille. Un autre type de projet migratoire concerne par exemple les jeunes harragas (les jeunes Algériens s'appellent « brûleurs), qui décident d'émigrer, car l'émigration manifeste pour eux la seule forme de réalisation de soi. Les migrants qu'ils connaissent constituent, dans l'imaginaire des jeunes, des modèles de réussite sociale et des exemples à suivre (Khaled, 2013).

¹¹⁴ La scolarité est obligatoire jusqu'à l'âge de 16 ans en Hongrie. Les mineurs non accompagnés qui ont moins de 16 ans ont automatiquement le droit d'être scolarisés.

accompagnés, rendant impossible la prise en charge adéquate des « anciens » mineurs, aujourd'hui jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur ». En effet, les mineurs isolés étrangers ont eux aussi le droit de bénéficier d'un contrat « jeune majeur », aux mêmes conditions que les enfants hongrois, dès lors qu'ils ont pu bénéficier d'une protection internationale, c'est-à-dire, s'ils ont réussi à obtenir un statut de réfugié ou de protégé. Pourtant, comme le souligne le *Hungarian Helsinki Committee*, la nature prolongée du processus de demande d'asile empêche souvent que ces jeunes puissent bénéficier d'un contrat « jeune majeur ». La situation des nouveaux arrivants pendant cette brève période de crise témoignait d'un chaos total du système, et leur suivi était presque impossible, car ils disparaissaient d'un jour à l'autre¹¹⁵. D'après certains professionnels, les jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur » étaient négligés à Fót, sans accompagnement, sans liens de qualité avec les professionnels, ce qui semble contredire d'autres témoignages. À la lumière de ces informations contradictoires, il est difficile d'avoir un aperçu exact des conditions de la prise en charge à Fót, mais la décision de transférer les jeunes visait avant tout une meilleure possibilité d'intégration offerte par la capitale. Les jeunes réfugiés ont été transférés à Budapest, dans des foyers différents, ayant aussi pour but de les préparer à la vie autonome¹¹⁶. Parmi les jeunes, les mineurs et les majeurs n'ont pas été placés dans le même foyer. En raison de la crise humanitaire attirant toute l'attention, les circonstances de la restructuration n'étaient pas claires¹¹⁷ ; la prise de contact avec les professionnels en charge des nouveaux foyers d'accueil, ainsi qu'avec les jeunes, est difficile. D'après la directrice d'un des foyers, il y a des jeunes qui ont disparu du système pendant la période de restructuration, et qui ne se sont jamais présentés à leurs nouveaux foyers. Les majeurs sont placés à Pestújhely et Cseppekő utca, les mineurs au foyer Erzsébet et dans une maison pour enfants située dans une banlieue budapestoise. Presque tous les jeunes travaillent à côté de l'école afin de pouvoir soutenir leurs familles mais aussi eux-mêmes, car l'aide financière qu'ils reçoivent de l'État ne garantit pas la couverture des dépenses. Malheureusement, beaucoup sont exploités et travaillent sans contrat dans la restauration.

¹¹⁵ Conversations personnelles avec des professionnels.

¹¹⁶ *lakásotthon* signifie, dans le système hongrois, une structure où les jeunes sont accueillis dans des maisons familiales et pas dans un foyer pour enfants. Il ne s'agit pas d'une famille d'accueil non plus, les jeunes sont aidés et surveillés par des éducateurs (spécialisés).

¹¹⁷ De nombreuses associations non gouvernementales travaillant en partenariat avec les structures accueillant les jeunes n'étaient même pas au courant du fait que les jeunes réfugiés étaient placés et que les professionnels de Fót n'étaient plus les personnes de référence.

La loi commune de la protection de l'enfance est applicable aux mineurs isolés étrangers en Hongrie. L'amendement de la loi 1998/15 relative à la protection de l'enfance va en direction des mineurs isolés étrangers. Le placement des mineurs isolés étrangers de Fót dans des foyers à Budapest avait pour but de porter plus d'attention à ces jeunes, et surtout, de promouvoir leur intégration. À première vue, il semble que la restructuration du système, mise en place pour les jeunes réfugiés mineurs et ceux avec un contrat « jeune majeur », soit beaucoup plus adaptée que leur isolement loin de la capitale. L'accompagnement de ces jeunes mineurs et majeurs étrangers est une question qui concerne la protection de l'enfance, car selon les lois européennes récemment introduites, ils sont des mineurs ou des jeunes adultes en premier lieu et ne sont réfugiés qu'en deuxième lieu. Ces modifications de la prise en charge semblent donc suivre une politique migratoire européenne, une pensée européenne. Malheureusement, ce n'est qu'en théorie que les jeunes migrants sont considérés au même niveau que leurs camarades hongrois. Lors de l'entretien que nous avons pu effectuer avec la directrice d'un des foyers pour enfants où certains mineurs isolés étaient placés, elle nous a informée que ceux-ci sont victimes de discrimination de la part de la loi, qui différencie nettement les mineurs/majeurs étrangers et les jeunes Hongrois. Ces discriminations concernent des avantages mais aussi des ressources humaines. Ces jeunes bénéficient de moins de soutien¹¹⁸ que les jeunes habitants du pays. Les nouveaux changements semblent être de simples gesticulations, et derrière les coulisses, on retrouve les mêmes difficultés, notamment la discrimination et les problèmes liés à leur intégration, qui ne disparaissent pas mais qui changent de nature.

Outre l'amendement de la loi légalisant la discrimination entre Hongrois et mineurs isolés/jeunes migrants, la procédure de placement de ces jeunes pourrait également être critiquée. Malgré le fait que leur placement a été prévu depuis mai 2014, ceux-ci, qui sont les plus concernés par la décision, n'ont été prévenus qu'à la dernière minute¹¹⁹. Ce changement a produit chez beaucoup une nouvelle rupture traumatisante, à la fois avec le lieu qu'ils ont connu et investi pendant assez longtemps et avec les autres jeunes étrangers avec qui ils ont pu établir un lien de confiance. Lors d'une visite dans un foyer pour enfants où cinq jeunes ont été placés, leur malaise envers ce nouveau lieu était palpable : leur méfiance envers les

¹¹⁸ Les mineurs isolés reçoivent deux paires de sous-vêtements au lieu de six. La loi énonce qu'il faut un adulte-superviseur pour un groupe comptant 12 enfants, mais concernant les mineurs isolés/jeunes migrants, ce chiffre est de 25. Ils bénéficient donc de moins d'accompagnement personnel que les Hongrois.

¹¹⁹ Ceci est vrai pour les jeunes Hongrois placés, qui devaient déménager afin de libérer les places pour les jeunes réfugiés. D'après les éducateurs, eux aussi ont très mal vécu ces changements.

professionnels ainsi que leurs réactions témoignant d'une susceptibilité extrême envers l'environnement. Ces jeunes étaient presque sidérés par ce changement brusque et brutal, qui aurait pu contribuer à une re-traumatisation. Beaucoup de liens ont été fragilisés par le fait qu'on a ignoré la sensibilité de ces jeunes concernant la séparation, à laquelle ils ont déjà été confrontés et souvent de manière brutale. De plus, et peut-être en conséquence de cela, de nombreux jeunes ont disparu complètement pendant le processus de placement. Nous avons appris que des séminaires de sensibilisation des professionnels aux différences culturelles étaient prévus depuis mai 2015, mais ils n'ont jamais été réalisés malgré un fort besoin exprimé par ces professionnels.

Contre toutes ces interventions effectuées de manière maladroitement voire brutale, beaucoup de jeunes témoignent d'une résilience extraordinaire. Apparemment, il n'y a pas de conflits considérables entre les jeunes Hongrois et les jeunes migrants. Les professionnels travaillant dans le domaine de la protection de l'enfance sont sensibles au fait que ces jeunes migrants supportent moins bien un cadre strict et les contraintes que les jeunes autochtones, qui ont toujours vécu dans un tel cadre (culturel et institutionnel) et qui sont d'une certaine manière moins indépendants que ces jeunes ayant traversé plusieurs pays jusqu'à la Hongrie. Pourtant, la question de la confiance se pose des deux côtés, à la fois chez les jeunes migrants et chez les professionnels. Ne sachant pas où et avec qui ces jeunes passent leur temps, ces derniers sont inquiets de leur silence. Une directrice raconte également que les jeunes Hongrois sont solidaires avec les jeunes migrants, aussi parce que ces derniers se retrouvent dans une situation encore plus compliquée que la leur¹²⁰ ; l'empathie des Hongrois envers ces jeunes réfugiés naît du sentiment qu'ils souffrent encore plus qu'eux. La crise humanitaire a également fait écho chez les jeunes Hongrois placés en foyer : certains ont demandé à leurs éducateurs d'aller visiter les jeunes dans les gares où ils se sont installés et de leur apporter des vêtements, de la nourriture...

En prenant contact avec ces structures, on peut se rendre compte des difficultés et des frustrations auxquelles les professionnels font face : comment faire connaissance avec ces jeunes, qu'est-ce qu'ils cachent derrière leur histoire, et comment peuvent-ils se reconstruire ici ou ailleurs avec les traumatismes qu'ils ont vécus ? La communication reste compliquée en raison de la barrière de la langue. Malgré le fait que certains jeunes apprennent le hongrois,

¹²⁰ Un jeune Hongrois a dit à un jeune Afghan : « Qu'est-ce que ça doit être difficile pour toi de ne plus avoir ta maman et ta famille. »

ils ne sont pas encore capables de comprendre les nuances de la langue, et les malentendus peuvent facilement déstabiliser les liens¹²¹, surtout dans cette période de restructuration où les jeunes doivent établir de nouveaux liens avec de nouvelles personnes.

Bien que beaucoup d'éducateurs travaillent dans le domaine de la protection de l'enfance depuis longtemps et connaissent bien les difficultés psychosociales qui y sont associées, les mineurs isolés étrangers constituent un terrain complètement inconnu pour eux¹²². Ne recevant aucun soutien dans leur travail avec des jeunes souvent traumatisés, ils ne peuvent pas développer les représentations et les projections qui guident leur pensée par rapport à ces derniers¹²³. Heureusement, les professionnels soulignent que les jeunes sont très différents les uns des autres et qu'on ne peut pas parler d'un profil typique. Par contre, ce caractère atypique peut être compris dans un sens négatif : « Ils sont très loin de l'idéal », dit un éducateur. Par rapport à la manière dont ils imaginent l'idéal, il explique que ceux qui suivent les normes les intériorisent et les intègrent. Les éducateurs ayant de l'expérience auprès des MIE semblent plus tolérants et arrivent à utiliser leur expérience pour former des liens avec de nouveaux jeunes, ce dont témoigne l'entretien présenté dans le chapitre 8.

De manière générale, les éducateurs se sont montrés disponibles pour participer à cette recherche, mais ont exprimé souvent une certaine réticence par rapport à celle-ci. En effet, ils savent que les jeunes eux-mêmes sont souvent réticents, n'aiment pas être repérés et sont méfiants envers les autres. Un éducateur dit : « Ils vont vous mentir. Ils vont raconter n'importe quoi. Ils disent ce qui les arrange. Ils vont dire oui, puis ils ne vont pas venir au rendez-vous. Ils veulent tous obtenir la nationalité hongroise pour partir en Allemagne ou en Angleterre. » Suite à la discussion avec les professionnels, beaucoup ont exprimé le souhait que nous leur transmettions des commentaires et des échos des entretiens, comme si la recherche pouvait leur apporter un éclairage voire leur permettre de « décoder » ces jeunes énigmatiques. Heureusement, ils ont accepté notre refus par rapport à leur souhait, quand nous avons évoqué notre obligation de respecter le secret professionnel.

¹²¹ La directrice d'un foyer pour enfants donne l'exemple suivant. Elle a demandé à un jeune de sortir de la salle (*menj ki* en hongrois), une consigne que celui-ci a mal comprise car il a entendu « va-t-en » (*menj el* en hongrois). Il a compris que la directrice voulait qu'il parte de la maison pour enfants et même du pays.

¹²² Conversation personnelle avec un éducateur qui dit avoir 30 ans d'expérience dans le travail auprès des enfants placés en foyer.

¹²³ Un des éducateurs parle d'un des jeunes comme de « Prince Persan », car il est apparemment issu d'une famille riche, est seulement venu en Europe pour s'amuser et, grâce à ses réseaux, « gagne trois fois plus qu'un Hongrois ». Le même éducateur parle d'un autre jeune sévèrement traumatisé, qui s'isole, ne s'intéresse à rien, surtout pas à l'école, n'a pas de relations avec les autres et traîne avec des jeunes pour faire la fête...

II. Partie empirique

Chapitre 4 : Terrain et méthode

4.1 Études de terrain et questionnements

« Le temps qui précède ce départ ainsi que le jour même du départ et les mois qui les suivront, seront marqués par une grande vulnérabilité psychique caractérisée par une plongée affective hors temps, hors espaces dans un fonctionnement qui se rapproche d'un épisode maniaco-dépressif. »

(Yahyaoui, 2009, p. 87)

Afin de cibler les futurs sujets de cette recherche en Hongrie, plusieurs étapes de pré-études ont été envisagées, comprenant des rencontres avec les professionnels, les organisations d'aide et des visites de terrain. La première visite a été effectuée lors de la prise de contact avec les organisations d'aide avec qui nous avons pu visiter divers camps de réfugiés et faire quelques entretiens avec les jeunes demandeurs d'asile, réfugiés et mineurs isolés étrangers. Il a fallu sans doute un certain temps afin de retrouver une place et de se familiariser avec la situation actuelle des mineurs isolés et des jeunes réfugiés. La première visite a donné lieu aux entretiens avec les groupes civiques, les ONG et d'autres professionnels travaillant dans ce domaine, puis aux visites de deux camps de réfugiés et à une brève période de bénévolat avec les psychologues de la Fondation Cordelia¹²⁴.

La deuxième visite avait pour but de découvrir le lieu où les mineurs isolés étrangers sont accueillis dans le cas où ils sont reconnus comme mineurs. Cette visite s'est donc déroulée à la maison pour enfants Károlyi István, qui se trouve dans une petite ville, Fót, près de la capitale¹²⁵. Peu après la fin de la crise migratoire en Hongrie, des changements considérables ont eu lieu par rapport au placement des jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur » : vivant regroupés à Fót, ils ont été transférés à Budapest et répartis entre plusieurs foyers pour enfants et jeunes adultes.

La troisième étape de la pré-étude était complètement imprévue, mais elle a contribué largement à la compréhension des difficultés auxquelles les mineurs et jeunes adultes isolés ont dû faire face pendant la période de l'été 2015.

¹²⁴ Voir le sous-chapitre « Présentation des organisations ».

¹²⁵ Les conclusions de ces deux étapes de la pré-étude seront abordées dans les chapitres sur la situation des mineurs isolés étrangers en Hongrie et sur les organisations d'aide.

4.2 Mineurs isolés dans la foule de réfugiés

Pendant cette période, d'un jour à l'autre, la Hongrie s'est retrouvée face à une crise humanitaire : des flux immenses de demandeurs d'asile entrent sur le territoire hongrois. La construction de grillages¹²⁶, comme solution de la part du gouvernement pour empêcher le flux, ne fonctionne pas. Certes, la Hongrie n'a pas de moyens pour pouvoir accueillir un tel nombre de personnes, mais le refus du gouvernement de répondre aux besoins essentiels des arrivants témoigne d'une forme d'hostilité. Les demandeurs d'asile expriment clairement qu'ils ne veulent que traverser la Hongrie, mais étant donné les réglementations européennes et faute de documents valides, ils ne peuvent pas être autorisés à quitter le pays, même s'ils sont en possession de tickets de train. La convention de Dublin impose que les empreintes digitales des arrivants soient prises, et qu'ensuite, ces personnes soient transférées dans les camps de réfugiés. Confrontés à un État qui rejette l'idée d'accueillir des réfugiés et qui refuse de fournir la moindre aide humanitaire, ces gens ont un seul but : quitter la Hongrie dès que possible et refuser que leurs empreintes digitales soient prises, par peur d'être renvoyés. Les conflits entre policiers et demandeurs d'asile sont réguliers, et le désespoir pousse de plus en plus d'arrivants à avoir recours à des passeurs, aboutissant à des tragédies¹²⁷. La situation s'aggravant pendant le mois d'août, le gouvernement est obligé d'agir, mais ses interventions ne sont que de simples gesticulations politiques et sont loin d'améliorer ou d'apaiser la situation. L'organisation civile « Migration Aid » critique ouvertement le gouvernement en soulignant que par son refus d'aider les associations, « ils font gagner plus de 9 millions d'euros aux passeurs » (Szabó, 2015).

Voyant les gares de Budapest (la gare de l'Est, la gare du Sud et la gare de l'Ouest) se transformer en camps de réfugiés, le gouvernement désigne des zones de transit, où les demandeurs d'asile ont la possibilité de prendre une douche, d'utiliser les toilettes et de manger. Pourtant, ces zones ne sont pas adaptées pour accueillir autant de personnes, ne règlent pas les problèmes d'hygiène, ne servent pas d'abris et ne fournissent pas de nourriture

¹²⁶ Il n'y a pas qu'en Europe que la construction de la barrière anti-migrants a provoqué des réactions négatives : selon Tárki (2015), la campagne de publicité anti-immigration du gouvernement n'a pas augmenté le sentiment d'hostilité envers les migrants chez les Hongrois, mais a eu l'effet contraire. L'attitude hostile envers les migrants a légèrement diminué en Hongrie.

¹²⁷ Le 27 août, à quelques kilomètres de la frontière hongroise, une camionnette a été retrouvée avec 71 morts, qui ont suffoqué en essayant de traverser la frontière entre la Hongrie et l'Autriche (HVG, 2015).

convenant aux personnes¹²⁸. L'État semble donc abandonner ces arrivants et les laisser à la charge des bénévoles qui essaient de remédier aux défaillances du gouvernement. Ce sont ces bénévoles qui sont sur le terrain, qui essaient de répondre aux besoins des gens en leur distribuant des plats chauds, des vêtements, des couverts et en utilisant leur savoir professionnel¹²⁹ afin d'aider les plus vulnérables. Ayant travaillé pendant trois semaines en tant que bénévole avec un groupe civil humanitaire, nous avons remarqué combien les mineurs isolés étaient plus en difficulté même par rapport aux autres demandeurs d'asile arrivant en famille. D'habitude, les personnes arrivant en famille, surtout les bébés, les enfants et les femmes enceintes, attirent beaucoup les bénévoles et ces derniers ont tendance à favoriser les petits lorsqu'il s'agit de leur fournir de la nourriture, des vêtements et un abri. Ceci n'est pas le cas concernant les mineurs isolés étrangers, qui sont presque tous des hommes. Voyageant seuls, ils rejoignent les groupes qui se sont formés spontanément dans le pays de transit (en l'occurrence la Hongrie). Ces groupes donnent souvent l'impression que les jeunes sont entourés, mais ceci n'est pas le cas. Les personnes peuvent disparaître d'un jour à l'autre et les jeunes passent d'un groupe à l'autre pour ne pas être seuls. Vu de l'extérieur, les aidants ne voient que les groupes importants de jeunes hommes qu'ils appréhendent un peu, malgré la politesse dont leur conduite témoigne. En distribuant de la nourriture aux personnes dans les zones de transit, nous avons remarqué que ces jeunes hommes ne demandent jamais en premier les sandwiches et respectent le fait que les enfants et les familles doivent passer avant eux. Le même effet se produit lorsqu'il s'agit des vêtements ou lorsqu'ils essaient d'obtenir des informations. Il y a parmi eux des leaders qui émergent, et ceux qui parlent anglais font la traduction entre aidant et aidé, facilitant ainsi le travail des bénévoles. Ils aident souvent les bénévoles à porter les sacs lourds, et réprimandent les autres lorsqu'ils ne respectent pas ce qui leur est demandé par des bénévoles. Il faut mentionner les jeunes réfugiés (arrivés en Hongrie il y a quelques années, en famille ou seuls) qui rejoignent les groupes civils afin d'aider ces anciens expatriés en faisant la traduction et en sensibilisant les bénévoles aux différences culturelles. La circulation des fausses informations rend la situation des mineurs isolés encore plus difficile. Pour en donner un exemple, beaucoup parmi eux pourront être accueillis à Fót en tant que mineurs isolés étrangers, et en conséquence, ils seront nourris et auront un abri, mais ils n'en

¹²⁸ Les zones de transit ne fournissent que des sandwiches ou des biscuits deux fois par jour et proposent souvent des nourritures immangeables pour des personnes musulmanes, comme des produits contenant du porc.

¹²⁹ Médecins, interprètes, cuisiniers bénévoles.

profitent pas à cause d'une fausse rumeur prétendant qu'ils y seront enfermés. La maison pour enfants de Fót est également surchargée, et d'après la directrice¹³⁰, les jeunes qui ont leur statut, leur contrat « jeune majeur » et leur contrat d'intégration¹³¹ sont relégués au second plan, car beaucoup d'attention est focalisée sur la vague de nouveaux arrivants. La crise humanitaire déstabilise le fonctionnement et les principes de la politique migratoire. Le comportement du gouvernement et de certains habitants évoque, au niveau collectif, des parallèles avec le manque de solidarité caractérisant la Hongrie pendant la Deuxième Guerre mondiale, lors de la déportation des juifs hongrois en 1944¹³². Les mineurs et jeunes adultes isolés qui arrivent pendant cette période-là en Hongrie sont souvent plus vulnérables que les petits enfants : ils passent plus facilement inaperçus, bénéficient de l'aide humanitaire en dernier et à cause des fausses informations, semblent être très exposés aux passeurs.

4.3 Les conclusions des entretiens informels

Les observations effectuées sur le terrain ainsi que les entretiens exploratoires informels ont permis une familiarisation avec la réalité du terrain et le développement d'un guide d'entretien pour la recherche. Les entretiens exploratoires comprenaient des questions ouvertes pour éviter d'être trop directif et laisser le contenu libre¹³³. Ceci a permis d'identifier certains thèmes qui réapparaissaient (par exemple : le rôle des liens sociaux), ceux qui étaient évités (le passé, le « là-bas ») et ceux qui étaient encore à nuancer ou à introduire autrement (le passé, la famille). En rencontrant les professionnels des organisations d'aide et en nous immergeant dans le domaine immense de la demande d'asile, nous avons retrouvé l'idée que la Hongrie est vue comme un pays de transit, que les demandeurs d'asile, y compris les MIE, ne veulent pas investir. Cette déclaration n'est pas seulement présente dans les médias mais également dans les discours des professionnels du domaine¹³⁴. Consciemment et inconsciemment, nous avons adhéré complètement à ce discours sur la Hongrie comme pays

¹³⁰ Conversation personnelle avec Mme Jananné Raoufi Fatana, ancienne directrice de la section où les MIE sont accueillis. Interview effectuée le 3.08.2015.

¹³¹ <http://www.bmbah.hu>.

¹³² Cet élément, touchant une histoire traumatique du pays, sera abordé dans le chapitre 8 consacré aux pré-contra-attitudes culturelles collectives.

¹³³ Les questions étaient les suivantes : depuis quand sont-ils en Hongrie ? Comment vivent-ils en Hongrie ? Que font-ils en Hongrie ? Quelles sont leurs difficultés ? Quels sont leurs projets d'avenir ? Ont-ils des amis ? En quoi la Hongrie est-elle différente de là-bas ?

¹³⁴ Menedék Alapítvány, Cordelia Alapítvány et MigSzol.

de transit, et avant d'effectuer quelques entretiens informels avec les jeunes réfugiés, nous avons envisagé des réponses lourdes et négatives concernant leur vécu, et une relation plutôt tendue avec ce pays ou un discours plutôt formel et neutre, en n'entrant pas dans certains détails. Or, ce n'était pas tout à fait le cas. Ce petit chapitre sur la pré-étude a une importance particulière, parce que celle-ci a attiré l'attention sur la question des contre-attitudes individuelles mais aussi collectives, ce qui permet une meilleure compréhension de cette relation extrêmement complexe et compliquée entre étrangers et autochtones. De plus, nous avons compris que les jeunes qui sont dans une situation extrêmement précaire, c'est-à-dire sans statut de réfugié, ont du mal à penser le « là-bas » : « My head is here now. »¹³⁵ Ceci a attiré l'attention sur l'importance d'être prudent par rapport au ciblage des sujets de recherche. En effectuant les entretiens avec les jeunes demandeurs d'asile, une réticence assez forte a été observée par rapport à leur passé et à leur vision du passé-présent-futur. Chez les demandeurs d'asile, on peut constater que les expériences traumatiques, autant que leur déracinement et leur statut précaire dans le pays d'accueil, déstabilisent plusieurs de leurs repères (Boyet, Garot, Achard et *al.*, 2008). Ces repères incluent trois dimensions :

1. Le temps : le sujet est suspendu dans le temps, dans sa chronologie interne. Il est dans un statut d'absence de statut, d'absence de droits, un instantané qui peut parfois s'éterniser. Kohli et Connolly (2009) soulignent que la demande d'asile entraîne certains défis spéciaux concernant la gestion du temps. Les longues périodes de désœuvrement sont marquées par des périodes d'activités liées au processus de demande d'asile, pendant lesquelles le temps est prolongé et compacté en raison de la vitesse et du rythme de la demande d'asile. Les moments, heures, jours et années peuvent passer en consommant le temps, en le regardant défiler. Cependant, chaque portion du temps dépend du contexte, et les années passent vite lorsque l'âge adulte approche. À certains égards, c'est l'expérience du purgatoire en attendant dans l'incertitude. Kohli (2009) rapporte que les jeunes qui se retrouvent dans de telles situations veulent que le temps s'arrête et simultanément qu'il passe plus vite. Ce genre de sentiment génère un piège où aucun mouvement de temps ne correspond à un rythme qui serait sécurisant pour le sujet. Entre-temps s'effectuent la maturation et les transitions psychologiques en tant que troisième dimension du mouvement¹³⁶,

¹³⁵ « Ma tête n'est plus là-bas. » Entretien effectué en avril 2015 avec un jeune mineur isolé étranger.

¹³⁶ Les trois dimensions du mouvement (Kohli, 2009) sont évoquées dans la première partie (introduction).

lorsque les jeunes demandeurs d'asile grandissent. Ils font des allers-retours entre leurs souvenirs du passé, leurs rêves d'avenir, tissant leurs biographies de manières différentes pour qu'elles deviennent porteuses du sens de leur passé, présent et avenir. Cette dimension de mouvement, de par sa nature, ne peut pas être linéaire ou circulaire, mais imprévisible.

2. L'espace : le sentiment de perte définitive, le déracinement avec une dimension d'arrachement. Le sujet devient un homme ou une femme hors de son contexte. Le trauma complique encore la situation, il est délié et coupe le sujet de ses groupes d'appartenance.
3. L'environnement comme corps social : le rapport à la communauté change. On ne peut pas faire confiance à la communauté. Elle n'assure plus la sécurité de base. Ils peuvent éprouver un sentiment de perte d'identité avec l'urgence de s'adapter.

Tout ce qui fait contenance habituellement l'enveloppe – le corps, le temps, le rythme et l'espace – est atteint. Le sujet doit donc continuer à avancer avec un appareil psychique attaqué de l'intérieur (trauma) et de l'extérieur. L'ouvrage *Cultural Consultation : Encountering the other in Mental Health Care* (Kirmayer, 2014) souligne un contraste entre les demandeurs d'asile et les réfugiés, mettant l'accent sur le fait qu'outre les traumatismes qu'ils ont vécus dans le pays d'accueil, les demandeurs d'asile doivent faire face à leur statut incertain et précaire dans ce même pays d'accueil. Le fait que ces jeunes demandeurs d'asile ne peuvent actuellement pas penser le « là-bas » fait donc peut-être partie de leur mécanisme de *coping*¹³⁷. À force de vouloir à tout prix éviter leur déstabilisation potentielle par nos questions, nous avons pris la décision de nous focaliser sur ceux qui sont davantage fixés en Hongrie, ayant obtenu au moins le statut de réfugié.

Ce qui suit provient des entretiens informels, entretiens qui nous ont poussée à viser un travail exhaustif sur les contre-attitudes collectives des Hongrois, attirant l'attention sur les interactions et la résilience qui se développe dans et grâce à la relation aux autres. Cette notion est également à considérer lorsqu'il s'agit du trauma et de la re-traumatisation dans le pays d'accueil.

¹³⁷ Selon la définition de Lazarus et Folkman (1978), le *coping* (de l'anglais *to cope with*) signifie l'ensemble des efforts cognitifs et comportementaux destinés à la maîtrise, la réduction ou la tolérance des demandes internes et/ou externes, qui sont vécues par la personne comme menaçant, épuisant ou dépassant ses ressources (*Dictionnaire de la Psychiatrie*, 2000). Ni l'histoire du *coping*, ni les formes différentes de ce concept ne feront l'objet d'une analyse dans cette thèse. Notons pourtant son rôle important dans le développement de la résilience chez le sujet.

Malgré le cauchemar administratif et les difficultés extrêmes de l'intégration, les jeunes réfugiés et demandeurs d'asile semblent avoir une relation très complexe et paradoxale avec la Hongrie, à l'instar d'une jeune fille interviewée : « Ce pays est meilleur que la Grèce. Ici (à Fót), on te donne de la nourriture. En Grèce, on ne te donne rien du tout. La police était gentille, ils connaissent les droits de l'homme. (...) Je suis venue en Europe pour des raisons personnelles et je voudrais aller à l'école. Je veux aller là où je peux aller à l'école. Est-ce que tu sais quand je pourrai commencer l'école ici ? Peut-être que je vais partir en Suède, ou rester ici, je ne sais pas encore. (...) Sais-tu avec qui je dois parler ? » Cet entretien avec une demandeuse d'asile de 16 ans attire l'attention sur beaucoup d'aspects inconnus. Tout d'abord, beaucoup de jeunes comparent les différentes expériences migratoires vécues pendant leurs parcours. La Grèce est souvent évoquée comme une expérience particulièrement douloureuse, tandis que ceux qui ont traversé l'Europe du Nord se plaignent de la manière dont ils sont accueillis en Hongrie. Ayant passé seulement quelques semaines en Hongrie, cette jeune fille a eu un contact superficiel mais plutôt positif avec les Hongrois. Elle ne possède aucune information concernant ses alternatives en Hongrie et elle est donc dans une situation extrêmement précaire. La possibilité de quitter la Hongrie, de continuer son voyage jusqu'en Suède et de rester avec un membre de sa famille la rassure et la reconforte dans le présent, où elle ne sait absolument pas si elle pourra rester en Hongrie. Le manque total d'informations est extrêmement terrifiant, et le fait de projeter ses désirs dans l'avenir lointain sert peut-être à réduire l'anxiété qu'elle éprouve.

Certains jeunes qui sont plus installés en Hongrie semblent également avoir une relation assez dynamique avec le pays, passant par des ressentis forts, comme le rejet : « L'année dernière, j'ai détesté la Hongrie, je l'ai vraiment haïe, j'étais triste tout le temps, je me suis dit que j'en pouvais plus de ce pays. En ce moment, ça va. Je vais à l'école, les profs sont sympas, et je peux faire des études pour pouvoir devenir designer. C'est ça, mon rêve. » L'idéalisation transparait également dans leur discours : « Je me sens hongroise, comme toi. Je voudrais faire des études et devenir avocat pour aider ceux qui sont dans les mêmes difficultés que moi auparavant. »

Même dans des situations extrêmement douloureuses, ces jeunes ont réussi à trouver des moyens afin de maintenir leur intégrité et dignité : « Au début, j'étais à Debrecen, on m'a enfermé dans une petite chambre. Je leur ai dit que je n'étais pas un animal, j'ai un pays et je suis là parce qu'il y a la guerre dans mon pays. (...) Je suis scolarisé à Thán Károly, que j'aime bien parce que les profs sont vraiment gentils et on m'explique tout en anglais. (...)

J'ai rencontré des assistantes sociales différentes. Il y en avait une qui me disait tout le temps : "*Sajnálom* [Je suis désolée] mais je dois signaler tout ce que tu fais." Elle m'a aussi dit que tout le monde s'en fout si quelque chose m'arrive ou si je meurs, et elle a bien fait d'être honnête avec moi. (...) Une fois, j'étais malade et j'ai demandé au surveillant de m'emmener à l'hôpital et il m'a répondu : "*Hazudsz* [Tu mens]." Une autre fois, j'étais malade et quelqu'un m'a donné un truc et j'avais peur de le prendre et j'ai dit à la personne : "Si je meurs, je vais te tuer." (Elle rigole). (...) Je sais qu'il y a des gens qui se brûlent la main pour se débarrasser des empreintes. Je ne veux pas faire ça (...), je vais juste rester ici, aller à l'école et devenir designer. » Ce qui est frappant dans ce témoignage, c'est le calme et le contrôle sur les moments de terreur absolue, ainsi que la capacité d'utiliser l'humour, un mécanisme de défense très élaboré, lorsqu'elle évoque des situations effrayantes. L'utilisation des mots hongrois témoigne encore une fois d'une relation complexe avec la Hongrie, car les mots et expressions comme « mensonge », « je suis désolée », « je suis malade » portent des charges affectives importantes.

En résumé, ces jeunes ont des relations très complexes avec la Hongrie, ce qui ne peut absolument pas être simplifié en déclarant qu'ils ne veulent pas s'investir dans l'intégration et sont indifférents à l'égard de ce pays. Au contraire, qu'ils finissent par rester ou pas en Hongrie, ces relations complexes méritent d'être décortiquées, ainsi que les raisons pour lesquelles les Hongrois maintiennent ce discours sur la Hongrie comme pays de transit.

La relation que les jeunes participant aux entretiens informels ont avec leur pays d'accueil actuel témoigne donc d'une complexité qui varie en fonction de leur parcours migratoire, leur histoire personnelle et leur caractère, ainsi que du contact qu'ils ont eu avec les personnes représentant la Hongrie. Pourquoi est-il alors assez difficile de considérer ces jeunes comme des individus, ayant des liens et relations uniques avec ce pays ? Qui fige ces stéréotypes qui représentent la Hongrie comme pays de transit ? Ces éléments seront décortiqués davantage dans le chapitre sur les aspects transféro-contre-transférentiels.

Chapitre 5 : La *Grounded Theory* et son application

5.1 *Grounded Theory* : une théorie, une méthode et une production

L'approche *Grounded Theory* a été proposée par deux sociologues : Barney Glaser et Anselm Strauss (1967). En effet, la *Grounded Theory*, qui se traduit en français par « théorie ancrée », se réfère simultanément à trois catégories : une théorie, une méthode d'enquête qualitative et la production finale de cette enquête. Selon le Dr Glaser, la *Grounded Theory* est avant tout l'étude d'un concept (Glaser, 2010). Elle marquait une rupture avec certaines pratiques de l'époque et en même temps était considérée comme foncièrement et positivement novatrice (Paillé, 2010). Le but du développement d'une telle méthode serait de « voir les choses telles qu'elles sont, pas comme on les a préconçues » (Glaser, 2014, p. 1). Un aspect important de la théorie ancrée serait d'arrêter les vérifications des hypothèses qui ne seraient pas pertinentes et qui seraient des explications conjecturales proposées par des grands théoriciens. Glaser et Strauss (1967) critiquent donc fortement le modèle déductif de recherche, point de référence pendant longtemps en sociologie. Pour Glaser, le chercheur ne doit pas avoir de préconception de ce qu'il va découvrir, afin de rester ouvert aux éléments qui émergeront. Ce qui est permis au chercheur, c'est d'avoir un centre d'intérêt général avec « un humble manque de connaissance » des problèmes qui existent dans le domaine concerné (Glaser, 2014). Une recherche guidée par une théorie préétablie risque donc de masquer tous les liens, dans le matériel, qui ne se conforment pas aux théories existantes. De plus, il est déconseillé d'utiliser les concepts donnés d'un domaine avant l'émergence d'une théorie substantive à partir du matériel. Le chercheur ne sait souvent pas quelle littérature s'applique au matériel avant l'émergence de sa propre théorie.

Pour Glaser et Strauss, l'objectif serait de découvrir des relations et des liens dans le matériel. Il s'agit donc d'une méthode inductive, une démarche d'analyse scientifique d'un type particulier. Elle implique une étude de cas intensive avant que quelques conclusions n'interviennent quant à l'ordre des phénomènes étudiés. La recherche porte sur les éléments essentiels du phénomène étudié, à partir desquels une série d'hypothèses progressivement élaborées va pouvoir déboucher sur une loi à propos des relations entre ces éléments. Dans une méthodologie de type déductif, l'hypothèse ne se voit pas confirmée par l'analyse du cas : elle sera reformulée, ou c'est le phénomène qui sera redéfini. On voit ici une logique itérative (allers-retours entre les études de cas et les analyses) qui caractérise également

l'approche de la théorie ancrée. L'induction analytique est notamment une méthode formatée en fonction d'une logique universalisant. Contrairement à l'induction énumérative où les phénomènes et leurs hypothèses explicatives sont définis *a priori*, dans l'induction analytique, la généralisation s'effectue à partir de l'étude approfondie des données vers la théorie. Cette méthodologie permettra donc la naissance des innovations théoriques.

La posture du chercheur joue également un rôle déterminant dans la conduite de la recherche et également dans sa compréhension. Anadon (2006) identifie trois types de positions paradigmatiques que le chercheur peut adopter. Si son intention est de donner du pouvoir aux acteurs, sa posture sera critique. Si son but est de recréer le sens des actions des acteurs en fonction de leur discours, on parle d'une posture interprétative. Dans le cas où le chercheur veut documenter le phénomène à travers l'interactivité des acteurs, il sera davantage dans une posture socioconstructiviste. Le chercheur peut bien évidemment décider d'adopter une position épistémologique, faisant intervenir ces diverses intentions de manière complémentaire. En fait, ce qui importe, c'est l'interrogation du chercheur sur sa position et la précision de ceci dans ses notes.

5.1.1 Les stratégies

Glaser et Strauss proposent plusieurs stratégies ayant pour but de faire émerger des hypothèses dans le matériel, sans que le chercheur ne fasse référence à un cadre théorique pour générer les questions. L'approche est basée sur l'idée que les liens dans le matériel pourront être découverts indépendamment de la théorie. Cette position a été ensuite révisée dans des travaux ultérieurs de Strauss et Corbin (1998). Suite à cette révision, la conclusion est la suivante : le chercheur peut formuler des hypothèses qui seront basées sur ses connaissances théoriques et sur sa propre sensibilité, à condition que ces hypothèses soient provisoires et multiples. Glaser (2001) précise aussi que l'intention des chercheurs est loin de disqualifier, d'ignorer ou d'omettre le recours aux théories déjà existantes, mais que ceci s'effectue plutôt vers la fin de leur travail, pendant la démarche de théorisation.

5.1.2 Le processus

Une analyse du matériel – de formes différentes, comme des entretiens, notes de terrain, documents – commence dès le début de la recherche. En lisant le matériel, le chercheur crée des catégories en décrivant les logiques derrière le matériel observé. Afin de faciliter une

description exhaustive, Glaser et Strauss proposent des questions¹³⁸ sur lesquelles les chercheurs peuvent s'appuyer. Ils attirent l'attention du chercheur sur les mots qui peuvent avoir de multiples significations (Gibbs, 2010). Chaque catégorie possède des dimensions diverses. Pour en donner un exemple, les verbes ont une durée, une intensité, une fréquence. Une analyse plus fine pourrait être obtenue par l'introduction de comparaisons des extrêmes sur une dimension dans le codage, ce qui permet une pensée encore plus analytique. Les dimensions peuvent ainsi devenir des sous-catégories, formulant alors une approche hiérarchique et affinée. Une attention spéciale doit être accordée aux mots comme « jamais » et « toujours », car ils signifient souvent une règle ou une norme acquise qui est à décortiquer. Ces catégories, obtenues par ce processus d'*open coding* (codage primaire), sont encore proches du matériel, et une comparaison constante de celles-ci est importante au cours du codage afin de déterminer la consistance. Une fois cet *open coding* complété, le chercheur compare plusieurs situations codées sur la même catégorie et explore les liens entre ces catégories ainsi trouvées. Il peut alors formuler les différentes catégories, définir des caractéristiques pour chaque catégorie identifiée et décrire le lien entre elles. Les commentaires visant à décrire ces liens sont des mémos. Au cours du travail, le chercheur peut éventuellement découvrir des relations plus complexes, permettant la formulation des catégories plus abstraites. À la fin de l'analyse, une sorte d'arbre de catégories se dégage, autour d'un nombre limité de catégories. Le processus de codage accompagne la recherche, en guidant le chercheur dans ses choix par rapport au matériel. Ceci va donc éventuellement modifier la recherche au niveau global. Le chercheur peut décider de faire des entretiens supplémentaires ou d'ajouter un séjour de terrain en fonction de questions qui apparaissent au cours de l'analyse. Ceci constitue le *theoretical sampling* (échantillonnage théorique).

La comparaison et la recherche de liens entre les catégories s'arrêtent au moment où le chercheur a trouvé un nombre restreint de catégories abstraites qui sont en lien avec toutes les catégories proches du matériel, et l'analyse supplémentaire ne le pousse plus à rajouter des catégories à son matériel. Cette phase s'appelle *axial coding* (codage axial). La *Grounded Theory* permet d'organiser et de regrouper les données en catégories conceptualisantes, définies par Corbin et Strauss (1990, p. 159) comme : « Higher-level concepts under which analysts group lower-level concepts according to shared properties. Categories are sometimes referred to as themes. They represent relevant phenomena and enable the analyst to reduce

¹³⁸ Qui fait quoi ? Quand ? Dans quel but ? Où ? Pourquoi ? Combien ?

and combine data. » La dernière étape serait la formulation des hypothèses suivantes, puis la définition de la portée de la théorie proposée. Glaser et Strauss restent prudents par rapport à la formulation des théories générales à partir de leurs études empiriques, et proposent plutôt de formuler des théories à « portée restreinte ». Le chercheur peut également formuler des propositions pour des recherches à venir dans son domaine, et ces propositions pourront éventuellement élargir la portée de sa théorie découverte dans un matériel. En conclusion, il s'agit donc d'une méthode très pragmatique, qui formalise l'analyse de données qualitatives et la rend plus compréhensible et transparente.

5.1.3 L'utilisation de la *Grounded Theory* dans la recherche. Les étapes méthodologiques

Dans son article intitulé « Applying Grounded Theory », Glaser (2014) décrit les conditions nécessaires pour l'utilisation de la *Grounded Theory*. Il affirme que la *Grounded Theory* doit être adaptée au terrain, pertinente pour ceux à qui elle est appliquée, compréhensible par ceux qui l'appliquent, suffisamment générale et devant donner à l'utilisateur un certain degré de contrôle. Étant donné que le sujet de recherche constitue encore un domaine assez inconnu en Hongrie, nous avons choisi d'utiliser cette méthode afin de découvrir les aspects sur lesquels les futures recherches pourront s'appuyer, avec les hypothèses inspirées des catégories découvertes. Ce cadre méthodologique nous a également permis de prendre une distance par rapport au matériel et de ne pas nous fixer sur une interprétation trop « psychologisée » et biaisée par notre formation¹³⁹, mais d'élaborer une analyse méticuleuse des données finies. La théorie ancrée nous a obligée à constamment repenser la recherche et d'y introduire certains aspects qui, jusqu'à ce moment-là, restaient invisibles. Elle a donc rendu ce travail dynamique, vivant, en capacité de s'adapter au terrain et aux découvertes complexes de la recherche.

5.1.4 L'identification du terrain

L'approche de la théorie ancrée préconise un processus circulaire entre une première phase sur le terrain, suivie d'une analyse des données puis d'un retour pour une seconde phase de recueil de matériel plus ciblé. Sur le plan concret, cette étape nécessitait des études de terrain préalables aux entretiens de recherche. Pour un travail de fond que les entretiens semi-structurés permettent, il était primordial que les sujets de recherche aient une disponibilité

¹³⁹ Glaser (2012) cite le Dr Odis Simmons, professeur renommé de *Grounded Theory*.

psychique. Cette disponibilité psychique était nécessaire pour qu'ils puissent avoir une réflexion sur leur vie pré-migratoire, leurs projets d'avenir et leur vie quotidienne, afin d'identifier les facteurs qui contribuent à un processus de résilience. L'expérience clinique avec les demandeurs d'asile indiquait que plusieurs études de terrain étaient nécessaires afin de cibler les sujets de recherche.

5.1.5 Rappel des conclusions d'études de terrain

Suite aux études exploratoires de terrain comprenant les entretiens informels avec des jeunes demandeurs d'asile, des mineurs (isolés) étrangers et des jeunes réfugiés, les premières conclusions suivantes ont été constatées :

- La précarité extrême liée au manque de statut peut agir sur le fonctionnement psychique afin que l'individu puisse s'adapter à cette situation fortement anxiogène.
- Les jeunes qui se retrouvent dans une telle précarité ont souvent du mal à penser le « là-bas ». Comme une jeune demandeuse d'asile l'a souligné : « My head is here now. »¹⁴⁰ Lors de la rencontre avec ces jeunes, il y a généralement une réticence lorsqu'il s'agit d'évoquer le passé. Ceci s'explique par le fait que les expériences traumatiques, autant que le déracinement et le statut précaire dans le pays d'accueil, déstabilisent plusieurs repères de base (Boyet et *al.*, 2008), comme le temps, l'espace et l'environnement comme corps social. Les effets de cette déstabilisation ont déjà été détaillés dans la partie théorique de cette thèse.
- Il est essentiel d'identifier et d'accepter les particularités du fonctionnement psychique propre aux situations précaires, et il est encore plus important, du point de vue éthique, d'éviter une déstabilisation éventuelle et potentielle par les questions de recherche, qui pourront évoquer les moments douloureux de leur vie.
- Les entretiens informels ainsi que la théorie montrent qu'il est plus approprié de cibler les jeunes qui ont déjà obtenu un statut et qui se sont installés en Hongrie que ceux qui sont en attente de statut.

L'identification des sujets de recherche était alors un processus bien réfléchi et basé sur la réalité du terrain.

¹⁴⁰ « Ma tête n'est plus là-bas. » Entretien avec un jeune mineur isolé étranger, effectué le 12 avril 2015.

5.2 Présentation du terrain et des sujets choisis

Plusieurs pré-études ont précédé l'identification des sujets de recherche, comme le veut la méthodologie. Étant donné que le chercheur ne réside pas dans le pays qui est son terrain de recherche, l'établissement d'un réseau de professionnels qui travaillent auprès des jeunes réfugiés était d'une importance primordiale. En effet, plusieurs organisations non gouvernementales (*Cordelia Foundation*, *Menedék Hungarian Association for Migrants*, la société Kalunba), groupes civiques (*Migrant Solidarity Group*) ainsi que l'aide sociale à l'enfance et tous les foyers accueillant les jeunes réfugiés avec un contrat « jeune majeur » (*Károlyi István Gyermekközpont*, *Erzsébetkirályné úti Gyermekotthon*, *Pestújhelyi Gyermekotthon*, *Cseppkő Gyermekotthon*, *Fővárosi Gyermekvédelmi Központ és Területi Gyermekvédelmi Szakszolgálat*) ont été contactés. Concernant la recherche, nous avons fait le choix de rentrer en contact avec le plus de structures possible afin d'avoir l'aperçu le plus réaliste et complexe des jeunes. Avec l'aide de ces structures diverses, nous avons cherché des jeunes qui étaient reconnus par l'État comme mineurs isolés étrangers ou jeunes réfugiés. Certains ont un statut protégé, mais il y en a qui ont réussi à obtenir la nationalité hongroise. À part un jeune, ils sont tous arrivés en Hongrie en tant que mineurs. Ceux arrivés après 2011 ont été tout de suite pris en charge par la protection de l'enfance. Sur 13 jeunes, 10 sont accompagnés dans le cadre du contrat « jeune majeur » et sont placés dans des foyers dédiés aux jeunes adultes pris en charge par la protection de l'enfance de Hongrie.

Étant donné que tous les jeunes de cette recherche – sauf un – sont d'origine afghane, il est nécessaire d'inclure un petit chapitre sur l'Afghanistan, qui touche à l'histoire, aux ethnies différentes et à la représentation de la maladie, car ces aspects vont pouvoir apporter à la fois un éclairage et davantage de questions en lien avec la recherche. Cet aperçu est encore plus important, car il éclaire certaines catégories et contribue largement à l'explication des différences intra-individuelles dans la manière dont certains jeunes – dont les ethnies, langues et statuts sont différents – construisent la résilience. L'entretien effectué auprès du seul sujet d'origine iranienne fera l'objet d'une analyse dans le chapitre 7.5. L'homogénéité de l'échantillon peut être liée au fait qu'un nombre significatif de jeunes réfugiés en Hongrie sont d'origine afghane¹⁴¹. En outre, l'échantillonnage « boule de neige »¹⁴² peut également contribuer à ce phénomène.

¹⁴¹ Par exemple, selon le rapport de Terre des Hommes (2014, p. 33).

5.2.1 Un aperçu sur l’Afghanistan

« In contemporary Afghanistan, material poverty lies at the root of *social suffering*, and drives a multi-faceted discourse around it. The “broken economy” [*iqtisad kharab*] is the root of *all* miseries, a struggle that goes well beyond the lack of food, clothing, and adequate shelter. » (Eggerman et Panter-Brick, 2010).

L’Afghanistan est souvent représenté comme un pays détruit par la guerre, ayant été le théâtre de conflits qui durent depuis longtemps. Barfield (2010) remarque que l’Afghanistan est souvent décrit par les visiteurs occasionnels comme « biblique » et « médiéval ». Même si l’ethnocentrisme et l’orientalisme jouent un rôle assez important dans la création de cette représentation, Barfield rajoute qu’il y a bien une certaine validité de cette image ; ce pays peut être considéré comme « médiéval » dans le sens où la religion joue toujours un rôle déterminant dans la culture et dans la politique, comme en Europe avant les Lumières. L’Afghanistan est aussi « biblique » dans le sens où il reste une économie non mécanique, basée sur l’agriculture de subsistance ; l’architecture est dominée par les maisons construites en briques crues, et les peuples nomades habitent dans leurs caravanes. Pourtant, selon l’anthropologue, ces apparences physiques sont décevantes, et ce même peuple « hors du temps » a lancé des bombes américaines sur des hélicoptères soviétiques et est aussi « accro » aux Smartphones que n’importe quelle personne dans le monde.

En effet, l’État afghan est le résultat de la conquête intérieure d’un territoire défini de l’extérieur, c’est-à-dire par la volonté des Britanniques et des Russes de créer un État-tampon et d’éviter tout contact direct entre leurs empires. La carte actuelle de l’Afghanistan a été définie par une série d’accords internationaux (Roy, 2004). Neutre pendant la Première et la Deuxième Guerre mondiale, l’Afghanistan devient une arène de la guerre froide entre les États-Unis et l’Union soviétique, qui a atteint un sommet en 1979 par l’invasion soviétique (Barfield, 2010).

À présent, l’Afghanistan est en train de traverser une première période de reconstruction, suite à vingt-cinq ans de guerre et de répression politique. L’invasion soviétique en 1979 a

¹⁴² La constitution d’un échantillon « boule de neige » est souvent utilisée pour étudier des phénomènes complexes, dont la population de base est difficilement identifiable. Suite à l’interrogatoire d’un premier groupe d’une population, sont identifiés d’autres membres du groupe et le processus continue, et ainsi de suite.

abouti à dix ans de guerre de résistance, suivis par quatre ans de guerre civile entre les chefs de guerre qui se battaient afin d'acquérir le contrôle sur le pays après la retraite des Soviétiques.

Quand les talibans ont pris le contrôle de Kaboul en 1996, la guerre contre les Soviétiques et la guerre civile qui l'a suivie avaient déjà laissé le pays isolé. Plus d'un million de personnes ont été tuées, l'économie et l'infrastructure ont été détruites. De plus, à la fin du XX^e siècle, ce pays a été à l'origine de la population de réfugiés la plus importante selon les chiffres du Haut-Commissariat pour les réfugiés des Nations unies, soit plus de six millions en 1990, sans compter les personnes déplacées à l'intérieur du pays¹⁴³. Aujourd'hui, l'Afghanistan produit la deuxième population la plus nombreuse en termes de réfugiés, comptant 2,7 millions de personnes, et le nombre de personnes déplacées à l'intérieur du pays augmente également. Suite aux rapports de *Human Rights Watch* (2015), les Afghans arrivant dans les pays d'accueil se retrouvent souvent face à l'hostilité, et plusieurs pays européens proposent le rapatriement forcé des mineurs isolés afghans.

Ayant pris le pouvoir, les talibans ont imposé la règle draconienne de la loi islamique fondamentaliste, ignorant et violant le droit civil et les droits de l'homme. Les punitions sévères pour les moindres infractions ont créé un climat de peur omniprésente (Rashid, 2001, cité par Miller, Omidian et Kulkarni, 2009). Malgré la chute du régime taliban en 2001 avec l'intervention des États-Unis, ses forces continuent encore aujourd'hui à perpétrer des attaques terroristes. Les influences étrangères comme celles des États-Unis et de la Russie pèsent sur les relations interethniques, car l'ethnisation de la société afghane s'est faite progressivement durant la guerre contre les Soviétiques (Gehrig et Monsutti, 2003 ; Shokrani, 2010). Gehrig et Monsutti (2003, p. 75) soulignent que ce processus est moins la cause et plutôt le résultat de la guerre et de « la politique des nationalités calquée sur le modèle soviétique ». Ceci avait pour but de diviser la résistance afghane.

Shokrani (2010) parle de l'Afghanistan comme d'un « musée des ethnies »¹⁴⁴ : les Pachtouns constituent la majorité et sont six millions, les Tajiks et les Hazaras quatre millions pour

¹⁴³ Voir la brochure éditée par le HCR : « Réfugiés. Afghanistan. Une crise qui s'éternise ».

¹⁴⁴ Assayag (2002) affirme que le fait de décrire « ce vaste ensemble humain, pluriel et mouvant, sur le modèle d'une collection de tribus sur le mode d'une topographie d'ethnies, « substantielles », « primordiales », localisées et figées, s'avère assurément schématique et réducteur ». Elle souligne que ce type de description, en termes de « mosaïque ethnique », est manifestement inspiré par l'anthropologie coloniale britannique (2002, p. 96).

chaque ethnie, les Ouzbeks deux millions¹⁴⁵. Les autres, soit quatre millions, sont des petites tribus comme les Aymaghs, les Fars, les Baloutches et les Ghezelbaches. Il existe une douzaine de groupes ethniques, dont très peu sont bien étudiés (Barfield, 2010). Assayag (2002) rajoute que « les récents tourbillons de l'histoire exigent de penser les ethnies en contexte et de les appréhender comme des « systèmes de classement » (Assayag, 2002, cite Amselle, 1985, p. 35) plutôt que comme des entités toujours « déjà-là », quasi immuables, soustraites aux interactions historiques et politiques. Telles des « catégories sociales », elles se structurent de manière feuilletée, et se restructurent en réseaux, en milices, en factions, en coalition et en sectes religieuses, bien qu'on les réduise volontiers à n'être que des marqueurs stéréotypés » (Assayag, 2002, p. 297).

La loyauté primaire des Afghans va vers leurs proches, leur village, tribu ou groupe ethnique qu'ils appellent *qwam*. Ce terme est flexible et sa référence dépend du contexte donné. Les groupes ethniques sont plus descriptifs qu'opérationnels, et ce serait une erreur de les considérer comme des nationalités fixes, ayant un point commun fondamental et une histoire qui demande une unité politique (Barfield, 2010). Les Pachtouns constituent le groupe ethnique dominant (40% de la population), et historiquement, le mot « afghan » était synonyme de « pachtoun »¹⁴⁶. La vie des Pachtouns doit suivre le *Pashtunwali*, contenant les règles et règlements des tribus pachtounes, qui protège la société tribale la plus importante au monde et assure la survie de ces dernières depuis 2 000 ans. Il comprend les règles suivantes (Mohad, 2000) :

1. *Nanewatei* : l'ennemi est pardonné et la relation s'apaise. Cette règle crée l'ambiance pour une coexistence pacifique et une compréhension mutuelle à travers la réconciliation. Ce mot est également traduit par « asile » ou « pardon ».
2. *Teega* ou *Kanray* : la cessation du carnage entre les parties opposées.
3. *Badal* (œil pour œil) : le respect de soi et la sensibilité aux insultes sont des traits essentiels chez les Pachtouns. Tout Pachtoun est digne et refuse de se faire insulter.

¹⁴⁵ Ces chiffres peuvent varier aujourd'hui.

¹⁴⁶ Le mot « afghan » veut dire « pachtoun » en persan. Ce n'est qu'à partir de 1919 que le dernier roi, Zaher Shah, a voulu construire un État non ethnique et territorial et fabriquer une nationalité afghane indépendante des appartenances tribales. À partir de 1923, la Constitution affirma que tous les habitants du pays étaient afghans (Assayag, 2002).

En effet, il se considère au même niveau ou supérieur par rapport à ses compagnons de tribu. Une insulte sera retournée, et un meurtre en amènera un autre.

4. *Melmastia* : les Pachtouns sont considérés comme l'un des peuples les plus accueillants au monde. Ils considèrent le *melmastia* (l'hospitalité) comme l'une des vertus les plus importantes. Ils reçoivent leurs invités avec un grand sourire. Un Pachtoun est toujours ravi de recevoir un invité, quelle que soit leur relation dans le passé, et lui prépare le plat le plus délicieux qu'il puisse lui offrir.
5. *Tor* : les Pachtouns sont sensibles à l'honneur de leurs femmes. Toucher une femme peut être considéré comme une offense sérieuse et n'est toléré ni chez les femmes, ni chez les hommes.
6. *Ghundi* : cette notion sert à équilibrer le pouvoir dans des zones tribales et permet l'établissement des accords bilatéraux entre deux parties pour la promotion du commerce, la préservation des relations amicales et la défense mutuelle. Le *Ghundi* sert à sauvegarder l'intérêt commun des sections de la tribu.
7. *Lokhay Warkawal* : ce terme signifie « donner la marmite », mais il implique la protection d'un individu ou de la tribu. Une tribu faible offre un *Lokhay* (un sacrifice) à la tribu forte pour que cette dernière assure sa protection et son intérêt.
8. *Lashkar* : il s'agit d'un groupe armé à des fins bellicistes. Il fonctionne également comme la police si une loi tribale est violée.
9. *Chigha* : ceci a pour but de récupérer un bien volé.
10. *Tarr* : il s'agit d'un accord mutuel entre deux tribus ou villages concernant un certain sujet.
11. *Mla Tarr* : il consiste à épouser la cause d'un homme contre ses ennemis en lui fournissant une partie armée. La tribu a recours à *Mla Tarr* lorsqu'une personne de son village ou de sa tribu est attaquée, maltraitée ou disgraciée par l'ennemi.
12. *Badragha* : c'est une partie armée qui accompagne un fugitif ou un visiteur à sa destination. *Badragha* garantit la sécurité de la personne poursuivie par ses ennemis ou en danger de mort.

13. *Bilga* : ce mot signifie un bien volé. Un homme est responsable du vol ou du cambriolage si un bien volé à quelqu'un est retrouvé dans sa maison. Cette personne doit réparer la perte que l'autre a subie.
14. *Bota* : ce verbe signifie « emporter ». Il s'agit d'une action de rétorsion contre l'agresseur. Si un créancier par exemple échoue à recouvrer une dette due par un débiteur, il peut avoir recours à *Bota* en saisissant son bétail et en le gardant comme otage.
15. *Baramta* : ce terme ressemble à *Bota* et signifie la restitution de la propriété. Sous le *Baramta*, les otages sont retenus jusqu'au versement d'une rançon.
16. *Balandra* ou *Ashar* : ils peuvent être définis comme un programme d'aide, qui contribue aux accomplissements des tâches sur la base de la coopération mutuelle et l'assistance.
17. *Meerata* : cette expression signifie l'annihilation complète des hommes d'une famille par des assassinats brutaux. Ceci n'est pas une coutume mais un acte criminel. Sous la loi de *meerata*, le membre le plus fort de la famille assassinait ses proches plus faibles afin de les écarter de la ligne de succession.
18. *Saz* : ce mot est utilisé pour dire « le prix du sang ». Une personne pénitente, après avoir commis un meurtre intentionnel, peut offrir à la famille du décédé de lui payer le prix du sang afin de mettre fin à l'hostilité entre les parties.
19. *Itbar* : le terme signifie « confiance ». Toutes les affaires sont traitées sur la base de la confiance. Ces pourparlers sont verbaux et faits en présence des vieux du village ou de quelques témoins. La violation d'*Itbar* est un acte déshonorant et opposé aux normes de *Pashtunwali*.
20. *Hamsaya* : la traduction littéraire de ce mot est « voisin », mais il réfère à un homme qui abandonne sa maison à cause de la pauvreté ou d'une vendetta, et qui est à la recherche d'une protection auprès d'un vieux d'un autre village. Ce dernier va devenir son client ou son vassal.

Avant le retrait des Soviétiques, ces ethnies vivaient plus ou moins en paix. Shokrani souligne que contre l'invasion soviétique, l'islam était une vraie base de solidarité. Ceci s'est malheureusement transformé en arme aux mains des extrémistes. Après 1992, les ethnies

n'arrivaient pas à se partager le pouvoir et les différences linguistiques, religieuses et ethniques pouvaient servir de prétexte pour déclencher des conflits¹⁴⁷.

5.2.2 Les Hazaras et les peuples nomades comme ethnies maltraitées

Les Hazaras constituent une population historiquement et économiquement marginale, une minorité à la fois ethnique et religieuse. Leur terre d'origine se trouve sur la chaîne centrale de Hindu Kush, une région connue sous le nom de Hazarajat. Apparemment, ils sont des descendants des Mongols qui ont conquis l'Iran. Suite à la guerre sanglante entre 1891 et 1893, le pouvoir central de Kaboul a étendu son contrôle sur le Hazarajat. Cette guerre s'est accompagnée d'un cortège d'atrocités et de massacres. Le système tribal des Hazaras a aussi été partiellement désorganisé à la suite de cette soumission violente. Ces événements ont ébranlé la confiance des Hazaras au regard de l'État afghan. Ils étaient systématiquement exclus de la politique et de l'éducation. Dorronsoro (2002, cité par Pouthier, 2016) écrit que les dernières mises en vente d'esclaves hazaras sur les marchés de Kaboul remontent seulement au début du XX^e siècle. Les Hazaras, tout en bas de la hiérarchie sociale, souvent méprisés, assurent traditionnellement les tâches peu valorisées. Ils étaient particulièrement ciblés par la persécution des talibans.

Depuis les années soixante-dix, les Hazaras migrent vers l'Iran, dont la population a la même affiliation religieuse, et vers Quetta, capitale du Baloutchistan pakistanais, qui est un relais important dans les réseaux migratoires et financiers. Les Hazaras ont pu profiter des difficultés imposées par la guerre : ils ont diversifié leurs lieux de résidences et leurs activités économiques. La dispersion des familles est en effet une stratégie d'adaptation socio-économique. En plus de ces groupes d'émigrés, il existe aussi un peuple en mouvement perpétuel, les *mosaferins* (voyageurs), qui font des allers-retours entre le Hazarajat, Quetta et l'Iran. La situation des Hazaras et celle des autres Afghans sont différentes en Iran et au Pakistan. Au Pakistan, il est assez difficile de trouver un emploi, tandis qu'en Iran, cela est facile, mais de nombreuses activités sont interdites aux Afghans. Ne pouvant pas s'installer en Iran, les Hazaras font des allers-retours qui changent au gré de la situation militaire. Pour eux, l'Occident reste un horizon lointain, sans grande réalité. Souvent, leurs rêves de

¹⁴⁷ Assayag (2002, p. 292) souligne que l'exotique expression « guerre ethnique », souvent utilisée par les médias, évoque le fait que « l'entreprise américaine vise à fabriquer de toute pièce un État-nation démocratique dans ce « royaume de l'insolence » placé au carrefour des mondes iranien, indien, turc et même mongol ».

modernité technologique se reportent sur l'Iran¹⁴⁸. Dans son article publié en 2009, Monsutti (2009) illustre que chez les Hazaras, les groupes sociaux ne se structurent pas sur la base d'une résidence commune, mais avec les liens affectifs de solidarité et d'entraide qui traversent les frontières internationales. Ceci, souligne Monsutti (2009), témoigne de manière générale de la fécondité de l'approche transnationale. Il affirme que dans le contexte afghan, la dispersion est en effet le résultat d'un choix qui permet aux membres des groupes familiaux de diversifier leurs moyens de subsistance et en même temps de diminuer les risques liés à l'insécurité dans laquelle ils vivent, dans leur pays d'origine mais aussi dans les pays de destination (contrôles policiers, vagues d'expulsions). Une telle analyse de stratégies circulatoires des Hazaras relativise par ailleurs la distinction entre migrations forcées et volontaires. Mais les guerres et les déplacements forcés, accompagnés par les pertes et les souffrances, peuvent également ouvrir de nouvelles possibilités : les réfugiés afghans sont acteurs à part entière de leur destin. Ils possèdent des ressources et ils savent les mettre à profit. Dans la tourmente de la guerre et de l'exil, les Hazaras, écrivent Gehrig et Monsutti (2003, p. 78), « se sont ouvert de nouveaux horizons socio-économiques, ils ont su faire preuve de dynamisme en s'appuyant sur les ressources culturelles et les structures sociales qu'ils avaient à disposition ».

Les Hazaras ne sont pas les seuls à migrer. À partir des études effectuées sur les migrations afghanes au Pakistan et ailleurs en Europe, Centlivres et Centlivres-Demont (1988) introduisent le terme de « plurilocalisation ». Selon ces chercheurs, « les nouveaux espaces de la migration afghane, les implantations transfrontalières ou lointaines des diasporas consistent non pas en territoires homogènes ou contigus mais en une pluralité de lieux, une plurilocalisation de fragments communautaires. [...] Famille, lignages, voisinages sont à la fois dispersés, mobiles et "communicants", ce qui implique des réseaux transnationaux et transrégionaux » (1988, p. 220).

Ce « musée d'ethnies » de Shokrani qu'est l'Afghanistan compte parmi ses habitants des peuples nomades, endogames et non pastoraux, dont la première trace anthropologique date de 1975-1978, mise en évidence par Aparna Rao. Dans son article intitulé « Marginality and language use: The example of peripatetics in Afghanistan », Rao (1995) souligne que bien que leur existence soit connue par les Afghans ordinaires, il n'y avait aucune preuve

¹⁴⁸ Quant aux Hazaras, l'Occident reste un horizon lointain, sans grande réalité. Souvent, leurs rêves de modernité technologique se reportent sur l'Iran.

historique ou ethnographique directe concernant ces groupes. L'image de ces groupes était basée sur les projections négatives des Afghans ainsi que sur des rapports de seconde main par les chercheurs. Ce matériel laissait croire qu'il existait un groupe majeur itinérant, les Gat (provenant du mot *Jatt*, d'origine indienne), dispersé en Afghanistan. Cette communauté apparemment homogène aurait eu des origines indiennes, et compte la mendicité, la prostitution et le *showmanship* parmi ses activités économiques. Le chercheur s'est vite rendu compte qu'en effet, le terme « Gat » avait des connotations différentes selon la région d'Afghanistan. Pourtant, certains points communs ont émergé par rapport à la description des Gat : ils habitaient dans des tentes blanches, contrairement aux tentes en poil de chèvre noir des nomades pastoraux. Les Gat étaient des étrangers et parlaient entre eux dans une langue « inintelligible ». C'étaient des musulmans sales, astucieux et louches, ils volaient des enfants et pratiquaient la nécrophagie et la prostitution. Enfin, ils avaient des traits physiques particuliers et la peau foncée, ce qui les distinguait des autres Afghans. La plupart des informateurs ont admis qu'ils n'avaient jamais visité de tels camps, mais que les Gat leur rendaient visite assez souvent ; donc, ils « les connaissaient tous ». En visitant ces camps identifiés comme « le campement des Gat », Rao (1995) a remarqué qu'aucun peuple ne s'était identifié comme tel. « Gat » est une catégorie ethnique ou sociale à laquelle personne n'était fier d'appartenir (Rao, 1995, p. 256). Les proverbes sur les Gat étaient souvent utilisés par les Afghans pour cadrer l'autre : « Ne sois pas belliqueux comme une femme Gat ». Les enfants jouant dans la boue étaient souvent traités de « Gat », et ainsi de suite. Rao est arrivée à la conclusion que le terme « Gat » était utilisé en Afghanistan d'une manière générique qui désignait au moins six communautés. Chacune de ces communautés possédait un concept émique et refusait d'être catégorisée comme Gat, car ce mot portait des connotations péjoratives, même s'il était souvent utilisé pour désigner les cinq autres groupes. Rao avance l'hypothèse selon laquelle le mot « Gat » est devenu un terme pour désigner toutes les communautés itinérantes avec une stratégie économique nébuleuse. De nombreuses activités exercées par les Gat (comme la saignée, la vannerie) étaient méprisées par les sociétés musulmanes. De plus, la place des femmes dans cette communauté, où celles-ci ne portaient pas le voile, travaillaient au marché pendant que leurs maris restaient à la maison avec les enfants, représentait un défi dans une société principalement islamique. Les Gat, faibles au niveau économique et politique, sont devenus un groupe méprisé.

Rao mentionne que les Gat sont souvent comparés aux Roms (plus précisément aux Gitans) et que le mot « Gat » est souvent traduit par « Gitan ». Bien qu'elle y reconnaisse certaines

similarités, Rao considère que désigner les Gat comme des Gitans témoigne d'une transposition subtile et complexe d'un signifiant sur l'autre. Elle soutient que tandis que les Gitans sont liés sur le plan historique et culturel, ceci n'est pas le cas chez tous les soi-disant Gat. En Europe, nous témoignons d'un mouvement vers l'unité politique de groupes gitans différents, basé sur l'histoire et la culture partagée, mais les groupes afghans itinérants ne possèdent pas une telle plate-forme. Les Gat revendiquent le fait d'être différents et insistent sur les ethnonymes différents. « L'image du Gitan est une image schizophrénique, avec un côté romantique et un autre péjoratif, l'un à côté de l'autre », affirme Rao (1995, p. 281). « En Afghanistan, un peuple itinérant, qui est obligé de violer les normes des contraintes sociales, ne symbolise que l'immoralité et l'impotence économique et politique » (1995, p. 281). Matras (2000) décrit les Gat, qui, avec les Roms, sont connus collectivement par la littérature comme « les Gitans du Moyen-Orient ».

5.2.3 Une brève présentation des sujets de recherche

Ce petit sous-chapitre sur l'Afghanistan a dépeint une image élaborée de ce pays, ayant pour but d'ouvrir des pistes de réflexions. Les textes cités ont été consultés après le recueil des entretiens de recherche afin de ne pas influencer ce processus. Les thèmes mentionnés sont liés aux particularités remarquées pendant l'entretien, comme la place que les origines ethniques peuvent occuper chez le jeune, la notion du transnationalisme, les groupes nomades qui « ressemblent » aux Roms, l'histoire de guerre et la pauvreté affectant plusieurs générations.

Les jeunes venaient souvent d'endroits très différents, certains des grandes villes, d'autres des villages. Parmi ces douze jeunes, cinq – donc presque la moitié – étaient d'origine hazara, qui est une minorité toujours assez maltraitée en Afghanistan. Les autres jeunes se sont simplement présentés en déclarant « je suis afghan », sans préciser leur ethnicité, et quelques-uns disaient : « Chez nous, les Pachtouns... ».

Les jeunes avaient entre 18 et 24 ans, l'âge moyen étant de 20,9 ans. Les prénoms des sujets ont été changés dans la recherche.

5.3 Collecte des données et analyse

Lors de la collecte des données, le respect envers les jeunes était de toute première importance. Ceci nécessitait un cadre souple mais contenant, mettant le sujet de recherche à

l'aise et permettant la formation d'une relation de base, telle que décrite par Parat (1976). La construction d'un tel cadre demandait au chercheur d'être sensible aux sujets, en adaptant les questions de l'entretien semi-structuré, et de respecter les souhaits des jeunes.

5.3.1 La construction de l'entretien de recherche

L'utilisation de l'entretien de recherche semi-directif – ou semi-dirigé (Savoie-Zajc, 2009) – a été jugée utile car celui-ci est souvent employé dans des recherches où le terrain est relativement inconnu. Au plan méthodologique, la recherche qualitative favorise la description des processus plutôt que l'explication de ceux-ci. Grâce à cette souplesse, le chercheur, au fil du développement des hypothèses de départ, peut proposer des explications concernant les liens découverts et créer des bases pour les futures recherches (Bernard et Bernard, 2000). L'entretien semi-directif est donc une conversation, un moment privilégié d'écoute, d'empathie, de partage. Il nécessite une relation de confiance entre le chercheur et l'informateur, qui va s'appuyer sur un guide préalablement testé et construit à partir de travaux de recherches exploratoires (Imbert, 2010). Derivois et Kim (2013) affirment que l'entretien, en tant que méthode de recherche, privilégie la relation interpersonnelle, déterminée par l'interaction de deux sujets humains avec leur propre subjectivité, l'interviewer et l'interviewé. Parmi les deux stratégies d'entretien, la neutralité de l'interviewer ou la considération de l'entretien comme une situation d'interaction, nous avons opté pour cette dernière. Au lieu de donner une introduction théorique à l'entretien de recherche, c'est le développement de celui-ci en particulier qui sera décrit de manière détaillée, en suivant les indications de la littérature scientifique sur les entretiens de recherche (Bernard et Bernard, 2000) et en mettant l'accent sur la façon dont la relation interpersonnelle modifie et fait évoluer le guide d'entretien.

Quant aux questions de l'entretien semi-structuré utilisé dans cette recherche, leur but était d'obtenir un aperçu du vécu des jeunes réfugiés, un vécu qui porte en lui des voies de résilience et aussi des difficultés et des traces de vulnérabilité. L'entretien de recherche s'est inspiré de l'entretien exploratoire informel ; il était le résultat de consultations fréquentes en supervision¹⁴⁹, et contenait beaucoup de questions ouvertes. Les questions incluaient des dimensions multiples, telles que passé-présent-futur, subjectif-collectif, la santé et la maladie, l'ici et le là-bas, les voyages, les liens, les représentations concernant soi-même et les autres,

¹⁴⁹ Certaines questions ont été modifiées et/ou rajoutées suite aux conseils du Pr Mouchenik.

et les projets d'avenir. Une des conclusions des entretiens informels était la réticence des jeunes à aborder le passé. La dimension du passé a été introduite de manière indirecte, par exemple : « Connais-tu quelqu'un dans ton village/ville/famille qui habite à l'étranger ? As-tu apporté quelque chose avec toi de ton pays ? » Par rapport à l'ordre des questions, l'entretien a souvent commencé par des questions concernant le présent, puis l'avenir, ensuite le passé, en respectant – bien évidemment – la singularité et le rythme de chacun. La question : « Quels conseils donnerais-tu à quelqu'un qui a vécu les mêmes expériences que toi ? » était posée à la fin de l'entretien. Ceci avait deux buts précis : après les questions entourant le triptyque passé-présent-projets d'avenir, puis le relationnel, l'intrapsychique, l'ici et le là-bas, cette question amenait le sujet vers une sorte de conclusion et permettait de clore l'entretien, mais elle pouvait également introduire un thème auquel le chercheur n'avait pas pensé. Elle était posée d'une manière qui laissait la liberté au jeune de prendre position par rapport à ce « quelqu'un », à qui il devait donner des conseils. En résumé, cette formulation permettait de parler de soi avec une distance psychique confortable et ajustable selon chacun.

Concernant le langage de l'entretien, selon la maîtrise de la langue (l'anglais, le hongrois ou le français)¹⁵⁰, la reformulation des questions était parfois nécessaire. Pendant le déroulement de l'entretien, il était primordial de veiller à ce que tous les thèmes soient abordés, mais avec une attention spéciale portée à la singularité de chaque jeune. Si un jeune ne souhaitait pas aborder une certaine question, elle était omise. Chez certains, ceci concernait les souvenirs sur la famille, peut-être pour éviter la douleur. Ceci dit, beaucoup de questions ont été relancées au cours de l'entretien. Ces relances impliquaient la reformulation de questions – de contenu explicite mais aussi implicite (intonation, silence, hésitation). Maintenir une posture d'humilité était très important, surtout parce que l'entretien produisait également un rapport dominé-dominant, qui aurait pu gêner les jeunes (surtout en sachant que le genre peut également jouer sur les dynamiques des entretiens : une femme dans une position de dominé peut encore plus aiguïser le malaise chez les jeunes dont la culture définit la domination des hommes en tant que norme).

Une autre difficulté qui s'est manifestée lors de quelques entretiens était liée à la barrière de la langue. Malgré le fait que la plupart des jeunes maîtrisaient soit le hongrois, soit l'anglais, un accès à la langue maternelle aurait été intéressant pour décortiquer certains points dans

¹⁵⁰ Seulement un entretien a été effectué en français, et le sujet a été éliminé de la recherche à cause du grand écart d'âge entre lui et les autres jeunes.

l'entretien. Pourtant, travailler avec des interprètes dans un contexte où très peu d'interprètes sont accessibles et où beaucoup interviennent souvent au Bureau d'immigration aurait peut-être suscité une méfiance à l'égard de l'entretien, en évoquant la période stressante de la demande d'asile. De plus, plusieurs jeunes nous ont demandé de ne pas enregistrer l'entretien¹⁵¹ ; un jeune a même refusé de participer à « un entretien » et a préféré le mot « discussion », car le premier terme évoquait des mauvais souvenirs. Plusieurs réactions des jeunes ont donc témoigné d'une méfiance à l'égard de cette recherche. Bien qu'il s'agisse de jeunes ayant obtenu le statut de réfugié ou celui de protégé, le processus de demande d'asile a visiblement eu un effet bouleversant sur eux, à tel point qu'on pouvait sentir, chez certains, une forme de glissement entre le cadre du processus de demande d'asile et de recherche. Ce phénomène fait écho aux observations de Pestre (2007) au sujet du champ clinique et du système d'asile. Pestre dénonce l'impératif de terreur inhérent aux règles instituées par le système judiciaire, qui oblige les demandeurs d'asile à tout raconter, car ceci produit des glissements, « voire une potentielle collision entre les champs du juridique, du psychique, du médical et du social pour le praticien confronté à la survivance. Car la scène judiciaire, omniprésente dans ce champ clinique, est toujours en toile de fond (...) (Pestre, 2007, p. 574-575) ». Les effets négatifs persistants d'un tel système judiciaire étaient tangibles dans cette recherche, et le cadre – qui ne voulait pas risquer de re-traumatiser les jeunes – devait s'agenouiller devant l'omniprésence du juridique et s'adapter autant que possible.

Pour revenir au sujet des interprètes, l'article sur le soin psychologique pour mineurs isolés en France évoque le rôle important de ceux-ci ainsi que celui des médiateurs culturels. Selon les expériences cliniques de Sturm, Moro et Baubet (2012), les médiateurs culturels et les interprètes peuvent fournir une aide importante aux professionnels lors du travail thérapeutique. Souvent, l'interprète ou le médiateur culturel devient un modèle ou une figure d'identification pour un jeune, et ceci peut faciliter le développement d'une identité métissée chez ce dernier. D'autre part, l'introduction des interprètes dans un travail clinique peut s'avérer assez compliquée. Miller, Martell, Pazdirek et *al.* (2005) soulignent l'importance de la formation pour les interprètes qui travaillent dans ces situations de trauma et de vulnérabilité. Un interprète inattentif ou insensible peut rendre la personne moins en mesure de révéler ses inquiétudes. Kanagaratnam (2012, cité par Pain, Kanagaratnam et Payne, 2014)

¹⁵¹ Le refus d'enregistrement chez les sujets afghans a été remarqué par Eggerman et Panter-Brick (2010), lors de leur recherche effectuée en Afghanistan.

suggère que certains interprètes sont biaisés en faveur d'un modèle biomédical occidental de la santé mentale et ont tendance à minimiser et banaliser leurs représentations et pratiques traditionnelles comme primitif. Miller et *al.* (2005) remarquent que quelques interprètes glissent leurs avis et opinions dans la traduction ou décident de ce qu'ils estiment convenable à demander à un client. La confidentialité reste un aspect très important et quelques clients se sentent plus à l'aise si l'interprète n'est pas issu de la même communauté (Kirmayer, Naraziah, Munoz et *al.*, 2011).

5.3.2 Le déroulement des entretiens

Lors de la prise de contact avec les structures accueillant les jeunes réfugiés, une attestation certifiant notre statut de doctorant et notre sujet de recherche a été présentée, ainsi que les formulaires de consentement.

La recherche a été présentée aux sujets d'entretien de la manière suivante : « Je m'appelle Laura Tarafas, je suis d'origine hongroise, je suis doctorante à l'Université Paris XIII et je vis en France. Je m'intéresse à la manière dont les jeunes gens vivent leur migration. Je voudrais te demander de parler de ta vie en général : les quotidiens, les projets d'avenir, les choses qui t'ont permis de surmonter les difficultés que tu as connues, les choses qui t'ont permis d'avancer. Il n'y a pas de mauvaises réponses, toutes les réponses sont bonnes. C'est ton avis qui m'intéresse. Si tu ne veux pas répondre à une question, on peut la sauter. Cette recherche est anonyme, donc, ni ton nom ni ton prénom n'apparaîtront nulle part. »

Pour ceux qui étaient réticents et semblaient angoissés, nous avons précisé que si l'entretien ne leur plaisait pas, on pouvait l'arrêter à n'importe quel moment. Malgré les réticences que beaucoup de jeunes exprimaient par rapport à l'entretien, tous les entretiens ont été complétés et personne n'a souhaité abandonner. La durée de chaque entretien oscillait entre 50 minutes et une heure, voire deux heures. La plupart des entretiens ont duré une heure et demie.

Les entretiens ont été menés dans des lieux différents (foyer d'accueil, chambre des jeunes, salon, endroits « neutres ») mais qui assuraient une ambiance calme, informelle et sécurisante. Outre les entretiens de recherche avec les jeunes, les professionnels-intervenants travaillant auprès d'eux ont été également interviewés pour une compréhension plus globale. Pourtant, ces derniers ne sont pas inclus dans le codage des entretiens. Ceci a pour but précis

de permettre à la recherche de se focaliser sur le vécu des jeunes, sans y mêler les représentations du pays d'accueil. Les entretiens effectués avec les professionnels seront abordés, d'une part, dans le chapitre sur la situation des MIE et des jeunes réfugiés en Hongrie et concernant les aspects transféro-contre-transférentiels, et d'autre part, dans l'analyse des catégories et dans la conclusion, comme éléments complémentaires venant étayer ou compléter les résultats des entretiens semi-directifs auprès des jeunes.

5.4 Le processus de codage – catégories et questionnements

5.4.1 Le codage primaire

Suite aux premiers entretiens, un codage primaire a été effectué afin de dégager des catégories qui apparaissent dans le matériel et adapter la deuxième partie de la recherche aux catégories émergentes, suscitant des aspects encore non inclus dans le travail. Le traitement des données a été effectué par le logiciel NVivo, développé par QSR International¹⁵². Depuis les années 1980, cette entreprise élabore et commercialise des logiciels pour des recherches universitaires. La première version de NVivo a été développée en 1999. La version que nous avons utilisée pour cette recherche est la version NVivo 11. Ce logiciel nous a permis d'organiser de nombreuses données issues de supports divers.

Grâce à des consultations régulières du site Internet www.groundedtheory.org, nous avons suivi les indications relatives au processus de codage ainsi que les avertissements des chercheurs expérimentés. Chaque entretien a été scindé en séquences de quelques mots, phrases ou paragraphes, correspondant à une ou plusieurs unités de sens. Nous avons essayé de répondre à la question suivante : « Dans ces mots, phrases ou passages, de quoi parle-t-on ? ». En tant que psychologue, il était difficile de ne pas utiliser un codage psychologique, ce qui aurait été un fardeau au processus d'émergence d'une théorie. Au vu de la complexité du matériel, nous avons évité le « line-by-line coding », car ceci risquait de vider le contenu de sa richesse. Afin d'obtenir un code précis, il fallait souvent envisager le contexte global, donc le codage d'une phrase voire d'un paragraphe entier. Pour une meilleure saisie du contenu, la nomination précise des catégories était très importante. Ainsi, par exemple, au lieu de coder tout simplement « famille » lorsque les sujets parlaient de leur famille, il fallait marquer le contexte spécial dont émergeait la catégorie (perte de la famille au pays d'origine,

¹⁵² <http://www.qsrinternational.com/what-is-nvivo>.

disparition tragique de la famille au cours du trajet migratoire, souffrance liée au manque de la famille au pays d'accueil, etc.). Certains passages recevaient même de multiples codes, afin de respecter la complexité du contenu. À la fin du codage primaire méticuleux, 263 catégories ont été identifiées. La difficulté du codage s'est fait sentir au début du processus : la complexité du discours des jeunes a rendu le codage assez méticuleux, restant très proche du matériel au début du codage des premiers entretiens sur papier. Le risque majeur était de ne pas traiter que les éléments compréhensibles pour nous. Bien que le logiciel permette de travailler sur bande audio graphique, tous les entretiens ont été retranscrits dans le but de nous familiariser avec le matériel. La retranscription nous a ainsi offert la possibilité de replonger dans des entretiens et de les revivre avant une analyse détaillée. Afin de garder la vivacité des entretiens, nous avons essayé de marquer la tonalité du discours et des gestes des entretiens enregistrés, plus difficile à retrouver dans les entretiens écrits.

5.4.2 Le codage axial et l'identification des thèmes centraux qui apparaissent

Le codage axial avait pour but d'analyser la relation entre les catégories primaires identifiées. Cette analyse de relation entraînait l'émergence des phénomènes centraux auxquels les catégories étaient liées. Il était important de pouvoir identifier comment ces catégories agissent sur le phénomène central et penser des modèles qui décrivent le fonctionnement de ces catégories. Ceci est encore plus important car les catégories possédaient souvent des aspects différents, contribuant chacun de façon différente au phénomène global qu'ils décrivaient. Les 23 catégories identifiées suite au codage axial montrent l'étape précédant l'identification de sept catégories majeures émergeant comme les thèmes les plus saillants de l'entretien. Ceux-ci, comme énoncé dans le titre, portent en eux les traces de vulnérabilité et les voies de résilience.

5.4.3 Le codage sélectif et les sept catégories émergentes

Les catégories axiales représentent 23 catégories qui, à la fin d'un codage sélectif, se regroupent en sept catégories majeures. Ce type de codage visait à traquer les noyaux que certaines catégories partageaient. Pour certaines catégories majeures, les expressions utilisées par les jeunes ont été gardées afin de préserver la complexité et l'authenticité des idées qu'elles expriment. Tel est le cas par rapport à la catégorie nommée « Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié », une phrase qui explique avec éloquence l'ampleur des difficultés pesant sur les jeunes à cause de ce statut précaire. Certaines sous-catégories se retrouvent

dans plusieurs catégories majeures, car ils exprimaient plusieurs idées. C'est le cas par exemple concernant la sous-catégorie « Sport », qui, pour beaucoup de jeunes, représente une profession de rêve (et donc occupe une place importante dans la catégorie majeure « Avenir ») mais aussi un moyen par lequel ils se sont fait des amis et ont tissé leurs premiers liens avec la société hongroise (ce qui en fait une catégorie constitutive de la catégorie majeure « Relations sociales »). Pour en donner un autre exemple, il y a plusieurs sous-catégories qui apparaissent dans les catégories majeures « Tout est difficile quand tu es réfugié » et « Souffrance psychologique », telles que le malaise dans le pays hôte, le trajet migratoire dangereux. De plus, il y a certains sujets qui apparaissent en lien avec plusieurs catégories majeures, mais sous des angles différents : la langue hongroise est mentionnée comme une difficulté (barrière de la langue) mais aussi comme un outil important pour trouver sa place au pays d'accueil (parler le hongrois est important). Dans ces cas-là, comme le montre l'exemple, ces aspects sont devenus des catégories distinctes, jouant des rôles différents chez le sujet. La langue hongroise peut rester comme une barrière à la communication, mais aussi, lorsqu'elle est acquise, ou en tout cas mieux maîtrisée, comme un outil important pour les jeunes réfugiés. Dans le logiciel NVivo, les catégories axiales et finales sont appelées « nœuds », et symbolisées par un rond. Si on ouvre chaque nœud (catégorie), il est possible de voir les catégories de niveau inférieur. Nous avons décidé de présenter ces nœuds (catégories) et sous-catégories sous la forme de *mind maps*, afin d'apporter de la clarté tout en gardant la complexité de chaque catégorie. La *Grounded Theory* préconise un processus circulaire entre une première phase sur le terrain, suivie d'une analyse des données, puis le recueil du matériel ciblé pendant la seconde phase. Nous avons suivi ce processus. Nous voudrions présenter deux extraits d'entretiens pour montrer la logique de la catégorisation.

À titre d'exemple, nous allons présenter, dans le tableau suivant, le processus de codage de deux passages.

Données brutes	Codage primaire	Codage axial	Catégorie
<p>I : Dans mon pays, les filles restent à la maison, elles font du ménage. Elles peuvent pas sortir en boîte. Si tu vas dans mon pays, ça serait <i>börtön</i> pour toi. Et ton pays est un <i>börtön</i> pour toi. Tu comprends ?</p> <p><i>Oui, je pense... c'est très différent ici et là-bas. C'est différent pour les filles aussi.</i></p> <p>I : Oui, nous, on mange avec les doigts, ici vous avez des... ça s'appelle comment déjà ?</p> <p><i>Tányér</i> (l'assiette).</p> <p>I : Oui. Les gens se mettent par terre et on est beaucoup et c'est super. Mais les garçons et les filles sont très différents. Par exemple, les filles ne te regardent jamais dans les yeux et ils se touchent pas. C'est complètement différent ici. Mais je pense que ça va plutôt bien maintenant.</p> <p><i>As-tu apporté quelque chose de ton pays ?</i></p> <p>I : Je n'ai pris que des habits. Et on me l'envoie depuis l'Afghanistan. Les gens s'habillent de manière différente en Afghanistan. Mon père ne serait pas content de me voir porter ça (montre du doigt son bracelet) et mes cheveux longs. C'est très différent là-bas. Une fois, un Gitan m'a demandé : veux-tu baiser ma sœur ? Je n'ai rien dit, mais s'il l'avait dit dans mon pays, les gens l'auraient agressé ou même tué. On est différent. Je ne suis pas pareil que toi. Je suis musulman, tu es chrétien. En Hongrie, trop de monde aime l'argent au lieu de leurs familles. Dans mon pays, il n'y a pas de <i>kurva</i> (pute). En Europe, il y a trop de problèmes à cause des portables et des discothèques. Autrefois, j'avais une copine serbe et elle a envoyé des messages à un autre mec, peut-être elle est comme toutes les filles hongroises. Tout le monde dit « je t'aime » ici, sans comprendre ce que ça veut dire. Le père de cette fille voulait que je retourne en Serbie. (...)</p> <p><i>Tu compares ton pays à la Hongrie. Comment as-tu imaginé l'Europe quand tu as quitté l'Afghanistan ?</i></p> <p>I : Que l'Europe était bonne et il n'y a pas de problèmes. Mais j'ai vu des Gitans en Roumanie et en Grèce et ils volent et ils disent n'importe quoi et je ne les aime pas.</p>	<p>Les filles au pays se comportent différemment que les filles d'ici</p> <p>Les différences culturelles peuvent être insupportables</p> <p>Différences culturelles en termes d'habitudes alimentaires</p> <p>Nostalgie</p> <p>On peut s'habituer aux différences entre ici et là-bas</p> <p>Reçoit des habits traditionnels du pays</p> <p>Se culpabiliser d'avoir adopté des éléments de la culture hongroise</p> <p>Confrontation entre les normes/cultures des Roms hongrois et celles des Afghans</p> <p>La religion peut te rendre différent des autres</p> <p>Les Hongrois sont centrés sur l'argent</p> <p>Les problèmes de la culture hongroise sont enracinés dans la technologie moderne</p> <p>Chagrin d'amour et généralisation des stéréotypes négatifs</p> <p>Europe idéalisée</p> <p>Préjugés à l'égard des Roms</p>	<p>Différences culturelles au niveau du comportement</p> <p>Différences culturelles au niveau des valeurs</p> <p>Religion</p> <p>Les Hongrois et les Roms ne sont pas pareils</p> <p>Relations amoureuses</p>	<p>Différences entre ici et là-bas</p>

Données brutes	Codage primaire	Codage axial	Catégorie
<p><i>Tu m'as dit que tu as passé quelque temps à Nyirbator, et c'était comme une prison. Est-ce qu'il y a eu des conflits là-bas ?</i></p> <p>A : Oui, avec tout le monde. Nyirbator était un camp fermé. Quand l'État te demande pourquoi tu es venu ici, et il y avait un entretien. Si tu reçois une réponse positive, c'est bien, si la réponse est non, tu restes au camp. J'ai connu quelqu'un qui était là depuis quatre ans. Le camp était fermé, je n'ai pas compris les règles, je n'ai pas compris pourquoi c'était comme ça pour moi, car j'étais mineur à l'époque... c'était très difficile, j'en ai de mauvais souvenirs. Après ça, je suis venu ici.</p> <p><i>Tu as également mentionné être passé par Debrecen.</i></p> <p>A : Oui, j'ai passé cinq ou six jours à Debrecen, puis on m'a envoyé à Fót.</p> <p><i>Par rapport à Fót, tu me disais que tout le monde était mélangé, ceux qui sont arrivés il y a longtemps, et beaucoup sont arrivés puis vite repartis.</i></p> <p>A : On était quatre dans une chambre, certains étaient là pour aller à l'école, certains n'aimaient pas être en Hongrie et voulaient aller dans un autre pays. Même chose que dans le camp. Tout le monde s'en foutait de l'autre. C'était peut-être notre faute à nous aussi, on était beaucoup, et il y a des réfugiés qui font n'importe quoi.</p> <p><i>Tu as mentionné que Nyirbator était une expérience difficile. Avais-tu rencontré d'autres difficultés en Hongrie ?</i></p> <p>A : Pas vraiment. Qu'est-ce que je peux te dire, je vis ici. Je suis comme un Hongrois, je vis ici, personne ne me dérange. Mais je me sentais pas bien quand j'appartenais à un autre endroit, comme au camp, ça suscite chez moi un mauvais sentiment. Parfois, je me sens comme si je n'étais pas un homme entier.</p> <p><i>Un homme entier ?</i></p> <p>A : Oui, il y a des choses qui me manquent. Un appartement, du travail... c'est comme ça. Je ne voulais pas vivre dans un camp, j'en pouvais plus, toute ma vie était comme ça. C'était terrible.</p>	<ul style="list-style-type: none"> - Subir l'injustice - Avoir le statut de réfugié est important - Mauvais souvenirs du camp - Le foyer à Fót laissait beaucoup à désirer - Description de l'arrivée en Hongrie - Connaître le système d'asile par expérience - Si tu as ce que tu veux dans la vie, tu ne tombes pas malade/tu es « normal » - « Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié » - 	<p>Difficultés à l'arrivée</p> <p>La vie est dure dans les camps de réfugiés</p> <p>Difficultés persistantes</p>	<p>Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié</p>

5.4.4 Les spécificités liées au cadre et au contexte

Étant donné que la plupart des sujets sont d'origine afghane, leurs entretiens ont dominé les données de la recherche et indiquent qu'il y a probablement des aspects spécifiques à cette population provenant d'un pays en guerre depuis très longtemps. Un autre aspect qui n'est pas codé, et qui ne peut pas l'être, concerne les aspects contre-transférentiels. La question qui se pose est de savoir si ces jeunes interviewés auraient pu évoquer des sujets différents de manière différente si l'entretien avait été effectué par un chercheur du même sexe, voire du même pays, ou au moins un pays qui ressemble plus à leur pays sur le plan culturel. La réponse serait certainement positive. Nous faisons l'hypothèse que ces aspects (la différence culturelle et le genre) jouent sur la relation entre le chercheur et le sujet et sur le contenu de l'entretien semi-directif. Le fait que ces jeunes hommes étaient interviewés par une femme hongroise pourrait contribuer à l'évocation, de leur part, de plusieurs pensées positives, négatives, ainsi qu'à des questionnements concernant leur relation de couple avec les jeunes Hongroises. La question de la place de la femme dans leur culture et dans la culture hongroise découlait peut-être également de ce cadre de l'entretien : ils étaient dans une position où, en tant qu'interviewés, ils étaient censés répondre aux questions et se dévoiler quelque part sans que l'autre (le chercheur) ne le fasse, ou assez peu. Ceci créait déjà une position inégale que le décalage entre la place de la femme dans leur société et en Hongrie accentuait encore plus. Nous faisons l'hypothèse que chez certains, une telle élaboration de la question du genre dans les cultures était une manière d'élaborer leur malaise par rapport au cadre de l'entretien. Un sujet qui a émergé spontanément et qui mériterait une recherche à part entière serait d'analyser la manière dont les jeunes réfugiés se représentent les Roms hongrois et *vice versa*. En effet, les entretiens montrent que les relations qui s'installent entre jeunes réfugiés et jeunes Roms sont complexes¹⁵³.

La présentation des résultats tente de garder la complexité de ceux-ci, mais en les rendant transparents, clairs et compréhensibles. Pour ce but précis, des *mind maps* étaient utilisées pour la première présentation des résultats. Chaque *mind map* est suivie de citations et d'une analyse qui reste fidèle aux données des entretiens, puis d'une comparaison avec les recherches internationales effectuées sur le terrain. Les sous-catégories les plus importantes

¹⁵³ Ce sujet sera abordé dans le cadre de l'analyse de résultats en relation avec la catégorie « Différences entre ici et là-bas » ainsi que dans le dernier chapitre.

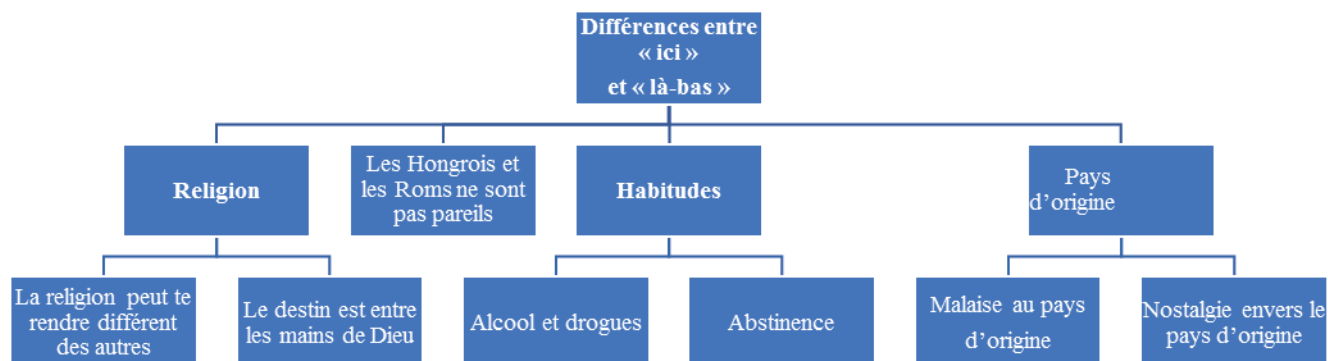
sont mises en caractères gras dans les *mind maps*. Les définitions utilisées dans cette recherche afin de saisir ce que nous entendons sur la notion de la résilience s'appuient d'une part sur la définition proposée par Luthar (2006), qui souligne la double nature de la résilience en tant que phénomène et processus reflétant une adaptation relativement positive malgré l'expérience d'adversités considérables ou de trauma. D'autre part, prenant en compte le contexte particulier du réfugié, nous rajoutons la définition de Laban, Hurulean et Attia (2009), qui soulignent l'importance de la prise en compte des expériences passées et du stress lié au processus de demande d'asile et aux problèmes postmigratoires. Les résultats seront présentés par des schémas représentant les catégories principales et les différentes sous-catégories qui émergent de l'analyse de contenu.

Pour une analyse transversale, six vignettes cliniques seront présentées, qui, suivant la dynamique de chaque entretien, visent à identifier les facteurs contribuant à un processus de résilience ou relèvent des traces de vulnérabilité, les aspects transféro-contre-transférentiels et les références de la littérature. La première partie se concentrera donc sur l'analyse des données à la lumière des recherches internationales dans le domaine de la résilience, tandis que les vignettes cliniques présenteront les sujets dans leur singularité et les aborderont plutôt du point de vue clinique. Contrairement au processus de codage qui brise la fluidité des entretiens, les vignettes cliniques permettent de restituer cette fluidité narrative chez les sujets. Les sous-catégories en gras marquent les éléments les plus saillants de chaque catégorie majeure. La conclusion comprend le résumé des résultats de cette étude exploratoire, les hypothèses et questionnements qu'ils permettent de formuler, ainsi que quelques pensées contribuant à la compréhension de l'état actuel du terrain et les futures tâches de développement à accomplir.

III. Résultats

Chapitre 6 : Les catégories émergentes

6.1 Différences entre « ici » et « là-bas »



Différences dans le comportement et au niveau des valeurs culturelles

« Je vois beaucoup de différences... Ils pensent différemment, ils travaillent différemment, tout est différent. Rien n'est comme chez moi. Je n'ai jamais vu de choses pareilles dans ma vie. » (Citation n° 1).

« Les personnes s'habillent différemment en Afghanistan qu'ici. Mon père ne serait pas content s'il voyait ça (montre du doigt son bracelet) et mes cheveux longs. » (Citation n° 2).

« (L'école) fait vraiment bizarre pour moi. Ils ne respectent pas le professeur. Tu ne peux pas parler n'importe comment au professeur. Ton ami, c'est ton ami, ta mère, c'est ta mère. Ça, c'est différent. Le professeur, il faut le respecter. » (Citation n° 3).

« J'ai dit à ma copine qu'elle peut sortir, mais je ne veux pas qu'elle passe son temps avec d'autres garçons. Elle est très compréhensive, elle ne va pas en boîte et elle ne boit pas. Mais je ne l'ai pas forcée, c'était sa décision. Je ne veux déranger personne dans sa vie, mais elle m'a dit qu'elle m'aimait... Je suis musulman, elle ne l'est pas, on a des cultures différentes. » (Citation n° 4).

« Les garçons et les filles sont très différents. Par exemple, les filles ne te regardent jamais dans les yeux et elles ne te touchent pas. » (Citation n° 5).

« La culture est différente en Afghanistan (...). Si j'ai une famille, je vais travailler. Ma mère et mon père devaient beaucoup travailler et ils m'ont beaucoup donné. C'est à moi maintenant de leur donner des choses. Je dois aussi travailler pour ma mère. Elle m'a donné tant de choses, donc je dois les lui rendre. Quand j'étais petit, elle n'a pas pu dormir à cause de moi. À cause de tout ça... c'est pour ça que les Afghans pensent différemment de la famille. Et maintenant, je n'ai plus de mère et de père (...). Je viens d'Asie, je suis perse. Pour nous, c'est différent... maman, papa... tu les aimes plus que Dieu. » (Citation n° 6).

« En Hongrie, trop de monde aime l'argent. Pas leur famille, mais l'argent. » (Citation n° 7).

« L : Les Hongrois ne pensent pas comme les Afghans ?

E : Non, pas du tout.

L : Comment pensent-ils alors ?

E : J'ai discuté avec Gabi, qui habite ici (au foyer) avec moi, il n'y a pas très longtemps. Elle s'est assise dans ma chambre et elle m'a dit : "E., je viens d'avoir 24 ans et je ne sais pas où aller. Je ne peux plus rester au foyer après mes 24 ans." Je l'ai regardée, je me disais : "Oh mon Dieu, moi j'ai 20 ans, j'ai encore quatre ans... j'ai encore du temps pour réfléchir... et je travaille et je gagne mon argent et quand j'aurai 24 ans, j'aurai mon appartement propre et je vais y habiter." Je réfléchis comme ça. » (Citation n° 8).

« Si tu vas dans mon pays, ça serait börtön (la prison) pour toi. Et ton pays est un börtön pour moi. » (Citation n° 9).

« Tu sais, il y a des choses qui sont interdites pour les musulmans : du porc, de l'alcool, draguer les filles... si tu ne connais pas une fille, tu ne peux pas habiter dans la même chambre avec elle. C'est comme ça chez nous, c'est ça que j'ai vu et c'est ça que j'ai appris là-bas... mais je suis venu en Hongrie et c'est différent ici... je me disais oh mon Dieu [en rigolant] (...), penser que quelque chose est interdit dans un lieu... et... (...) c'était très drôle pour moi, le fait que chez nous, tu ne peux pas faire ces choses-là, mais ici tu peux. » (Citation n° 10).

Cette catégorie regroupe toutes les sous-catégories où s'expriment les différences entre l'ici et le là-bas. Ceci implique les différences au niveau physique : la manière de s'habiller, la

coupe de cheveux, le port de bijoux (citation n° 2). Mais il semble que les différences qui se manifestent dans le comportement (citations n° 3, 4 et 5) et dans des valeurs (citations n° 6 et 7) soient plus importantes, tel le lien avec la famille. Les jeunes parlent beaucoup des différences d'éducation, qu'ils remarquent dans plusieurs contextes différents, comme à l'école (citation n° 3), en rapport avec l'avenir (citation n° 8) ou avec le comportement des filles (citations n° 5 et 10). Ces entretiens peuvent évoquer la notion de service (*khidmat*), qui occupe une place importante en Afghanistan (Eggerman et Panter-Birck, 2010) et signifie que les jeunes complètent leur éducation et obtiennent un emploi afin de « servir » leurs parents, leur famille mais aussi leur communauté. Ne pas pouvoir « servir » est considéré comme une source de honte et un défaut de caractère au pays. Parfois, les différences entre ici et là-bas sont vécues de manière intense, et sont des sources importantes de souffrance pour les jeunes, ainsi qu'un jeune l'a décrit (citation n° 9). Pour d'autres, cette différence n'est pas complètement banalisée, mais maîtrisée avec l'humour (citation n° 10). Pendant les premières années de leur vie au pays d'accueil, les jeunes réfugiés et même les adultes se retrouvent face à la difficulté de trouver leur place au sein de cultures individualistes dans le contexte postmigratoire. Quelques études démontrent qu'en effet, les enfants et adolescents s'adaptent mieux aux défis des transitions psycho-sociales que les adultes (Hyman, Vu et Beiser, 2000). Plusieurs études ont souligné l'importance de pouvoir s'adapter au nouveau mode de vie au pays d'accueil comme une stratégie de *coping* (Gibson, 2002 ; Gorman, Brough et Ramirez, 2003 ; Poppitt et Frey, 2007 ; Mels, Derluyn et Broekaert, 2008 ; Merali, 2005 ; Ellis, MacDonald, Klunk-Gillis et al., 2010 ; Ní Raghallaigh et Gilligan, 2010 ;), mais aussi de garder les liens avec la culture d'origine (Gorman, Brough et Ramirez, 2003 ; Phan, 2003 ; Weine, Ware et Klebic, 2004 ; Merali, 2005). Beaucoup de jeunes de cette étude ont exprimé leur ambivalence concernant l'adoption d'une nouvelle culture mais tout en restant loyaux envers leurs origines. Sleijpen et al. (2016) soulignent que la plupart des jeunes trouvent la meilleure solution en cherchant des moyens d'ajuster leur comportement à la nouvelle culture sans oublier la leur. Ces mêmes auteurs remarquent que les jeunes qui connaissaient déjà la société et la langue du pays hôte semblent pouvoir mieux s'ajuster, contrairement à ceux qui les ignorent. Selon Mawani (2001), beaucoup de jeunes se sentent obligés de s'accrocher aux croyances, valeurs et pratiques de leurs familles et de leur culture d'origine quand ils se sentent en danger de les perdre. Ceci peut être le cas dans un contexte où ils ne trouvent pas d'opportunité de contribuer, avec leurs valeurs, à la nouvelle patrie.

Le pays d'origine

« Avant, beaucoup de monde venait en Afghanistan. On avait des métros, des soldats, il y avait la sécurité... Rien n'est plus comme ça. (...) Si mon pays devient plus sûr, bien sûr je vais rentrer. Qu'est-ce que je fais ici ? Tout le monde aime son pays. Ta maison est ta maison. Si tu dors dans ta maison, tu es à l'aise. Si tu dors dans une autre maison, tu n'es pas à l'aise. Tu ne sais pas où sont les choses. Ici, je sais un peu, mais je dois toujours demander. » (Citation n° 11).

La relation au pays d'origine semble complexe ; beaucoup décrivent un certain malaise par rapport à leur vie de là-bas : l'insécurité, la persécution, la guerre¹⁵⁴, mais le sentiment de nostalgie apparaît également. Cette citation a été choisie car l'image que le jeune a utilisée pour illustrer le manque d'intimité, de confort et de sentiment d'être en sécurité loin de chez lui est d'une grande beauté et reflète une réelle douleur (citation n° 11).

Les Hongrois et les Roms ne sont pas pareils

« Tu connais cigány (Gitan) ?

L : Oui.

J: Les Hongrois et les cigánys ne sont pas pareils. Certains d'ici (du foyer) ramènent leurs copines cigány qui utilisent ma salle de bains, et elles peuvent être malades ou quelque chose. » (Citation n° 12).

« T'as envie d'apprendre, mais les autres ne te laissent pas. Il y a des Gitans, qui ne veulent pas apprendre, ils font du bruit, écoutent de la musique et on ne peut pas faire attention non plus au professeur. » (Citation n° 13).

« Une fois, un Gitan m'a dit : veux-tu baiser ma sœur ? Je n'ai rien dit, mais s'il l'avait dit dans mon pays, on l'aurait tabassé ou même tué. » (Citation n° 14).

« Je te jure, si un Hongrois me disait : "Casse-toi d'ici, réfugié de merde, pourquoi es-tu venu ici", ça ne me ferait rien. Mais si c'est un Gitan qui le dit, alors ça... ne passe pas du tout. » (Citation n° 15).

Dans le discours des jeunes, Roms et Hongrois sont souvent nettement distingués (citations n° 12 et 15). Un jeune les qualifie ainsi : « Ce sont aussi des réfugiés. » Par ailleurs, les jeunes semblent avoir leurs propres représentations sur les Roms, avec certains préjugés

¹⁵⁴ Ces thèmes seront abordés dans la partie sur la souffrance psychique.

communs avec ceux que la société hongroise ressent envers cette ethnie (citations n° 12 et 13). Étant donné qu'à la connaissance du chercheur, il n'y a encore aucune littérature qui cible l'analyse des relations entre réfugiés et minorités ethniques au pays d'accueil, nous ne pouvons que formuler quelques vagues hypothèses. D'après un éducateur d'origine afghane, ces jeunes arrivent avec leurs représentations et leurs préjugés par rapport aux Roms, car il y a des communautés roms en Afghanistan, qui souffrent également des préjugés de la société. D'après une recherche sur les minorités nomades vivant en Afghanistan, effectuée par Aparna Rao (1995), on peut constater que d'une part, il y a encore très peu de travaux sur ce sujet, et que d'autre part, on n'a pas encore clairement défini quels sont les peuples concernés (les Doms et/ou les Gat), ni ce que ces derniers partagent avec les représentations qu'on peut associer aux Roms en Europe de l'Est voire en Europe de manière générale. Nous pouvons cependant dire que les peuples nomades vivant dans divers pays du Moyen-Orient sont souvent désignés par des noms péjoratifs (comme « Gat » en Afghanistan ou « Nawar » en arabe), impliquant d'être arriéré, barbare et incapable de changer son mode de vie (Williams, 2001). Que ces ethnies nomades soient des Roms ou pas¹⁵⁵, il y a tout de même quelques représentations qui leur sont octroyées par les sociétés majoritaires, telle l'idée sous-jacente que ces peuples sont des sauvages dépourvus de culture, dans le sens où culture signifie normes partagées par toutes les cultures. Ainsi, la manière dont les Gat ont été décrits par la majorité des Afghans dans l'étude de Rao (1995), comme peuple parlant une langue inintelligible, avec une peau foncée, sale, astucieux, louche, voleur d'enfants, pratiquant la prostitution, partage malheureusement certaines représentations et surtout des préjugés qui existent encore¹⁵⁶ à l'égard des Roms dans beaucoup de cultures, y compris la culture hongroise¹⁵⁷, dans lesquelles ils cohabitent avec la société majoritaire. Une remarque importante a été faite pendant les entretiens : les jeunes qui ont souligné les différences entre Roms et Hongrois sont ceux qui, de par leur physique, peuvent être confondus avec les Roms. Aucun des jeunes appartenant à l'ethnie Hazara et ayant des traits asiatiques n'a fait cette

¹⁵⁵ Ni Williams (2001) ni Rao (1995) ne considèrent que les Nawars ou les Gat soient des Roms, et les deux auteurs soulignent l'importance d'être prudent par rapport à la terminologie lors de l'identification des groupes minoritaires au Moyen-Orient (et dans le cas de l'Afghanistan, en Asie du Sud). Par exemple, le mot « Nawar » est utilisé de manière large, par rapport aux groupes nomades, dont la langue ressemble plus à une langue bédouine. En effet, il y a très peu d'informations écrites sur ces groupes (Williams, 2000).

¹⁵⁶ Voir l'article de Kótzé et Rövid (2016) arguant que le racisme à l'égard des Roms reste toujours une forme de racisme accepté par la société.

¹⁵⁷ Les représentations concernant les Roms en Hongrie seront abordées dans le chapitre sur les aspects des contre-attitudes collectives culturelles.

remarque. Le jeune qui a évoqué le souvenir de son camarade lui « proposant » sa sœur (citation n° 14) pourrait faire référence au fait qu'en Afghanistan, ce discours témoigne du manque de normes morales¹⁵⁸ et est considéré comme une transgression. Dans ce cas-là, le rejet de l'autre-Rom est probablement lié à la notion de transgression des normes culturelles avec lesquelles ce jeune en question a grandi. En dehors des préjugés, il faut reconnaître que le sentiment partagé d'exclusion peut également créer des liens forts basés sur l'empathie. Tel est le cas chez un jeune qui est en couple avec une fille rom-hongroise, qui affirme qu'elle se sent « comme un réfugié aussi » (voir vignette clinique n° 3).

Habitudes

« Je choisirais plutôt les cigarettes que la nourriture... et les cigarettes n° 2. Tu sais ce que c'est, une cigarette n° 2 ?

L : C'est avec de la marihuana ?

J : Oui, quand je suis trop stressé, je fume. Mais quand je fume beaucoup, j'arrête de parler et je réfléchis. Je vois mes souvenirs se dérouler devant moi comme un film... et je pense mais je ne parle plus. » (Citation n° 16).

« Parfois, quand je bois, mes souvenirs reviennent. » (Citation n° 17).

« Je ne prends pas de médicament, je bois du Pàlinka¹⁵⁹... ça fait quatre ans que je suis allé voir un médecin. » (Citation n° 18).

« J'adore faire la cuisine. Quand ma copine ne fait pas la cuisine à la maison, c'est moi qui le fais. En fait, quand je suis à la maison, je fais la cuisine. Quand c'est ma copine qui est à la maison, c'est elle qui la fait. » (Citation n° 19).

« On cuisine des plats afghans merveilleux... tu veux que je te montre des photos ? » (Citation n° 20).

« Je ne bois pas et je ne fume pas, mais je fais la fête de temps en temps. » (Citation n° 21).

En termes d'habitudes, certains adoptent les mêmes comportements que les jeunes Hongrois de leur âge. La consommation de cigarettes, de drogues (légères, comme le cannabis) et

¹⁵⁸ Eggerman et Panter-Brick (2010) réfèrent, dans leur recherche, à la moralité comme vertu importante en Afghanistan, comme tous codes qui servent à maîtriser le comportement approprié, comme le respect de la famille et les bonnes manières dans des interactions quotidiennes.

¹⁵⁹ Boisson traditionnelle hongroise fortement alcoolisée, autrefois utilisée comme remède.

d'alcool émerge également comme une stratégie mal adaptative afin de gérer la frustration pendant le temps qu'ils passent au camp de réfugiés. Pour d'autres, le fait de boire ou fumer émerge peut-être comme une tentative de se guérir du trauma. La consommation importante d'alcool chez les réfugiés est remarquée dans d'autres recherches au niveau international (Luitel, Jordans, Robins et *al.*, 2013 ; Horyniak, Higgs, Cogger et *al.*, 2016). La revue de littérature de Posselt, Galletly et Crespigny (2014) sur la consommation d'alcool et de drogues chez les réfugiés démontre que ceux-ci risquent de développer des problèmes par rapport à ces substances, et que cela peut être également lié au fait qu'ils ne demandent pas d'aide aux divers services de santé mentale. Gorman, Brough et Ramirez (2003) soulignent l'attitude ambivalente des jeunes à l'égard de la consommation de drogue et d'alcool, qui est considérée à la fois comme une stratégie utile et inutile : les jeunes admettent qu'ils ressentent des effets négatifs ainsi que positifs. Pour une compréhension plus large, il faudrait rajouter que dans la culture hongroise, la consommation d'alcool n'est pas stigmatisée – mais plutôt banalisée – et fait partie de la vie des jeunes. Chez d'autres, la consommation d'alcool ou de drogues se trouve interdite. Ceci est souvent lié à la religion (citation n° 21). La consommation d'alcool et de drogue peut provoquer une reviviscence du passé ou même des événements traumatiques (citations n° 16 et 17). Dans son écrit, Pouthier (2016) souligne également le lien entre trauma et addictions, que le caractère terrifiant des effractions traumatiques, impensables et incommunicables, permet de mieux comprendre. Une manière pour les jeunes de faire des liens avec leur culture d'origine est la cuisine, qu'on retrouve chez eux dans cinq entretiens sur 13 (citations n° 19 et 20). L'adaptation du comportement des jeunes du pays hôte par certains, et le refus ferme par d'autres, témoignent des va-et-vient constants entre l'ici et le là-bas.

Religion

« Je suis musulman... et je pense que Dieu a décidé tout ça. Que je perde ma famille. S'il a décidé que je dois les retrouver, alors je vais les retrouver. Est-ce que je peux te demander une chose ? S'il fallait choisir entre Dieu ou ta famille, lequel tu choisirais ? (...) Tu choisirais peut-être ta famille... Moi, je choisirais Dieu. Parce que Dieu décide tout, il a créé le monde. Disons que quelqu'un traverse la rue et une voiture le renverse. Ce n'est pas le conducteur qui voulait tuer cette personne mais Dieu. C'est Dieu qui prend la décision. » (Citation n° 22).

« La religion est dans ton cœur, tu n'as pas besoin de le montrer. Si tu as un bon cœur, t'es un bon musulman. » (Citation n° 23).

« J'ai regardé des chrétiens, la manière dont ils se parlaient, leur calme. Tout ça m'a beaucoup plu et j'étais très attiré vers eux. Je n'ai jamais été très attaché à l'islam, mais quand j'ai rencontré des chrétiens, je me suis encore plus éloigné de l'islam. » (Citation n° 24).

« Pendant le ramadan, ça a été difficile pour nous de respecter la religion. C'était difficile parce qu'il faisait très, très chaud ici. Et c'était encore plus difficile de travailler dans un restaurant. (...) Il faisait 40 degrés dehors, mais au moins 60 dans le restaurant, donc j'avais très soif et j'ai presque perdu ma patience de temps en temps. Mais j'ai respecté le ramadan. » (Citation n° 25).

Dans cette recherche, les jeunes ont en effet parlé de leur religiosité, qui signifie « être musulman, accepter les règles décrites par les religions, honorer les fêtes religieuses », mais aussi de leur spiritualité, qui signifie « ce qui est dans le cœur ». La religion met l'accent sur la différence des autres, définit des codes de conduite appropriés pour les jeunes, et en même temps leur fournit un appui important. En ce qui concerne les difficultés, certains jeunes ont parlé de la difficulté de respecter le comportement que leur religion préconise (citation n° 25). Suite à une recherche sur la résilience sur l'île d'Haïti (Mouchenik, Dauriac-Le Masson et Marquer, 2016), les entretiens de recherche qualitatifs ont mis en relief la foi et aussi la pratique religieuse. Cette recherche a identifié l'image d'un dieu bienveillant, signifiant, en termes psychologiques, « une présence internalisée, secourable et toujours disponible dans les moments de détresse » (Mouchenik et al., 2017, p. 8). La prière des Haïtiens juste après le séisme leur a permis de chercher du réconfort, la pratique religieuse étant utilisée comme une forme de symbolisation de l'expérience traumatique engendrée par le séisme. À partir de représentations positives de Dieu, la construction d'une sorte d'espace transitionnel intérieur peut s'effectuer, sur lequel la personne peut s'appuyer en cas de malheur.

Chez certains, Dieu est représenté comme tout-puissant et punitif (citation n° 22), tandis que pour d'autres, il apparaît comme une figure bienveillante (citation n° 23), qui pardonne même si le comportement prescrit par le Coran n'est pas respecté. Ces visages différents de Dieu ont émergé aussi dans la recherche actuelle, et deux jeunes ont parlé de leur conversion de l'islam au christianisme (citation n° 24). L'un d'eux s'est converti au christianisme au pays d'origine, et c'est la raison pour laquelle il a dû quitter son pays. Chez un autre sujet

d'entretien (Vignette clinique n° 1), la conversion au christianisme s'est effectuée au pays d'accueil : ceci pose la question de savoir si la conversion est en effet une stratégie migratoire, comme le suggère l'article d'Akcapar (2006) sur les réfugiés iraniens chiites dont beaucoup se sont convertis au christianisme en Turquie.

Les recherches récentes soulignent de manière générale et unanime les effets bénéfiques de la religion et de la spiritualité. Plusieurs études (Green et Elliot, 2010 ; Carlson, Cacciatore et Klimek 2012) ont montré que celles-ci contribuent au bien-être physique et psychologique. Il faut cependant souligner que religion et spiritualité sont souvent confondues dans l'usage populaire. La spiritualité de l'individu peut être réalisée dans un contexte religieux ou très personnalisé, et être distincte des religions (Foy, Drescher et Watson, 2011). De ces deux notions, la spiritualité semble plus large et personnalisée, tandis que la religion contient en elle-même une compréhension partagée dans un groupe ou une communauté. Les chercheurs sur la religion dans la clinique soulignent qu'il y a un désintérêt général envers ce sujet, et le peu d'études incluant cette notion dans la recherche la considèrent comme une seule variable. La RS (religion/spiritualité), selon Foy, Drescher et Watson (2011), aussi bien que la résilience, est un processus dynamique. La RS est souvent décrite comme une partie d'un voyage spirituel, impliquant une quête de sens et de direction. Comme dans le domaine de la résilience, bon nombre d'études ont trouvé un lien entre l'attachement et la future qualité du rapport avec Dieu (Hall, 2007). D'après l'auteur, un attachement précoce sécurisé contribue à une image internalisée d'un dieu fort et positif (Brokaw et Edwards, 1994 ; Hall et Edwards, 2002), tandis que l'attachement insécurisé crée un attachement incertain à Dieu ou un besoin de dépendance envers celui-ci dans des situations défavorables. Pargament (1997) tout d'abord, puis Ano et Vasconcelles (2005) parlent du *coping* religieux positif (comme la capacité de pardonner, chercher une direction spirituelle, retrouver un lien avec le spirituel) et du *coping* religieux négatif (par exemple le mécontentement spirituel). Selon cette recherche, le *coping* religieux positif contribue à un ajustement psychologique positif, tandis que le *coping* religieux négatif contribue à l'ajustement négatif. Drescher et Foy (2008) identifient quatre obstacles liés à la spiritualité et religiosité chez les victimes de trauma, comme la perte de la foi, le *coping* religieux négatif, la culpabilité et le manque de pardon envers les autres et envers soi-même. Ces auteurs évoquent ces quatre signes critiques indiquant un blocage chez les personnes traumatisées dans leur élaboration du trauma. L'étude de Gunnestad et Thwala (2011) sur la résilience et la religion chez les enfants de l'Afrique du Sud a démontré que dans certains cas, les interprétations religieuses négatives peuvent être transformées en point

de départ pour un *coping* religieux plus profond et positif, si l'enfant a reçu une aide pertinente pour comprendre la situation et la redéfinir de manière positive.

Pour en revenir aux effets bénéfiques, plusieurs études (Schweitzer, Greenslade et Kagee, 2007) ont souligné que la spiritualité permet de retrouver une force, de faire face aux difficultés et de regagner le contrôle sur le sens de sa vie (Sossou, Craig et Orgen, 2008). Ce ne sont pas seulement la spiritualité et la religion en soi, mais aussi les relations de confiance, comme celles qu'on peut retrouver entre les membres des communautés confessionnelles, qui peuvent fournir un soutien essentiel pour le rétablissement d'un individu ayant vécu des crises existentielles (Charuvastra et Cloitre, 2008). Dans l'étude de Fernando et Ferrari (2013), les résultats suggèrent que le spiritualisme bouddhiste alimente la résilience chez les jeunes Sri Lankais de manières diverses, par exemple en leur proposant une structure, en encourageant la restructuration cognitive et l'acceptation du trauma, donne une impression de contrôle et, à travers les rituels, cultive le sentiment d'appartenance à une communauté. L'étude de Khawaja, White, Schweitzer et *al.* (2008) a montré que certains réfugiés se sont résignés à leur situation et pensent que leur destin est entre les mains de Dieu. Cette recherche qualitative démontre que destin et Dieu apparaissent souvent dans la même phrase et que l'avenir semble souvent mystérieux. Par contre, au moins dans les discours de la plupart des jeunes, ceci n'implique pas une résignation à la situation, car bien au contraire, on découvre souvent une forte orientation vers l'avenir. Il est donc possible que cette prudence soit en effet une expression culturellement adaptée et ne soit pas signe de résignation et de passivité. De plus, l'étude de Ní Raghallaigh et *al.* sur les mineurs isolés étrangers (2010, p. 11) suggère que « malgré le fait d'être pleinement convaincus que Dieu est capable de les aider, et qu'ils ont cédé le contrôle en le confiant à Dieu, ils ont réussi – simultanément et de manière paradoxale – à gagner un sentiment de maîtrise sur leur vie ».

La méta-ethnographie effectuée par Sleijpen et *al.* (2016) a identifié plusieurs fonctions de la religion chez les jeunes réfugiés et mineurs non accompagnés : un guide pour mener leur vie, un facilitateur du développement du sens et de l'acceptation en faisant face aux adversités, une source de soutien (de la part de l'Église), une source de continuité de soi, une source de distraction et une source de force qui leur permettent d'aller jusqu'au bout dans les moments difficiles et de maintenir une certaine maîtrise de leur vie.

6.2 Caractéristiques individuelles



Optimisme

« Même les méchants m'ont appris quelque chose de bien. Si quelqu'un a fait du mal, je me suis dit : il a fait quelque chose de mauvais et je ne veux pas faire pareil. Je veux faire du bien. Les personnes méchantes m'ont toujours appris du bien. En fait, c'est toujours des mauvaises personnes qui m'ont appris quelque chose de bien. » (Citation n° 26).

« Je pense qu'il faut commencer à vivre. C'est difficile à faire, mais il faut le faire. Il faut vouloir. Si tu dis que c'est difficile, ça ne va pas aller alors. Il faut vouloir que ça aille. Si ça ne marche pas, c'est ta faute. Ça va forcément marcher, il ne peut pas en être autrement. Même si tu ne réussis pas complètement, tu peux réussir à moitié, et ça vaut la peine. Il faut se battre. » (Citation n° 27).

« N'aie pas peur de ce qui va t'arriver en Hongrie. C'est le plus important. Et tu ne dois pas être méfiant envers les autres, comme si on voulait te faire du mal. Je n'ai jamais pensé que quelqu'un me voulait du mal, si on m'a dit de faire quelque chose, je l'ai fait, et ça allait toujours mieux à la fin. » (Citation n° 28).

Plusieurs études (Toth, 2003 ; Khawaya et al., 2008) soulignent – et cette recherche le confirme – l'importance cruciale de l'optimisme même dans les moments les plus difficiles, et face aux personnes négatives (citations n° 27 et 28). Selon l'étude de Gorman, Brough et Ramirez (2003), la détermination à faire face aux difficultés est vécue comme une manière de prendre le contrôle au lieu d'être victime, et est considérée comme une ressource interne importante. Ní Raghallaigh et Gilligan (2010) remarquent que l'optimisme est souvent présenté dans un cadre comparatif, où les jeunes comparent leurs situations au pays d'accueil à celles perçues comme moins favorables au pays d'origine. Cette manière de présenter l'optimisme s'est révélée vraie dans cette recherche aussi, lorsque certains jeunes avouent que même si l'Europe est décevante, *« en Afghanistan (...), il n'y [a] pas de loi »* (citation n° 52). L'article d'Eggerman et Panter-Brick (2010), étudiant les perspectives culturelles de la résilience, souligne le rôle de l'espoir chez les Afghans. Selon les chercheurs, si on devait résumer la résilience en un mot, ce mot serait en effet l'espoir.

Si je ne réussis pas, ça sera de ma faute

« Oui, je vis dans le présent. C'est Dieu qui fait ta vie. Mais cela ne veut pas dire que tu dois te contenter d'attendre sans rien faire. Si tu n'utilises pas ce que Dieu te donne, c'est ta faute. Ne blâme pas Dieu. » (Citation n° 29).

« Personne ne chercherait du travail pour moi, c'est mon intérêt et c'est à moi de le faire. C'est à moi de travailler. Même si quelqu'un m'accompagne, on ne va pas me trouver du travail comme ça, c'est à moi de vouloir le chercher. » (Citation n° 30).

La sous-catégorie parmi les plus saillantes contient le message suivant : « Si je ne réussis pas ici, ce sera de ma faute à moi. » En effet, ces jeunes croient en l'efficacité qui doit venir de soi-même et non pas de l'extérieur, en tout cas de l'entourage humain. Selon un jeune, « si on ne veut pas vraiment réaliser notre rêve, personne ne pourra nous aider pour qu'on réussisse ». Cela témoigne d'une pensée de « self-efficacité »¹⁶⁰, avec un locus interne de

¹⁶⁰ Concept identifié également dans d'autres recherches sur la résilience, comme chez Masten et Garmezy (1985).

contrôle solide, qui est souvent associé aux personnes résilientes. Dans la recherche d' Eggerman et Panter-Brick (2010) sur la résilience en Afghanistan, la persévérance a été évoquée en lien avec la capacité de surmonter les difficultés. Outre cette recherche et celle effectuée en Afghanistan, la méta-ethnographie menée par Slejipen et *al.* (2016) à propos des recherches qualitatives sur la résilience souligne que bien que le fait de pouvoir partager leurs problèmes avec les autres soit important pour les jeunes réfugiés, la nécessité de « gérer les problèmes seul » émerge comme un aspect important. Ceci suggère que ce phénomène n'est pas propre à la culture afghane ou à cette recherche, mais peut être également en lien avec le contexte de refuge, et apparaît comme un outil majeur de *hardiness*¹⁶¹ (Maddi et *al.*, 2006). Cette notion sera davantage décortiquée dans le chapitre « Questionnements ».

Ambition et perfectionnisme

« Il y a beaucoup de choses qui me stressent. Et je suis perfectionniste. Je fais tout pour obtenir des bons résultats à l'école. En fait, mieux vaut être perfectionniste que de ne rien vouloir faire... en fait, c'est bien de trouver un juste milieu, mais si tu commences du côté du perfectionnisme, tu arrives mieux à trouver un juste milieu. Il faut avancer, c'est la même chose que quand tu joues aux échecs, il faut attaquer quoi. » (Citation n° 31).

Dans trois entretiens, le perfectionnisme apparaît comme un trait qui caractérise la personne qui réussit sa vie. Il n'émerge pas dans d'autres recherches comme un aspect important, mais à l'instar de la sous-catégorie précédente, il peut être associé au « *hardiness* ». Cette notion sera mise en lien avec le concept de résilience dans le chapitre « Questionnements ».

Humour

« On allait m'amener en Italie... il (le passeur) m'a écrit le numéro 10 dans ma paume, il fallait que je descende du train à cette heure-là. Ils ont ouvert le toit, je me suis caché là-dedans, et ils ont refermé le toit. Je suis descendu du train comme prévu, j'ai pensé que j'étais à Venise. Je n'étais même pas sorti de la gare lorsque j'ai entendu deux policiers qui criaient "Ausweise ! Ausweise !" [dit en rigolant]. (...) Je n'étais donc pas en Italie. » (Citation n° 32).

¹⁶¹ Souvent utilisée comme synonyme de résilience, cette notion comprend les attitudes interdépendantes, composées de la détermination, du challenge et du contrôle.

« Quand je suis arrivé en Hongrie et que j'ai entendu le hongrois pour la première fois, j'ai pensé que le hongrois était comme le bruit des insectes [il rigole]. Je me suis dit, oh mon Dieu, comment pourrais-je apprendre une telle langue ? » (Citation n° 33).

Souvent caché sans être identifié comme un facteur de résilience, l'humour apparaît également comme une stratégie importante (Mellor, 2006 ; Cyrulnik, 1999). Parfois, l'utilisation de l'humour apparaît lorsque les jeunes évoquent un moment douloureux et difficile lié à la séparation (citation n° 32) ou à la confrontation à la culture hongroise (citation n° 33). Dans ces cas, l'humour est un mécanisme de défense puissant, permettant la mise à distance des émotions fortes.

Rêves

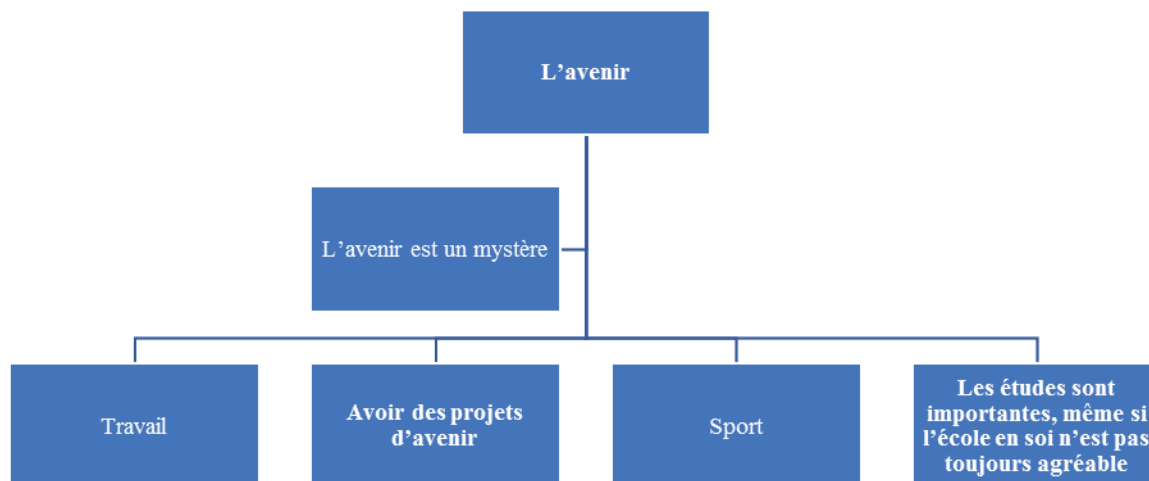
« Je rêve dans ma langue. Bien sûr, je rêve de mon pays, je vois ma rue dans mon rêve. Mais tout est en train de changer là-bas. » (Citation n° 34).

« Je rêve en anglais mais pas tout le temps, et parfois je rêve dans ma langue. Ma mère apparaît dans beaucoup de rêves. Je fais aussi de mauvais rêves où je me bats. Je fais beaucoup de rêves comme ça, parfois je me bats contre mon ami. » (Citation n° 35).

« Parfois j'ai fait des bons rêves, parfois des mauvais. Parfois j'ai fait de tels rêves que je te jure, je me suis réveillé en pleurant. » (Citation n° 36).

Les jeunes parlent de leurs rêves mais souvent au travers seulement de quelques mots : certains disent qu'ils font de jolis rêves du pays (citation n° 34), d'autres mentionnent des mauvais rêves, des cauchemars (citations n° 35 et 36), dont ils n'ont pas envie de parler. Sachant que dans beaucoup de cultures, les rêves relèvent de l'intimité et ne se partagent pas n'importe où et avec n'importe qui, cette réticence à en parler a du sens et illustre aussi la capacité des jeunes à se protéger et à s'accrocher à leurs représentations culturelles. Les rêves culturellement codés, les rêves de nostalgie et les stratégies pour éviter d'évoquer les cauchemars feront l'objet d'une analyse s'appuyant sur les vignettes cliniques, à la fin de ce chapitre.

6.3 L'avenir



Les études sont importantes, même si l'école en soi n'est pas toujours agréable

« Je vais à l'école, si le professeur me demande, j'écris des choses. Si quelqu'un fait d'autres choses (des bêtises), je n'y fais pas attention. Il y en a certains qui ignorent le professeur, qui lui parlent mal. Ici (au foyer) et à l'école aussi, il y a des personnes qui ne sont pas sages, et ça me dérange beaucoup, je ne comprends pas pourquoi ils sont comme ça... Je pense qu'ils se comportent comme ça parce qu'ils n'avaient pas de père, qui aurait pu les éduquer. » (Citation n° 37).

« Les autres n'écoutent personne, il y a trop de Gitans qui parlent tout le temps. Dans mon pays, personne ne fait ça et on n'a pas le droit d'avoir nos portables sur nous à l'école. » (Citation n° 38).

« J'aime trop la biologie... avant, je pensais que l'anglais était difficile, mais là, il paraît être tellement facile. J'apprends le hongrois à travers l'anglais. Les profs nous aident beaucoup à l'école. Ce sont de bonnes gens. » (Citation n° 39).

De manière générale, les projets d'avenir sont très importants pour les jeunes, et on peut remarquer une forte orientation vers l'avenir. L'école est souvent considérée comme la clé de la réussite, donc comme très importante, même si ces jeunes y rencontrent des formes diverses de difficultés. Ces difficultés comprennent surtout la barrière de la langue (citation n° 39) et la différence culturelle liée à l'éducation par rapport au comportement souhaitable et

acceptable à l'égard du professeur (citations n° 37 et 38). Considérer l'éducation comme une clé de la réussite n'est pas une conviction que les jeunes Afghans adoptent lorsqu'ils arrivent en Europe, mais ils grandissent avec au pays. L'éducation est vue comme une clé de l'ascension sociale et économique en Afghanistan et par conséquent, les enfants peuvent éprouver une angoisse importante par rapport à leur performance à l'école (Eggerman et Panter-Brick, 2010). La compétition, avec l'envie d'être le premier (*awwal numra*), est un emblème de la réussite scolaire en Afghanistan. Même si les professeurs sont toujours respectés, certains sont critiqués par rapport à leur manque de patience concernant les jeunes souffrant – entre autres – de la barrière de la langue. L'école étant perçue comme la voie qui mène à la réussite, ces jeunes ont visiblement du mal à accepter leurs camarades du pays d'accueil, dont le comportement témoigne du manque de respect envers le professeur et du décrochage scolaire (citation n° 38). Partant du pays d'origine avec l'idée de réussir à tout prix à l'étranger, le sabotage des autres les met profondément mal à l'aise. Ceci est souvent remarqué par rapport aux camarades roms. Il semble que le décrochage scolaire chez ces derniers soit perçu comme inacceptable pour ces jeunes réfugiés afghans, qui évoquent également une angoisse par rapport à leur avenir, une peur de ne pas se retrouver dans la même situation que leurs camarades roms.

Sur le plan de la littérature internationale, les différents travaux semblent confirmer les résultats de cette recherche exploratoire effectuée en Hongrie. Une étude sur les mineurs non accompagnés soudanais sur la résilience scolaire effectuée par Rana, Qin, Bates et *al.* (2011) confirme le rôle important des parents, enseignants et conseillers scolaires pour les jeunes à risque. Concernant l'éducation et le savoir, ils semblent être une valeur par excellence indépendamment de l'origine des jeunes, qui les considèrent comme une manière de prendre leur vie en main, d'acquérir un statut plus élevé, et comme un moyen pour pouvoir sortir de leur situation défavorisée (Gibson, 2002 ; Phan, 2003 ; Goodman, 2004 ; Mels, Derluyn et Broekaert, 2008 ; Groark, Scale et Raval, 2011 ;). Pour les jeunes réfugiés, l'école peut jouer un rôle très important également en tant que soutien communautaire (Crowley, 2009), et des liens clairs sont identifiés entre l'attachement à l'école et le faible degré de dépression et d'anxiété (Shochet, Dadds, Ham et *al.*, 2006).

Bien qu'étant un moteur et une motivation, le désir de réussir et de répondre aux attentes de la famille peut également engendrer une lourde responsabilité et contribuer au sentiment d'échec chez les jeunes réfugiés (Sleijpen, 2016). Correa-Velez, Ignatio et Gifford (2010)

mettent en lumière le fait que beaucoup de jeunes souffrent du *bullying*¹⁶² à l'école, et que ceci constitue un des plus grands problèmes auxquels les jeunes sont confrontés. Un jeune sujet de recherche a également parlé de son vécu difficile à l'école, qui est lié entre autres au fait qu'il se sentait taquiné, voire peut-être même harcelé à cause de sa différence (voir vignette clinique n° 4).

Travail

« Je vais à l'école et je travaille aussi. Je viens de terminer mes cours de langue. J'ai commencé le lycée il y a cinq mois. Je travaille à Lehel tér, dans un restaurant turc. » (Citation n° 40).

« Quand je vivais à Bicske, j'ai travaillé dans l'usine Muller, puis quand je suis venu à Fót, j'ai commencé à travailler à Tesco. Pendant neuf mois, j'ai fait du fizikai munka (travail physique), mais ce n'était pas un travail au noir. En ce moment, je travaille 13-14 heures dans un restaurant turc. C'est comme ça : école-boulot, école-boulot... » (Citation n° 41).

« En fait, j'aimerais bien compléter mes études et travailler... et dans cinq ans, j'aimerais ouvrir un restaurant et cuisiner des plats divers. » (Citation n° 42).

Soutenus par l'État jusqu'à l'âge de 24 ans, la plupart de ces jeunes travaillent en plus de l'école afin de compléter la petite somme que ce dernier leur donne (citation n° 40). D'après les éducateurs, la plupart du temps, ceci se fait sans contrat. Pendant les entretiens, beaucoup de jeunes se sont plaints de leur surcharge de travail (citation n° 41). Ils sont souvent employés dans la restauration, ce qui devient aussi une carrière potentielle. On peut en déduire que la plupart des jeunes ont des projets réalistes et sont donc capables de flexibilité pour pouvoir s'adapter à la triste réalité dans laquelle ils se trouvent, dans un pays d'accueil qui ne propose pas d'aide pour qu'ils puissent suivre des études supérieures. L'hospitalité étant enracinée dans la culture, ces choix n'évoquent peut-être pas seulement un métier qui leur a été imposé, mais aussi une capacité de reconnaître et utiliser les normes et les avantages fournis par la culture pour en faire une carrière (citation n° 42). L'importance du travail comme moyen de gérer les difficultés financières peut avoir des effets puissants sur l'estime de soi et favorise le sens de l'indépendance chez ces jeunes, ainsi que le soulignent Gorman et al. (2003). L'accès au travail n'est pas seulement important du point de vue économique et social mais aussi sur celui de la santé. Ceux qui sont sous-employés ne sont

¹⁶² Harcèlement à l'école.

pas seulement confrontés aux impacts psychologiques de cette situation, mais également aux environnements insalubres sur le plan physique et psycho-social, qui accompagnent des emplois peu qualifiés (Mawani, 2014). Tel est le cas en Hongrie, où les jeunes réfugiés sont souvent victimes d'épuisement dans des conditions physiques dures.

Orientation vers l'avenir

« J'aime bien aller à l'école et c'est bien quand tu as un métier. Je ne sais pas comment on appelle ce métier en hongrois, mais je voudrais faire ce métier-là. En perse, ça s'appelle almion nema... tu dois travailler le bois. J'aime bien faire ça, j'ai travaillé là-dedans pendant cinq ans et je connais ce métier. » (Citation n° 43).

« J'envisage de travailler dans le tourisme, c'est cela qui m'intéresse. » (Citation n° 44).

« Ça fait longtemps que je pense à avoir ma propre entreprise et restaurer les meubles. » (Citation n° 45).

« Si tu as tout ce que tu veux, tu n'es pas malade. Si toi, tu as un mari, un enfant, du travail, tu n'es pas malade. » (Citation n° 46).

« Je voulais devenir footballeur, c'est pour ça que je suis parti d'Afghanistan, car là-bas ce n'est pas du sérieux, tu ne peux pas t'entraîner comme il faut. » (Citation n° 47).

« Oui, je parle 6-7 langues. Je parle l'hindi, l'anglais, le grec, le hongrois et ma langue, le pachtou. Je pense que je vais devenir interprète un jour. » (Citation n° 48).

Sur les 13 jeunes interrogés, 12 ont des idées plus ou moins concrètes par rapport à leur avenir, qui est souvent lié à leur intérêt qu'ils ont découvert en travaillant en Hongrie et en se familiarisant avec la culture hongroise (citation n° 44), ainsi qu'aux expériences du métier qu'ils ont pu faire au pays d'origine (citations n° 43 et 45). L'étude de Shakespeare-Finch et Wickham (2010) suggère que l'orientation vers l'avenir renforce la résilience chez les réfugiés. L'étude de Luster, Saltarelli et Rana (2009) auprès de jeunes Soudanais a identifié que l'acceptation de la situation, le focus sur le présent et l'orientation vers l'avenir ont aidé certains d'entre eux à faire face aux difficultés. Pulvirenti et Mason (2011) ont révélé que la construction de la résilience chez les femmes réfugiées impliquait de laisser l'adversité derrière soi (*move on from adversity*) au lieu de *rebondir après*. Ces projets d'avenir sont très réalistes et terre à terre ; ils ne sont pas seulement associés à l'avenir et à la réussite, mais aussi à la santé et plus précisément, à la santé psychique : pouvoir trouver du travail et gagner de l'argent afin d'acheter son lieu de vie et fonder sa propre famille est associé à la normalité

et à la santé (citation n° 46). L'importance d'être propriétaire de biens (surtout une maison ou un appartement) a été démontrée dans une recherche effectuée en Afghanistan, où le fait de ne pas être propriétaire de sa maison était associé à une perte de position sociale et à un sentiment d'insécurité. Suite à ces recherches, Panter-Brick et Eggerman (2010) concluent que pour les familles afghanes, ce n'est pas le passé mais l'avenir qui détermine le plus leur bien-être. Les familles résilientes s'appuient beaucoup sur l'espoir, qui donne du sens et de l'ordre à la souffrance et qui aide à articuler une narration cohérente faisant le lien entre le passé, le présent et l'avenir. Ces auteurs trouvent que l'espoir et la fabrication du sens (*meaning-making*) sont l'essence d'une perspective culturelle de la résilience.

Sport

La catégorie « Sport » ne paraît pas simple à catégoriser la première fois, car elle contribue de façons diverses au développement de la résilience chez l'individu. Par rapport à l'avenir, le sport émerge comme la profession de rêve. Ce rêve de devenir footballeur ou boxeur, ou de pratiquer un autre sport de manière professionnelle, de pouvoir s'entraîner pour poursuivre une carrière, permet au sujet de se projeter dans l'avenir (citation n° 47). Pour beaucoup, la carrière d'interprète fait aussi partie des projets d'avenir (citation n° 48). Le documentaire intitulé *Overruled* (2016), sur les réfugiés afghans vivant en Iran, démontre que le sport peut porter tous les espoirs concernant l'avenir.

Cette sous-catégorie sera abordée plus loin, car elle fait partie de plusieurs catégories.

L'avenir est un mystère

« On ne sait rien sur l'avenir. Seulement Allah sait. Je voudrais devenir un médecin, mais si je prends la voiture aujourd'hui et qu'un accident m'arrive, je meurs. Je me lève à 8 h du matin tous les jours, mais parfois je me lève plus tard. On n'a aucune idée de ce qu'il va se passer demain. Tu penses avoir beaucoup d'argent, mais un jour tu te le fais voler. La vie est comme ça. » (Citation n° 49).

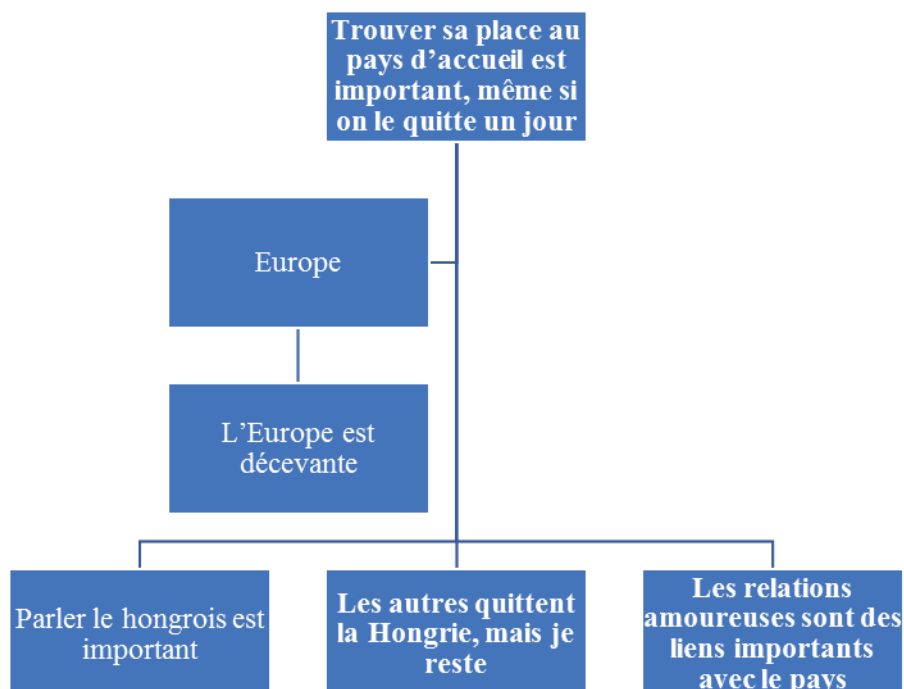
« Personne ne sait ce qui va se passer. Je crois au destin. Je peux avoir un accident à n'importe quel moment et je peux mourir. T'as un job aujourd'hui mais tu peux le perdre demain. Personne ne sait. » (Citation n° 50).

Orienté vers l'avenir et poussé par le désir de réussir, le futur peut apparaître en même temps comme flou, sombre, potentiellement porteur de mort. Ce phénomène laisse entrevoir une contradiction, qui n'en est une qu'au premier regard. Dans cette logique – qui peut être

culturellement codée – émerge la notion de destin décidé par Dieu, avec l’effet des difficultés vécues au pays, où les disparitions et la mort font partie de la vie quotidienne. Il est probable aussi que l’effet du trauma ait ébranlé le sentiment de sécurité en général, et ceci questionne l’avenir¹⁶³. Cette hypothèse est enracinée dans des lignes d’associations émergeant dans l’entretien, où l’avenir évoque chez certains la mort des personnes chères et la fragilité de la vie (citations n° 49 et 50). Pourtant, une recherche qualitative effectuée en Afghanistan suggère que des convictions religieuses fortes (*Iman*) sont clairement des sources de résilience de manière générale et pour n’importe quelle génération, ce qui est souvent articulé en exprimant un sentiment de résignation, notamment l’acceptation que c’est Dieu qui détermine la vie et le destin de l’individu (Eggerman et Panter-Brick, 2010). Attribuer la mort à la volonté de Dieu donne une réponse facile et permet aux jeunes d’éviter de se demander pourquoi il y a autant de souffrance autour d’eux (Goodman, 2004).

¹⁶³ Les effets du trauma seront analysés plus bas, en relation avec la catégorie « Souffrance psychologique ».

6.4 Trouver sa place au pays d'accueil est important, même si on le quitte un jour



L'Europe

« C'est à peu près pareil partout en Europe, car il y a une loi, il y a la sécurité et je ne pense pas que les pays soient tellement différents. J'ai entendu dire que la France est le meilleur, parce qu'on pourrait m'aider, donc j'ai pensé à aller en France. » (Citation n° 51).

« Je suis entré sur le territoire européen par la Hongrie. C'est un pays sûr, c'est sécurisant pour moi (...), je n'ai pas peur dans un pays où il y a la loi. J'avais peur en Afghanistan car il n'y avait pas de loi. » (Citation n° 52).

« Oui, je suis en Hongrie en ce moment-là et si tu veux vivre quelque part, alors tu dois penser comme les gens de là-bas. Si je veux réfléchir comme chez moi, alors je pense que je ne vais pas rester ici. (...) Tu dois réfléchir comme ceux d'ici. » (Citation n° 53).

Il faut noter d'abord que les jeunes ne parlent pas de la Hongrie comme pays d'accueil mais comme d'un pays dans un cadre européen, donc comme pays européen, où la mentalité des habitants est influencée au niveau plus général par des mentalités et des valeurs européennes. La Hongrie n'est souvent pas le premier pays européen que ces jeunes connaissent : beaucoup ont traversé l'Europe dans des conditions très difficiles, d'autres ont même vécu dans des

pays divers : la Grèce, la Roumanie, la Turquie ne sont pas des pays étrangers pour eux. Cette catégorie pourrait porter le sous-titre « Intégration au pays d'accueil », car elle illustre l'importance de ce dernier : trouver sa place à l'intérieur d'un pays (et d'un continent) qui est différent du sien. La catégorie n'a pas été nommée « Importance de l'intégration », car ceci impliquerait que les jeunes veulent et vont définitivement rester en Hongrie. Or, ce n'est pas le cas. Le droit de libre circulation à l'intérieur de l'Union européenne dont les résidents européens peuvent bénéficier implique que ceux qui ont obtenu la nationalité hongroise seront également libres de circuler et qu'ils le feront si les conditions économiques – ou d'autres aspects – le rendent nécessaire. L'image idéalisée de l'Europe apparaît comme une instance protectrice (citations n° 51 et 52) de par le fait qu'elle est soumise à « la loi » et protège donc ses habitants. Outre le manque de sécurité, l'instabilité politique et la corruption au pays d'origine (dans ce cas-là, l'Afghanistan) sont également associées au manque d'électricité, d'eau, d'hôpitaux, d'écoles et de routes, et l'incapacité de négocier avec un système corrompu a produit un sentiment de désenchantement et de rancœur (Eggerman et Panter-Brick, 2010). Par rapport à la manière de vivre en Europe et en Hongrie, ces jeunes utilisent souvent le verbe « devoir » et des formules telles que : « Tu dois faire... », « Tu dois changer de comportement », « Tu dois penser comme les gens pensent ici ». Cette « règle » semble les guider même quand l'Europe contredit la culture d'origine (citation n° 53). L'incapacité d'accepter la culture du pays hôte et de se comporter de manière conforme pourrait entraîner une rupture avec ce dernier. En ce qui concerne la manière de trouver sa place en Hongrie, deux catégories semblent se cristalliser : l'acquisition de la langue hongroise et les relations amoureuses.

Les relations amoureuses sont des liens importants avec le pays d'accueil

« Être en couple change beaucoup une personne. Moi aussi, j'ai beaucoup changé, grâce à ma copine. Tu n'as pas besoin de dominer, d'être le leader, mais tu dois vivre avec l'autre. Ma copine m'a beaucoup appris. J'ai senti la culture hongroise à travers sa peau. Elle était la Hongrie pour moi... il y a beaucoup de couples comme ça. Il y a un réalisateur iranien qui n'habite pas loin d'ici, je le connais, sa femme est hongroise et elle a appris le perse. Je travaille avec leur fille. » (Citation n° 54).

« Oui, j'aime bien sa famille à elle. Sa mère travaille dans un hôpital. Ma copine m'aide avec le hongrois parce que c'est difficile, et elle m'aide aussi avec la vie quotidienne. Avant, je ne

savais rien, elle m'a appris tant de choses. On s'est rencontré trois mois après mon arrivée, après, elle est partie pour l'Angleterre. Elle est de retour depuis. Elle fait des études pour devenir enseignante. Ses frères et ses sœurs sont aussi très sympas. » (Citation n° 55).

L'importance d'avoir des liens sociaux de qualité n'implique pas seulement les autres du même pays mais aussi ceux issus du pays d'accueil, notamment les femmes. De plus, la famille des petites amies hongroises joue des rôles très importants et assure une relation authentique avec la Hongrie (citations n° 54 et 55). Cet élément semble soutenir l'idée qu'accueillir les jeunes réfugiés et mineurs isolés étrangers chez des familles d'accueil pourrait diminuer leur sentiment d'isolement et les aider à créer un lien plus authentique avec le pays d'origine.

Les différences culturelles n'ont pas d'importance

« J'en ai beaucoup (d'amis), des musulmans aussi, peu importe, ce qui est important, c'est que la personne soit gentille et de bon cœur. Chrétien ou musulman, peu importe. C'est la même chose. » (Citation n° 56).

« Les gens différents pensent différemment. C'est comme tes cinq doigts. On les appelle les frères, mais ils ne sont pas pareils. Il y a un gros, un petit, un majeur... Ils sont différents mais ils appartiennent à la même main. » (Citation n° 57).

Une catégorie assez dominante, qui semble contredire toute une partie où des jeunes parlent des différences entre leur culture d'origine et la culture hongroise, est celle intitulée : « Les différences culturelles n'ont pas d'importance ». Elle illustre deux idées intéressantes :

1. Ce ne sont pas la religion, la culture ou la langue qui nous rendent différents, mais ce sont nos caractères qui sont très différents. Il n'y a pas deux personnes semblables. (Citation n° 57).
2. Les différences culturelles/religieuses n'ont pas d'importance. Il y a ceux qui sont sympas, et ceux qui ne le sont pas. (Citation n° 56).

L'étude effectuée par Ungar (2008) sur 1 500 jeunes issus de cultures différentes a démontré que l'engagement actif dans la communauté, avec la fierté ethnique, et l'attachement à sa culture d'origine sont devenus des sources de résilience. Cette même étude a également démontré que les jeunes qui se considèrent et qui sont considérés comme résilients par la communauté sont ceux qui réussissent à « naviguer » entre des cultures différentes, à travers

« les tensions » auxquelles ils doivent faire face. D'autres études effectuées aux Pays-Bas (Kamperman, Komproe et Jong, 2005 ; Knipscheer et Kleber, 2006) soulignent que le juste équilibre entre s'accrocher à sa culture et s'ouvrir et participer à la nouvelle culture augmente les chances d'être en bonne santé. La recherche de Knipscheer et Kleber (2006) sur la santé mentale des jeunes réfugiés de Bosnie vivant aux Pays-Bas affirme que la capacité de développer des aptitudes pour fonctionner dans la société néerlandaise est un élément prédicteur de santé mentale. Ces résultats, indiquent les chercheurs, sont en ligne avec le modèle d'alternance en relation avec la deuxième culture (culture du pays hôte). Ce modèle assume qu'il est possible qu'un individu puisse comprendre deux cultures différentes et altérer son comportement afin d'entrer dans un contexte particulier.

Parler le hongrois est important

« On a un cerveau. Si tu veux quelque chose, tu peux y arriver. Quand je suis arrivé en Hongrie, j'ai entendu les gens parler et je ne pouvais pas imaginer comment j'allais l'apprendre. Au jour d'aujourd'hui, je pense que ce n'est pas si compliqué que ça, mais il faut faire des efforts pour l'apprendre. » (Citation n° 58).

« ... La langue (hongroise) était difficile, mais il faut sortir avec les autres et ça va aller. Dès que je suis arrivé, j'ai commencé à sortir avec les Hongrois. » (Citation n° 59).

« ... Ce n'est pas trop difficile, parce que si tu aimes un pays, tu aimes leur langue aussi. » (Citation n° 60).

Une deuxième contradiction semble exister par rapport à l'apprentissage de la langue : cette barrière qui complique les relations sociales et l'apprentissage est complètement banalisée chez certains (citations n° 58 et 60). En effet, c'est la volonté et l'amour pour le pays hôte qui vont permettre au sujet d'apprendre la langue (citations n° 59 et 60). Il est peut-être intéressant de remarquer que ce sont avant tout les jeunes Hazaras qui ont souligné l'importance de parler hongrois, et que d'autres parmi eux ont dit que cet apprentissage n'est pas difficile. Ceci pose éventuellement la question de savoir comment l'expérience des Hazaras comme minorité ethnique les a préparés à faire face au statut marginal de réfugié et les a sensibilisés à l'importance de l'intégration¹⁶⁴. Encore faut-il souligner que la plupart de

¹⁶⁴ Mawani (2010) propose la même hypothèse concernant les réfugiés chinois au Canada, qui, en raison de leur statut en tant que minorité ethnique au Vietnam et au Cambodge, étaient mieux préparés à faire face au statut marginalisé de réfugiés que leurs homologues vietnamiens et cambodgiens, et présentaient un taux plus bas de dépression pendant les premières années de leur arrivée que ces derniers.

ces jeunes parlent déjà plusieurs langues, et donc sont habitués à l'apprentissage de langues. Rajoutons ici que les jeunes qui mettent l'accent sur l'importance de l'apprentissage du hongrois soulignent aussi l'importance de se socialiser avec les Hongrois, car limiter la socialisation aux personnes de même origine risque de les isoler de la société du pays d'accueil. L'importance de pouvoir trouver sa place au pays d'accueil en utilisant les stratégies diverses d'acculturation apparaît également dans plusieurs recherches sur les jeunes réfugiés (Merali, 2004 ; Weine, Ware et Klebic, 2004 ; Poppit et Frey, 2007 ; Mels, Derluyn et Broekaert, 2008).

Les autres quittent la Hongrie, mais je reste

« Je ne voulais pas rester dans un autre pays. J'ai pensé que j'allais rester en Hongrie, la Hongrie m'a accepté, je vais aller à l'école et puis je vais faire quelque chose. Après, en Allemagne, on m'a dit que comme je suis mineur, je pourrais demander de l'aide, mais je leur ai dit que je ne le veux pas, parce que la Hongrie m'a déjà accepté. » (Citation n° 61).

« (La culture) de là-bas est mieux qu'ici, plus jolie et tout. En vivant en Iran, c'était beaucoup plus facile pour moi au niveau financier que chez moi ici. Par contre, là-bas, il n'y a pas cette liberté d'ici. Les pots, les discussions... J'avais des amis là-bas aussi, mais ils sont devenus étrangers pour moi, ce n'est pas comme avant. C'est mieux ici. » (Citation n° 62).

« Je suis déjà allé en Iran pour rendre visite à la famille. C'était bizarre d'y aller, j'ai rendu visite à tout le monde, mais c'était bizarre, j'avais le mal du pays.

L : Tu veux dire que tu avais le mal du pays quand tu étais en Hongrie, tu étais nostalgique par rapport à l'Iran, ou quand tu étais en Iran, la Hongrie t'as manqué.

Jeune : J'avais très envie de retourner en Hongrie. » (Citation n° 63).

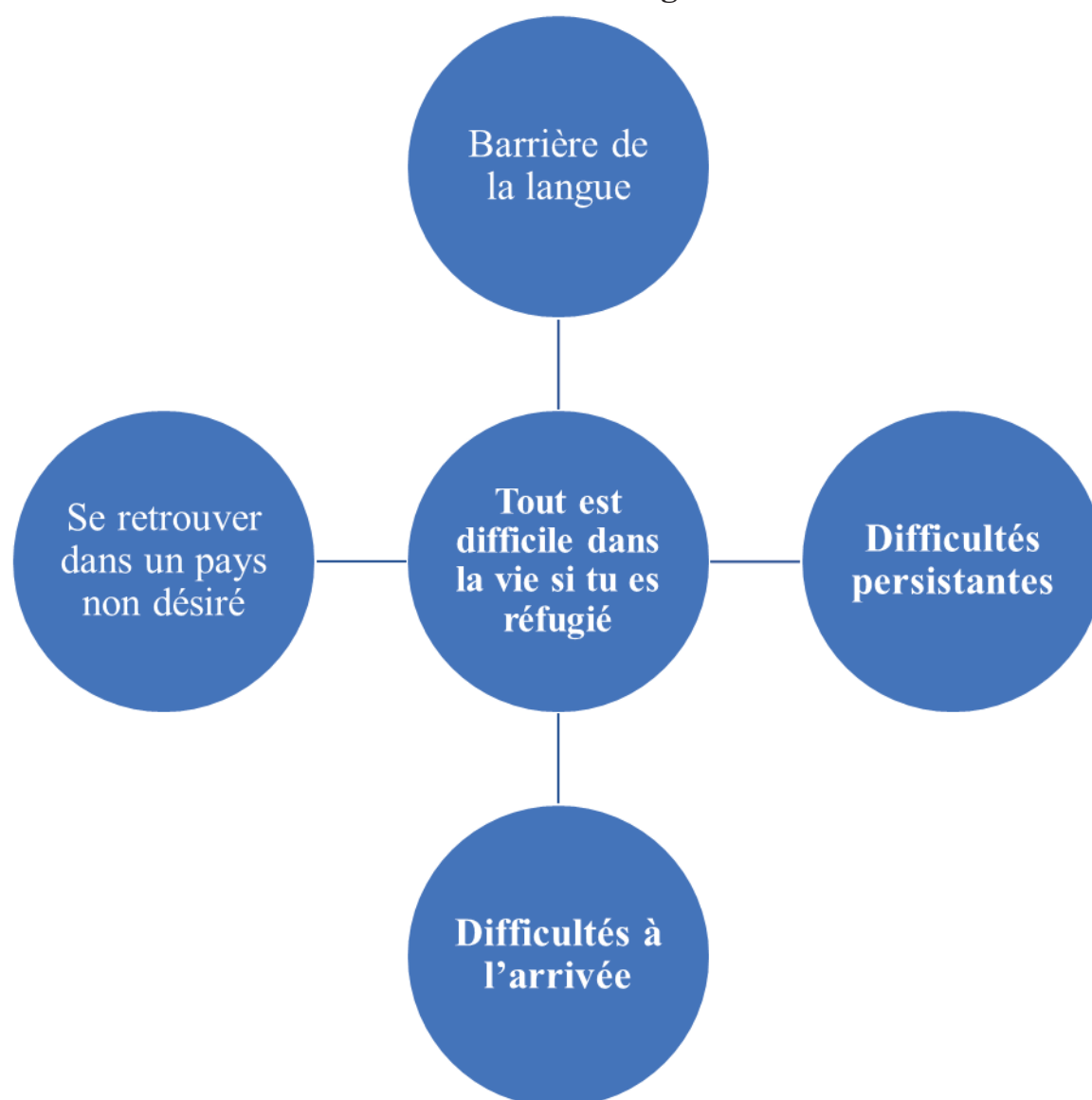
Neuf jeunes ont exprimé leur amour pour la Hongrie. Les raisons sont différentes, enracinées dans l'histoire de chacun¹⁶⁵. Dans certains discours, l'accent est mis sur le fait que la Hongrie est un pays européen, donc sûr, où ils peuvent réaliser un projet d'avenir (citation n° 61). Parmi les 13 jeunes interviewés, personne n'a mentionné la Hongrie comme destination initiale. Pourtant, ayant obtenu le statut de réfugiés et retrouvé un sentiment de sécurité, ils

¹⁶⁵ Surtout pour les jeunes qui ont grandi en exil en tant que réfugiés ou migrants, et où ils se sentaient exclus et non désirés.

ont pu créer un lien avec le pays (citation n° 62). Pour un autre, le vécu de réfugié n'a pas commencé en Hongrie, mais très tôt dans sa vie, lorsque sa famille s'est installée en Iran. Il a peu de liens avec l'Afghanistan et un lien très ambivalent avec l'Iran, c'est donc la Hongrie qui deviendra « son pays » (citation n° 63). En découvrant Budapest, beaucoup de jeunes commencent à vivre la vie de n'importe quel adolescent du pays ; ils sortent, vont en boîte de nuit et consomment de l'alcool. Pour certains, la vie nocturne des jeunes de Budapest perd son attractivité et après une période de découverte, ils s'arrêtent. Pour d'autres, ce mode de vie domine toutes autres activités, et peut provoquer aussi un désinvestissement au niveau scolaire. En effet, faire la fête leur permet de fuir un passé douloureux¹⁶⁶.

¹⁶⁶ Vignette clinique n° 4.

6.5 Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié



« L : À quoi penses-tu quand tu réfléchis ?

J : À ton avis ? Pourquoi suis-je en Europe ? Pourquoi suis-je en contrat jeune majeur ? Pourquoi suis-je au camp ? Je suis différent, il y a quelque chose qui me manque. Ça aurait été bien pour moi de rester avec ma famille... j'aurais pu avoir des choses qui m'appartiennent. Comme ça, personne n'aurait pu dire que je suis comme untel ou untel. »
(Citation n° 64).

Cette catégorie regroupe les facteurs associés au vécu de réfugié, dont les jeunes ont beaucoup parlé. Il semble que toute autre difficulté soit occultée par la souffrance qui vient

du fait d'être réfugié (citation n° 64). Plusieurs recherches soulignent la souffrance psychologique qui vient en effet du fait que les conditions de vie sont difficiles pour les réfugiés (Gakuba, 2015). En leur demandant quelle était leur plus grande difficulté en Hongrie, un des jeunes a répondu : « *La langue hongroise et ma vie.* »

En réalité, ce vécu semble produire un effet chez les jeunes, que l'un d'eux qualifie comme : « ne pas être une personne à part entière ». Cette phrase frappante décrit assez bien à quel point les difficultés et la souffrance de ces jeunes sont liées à ce statut précaire de réfugié. La sous-catégorie qui englobe les histoires du voyage du pays d'origine vers la Hongrie se retrouve également dans la catégorie « Souffrance psychologique ». Cette sous-catégorie suggère que même si les jeunes ne sont pas confrontés aux événements traumatogènes au pays d'origine, ils le sont au cours de leur voyage extrêmement dangereux : le danger ne se cache pas (seulement) au pays, mais au cours d'un voyage long, dangereux et solitaire. Ce sous-groupe sera analysé plus bas, par rapport au sujet du trauma.

Le lien entre statut précaire et faible niveau de bien-être psychologique a été remarqué par d'autres études : Tozer, Khawaya et Schweitzer (2017) ont noté que le visa permanent est un indicateur important de bien-être, et explique la variabilité des résultats de la recherche sur les facteurs de protection associés au bien-être, effectuée auprès d'une population mixte de demandeurs d'asile et de réfugiés. Les chercheurs arrivent à la conclusion peu surprenante qu'avoir droit à une résidence permanente au pays d'accueil est psychologiquement bénéfique.

Difficultés à l'arrivée

« *J'ai passé six mois à Nyirbator¹⁶⁷. J'ai été enfermé. Au début, je ne savais pas que c'était un camp, mais on l'appelait prison, car c'était fermé. Même aujourd'hui, j'ai de très mauvais souvenirs et je pense que j'étais en effet enfermé dans une prison.* » (Citation n° 65).

« *Le camp était fermé, et je n'ai pas compris les règles. Je n'ai pas compris pourquoi c'était fermé. J'étais mineur, mais on m'a enfermé quand même, comme les autres.* » (Citation n° 66).

¹⁶⁷ Ville hongroise, où se trouve un des centres de détention accueillant des demandeurs d'asile.

« Oui, c'était très difficile, il y avait du monde... J'allais à l'école de là-bas. Il y avait du monde et un jour j'ai pris la décision de faire semblant que tout ce monde n'existe pas... j'ai décidé de ne plus les voir. » (Citation n° 67).

« Je l'ai eue dans le camp (il pointe une cicatrice sur son bras). Il y avait ce garçon dans le camp et il était malade, il n'allait pas bien. Un jour, on jouait au volley-ball et il m'a mordu. Il m'a mordu comme un chien. Je lui ai dit : "Si tu fais ça encore une fois, je te casse la figure." Il m'a attaqué à nouveau et la police est venue et on m'a pris. » (Citation n° 68).

Les difficultés rencontrées par les réfugiés ont été scindées en deux sous-groupes : l'un contient les facteurs auxquels les jeunes se confrontent à l'arrivée au pays, et l'autre dénombre ceux qui persistent. Le premier comprend la lourde expérience des camps de réfugiés (citations n° 67 et 68). Un jeune ne décrit pas seulement le camp comme une prison, il l'appelle ainsi. Le fait de se retrouver enfermé dans un camp alors qu'il était encore mineur à son arrivée a laissé une cicatrice profonde en lui (citation n° 66). D'autres jeunes soulignent la détresse liée au manque d'espace privé (citation n° 67). L'un d'eux met aussi l'accent sur le conflit avec les autres (citation n° 68).

Les effets destructeurs de la détention sur la santé physique et psychologique ont été soulignés par un grand nombre de rapports et études (Keller et al., 2003 ; Jesuite Refugee Service, 2011 ; Kotsioni et al., 2013 ; Edwards, 2013 ; Phillips, 2013). Toutefois, l'étude longitudinale la plus importante, effectuée au Canada par Cleveland et Rousseau (2013), comparant la santé psychologique des demandeurs d'asile – détenus et non détenus, exposés aux mêmes traumatismes pré-migratoires – a abouti à des résultats choquants. Une période d'un mois de détention seulement dans ce pays – le Canada –, qui offre de meilleures conditions que beaucoup d'autres, a provoqué des symptômes nettement plus aigus liés à l'anxiété, la dépression et le PTSD que chez le groupe des non-détenus. Le sentiment d'impuissance – la caractéristique essentielle de l'incarcération – a été identifié comme celui qui est corrélé le plus fortement avec les trois désordres psychiatriques. Les auteurs soulignent que les gouvernements devraient envisager les nombreuses solutions de rechange viables à l'incarcération des demandeurs d'asile, comme par exemple le placement temporaire dans une résidence supervisée, afin de minimiser les risques de dommages psychologiques pour cette population vulnérable. Tous les aspects de la vie sont contrôlés en détention par des règles rigides, et il y a très peu, voire pratiquement pas d'activités proposées aux détenus (Cordelia Foundation, 2015). Comme la petite citation (citation n°66) l'illustre, parfois, les

adolescents n'échappent pas non plus au centre de détention. Les jeunes – y compris les enfants – se retrouvent souvent sans accès à l'éducation pendant des mois ou des années. Il n'y a souvent pas de limite de temps claire par rapport à la durée de la détention, ce qui a de graves conséquences sur la santé mentale des détenus.

Un foyer loin d'être parfait mais difficile à quitter

« Fót était un lieu charmant. Il y avait un cinéma, on s'est bien amusé. Il y avait des gens de pays différents et ils étaient sympas. Personne ne voulait quitter Fót, mais au moins, notre groupe pouvait rester ensemble. C'était difficile de partir et on ne nous a pas dit pour quelles raisons on devait partir. Tout d'un coup, ils ont arrêté tous les projets. Je suis sûr qu'il s'agissait de l'argent noir, parce qu'ils ont tout arrêté mais ils n'ont rien dit. » (Citation n° 69).

« Tout le monde voulait rester à Fót, on était comme une famille là-bas. » (Citation n° 70).

« Il y avait des gens qui habitaient dans une chambre depuis trois ans, mais si quelqu'un vient d'arriver, on l'a mis dans cette même chambre (...). Il y avait des personnes qui sont venues en Hongrie, puis elles sont allées dans d'autres pays, et on a mis les personnes en bonne santé avec les malades. On était quatre dans une chambre, il y en avait un qui allait à l'école, un qui habitait là-bas, et un qui n'aimait pas vivre en Hongrie et est allé dans un autre pays. C'est donc la même chose qu'au camp. Personne n'a fait attention à personne, tout le monde s'en foutait de tout. C'était peut-être notre faute aussi, parce que parmi les réfugiés, il y en a certains qui font du mal. » (Citation n° 71).

Presque tous les jeunes ont été, à un moment donné, placés au foyer pour enfants à Fót, qu'ils considèrent souvent comme un lieu qui laisse encore beaucoup à désirer (citation n° 71). Même s'ils étaient frustrés par ces conditions, leur départ imprévu du foyer a été pourtant très mal vécu par ces jeunes, car malgré tous ses inconvénients, ils ont considéré ce lieu, pendant un certain temps, comme « chez eux » (citations n° 69 et 70).

Difficultés persistantes

La sous-catégorie « Difficultés persistantes » englobe plusieurs aspects, comme ceux liés aux difficultés d'intégration, au manque de la famille, et à un niveau plus général, celui de la communauté. Mais les facteurs clés sont liés aux difficultés financières et à la surcharge de travail comme conséquence. Il existe quelques recherches suggérant que les facteurs sociaux

comme le chômage, l'isolement et la discrimination sont de meilleurs indicateurs de la dépression à long terme chez les demandeurs d'asile que la sévérité du trauma qu'ils ont vécu (Gorst-Unworth et Goldenberg, 1998). La répartition des revenus joue sur la santé et la mortalité, ainsi que le démontrent plusieurs recherches (Auger et Raynault, 2006 ; Raphael, 2009 ; Grönqvist, Johansson et Niknami, 2012). Le décalage entre les revenus des personnes au sein d'une société est un prédicteur plus puissant de l'état de santé que le revenu absolu (Grönqvist et al., 2012). Les réfugiés sont souvent victimes des limitations dans le domaine du soin de santé, de l'éducation et du marché du travail (Mawani, 2014).

Discrimination et racisme au(x) pays d'accueil

« On devait quitter l'Iran. Je suis née là-bas, mais on l'a quitté parce qu'on a pensé qu'on pouvait faire des études et être libre, mais on ne pouvait pas sortir, la police nous a détestés, les profs aussi... Sais-tu comment on traite les réfugiés afghans en Iran ? » (Citation n° 72).

« C'était difficile en Iran, parce que c'était fermé. La société n'est pas ouverte, ils ont toujours cherché des querelles avec nous, c'était comme si on n'avait pas de droits. On est reparti en Afghanistan pour six mois mais on a vu que c'est devenu encore plus facile d'y vivre qu'avant, et le Pakistan était pareil. » (Citation n° 73).

« Je ne sais pas pourquoi les Hongrois pensent qu'on est des terroristes et qu'on est là pour voler leur travail. » (Citation n° 74).

« Les Hongrois et les réfugiés n'ont pas les mêmes droits, les réfugiés souffrent plus. » (Citation n° 75).

Malgré le contexte sociopolitique de plus en plus difficile et la campagne du gouvernement ouvertement xénophobe voire raciste, relativement peu de jeunes ont parlé de vécus de discrimination et du racisme comme faisant partie de leur vie quotidienne en Hongrie. Beaucoup de jeunes passés par d'autres pays d'accueil ont parlé de leur malaise dans ces derniers (souvent l'Iran et le Pakistan), où ils se sentaient maltraités (citations n° 72 et 73). Le documentaire *Overruled* (2016) sur des jeunes Afghans vivant sans papier en Iran offre un témoignage douloureux de ce que ces jeunes subissent : la discrimination empoisonnant tous les aspects de leur vie et la frustration constante devant l'impasse professionnelle qui les oblige à se contenter d'un travail physique dur et mal payé. Pendant un entretien effectué lors de la crise humanitaire en Hongrie, un jeune a demandé de manière très ferme une explication au comportement hostile de la société hongroise (citation n° 74). Ces vives réactions et le

transfert négatif de ce jeune feront l'objet d'une analyse dans le chapitre sur les aspects transféro-contre-transférentiels. Un autre jeune voit une discrimination dans sa situation de réfugié (citation n° 74). La littérature scientifique suggère que le racisme et la discrimination à l'égard des réfugiés empêchent leur résilience. D'après Gorman et *al.* (2003), les jeunes réfugiés vivant en Australie doivent faire face au racisme à l'école en particulier, et ceci influence leur capacité à pouvoir établir des liens sociaux avec les membres du pays d'accueil. Ce résultat correspond à celui de Correa-Velez et *al.* (2010), qui remarquent qu'un jeune sur cinq a vécu le *bullying* par ses camarades et la discrimination à cause de son ethnicité ou religion. La recherche de Shakespeare-Finch et Wickham (2010) a également dévoilé des incidents de violence physique, des abus verbaux et un déni d'accès aux services divers. Subir le racisme peut effectivement empêcher le processus d'intégration qui aboutit au stress, à l'isolement et au sentiment de manque d'appartenance (Brotherhood of St. Lawrence, 2012). Plusieurs études ont souligné que l'expérience de discrimination raciale, ethnique ou religieuse augmente le risque de maladies mentales (Dunn et Dyck, 2000 ; Krieger, 2000 ; Williams, Neighbors et Jackson, 2003). Ce risque est plus important pour ceux qui ont vécu la persécution dans leur pays d'origine, car la discrimination subie au pays d'accueil, qui est censé être sûr, peut éventuellement re-traumatiser ces personnes. Ce phénomène peut facilement se produire en Hongrie, où le gouvernement ouvertement xénophobe provoque un sentiment de rejet chez certains ; notamment chez un sujet de recherche d'origine Hazara, qui a vécu la persécution en Afghanistan et qui se plaignait de maux d'estomac depuis le début de la propagande xénophobe du gouvernement¹⁶⁸. Une revue systématique de 138 études (Paradies, 2006) sur le sujet du racisme et de la santé mentale a découvert un lien entre l'autodéclaration d'incidents liés au racisme et les problèmes de santé.

La barrière de la langue

« Ma première année était difficile, et la langue hongroise reste difficile, parce que sa logique, c'est qu'elle n'a pas de logique. Mais je dois travailler encore et je dois d'abord apprendre à réfléchir en hongrois. » (Citation n° 76).

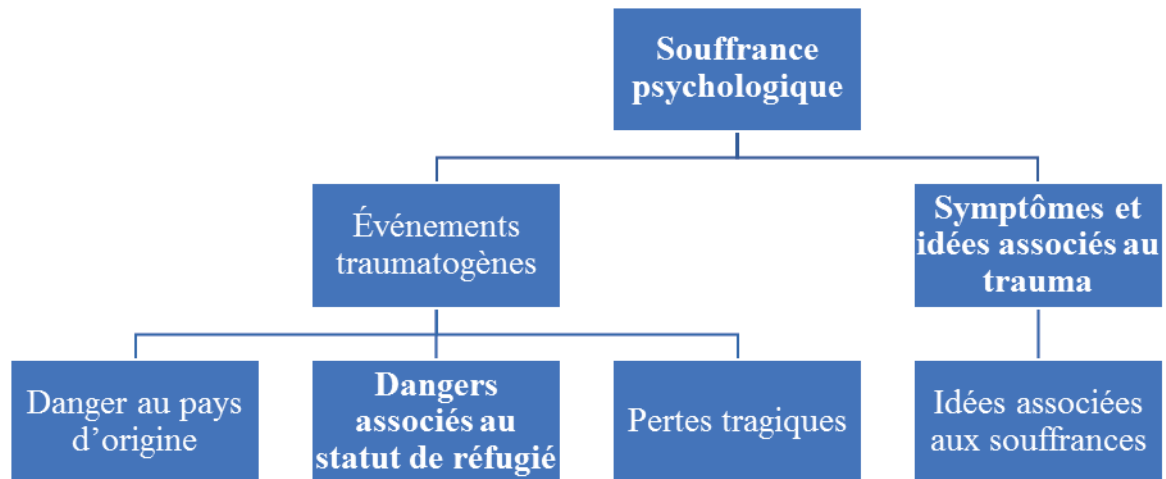
« Je pense que la langue hongroise est la langue la plus difficile au monde. » (Citation n° 77).

¹⁶⁸ Conversation personnelle avec un jeune sujet de recherche, effectué le 2 novembre 2015.

« Le hongrois est difficile, genre 60% de temps. Mais ça sera la même chose pour toi en Afghanistan, tu ne peux pas faire grand-chose en deux ans. Il y a des malentendus, mais je parle magyar avec tout le monde. » (Citation n° 78).

La barrière de la langue émerge parmi les difficultés rencontrées à l'arrivée en Hongrie (citations n° 76 et 78), mais tout le monde ne partage pas l'idée qu'il s'agit d'une difficulté persistante. En tout cas, elle rajoute aux difficultés à l'école et la rend déplaisante pour certains (voir la sous-catégorie « Faire des études...»). Ce phénomène a été remarqué dans le cadre d'une recherche sur les jeunes réfugiés afghans vivant à Toronto (Sorrow et Popal, 2005). Selon la littérature, certaines études ont identifié la barrière de la langue comme un obstacle significatif devant la construction de la résilience (Hutton, 1993 ; Hyman et Beiser, 2000 ; MacKinnon et Howard, 2000 ; Toth, 2003, Weinte et *al.* 2013). Shakespeare-Finch et Wickham (2010) arguent que l'incapacité de s'exprimer et communiquer aboutissent à un sentiment d'impuissance et de rejet. La barrière de la langue joue sur les perspectives professionnelles, l'accès au logement et une inclusion complète dans la vie australienne (Schweitzer et *al.*, 2007).

6.6 Souffrance psychologique



Tout d'abord, il est important de souligner que cette recherche n'a pas pour but de diagnostiquer les sujets de recherche. Au début de la recherche, l'utilisation de l'« Impact of Event Scale » (IES-R) (Weiss, 2004) a été envisagée afin de pouvoir identifier les signes de trauma et définir s'il y a eu trauma. Mais vu la difficulté des jeunes à s'engager dans une telle recherche et à faire confiance, cette idée a été abandonnée, et le questionnaire n'a pas été utilisé. Il nous a donc semblé plus prudent d'utiliser le mot « traumatogène » au lieu de celui de « traumatisant », en relation avec les événements que beaucoup de jeunes ont vécus. Cela permet de se concentrer sur le vécu des jeunes, et avant tout de respecter leur décision d'accepter ou d'éviter d'évoquer les moments difficiles de leur vie. Cette catégorie englobe deux grandes sous-catégories : les événements traumatogènes et les idées et symptômes associés aux événements traumatogènes ou autres sources de souffrance.

Événements traumatogènes

« Autrefois, il y a 50 ou 60 ans, mon pays était comment ? Comme l'Europe. C'était comme ça. Pas comme aujourd'hui : tu sors de chez toi, tout le monde est armé, personne n'est normal, tu discutes avec les gens et tu vois que personne n'aime personne. » (Citation n° 79).

« Et j'habitais dans un endroit qui n'était pas très sûr, il y avait des gens dangereux qui habitaient là-bas... Le matin, quand je me levais, je pensais à comment sortir et comment

retourner le soir. J'habitais dans un endroit où les shiites et les sunnites habitaient ensemble et il y a des conflits liés à la religion. Je suis shiite et les sunnites me regardaient comme si j'étais une punition pour eux, comme si je ne devais pas être en vie. » (Citation n° 80).

« Je travaillais dans l'armée et la police et les talibans m'ont menacé, car j'ai travaillé pour le gouvernement. Mes parents ne voulaient pas qu'on me tue. Ils ont dit à mes parents de faire en sorte que j'arrête le travail pour le gouvernement. Je savais que si je quittais mon travail, je devais quitter l'Afghanistan. Je ne voulais pas y rester car les talibans m'auraient forcé à me battre contre les Américains. » (Citation n° 81).

« Je savais que si j'allais à l'école aujourd'hui, il y aurait des bagarres, j'en étais sûr à 90%. Mais sur 300 élèves, 290 me disaient juste bonjour. Je connaissais tout le monde et tout le monde me connaissait. J'étais copain avec tout le monde. Je savais qu'ils me protégeaient, mais je savais aussi qu'il y aurait quand même des bagarres. Ce sentiment d'excitation... ou même pas une excitation ou une peur, mais de savoir que mes journées commenceraient avec une mauvaise expérience. Je me levais et je savais que j'allais passer une mauvaise journée, et il fallait juste survivre. C'était chaud... Une fois, je me suis promené avec ma mère et on m'a suivi. C'était assez effrayant, mais on y a survécu. » (Citation n° 82).

La sous-catégorie « Événements traumatogènes » est divisée en deux parties : les dangers au pays d'origine et les dangers liés au fait d'être réfugié. Parmi les dangers au pays, la guerre est souvent mentionnée (citation n° 81). En lien avec la guerre mais pas seulement, apparaît le sentiment d'un malaise général inhérent à la menace au niveau quotidien (citation n° 80). Les menaces et le malaise ne cessent pas de contaminer la vie de certains jeunes. Après avoir fui l'Afghanistan, certains ont été confrontés aux préjugés des pays hôtes, dans beaucoup de cas, des Iraniens, à leur égard (citations n° 72 et 73).

Le trajet migratoire

« J'ai voyagé pendant six mois et c'était très difficile de venir jusqu'en Hongrie. Tu marches pendant dix heures, tout le monde s'en fiche si tu meurs, c'est vraiment dur ! Il fait chaud puis il fait froid et tu risques ta vie et t'es sûr à 90% que tu vas mourir. En Iran, ils tirent sur toi. En Turquie aussi, et ils te frappent avec leurs fusils. Et tu dois traverser une jungle (forêt) en ne mangeant que quelques biscuits et buvant un peu d'eau. J'ai passé trois nuits en Bulgarie dans la jungle (forêt), en ne mangeant que quelques biscuits. Tu dois marcher

pendant qu'il fait noir, t'as besoin de vêtements, d'eau, de nourriture... et il y a aussi des montagnes. J'ai marché 15 heures dans des montagnes. » (Citation n° 83).

« Quand on a voyagé en train, j'étais dans le train pendant une semaine, et je n'ai rien mangé. Tu sais ce que c'est, un container ? C'est une grosse boîte dans le train... on m'a enfermé là-dedans. On était là-dedans pendant trois jours et trois nuits, on était accroupi, ils ont mis des légumes au-dessus de notre tête pour nous cacher... » (Citation n° 84).

« Quand on est arrivé de Grèce à ici il y a deux ans, pendant quatre jours, on n'avait rien à manger ou à boire. On a mangé l'herbe qui poussait. C'était très difficile. Un Hongrois ne pourrait jamais comprendre de telles choses. » (Citation n° 85).

Le voyage qui a mené ces jeunes jusqu'en Hongrie ne fut en aucun cas facile. Quand ils avaient de la chance, il s'agissait d'un voyage long, fatigant, avec plusieurs « pauses » dans divers pays de transit, où ils essayaient de se construire une vie. Puis le trajet continuait jusqu'au moment où ils étaient arrêtés par la police. Mais certains jeunes ne racontent que cela. Ils racontent aussi des épreuves inimaginables où ils ont frôlé la mort (citations n° 83, 84 et 85).

La perte tragique et la disparition des proches

« Quand on est parti de l'Afghanistan, je n'avais que mon beau-frère et une sœur... (La famille) est en vie mais je ne sais pas exactement où. Je ne les ai pas revus depuis l'âge de dix ou six ans. Ça fait partie de mes problèmes pour lesquels j'ai quitté l'Afghanistan. » (Citation n° 86).

« Seul Dieu sait où est ma famille. » (Citation n° 87).

« J'avais 14 ans lorsqu'on est parti ensemble et je les ai perdus à la frontière. J'ai essayé de les retrouver mais je n'ai pas réussi. » (Citation n° 88).

« Tout un tas de gens sont morts et tu ne pouvais pas voir leur visage, tu ne pouvais pas les reconnaître. » (Citation n° 89).

« Il y a eu une bataille entre l'armée et les talibans... mon père m'a proposé de m'amener à la ville pour fêter le mariage d'un ami... mon ami était dans une autre voiture avec quatre autres personnes. Une bombe a explosé. Je n'ai pas vu la tête de mon ami, mais juste des morceaux de son corps, les morceaux de sa chair. Ça restera gravé dans ma mémoire à jamais. » (Citation n° 90).

Ces sous-catégories énumèrent les décès violents (citations 89 et 90) des personnes proches ou inconnues ainsi que leur disparition (citations n° 86, 87 et 88). Dans plusieurs entretiens, le mot « mort » n'a pas été prononcé mais les jeunes y faisaient allusion. Ils avaient tendance à utiliser le mot « disparu », qui pourrait être lié au fait que, comme un jeune l'expliquait, il était effectivement difficile d'identifier les morts. Il pourrait s'agir aussi d'une tentative de garder la personne aimée « en vie », d'une manière de « négocier » le deuil et de faire avec l'absence. Il se peut enfin que ce soit une manière de dire « la mort » dans leur langue, et ils ont traduit littéralement ce mot.

Idées et symptômes associés aux souffrances

« Parfois, je pense que c'est moi qui l'ai tué. » (Citation n° 91).

« Je n'aurais pas dû faire ça... mais je n'y ai même pas pensé à cet âge-là. Je ne savais pas que si tu es musulman et si tu te convertis au christianisme, tu payes avec ta vie. » (Citation n° 92).

« Quand j'étais dans l'armée et qu'on passait d'une ville à l'autre, j'étais dans une voiture et j'ai dit au chauffeur de s'arrêter pour acheter des cigarettes. La route était sinueuse, une voiture est passée devant nous. Cette voiture a explosé et les voyageurs sont morts. Pourquoi c'est cette voiture-là qui a explosé et pourquoi pas la nôtre ? » (Citation n° 93).

« Depuis quelques années, j'ai une maladie. Quand je sors, j'oublie mes affaires... je les perds. J'ai oublié mon sac dans le train. Ça m'arrive très souvent, quand je suis dans mes pensées (...). Je fais attention, mais je ne peux pas la maintenir. Je ne sais pas, c'est peut-être du stress... je ne sais pas pourquoi c'est venu. » (Citation n° 94).

« J'oublie souvent les choses. Ça m'arrive plus souvent qu'aux autres. Une fois, j'ai oublié mon prénom. » (Citation n° 95).

« Je n'arrive pas à suivre les gens qui parlent trop après un moment donné. Ça rentre ici et sort par l'autre. C'est pareil à l'école. » (Citation n° 96).

Parmi les symptômes et idées associés aux événements traumatogènes, on retrouve les éléments de la pensée des personnes traumatisées : l'incapacité de donner du sens à ce qui leur est arrivé, le sentiment de culpabilité (citations n° 91 et 93), la conviction d'être fautif (citation n° 92). Parmi les symptômes, on retrouve la tentative d'auto-guérison par l'alcool ou

par la drogue : ces actes peuvent provoquer une reviviscence du trauma, ayant pour but une tentative d'élaboration du psychisme (citation n° 16 et 17). Malheureusement, ces traumas restent encore très peu élaborés et non intégrés dans le psychisme. En racontant des événements traumatogènes et difficiles, les émotions sont souvent mises à distance.

La sous-catégorie la plus saillante dans le groupe « Symptômes et idées » concerne les troubles de mémoire et d'attention dont les jeunes parlent. Ceux-ci varient en gravité : un jeune nous a avoué qu'il oubliait souvent son propre prénom (vignette clinique n° 2 et citation n° 95). Un autre jeune parlait de sa difficulté à se concentrer à l'école, et son discours n'était pas cohérent pendant l'entretien, passant d'un sujet à l'autre. Un troisième jeune évoquait le fait qu'il perdait tout le temps ses affaires, car il « les oubliait » (citation n° 94). Le trouble d'attention se manifeste également à l'école, rendant l'apprentissage – qui nécessite des efforts cognitifs considérables à cause du hongrois – encore plus compliqué et désagréable (citation n° 96). Les expériences que beaucoup de réfugiés traversent ont souvent un effet nuisible sur leur santé psychique, y compris les troubles de stress post-traumatiques, dépression et anxiété (Hyman et *al.*, 2000 ; Rousseau, Drapeau et Platt, 2004 ; Beiser, 2005 ; Anstiss et Ziaian, 2009). Il y a curieusement assez peu de travaux récents sur les effets cognitifs néfastes que le trauma peut induire. La recherche neuropsychologique de Douglas (1993) a démontré que les sujets de recherche, vétérans de la guerre du Viêt Nam, diagnostiqués avec un PTSD, présentaient des déficits de la mémoire courte. La recherche de Vasterling, Brailey, Constans et Sutker (1998), effectuée également auprès de vétérans de guerre, n'a pas seulement identifié le dysfonctionnement de la mémoire, mais aussi le déficit d'attention. La recherche de Biederman, Petty, Spencer et *al.* (2013), incluant 500 jeunes, a indiqué que la comorbidité PTSD et THDA¹⁶⁹ aboutit à une gravité clinique plus importante concernant la comorbidité psychiatrique et le dysfonctionnement social. Le travail de McNally, Lasko, Macklin et Pitman (1995) a identifié la mémoire autobiographique¹⁷⁰ comme la plus affectée par le trauma, plus spécifiquement le traumatisme de guerre, et ces résultats ont été confirmés par Graham, Herlihy et Brewin (2014) chez les sujets réfugiés aussi. Behrend et Moritz (2005) ont également identifié des troubles de mémoire chez des femmes victimes de mutilation génitale. Cependant, selon la recherche comparative sur deux

¹⁶⁹ Trouble d'hyperactivité avec déficit d'attention.

¹⁷⁰ La mémoire autobiographique fait partie de la mémoire à long terme et désigne le processus par lequel on se souvient des événements vécus avec leur contexte (date, lieu, état émotionnel). Elle s'oppose à la mémoire sémantique qui est la mémoire des faits et des concepts. Cette distinction fut introduite par le psychologue canadien Endel Tulving en 1972 (Desgranges et Eustache, 2011).

groupes de sujets – l’un avec, l’autre sans diagnostic de PTSD – effectuée par Johnsen, Kanagaratnam et Asbjørnsen (2008), les troubles de mémoire chez les sujets étaient liés à la dépression. Quant aux difficultés d’attention, une comorbidité importante a été identifiée par Cuffe, McCullough et Pumariega (1994) chez des enfants ayant reçu un diagnostic de PTSD et de THDA. Brandes, Ben-Schachar et Gilboa (2002) ont mis en évidence un QI plus faible et une attention diminuée, associés au PTSD précoce et aux symptômes dépressifs chez les sujets récemment traumatisés. Daud et Rydelius (2009) affirment qu’il y a une zone de chevauchement entre PTSD et THDA, mais des études complémentaires sont nécessaires afin de déterminer s’il existe une vraie comorbidité entre ces deux syndromes et pour mieux comprendre, diagnostiquer et soigner les enfants – dans cette étude – réfugiés. Pour conclure sur le rapport entre trauma et troubles cognitifs, des résultats de recherches suggèrent la comorbidité entre troubles de mémoire, troubles d’attention et PTSD, mais des études complémentaires sont encore nécessaires, ainsi que d’autres travaux incluant les adolescents et les jeunes adultes. La recherche très récente d’Ainamani, Elbert et Hecker (2017) auprès de 323 réfugiés congolais avait pour but d’évaluer les fonctions exécutives, la mémoire de travail¹⁷¹ sur la performance, ainsi que le fonctionnement psycho-social. Elle a mené aux conclusions que les survivants du trauma ne souffrent souvent pas seulement des symptômes centraux de PTSD, mais aussi de l’affaiblissement des fonctions cognitives. Auprès des chercheurs, ces résultats suggèrent que les troubles de santé mentale liés au trauma peuvent augmenter le risque de pauvreté et l’absence de perspectives, aggravant ainsi les conséquences de la guerre et des conflits.

Une large partie de la littérature scientifique se focalise sur le trauma en relation avec l’état psychologique des réfugiés. Quant aux stratégies de *coping*, beaucoup identifient l’évitement, qui permet aux jeunes de ne pas se laisser envahir par leurs pensées et de pouvoir continuer leur vie (Gibson, 2002 ; Goodman, 2004 ; Gorman, Brough et Ramirez, 2003 ; Sutton, Robbins, Senior et *al.*, 2006 ; Groark, Sclare et Raval, 2011). Mawani (2010) souligne que la suppression peut en effet se révéler comme une stratégie de *coping* à court et à moyen terme suivant l’événement traumatique, mais la réintégration des mémoires du passé dans la conscience reste probablement un processus inéluctable qui devient de plus en plus urgent

¹⁷¹ La mémoire de travail est un modèle de fonctionnement de la mémoire à court terme. La mémoire de travail permet un maintien temporaire, mais aussi la manipulation de l’information maintenue. Elle désigne des réseaux de neurones chargés de travailler sur une information finalisée. Ces réseaux interagissent entre eux pour accomplir les tâches citées plus haut, les tâches de maintien et de manipulation de l’information. Cette notion a été introduite par Baddeley et Hitch en 1974.

avec le temps qui passe. Pain, Kanagaratnam et Payne (2014) suggèrent que les premières années suivant le déplacement et l'adaptation, le traitement pour les réfugiés doit se focaliser sur les problèmes liés à l'adaptation. L'expérience relative au travail auprès des réfugiés (Mawani, 2010) démontre que le rappel de souvenirs douloureux crée un risque important de dépression, mais qu'un travail et une relation stables protègent la santé mentale de l'individu pendant le processus de réintégration.

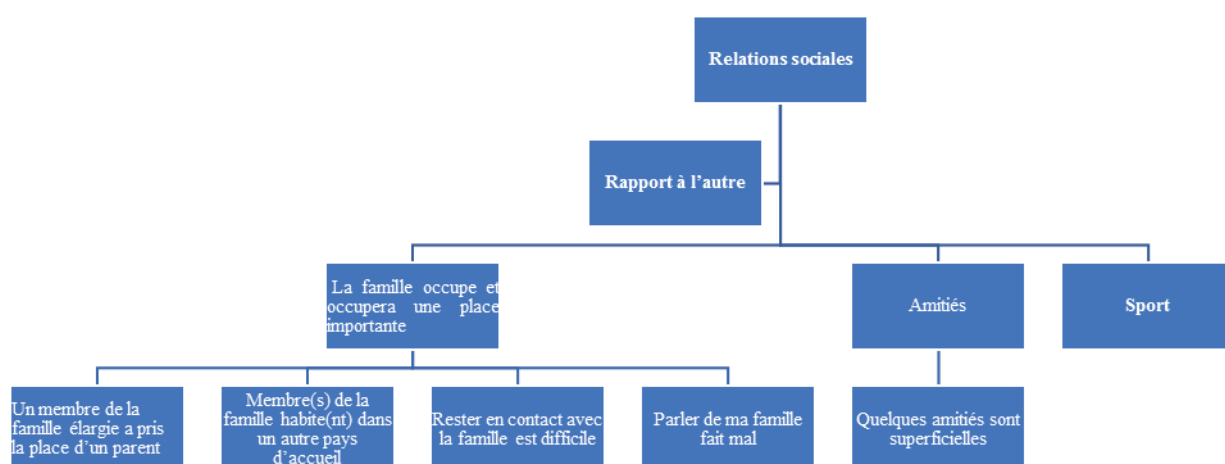
Une autre stratégie de *coping* souvent utilisée, qui est liée à l'évitement, est la distraction. Elle représente en effet une manière de supprimer des pensées difficiles. Ceci implique, pour les jeunes, de passer du temps avec leurs amis, d'aller à l'école, de faire du sport et d'autres activités leur permettant de ne pas réfléchir sur leurs problèmes. Cette situation réduit le niveau de stress et les aide à s'en sortir. L'ennui, par contre, aboutit au résultat inverse. Sleijpen et *al.* (2016) soulignent que l'évitement des pensées et sentiments douloureux peut être interprété comme une manière de gérer un environnement instable, incontrôlable et potentiellement dangereux, comme par exemple la peur d'être renvoyé au pays d'origine pendant le processus d'asile. On peut se demander si le surmenage, chez beaucoup de jeunes, n'est pas en effet une tentative de détourner l'attention des pensées et sentiments douloureux. Il est important d'attirer l'attention sur le fait que la souffrance psychique (notamment le PTSD) n'exclut pas le développement de la résilience chez l'individu. En effet, dans son article, Yehuda (2007) remarque que les survivants qui manifestent des symptômes de PTSD peuvent être aussi résilients que ceux sans symptômes de PTSD. Le PTSD et la résilience ne constituent donc pas deux extrêmes de la même échelle. De plus, l'universalité assumée du PTSD est devenue la cible de critiques ces dernières années (Bracken, Giller et Summerfield, 1995 ; Breslau, 2004 ; Wessells et Monteiro, 2004). Ces critiques concernent le fait que les chercheurs travaillant auprès des populations non occidentales affectées par la guerre ont étroitement ciblé l'évaluation du PTSD sans suffisamment considérer sa validité conceptuelle ou sa pertinence clinique dans des contextes socioculturels particuliers. En outre, la présence de PTSD ne signifie pas nécessairement que ceci constitue la principale expression du trauma psychologique, ou que ce syndrome – même s'il est clairement présent – représente le trouble mental le plus urgent par rapport à d'autres formes de souffrances liées à la guerre (Summerfield, 1999). À titre d'exemple, Miller, Omidian et Kulkarni (2009) argumentent que le fonctionnement psycho-social – un indicateur essentiel de la santé mentale et un déterminant important du comportement en matière de recherche d'aide – peut être plus affecté par d'autres types de souffrances que le PTSD. Ces chercheurs remarquent que bien que le PTSD

possède une bonne validité conceptuelle en Afghanistan, il n'y a pas de preuve pour étayer son utilité clinique comme un concept diagnostique dans ce pays.

Un autre concept utile pour penser la souffrance et la résilience des jeunes réfugiés est la notion de « posttraumatic growth » (PTG), développée par Tedeschi et Calhoun (2004), et qui concerne les changements positifs que les survivants du trauma expérimentent pendant la période d'adaptation post-traumatique. En effet, Tedeschi (1999) remarque que les rapports de l'expérience de croissance personnelle suivant des événements traumatiques dépassent largement ceux qui témoignent de désordres psychiatriques. Le PTG a tendance à se manifester à travers cinq dimensions : la sensation que les difficultés ont ouvert des portes vers de nouvelles opportunités, la solidification des liens sociaux avec certaines personnes (dont, souvent, avec le groupe qui a vécu la même souffrance), le renforcement de ses propres forces, l'attachement à la vie et l'approfondissement de sa vie spirituelle (qui peut également entraîner un changement profond dans son système de croyance). Ici faut-il rajouter que les différents aspects du PTG peuvent être initiés par divers types de trauma ou contextes de soutien social. De même, la route vers le PTG peut impliquer des processus quelque peu différents pour chaque dimension mentionnée (Tedeschi, 1999).

La théorie du PTG ne soutient néanmoins pas l'idée d'une absence de souffrance ; au contraire, l'épanouissement personnel s'opère dans un contexte de souffrance et de perte. Par exemple, de manière paradoxale, les personnes qui reconnaissent leur force personnelle augmentée ressentent souvent également une vulnérabilité et la perspective de leur propre mortalité de façon plus aiguë, et de ce fait, elles ont conscience que la vie est très précieuse. Avec la croissance personnelle et la sagesse, le PTG inclut également un état de préparation ou résilience par rapport aux événements futurs, qui autrement seraient traumatiques (Arnold, Calhoun et Tedeschi, 2005).

6.7 Relations sociales



Rapport aux autres

« Tu dois essayer de devenir ami avec les gens. C'est bien d'avoir des relations de confiance, mais je ne donne jamais de conseils concrets aux gens car ils ne les acceptent pas. Je leur montre plutôt plusieurs solutions. » (Citation n° 97).

« Si quelqu'un me dit que je suis un sale réfugié, je lui dis : merci beaucoup mon frère, est-ce que t'as d'autres choses à dire ? Sinon, je repars. » (Citation n° 98).

« Même quand je suis énervé, je ne fais du mal à personne, juste à moi-même. Si quelqu'un me fait du mal, je ne le retourne pas à la personne. » (Citation n° 99).

Cette catégorie émerge comme la plus importante de la recherche, avec plusieurs sous-catégories. La sous-catégorie « Rapport aux autres » comprend les idées générales concernant la manière dont on doit être en lien avec l'autre (citation n° 97), comme : « aider les autres est important » ou « évitement de la confrontation avec l'autre » (citations n° 98 et 99). En fait, beaucoup de jeunes disent préférer éviter d'entrer en conflit avec l'autre, que ce soit au camp de réfugiés, à l'école face aux préjugés, ou au foyer, en relation aux autres jeunes du pays. Ceci correspond aux règles du comportement défini par le *Pashtuwali*. En Afghanistan, l'importance de l'unité familiale et de la vie en harmonie (*ittifaq*) est également définie en termes de capacité à parvenir à des consensus, à résoudre les conflits de manière pacifique et à partager la maison familiale sans conflits (Eggerman et Panter-Brick, 2010). La perte de l'unité familiale et de l'harmonie peut avoir des conséquences profondes sur le bien-être matériel mais aussi psycho-social.

Amitiés

« Avec ceux qui sont en Allemagne, on ne peut pas se retrouver entre nous. Ceux qui sont en Hongrie sont différents. Je peux leur demander de l'aide, ou on se retrouve pour jouer au foot, avec mon ami guinéen, on joue souvent au foot. La relation est donc complètement différente. » (Citation n° 100).

« Oui, j'utilise Facebook, mais je préfère les discussions en personne. J'ai des amis qui étaient en Turquie et en Grèce avant, et qui sont en Hongrie actuellement. » (Citation n° 101).

« Il y a deux types d'amis : il y en a certains qui t'aident pour l'argent ou quelque chose, et les autres qui t'aident dans toutes les situations, et on a du respect l'un pour l'autre. C'est difficile de trouver de vrais amis. » (Citation n° 102).

« Oui, mais c'est quoi un bon ami ? C'est facile de se faire des amis, mais c'est difficile de maintenir la relation. C'est quoi un vrai ami (...), seul l'avenir permettra de voir si tu restes ami avec quelqu'un. Je leur dis salut et je suis gentil avec beaucoup, je discute avec eux mais je me sens très souvent seul. » (Citation n° 103).

« Un vrai ami va toujours s'occuper de toi. Avec mon ami, on fait souvent des nuits blanches et nous discutons jusqu'à 6 ou 7 heures du matin. On ne peut pas faire grand-chose à Bicske, mais on peut discuter de choses. » (Citation n° 104).

Certains jeunes se disent plus proches des amis avec qui ils partagent leur vie quotidienne. Ils décrivent leurs amis « sur Internet » plutôt comme des connaissances mais pas forcément comme des amis (citations n° 100 et 101). Les jeunes distinguent nettement « amis » et « connaissances », d'après les deux sous-catégories nommées « Certaines relations sont superficielles » (citation n° 102) et « Avoir un ami ou des amis proches sur qui il peut compter » (citation n° 102). Malgré les réseaux internationaux importants qu'ils ont établis au cours de leur trajet à travers des pays différents, les jeunes ne comptent que quelques personnes parmi leurs « très bons amis » (citations n° 103 et 104). Une des éducatrices parle d'un phénomène qu'elle appelle « amitié de camp » (*camp friendship*), signifiant que les jeunes s'entraident et se soutiennent lorsqu'il y a un conflit avec les éducateurs, en lien avec les différences entre la culture hongroise et leur culture. Mais cela ne signifie pas qu'il s'agit d'une amitié. En effet, ce sera une forme particulière d'amitié.

Sport

« Et quand on m'a placé dans un foyer pour enfants, il y avait un endroit à 20 minutes de là-bas où j'ai vu que quelques jeunes Hongrois jouaient au foot. On m'a demandé si je voulais jouer et j'ai dit oui et j'ai joué avec eux. Ils sont devenus mes potes et ils m'ont appris un peu de hongrois. Tout ce que je savais en hongrois, c'était grâce à eux. » (Citation n° 105).

La sous-catégorie « Sport » fait partie de plusieurs catégories, dont celle des « Relations sociales », pour la simple raison qu'elle permet souvent aux jeunes de rentrer en contact les uns avec les autres, mais aussi aux Hongrois, car tout le monde parle la langue du football. Ainsi, le sport (ici, le foot en particulier) crée le lien et fait de ces jeunes « une équipe ». En dehors d'un rêve d'avenir et d'un outil pour former des liens sociaux, un autre aspect important a émergé du sport à travers ces entretiens, et cet aspect est lié à la construction identitaire et au trauma. En effet, le sport – peu importe qu'il s'agisse de football ou de cricket – est un moyen de maintenir la continuité de soi dans un contexte changeant : il permet aux jeunes de faire le lien entre passé-présent-avenir, entre ici et là-bas, facilitant ainsi le sentiment de continuité, dont l'importance a été soulignée d'abord par Erickson (1968) puis par un travail sur les mineurs non accompagnés accueillis en Irlande (Ni Raghallaigh et Gilligan, 2010). Les effets complexes et interactifs du sport sur la santé mentale restent encore à découvrir, mais certaines recherches montrent que faciliter les interactions entre les adolescents migrants et autochtones à travers le sport est un moyen important qui contribue à une estime de soi améliorée et augmente le sentiment de bonheur général (Barrett,

Sonderegger et Sonderegger, 2002 ; Holder et Coleman, 2009). Cette recherche exploratoire a souligné l'effet positif du sport dans plusieurs domaines : l'assurance de continuité chez le sujet, un projet d'avenir, et concernant le côté social, un moyen par lequel des jeunes sont entrés en contact avec ceux du pays hôte. La recherche qualitative de Selimos (2017), effectuée auprès de jeunes réfugiés et immigrants, a également souligné ce rôle du sport comme facilitateur des liens sociaux : pour les jeunes migrants et réfugiés au Canada, le sport est souvent la raison pour laquelle ils se lient d'amitié avec les jeunes du pays hôte.

Avoir un lien fort avec une personne du pays d'accueil

« Ma mère finnoise me protège. Elle me dit de ne pas fumer, de ne pas sortir (il sourit). Et il y a un médecin très sympa à Bicske. (...) Ma mère finnoise est ma protectrice. Je l'appelle quand j'ai des soucis... quand je me perds. » (Citation n° 106).

« Je fais confiance à ma marraine. Je lui dis tout. Avant, elle était professeur et elle me soutient. Elle m'appelle mon fils. Et il y a ses parents à elle, papy et mamie. » (Citation n° 107).

« Oui, il y a par exemple K., c'était mon éducateur et on a fait de la musique ensemble et on est devenu très proche. Parmi les anciens jeunes avec un contrat jeune majeur, il y en a certains que je peux appeler s'il y a un souci et ils m'appellent s'ils en ont. Il y en a un qui a gagné un appartement municipal, on l'a rénové ensemble et j'y ai habité avec lui pendant 3-4 ans. Depuis que je suis à Pest, on partage la même chambre et je peux compter sur lui. » (Citation n° 108).

« F. m'a dit que j'étais comme un fils pour elle. » (Citation n° 109).

« J : Je suis fan de Petőfi. Ce n'était pas juste un petit homme ordinaire. C'était un vrai héros. Il est mort très jeune.

L : Oui, il était très connu et on ne sait pas ce qui s'est passé avec lui, car il a disparu.

J : On ne doit pas insister pour tout savoir sur ce qui s'est passé avec lui. On n'a pas besoin de chercher ce qui s'est passé avec un héros. Si quelqu'un l'aime et aime ses poèmes, ne cherche pas à savoir ce qui s'est passé.

L : Quelle est ta poésie préférée ?

J : Le buisson tremblant, c'est une poésie magnifique ! Petőfi, c'était le bras de Dieu ! Il se battait pour la liberté, il n'y en a pas beaucoup comme ça. Si je devais changer mon nom, je choisirais Petőfi. Ou Sándor, son prénom. (Il rigole). » (Citation n° 110).

La sous-catégorie « Avoir un lien fort avec une personne du pays d'accueil » regroupe les personnes dont certaines pourraient être appelées tuteurs de résilience (Cyrulnik, 2003/a). Les jeunes parlent des tuteurs de résilience qui sont le plus souvent des éducateurs (citations n° 108 et 109), des professeurs de langue (citation n° 106), des travailleurs sociaux (citation n° 107), que les jeunes rencontrent au cours de leur trajet. Pour certains, former des liens avec les autres semble tellement facile qu'ils croisent plusieurs tuteurs de résilience pendant leurs voyages et au pays d'accueil. Il arrive qu'ils nomment leurs tutrices de résilience « maman », « ma mère finnoise » ou « ma marraine ». Ces figures féminines remplacent effectivement la mère. Exemples de tuteurs de résilience par excellence, ce ne sont pourtant pas seulement ces personnes en contact régulier avec les jeunes qui les aident à dépasser les difficultés et les défis auxquels ils sont confrontés : un jeune garçon afghan d'origine Hazara parle de son poète préféré (citation n° 110), un poète hongrois, héros et symbole de la guerre de l'indépendance hongroise, lors de laquelle il a mystérieusement disparu. Ce jeune admire et idolâtre ce poète et pense même à adopter son nom. Le jeune poète qui luttait en vain pour la liberté des Hongrois contre l'empire autrichien, et dont la disparition garde un voile de mystère, fait peut-être écho chez ce jeune qui témoigne de l'exécution de son père qui a perdu la vie parce qu'il appartenait à une ethnie et à un groupe religieux minoritaire. Le personnage du poète martyr laisse ainsi découvrir un tuteur de résilience qui est à la fois figure paternelle, lien avec le pays d'accueil et modèle identificatoire.

La famille occupe et occupera une place importante pour les jeunes

« La famille, c'est comme une montagne géante. Si tu veux faire quelque chose, ils sont là pour toi, ils sont derrière toi. S'il t'arrive quelque chose de mauvais et que tu vas en prison, ta famille sera là pour toi. » (Citation n° 111).

« Que ferai-je dans 10 ans ? Rien, je vais penser à quand j'arriverai à voir ma famille à nouveau. » (Citation n° 112).

« Mon oncle vivait en Iran mais il est venu souvent me voir (...) et il me disait : je suis ta maman et je suis ton père aussi. » (Citation n° 113).

La troisième grande sous-catégorie est la famille. Pour ces jeunes, la famille n'appartient pas seulement au passé : elle est souvent très présente dans leur vie quotidienne et joue un rôle important par rapport à leurs projets d'avenir. Par rapport aux différences entre leur pays d'origine et la Hongrie, ils soulignent souvent que chez eux, le lien avec la famille est beaucoup plus important qu'en Hongrie (rappelons la citation n° 7 : « *En Hongrie, trop de monde aime l'argent. Pas leur famille, mais l'argent.* »). Le manque de la famille est souvent le plus intense lorsqu'ils pensent au pays, et il occulte tout autre manque et toute autre souffrance (citation n° 112). Certains mentionnent leur mère comme leur proche le plus important et qui leur manque le plus. Les attentes de la famille sont très présentes dans la vie de ces jeunes ; beaucoup font le choix de travailler au lieu de se focaliser sur l'école afin de pouvoir envoyer de l'argent à leur famille. Ceci est souvent souligné par les travailleurs sociaux. Les jeunes dont certains membres de la famille vivent en Europe gardent le lien avec eux. Le lien avec la famille est tellement fort pour certains (citation n° 111) qu'on dirait qu'il existe un cordon ombilical entre famille et jeune. Un jeune de 20 ans l'explique ainsi : « If I'm good, my family is good. If I'm not good, my family is not good. » La famille ne se réduit pas aux parents, mais c'est souvent la tante ou l'oncle qui prend la place des parents lorsque ceux-ci deviennent victimes de violence au pays (citation n° 113). Selon des recherches, garder contact avec les membres de la famille élargie contribue largement à la résilience des jeunes (Shields et Behmian, 2004 ; Carlson, Cacciatore, et Klimek, 2012). Plusieurs études qualitatives ont souligné l'importance de la famille (y compris la famille élargie), des amis et de la communauté dans le développement de la résilience chez les réfugiés (Toth, 2003 ; Gaytan, Carhill et Suarez-Orozco, 2007 ; Schweitzer et al. 2007 ; Sossou, Craig, Ogren et Schnak, 2008; Sleijpen et al., 2016). La perte de la famille immédiate et élargie, celle de la communauté en parallèle avec une culture hôte qui valorise l'indépendance au lieu de l'interdépendance, peut entraîner un fort sentiment d'isolement (Mawani, 2001).

Le soutien social contribue également à l'estime de soi chez les jeunes (Mels et al., 2008). Il ne signifie pas seulement le soutien reçu, mais aussi le soutien donné aux autres. L'attachement aux camarades issus de la même ethnie contribue au développement du *coping* chez les jeunes réfugiés (Correa-Velez, Gifford et Barnett, 2010). D'après une étude sur les femmes réfugiées solitaires, la construction de la résilience est liée aux interactions entre la personne et son entourage plutôt qu'aux caractéristiques individuelles statiques, et est formée par des processus dynamiques au quotidien (Lenette, Brough et Cox, 2012). Le rôle de

l'entourage est donc crucial dans le développement de la résilience. Outre les amis, la famille et la communauté, le lien avec les professionnels constitue également un soutien important pour les jeunes. Des recherches effectuées avec des populations diverses (Gorman, Brough et Ramirez, 2003 ; Sutton et *al.*, 2006 ; Ellis et *al.*, 2010 ; Groark, Sclare et Raval, 2011 ; Weine et *al.*, 2013) ont souligné le rôle des professionnels comme liens utiles qui aident les jeunes à subvenir à leurs besoins et leur fournissent des conseils pratiques. En même temps, Endersby (2006) observe que les mineurs isolés peuvent se présenter simultanément comme indépendants mais aussi réceptifs au soutien lorsqu'ils en ont besoin. Dans son étude, les mineurs isolés ont utilisé l'indépendance et la dépendance de manière interchangeable selon les circonstances. Cette remarque soutient également le concept de résilience comme dépendant du contexte.

Par rapport au rôle de la communauté, Ellis et *al.* (2010) remarquent que pour ceux qui ne manifestent pas de problème de comportement, les interactions avec la communauté peuvent servir de facteur protecteur, tandis que pour ceux qui manifestent de tels problèmes, les discussions intercommunautaires peuvent avoir des conséquences négatives, et ces individus peuvent être stigmatisés par leur communauté. Lorsqu'une relation de qualité et de confiance s'installe, ces professionnels peuvent éventuellement devenir des vrais tuteurs de résilience et arrivent même à occuper un rôle de parent, ou au moins à remplacer un parent¹⁷². Cette recherche démontre que le rôle des tuteurs de résilience implicites¹⁷³ n'est pas négligeable non plus, mais aucune recherche consultée ne parle de ce type de phénomène¹⁷⁴.

Cette recherche a vu émerger une catégorie qui apparaît comme un moyen important afin d'assurer le contact avec les amis, la famille et autres liens à l'étranger : les réseaux sociaux et les réseaux sociaux fondés sur Internet. Une sous-catégorie dont l'importance apparaissait déjà lors des pré-études a émergé pendant les entretiens où les jeunes parlent de plusieurs programmes permettant la communication : Facebook, WhatsApp, MSN Messenger, Skype, Viber et autres. Pour ceux qui ne sont pas encore reconnus comme réfugiés, ces outils leur permettent de garder un sentiment de maîtrise sur leur situation, la circulation de l'information réduisant les angoisses. Le rapport du *Hungarian Helsinki Committee* et de la

¹⁷² Par exemple Aydin (vignette clinique n° 1), pour qui son assistante sociale est devenue « sa marraine » qu'il appelle souvent « ma mère » dans l'entretien.

¹⁷³ Par exemple D. (vignette clinique n°6) pour qui le poète hongrois a un rôle de modèle.

¹⁷⁴ À la connaissance de l'auteur.

Fondation Cordelia (2015) sur l'accès des demandeurs d'asile à leurs droits et aux soins attire l'attention sur les symptômes sévères d'anxiété et de dépression liés à la perte de contact avec la famille, ce qui peut être atténué par l'accès régulier à l'Internet et au portable. Le même rapport souligne l'importance d'avoir accès aux activités en plein air, comme la pratique sportive.

Pour ceux qui sont installés, les réseaux sociaux et les programmes de discussions sur Internet sont importants pour maintenir le lien, mais comme les entretiens le suggèrent, ils jouent peut-être un rôle moins important dans la formation des véritables amitiés et autres relations de confiance.

6.8 Le résumé de l'analyse des résultats

Les 13 entretiens semi-directifs effectués auprès des jeunes réfugiés vivant en Hongrie ont été soumis à plusieurs stades d'analyse. Le codage primaire identifiait à peu près 263 catégories, divisées ensuite en 23 catégories après le codage secondaire. Ces 23 catégories ont ensuite été divisées en sept catégories majeures. Même si ces catégories auraient pu être encore réduites, étant donné le faible nombre de participants, il a été jugé plus prudent de s'arrêter là où le matériel garde encore sa complexité, sans succomber à la tentation d'en tirer des conclusions réductrices. Les catégories majeures suivantes ont été identifiées : « Différences entre ici et là-bas », « L'avenir », « Caractéristiques individuelles », « Trouver sa place au pays d'accueil est important même si on le quitte un jour », « Tout est difficile dans la vie si tu es réfugié », « Souffrance psychique » et « Relations sociales ». De manière générale, ces résultats correspondent à ceux issus des recherches effectuées au niveau international, sachant que les travaux sur le sujet de la résilience chez les réfugiés peuvent être considérés comme assez récents.

La première catégorie regroupe les sous-catégories exprimant les « Différences entre ici et là-bas », et ce, dans tous les domaines de la vie des jeunes, en termes de comportement, d'apparence physique et de valeur. Ici se retrouve une sous-catégorie très importante : la religion. D'après la revue de la littérature, on peut conclure que la religion peut avoir des aspects qui contribuent à la résilience (Schweitzer et *al.*, 2007 ; Fernando et Ferrari, 2013 ; Slejipen et *al.*, 2016), mais aussi des effets négatifs (Khawaja et *al.*, 2008) sur la vie de l'individu. Certains aspects du *coping* religieux et l'image de Dieu peuvent également témoigner de l'effet destructeur du trauma (Drescher et Foy, 2008). L'ambivalence que certains jeunes ressentent entre ici et là-bas se cristallise dans la sous-catégorie « Habitudes ». Elle regroupe celles adoptées au pays d'accueil, souvent interdites par la culture d'origine – et par la religion – et qui sont dommageables pour la santé, mais aussi celles qui contribuent à la résilience. Une catégorie « surprise » de la recherche se retrouve également dans cette catégorie majeure, avec les références impliquant l'idée générale que les habitants du pays et la minorité ethnique Rom « ne sont pas pareils ». Aucune recherche ne traitant la question de savoir comment les minorités ethniques du pays et les réfugiés se représentent, cette thèse tente de formuler quelques hypothèses et interrogations pour de futurs travaux.

La deuxième catégorie, intitulée « Caractéristiques individuelles », regroupe les catégories identifiées par les jeunes comme souhaitables ou importantes pour devenir résilient. Ici, une des sous-catégories les plus saillantes est « Si je ne réussis pas, ça sera ma faute », qui implique l'importance du locus interne de contrôle chez les jeunes réfugiés, souligné par d'autres études aussi (Masten et Garmezy, 1985 ; Eggerman et Panter-Brick, 2010 ; Sleijpen et *al.*, 2016). Plusieurs jeunes font référence à l'optimisme comme outil important, ce qui est également soutenu par des recherches internationales (Toth, 2003 ; Khawaya et *al.*, 2008 ; Ní Raghallaigh et Gillegan, 2010). L'humour n'a pas toujours été identifié comme un outil important pour les jeunes, mais se cache dans le discours de plusieurs d'entre eux.

La troisième catégorie a reçu le titre « Avenir », car elle regroupe les sous-catégories dont la base commune se trouve dans l'orientation vers l'avenir. De ceci parlent les catégories soulignant l'importance des études et celle du travail. En ce qui concerne les études, la littérature souligne leurs aspects productifs (Gibson, 2002 ; Phan, 2003 ; Mels, Derluyn et Broekaert, 2008 ; Groark, Scale et Raval, 2011) mais aussi contre-productifs (Eggerman et Panter-Brick, 2010 ; Sleijpen, 2016) pour les jeunes réfugiés. Notons que presque tous les sujets affirment l'importance d'avoir des projets d'avenir, mais la sous-catégorie « L'avenir est un mystère » semble les contredire. Cette contradiction est remarquée dans d'autres recherches (Goodman, 2004 ; Eggerman et Panter-Brick, 2010) ; elle comporte des aspects culturellement codés et, de manière paradoxale, peut permettre aux jeunes d'obtenir le sens du contrôle. Pour plusieurs jeunes, le rêve d'une carrière dans le sport est souvent le premier projet qui les pousse à partir.

La catégorie « Trouver sa place au pays d'accueil est importante même si on le quitte un jour » contient des idées concernant l'Europe et la Hongrie en général. Elle dénombre également des convictions, à savoir comment trouver sa place au pays d'accueil, comme par exemple l'importance de parler le hongrois et la banalisation des différences culturelles. Comme le suggèrent certains entretiens et comme l'indiquent les recherches, trouver un équilibre entre ici et là-bas serait la stratégie gagnante concernant la santé mentale (Kamperman et *al.*, 2005 ; Knipscheer et Kleber, 2006). Une des sous-catégories les plus saillantes est celle qui souligne l'importance des relations amoureuses comme liens forts au pays d'accueil.

La deuxième catégorie majeure la plus importante peut être décrite par l'expression que les jeunes ont utilisée : « Tout est difficile dans la vie quand tu es réfugié ». Elle comprend les

difficultés liées à l'arrivée, les difficultés persistantes, et elle partage beaucoup de références avec la catégorie majeure « Souffrance psychique ». Ceci indique à quel point le fait d'être réfugié, avec toutes ses implications dont ces jeunes ont longuement parlé – le trajet migratoire dangereux, être enfermé au centre de détention (Keller *et al.*, 2003 ; *Human Rights Watch*, 2008 ; *Jesuite Refugee Service*, 2011 ; Edwards, 2013 ; Phillips, 2013 ; Cleveland et Rousseau, 2013), la discrimination (Williams *et al.*, 2008 ; Dunn et Dyck, 2000 ; Krieger, 2000 ; Velez, 2010), les difficultés financières (Auger et Raynault, 2006 ; Raphael, 2009 ; et Grönqvist *et al.*, 2012) et d'autres difficultés persistantes – expose l'individu à la souffrance et le pousse vers la vulnérabilité.

La catégorie « Souffrance psychique » regroupe les références qui évoquent la souffrance au pays d'origine, comme la guerre, les pertes traumatiques des proches, la souffrance associée au trajet migratoire et en dernier, mais non des moindres, les souffrances vécues au pays d'accueil, associées au statut précaire de réfugié. Parmi les « Idées et symptômes associés aux souffrances », on retrouve des pensées des jeunes témoignant de la culpabilité, de la difficulté de donner du sens à certains événements. Parmi les symptômes, on retrouve le trouble de concentration et d'attention à des degrés variables, attirant l'attention sur les effets cognitifs chroniques du trauma, dont on parle peu. Le fait que cette catégorie soit une des plus petites indique peut-être que les jeunes essaient d'éviter d'en parler. Selon la littérature scientifique, l'évitement chez les réfugiés est une stratégie de *coping* de court à moyen terme (Gibson, 2002 ; Gorman, Brough et Ramirez, 2003 ; Goodman, 2004 ; Sutton *et al.*, 2006 ; Groark, Sclare et Raval, 2011). La catégorie la plus importante qui émerge de l'entretien porte le titre général de « Relations sociales », qui implique plusieurs idées : la manière dont les jeunes pensent le relationnel et les relations qu'ils ont avec l'autre. Ils distinguent entre différents types d'amitiés, parlent des personnes du pays d'accueil avec qui ils ont établi des liens de qualité et qui sont devenues des tuteurs de résilience (Cyrulnik, 2003/a), le rôle des réseaux sociaux permettant de garder le contact. Cette catégorie met l'accent sur le nombre de familles encore présentes – et qui le resteront – dans la vie des jeunes arrivés seuls au pays d'accueil (Toth, 2003 ; Schweitzer, Greenslade et Kagee, 2007 ; Gaytan *et al.*, 2007 ; Sossou, Craig, Ogren et Schnak, 2008 ; Sleijpen *et al.*, 2016).

Le fait que les deux catégories les plus importantes, « Tout est difficile dans la vie quand tu es réfugié » et « Relations sociales » ne parlent pas de l'individu, mais plutôt de la relation entre l'individu et son entourage, nous laisse comprendre qu'au lieu de considérer l'individu

comme « développeur » de sa propre résilience, il faudrait étudier l'espace social dans lequel la résilience se tisse en interaction avec l'individu. Ceci est encore plus important car comme le souligne la recherche récente de Sleijpen *et al.* (2016), plusieurs aspects émergent comme facteurs de résilience sont constitués de plusieurs facettes, dont l'une promeut et l'autre empêche le développement de la résilience chez les jeunes réfugiés.

Le chapitre suivant vise à donner une analyse transversale de six vignettes cliniques afin d'essayer d'identifier comment les jeunes ici présentés retrouvent ou tentent de retrouver leurs propres voies de résilience.

Chapitre 7 : Vignettes cliniques

7.1 Aydin : faire sa place dans une nouvelle patrie, entouré de tuteurs de résilience

Nous avons fait connaissance avec Aydin grâce à un jeune du foyer avec qui nous avons déjà effectué un entretien. Il accepte de participer à notre travail. Il est souriant, agréable, avec une personnalité chaleureuse. Il est habitué aux entretiens car il a déjà été interviewé plusieurs fois dans les médias, et il vient de tourner récemment dans une émission de télé intitulée « Welcome migrants »¹⁷⁵. Aydin parle parfaitement le hongrois, au point qu'il maîtrise les proverbes culturellement codés qui sont très « branchés » parmi les jeunes Hongrois. Il semble être à l'aise, s'exprime facilement, et contrairement aux autres jeunes réfugiés médiatisés avec qui nous avons pu faire un entretien, nous ne le sentons pas du tout « trop sophistiqué », ce qui serait une manière de maîtriser l'entretien et de garder une distance.

Aydin est arrivé en Hongrie en 2009. Il est originaire de Bamiyan, qui se trouve près de Kaboul. Actuellement en formation de décorateur, il a travaillé aussi en tant que photographe, architecte-décorateur, employé de nettoyage, employé au pair et cuisinier. Il nous raconte que son choix de formation remonte à son enfance et que c'est son oncle en Iran qui lui a appris la couture. Aydin est très habile, il aime bien restaurer les meubles depuis qu'il est petit, et il nous dit qu'il souhaite travailler dans la restauration de meubles depuis l'âge de trois ans. C'est son autre oncle qui lui a appris ce dernier métier. En parlant de son choix de métier, on rentre immédiatement dans le passé. Aydin a vécu en Iran entre trois et 16 ans. Il quitte l'Iran à 16 ans et traverse la Turquie, la Macédoine et la Serbie avant d'arriver en Hongrie. Il est placé à Bicske¹⁷⁶ et ensuite à Fót : « J'étais dans le premier groupe de Fót, où j'ai passé un an. J'ai rencontré ma marraine là-bas, elle était l'éducatrice du groupe, elle est professeur de hongrois et d'histoire et assistante sociale. On a beaucoup discuté et elle m'a beaucoup aidé à me préparer au baccalauréat. » Il habite actuellement chez elle, et aimerait bien demander la nationalité hongroise, « dès que ce gouvernement, que je n'aime d'ailleurs pas, changera ». On parle brièvement du gouvernement hongrois actuel, et nous exprimons aussi notre désaccord avec sa politique. Il nous semble que ce positionnement clair joue un rôle très important dans la création d'un rapport positif avec les jeunes. En Iran, c'est la tante qui remplace l'école. Aydin vient d'une famille afghane d'origine Hazara, de condition aisée, qui

¹⁷⁵ Cette émission de télé accueille des migrants qui passent une journée avec une personne hongroise connue.

¹⁷⁶ Les mineurs isolés non accompagnés étaient placés au camp de réfugiés à Bicske jusqu'en 2010.

a tout perdu après la mort du père. Aydin dit : « Mes frères aînés ont eu une enfance joyeuse, mais la mienne était dure. » Dans cette fratrie, il est le benjamin. C'est l'enfant qui est différent des autres : il est le seul à avoir grandi dans un monde dur, à l'extérieur de l'Afghanistan. C'est aussi le seul « rebelle » parmi ses frères, celui qui ne veut ni rester en Iran, ni rentrer en Afghanistan, mais tenter sa chance en Europe. Il est le seul aussi à avoir fait le choix de se convertir au christianisme, car il n'était jamais d'accord avec « le côté politique » de l'islam. Dans son discours, nous entendons qu'Aydin se désignait presque toujours comme différent, singulier dans sa famille, et peut-être singulier dans la société au sein de laquelle il a grandi. Aydin, comme beaucoup d'autres jeunes, imaginait l'Europe comme « démocratique et cultivée ». Par rapport aux difficultés en Hongrie, il dit qu'il n'en avait pas en arrivant, mais l'hostilité actuelle de la société envers les réfugiés le rend triste : « En arrivant, je n'ai pas eu beaucoup de difficultés, je savais que j'allais trouver une nouvelle culture et une nouvelle langue ici. Avant, j'ai connu les Hongrois comme un peuple gentil et cultivé. » Il pense qu'il est important d'aider l'autre ; il est devenu membre d'une association non gouvernementale et a fait du bénévolat pendant la crise migratoire. De cette crise, il parle comme d'une expérience dure, qui l'a fait souffrir, au point que, pendant une période, il ne pouvait ni manger, ni dormir. Nous nous demandons si derrière l'empathie se cache également une sorte de re-traumatisation, et si la crise humanitaire peut évoquer chez lui sa propre histoire, dont il ne dit pas grand-chose ; en tout cas, il ne l'évoque pas, comme beaucoup d'autres jeunes, comme une expérience dure et effrayante. Par rapport à la crise migratoire, quelques vagues souvenirs émergent : « Je suis arrivé en Hongrie avec des tas d'autres réfugiés... mais ce que j'ai vu pendant cette crise était bien pire. » Aider l'autre semble être une norme chez les jeunes Afghans¹⁷⁷, mais peut-être est-ce aussi un moyen de faire avec sa propre souffrance. Aydin affirme que l'indifférence dont la société hongroise témoigne n'a rien à voir avec l'esprit chrétien. Par rapport à l'avenir, il dit qu'il a des amis en Finlande, mais qu'il va aller « là où il se sent bien ». Il a des amis partout en Europe, avec qui il garde contact par Facebook, mais il préfère « discuter avec l'autre en personne ». Tel que souligné par plusieurs recherches, il semble que les réseaux sociaux occupent une place importante dans la vie des jeunes migrants, mais chez beaucoup de nos sujets de recherche, comme chez Aydin, ils ne signifient pas des vraies amitiés, mais plutôt des connaissances, ou des réseaux qui permettent aux jeunes de faire circuler les informations intéressantes. Aydin

¹⁷⁷ Le *Pashtunwali* définit « ooga warkawal » comme l'obligation d'aider celui qui est dans le besoin. La question se pose de savoir si cette règle/norme existe généralement chez les Hazaras aussi, et comment Aydin a été éduqué en Iran par son oncle et sa tante.

dit qu'il a plus d'amis hongrois qu'afghans, et que ses amis afghans sont plutôt des « connaissances » que des « vrais amis ». On revient sur Fót, où Aydin a passé pas mal de temps. Il parle du fait qu'il s'y ennuyait beaucoup, qu'il a souvent bu et a fumé du cannabis. Il dit qu'il devait faire face à lui-même, se poser la question de ce qu'il voulait faire de sa vie. À Fót, Aydin a souvent été confronté aux départs des autres jeunes. Ceci est d'ailleurs souvent remarqué par les interviewés, qui décrivent Fót comme un endroit où des jeunes vont et viennent. Nous leur avons proposé l'expression hongroise *átjáróház*, qu'on peut traduire par « maison de passage », qui signifie un endroit transitionnel, qui est traversé par beaucoup de monde mais où personne ne se pose. Aydin nous raconte que beaucoup de jeunes qui résidaient à Fót ont quitté la Hongrie depuis, et qu'il a gardé contact avec peu de personnes. Nous revenons sur les difficultés qu'il a éprouvées en Hongrie. Il admet que la première année a été difficile en Hongrie, surtout la langue : « La logique du hongrois, c'est qu'il n'en a pas », dit-il en riant. « Il fallait que j'apprenne à penser en hongrois. » Nous remarquons qu'il utilise l'humour en parlant de ses difficultés concernant la langue, un mécanisme de défense très adapté, dont plusieurs auteurs parlent longuement en lien avec la résilience (Danon-Boileau, 1997 ; Lighezzolo et Tychev, 2006). Aydin maîtrise la langue hongroise d'une manière qui témoigne d'une vraie intériorisation de cette langue et pas seulement d'un usage opératoire¹⁷⁸, qui caractérise beaucoup de jeunes réfugiés. Il a une capacité extraordinaire de mettre des mots sur la différence entre une utilisation opératoire et une utilisation qui témoigne d'un vrai travail d'intériorisation d'une langue étrangère, car il évoque le fait qu'il fallait qu'il « apprenne à penser en hongrois ». Aydin semble avoir trouvé sa place en Hongrie, et lorsqu'il s'en est éloigné, ce pays lui a manqué : « C'était bizarre, mais la Hongrie m'a manqué en Iran. » Devant notre étonnement, Aydin se met à parler de sa relation au pays où il est né et où il a grandi. Il nous dit qu'il n'a aucun souvenir de l'Afghanistan. En grandissant en Iran, il a souvent été confronté à l'attitude hostile et xénophobe du pays : « Je me souviens d'un jour où nous étions en train de jouer au foot et tout d'un coup, une dame est venue, elle m'a pris par la main et a dit à ses enfants de ne pas jouer avec les Afghans. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte du fait que j'étais un Afghan. » Grandissant depuis tout petit en Iran, la confrontation avec son altérité, son appartenance à un pays qu'il connaissait à peine, est arrivée de manière brutale et douloureuse. En l'écoutant évoquer cette histoire, nous avons même l'impression que c'est

¹⁷⁸ Beaucoup de professionnels, dont Marine Pouthier, ont remarqué que la plupart des jeunes utilisent la langue du pays d'accueil de manière opératoire.

l'enfant-Aydin qui parle et non le jeune homme avec qui nous avons commencé cet entretien. Ensuite, Aydin nous raconte qu'il n'a pas pu aller à l'école, car les écoles pour les enfants Afghans ont été fermées et malgré ses résultats brillants, il n'a pas été accepté dans un collège iranien. Son vécu correspond à celui de plusieurs Afghans qui ont été confrontés à la discrimination contre leur peuple en Iran¹⁷⁹. Nous nous demandons si l'actuelle hostilité de la société hongroise face aux réfugiés ne réveille pas en Aydin le sentiment d'être exclu et différent, qu'il éprouvait déjà en Iran. Aydin nous dit que ce sont ses frères et sa sœur qui lui manquent le plus, et il évoque un souvenir de sa sœur qui faisait la cuisine lors de fêtes. On change de sujet et Aydin parle du fait qu'il aime voyager ; il voyage beaucoup dans le cadre de formations organisées par des ONG et autres associations dont il est membre. Il pense qu'il est important d'accompagner les mineurs isolés en Hongrie, qui n'ont souvent pas de projet de vie, en dehors de gagner de l'argent. Aydin pense que l'école est importante. Il a gardé une bonne relation avec son ancienne école hongroise, et le directeur de l'institution lui a même demandé de participer à un projet en tant que décorateur. Nous faisons une remarque en disant qu'il nous semble que quel que soit le lieu où il va, il réussit et établit facilement de bonnes relations avec les autres. En effet, dans le cas d'Aydin, on ne parle pas d'un tuteur de résilience, mais des tuteurs de résilience, comme s'il attirait l'aide partout où il allait. Qu'il soit au camp de réfugiés, à l'école ou avec une assistante sociale, il y a toujours quelqu'un qui le repère et le soutient. Par rapport à notre remarque, Aydin nous parle de la chance et de son perfectionnisme, qui l'aide le plus. Ce n'est pas la première fois qu'on nous parle du perfectionnisme comme d'un outil de réussite¹⁸⁰. Par rapport à la relation aux autres, Aydin croit qu'il est important de pouvoir établir des liens de confiance avec les autres, sans donner des conseils concrets. Aydin dit que sa vie privée est moins réussie et qu'il n'a eu qu'une copine depuis qu'il est en Hongrie. Son rêve d'enfance était de devenir pilote, car ils sont « libres et rapides ». Aydin est en effet un jeune qui réussit rapidement, où qu'il aille, et qui est libre, car il a pu prendre la décision de partir de chez lui, et va peut-être un jour partir de Hongrie. En principe, il nous dit qu'il aimerait bien rester en Hongrie, mais comme « on ne peut pas faire des projets d'avenir ici », il peut envisager aussi de vivre ailleurs, en Alaska ou au Brésil. Il préfère la campagne et n'aime pas trop vivre dans des grandes villes. En parlant de la maladie, Aydin affirme qu'il ne tombe pas souvent malade. Quand il est triste, il discute

¹⁷⁹ Voir d'autres exemples en annexe n° 2.

¹⁸⁰ Il est intéressant que la chance et le perfectionnisme, comme des locus internes et externes extrêmes, apparaissent comme outils pour devenir résilient.

avec sa mère (sa marraine hongroise), qui l'appelle « mon fils ». Aydin réfère souvent à sa marraine comme « ma mère », et il nous confie que sa « vraie » mère est déjà décédée. La relation avec « son parrain » semble plus complexe : il dit que « c'est un homme très compliqué et un vrai aristocrate ». Aydin aime prendre des photos, faire du vélo, écouter de la musique. Il écoute le groupe *Kárpátia*, qui est connu pour ses chansons nationalistes mais pas racistes ou xénophobes, et il fume du cannabis. « Si ça ne va pas du tout, je bois et je casse des choses », nous dit-il en rigolant. Encore une fois, il rigole en évoquant la souffrance, mais cette fois-ci, nous n'entendons pas l'humour élaborateur mais plutôt une tentative de banalisation par la dissociation du discours du contenu. Quand nous lui demandons ce qui nous aide à réussir, il dit : « Si tu veux, tu peux réaliser tes rêves. Mais si tu ne le veux pas vraiment, personne ne pourra t'aider à les réaliser. » Aydin n'est pas le seul à verbaliser que la réussite ne dépend pas de l'environnement mais de soi, cependant, il est le seul parmi les jeunes à exprimer cette idée en introduisant la notion d'auto-sabotage. Ceci témoigne d'une finesse, d'une sensibilité et d'une intelligence extraordinaire, car cela touche aussi à la notion de l'inconscient.

7.2 Hamid : après une enfance joyeuse, la guerre qui occulte le présent

Nous avons rencontré Hamid pendant la crise migratoire en août 2015. On s'est croisé en tant que bénévoles à la gare de l'Est de Budapest où il distribuait des sandwiches aux réfugiés. Plus tard, il est venu nous¹⁸¹ demander des couverts pour les jeunes Afghans qu'il avait croisés dans un parc. Nous avons discuté de temps en temps pendant quelques jours, et nous lui avons demandé s'il pourrait participer à notre recherche. Il a hésité mais a fini par accepter l'interview. Il nous disait qu'il oubliait facilement les choses et qu'il allait peut-être oublier notre rendez-vous, ce que nous avons interprété comme une hésitation et un signe de réticence mais qui s'est révélé être lié tout simplement à un trouble de mémoire très important. Au final, Hamid est même arrivé au rendez-vous un peu en avance.

C'est un jeune Afghan de 24 ans, venant de Kaboul, qui est extrêmement sociable, souriant, poli, avec un bon sens de l'humour. C'est un homme grand, musclé, qui fait plus que son âge, mais qui s'exprime parfois d'une manière un peu enfantine. Il y a donc pour nous un énorme décalage entre sa présentation et sa manière de s'exprimer. L'entretien va s'effectuer en

¹⁸¹ Il s'agit de l'organisation d'aide « Aidons les réfugiés ensemble » qui s'est chargée de fournir la nourriture et les vêtements pendant la crise migratoire dans des gares et parcs de Budapest entre juin et septembre 2015.

anglais, langue qu'il maîtrise assez bien. Hamid parle facilement, il vérifie souvent si nous faisons attention à ce qu'il nous dit. Nous sommes parfois perdue par rapport à la temporalité des choses qu'il a vécues, mais nous essayons de les clarifier avec lui. Cette temporalité confuse pourrait être liée aux traumatismes accumulés, qui émergent dans son discours parfois de manière imprévue et le replongent brutalement dans le passé.

Hamid vit en Hongrie depuis un peu plus d'un an. Il a réussi à obtenir ses papiers très vite, trois mois après son arrivée. Il dit que les autres dans le camp ne voulaient pas y croire non plus, et qu'il a eu de la chance. Hamid raconte que dans le camp à Vámoszabadi¹⁸², il a été attaqué par un jeune qui était « malade » et qui l'a blessé au visage. Il y a eu une bagarre et malgré le fait que, selon Hamid, l'incident n'était pas de sa faute, la police l'a emmené au commissariat. Hamid évoque le fait qu'après l'interrogatoire, on ne l'a pas raccompagné au camp, mais qu'on l'a laissé se débrouiller tout seul. Hamid a dû marcher pendant trois heures pour rentrer. N'ayant pas réussi à trouver un job en Hongrie, il est allé en Grèce, où il avait déjà vécu pendant trois ans, puis il est retourné en Hongrie après quelques mois. Il a trouvé du travail à Budapest, mais a été contacté à nouveau par la police à cause du conflit dans le camp, et il a dû se présenter au même commissariat, loin de la capitale. Hamid dit qu'il a perdu son travail à cause de cet incident. Ne comprenant pas la persécution de la police, il leur a dit : « Pourquoi vous m'avez fait ça ? J'ai perdu mon emploi à cause de tout ça. » Il dit n'avoir plus de soucis avec la police, mais quand il a perdu ses papiers, celle-ci a semblé indifférente, et personne n'a fait d'efforts pour lui parler en anglais ou chercher un interprète. Il raconte qu'après avoir perdu ses papiers, il ne pouvait pas acheter un ticket de bus, et le conducteur insistait pour qu'il en achète un. Et c'est un passeur qui lui a acheté un ticket. Il nous raconte que l'État hongrois le payait 700 euros et qu'il aurait dû en recevoir encore plus, mais il ignorait ce fait et il est « trop tard maintenant ». Hamid, comme beaucoup d'autres réfugiés¹⁸³, évoque l'indifférence, presque la maltraitance qu'ils ont vécue par rapport à la police hongroise. Le sentiment d'injustice domine ces histoires. En écoutant Hamid, nous avons aussi l'impression que les choses se passent avec lui, mais qu'il n'est pas vraiment acteur de sa vie. Il oublie de faire des démarches importantes pour avoir plus d'argent, il perd ses papiers, et parfois, il a du mal à comprendre ce qui se passe autour de lui.

¹⁸² Un des camps de réfugiés en Hongrie.

¹⁸³ Notamment au camp de réfugiés La Linière à Dunkerque et à Calais.

En parlant de son problème d'argent, Hamid évoque son désir de ramener son père en Hongrie pour le faire soigner. Hamid parle de sa famille. Nous apprenons qu'il est l'aîné¹⁸⁴ de la famille. Il a deux petits frères de 12 et 14 ans et une sœur, qui fait ses études au Pakistan. Le reste de la famille vit toujours en Afghanistan. Hamid a un cousin qui vit en Allemagne et avec qui il est en contact au quotidien. Par rapport à leur relation, il nous dit que « parfois c'est moi qui l'aide, parfois c'est lui qui m'aide ». Hamid se fait des amis facilement, il garde contact avec eux sur Skype, Viber, WhatsApp, donc sur les réseaux sociaux en principe. En effet, il semble être quelqu'un qui rentre facilement en contact avec les autres, et nous remarquons qu'il connaît déjà beaucoup de monde parmi les bénévoles.

Nous commençons à parler de son départ du pays. Hamid nous raconte qu'il a dû quitter son pays parce qu'il travaillait dans l'armée, et les talibans ont menacé ses parents de le tuer s'il ne quittait pas son poste. Hamid a travaillé dans l'armée britannique entre 2006 et 2007, ce qu'il aimait bien. Il dit qu'il envisage de vivre en Angleterre un jour. Avant de venir en Hongrie, il a vécu en Grèce, où il n'a pas réussi à obtenir ses papiers. Il dit que « son cœur » veut toujours aller en Angleterre, mais qu'il doit absolument prendre soin de ses parents qui vieillissent vite. Dans son discours, nous entendons l'enfant aîné bien éduqué, que la culture oblige à respecter sa place dans la famille et à prendre soin de ses parents¹⁸⁵. Il dit qu'il doit montrer au gouvernement qu'il travaille et qu'il a une maison pour pouvoir faire venir ses parents, mais il ajoute qu'il aurait dû commencer les formalités et que « c'est déjà trop tard ». Nous avons l'impression qu'il se culpabilise par rapport à ses obligations envers sa famille. Nous avons retrouvé cette culpabilisation chez beaucoup de jeunes, qui ne se sentent pas en capacité d'aider leurs familles.

En parlant de l'avenir, nous lui demandons comment il se voit dans cinq ou 10 ans. Il nous répond : « Je me pose exactement la même question. » Concernant l'avenir, Hamid a des rêves, des obligations à respecter, mais peu de projets concrets, et il semble avoir du mal à se projeter. Il nous dit qu'il n'a aucune idée, le jour d'avant, de ce qu'il va faire le jour d'après. Son seul « projet prévu » est de faire la lessive, nous dit-il en rigolant, et il change de sujet.

¹⁸⁵ Comme dans beaucoup de cultures, on peut faire l'hypothèse que dans la culture afghane aussi, les rôles des enfants et leurs obligations envers la famille sont clairement définis. Le travail d'Eggerman et Panter-Brick (2010) sur l'Afghanistan en parle en détails.

Contrairement aux jeunes qui ont des projets concrets d'avenir, Hamid semble un peu perdu dans le présent et pense beaucoup au passé.

Hamid nous invite à fumer avec lui. Il dit que pour lui, les cigarettes sont plus importantes que la nourriture. Cette image témoigne d'une dépendance assez forte aux cigarettes. Nous lui demandons s'il fume autre chose que des cigarettes. Il nous dit qu'il mélange souvent le tabac avec du cannabis. Il dit que quand il sent la tension monter en lui, il fume ; il ajoute : « J'arrête de parler et je me mets à réfléchir. » Nous lui demandons à quoi il pense. Il répond : « Je vois mes souvenirs flasher comme un film. » Hamid commence à nous parler de son enfance. Il a commencé à fumer en Afghanistan avec son père. Il nous parle de sa mère, qui était déjà malade quand il est né, et raconte comment, pendant longtemps, il a été enfant unique dans sa famille, gâté par ses parents. « On m'a donné de l'amour. J'avais huit ou neuf ans quand ma petite sœur est née et j'étais content. Je ne voulais pas aller à l'école et mon père me l'a permis. Mais je devais aller à l'école islamique et je connais très bien le Coran. » Nous avons une image de l'enfant Hamid, enfant unique, entouré par l'amour de sa famille. Nous avons l'impression que cette enfance joyeuse lui a permis de créer un attachement sécurisant avec ses proches, des bases de modèles internes positifs qui l'aident à rentrer facilement en relation avec l'autre. Cet attachement peut lui servir en exil, où il doit se construire des nouveaux réseaux sociaux. Pourtant, est-il possible que cette enfance joyeuse ne l'ait pas suffisamment « préparé »¹⁸⁶ à la vie en exil ? Ceci fait écho aux conclusions de Rutter (1993) qui affirme que les facteurs de risque opèrent de manière différente selon les âges, et ceci est vrai sur le plan psycho-social. D'après cette vignette clinique, les facteurs de protection peuvent fonctionner de la même manière. Rutter (1985) souligne que les susceptibilités en relation à l'âge sont importantes : les bébés sont protégés par leurs incapacités cognitives mais chez les enfants plus grands, c'est la capacité de comprendre qui les rend plus résilients. Par conséquent, « le même facteur peut être considéré comme un risque dans une situation particulière, et comme un facteur protecteur dans une autre » (Rutter, 1993, p. 627). Chez Hamid, l'enfance joyeuse lui a permis de créer des relations sociales facilement, mais elle ne l'a pas préparé aux difficultés qu'il rencontre lors de sa vie adulte.

¹⁸⁶ Cécile Rousseau évoque une thérapie avec une patiente, qui a réussi à survivre à la torture en prison car elle avait eu une enfance difficile avec des parents maltraitants, et donc qui « savait comment souffrir » (Rousseau, 2016).

Hamid dit que la seule chose qu'il a amenée avec lui d'Afghanistan, c'est le souvenir de sa mère, mais il ajoute qu'il a de mauvais souvenirs aussi. Le souvenir rassurant de la mère est tout d'un coup envahi par les mauvais souvenirs, qui sont plutôt de l'ordre de la réviviscence que des traces mnésiques. Hamid évoque la scène d'une forêt remplie de villageois massacrés, dans laquelle il est entré par hasard et où il est resté paralysé à tel point qu'il n'a pas réussi à bouger pendant une heure. En évoquant cette scène, il reproduit la posture qu'il avait à ce moment-là¹⁸⁷. Nous avons du mal à savoir s'il l'a fait exprès afin de nous la montrer, ou s'il l'a reproduite tout à fait inconsciemment, mais il nous dit qu'il s'agit juste de nous montrer comment sa posture est devenue figée. Il nous parle aussi du décès d'un de ses amis qui allait se marier et qui est décédé à cause d'une explosion sur la route. Il décrit la scène où il a vu le corps de son ami mutilé, « les morceaux de chair mais pas la tête ». Il enchaîne tout de suite en nous racontant une histoire où il a échangé sa place dans le bus avec un inconnu, qui est ensuite décédé dans un accident auquel Hamid a survécu. Il nous dit qu'il n'oubliera jamais la date précise de ce jour-là. Il nous parle de sa culpabilité lorsqu'il a dû annoncer les nouvelles à la famille de cet homme, qui était, jusqu'à ce jour-là, un inconnu. Hamid a du mal à donner un sens à tous ces événements qui lui arrivent et se demande pourquoi il reste en vie pendant que les gens meurent autour de lui. Il nous dit : « J'y pense beaucoup, quand je me promène seul à Boráros tér¹⁸⁸, j'y pense. » Nous ne savons pas si Hamid a eu l'occasion de parler de ces choses-là avec quelqu'un, mais il y a un accrochage à ces événements traumatiques au moins au niveau de la pensée. Le cannabis est à la fois un lien à son père et une addiction forte, mais pas seulement. En fumant du cannabis, Hamid s'oblige à repenser et surtout à revivre ces événements traumatiques, et cette habitude peut être interprétée comme des répétitions, ayant pour but une tentative de guérison¹⁸⁹, qui malheureusement n'arrive pas.

En parlant des rêves, il nous dit qu'il en fait beaucoup : « Je ne fais pas quelques rêves, j'en fais 66. » Quand nous lui demandons d'en raconter un, il évite complètement de nous répondre et raconte une histoire drôle qui le fait rire, et il rit. Devant un tel évitement, nous

¹⁸⁷ Selon Lebigot, l'image traumatique pénètre dans l'appareil psychique et ne trouve dans l'inconscient aucune représentation pour l'accueillir, la lier, la transformer. Elle ne va pas se comporter comme un souvenir, mais elle reste intacte, et lorsqu'elle va surgir, cela sera au temps présent, comme un événement qui est en train de se produire (2011, p. 94).

¹⁸⁸ Une place au centre-ville de Budapest.

¹⁸⁹ D'après Ferenczi, la compulsion de répétition chez le traumatisé est une tentative renouvelée pour une meilleure liquidation. Pour lui, les cauchemars répétitifs font partie des tentatives de guérison.

n'insistons pas et n'y revenons plus, mais nous nous demandons si Hamid souffre en effet beaucoup de ses cauchemars. On se met à parler de ses amis en Afghanistan. Il explique que c'est compliqué parce qu'il n'y a pas d'Internet. Il reçoit souvent des nouvelles inquiétantes du pays. En parlant de la santé, il nous dit qu'il oublie des choses ; il oublie souvent son prénom qui, dans sa langue, signifie « rendre beau ce qui est mauvais ». Nous nous demandons d'où vient ce prénom, quelle histoire familiale il cache, mais Hamid change de sujet. On parle des amis, il nous dit qu'il est difficile de trouver de vrais amis et il nous raconte une histoire avec une fille hongroise qui l'a laissé tomber. Nous entendons que malgré le fait que c'est un jeune qui est très agréable et qui rentre en relation avec les autres facilement, il se sent seul. On parle de sa carrière de soldat, et ce sujet cache en lui encore une histoire traumatique. Il évoque un accident quand il était dans l'armée, où la voiture devant lui a explosé, tuant ses collègues. Le fait qu'autant de personnes meurent autour de lui sans qu'il soit même blessé produit du non-sens jusqu'au point où il formule l'hypothèse que « c'est peut-être lui qui les a tuées ». La violence de réviviscence des événements traumatiques, sa culpabilité pesante¹⁹⁰, ce trouble important de mémoire et d'attention nous inquiètent. Nous le mettons alors en contact avec un groupe civique accompagnant des demandeurs d'asile et réfugiés, pour qu'il soit plus entouré, ainsi qu'avec une psychologue qu'il pourra consulter.

7.3 Elmas : entre là-bas et ici

Nous rencontrons Elmas dans le foyer où il est hébergé. C'est un jeune souriant, poli et gentil, qui nous invite dans sa chambre pour l'entretien. Il accepte que nous enregistrions l'entretien, et contrairement aux autres jeunes, cela ne le gêne pas du tout. Il a parfois du mal à s'exprimer, mais cela ne l'énerve pas, il est à l'aise quand il parle et il rigole beaucoup. Il utilise le langage des jeunes, dont l'argot hongrois, de manière naturelle. L'entretien dure longtemps et il nous dit à la fin que « parler de tout, ça lui fait du bien ».

Elmas est un jeune d'origine afghane, venant de Kaboul, qui vit en Hongrie depuis deux ans et huit mois. Il est scolarisé et travaille dans la restauration, un métier qu'il aime bien mais qui le fatigue. Comme beaucoup de jeunes, il travaille parallèlement à l'école et a de longs horaires comme serveur dans la restauration. Il s'entend bien avec les professeurs et la

¹⁹⁰ Cette culpabilité fait penser aux « signes critiques » identifiés par Drescher et Foy (2008), qui parlent d'un blocage au niveau religieux-spirituel qui fait obstacle à l'élaboration du trauma.

plupart des élèves, mais il y en a certains qui manifestent une attitude hostile envers lui parce qu'il est réfugié. Elmas dit qu'il accepte ces réactions de la part des Hongrois, mais pas de la part des Roms, car « un Gitan, c'est aussi un réfugié ». Elmas n'est pas le premier jeune à insister nettement sur la différence entre Roms et Hongrois. Beaucoup de jeunes Afghans ont rencontré des Roms en passant par plusieurs pays de l'Europe de l'Est. De plus, ce n'est pas en arrivant en Europe qu'ils rencontrent des Roms pour la première fois : les peuples nomades comme les Gat¹⁹¹ sont souvent victimes des mêmes stéréotypes que les Roms d'Europe de l'Est. Il est possible que ce besoin de différencier les Roms des Hongrois soit plus fort chez les jeunes Afghans pachtouns, car ils ressemblent physiquement plus aux Roms que par exemple les Hazaras. Comme beaucoup de jeunes, Elmas aussi évite la confrontation et les disputes dans une situation conflictuelle. Par rapport aux camarades roms qui l'ennuient, Elmas utilise l'humour et s'incline ; il dit en rigolant : « Je leur réponds O.K. mon frère, j'irai dans un autre pays ».

En parlant de l'avenir, Elmas semble avoir un projet assez clair pour lui-même : il aimerait bien terminer ses études et chercher un autre travail qui lui laisse plus de temps pour se reposer. Il aimerait avoir une « vie normale », une famille, du boulot et un appartement. Cette envie d'avoir une « vie normale » revient chez beaucoup de jeunes¹⁹². Au cours des entretiens, nous avons rencontré des jeunes qui étaient terre à terre, sachant quel projet ils pouvaient réaliser. Ceci ne correspond pas forcément au profil des jeunes MIE ailleurs, qui tentent de se réfugier dans des projets d'avenir irrationnels¹⁹³.

Quand Elmas était petit, il rêvait de devenir footballeur¹⁹⁴. Il a commencé ce sport au pays en tant qu'enfant. Il a vécu et travaillé en Iran pendant 10 ans avec son oncle, à qui il reste très attaché. Pendant son enfance, Elmas devait travailler. Il dit qu'il n'a pas vu sa famille depuis 14 ans. Il a quitté l'Iran seul, a traversé la Turquie et la Grèce avant d'arriver en Hongrie. Il évoque le voyage dangereux, pendant lequel il s'est caché à l'intérieur d'un conteneur dans

¹⁹¹ Voir le chapitre sur l'Afghanistan et l'analyse des résultats.

¹⁹² Ceci apparaît comme un désir important chez d'autres groupes de réfugiés, par exemple chez les réfugiés tchéchènes (Betancourt, 2005).

¹⁹³ Conversation personnelle avec le Pr Mouchenik, le 30 mai 2016.

¹⁹⁴ Devenir footballeur est le rêve de beaucoup de jeunes, et certains font le choix de quitter leur pays afin de le réaliser (Pouthier, 2016).

un train ; il n'a pas mangé pendant une semaine et a presque suffoqué¹⁹⁵. Arrivé en Hongrie, il est découvert par la police et placé à Fót. Il a 17 ans à ce moment-là. Un an après son arrivée, le directeur de Fót ne peut plus assurer une place pour lui au foyer. Elmas se sent abandonné et désespéré, ne connaissant pas grand monde en Hongrie et n'ayant pas suffisamment d'argent sur lui pour pouvoir se débrouiller : « J'ai pleuré, j'ai pleuré, je ne savais pas quoi faire. Quand tu as une famille, tu es chez eux... moi, j'ai appelé un ami pour qu'il m'aide ». Ce sentiment d'abandon et de désespoir évoque le manque terrible que l'absence (et la perte) de la famille signifie.

Grâce à son meilleur ami, qui connaît des professionnels de l'ASE de Hongrie, il est placé dans ce nouveau foyer. Cet ami dont il parle est son meilleur ami. Elmas a perdu contact avec ceux qu'il a rencontrés au cours de son trajet, et également à cause de son emploi du temps très chargé.

Elmas évoque sa difficulté liée à la barrière de la langue. Il dit que les professeurs ne comprennent pas toujours combien le hongrois est difficile pour lui, et ils refusent de répéter les mots qu'il n'a pas compris. Elmas parle très bien le hongrois pour quelqu'un qui ne l'apprend que depuis deux ou trois ans. Il dit que « ça va, parce que quand tu aimes un pays, tu aimes la langue aussi ». Il dit que parmi son groupe (les personnes avec qui il est arrivé en Hongrie), il est le seul à être resté, les autres étant partis pour l'Allemagne. Il évoque également ses soucis financiers, le moment où il a quitté l'Iran et celui où il est arrivé en Hongrie. Bien qu'il ait un très bon lien avec son oncle qui l'a élevé en Iran, il ne veut plus accepter l'aide que celui-ci lui propose : « Je dis à mon oncle que j'ai tout ce qu'il me faut, que je n'ai pas besoin qu'il m'envoie des choses, il m'a déjà beaucoup aidé. » En parlant de sa famille, Elmas évoque le jour de la disparition de cette dernière, un jour où « toutes les personnes qui habitaient dans la rue ont disparu ». Il dit : « Je suis arrivé à la maison, la porte était ouverte, la nourriture était sur la table, mais personne n'était là... Ma tante a pleuré, elle m'a demandé ce qui s'est passé et je lui ai dit d'aller à la maison, et elle a vu que personne n'était là. Beaucoup de personnes sont mortes ce jour-là. (...) Je suis resté encore deux ans à Kaboul, puis ma tante a contacté mon oncle pour qu'il m'accueille chez lui, car je ne pouvais pas rester seul. Mon oncle me disait : je suis ta mère et je suis ton père. J'ai dit que je savais. Dieu merci, j'ai un oncle. » Quand nous lui posons une question sur l'avenir, Elmas revient

¹⁹⁵ Pour beaucoup de jeunes, ce voyage jusqu'en Europe est dangereux et faute d'argent, de nourriture ou d'eau, ils sont souvent exposés à un danger de mort.

sur le passé : « Dans 10 ans, ma famille va toujours me manquer. Seulement, Dieu sait où ils sont. Il y a beaucoup de gens qui sont morts et qu'on ne pouvait pas identifier... j'ai attendu ma famille pendant longtemps. Mon oncle me disait de rester à la maison et de réfléchir, si je voulais. » Nous avons du mal à savoir si Elmas a conscience que sa famille est morte mais n'utilise pas ce mot pour des raisons diverses et préfère le terme « disparition », qui lui permet de garder sa famille « en vie » pour lui. En tout cas, qu'il s'agisse d'une disparition concrète ou pas, ou de la manière de dire « la mort » dans sa langue, nous avons l'impression que le manque de la famille reste une douleur intense et aiguë, et que le deuil semble être en quelque sort suspendu.

En parlant toujours de la famille, Elmas évoque les différences culturelles entre sa culture et la culture hongroise. Pendant l'entretien, il fait beaucoup d'allers-retours entre ici et là-bas, articule bien les différences et arrive à se positionner clairement dans cet entre-deux¹⁹⁶. Ceci témoigne d'un travail élaboratif du métissage (Moro, 2009): « Je viens de l'Asie, je suis perse. Chez nous, c'est différent, tu aimes ta mère et ton père plus que tu aimes Dieu. Je ne comprends pas ce que les Hongrois et les Roms font ici (il fait référence aux jeunes autochtones placés au foyer). Si j'avais une mère et un père, ils ne me laisseraient jamais vivre dans un tel lieu. Si tu n'as pas de famille, c'est autre chose, t'es obligé de vivre ici. » On parle des jeunes du foyer. Elmas nous raconte qu'il est gentil avec tout le monde et se fait des amis facilement, car les différences culturelles ne lui posent pas de problème : « Il y a des musulmans qui sont sympas et d'autres qui ne le sont pas. C'est la même chose pour les Hongrois, il y en a des sympas et d'autres qui ne le sont pas. » Elmas sort et fait la fête comme les jeunes de son âge, mais il le fait moins maintenant car il a un emploi du temps très chargé. Il dit que la confrontation avec la culture hongroise n'a pas été facile mais qu'il s'y est habitué. Quand il est triste, Elmas préfère rester seul et penser ; il réfléchit sur la vie en général. Il évoque les difficultés liées à la guerre, le malaise dans la vie quotidienne, la décision de partir et de changer d'attitude : « Quand tu viens en Europe, tu dois changer ta façon de penser. En Hongrie, c'est important de pouvoir penser comme les Hongrois. » En fait, beaucoup de jeunes annoncent d'une manière ou d'une autre l'importance de « changer la façon de penser ». Il est intéressant de remarquer que beaucoup utilisent le verbe « devoir », comme s'ils parlaient d'une règle stricte qui les guide dans leur intégration. Il est aussi intéressant de souligner qu'ils ne parlent pas seulement de la Hongrie comme pays

¹⁹⁶ Elmas arrive assez bien à « faire avec » les différences culturelles, mais chez certains jeunes, ces différences sont devenues sources de souffrance.

d'accueil mais aussi d'Europe. Leur règle d'intégration implique deux aspects : « Quand tu viens en Europe, tu dois changer ta façon de penser – en général. Plus précisément, quand tu viens en Hongrie, tu dois penser comme les Hongrois. »

Elmas, comme beaucoup de jeunes, parle d'une image idéalisée de l'Europe et de la réalité, de l'importance de pouvoir penser en Hongrie comme les Hongrois et de la différence entre la mentalité hongroise et la mentalité afghane. Il mentionne aussi son projet de démarrer une petite entreprise pour vendre des marchandises d'Afghanistan en Hongrie. Selon Elmas, les Hongrois n'arrivent pas à avoir confiance en Dieu. Il dit ne pas penser à ces difficultés, mais fait ce qu'il sait qu'il doit faire. Il évoque en riant le fait que dans sa culture, le chien doit rester dehors¹⁹⁷, tandis qu'au foyer en Hongrie, le chien peut rester à l'extérieur. « Je sais que le chien doit rester dehors, mais il est tellement mignon que je le laisse entrer. » En parlant des rêves, il en évoque un, mystérieux, qu'il aimerait comprendre, mais ici, il n'y a pas d'outils de compréhension. On parle de l'importance des rêves dans sa culture : « Une fois, j'ai fait un rêve. Il y avait une nana avec une photo de moi dans la main. Je lui ai demandé pourquoi elle avait cette photo. Elle m'a dit qu'elle ne savait pas pourquoi, mais qu'elle l'avait depuis très longtemps. Je pense à ce rêve tous les jours, je ne peux pas l'oublier (...), ça m'intrigue, j'ai envie d'en parler avec quelqu'un qui pourrait me dire ce que ce rêve signifie. » Nous avons l'impression qu'Elmas s'accommode assez bien de « l'ici » et « là-bas », mais en parlant de ce rêve mystérieux, nous comprenons qu'il a besoin d'aide afin de pouvoir lui donner un sens qui soit très probablement culturellement codé. En parlant des différences entre ici et là-bas, nous informons Elmas qu'il y a des cultures où les rêves sont plus importants que chez nous (en Hongrie) et qu'il y a des gens qui les comprennent. Elmas est d'accord, il dit qu'il y a beaucoup de personnes comme cela, qui peuvent « te connaître juste en te regardant et qui peuvent discuter avec les esprits ». Il évoque également une scène de son enfance où il a vu une personne discuter avec un esprit. Il dit que ce genre de chose lui fait peur. Il dit qu'il faisait beaucoup de cauchemars en Afghanistan et en Iran, mais il en fait moins depuis quelques mois. Elmas revient sur la guerre et dit que si quelqu'un « discute avec les esprits comme ça » en Hongrie, on peut appeler les pompiers, mais qu'en Afghanistan, à cause de la guerre, les pompiers mettent plusieurs heures pour arriver et les malades meurent souvent.

¹⁹⁷ Marine Pouthier (2016) donne le même exemple en évoquant les différences culturelles auxquelles les mineurs isolés sont souvent confrontés en France.

Vers la fin de l'entretien, on revient sur la vie quotidienne. Elmas nous raconte qu'il avait une petite amie rom-hongroise : « Elle me disait souvent qu'elle aussi était une réfugiée, car son père était hongrois et sa mère gitane. Elle me disait : je ne suis pas entièrement hongroise, donc je suis différente. Ça fait mal. » C'est la deuxième fois qu'Elmas parle des Roms, mais cette fois-ci, il ne parle ni de conflits, ni de l'importance de distinguer les Roms et les Hongrois, mais du lien affectif qu'il avait avec une fille rom-hongroise. La citation de la jeune fille témoigne de l'empathie qu'elle ressent à l'égard d'Elmas, basée probablement sur le sentiment de se sentir différente et exclue par la société. La relation qu'Elmas a à l'égard des Roms témoigne donc d'une ambivalence mais avant tout, d'une complexité.

Par rapport au sentiment d'exclusion, Elmas dit avoir vécu des situations compliquées, où il se sentait discriminé, mais la plupart des gens sont aimables avec lui. Il nous donne un avis politiquement correct : « Les Hongrois sont sympas en général, mais il y en a certains qui ne le sont pas. » On parle de l'avenir : Elmas dit qu'il aimerait bien rentrer en Afghanistan si les choses s'arrangent, mais que pour le moment, il ne veut pas vivre dans un pays où « tout le monde a des armes, où personne n'est sain et où personne n'aime personne ». Il dit qu'il aimerait apprendre un métier et avoir les mêmes choses dans la vie que n'importe quel Hongrois, mais c'est Dieu qui décide.

7.4 Imran : se lancer dans la fête pour oublier sa douleur

Imran est un jeune de 20 ans d'origine afghane. Il fait beaucoup plus jeune que son âge et semble timide. Il est habillé de façon très occidentale, a des cheveux longs et porte des bijoux. Il est un peu réticent au début et ne veut pas que nous enregistrions l'entretien. Au fur et à mesure, il se sent plus à l'aise durant l'interview, et on discute pendant plus de deux heures. Il ne parle pas bien le hongrois, mais utilise certains mots et expressions en hongrois, qui portent toujours des émotions fortes. L'entretien s'effectue en anglais, auquel il mélange des expressions hongroises.

Imran est arrivé en Hongrie il y a trois ans. Il a traversé la Grèce, la Macédoine et la Serbie, et a vécu pendant un an et trois mois en Roumanie. Il a été placé au foyer de Fót pendant sept mois. Il a quitté sa ville, Nirhar¹⁹⁸, il y a six ans. En Hongrie, on l'a envoyé chez un médecin pour une évaluation de son âge. Il parle de voyages dangereux, éprouvants et difficiles, où il

¹⁹⁸ Il est possible que nous n'ayons pas bien entendu le nom exact de cette ville.

devait marcher pendant 25 heures, et il s'est enfui plusieurs fois devant la police¹⁹⁹. Il nous dit qu'aujourd'hui, il va bien, mais pendant très longtemps, il a eu peur des policiers. Il explique qu'il a du mal à se concentrer, perd le fil de la conversation facilement, et il a ce même souci à l'école. Ce trouble d'attention prononcé émergera plusieurs fois pendant l'entretien. Nous veillons donc à ne pas parler trop vite, à éviter les phrases trop complexes, à répéter les questions et à constamment faire des allers-retours entre l'anglais et le hongrois.

Imran se plaint des autres élèves, dont beaucoup sont des Roms qui ne font pas attention au professeur et dérangent le cours. Il dit que dans son pays, on ne peut pas faire cela, et que chez lui, les professeurs ont le droit de frapper ceux qui ne sont pas sages. Il n'est pas le seul à remarquer ce manque de respect que les élèves hongrois manifestent à l'égard de leurs professeurs. En effet, beaucoup de jeunes vivent mal le fait que les élèves ne valorisent pas l'apprentissage comme eux et semblent être dans un décrochage scolaire et dans l'auto-sabotage. Imran dit qu'à l'école, certains élèves le ridiculisent, et ceci le fait souffrir. Il dit que les autres travaillent, mais il ne veut pas, et il a du mal à comprendre le hongrois. Il évite la confrontation avec les autres et préfère écouter de la musique. Bien qu'il critique beaucoup ses camarades qui n'investissent pas l'école, Imran semble être dans une dynamique semblable. Il dit ne pas aimer l'école qu'il trouve très monotone. Il rajoute quand même qu'il aime bien les maths et l'anglais. Nous nous demandons si son désinvestissement à l'école n'est pas surtout lié à son trouble d'attention prononcé, qui rend l'apprentissage du hongrois compliqué, sachant aussi que le hongrois figure parmi les 10 langues les plus compliquées au monde. Imran n'est donc pas aussi désinvesti qu'il n'y paraît au premier regard et tente de s'accrocher aux choses qu'il comprend.

Il dit qu'il aime bien le hongrois, mais que cette langue est trop difficile. Il a beaucoup d'amis partout en Europe et il garde le contact avec eux sur Facebook, Viber et Skype, mais quand il a des problèmes et qu'il est triste, il préfère rester seul et pleurer. Quand nous lui posons la question sur ce qui lui fait plaisir, il nous regarde en souriant et répond qu'il aime bien jouer avec les petits enfants. « Je suis souvent triste, mais jouer avec les petits me rend toujours heureux. » Il rajoute qu'il aime faire la cuisine, ces activités le réconfortent. On revient sur la musique qu'il écoute beaucoup, surtout la musique indienne et américaine. Puis il commence à chanter une chanson en hongrois, pour savoir si nous la connaissons. Il chante une berceuse.

¹⁹⁹ Selon l'éducateur du foyer, Imran est le jeune le plus traumatisé du foyer et a vécu des expériences terrifiantes.

Il nous explique que c'est une chanson qu'il a entendue à la radio. Nous lui expliquons que c'est une berceuse qu'on chante aux bébés, et que les paroles « Ne sírjál, ne sírjál » veulent dire « ne pleure pas, ne pleure pas ». Imran écoute souvent cette chanson quand il est triste. En fait, ce jeune homme harcelé à l'école, souvent perdu dans ce pays toujours inconnu, ayant vécu des expériences probablement traumatiques, a tout de même en lui une capacité de faire appel à ce moyen – même si ceci est assez régressif – afin de se reconforter. Il est intéressant de remarquer que malgré ses énormes difficultés en hongrois, c'est une berceuse hongroise qui l'apaise. Lorsqu'il parle du fait qu'il aime jouer avec les petits enfants et écouter des berceuses, il nous donne l'impression d'être encore plus jeune qu'au début de l'entretien, où nous avons pensé qu'il avait 14-15 ans au lieu de 20.

On parle de la santé et de la maladie. Imran nous dit que « quand tu as ce que tu veux, tu n'es pas malade... quand tu as une famille, des enfants et du boulot ». Il n'est pas le seul à associer la santé à une vie normale. Un autre jeune soulignait aussi que « quand tu peux avoir une famille, des enfants, du boulot, comme les Hongrois, tu es normal. Je ne me sens pas normal, je me sens différent ». Cette différence est souvent liée au statut de réfugié. Dans cette manière de définir la normalité, on retrouve la fameuse formulation de Freud sur la santé mentale, à savoir « lieben und arbeiten », aimer et travailler.

Imran souligne que l'argent ne suffit pas dans la vie. Il dit qu'il faut aider²⁰⁰ ceux qui sont plus pauvres que nous. Il a deux sœurs et deux frères. Il a quitté son pays « parce que tout le monde veut une meilleure vie », et parce qu'il voulait aller à l'école et aider sa famille. Il dit que « si je vais bien, ma famille va bien. Si je ne vais pas bien, ma famille ne va pas bien non plus ». Là, nous avons l'impression que lui et sa famille ne sont pas différenciés, comme s'ils étaient une seule entité. Il parle ensuite des Roms dans les pays européens qu'il a traversés, et il ne les aime pas. Imran évite la confrontation, comme les jeunes interviewés en général, mais il affirme que si quelqu'un dit du mal de sa famille, il est prêt à l'attaquer. Il raconte sa mauvaise expérience avec une petite amie qui a envoyé des SMS à un autre garçon pendant qu'ils étaient ensemble. Cette expérience l'a profondément blessé : « Elle discutait régulièrement avec un autre mec sur son portable... peut-être que toutes les filles hongroises sont comme elle (elle est d'origine serbe). Ici, les gens disent « je t'aime » mais ne comprennent pas ce que ça veut dire. Je ne tombe plus amoureux des filles, je leur dis que je

« les aime bien ». » Par rapport aux difficultés en Hongrie, il dit que « tout était difficile ». « Nous sommes différents. Tu es chrétienne, moi je suis musulman. » Concernant l'avenir, il dit que c'est le mystère²⁰¹. Il aimerait bien parler plusieurs langues, car c'est utile. Il aimerait visiter sa famille, mais il a peur à cause des talibans. Il nous raconte qu'il a perdu sa mère quand il avait dix ans et qu'elle lui manque : « Ma mère est morte suite à un accouchement, quand j'avais 10 ans. Parfois je ferme les yeux et je la vois. J'ai rencontré 2-3 filles, on dirait qu'elles avaient le visage de ma mère. Une fois, j'ai vu ce petit enfant, et sa maman lui caressait les cheveux... j'ai pensé à ma mère et j'ai pleuré. » Ce témoignage touchant de la perte de la mère explique selon nous cette recherche de l'amour pur et maternel, et le besoin d'être bercé par la musique explique ce côté infantile que nous repérons tout au début de l'entretien.

Il dit que quand il boit de l'alcool, les mauvais souvenirs reviennent. Comme Hamid, qui fumait des joints pour se souvenir, Imran boit pour ramener les mauvais souvenirs, peut-être dans une tentative de guérison. Il nous dit : « Je bois surtout de la vodka... et il y a des soirées où je pense que c'est fini pour moi (il rit et fait un geste comme s'il se tranchait la gorge). » Ce geste nous met mal à l'aise et nous commençons à avoir peur pour ce jeune pour qui la fête est une manière d'échapper à la douleur intense qu'il ressent ; et boire de l'alcool est une stratégie manquée pour se guérir des traumatismes accumulés. Ces soirées bien arrosées sont aussi destructives, comme s'il jouait à la roulette russe avec sa santé ou même avec sa vie.

On revient sur l'avenir, et il dit que personne ne sait ce qui va se passer demain ; c'est Dieu qui le sait. Il dit qu'on peut mourir demain, on n'en sait rien.

Imran parle longuement des différences entre la Hongrie et l'Afghanistan, et du fait qu'en Europe, il y a des divorces. En Afghanistan, le père aide son fils à choisir une épouse. Les rôles des femmes ici et là-bas sont très différents : un garçon n'a pas le droit d'avoir les cheveux longs. Il dit qu'il va peut-être se marier en Hongrie, mais il ne sait pas encore. Imran exprime qu'être entouré lui manque, et raconte quel comportement on doit avoir dans son pays quand on est une femme, ce qui n'a rien à voir avec les filles en Hongrie. « En Hongrie, l'argent est trop important, et il y a des problèmes qui sont liés aux développements techniques. » Il dit que dans son pays, il n'y a pas de *kurva* (pute), comme ici. Il rajoute que pour un musulman, il est difficile de voir des femmes qui ne portent pas le voile. Sa famille

²⁰¹ Qu'ils aient un projet ou pas, les jeunes disent toujours que l'avenir est un mystère.

lui envoie régulièrement des vêtements. Il dit que son père serait très en colère s'il voyait comment il s'habille. Imran trouve que les Roms ont une culture encore plus étrange que les Hongrois, et il a souvent du mal à l'accepter. Dans son discours, la culture hongroise et la culture afghane apparaissent juxtaposées, et nous remarquons une forte nostalgie envers son pays. Ceci va jusqu'au clivage : ce qui est mauvais en Afghanistan existe ici aussi, mais presque tout est mauvais ici. Imran juxtapose donc ces différences entre son pays d'origine et son pays d'accueil, mais contrairement à Elmas, pour qui les représentations sur son pays et sur la Hongrie sont en plein mouvement et témoignent d'un travail de métissage, chez Imran, toutes ces représentations restent immobiles et dans la caricature. Son discours est en contradiction avec sa présentation et son comportement. Il est habillé de façon occidentale, a des cheveux longs, de nombreux bijoux, et il mène la vie d'un adolescent en pleine rébellion : il va régulièrement en boîte de nuit, boit beaucoup d'alcool, sort avec des filles différentes, trouve l'école ennuyeuse ; et malgré le fait qu'il a très envie de soutenir sa famille, il ne veut pas travailler. Les commentaires qu'il fait par rapport au père qui serait en colère s'il le voyait avec les cheveux longs, habillé comme un adolescent occidental, nous font penser au fait qu'il est plus ou moins conscient de la contradiction dans laquelle il vit, et cela le fait souffrir. Il témoigne également d'une certaine fragilité au niveau identitaire et semble perdu entre deux mondes. Parmi les jeunes interviewés, c'est lui qui nous a paru le plus vulnérable, mais il ne faut pas oublier que Rutter (1993, p. 628) nous alerte sur l'importance « des tournants potentiels dans la vie des personnes, selon lesquels ceux qui semblaient avoir un parcours de vie maladaptif se sont donné la possibilité de s'orienter vers un chemin plus adaptatif ». Chez Imran, cette nostalgie profonde envers son pays, ce manque de cadre ou encore d'enveloppe culturelle font penser à l'enveloppement de la mère perdue et à la tentative de réparation de celui-ci par l'enveloppe sonore que les berceuses lui proposent.

7.5 Kia : tout va s'arranger, et ça ira sans doute mieux qu'avant

Kia est un jeune de 23 ans, d'origine iranienne. Il vit en Hongrie depuis six ans, travaille dans un foyer pour enfants à l'accueil et fait de l'interprétariat. Il a la nationalité hongroise. Kia est à l'aise quand il parle ; l'entretien est effectué en hongrois, qu'il maîtrise parfaitement bien. Il est d'accord pour que notre conversation soit enregistrée.

Kia est arrivé en Hongrie pour la première fois il y a sept ans, par un passeur. Ensuite, il part pour l'Allemagne avec un autre passeur, qui est censé l'emmener en Italie, mais il finit par y

être renvoyé. Kia évoque cette histoire avec beaucoup d'humour. Il est resté en Allemagne pendant huit mois, a rencontré d'autres Iraniens, a commencé à apprendre la langue, donc à s'installer là-bas. Le départ d'Allemagne a été douloureux, et Kia a pleuré tout au long du trajet vers la Hongrie. Kia a réussi à garder le contact avec quelques-uns, il les « like » souvent sur Facebook, mais « ce n'est pas pareil qu'avec mes amis qui vivent ici ». Il est placé dans un foyer à Nagykanizsa²⁰², où il s'est retrouvé avec huit autres mineurs isolés, car à cette époque, il y avait beaucoup moins de mineurs isolés qu'aujourd'hui. Il est vite reconnu comme mineur isolé et obtient son statut. Il est scolarisé mais parle anglais avec les autres, donc, les professeurs de l'école « ne [savent] pas quoi faire » avec lui. Il trouve sa place très vite au foyer, et se fait des copains. Il se met à jouer au foot avec des jeunes du quartier, et cela signifie le début de l'apprentissage du hongrois. À l'âge de 18 ans, il signe son contrat « jeune majeur » et est placé dans un foyer à Budapest, où il établit de très bonnes relations avec les éducateurs. Il rencontre un jeune qui devient son ami, lui trouve un emploi, et il travaille dans un café pendant huit mois. Il est scolarisé dans une école technique pour apprendre un métier, qu'il n'aime pas, surtout parce qu'il ne maîtrise pas bien la langue. Grâce au football, il rencontre une personne qui enseignait dans une école spécialisée pour étrangers et il bénéficie de cours de hongrois. De plus, il regarde des séries télévisées qui l'aident largement dans son apprentissage du hongrois. Il réussit à arriver au niveau du baccalauréat, qu'il passe après un an et demi. Kia adore jouer au foot, son rêve reste toujours de travailler dans ce domaine, soit en tant que manager, soit comme entraîneur. Le football joue souvent un rôle très important dans la vie des jeunes. Pour Kia, c'est la carrière de ses rêves, ce qui lui permet de se faire des amis, de commencer l'apprentissage du hongrois et d'être en bonne santé. Il trouve un autre travail dans un foyer où il supervise les groupes d'enfants pendant deux ans. Kia réussit son examen pour aller à l'université en « études internationales », grâce au fait qu'il parle plusieurs langues, mais il abandonne car « la politique, ce n'est pas son monde ». Contrairement aux autres jeunes, Kia a été scolarisé au pays et avait déjà un bon niveau d'anglais. Malgré tout cela, il ne trouve pas que l'apprentissage soit aussi important que les autres jeunes (Afghans), pour qui l'école est considérée souvent comme un privilège. Kia nous dit que le hongrois n'est pas très difficile, parce qu'il n'a pas d'amis venant d'Iran, et comme c'est quelqu'un qui trouve des amis facilement, ceux-ci lui ont beaucoup appris. Étant le seul Iranien parmi les mineurs isolés de

²⁰² Pendant la période du gouvernement précédent, les mineurs isolés étrangers ont été placés dans un foyer pour enfants à Nagykanizsa.

l'époque, il a vite été amené à se faire des amis hongrois. Nous remarquons que Kia crée facilement des liens avec les personnes autour de lui. Ce réseau fonctionne comme soutien dans les moments difficiles, mais lui permet aussi de trouver du travail, un hébergement, donc de « se débrouiller » en général.

La seule chose qu'il avoue comme difficulté est le manque de sa famille. Kia est en contact presque quotidien avec sa famille par téléphone et Internet, et il les a revus il y a un an en Turquie. Kia a une sœur qui vit en Angleterre et une tante avec qui la famille a perdu contact. La destination initiale de Kia était donc l'Angleterre, mais « le passeur m'a piégé et j'étais coincé en Hongrie ». Kia dit qu'il pense qu'il ne retournera pas en Iran, parce que malgré le fait que ce soit sa culture et qu'il y ait un niveau de vie plus élevé, il s'est habitué à la liberté d'ici et il a perdu la plupart de ses amis restés en Iran. Par rapport à l'image qu'il avait de l'Europe, il nous dit qu'il pensait que cela allait être mieux que l'Iran. Aujourd'hui, il pense que ce n'est pas facile au niveau économique, mais il se sent beaucoup plus serein et n'a pas peur. Ne plus vivre dans la peur semble une des raisons les plus importantes pour ces jeunes réfugiés. Chez les jeunes Afghans, cette peur est enracinée dans le fait qu'ils viennent d'un pays qui est toujours menacé par les talibans, avec la persécution dont beaucoup ont souffert à cause de leur religion et/ou ethnicité. Kia nous parle du pays, de sa famille issue de la classe moyenne, de son enfance et de son adolescence insouciant, et de la raison de son départ. En effet, lui et sa mère ont commencé à fréquenter une église et se sont fait baptiser. Kia, ne sachant pas que cela pouvait le mettre en danger, en a parlé à l'école et s'est fait menacer. Il semble se sentir coupable d'avoir parlé du fait qu'il s'était fait baptiser, car il s'est mis en danger. Il nous parle de cette période où il vivait constamment dans la peur et se sentait persécuté par le gouvernement : « Tous les jours, avant de partir à l'école, je me disais que j'étais sûr qu'il y aurait des bagarres. » Kia dit qu'il pense qu'il croit en Dieu, mais pas à la religion. Concernant son avenir, il aimerait bien suivre une formation pour devenir entraîneur de football et une autre pour peut-être devenir chef. Il dit que s'il arrive à gagner sa vie, il restera en Hongrie, sinon, il partira en Angleterre. Il ajoute qu'il ne sait pas s'il aura assez d'énergie pour partir à nouveau et tout reprendre à zéro, connaître un autre pays et une autre langue. Kia n'est pas le seul à verbaliser cette envie : un de jeunes Afghans, nous expliquait qu'il n'avait pas envie de « redevenir » en quelque sorte demandeur d'asile dans un autre pays. Bien que ce ne soit pas le cas pour Kia, car avec sa nationalité hongroise, il peut voyager facilement, il n'a pas envie de devoir reconstruire sa vie ailleurs. En parlant des rêves, Kia dit qu'il en fait beaucoup en hongrois, et rarement en Farsi. Il nous raconte un rêve

qu'il a fait récemment : « J'étais en Iran, à Téhéran je pense. J'essaye de prendre contact avec eux, mais ils ne répondent pas au téléphone. » Ce rêve n'a pas forcément la caractéristique d'un rêve traumatique, mais il interroge le retour au pays, ce qui est souvent impossible pour les réfugiés. Paul Wiener (1988), ancien exilé et psychiatre d'origine hongroise, parle des rêves traumatiques chez les exilés hongrois. Il dit que dans leurs rêves, les réfugiés se retrouvent en Hongrie et éprouvent des angoisses assez importantes, en faisant le constat que même s'ils veulent sortir du pays, ils ne le peuvent pas. Chez certains, ces rêves, qualifiés comme traumatiques par Paul Wiener (1988), disparaissent, mais chez beaucoup, ils ne se limitent pas au retour au pays. Ce sont certainement des rêves traumatiques, mais Wiener les interprète également comme des rêves de nostalgie. Pour l'auteur, du fait de ne pas avoir la possibilité de rentrer au pays, les exilés n'ont pas pu expliquer leur mal du pays autrement que par ces rêves du retour. Au début des années 1960, les émigrés n'avaient même pas la possibilité de retourner en visite dans ce pays, resté une démocratie populaire. Dans ces conditions, on peut comprendre que le rêve répétitif du retour ait pris une importance particulière. Souvent, c'était le seul signe évident, sinon accepté, de l'attachement au pays. Il est évident que Kia n'est pas un réfugié hongrois fuyant le communisme pour sauver sa vie sans savoir s'il pourra y retourner un jour, mais il est un réfugié qui a fui l'Iran pour sauver sa vie sans savoir quand il pourra retourner au pays. Nous nous demandons donc si ce rêve sur l'Iran ne cache pas peut-être – entre autres – un sentiment de nostalgie.

Pour l'instant, Kia travaille de plus en plus en tant qu'interprète. Il parle aussi de sa fiancée, qui fait des études et qui est hongroise. Il dit que c'est avant tout sa famille et ses amis qui l'ont soutenu dans les moments difficiles. « C'est important de pouvoir se faire des amis, de ne pas rester seul, et de savoir que même si l'autre ne peut pas nous aider, il est là pour nous écouter. » Kia dit qu'il est « un type plutôt calme », et c'est grâce à cela qu'il a pu garder son calme dans les moments difficiles. Il ajoute qu'il a pu rester calme parce qu'il a pu faire confiance aux autres : « On ne doit pas se méfier de l'autre. Quand on me disait de faire quelque chose, je n'ai jamais pensé qu'on me voulait du mal... j'ai fait ce qu'on m'a dit et ça allait toujours mieux après. » Kia a beaucoup d'amis, mais il n'a pas de contact avec les Iraniens vivant en Hongrie : « Ce sont des boursiers. Moi, je suis venu pour sauver ma vie, je travaille... je reçois 300 euros par mois de la part de l'État, eux ils en reçoivent 3 500. Le soir ils font la fête, tandis que je rentre chez moi. Il y a cette différence. » Ce témoignage de Kia met l'accent sur le fait que chaque groupe d'expatriés est constitué de personnes ayant des histoires différentes, et que ces dernières n'ont souvent pas beaucoup de choses en commun

de prime abord. Dans son discours, Kia utilise souvent les termes « itthon » et « otthon » concernant la Hongrie et l'Iran : les deux mots veulent dire « chez moi » en hongrois, mais *itthon* veut littéralement dire « chez moi ici » et *otthon* « chez moi là-bas ».

7.6 Dastan : tu es seul au monde. Naître pauvre, ce n'est pas ta faute, mais si tu meurs pauvre, ça sera ta faute

Nous avons rencontré Dastan grâce à une ONG hongroise. Dastan est d'origine Hazara d'Afghanistan. Il est habitué aux interviews et aux médias, pourtant, il n'aime pas être « le réfugié qu'on met dans la vitrine ». Dastan maîtrise très bien le hongrois, lit des poèmes en hongrois, utilise l'argot et les proverbes avec facilité. Il semble détendu, agréable et aimable. Il fait constamment des blagues, nous disant qu'à cause de son visage asiatique, tout le monde pense qu'il est chinois. Quand nous le rencontrons, il est entouré de ses amis de Fót avec qui il joue au foot. Malgré son expérience avec les médias, et à notre grande surprise, il voudrait que nous prenions des notes au lieu d'enregistrer ce qu'il dit. Une fois lancé, il raconte son témoignage et nous livre « le paquet entier » avant même que nous puissions lui poser nos questions.

Cela fait six ans que Dastan vit en Hongrie, et il a réussi à obtenir la nationalité hongroise il n'y a pas longtemps. Il est arrivé au pays à l'âge de 15 ans et travaille actuellement dans une ONG en tant que médiateur culturel et interprète, et il organise des programmes divers. Avant, il faisait d'autres « boulots d'étudiant ». Lorsque nous lui posons la question : « Comment se fait-il que tu vives en Hongrie ? », il nous regarde : « Je te raconte l'histoire entière, O.K. ? » Il nous dit qu'à l'âge de 12 ans, il a vu son père se faire exécuter à cause de sa religion. Par peur de mourir, il voulait quitter l'Afghanistan. Un passeur l'a amené à Téhéran, où sa mère vivait à l'époque, car ses parents étaient divorcés depuis très longtemps. Dastan a ensuite vécu à Téhéran pendant trois ans, il a travaillé là-bas. Il dit qu'en Iran, on n'aime pas les Afghans, et il avait peur d'être renvoyé en Afghanistan. Avec l'aide de son oncle vivant en Suède, il a pu quitter l'Iran et est arrivé en Hongrie après avoir traversé la Turquie, la Bulgarie, la Roumanie et la Serbie. En quelques mois, il a réussi à avoir son statut de protégé. Avec ses amis rencontrés sur la route, il garde toujours contact sur Facebook. Pour lui aussi, l'Europe portait la promesse de la sécurité et d'un avenir. Son rêve d'enfant

était de devenir pilote²⁰³. Aujourd'hui, il se voit plutôt dans le domaine du tourisme. Il a déjà fini une formation dans le tourisme et en a commencé une autre dans la logistique. « J'aime beaucoup apprendre, il n'y a pas d'avenir sans l'école. » Il dit que le hongrois était difficile au début, mais qu'il s'y est beaucoup investi. Dastan parle couramment le dari, le farsi et le hongrois. Il donne des cours de langue et de littérature farsi. Il affirme aimer la culture hongroise, la cuisine et les filles. « Les Hongroises sont féminines, elles sont mignonnes, je préfère les filles d'ici à celles de là-bas. » Il dit qu'en Hongrie, la famille est importante. « Quand je suis arrivé, j'ai regardé les Hongrois et j'ai essayé de les imiter, la manière dont ils parlent, la manière dont ils se comportent. » Dastan a une petite amie depuis trois ans. Il adore le poète hongrois Sándor Petőfi, héros de la révolution de 1848 et de la lutte du peuple hongrois pour la liberté, qui a disparu et dont le cadavre n'a jamais été retrouvé. Dastan adore ces poèmes d'amour et considère Petőfi comme « l'arme de Dieu ». Il nous dit que s'il changeait son nom, il adopterait sans doute celui de ce poète. Nous lui demandons si être connu est important. Il répond qu'être connu aide à trouver un « boulot sans CV ». Dastan dit que la seule chose qui lui manque, ce sont ses parents, mais qu'il n'en a pas beaucoup de souvenirs, car il est devenu adulte ici, en Hongrie : « Et je suis ici maintenant, au *Magyarisztán*²⁰⁴, pas en Afghanistan. » Dastan aimerait se marier avec sa petite amie, acheter un appartement, mais il ne sait pas où il va s'installer, en tout cas, c'est le destin qui décidera. Il dit qu'être en relation avec quelqu'un nous change : « Ma copine m'a appris beaucoup de choses... j'ai senti la culture hongroise sur sa peau. Elle était la Hongrie pour moi. » Dastan joue au foot et de la guitare, il aime chanter aussi. Il boit de temps en temps, et il a fumé du cannabis quand il était au camp de réfugiés. Il se dit perfectionniste, orienté vers l'avenir : « Mieux vaut être perfectionniste que de ne rien vouloir faire... en fait, c'est bien de trouver un juste milieu, mais si tu commences du côté du perfectionnisme, tu arrives mieux à trouver un juste milieu. » « Je dirais à quelqu'un qui vient d'arriver : tu es seul au monde. Ce n'est pas de ta faute si tu es né pauvre, mais si tu meurs pauvre, ça sera ta faute à toi. » Dastan s'énerve vite, mais pardonne facilement. Il aime sa formation sur le travail social et veut travailler avec les gens. Il fait du bénévolat. On parle de l'émigration : Dastan pense que tout le monde a le droit d'émigrer. Il rajoute que « nous, les Hazaras, nous sommes une minorité en Afghanistan, nous ne sommes pas *Pachtouns*. On a perdu l'Afghanistan il y a 70 ans ».

²⁰³ Ce n'est pas le premier jeune à avoir le rêve de devenir pilote. Aydin, exprimait également qu'il voulait devenir pilote, car « les avions volent vite et sont libres ».

²⁰⁴ C'est lui que nous avons entendu pour la première fois utiliser le mot *Magyarisztán*, et c'est au cours de cet entretien que l'idée concernant le titre de cette thèse est née.

Au début de l'entretien, nous nous sentions comme une journaliste travaillant pour un média, tellement Dastan nous donnait l'impression d'être une star. Au fur et à mesure, le discours est devenu plus naturel. Ce n'est probablement pas par hasard qu'il est devenu « le réfugié de vitrine », car son histoire est celle de la réussite, la résilience par excellence. Parti d'Afghanistan pour sauver sa vie, il se retrouve face à la même hostilité dont Aydin parle. Cette hostilité frappe les Hazaras encore plus que les Pachtouns, car leurs traits asiatiques mettent leur origine en évidence (Pouthier, 2016). Comme Aydin, c'est en Hongrie que Dastan a trouvé une nouvelle patrie, et il dit souvent : « ce pays m'a accepté ». Tout comme Aydin, Dastan n'a pas seulement appris le hongrois de manière opératoire, mais c'est une langue intériorisée. Cultivé et intelligent, son intérêt pour la littérature doit remonter à son enfance, dont il parle peu. L'amour pour la poésie hongroise et pour ce poète idolâtré évoque un lien affectif fort avec la Hongrie. Il est intéressant de voir comment ce jeune martyr de la lutte pour la liberté a pu trouver un écho chez ce jeune qui, jusque-là, ne connaissait pas cette histoire. Ayant eu des parcours qui se ressemblent, mais qui ne sont pas les mêmes, Dastan et Aydin se ressemblent dans leur relation à la Hongrie : ils ont appris à maîtriser la langue à une vitesse incroyable, connaissent et aiment la culture, et ont établi des liens de qualité. Ces liens sont de l'ordre du remplacement de la figure parentale dans le réel (la marraine d'Aydin) ou dans le symbolique (la figure du poète hongrois). Par rapport à la figure du poète hongrois, on retrouve ce que Cyrulnik (2003/a) appelle un « tuteur implicite », attirant l'attention sur le fait qu'il y a une possibilité assez importante de pouvoir trouver un tuteur, même si cette relation est purement fantasmatique, exactement comme la relation que Dastan entretient avec sa figure de héros. En disant « j'ai senti la culture hongroise sur la peau de ma copine », on entend combien cette relation avec la Hongrie et la culture hongroise relève de l'ordre de l'intime pour lui. Le perfectionnisme est le deuxième trait personnel qui apparaît chez Aydin et Dastan, avec l'idée que la réussite ne dépend que de la personne, portant aussi l'idée de l'importance d'un locus de contrôle interne. Chez Dastan, on remarque une idéalisation assez forte de la Hongrie : les femmes, l'importance de la famille, la nourriture, la culture..., tandis que la relation à l'Afghanistan – pour des raisons claires et compréhensibles – semble ambivalente et très peu évoquée. Le fait que Dastan donne des leçons de langue perse et de littérature – précisons qu'il parle le perse ancien, le dari – suggère qu'il garde un lien très fort avec ses origines²⁰⁵. Par rapport à l'expression

²⁰⁵ Mais on ne sait pas si c'est une relation forte avec l'Afghanistan ou avec la culture perse, qui peut être aussi liée, par exemple, à l'Iran.

Magyarisztán, selon Dastan, elle est utilisée par beaucoup d'autres jeunes et cristallise ce travail de métissage entre l'étrange qui devient de plus en plus familier et le familier en train de devenir de plus en plus étrange.

Chapitre 8 : Analyse du contre-transfert culturel individuel et les pré-contre-attitudes culturelles collectives

8.1 La méthode complémentariste de George Devereux et son application

Le sujet de recherche qui s'intéresse aux jeunes réfugiés en Hongrie touche à la fois aux théories psychanalytiques, psycho-sociales, sociologiques, ethnologiques et historiques. Cette complexité est nécessaire afin d'acquérir une compréhension plus fine, plus fidèle de ce que le sujet vit, sans s'enfermer dans un champ théorique ni céder à une simplification excessive. En effet, la question des réfugiés peut entraîner une sociologisation des difficultés individuelles, la psychologisation de la souffrance liée à la précarité, ou encore la politisation du phénomène de la migration. Cette recherche, complétée entre 2014 et 2017, s'est faite dans un contexte sociopolitique extrêmement tendu à cause de la campagne agressive du gouvernement hongrois contre la migration. Ceci a provoqué des angoisses chez certains sujets de recherche mais également chez le chercheur. Face à ces angoisses envahissantes, qui auraient pu bloquer la communication et empêcher la création du lien, le seul outil était l'analyse constante du lien transféro-contre-transférentiel. C'est grâce à cet outil que la recherche a pu faire son chemin de l'angoisse à la méthode, un processus qui a commencé dès les pré-études et s'est terminé à la fin de l'écriture de cette thèse. Il s'agit donc d'un processus et d'un mouvement dynamique. Cette recherche a comme référence théorique de base la pensée ethno-psychanalytique qui préconise la position de l'individu comme expert de lui-même et de son vécu, et l'analyse complémentariste définie par George Devereux. Il est celui qui a réintroduit la culture au plus profond du psychisme humain (Mouchenik, 2004). Il considère que la personnalité est composée de deux aspects : l'ethnique et l'idiosyncratique. Ces structures possèdent un segment conscient et un segment inconscient. Le segment inconscient de la personnalité ethnique désigne l'inconscient culturel, que l'individu partage avec la plupart des membres de sa culture. L'inconscient idiosyncratique contient les éléments que l'individu a refoulés à cause du stress unique et spécifique subi.

Afin de définir le contre-transfert, on va s'appuyer sur la définition de Laplanche et Pontalis (1967/2009, p. 103) car elle fait office de référence dans la communauté psychanalytique²⁰⁶. Selon ces auteurs, le contre-transfert signifie « l'ensemble des réactions inconscientes du

²⁰⁶ Cette thèse ne vise pas à donner une analyse et une lecture critique de la notion du contre-transfert, ceci est décortiqué de manière détaillée dans le travail de Flore Rouchon (2007).

psychothérapeute au patient. Et plus particulièrement le transfert de celui-ci pendant le traitement ». Devereux (1980, p. 15) définit le contre-transfert comme un transfert d'apprentissage en élargissant la notion de base définie par Freud : « Le contre-transfert, c'est la somme totale des déformations qui affectent la perception et les réactions de l'analyste envers son patient ; ces déformations consistent en ce que l'analyste répond à son patient comme si celui-ci constituait un imago primitif et se comporte dans la situation analytique en fonction de ses propres besoins, souhaits et fantasmes inconscients – d'ordinaire infantiles ». À une définition très proche de celle de Freud, Devereux rajoute le constat que le thérapeute, ou le patient, a appris à se comporter et à se percevoir d'une certaine façon à l'égard d'une personne dans son histoire, et a tendance à réagir dans la relation thérapeutique avec une personne comme s'il était cette personne importante. Devereux introduit donc la notion de l'apprentissage, « qui renvoie à la fois à l'identification et à l'imitation, mais aussi à des modèles opérants internes, notion utilisée pour définir la façon dont le bébé intériorise le mode d'attachement qu'il expérimente » (Rouchon, 2007, p. 80). Devereux élargit également la notion de contre-transfert en l'appliquant aux sciences du comportement. Il s'intéresse notamment aux ethnologues, psychologues, psychiatres et psychanalystes. En développant le cas de l'ethnologie, il avance l'hypothèse selon laquelle le fait d'être confronté à des phénomènes qui sont considérés comme transgressifs dans la culture du chercheur pourrait produire à la fois la fascination et l'angoisse, où cette dernière sera liée à la réactivation des désirs refoulés. Face à cette angoisse, selon Devereux, les spécialistes du comportement se tournent vers un certain nombre de défenses, ce qui conduit à une déformation dans la perception du sujet étudié. Devereux parle de déformations provoquées, car le chercheur apprécie et interprète l'autre et le monde à partir de son « modèle de soi²⁰⁷ ». Plus clairement dit, le chercheur – ou dans un cadre thérapeutique, le thérapeute – essaye de ramener « l'inconnu à du connu » (Rouchon cite Moro, 2007). Devereux prescrit « la neutralité culturelle » comme position importante dans le travail avec le patient. Il souligne que le thérapeute ou le chercheur est assigné à une place par le patient (ou par le groupe aussi) de manière implicite. La complémentarité aide à construire une relation à « réciprocité convenable » (Rouchon, 2007, p. 83). Cette recherche vient valider la pensée de Devereux : le chercheur, comme figure de l'altérité (une femme expatriée hongroise vivant en France), a joué un rôle considérable sur les entretiens, sous l'influence du cadre sociopolitique d'actualité (la politique migratoire xénophobe, la crise humanitaire provoquée par l'arrivée

²⁰⁷ Devereux (1980), cité par Rouchon (2007).

massive des demandeurs d'asile) et par les événements tragiques (les attaques terroristes à Paris le 13 novembre 2015). Ces réactions seront décortiquées et analysées plus loin dans ce chapitre. Le décentrage, dont l'importance est soulignée par Marie Rose Moro (2004), faisait également partie intégrante de ce travail. Malgré la situation d'expatriation et le travail au niveau presque quotidien avec les familles migrantes, ce décentrage nécessitait chaque fois un travail méticuleux et approfondi d'auto-analyse, tant au niveau personnel qu'au niveau culturel, à travers un journal de recherche. Ce chapitre en est le témoin. La plus grande difficulté dans cette recherche est venue du fait que je suis issue du pays d'accueil des jeunes, où il y a une forte présence de xénophobie. Dans ce contexte, il m'a été beaucoup plus difficile d'assumer mon identité hongroise, c'est-à-dire de faire avec tous les sentiments contradictoires qui m'ont envahie en pensant à « moi-hongroise ». Mon vécu de migrante ainsi que mon travail professionnel en consultation transculturelle m'ont sensibilisée à la neutralité et à la bienveillance culturelle, mais ne m'ont pas préparée au malaise que je ressentais par rapport au contexte difficile de mon pays. Le travail sur celui-ci est devenu encore plus crucial lorsque j'ai commencé mes entretiens de recherche pendant la crise humanitaire de l'été 2015. En effet, je me suis retrouvée en entretien avec un jeune qui voulait que je lui explique « pourquoi les Hongrois sont comme ça », si moi-même j'étais d'accord avec la politique et si j'étais venue de la part du Bureau de l'immigration. Ces ressentis, qui sont analysés dans ce chapitre, m'ont poussée à clairement déclarer ma position devant mes sujets de recherche comme étant en opposition avec la politique du gouvernement actuel, à chercher des réponses à la question « pourquoi les Hongrois sont comme ça » et à chercher d'autres contextes où je n'appartenais pas à la société majoritaire. Ceci a donné lieu au bénévolat dans les camps de réfugiés (à Dunkerque et à Calais) dont les conclusions sont ici analysées. L'analyse de ces relations transféro-contre-transférentielles a été le moteur de ce travail, en suscitant des questions, en ouvrant des pistes de réflexions et surtout, en complexifiant ce que les jeunes réfugiés, les habitants du pays d'accueil, les professionnels impliqués et enfin, *last but not least*, moi-même, chercheuse hongroise, clinicienne et migrante, avons vécu. Préconisant la pratique de la triangulation pour l'élaboration du contre-transfert culturel, Devereux lui-même n'a jamais développé une méthode spécifique. Dans ce travail de recherche, la triangulation était assurée par les réunions doctorales comme lieux de supervisions groupales ainsi qu'une supervision spécialisée dans le trauma. Outre cela, les échanges avec mes compatriotes expatriés, les psychologues et d'autres professionnels hongrois travaillant auprès des réfugiés, et enfin, le lien avec la communauté hongroise en

France, ont également facilité chez moi la capacité de pouvoir construire une analyse approfondie.

L'analyse du contre-transfert mérite un travail exhaustif, complexe, qui reconnaît la subjectivité du chercheur et des professionnels du pays hôte. Ce travail est encore plus important car il ne s'enferme pas dans l'individualité de chacun, mais tente de donner une lecture des interactions qui peuvent exister entre le sujet-autochtone et le sujet-étranger. La recherche se veut donc souple et réactive : de cette souplesse naîtront l'analyse de l'observation participante du travail de bénévolat pendant la crise migratoire de l'été 2015, ainsi que l'interview croisée avec deux éducateurs d'origines différentes. La méthode complémentariste est utilisée pour l'analyse du contre-transfert collectif et pour l'analyse des catégories émergentes. N'étant pas issue d'une formation de sociologue, ethnologue, historien, théoricien politique ni spécialiste de la psychologie sociale analytique, ces interprétations sont introduites afin d'apporter une compréhension plus fine des liens entre trauma, migration et résilience dans le contexte d'un pays particulier : la Hongrie. L'étude de ces derniers sera basée également sur des travaux plus récents sur la résilience chez les réfugiés, qui se veulent pluridisciplinaires et sensibles aux spécificités associées à la demande d'asile. Le choix méthodologique vient compléter l'approche complémentariste, en ce sens que l'approche de *Grounded Theory* permet une mise à distance par rapport à une analyse synthétisante et favorise l'analyse méticuleuse de l'entretien. C'est donc l'entretien qui parle, et qui tire une interprétation plus fidèle des jeunes interviewés. Cela dit, la subjectivité du chercheur n'est pas extraite de l'analyse, et cela fait partie d'une analyse tout au long de ce travail. Aucun chercheur ne peut échapper à sa subjectivité, surtout en utilisant une méthode telle que l'entretien semi-structuré, qui nécessite un lien de confiance entre interviewer et interviewé, mais aussi une souplesse de la part du chercheur. L'analyse de la subjectivité du chercheur permet d'en prendre conscience et d'en atténuer les effets. Un dernier point, mais non des moindres, concerne l'analyse du contre-transfert culturel individuel dont les pré-attitudes collectives tentent d'inclure les cinq niveaux évoqués par Derivois (2009) : le niveau individuel et intrapsychique, l'interpersonnel et l'intersubjectif – rendant compte de la rencontre entre deux sujets –, le niveau groupal, incluant les groupes naturels et institués, le national et l'international et en dernier, le niveau mondial, un cadre général qui contient tout. L'interculturalité peut être pensée par plusieurs figures : l'interculturalité intrapsychique, l'interculturalité intersubjective et l'interculturalité groupale. Les cinq niveaux, contribuant à

la clinique de la mondialité, « c'est-à-dire une posture épistémologique et méthodologique qui consiste, pour le professionnel, à se penser dans le monde, afin de pouvoir amener le « patient » à se penser dans le monde, par-delà sa famille, la société, le cadre national et institutionnel de la rencontre. Il s'agit d'articuler le singulier et le pluriel, l'individuel et le collectif, le local et le global, le commun et l'intime, des éléments d'histoire, de géographie et d'anthropologie pour penser la géopolitique clinique de l'identité. Cette posture permet de penser et d'élaborer les impérialismes épistémologiques, disciplinaires et culturels, notamment par un décentrage nécessaire » (Derivois, 2009, p. 46). La conscientisation de l'interculturalité, englobant personnel, interpersonnel, groupal, national et mondial, a permis d'ouvrir des pistes de réflexions, de trouver des liens aux jeunes et de formuler une attitude empathique à travers les allers-retours continus entre leurs vécus à eux et mon vécu à moi, toujours dans une dynamique de comparaison-différenciation. Chaque entretien demandait donc une « mise à jour psychique » (Kim et Derivois, 2013, p. 366).

8.2 Transfert et contre-transfert. Les premiers entretiens : les rencontres fortes dans un contexte difficile

« Nous représentons les agresseurs. »

« La reconnaissance constitue la première étape de guérison. »

(Rousseau, 2016, *Summer School of Psychotraumatology*, Dubrovnik)

Une pré-analyse du contre-transfert individuel a commencé même avant la recherche. Ceci me semblait nécessaire car le fait d'être membre de la société d'accueil influence largement ma place par rapport aux jeunes. Expliciter le fait que je viens de Hongrie mais que je vis en migration depuis cinq ans en France était un moyen d'établir une première impression positive basée sur l'idée que nous partageons certaines expériences avec le sujet d'entretien, comme celle de l'émigration et du dépaysement. J'ai imaginé quelques difficultés liées à mon appartenance au pays d'accueil, mais je n'ai pas pu imaginer l'effet qu'une crise humanitaire et un gouvernement passif et hostile envers les migrants pouvaient avoir sur le lien de confiance que je pourrais établir avec mes sujets de recherche. Le premier entretien, effectué pendant la crise humanitaire avec un jeune ayant récemment obtenu son statut, m'a mis très mal à l'aise au tout début. En utilisant le mot « entretien », j'ai probablement évoqué des

mauvais souvenirs²⁰⁸ liés au processus de demande d'asile. Cette faute de ma part m'a tout de suite mise dans une position de persécuteur, et le jeune a même fait une remarque en plaisantant : « Comment saurai-je que tu ne travailles pas pour l'Office de l'immigration ? » Il m'a également dit : « Je suis prêt à discuter avec toi, mais je ne suis pas d'accord pour un entretien. » À ce moment-là, j'ai pris la décision de verbaliser ce que j'avais compris et je lui ai demandé pardon. J'ai dit que je n'aurais pas dû utiliser le mot « entretien », car j'avais peut-être évoqué de mauvais souvenirs par rapport à ce qu'il avait vécu pendant sa demande d'asile, et ce n'était vraiment pas mon intention. Ensuite, ce jeune m'a également posé des questions directes sur le comportement des Hongrois, leur manque de solidarité. Malgré le fait que je m'attendais à cela, il m'a été difficile d'y répondre. J'ai ressenti la nécessité de trouver une explication à des réactions de xénophobie, de justifier ces réactions comme étant liées à la provocation du gouvernement, mais j'avais du mal à trouver les mots justes devant l'injustice que ce jeune a vécue. J'avais du mal à trouver ma place et à me représenter clairement celle que ce jeune m'avait accordée. J'ai ressenti un transfert très négatif envers moi, lié à quelque chose que je n'étais pas en capacité de changer : ma nationalité. Mon identité ethnique imaginée (le Hongrois xénophobe et persécuteur), que le jeune a violemment projetée sur moi, a presque provoqué une sidération du fait que cette « mauvaise » identité nationale projetée a caché tout ce que je reconnais comme mon identité propre, et m'a poussée vers une identification projective, le malaise par rapport au rôle d'agresseur que j'ai représenté pour le jeune en question. En regardant mes questions, je les trouvais banales, bêtes, superficielles, et j'ai même commencé à me culpabiliser : de quel droit est-ce que je pose ce genre de questions à ce jeune qui a vécu tant de souffrances ?

J'avais peur que cette sidération ne me bloque en tant que chercheuse mais aussi en tant que clinicienne qui essaye d'établir un bon rapport et qui a également besoin de pouvoir contenir son sujet pendant un entretien qui sans doute évoque des périodes difficiles de sa vie. Au cours de l'entretien, un bon rapport s'est installé petit à petit, et le jeune m'a fait confiance en parlant de sa vie et même de sa souffrance. En voyant et ressentant ce lien s'établir, ce sentiment de culpabilité provenant du fait que j'appartiens au « groupe d'agresseurs » s'est calmé : j'ai pu dépasser ma propre sidération et retrouver ma capacité d'accepter son hostilité de départ, de l'accueillir en moi et de l'élaborer ensemble. Ce jeune a très peu parlé du trauma vécu pendant son trajet migratoire, et c'est surtout les ressentis circulant entre nous, sa

²⁰⁸ Ceci fait penser aux survivants de traumas collectifs, comme la Shoah, pour qui les mots qu'on utilise au quotidien ont changé de sens ; ils évoquent le trauma vécu.

manière de parler, les images fortes qu'il a utilisées, ainsi que son regard douloureux, qui m'ont fait ressentir quelque chose de son désespoir et de sa douleur. Au final, nous avons pu compléter l'entretien au cours duquel il a partagé avec moi ses pensées, ses questionnements et même ses moments de douleur absolue. Je me demandais si ces vécus difficiles avaient pu jouer sur les mécanismes de défense qu'il utilisait, qui ont émergé pendant l'entretien (clivage, identification projective). Ayant écouté son histoire, j'ai compris que ces mécanismes lui ont peut-être permis de survivre à ce voyage migratoire dur et dangereux. Le fait qu'il puisse bénéficier d'un suivi au camp de réfugiés m'a beaucoup rassurée, et nous avons terminé l'entretien sur une note positive.

Le deuxième entretien était le contraire du premier sous plusieurs aspects, mais s'est effectué toujours dans ce contexte difficile de crise migratoire. L'interviewé était très engagé pendant la crise migratoire en faisant du bénévolat auprès des jeunes arrivés au pays, comme lui, il n'y a pas longtemps. Tout au début, j'ai établi un rapport superficiel mais très positif avec le jeune. Il a également obtenu ses papiers il y a plus d'un an, et le processus de sa demande d'asile n'a été ni long, ni particulièrement compliqué. Contrairement au premier interviewé, pour mon deuxième sujet d'entretien, je ne me sentais pas comme un écran de projection. Au départ, il a pensé que j'étais française, mais le fait que je sois hongroise n'a pas eu d'effet considérable sur le rapport. Lui, contrairement au premier jeune, a évoqué en détails les événements traumatiques de sa vie, qu'il dit « voir comme un film », ce qui a eu un effet semblable sur moi. Moi-même, j'ai eu l'impression parfois de regarder un film, pas seulement d'écouter un récit. De plus, en parlant de sa stupeur en évoquant la scène où il a aperçu des cadavres dans une forêt qu'il était en train de traverser, sa posture est devenue complètement immobile, voire complètement figée. Je me suis demandé si, en évoquant cette scène, il ne s'était pas replongé dans ce passé traumatique, mais il m'a indiqué qu'il le faisait exprès pour me montrer sa stupeur. En disant « j'étais comme ça à ce moment-là » ce jeune m'indiquait qu'il prenait une distance par rapport à cet événement, mais cette distance était peut-être encore très faible. Cette expérience de voir le discours du sujet comme un film correspond aux scénarios émergents décrits par Christian Lachal (2006) comme une sorte de manifestation de l'empathie (Lachal, 2014). L'entretien était fluide, sans moments bloqués, mais il était lourd par rapport au contenu. Le jeune a verbalisé son sentiment de culpabilité par rapport aux décès dont il a été témoin, et il revenait sans cesse à la même phrase : « Je ne comprends pas pourquoi. » Cet entretien a commencé très facilement mais m'a mise mal à

l'aise par rapport à ma place de clinicienne. Il m'a poussée à m'éloigner du cadre de recherche pour rentrer dans le cadre clinique offrant un soutien. Après avoir terminé l'entretien en essayant d'offrir tout le soutien que je pouvais dans un tel cadre, j'ai contacté une collègue travaillant dans le domaine pour être sûre qu'il soit suivi. Avec du recul, je me demande si ce travail de bénévolat, dans un contexte aussi difficile, avec ce climat de crise qui nous entourait pendant cet entretien, n'a pas agi sur notre psychisme, produisant en quelque sorte une reviviscence violente de traumatismes chez lui, et un scénario émergent chez moi.

8.1.1 Rencontrer les réfugiés en France passés par la Hongrie. La figure de « Hungaria »

Les rencontres avec les réfugiés faites à l'étranger, notamment dans des camps de réfugiés en France (à Calais et au camp humanitaire de La Linière de Grande-Synthe), témoignent encore plus de l'estompage qu'il peut y avoir entre le sujet et sa nationalité. En effet, j'ai été dépourvue de mon prénom et rebaptisée « Hungaria »²⁰⁹ par les jeunes réfugiés du camp. Autant cette appellation m'amusait, autant elle me mettait mal à l'aise, car elle m'assimilait entièrement à la Hongrie, où beaucoup se sentaient maltraités. Cependant, au fil du temps, j'ai pu remarquer qu'un lien s'était créé petit à petit, et ces représentations figées ont donc pu être mobilisées, d'abord par le clivage et ensuite par l'humour. Par exemple, un jeune me confiait son malaise par rapport à ma nationalité de la manière suivante : « Tu es quelqu'un de bien. Je ne pense pas que tu sois hongroise parce que tu es quelqu'un de bien. » En remarquant mon propre étonnement et celui d'autres bénévoles autour de moi, il rajoutait en rigolant : « C'est juste une blague. » Cette tentative de dissocier la personne et sa nationalité m'a prise par surprise, tellement elle était forte. Cela a suscité en moi des questions sur la manière dont ce jeune a vécu son séjour au camp en Hongrie, sur les expériences qu'il a traversées, pour que le mot « Hongrie » ne lui évoque que du mauvais. Je me disais également que le fait d'avoir dissocié ma nationalité de « moi-bénévole » lui permettait d'accepter ma présence, d'éviter les souvenirs de souffrance vécue dans mon pays, puis de m'accepter en tant que personne. Un monsieur plus âgé me parlait de la police hongroise : « J'étais enfermé quelque part (probablement dans un centre de détention) et j'ai demandé

²⁰⁹ Les autres bénévoles qui n'appartenaient pas à la majorité (donc qui n'étaient ni français ni anglais) ont eux aussi été rebaptisés selon leur pays d'origine (par exemple : la Belgique).

une cigarette au policier, qui me l'a refusée, mais il a pris une cigarette dans sa poche et l'a fumée devant moi. » Cette histoire témoigne d'un comportement sadique des autorités hongroises. Je remarque également que les figures d'autorité sont souvent appelées « police », même s'il s'agit de gardiens dans des centres de détention ou occupant d'autres rôles exerçant une autorité. En parlant quelques phrases d'allemand, ce monsieur me demande si moi aussi – comme lui – je « suis passée par l'Allemagne ». J'y repère des traces d'une identification. Je suis identifiée à lui, réfugié qui a appris la langue en « passant par » des pays lors de son trajet. Un jeune homme kurde d'environ 25-30 ans me regarde fixement lorsqu'il apprend par les autres que je suis hongroise. Pendant une minute – que je vis comme si elle durait au moins une dizaine de minutes –, son regard coléreux ne me quitte pas. Ensuite, il se met à hocher la tête et commence à me parler de son vécu à Debrecen²¹⁰, au centre de détention : « La police hongroise est terrible. À Debrecen, on m'a mis dans un centre de détention pendant des mois, ensuite on m'a dit de payer 3 000 euros pour pouvoir sortir... J'ai des amis en Hongrie, mais ils sont majoritairement des Gitans. Leur culture n'aime pas les Hongrois. » Encore une fois, je retrouve la distinction entre Hongrois et Roms : ici, cette différence et l'appartenance à l'ethnie minoritaire hongroise ont pu créer un lien avec cet homme kurde, enfermé et maltraité par les gardiens du centre de détention.

Un autre jeune réfugié me parlait plus longuement de son vécu en Hongrie : « La police hongroise est terrible... Je pense que c'est mieux pour toi aussi d'être en France au lieu d'être là-bas. J'ai des amis hongrois, qui sont vraiment sympas, mais je dirais quand même que s'il y a 100 Hongrois, 80 sont mauvais, 20 sont bons. » Ce discours est moins dominé par une représentation « purement mauvaise » de la Hongrie, mais garde néanmoins l'impression que ce qui est associé au pays comprend bien plus de négatif que de positif. Dans ce discours, je me sens perçue comme migrante ou réfugiée, associée plutôt à ceux qui ont « réussi à quitter ce pays » comme eux, et ma nationalité hongroise est dissociée. Au cours des deux semaines que j'ai passées dans ce camp de réfugiés, le jeune qui tenait ce dernier discours m'a cherchée plusieurs fois pour me parler de la Hongrie, de son professeur de hongrois et d'un ami proche, Kristóf, qui lui manque, et aussi des mots hongrois, qu'il ne veut pas oublier mais qui sont pour lui de plus en plus difficiles à retenir. Il me dit : « C'est bien que tu viennes de Hongrie, parce que comme ça, on peut discuter. Je connais la Hongrie, je connais

²¹⁰ Deuxième plus grande ville de Hongrie, où se trouvait, jusqu'à sa fermeture en 2016, le plus grand camp de réfugiés du pays.

la culture, je connais la nourriture. Je ne veux pas vivre en Hongrie, mais j'aimerais bien la visiter à nouveau. »

Lui, comme presque tous les autres qui sont passés par la Hongrie et y sont restés quelque temps, me salue en hongrois, me sourit et continue à m'appeler « Hungaria ». Parlant avec une très jeune femme qui a traversé la Hongrie avec son nouveau-né, je découvre une autre image de la Hongrie, perçue seulement du point de vue d'un pays d'accueil pour réfugiés. Cette jeune femme me dit : « La Hongrie est un très beau pays, mais ce n'est pas bien pour les réfugiés. » À Calais, un jeune homme d'origine afghane de 26 ans me parle avec un sentiment de nostalgie de Budapest, où il a passé trois ans ; il travaillait, apprenait la langue et se faisait des amis. Ayant déjà obtenu ses papiers, il me raconte qu'il a du mal à gagner sa vie là-bas, et qu'il faudrait qu'il travaille en Europe de l'Ouest²¹¹ pour ensuite pouvoir vivre ailleurs.

Ces discussions improvisées et non formelles que j'ai pu avoir dans les camps de réfugiés en France ne se ressemblent qu'au premier regard : la souffrance vécue dans les centres de détention, souvent provoquée par les forces de l'ordre, semble occulter toute autre expérience, qui pourrait complexifier la représentation de la Hongrie. Ma figure de bénévole a souvent été dissociée de mes origines hongroises, ce qui servait à l'établissement d'un rapport. Ce « petit détail » ne les gênait plus, car les enjeux identificatoires leur ont permis de me percevoir plutôt comme leur semblable, « une personne expatriée qui a fui la Hongrie ». Avec certains, un bon rapport a permis une discussion plus approfondie sur leur vécu complexe en Hongrie : les sentiments de nostalgie, les amitiés et tout un monde que certains connaissaient bien, donc qui leur était d'une certaine manière familier. Ce n'est peut-être pas un hasard si la personne qui avait l'image la plus positive de la Hongrie était celle qui était reconnue comme un réfugié, était hébergée dans un foyer, avait la possibilité de travailler, donc d'avoir une vie « normale », ainsi que les sujets de recherche me l'ont décrit. Cette expérience suggère que le vécu des réfugiés dans un pays d'accueil ne dépend pas forcément du pays comme tel, mais que c'est plutôt le système et la politique migratoire mis en place pour leur accueil qui définissent le plus leur vécu.

8.1.2 Entretiens complétés dans les foyers pour jeunes (réfugiés) en Hongrie

²¹¹ Ceci témoigne du fait que beaucoup de migrants et réfugiés circulent entre plusieurs pays, en étant souvent dans un mouvement de va-et-vient.

Les entretiens complétés au foyer de jeunes (avec contrat « jeune majeur ») se sont déroulés plus facilement, une situation qui est liée au cadre clair (le foyer), à l'habitude que j'ai prise comme interviewer et au fait que les jeunes m'ont vue plusieurs fois. L'entretien étant semi-structuré, celui-ci a laissé la place aux jeunes pour s'exprimer librement. Faisons référence à Devereux (1980), qui affirme que la recherche en science sociale n'est jamais complètement objective, et que le comportement du sujet de recherche est influencé par la figure du chercheur. Suivant cette logique, on peut se poser la question de savoir si ces catégories identifiées auraient été les mêmes si cet entretien avait été effectué par une personne autre qu'une chercheuse. Le fait d'être présentée comme chercheuse d'origine hongroise mais expatriée en France interroge les représentations du sujet d'entretien envers la chercheuse. Ces représentations divergeaient et jouaient de façons différentes sur l'entretien. En effet, au moins cinq ont été repérées :

1. Migrante avec qui on peut créer un lien d'empathie. L'empathie se créait sur la base des enjeux identificatoires : « Toi aussi, tu dois très bien savoir qu'on ne peut pas vraiment aider l'autre. »
2. La Française : « J'ai pensé que tu n'étais pas hongroise. J'ai pensé que tu étais française. (Dit avec l'air déçu). »
3. L'Européenne vivant dans un pays en danger à cause du terrorisme : « Après tout ce qui s'est passé en France, je ne sais pas s'il existe un endroit où on est vraiment protégé. »
4. La Hongroise « exotique » : « Je préfère les femmes hongroises aux femmes afghanes. (...) Tu sais, il y a un visage type chez les Hongroises, c'est très féminin. »
5. L'agresseur potentiel dont on se méfie : « Explique-moi pourquoi les Hongrois n'aiment pas les réfugiés ! (...) Comment saurai-je que tu ne travailles pas au Bureau de l'immigration ? »

Les entretiens réalisés entre août 2015 et janvier 2016 ne manquaient pas de faire écho aux événements qui se sont produits pendant cette période-là, y compris la crise migratoire de l'été 2015 et les attaques terroristes à Paris en novembre 2015. Les exemples démontrent combien le cadre sociopolitique et les événements dans le pays d'accueil, et aussi ceux survenus au pays d'accueil actuel du chercheur, peuvent influencer l'entretien et en définir le contenu. Sur le plan du contre-transfert, les difficultés rencontrées étaient déjà scrutées à la loupe : le blocage à cause du fait d'être prise dans une identification projective et la

manifestation des scénarios émergents lors de l'entretien avec un jeune traumatisé. Il est aussi possible que le bénévolat pendant la crise humanitaire et dans les camps de réfugiés ne m'ait pas épargné certains symptômes de la traumatisation vicariante²¹², surtout affectant la vision du monde : poser de nombreuses questions sur la vie et la mort, les relations humaines, la relation à la famille au pays d'origine, l'injustice que ces jeunes ont vécue, mais aussi sur la capacité extraordinaire de pouvoir rebondir et « faire avec »²¹³. En ce qui concerne les signes de traumatisation secondaire (Figley et Kleber, 1995), incluant des symptômes ressemblant au PTSD, je n'en ai identifié qu'un seul : un cauchemar assez vif lors duquel je me retrouvais en train de faire un voyage dangereux en Afghanistan, pays où je ne suis jamais allée, mais dont j'ai beaucoup entendu parler par les jeunes et dont j'ai lu des articles et quelques romans. Je me demande si le fait d'écouter autant d'histoires traumatiques sur le voyage migratoire ainsi que le contexte européen inquiétant au moment des entretiens (les attaques terroristes à Paris) ont pu aboutir à un tel cauchemar. J'y associe également ce qu'un jeune me disait lors d'un entretien, et qui m'a fait réfléchir sur mon propre sentiment de sécurité : « Après tout ce qui s'est passé en France, je ne sais pas s'il existe un endroit où on est vraiment protégé. »

Cependant, les entretiens n'ont pas uniquement provoqué de l'angoisse chez moi, puisque j'ai aussi reçu le cadeau de la résilience vicariante (Puvimanasinghe et *al.*, 2015), un phénomène encore peu connu et qui n'a été découvert que récemment²¹⁴. Cette notion englobe les conséquences positives du travail auprès des personnes traumatisées, comme l'expérience d'une source de force personnelle, la croissance psychologique et l'*empowerment* chez les professionnels suite à l'écoute des récits de leurs patients sur la résilience, la persévérance et l'épanouissement personnel (Hernandez, Gangsei et Engstrom, 2007 ; Engstrom, Hernandez et Gangsei, 2008). Bien qu'il s'agisse d'une notion encore peu développée, les caractéristiques de la résilience vicariante suivantes ont été identifiées par la littérature

²¹² Ceci peut être défini comme l'effet cumulatif d'identifications aux événements traumatiques rencontrés par le client, qui peut avoir un impact profond et négatif sur les pensées, les émotions, les systèmes de mémoire et ses schémas, l'estime de soi, le locus de contrôle, le sentiment de sécurité et la vision du monde. (Puvimanasinghe, Danson, Augoustinos et *al.*, 2015).

²¹³ Il faudrait mentionner que mon expérience professionnelle précédant cette recherche m'a déjà confrontée aux questions existentielles et à la nécessité de pouvoir me décentrer de mon propre point de vue afin de pouvoir accueillir les représentations de mes clients.

²¹⁴ Elle a été identifiée pour la première fois par Engstrom, Hernandez et Gangsei en 2007, avec l'utilisation de la *Grounded Theory*, dans une recherche qualitative dont les sujets de recherche étaient des professionnels travaillant auprès de survivants de tortures.

scientifique : la sensibilité de la part des professionnels à pouvoir reconnaître la capacité de leur patient à prospérer ; la capacité de pouvoir réaffirmer la valeur de la thérapie en maintenant, l'engagement envers les clients et garder l'espoir de changement par rapport à celui-ci ; l'inclusion de la spiritualité et les interventions communautaires locales dans le cadre de la thérapie (Puvimanasinghe et al., 2015). Une manifestation importante de la résilience vicariante apparaît quand les professionnels apprennent des leçons de vie de leurs patients et réexaminent leurs propres problèmes à la lumière des histoires des patients sur leur persévérance, force et épanouissement, et ceux-ci vont modifier leur vision personnelle du monde. Engstrom, Hernandez et Gangsei (2008) soulignent le rôle majeur que l'empathie joue dans la formation de la résilience vicariante. En effet, l'empathie – plus précisément, les auteurs parlent de la présence d'une syntonie empathique avec le patient, ainsi que d'une capacité d'empathie de base – est un élément indispensable, et la capacité de pouvoir être en lien avec la souffrance, la croissance et la résilience du patient permet que la résilience vicariante puisse se réaliser.

Le traumatisme vicariant et la résilience vicariante ne touchent pas tous les professionnels et ne sont pas mutuellement exclusifs : les professionnels qui déclarent avoir vécu la résilience vicariante peuvent également affirmer avoir vécu certains éléments du trauma vicariant, de la même manière que les survivants du trauma peuvent expérimenter à la fois la souffrance et l'épanouissement personnel (Arnold, Calhoun, Tedeschi et al., 2005). La conclusion d'une étude récente sur le traumatisme et la résilience vicariante chez les professionnels travaillant auprès des réfugiés en Australie incluait « un message en direction du gouvernement australien », selon lequel « une politique migratoire brutale et indigne a des conséquences désastreuses qui vont plus loin que le bien-être physique et psychologique des réfugiés et des demandeurs d'asile » (Puvimanasinghe et al., 2015, p. 762). En effet, l'étude montre que de « telles politiques, régulations et lois peuvent avoir des lourdes répercussions psychologiques sur les professionnels assurant les services de santé, de santé mentale et de réinsertion aux réfugiés et demandeurs d'asile » (p. 762). Malheureusement, parmi les professionnels hongrois travaillant auprès des jeunes réfugiés et mineurs isolés, peu bénéficient d'un soutien psychologique, d'une sensibilisation à l'altérité ou d'une supervision spécialisée, et ils exercent dans un contexte politique ouvertement hostile envers leurs clients.

À la notion de résilience vicariante, il faudrait ajouter une notion similaire, celle de « vicarious posttraumatic growth » (Arnold et al., 2005) : les cliniciens travaillant auprès des personnes traumatisées voient ce travail comme produisant une croissance personnelle

importante et profonde. Les perceptions associées à la croissance personnelle démontrent une similarité remarquable aux dimensions de « posttraumatic growth »²¹⁵, une croissance spirituelle, la reconnaissance d'une force personnelle, une estime de soi plus positive, la sensibilité et la compassion, l'amélioration des relations sociales et l'appréciation de ce qui est important dans la vie. Il est cependant important de souligner que l'étude d'Arnold et al. (2005) impliquait un échantillon de cliniciens et thérapeutes ne travaillant pas exclusivement auprès de personnes traumatisées. Ils pouvaient donc être moins exposés aux risques des effets négatifs durables du trauma que les thérapeutes travaillant à temps plein auprès de clients traumatisés, sachant que les expériences de ces derniers aboutissaient à la conceptualisation d'une compassion « molle ».

La résilience vicariante ainsi que le « vicarious posttraumatic growth » partagent certains aspects, mais le dernier évoque peut-être un effet, voire une transformation plus profonde chez le thérapeute. Sur le plan personnel, j'ai retrouvé certains éléments de chaque concept qui décrivaient de manière assez précise mon vécu de chercheur, mais aussi mon vécu de thérapeute, remontant à mon expérience professionnelle en travail clinique. Bien que contenant plusieurs éléments distincts, ces deux vécus – celui de chercheur et de clinicien – ne sont pas dissociés l'un de l'autre.

8.3 Analyse des pré-contre-attitudes culturelles collectives

Que cela soit lié au contexte politique difficile ou pas, le cadre duel de l'entretien n'a jamais laissé le pays d'accueil derrière la porte. Il y a eu certains entretiens, comme le premier, où la représentation du pays d'accueil n'a pas seulement bloqué la formation du transfert de base chez le sujet de recherche, mais a presque réussi à piéger le chercheur. Cette identité ethnique a été tellement sollicitée qu'il semblait tout à fait pertinent d'en faire une analyse approfondie, qui explique cette relation curieuse qu'ils semblent avoir avec « l'autre ». Une recherche mondiale incluant 22 pays, sur les attitudes envers les réfugiés, vient de démontrer que les Hongrois ont plus peur des réfugiés que la moyenne. Parmi les Hongrois participants, 55% fermeraient les frontières et 72% s'inquiètent à cause du terrorisme masqué. La Hongrie appartient au groupe de pays qui ne pensent pas que les migrants ont rendu leur pays plus intéressant, mais constituent plutôt un fardeau : 57% des Hongrois pensent que la migration

²¹⁵ Ces dimensions sont détaillées dans le chapitre « Résultats », en relation avec la catégorie « Souffrance psychologique ».

représente un fardeau supplémentaire pour le service public. Il est évident qu'en ce moment, la crise migratoire et la migration en général suscitent des débats et des réactions vives et parfois même violentes, mais il y a bien quelque chose, ou même plusieurs choses qui font que les réactions extrêmes envers l'autre se manifestent plus amplement dans certains pays que dans d'autres.

La prochaine partie de ce chapitre vise à décortiquer trois aspects importants des représentations collectives de l'autre : les médias, l'identité nationale hongroise et la relation aux groupes minoritaires du pays, à savoir tout d'abord les Roms puis, dans le contexte de la crise humanitaire, les juifs.

8.3.1 Les médias comme source d'information

La manière dont les demandeurs d'asile sont représentés au niveau collectif est largement influencée par les médias, d'autant plus que les Hongrois ont très peu de contacts directs avec les réfugiés, souvent cachés dans des camps²¹⁶. En effet, dans l'article de Vicsek, Keszi et Markus publié en 2008, analysant la manière dont les médias représentent le sujet de la migration et des réfugiés, les auteurs soulignent que les affaires relatives aux réfugiés sont un sujet pour lequel les médias sont une source d'information beaucoup plus importante que le contact personnel. Les auteurs ont effectué une analyse sur la manière dont les deux grands quotidiens hongrois représentent les affaires relatives aux réfugiés. L'étude a démontré que ces sujets ont été toujours considérés en tant que thèmes légaux, officiels et politiques plutôt qu'humanitaires, et que l'attention était souvent portée sur les problèmes et conflits en relation à la migration et aux réfugiés. Plus de la moitié des quotidiens analysés ont exprimé une attitude hostile envers ces personnes et ont suggéré l'introduction de législations plus strictes. Une politique tolérante n'était exprimée que dans cinq pour cent des journaux analysés. Les thèmes comme le comportement délinquant et les crimes associés aux affaires relatives aux réfugiés ont été remarqués avec une forte incidence. L'attitude et l'opinion des ONG et des associations ne sont apparues que dans un petit nombre d'articles. Une étude intitulée « Panique dans le noir », effectuée par le *Hungarian Helsinki Committee* en 2014, a démontré que la manière dont les médias représentent les affaires relatives aux réfugiés et demandeurs d'asile continue à maintenir l'ignorance de la société et renforce les peurs

²¹⁶ Cela change car le flux immense de demandeurs d'asile fait qu'il y a un contact régulier entre les habitants des villes et les centres de réception, et entre les habitants et ceux qui arrivent d'ailleurs.

obsessionnelles associées aux demandeurs d'asile, réfugiés et migrants. La présentation des demandeurs d'asile, réfugiés et migrants n'a pas beaucoup changé depuis 2011, quand *le Hungarian Helsinki Committee* effectuait sa première analyse de ce type, à la suite de laquelle il avait déjà remarqué la façon erronée dont les médias représentaient ces personnes (HHC, 2011). Certaines recherches sociologiques soulignent que l'image des Roms créée par les médias²¹⁷ est souvent unilatérale et criminalisée (Bernàth et Messing, 2011), et les clichés, stéréotypes et attitudes qu'ils font circuler possèdent des caractères communs avec la représentation des étrangers (migrants, demandeurs d'asile, réfugiés) (Bodrogi, 2012).

Au vu de l'actualité du sujet, une analyse a été effectuée par des chercheurs hongrois renommés, spécialisés dans les sciences sociales, sur l'effet de la campagne du gouvernement concernant la représentation des réfugiés pendant les premiers mois de 2015. Bernàth et Messing (2015) ont démontré que face à la propagande massive du gouvernement et des politiciens, la presse n'était pas en capacité de proposer des explications alternatives au phénomène. La campagne antimigratoire a forgé une nouvelle catégorie : « l'immigré économique ». Les chercheurs tiennent à souligner que ce terme (économique) est fortement suggestif en hongrois et utilisé dans des contextes négatifs. Le discours politique a provoqué également une panique morale dans la société, en décrivant les réfugiés comme dangereux. Une analyse très récente (Kiss, 2017) sur la représentation médiatique de la campagne antimigratoire menée par le gouvernement en 2015 souligne la persistance de la confusion terminologique au sujet de la migration, et la tendance des médias à utiliser le terme générique de « migrant ». Au-delà du fait qu'il est inexact, le problème avec un tel terme est que dans le cadre du discours politique actuel, le terme neutre « migrant » s'est progressivement chargé de connotations insultantes. De surcroît, en raison des racines étrangères du mot, il peut également devenir aliénant. Quant aux chaînes de télévision, Kiss remarque également que la chaîne TV2 (fortement contrôlée par le gouvernement) a utilisé un terme vide de sens : « réfugié illégal ». Kiss fait observer que la construction rhétorique du gouvernement suggère que les opposants à la campagne attaquent la nation hongroise. En ce qui concerne la présentation visuelle des migrants, réfugiés ou demandeurs d'asile par les médias, elle s'est révélée encore plus problématique : ils étaient souvent représentés en tant que membres de grands groupes, généralement sans montrer leurs visages. Dans les rares cas où leurs visages sont présentés, ils semblent plutôt menaçants que sympathiques. De plus, la

²¹⁷ Et ceci malgré le fait que plusieurs agences de presse rom existent, qui proposent une représentation plus juste et moins caricaturale des Roms.

plupart des demandeurs d'asile présentés étaient de jeunes hommes. Selon Kiss, les médias proches du gouvernement et ceux qui ont critiqué ouvertement ce dernier ont construit des récits différents des mêmes cas, donnant ainsi l'impression de décrire deux réalités complètement différentes. En conclusion : l'actualité du sujet génère des réactions de la part des médias, mais au lieu de complexifier le phénomène, la représentation des demandeurs d'asile, réfugiés et migrants reste clivée.

8.3.2 Une identité nationale (toujours) vécue comme menacée

« Notre compréhension du passé est une projection de notre compréhension actuelle du passé. »

(Kirmayer, 2016, *Summer School on Psychotraumatology*, Dubrovnik).

Un autre aspect jouant sur l'ethnocentrisme dans la création des contre-attitudes collectives est le sujet de l'identité nationale. Le psychologue social renommé d'origine hongroise, Joseph Forgas (2014), pense que le manque de mouvements idéologiques et politiques qui ont façonné les démocraties occidentales a comme effet que les Hongrois peuvent être caractérisés par « un sentiment romantique, nationaliste et ethnocentrique associé à leur identité nationale, considérée comme archaïque » (2014, p. 13). Ce sentiment romantique de l'identité nationale est clivé des perceptions négatives de la réalité de la vie d'aujourd'hui. Il semble caractériser les anciennes générations plutôt que les jeunes, pourtant, cette interprétation propose l'idée d'une identité nationale fragile. On peut néanmoins critiquer ce point de vue comme portant en soi une sorte de hiérarchisation de cultures, en sous-entendant que les cultures de l'Occident sont plus développées que l'Europe de l'Est. Néanmoins, l'idée qu'une identité nationale fragile puisse provoquer un ethnocentrisme et le rejet de l'autre est tout à fait pertinente et utile à considérer dans d'autres contextes que la Hongrie. Bibó (1994), un théoricien politique hongrois très renommé, met la formation des nations modernes au cœur de son analyse. L'émergence des nations en Europe de l'Ouest commence aux V^e et VI^e siècles et se poursuit entre le XV^e et le XVII^e siècle. En avançant vers l'est, ce processus démarre plus tard : l'État allemand est formé au IX^e siècle, presque en même temps que les États hongrois, polonais, tchèque, russe et les peuples des Balkans. Bibó soutient l'idée que l'Europe centrale et l'Europe de l'Est n'ont pas connu le même processus que l'ouest, et que cette différence est due à l'existence de l'Empire austro-hongrois et de l'Empire ottoman, que Bibó ne qualifie pas comme des États mais comme des « organisations d'États ». Aux XVIII^e

et XIV^e siècles, le sentiment national devient de plus en plus fort, toutefois, ceci n'est pas fondé sur l'histoire commune mais sur les langues. Les frontières linguistiques étant poreuses, les nations les complètent avec les barrières économiques, créant des conflits intenses. Selon Bibó, la « tragédie de la Hongrie » débute avec la guerre d'indépendance de 1848-49, où la Hongrie a dû se confronter à l'empire oppresseur et aux minorités, défi qui a garanti l'échec. Malgré cet échec, le dualisme proposait une place assez importante aux Hongrois : parmi les cinq minorités, toutes d'un nombre assez important, la législation hongroise était la seule responsable de la politique intérieure. Dans cet empire, les minorités n'étaient pas reconnues en tant que nations, sauf les magyars²¹⁸, et la nation politique accomplissait tous les actes majeurs dans l'histoire du pays, tandis que les minorités étaient considérées comme des masses simples, passives, incapables d'influencer l'histoire (Tarafás, 2014, p. 9,90). Suite à la Première Guerre mondiale, le traité de Trianon a amputé²¹⁹ la Hongrie de manière drastique et ses frontières économiques ont été imposées par les autres nations. L'instabilité qui caractérise ces nations ainsi que les conflits laissent la place aux philosophies confuses et aux propagandes bâties sur les mensonges. Bibó parle d'une peur existentielle chez les communautés (nations), appelant à la restauration des cadres nationaux. Ce sont les facteurs qui contribuent au nationalisme antidémocratique. Bibó nous confronte également au fait que tandis qu'en Europe de l'Ouest, les leaders étaient des juristes, des membres de l'administration publique, des écrivains politiques, on retrouvait plutôt les nobles, les monarques et la soi-disant « intelligentsia de nobles », comme les écrivains, historiens, linguistes et ethnographes qui dirigeaient les pays en Europe de l'Est. Ce dernier groupe était responsable de la création des idées et idéologies annonçant leur propre supériorité. Dans un journalisme confus, les nations étaient qualifiées soit comme absolument bonnes, soit comme absolument mauvaises. Les idéologies incitaient à la lutte pour l'existence, considérant que l'État constamment en danger était de caractère fécond. Selon Bibó, être démocratique suppose de ne pas avoir peur de ceux qui ont une opinion différente, de ceux qui parlent une langue différente, de ceux qui sont d'une race différente, de la révolution, des complots, des mauvaises intentions de l'ennemi, de la propagande hostile, du dénigrement et de tous les dangers imaginaires, qui deviennent dangereux puisqu'on a peur d'eux. Les pays d'Europe centrale et d'Europe de l'Est avaient peur car ils n'étaient pas

²¹⁸« Magyar » signifie « hongrois ».

²¹⁹ Après la Première Guerre mondiale, la Hongrie a été souvent représentée comme un invalide car amputée de ses territoires. Dans l'article de Sinko (1996), l'auteur parle de la représentation de la Hongrie crucifiée suite à la mutation du pays par le traité de Trianon.

démocratiques, et ils n'étaient pas démocratiques car ils avaient peur. Bibó propose une hypothèse intéressante du point de vue psychologique : il considère que le traumatisme historique répété des Hongrois ainsi que la menace persistante à l'existence nationale ont provoqué une peur permanente produisant en retour une régression au niveau cognitif et émotionnel. Cette interprétation ramène le chercheur au sujet du trauma, mais cette fois-ci, pas en ce qui concerne les réfugiés mais le pays d'accueil. Sachant que la distinction entre collectif et individuel est extrêmement importante, il est néanmoins intéressant de ne pas s'arrêter sur le trauma de l'autre (dans ce cas-là, les réfugiés), mais de pouvoir se penser en tant qu'individu portant en soi des représentations issues des mécanismes de défense liés aux traumas historiques collectifs qui, au cours du temps²²⁰, sont devenus inadaptés.

Entre Europe de l'Est et Europe de l'Ouest, l'identité hongroise semblait toujours dans une hésitation et oscillation constante. L'étude de Bigazzi (2012) attire l'attention sur le phénomène que l'identité nationale, chez les Hongrois participant à la recherche, démontre des éléments contradictoires, en relation par exemple avec le lien qu'ils maintiennent avec l'Europe de l'Est et de l'Ouest. Dans l'ouvrage *Les Hongrois entre l'ouest et l'est*, en parlant de certains pays d'Europe de l'Est comme la Hongrie et la Grèce en particulier, l'auteur (Hofer, 1996) remarque que pour ces pays, l'Europe signifie seulement l'Europe de l'Ouest. Ce sentiment d'entre-deux de l'identité hongroise est souvent exprimé en Hongrie par l'expression d'un poète hongrois qui a longtemps vécu en migration et qui utilisait souvent l'image de « pays-transbordeur ». Avec l'image du transbordeur faisant la navette entre une destination et une autre sans s'ancrer quelque part, ce poème fait référence à une déambulation constante qui caractérise la Hongrie entre l'est et l'ouest. Le discours de ce poète, Ady, illustre bien comment le symbolisme de l'est et de l'ouest se manifeste chez l'individu. Ady se considérait comme « ceux coincés sur la côte ouest », tandis que sa poésie témoigne aussi d'une l'identification à l'est : le caractère romantique-mythique oriental, l'opposition avec l'Autriche en faisant référence aux kouroutz et aux ancêtres protestants. Les Hongrois, dit Tamas Hofer (1996), ont souvent considéré plusieurs caractères qualifiés comme orientaux par l'ouest comme valeur, et se sont déclarés – fièrement et de manière provocatrice – orientaux. Arrivant également à la question de la quête d'identité chez les Hongrois, Eva Füzessey, psychanalyste d'origine hongroise, tente de formuler une hypothèse expliquant pourquoi l'intérêt pour la psychanalyse s'est manifesté à Budapest

²²⁰ Fodor (1996) soutient l'avis que les prédécesseurs des Hongrois n'étaient pas absorbés par les peuples nomades iraniens et turcs des steppes, car leur auto-identification ethnique était à un niveau très avancé.

d'une manière particulièrement précoce. Elle évoque les traits particuliers de l'histoire du peuple hongrois : d'origine asiatique étrangère et unique en Europe, ce peuple (les magyars) apporta de sa terre d'origine une croyance et un culte proche du chamanisme des peuples sibériens. Devenant un pays chrétien, le coût de la survie pour ce peuple et pour sa langue était l'arrachement à la croyance chamanique et aux coutumes païennes. Même si l'État chrétien avait triomphé, le chamanisme ne put être totalement banni et il survécut dans la croyance et la pratique populaires jusqu'au XXI^e siècle²²¹. Sa fonction fut d'assumer une médiation entre les vivants et les morts, entre l'homme et le mystère invisible, et cette culture chamanique a laissé une trace marquée, une sorte de prédisposition pour être à l'écoute de la face cachée de l'homme. Füzesséry s'interroge sur cette cassure entre ce qui signifiait l'origine des Hongrois et l'effort d'adaptation qu'ils devaient faire pour survivre, et avance l'idée que celle-ci laissait une interrogation permanente concernant l'identité : une hésitation entre une volonté d'ouverture à ce qui vient de l'extérieur en vue d'une adaptation et d'une intégration européenne, et une ténacité d'invention, témoignant de l'originalité toujours renouvelée de ce qui sert comme base de leur identité. D'où une ouverture permanente aux nouveaux courants de pensée, comme la psychanalyse. Le moment historique qu'est l'arrivée de la psychanalyse a ouvert une brèche où s'engouffra le désir inconscient, depuis longtemps refoulé, du retour du chamanisme. Les traits particuliers de l'histoire du peuple hongrois et de sa culture favorisaient donc une sensibilité poussée, tournée vers le monde invisible de l'homme, vers ce qui constitue sa face cachée, c'est-à-dire, l'inconscient. En conséquence et au-delà des faits culturels et historiques, l'accueil précoce de la psychanalyse, selon Füzesséry, s'expliquerait par un souhait latent de voir ressurgir le chaman sous le profil du psychanalyste.

8.3.4 L'autre vu comme un sauvage innocent ou méchant – les Roms

²²¹ Füzesséry (1989) évoque certaines coutumes énigmatiques permettant la survivance de l'âme hongroise, dont un cérémonial dans le cadre duquel un groupe d'hommes arpentent les villages et de maison en maison profèrent leurs vœux de prospérité, bonheur et fécondité. Leur verset : « nous ne sommes pas des brigands, assurent-ils, juste des serviteurs de notre bon roi St Étienne », fait référence à l'interdiction du chamanisme suivi d'une persécution sanglante. Autrefois, ces récitants portaient des déguisements, comme des peaux de moutons, brandissant bâtons et chaînes, chantant des versets magiques ponctués par leurs bâtons qui frappaient le sol. Ils n'étaient donc pas des villageois ordinaires, mais bien des chamans. Le mot pour désigner ce cérémonial, « regölés », porte en lui le mot « reg », dont la racine est un concept de la langue hongroise faisant allusion à une extase, plus particulièrement celle du chaman, au cours de laquelle son âme s'envole vers l'invisible. La coutume sauvegardait ainsi, sous une forme masquée, la mémoire des traditions culturelles effacées du chamanisme, et la maintenait vivante dans la conscience collective des Hongrois.

« Dans sa relation aux minorités ethniques, la Hongrie a deux points d'importance névralgique : l'antisémitisme et la haine à l'égard des Gitans ».

(Erős, 2005, p. 364.)

Un troisième aspect jouant sur les représentations de manière consciente mais aussi inconsciente, provoquant une projection violente sur les réfugiés, est la relation aux groupes ethniques. Ce phénomène semble encore plus frappant lorsqu'il y a une ressemblance physique entre ces groupes différents, ce qui est le cas concernant beaucoup de réfugiés et la plus importante ethnie minoritaire hongroise – les Roms hongrois. Comme déjà souligné, les médias font souvent le lien entre réfugiés et danger et délinquance, les MIE sont critiqués pour leur manque de motivation à s'intégrer dans la société hongroise, et le discours politique évoque un fantasme d'être envahi par une horde d'étrangers. Durement frappés par le changement de régime, au moment du changement de système, beaucoup de Roms deviennent chômeurs, vivent toujours dans des conditions difficiles, leurs enfants étant affectés par le décrochage scolaire²²². Le discours commun utilise ces stéréotypes précédemment évoqués afin de justifier l'injustice et d'identifier la « différence culturelle » comme étant unique et seule cause de leur souffrance, sans considérer la pauvreté profonde et extrême à laquelle ces individus sont exposés. Cet amalgame entre la figure du réfugié et les Roms s'est révélé vrai lors de la crise humanitaire de l'été 2015, moment où certains membres de l'extrême droite ont utilisé l'expression de « Gitan du désert » pour ainsi désigner les demandeurs d'asile arrivant au pays. Les Roms sont souvent victimes des préjugés, dont Babusik (2007) distingue deux types : les attitudes anti-Roms dites « soft », qui sont très répandues, et les attitudes négatives dites « dures », qui vont de pair avec l'envie d'exclusion. Ce dernier cas, selon Babusik, caractérise entre 17 et 21% de la population. Les stéréotypes, préjugés et angoisses à l'égard des réfugiés démontrent une similarité frappante concernant les stéréotypes existant contre les Roms (Székely et al., 2001). Il est ainsi primordial de donner un aperçu sur l'histoire²²³, la situation actuelle ainsi que les représentations que les Hongrois ont sur les Roms, afin de mieux éclairer ces rapports compliqués qui s'installent entre le Hongrois et l'autre-réfugié.

²²² Beaucoup d'enfants roms sont envoyés en SEGPA sans être évalués (Barany, 2000 ; Dupcsik, 2009).

²²³ Nous allons nous concentrer surtout sur la relation entre Roms et Hongrois. Les autres aspects historiques et anthropologiques ne seront pas abordés en détails dans le cadre de cette thèse.

Malgré un grand nombre de professionnels spécialisés²²⁴ et des siècles de cohabitation²²⁵ souvent en relation proche avec les Roms hongrois qui ont formé nos stéréotypes négatifs mais aussi positifs²²⁶ résistant au temps²²⁷, la société majoritaire a toujours du mal à reconnaître les Roms comme des groupes hétérogènes, qui, avant leur arrivée en Hongrie, ne partageaient ni langue, ni histoire, ni coutume. L'ouvrage de Csaba Dupcsik (2009), intitulé *L'histoire des Tsiganes de Hongrie*, dévoile plusieurs croyances erronées par rapport aux Roms, en décortiquant tous les travaux de recherche ainsi que d'autres traces historiques des Roms en Hongrie, qui, selon le chercheur, parlent plutôt des Hongrois que des Roms²²⁸. L'auteur commence son ouvrage en remarquant que le fait d'avoir choisi les Roms comme sujet de recherche le mettait dans une position délicate, comme s'il fallait choisir entre être « avec » ou « contre » les Roms, ce qui semble caractériser la société hongroise mais aussi certains chercheurs dans ce domaine. La société hongroise est donc polarisée à l'égard des Roms, et les attitudes envers ce groupe s'associent vite à une prise de position politique gauchiste ou droitiste. Considérés en Europe comme des « sauvages » hors de la civilisation, non seulement les sociétés, mais les chercheurs aussi, portent en eux une approche ethnocentrique par rapport à l'étude des Roms. Les approches racistes mettent l'accent sur le fait que les Roms appartiennent à une race différente, raison pour laquelle ils deviennent déviants. L'approche civilisatrice demande aux Roms de s'intégrer et d'évoluer au niveau de la société majoritaire, sans que cette dernière fasse des efforts considérables envers eux, en dehors de les accueillir. Encore aujourd'hui, le discours politique et public utilise le mot qui signifie « rattrapage » en hongrois (*felzárkóztatás*), au lieu de celui d'« intégration » en parlant des Roms, un mot qui présuppose que l'autre est sous-développé par rapport à la société. L'approche romantique créa l'image du bon, innocent et pur Rom-sauvage, vivant en harmonie avec la nature en liberté. Cette approche idéalise l'autre en critiquant la société majoritaire. Les topos du « noble sauvage » caractérisaient

224 Plusieurs universités hongroises proposent des formations en romologie, faisant partie des études ethniques interdisciplinaires, concernées par les expériences du peuple Romani.

225 L'arrivée des Roms a commencé vers 1416 et a continué pendant des siècles (Dupcsik, 2009).

226 Il semble que les stéréotypes – y compris les aspects négatifs et positifs – sur les Roms en Europe de l'Ouest ne correspondent pas parfaitement aux stéréotypes qui existent sur eux en Europe de l'Est, où l'histoire commune remonte à très loin. (Bigazzi, 2012).

227 L'étude de Szoboszlai (2008) démontre que parmi les ethnies minoritaires, les Roms sont le groupe minoritaire le plus rejeté par les jeunes Hongrois.

228 Dupcsik (2009) fait allusion à une approche ethnocentrique caractérisant les recherches sur les Roms.

l'élite française et britannique au XVIII^e siècle, mais jouaient peu sur la politique coloniale. Comme en Hongrie, l'image bienveillante mais condescendante des Roms n'a pas influencé la politique, et créa une image clivée de l'autre : le « Gitan musicien » et le « Gitan vagabond » (Dupcsik, 2009).

Qui est rom et qui ne l'est pas?

Un aspect qui est toujours problématique dans la recherche sur les Roms est la question de la définition, c'est-à-dire : comment définir qui est rom et qui ne l'est pas? Dans la recherche emblématique d'István Kemény (1997), il définissait le groupe du point de vue de la majorité : les Roms sont ceux qui sont considérés comme tels par leur entourage. Cette définition supposait que le rapport que les Roms avaient avec la société majoritaire et leur exclusion n'étaient pas dans un premier temps liés à leur culture ethnique ou leur choix identitaire, mais à l'exclusion de la société majoritaire (Majtényi et Majtényi, 2005). La seule conclusion de ce débat montre qu'il n'y a pas de méthode absolue qui permettrait de définir la taille de la communauté rom, et que les Gitans forment une population qui ne peut pas être clairement délimitée, ainsi que le dit Barany (2000). C'est donc surtout l'autre qui « décide » si la personne devant lui est un Rom ou pas. Hann, Tomka et Pártos (1979) et plus tard Nagy (2007) affirment que selon la société majoritaire, on ne peut pas « perdre » facilement l'identité rom, même si on est assimilé, mais on peut vite devenir tsigane, lorsqu'on vit ou qu'on se marie avec un Rom. Il souligne que beaucoup de Roms préfèrent s'identifier avec un autre groupe ethnique que le leur afin d'échapper à la discrimination dont ils sont victimes en Europe de l'Est. En raison de l'hétérogénéité de la population rom et des conflits entre des groupes différents, certains Roms n'acceptent pas de partager l'identité rom et s'en fabriquent une nouvelle. Par rapport à son expérience auprès des Roms de la Macédoine, Barany (2000) parle d'un groupe dont les membres ont annoncé qu'ils sont en effet d'origine égyptienne²²⁹ et ont demandé le soutien de Hosni Moubarak dans une lettre. On peut dire que non seulement la société majoritaire, mais aussi les publications scientifiques, les articles et autres forums médiatiques ont tendance à surestimer le nombre des Roms d'Europe Centrale et d'Europe de l'Est (Jurovà, 1996). En ce qui concerne la Hongrie, selon le dernier recensement de la population, 192 000 personnes se sont déclarées comme Roms, pendant que le discours politique parle d'une population rom comptant entre 500 000 et un million de

²²⁹ En Hongrie, jusqu'en 1455, on appelait les Roms « égyptiens » (Dupcsik, 2009).

personnes (Védelempolitika, 2016). Zsolt Csalog, sociologue travaillant auprès des Roms, affirme que l'estime de soi chez les *romungros* (les Roms qui parlent le hongrois) ainsi que la relation à l'autre dépendent de leur niveau d'assimilation perçue (Bihari, 1991). Dupcsik (2009, p. 282) souligne que les études statistiques commettent souvent l'erreur de demander aux Roms s'ils sont de nationalité hongroise ou rom. Ceci, pense le chercheur, est une grave erreur car il élimine la possibilité de pouvoir choisir les deux, donc une double identité, sachant que pour beaucoup de Roms, les deux racines sont importantes. Il ajoute aussi que l'identité des Roms semble bien plus complexe que la classification selon les langues, qui présuppose qu'il y a trois « groupes » de Roms : les *romungros*, dont beaucoup se sont éloignés de leur langue et de leur culture d'origine, les *beàs* et les *olah*.

L'histoire récente : les Roms au sein d'une Hongrie communiste

Plusieurs articles font référence aux Roms comme les perdants du changement de système. Dans son article, Zoltán Barany (2000) souligne que la politique envers les Roms en Europe de l'Est a évolué de manières très différentes selon les pays, et a eu comme résultat des variations considérables. En effet, pendant la période du communisme, les États de l'Europe de l'Est ont abandonné leurs politiques d'exclusion pour une approche d'assimilation – appelée assimilation forcée par Majtényi et Majtényi (2005). Les Roms, avec leurs modes de vie « déviant », n'avaient pas leur place dans la nouvelle société envisagée par le communisme. En Hongrie, le statut administratif des Roms évoluait de pair avec la libéralisation de l'État. Dans les années 1950, les experts des minorités insistaient sur le fait que les Roms n'étaient pas une nationalité et en conséquence ne pouvaient pas bénéficier d'un statut de minorité ethnique. En 1961, malgré le fait qu'ils n'étaient toujours pas reconnus comme minorité ethnique selon les critères stalinistes, ils bénéficiaient des mêmes privilèges développementaux et constitutionnels qu'une minorité nationale. Quant à la vie quotidienne des Roms, durant les années de l'assimilation forcée, elle était souvent caractérisée par l'agression de la part de la police, ayant pour but la sédentarisation et la création des ouvriers. Les occupations traditionnelles des Roms étaient criminalisées par l'État, et ils ne pouvaient pas obtenir une licence industrielle (Majtényi et Majtényi, 2005). Pour l'industrie socialiste, les Roms étaient considérés comme non qualifiés et pouvaient seulement occuper les postes offrant un salaire bas pour un travail dur. Beaucoup étaient amenés à quitter leur lieu de vie, leurs familles, et ils devaient déménager, ce qui provoquait beaucoup de souffrance. Mais ce n'est pas le communisme qui a effectué la première tentative d'assimilation : au XVIII^e siècle, beaucoup d'enfants roms ont grandi dans des

familles d'accueil, car l'État fournissait un soutien financier considérable aux familles hongroises qui « adoptaient » des enfants roms. La plupart de ces enfants avaient un destin malheureux, ayant perdu leur lien avec leur communauté et ne pouvant pas trouver une place dans la société majoritaire (Nagy, 2007). Beaucoup de Roms ont néanmoins réussi à garder certaines traditions de leur mode de vie, mais les préjugés n'ont pas rendu leur vie plus facile. Selon la propagande communiste, ce nouveau lieu de travail au sein des industries socialistes aurait en soi garanti l'intégration des Roms dans la société socialiste ; mais ce n'était pas le cas.

À partir des années 1960, la Hongrie est devenue le pays le plus libéral du bloc soviétique. Les politiques minoritaires étaient en partie motivées par la préoccupation que la Hongrie avait pour les minorités ethniques hongroises habitant dans des pays voisins. Budapest espérait que les pays voisins allaient imiter la relation État-minorité que la Hongrie avait développée pour les Roms dans leur contexte concernant les minorités hongroises. Cette période de « l'assimilation soutenue » (Majtényi et Majtényi, 2005) transformait la question des Roms en problème de société, et l'État faisait des efforts considérables afin de faire évoluer leur situation sociale. Ces efforts n'ont pas non plus réussi à diminuer la ségrégation résidentielle et à gérer leurs problèmes sociaux. C'est en 1970 qu'István Kemény (1991) parla en premier du fait que les problèmes et la position désavantageuse des Roms se reproduisaient à une époque où le mot « pauvreté » était considéré comme un tabou. Il est intéressant de voir qu'en 2016, on n'était pas loin de la même mentalité de la part du gouvernement actuel, qui proposait des termes « appropriés » aux médias hongrois pour parler – entre autres – de la pauvreté et des problèmes sociaux. La propagande mettait l'accent sur les aides sociales fournies aux Roms et sur les « opportunités accessibles à tout le monde » – afin de pouvoir considérer que la politique sociale avait échoué à cause du manque d'efforts chez les Roms. Jusqu'aux années 1980, les associations roms, les cadres institutionnels favorisant la culture rom n'avaient pas le droit d'exister, il n'y avait pas de forum qui aurait pu diminuer les préjugés concernant les Roms (Majtényi et Majtényi, 2005).

Les Roms ont finalement réussi à obtenir le statut de minorité ethnique en 1984. À partir de cette date, l'approche d'assimilation est arrivée à sa fin et les Roms ont pu choisir entre les méthodes alternatives d'intégration sociale. Malgré le fait qu'ils sont restés au bas de l'échelle des indicateurs socio-économiques, les politiques d'emploi, l'éducation et la couverture médicale gratuite, l'aide au logement et à l'éducation des enfants et un certain nombre de programmes favorisant la discrimination positive ont considérablement fait

évoluer les conditions objectives des Roms. Pourtant, le coût de l'assimilation était cher, et avait comme résultat – entre autres aspects – la perte de certaines traditions culturelles.

Les perdants du changement de système

L'éducation gratuite des enfants et un certain nombre de programmes favorisant la discrimination positive des Roms ont été décidés par les gouvernements postcommunistes, dont cette population a considérablement souffert. En 1989, des milliers d'industries ont fermé leurs portes, aboutissant à la perte d'emploi des Roms. Seulement un peu plus d'un quart des hommes d'âge actif ont un emploi fixe et légal aujourd'hui (Dupcsik, 2009). Afin de comprendre l'histoire collective sur le plan de l'individu, Dupcsik (2009, p. 289-290) nous invite à imaginer un jeune Rom dans les années 1960, qui « s'est intégré et habitué au travail industriel et au changement de vie, a terminé ses études des huit premières classes de l'école, est devenu un employé reconnu, a pu acheter un appartement et a reconnu qu'il faut un métier pour se débrouiller. Il a transmis ses valeurs à son enfant, qui a même complété ses études secondaires, a appris un métier, mais ce jeune, malgré le fait qu'il ait obtenu ses qualifications, est devenu chômeur. (...) La génération qui a grandi après le changement de système n'a pas dépassé la génération d'avant, mais bien au contraire, leur niveau de vie a baissé, contrairement aux grands-parents (...) ». Ce jeune, devenu un père de famille, continue Dupcsik, n'a pas de travail fixe, est probablement au chômage ou est très mal payé. Ses enfants à lui, qui ont grandi dans ces circonstances, sont aujourd'hui des adolescents qui, insinue le chercheur, ne vont pas croire que la voie qui mène à l'intégration est enracinée dans la réussite scolaire et dans le travail.

Une vaste majorité des Roms sont toujours plus pauvres que les Hongrois en général, et la plupart d'entre eux sont plus pauvres que les Hongrois les plus pauvres (Nemzeti Tarsadalmi Felzarkozasi Strategia, 2011, p.27). L'héritage de la politique assimilatrice de l'État socialiste est la perte d'intérêt pour les métiers traditionnels dont les Roms étaient chargés avant, mais aussi la perte de transmission de ces métiers. L'économie de marché créa un décalage assez important entre les riches et les pauvres en Europe de l'Est de manière générale, et certains Roms sont aussi devenus riches, mais la société rom pourrait être envisagée de la manière suivante (Barany, 2000) : une couche très fine composée de personnes très aisées financièrement, souvent des hommes d'affaires ou travaillant dans le domaine du spectacle ; ensuite, une couche plus importante de personnes qui arrivent à gagner leur vie, et une dernière couche encore plus importante, composée de ceux qui sont au chômage, vivent dans

une pauvreté assez profonde et gagnent très peu ou dépendent uniquement des aides sociales. La nouvelle forme de racisme devient un discours sur les présomptions d'une pauvreté de plus en plus ethnicisée. Zsuzsa Ferge, figure iconique de la politique sociale hongroise, décrivait la haine des pauvres de la manière suivante : « Haïr le pauvre signifie qu'on va offrir l'aide financière à très peu de personnes, puis leur en donner le moins possible, puis leur en donner seulement s'ils travaillent, et enfin dire qu'ils gaspillent l'aide qu'ils reçoivent. Il s'agit tout simplement du plaisir qu'on éprouve quand on humilie le pauvre, car ceci montre que "moi, je m'en sors". Moi j'ai tout fait, mais lui, il n'a pas tout fait (...), il n'a pas cherché du travail. La haine de celui qui est pauvre et sa déchéance des droits sont l'évolution terrible d'un monde intolérant et du racisme. » (Stop, 2009).

Recherche sur les représentations et préjugés

« (...) La relation à une minorité ethnique ne peut pas être réduite à la dimension des jugements positifs ou négatifs ; les expériences vraies et difformes ainsi que les idéologies qui collent aux situations jouent sur l'opinion publique de la même manière que les stéréotypes que certains mots appellent. »

(Erős, 2005, p. 363)

Il paraît sans doute évident qu'en Europe de l'Est, les sociétés majoritaires ont des préjugés négatifs envers les Roms. Ceci, selon Barany, peut être lié à des facteurs divers. Tout d'abord, la plupart des gens ne peuvent pas comprendre les raisons multiples derrière les difficultés, car souvent, les mauvaises expériences ainsi que les préjugés enracinés ont déjà formé une certaine image des Roms. De plus, dit Barany (2000), en Europe de l'Est, on n'a pas de traditions concernant la manière de tolérer l'altérité chez l'autre (Barany, 2000)²³⁰. Erős souligne que le concept d'« une culture pour une nation » imprègne toujours la Hongrie, « ce qui implique l'assimilation des ethnies à l'ethnie dominante, de manière agressive ou moins agressive » (Erős, 1998, p. 156). Non seulement l'histoire des Roms, mais aussi celle de la communauté juive hongroise montrent comme exemples les particularités et les conséquences d'une telle politique assimilatrice²³¹.

²³⁰ Erős (2005) abordera ce dernier point dans sa relation à la Hongrie plus loin.

²³¹ Erős (1998) parle longuement des conséquences du silence qui dominait la période d'après-guerre, où, en raison de la politique assimilatrice, l'identité juive était cachée et niée pas seulement en public mais dans le privé, c'est-à-dire à l'intérieur des familles. « On était communistes et pas juifs » : tel est l'exemple donné par un chercheur lors d'un entretien de recherche. Cette identité militante de communiste a perdu son importance,

Il semble, affirment les chercheurs, que l'école, comme lieu de socialisation, maintient et renforce les différences ethniques (Forray, 1998). De plus, la discrimination dont ces enfants sont victimes ébranle souvent leur estime de soi. Mais l'école n'est pas le premier lieu où les enfants roms sont confrontés aux préjugés : Judit Kende (2010) a démontré que certains préjugés sont déjà formés à l'âge de six ans, et que ceux-ci sont les plus intenses à l'égard des Roms. La recherche de Mária Neményi en 2007, sur les stratégies identitaires des adolescents roms, témoigne – chez beaucoup – de l'intériorisation des représentations de la société majoritaire sur, par exemple, « le mode de vie gitan » qui serait rejeté par les adolescents roms, où ce qui est considéré comme « normal » est en effet le résultat d'une assimilation. Dans une étude récente sur la résilience effectuée auprès de jeunes Roms dans l'enseignement supérieur, Forray (2016) a démontré l'importance d'un modèle positif pour ceux-ci dans l'environnement familial proche. La famille élargie, elle aussi, joue un rôle qui est loin d'être négligeable. En effet, même s'il n'y a pas ou peu de membres scolarisés dans la famille, la transmission de l'importance de l'éducation et de la culture contribue largement à la réussite scolaire des jeunes Roms. La recherche qualitative de Forray (2016) sur la relation entre identité rom et mobilité sociale a ciblé les jeunes Roms dans l'éducation supérieure. L'auteur souligne que le principal dilemme identificatoire peut être défini comme : Hongrois ou Rom *versus* Hongrois et Rom ? Selon le chercheur, malgré le double attachement, lorsque l'individu arrive à l'âge adulte, la nécessité d'avoir une définition précise de l'identité émerge. Beaucoup de choses dépendent largement de la présence des Roms dans l'entourage : « J'étais très angoissé parce que je n'ai pas de traditions, je ne parle pas la langue (...), il y a les vrais Roms, mais pas nous... Je suis assimilé, je réfléchis comme un Hongrois par rapport à eux (...) (et) j'ai peur. C'est aussi un grand cadeau, le Romaversitas²³², ça m'a beaucoup apporté. Mon identité rom est née. C'était un accouchement tortueux, mais elle est née. »

« Pour moi, être rom est plus important que d'être hongrois. Si je pars en Angleterre, je veux faire quelque chose en tant que Tzigane. » « Il était toujours évident que j'étais rom, mais mon identité rom s'est construite avant tout ici, à Budapest. (...) depuis que je suis membre

sans que la relation à la communauté abandonnée (la communauté juive) ou à la société (les Hongrois) ait été définie et élaborée. Les jeunes de ces familles devaient donc développer de nouveaux modèles d'identité.

²³² Romaversitas propose les premiers programmes de soutien complexe et de formations en Hongrie aux jeunes Roms doués. Fondé en 1996, Romaversitas a soutenu plus de 300 étudiants roms tout au long de leurs parcours universitaires (<http://romaversitas.hu/>).

des étudiants roms à l'université, cette identité s'est renforcée et je défends que je suis tzigane et que je suis une bonne personne. » (Forray, 2016, p. 400).

La recherche qualitative a identifié plusieurs facteurs contribuant à la mobilité sociale, dont le rôle de la famille, l'attitude des parents vis-à-vis de l'éducation et de leur identité rom, puis la fonction de l'école. Ce dernier élément peut promouvoir ou empêcher la manière dont l'identité du jeune se construit. Cette construction, dit Forray, nécessite une réorganisation identitaire et la formation d'une nouvelle identité plurielle.

La première recherche sur les préjugés ne date que de 1969, car le domaine des préjugés était considéré presque comme tabou (Eros, 1998). Markus (1967) démontrait que parmi les quatre minorités présentées aux sujets de recherche, les Roms étaient exposés au plus grand nombre de préjugés. En ce qui concerne les étudiants, issus de société majoritaire, il est possible que leur niveau de tolérance élevée soit lié au fait qu'il y a très probablement un décalage entre la communication publique et privée, légitime et illégitime (Hann, 1976), et qu'« il n'est pas convenable » d'exprimer des préjugés ou des idées racistes en public. Ceux qui ont des préjugés défavorables à l'égard des autres n'osent pas souvent en parler, sauf en privé. Dans sa recherche, Lázár Guy (1996) démontrait que la raison de la haine à l'égard des Roms est enracinée dans le fait que ceux-ci apparaissent comme groupe externe, c'est-à-dire le groupe qu'on considère comme le peuple le moins constitutif de la nation hongroise²³³. En comparant avec les préjugés à l'égard des juifs, les préjugés concernant les Roms sont moins différenciés que les attitudes antisémites. Autrement dit, les tendances discriminatoires envers les Roms émergent plus facilement dans un contexte de recherche sur les préjugés que ceux à l'égard des juifs. Les questions qui dissimulent le sujet montrent néanmoins que l'antisémitisme est aussi présent, mais de manière plutôt latente que manifeste. La recherche de Ljubic, Vedder, Dekker et Van Geel (2012) soutient l'idée qu'il existe effectivement un type particulier de phobie à l'égard des Roms, qui se différencie d'autres types de préjugés qui caractérisent l'islamophobie, l'antisémitisme et les préjugés contre les Chinois. Le sentiment à l'égard de ces groupes se caractérise par l'antipathie et la distance sociale au travail en général. Or, les préjugés concernant les Roms constituent un élément distinct, supposant un type distinct de préjugé. Ceci correspond aussi aux découvertes des chercheurs américains et occidentaux sur les préjugés. Pour en revenir à l'expression « Gitan du désert »

²³³Cette même idée cachée est repérable dans le discours du Premier ministre, Viktor Orbán, cité et analysé plus tard.

qui fait référence aux « hordes musulmanes », on peut se poser la question de savoir quel est « le résultat » d'une expression qui fusionne l'islamophobie et la romaphobie. On y reviendra dans le chapitre « Conclusion et questions ».

Malgré certaines recherches qui ont trouvé que les Hongrois manifestent une tolérance plus importante envers les Roms (Postma, 1996), il y a d'autres explications pour un tel phénomène. En effet, les préjugés classiques et les stéréotypes durs se révèlent de plus en plus « démodés » et sont remplacés par des préjugés plus souples, plus cachés (Erős, 1998). Ceux-ci seront plus difficiles à identifier, car ils échappent aux échelles traditionnelles et se manifestent souvent dans le comportement d'évitement en utilisant le discours sur l'altérité, l'identité culturelle comme valeur. Ceci semble être le cas en Hongrie, où ce racisme moderne remplace la discrimination ouverte, laissant la place à la discrimination dissimulée. D'après Erős (1998, p. 373), il s'agit donc d'une illusion d'optique : « les préjugés ne disparaissent pas, mais les sujets de recherche sont sensibles aux attentes du chercheur et ne veulent pas se dévoiler dans un tel contexte ».

Cette discrimination dissimulée est utilisée volontairement par le gouvernement actuel, qui, d'après Kóczé et Rövid (2016), joue constamment sur un double discours concernant les Roms. D'une part, il veut promouvoir l'intégration des Roms, les droits et les opportunités égales pour eux, mais d'autre part, il dénie la reconnaissance et les manières de gérer la violence structurelle persistante dont ils sont victimes ainsi que l'insécurité sociale croissante. Ces auteurs arguent que ce double discours, comme approche néolibérale à l'égard des Roms, est structuré par deux discours contradictoires, qui s'adressent à des publics différents en utilisant de multiples discours afin de maintenir la différence critique et la position subordonnée des Roms en Europe.

« C'est un trait historique de la Hongrie – indépendamment de ce que quelqu'un peut en penser, ou si on l'aime ou pas – qu'elle est la patrie de centaines et milliers de Roms. Quelqu'un à un moment donné a pris cette décision, c'est une situation dont on est héritier. C'est notre situation, c'est donné, personne ne peut s'y opposer ou la remettre en question et on l'accepte dans notre vie. En même temps, on ne peut pas exiger des autres – et plus particulièrement ceux qui vivent à l'ouest par rapport à nous – de nous suivre et leur demander de vivre avec une minorité rom considérable. De plus, lorsque les membres de notre communauté rom prennent la décision de partir au Canada, nous leur expliquons

*clairement que nous souhaitons qu'ils restent et que nous voulons résoudre des problèmes gigantesques liés à notre coexistence pour qu'ils puissent rester. »*²³⁴

Dans ce discours, le Premier ministre de Hongrie décrit les Roms hongrois comme des « fardeaux historiquement hérités, des étrangers internes avec qui les vrais Hongrois doivent cohabiter » (Kóczé et Rövid, 2016). Les immigrés musulmans et les Roms sont tous perçus comme étrangers à une culture vue comme autochtone. Mais le gouvernement hongrois ne s'est pas arrêté là et en octobre 2015, le ministre de la Justice annonçait que les Roms étaient susceptibles de devenir radicalisés par l'islam radical.

À la lumière de ces informations, une question logique se pose : si on entretient de telles attitudes par rapport aux Roms hongrois vivant en Hongrie depuis des siècles, quelles relations peut-on avoir avec d'autres figures de l'altérité ? Pourtant, l'ignorance de la société majoritaire peut cacher une éventuelle stratégie de *coping* pour une minorité souffrant de discrimination. Cela pourrait être le cas en Hongrie, où certains jeunes Roms, afin d'échapper à la discrimination dont ils sont victimes au pays, se créent des pseudonymes et profils sur les sites de réseaux sociaux, pour prétendre qu'ils ne sont pas des Roms hongrois mais des jeunes migrants. S'agit-il d'une quête identitaire, d'un emprunt de l'identité de l'autre qui fait rêver d'un pays lointain, des racines ? S'agit-il, comme je l'ai arbitrairement libellé, d'une stratégie de *coping* ? Afin de pouvoir répondre à ces questions, il ne suffit pas de chercher des interprétations à partir des théories, mais il faudrait aller à la rencontre de ces jeunes, les écouter témoigner, entendre comment ils pensent et vivent leur vie. Toutefois, une chose est certaine : les représentations²³⁵ que nous avons sur *les étrangers, sur les autres*, ne sont pas isolées d'autres représentations formées auparavant, mais heureusement (car c'est en leur faveur), ces *autres* semblent en être beaucoup plus conscients que nous, la société.

Heureusement, les représentations témoignent d'une souplesse et peuvent éventuellement changer, surtout grâce au contact avec l'autre. Une ancienne travailleuse sociale, anthropologue de formation et intervenant à Bicske, un camp de réfugiés près de Budapest, a comparé un travailleur social à un bon anthropologue qui, parmi d'autres, est conscient de son propre ethnocentrisme²³⁶, respecte la culture de son client et se montre capable de

²³⁴ Téléchargé depuis : <http://www.kormany.hu>.

²³⁵ Y compris les représentations inconscientes.

²³⁶ L'ethnocentrisme comme générateur des malentendus est également évoqué concernant la protection de l'enfance en France (Ott, 2014).

mobiliser les ressources alternatives. En analysant ses propres ressentis au cours de son travail, elle parle de ses sentiments d'impuissance, du désespoir et de la soif constante de dépasser son cadre. « Jusqu'au moment où vous commencez à travailler avec eux, vos représentations seront déformées », dit une jeune professeure de hongrois ; et elle ajoute que la formation à l'université ne les prépare pas à un travail auprès des mineurs non accompagnés). Je devais m'adapter à eux, changer la manière dont j'enseigne la langue. Je dois être beaucoup plus sélective concernant ce que je leur apprend, et la manière dont je le fais. En effet, ces jeunes parlent beaucoup de langues, mais en Hongrie, on leur demande seulement s'ils parlent l'anglais, l'allemand ou le français. Leur langue n'a pas de valeur, ni ici, ni en Europe en général. (...) J'ai pensé qu'on pourrait leur proposer des activités non verbales, des activités créatives qu'ils aiment, par exemple avec la musique. » Il semble que beaucoup de professionnels traversent des épisodes d'incompréhension, de confusion, se sentent perdus et incompetents et constamment mis au défi lors de leur travail avec les mineurs non accompagnés et les réfugiés en général. Fort heureusement, il y en a certains qui sont capables d'apprendre le processus du décentrage de manière complètement indépendante. Ce processus peut les amener à transformer leurs angoisses et à développer des méthodes sublimatoires, créatives.

8.3.5 Entretien simultané avec deux éducateurs : issus de cultures différentes mais face aux mêmes problèmes inhérents au système

L'entretien simultané avec deux éducateurs avait pour but de dévoiler et de confronter les manières différentes dont ces derniers, qui sont d'âges, de genres et de cultures divers, perçoivent les jeunes réfugiés qu'ils accueillent et accompagnent. Cette technique a permis de mettre en lumière les difficultés auxquelles chacun est confronté, et de comprendre comment – malgré ces défis – chacun arrive à construire des liens singuliers avec chaque jeune.

Andrea travaille depuis 2009 dans le domaine de la protection de l'enfance et plus particulièrement avec les mineurs isolés et les jeunes réfugiés. Ayant un parcours atypique, elle souligne que « ce sont les jeunes qui l'ont aidée à comprendre le métier ». Jamshid, d'origine afghane, a été enseignant au pays avant de quitter l'Afghanistan il y a 20 ans. Depuis quelques années, il travaille à Fót en tant qu'éducateur auprès des jeunes qui sont arrivés au pays en tant que mineurs isolés étrangers.

Ce métier est difficile et sous-payé, et les structures sont souvent en manque de professionnels. Andrea est d'avis que « ce n'est pas les jeunes qui sont difficiles, mais les conditions ». Les problèmes qui pèsent le plus sur les jeunes sont liés à la ségrégation et à la formation insuffisante des professionnels. Les jeunes ne connaissent pas la culture hongroise, les fêtes nationales..., parce qu'ils sont isolés. Il faudrait les éloigner de ce monde artificiel que l'institution signifie et les introduire dans la vie familiale des Hongrois. Les problèmes administratifs étant souvent la priorité, il ne reste pas de temps pour les jeunes ». En ce qui concerne la question de la compétence, Andrea pense qu'il serait important d'évaluer si quelqu'un a des aptitudes pour ce travail, sans insister sur certaines formations, car celles-ci ont peu d'importance. D'après Andrea, on demande à ces jeunes d'être autonomes sans leur donner suffisamment d'informations sur ce pays qui leur reste inconnu. Ils ne savent pas comment s'orienter en ville ou comment aller à l'école. Ils sont souvent scolarisés avec des Hongrois beaucoup plus jeunes qu'eux, et un jeune mineur de 17 ans se retrouve facilement parmi des jeunes Hongrois de 12-13 ans. L'aspect important dans la prise en charge de ces jeunes est la capacité des professionnels à pouvoir identifier les gestes et actes considérés comme « bizarres », tels les signes des parcours migratoires et souvent une histoire pré-migratoire traumatique. Il est primordial que les professionnels apprennent comment éviter certains gestes qui peuvent facilement faire peur à ces jeunes (les toucher brusquement sans rien dire, leur parler en étant debout quand eux sont assis, les objets de la vie quotidienne qui peuvent provoquer la réviviscence des scènes traumatiques). La difficulté la plus importante pour Andrea est le paradoxe suivant : en tant que professionnel, il faut obéir aux règles précises qui définissent le fonctionnement du foyer, tout en étant créatif et souple dans leur manière d'agir avec ces jeunes. Pourtant, afin de pouvoir créer un vrai lien de confiance avec les jeunes, les professionnels sont souvent amenés à transgresser les règles. Par exemple, très peu de jeunes peuvent respecter le couvre-feu, à cause de leur emploi du temps surchargé. Beaucoup travaillant dans la restauration, ils rentrent souvent très tard le soir. « Ces règles qui définissent le fonctionnement d'un foyer de jeunes sont trop rigides et ne prennent pas en compte la réalité de la vie quotidienne des jeunes ». Andrea remarque que la relation entre les jeunes se caractérise par un fort lien de solidarité, qui ne signifie pas une proche amitié mais plutôt la mentalité de « il faut survivre ». Ceci produit une sorte de lien qu'elle appelle « camp-friendship », basé sur les défis communs auxquels chacun est confronté. D'après Andrea, les jeunes ne se défendent pas, sauf s'il y a un conflit qui cristallise les différences culturelles entre leur culture d'origine et la culture hongroise.

La barrière de la langue est incontestable, mais gérable : « Parfois, tu ne comprends pas ce qu'ils disent, mais tu écoutes, tu te mets à côté d'eux et tu les soutiens avec ta présence. » Par rapport aux questions qui concernent les vérités et les mensonges que les jeunes peuvent raconter sur leur histoire et leur parcours migratoire, Andrea a un avis ferme : « Les mensonges ne me gênent pas, parce que je comprends la raison derrière, qui serait de sauver sa vie. Et cette raison me suffit ». Les professionnels se retrouvent souvent à la place de médiateur : Andrea, en tant que femme hongroise, comprend très bien les malentendus qui peuvent se produire dans une relation entre un jeune et sa copine, cette dernière étant issue d'une culture où la représentation des femmes est très différente.

Pour Jamshid, le travail est avant tout de pouvoir « faire en sorte que ces jeunes se sentent en sécurité ». Ce sentiment de sécurité ne s'installe que petit à petit. Il souligne que beaucoup de ces jeunes se sentent obligés de travailler au lieu d'aller à l'école, afin d'envoyer de l'argent à leur famille. Mais la famille n'est pas la seule raison pour travailler : « Nous (les Afghans) sommes fiers, par exemple, on ne peut pas supporter que ça soit la femme qui paye l'addition. » Il ajoute que pour une éducatrice hongroise, il est difficile de comprendre la situation de ces jeunes, mais lui, originaire du même pays, peut « ressentir et comprendre cette extrême douleur qui nous est commune, et la difficulté de s'exprimer dans une langue dont ils apprennent souvent les mots avec leur mémoire visuelle ou après les avoir entendus, sans comprendre la logique de celle-ci ». L'entretien simultané avec ces deux professionnels motivés et engagés laisse comprendre que chacun a ses propres moyens afin d'établir un lien avec les jeunes, mais que tous les deux sont confrontés à la nécessité de transgresser les barrières établies par l'institution. Jamshid, un monsieur assez âgé, fait allusion à une figure paternelle voire grand-paternelle, le vieux sage que les jeunes hommes acceptent comme point de référence. Les jeunes l'appellent « Kàkà », ce qui signifie « oncle ». Jamshid explique que certaines règles mettent en danger cette place importante qu'il a auprès de ces jeunes : « Par exemple, chez nous, l'hospitalité est tellement importante que même si on n'a qu'une seule chèvre, on va l'abattre pour pouvoir offrir l'hospitalité à l'autre. Si j'interdis aux jeunes d'accueillir leurs amis chez eux lorsqu'ils rentrent la nuit, je vais perdre le respect qu'ils m'accordent ». Il y a donc certaines pratiques culturelles qui sont tellement primordiales que leur interdiction serait considérée par les jeunes comme une sorte de transgression de la part du professionnel issu de la même culture, et entraînerait une perte totale de respect et de confiance. Cet exemple met en lumière le fait que les relations aux professionnels sont de nature très différente, où l'âge, le genre et surtout la culture sont des

facteurs importants à considérer : « Je ne peux pas garder la même distance avec ces jeunes que vous (les éducateurs hongrois). Moi, j'essaie de construire un lien avec eux. Le premier pas, c'est le respect. Si je respecte le jeune, il va me respecter. Et s'il me respecte, il peut entendre mes conseils et accepter mon aide. Je ne peux pas avoir la même place pour ces jeunes que vous (les autres professionnels), car les jeunes attendent plus de moi que de vous. »

L'entretien visant à découvrir le vécu des jeunes réfugiés a attiré mon attention quant au fait que les jeunes évoquent leurs relations – parfois conflictuelles – avec leurs camarades roms. L'éducateur afghan m'explique qu'il y a plusieurs ethnies roms en Afghanistan, dont les représentations²³⁷ et préjugés sont similaires à ceux qu'on retrouve en Hongrie. Jamshid évoque un proverbe afghan qui est identique au proverbe hongrois qui a pour but de faire peur aux enfants hongrois qui font des bêtises : « Si tu n'es pas sage, le Tzigane va t'enlever. »

8.4 Agir en période de crise – rapport du bénévolat pendant la crise humanitaire de l'été 2015 en Hongrie

En arrivant en Hongrie en août 2015, j'ai tout de suite entendu parler de « ces migrants qui envahissent certains espaces » publics comme des gares et quelques parcs. C'est une amie, psychologue travaillant auprès des victimes de torture, qui attire mon attention sur une petite organisation humanitaire qui distribue des plats chauds aux personnes sans domicile fixe. Ce sont surtout eux qui fournissent la nourriture aux arrivants étrangers aussi, au moins trois fois par jour. Suite aux rafles de la police et à cause de la chaleur insupportable (37° C) à Budapest, beaucoup de familles se réfugient dans un parc non loin de la gare de l'Est, où elles s'installent afin de prendre le train pour l'Allemagne. Je rejoins les bénévoles, coordonnés par les membres de l'organisation humanitaire, qui sont sur le terrain sept jours sur sept pendant toute la journée. Parmi les bénévoles, on retrouve des gens de milieux sociaux variés, des générations et des caractères très différents, sauf un aspect : ils sont tous – y compris moi-même – contre le comportement passif et hostile du gouvernement actuel et témoignent de l'empathie envers ces personnes en précarité et danger extrême. Dans un pays jusque-là assez passif lorsqu'il s'agit de bénévolat, la crise humanitaire a éveillé chez beaucoup le besoin

²³⁷ D'après Jamshid, les Roms d'Afghanistan sont des peuples nomades, dont les enfants ne vont pas à l'école, d'où les difficultés auxquelles les jeunes réfugiés sont confrontés en Hongrie.

d'agir. En plus de se tourner vers les victimes de la crise, le bénévolat exprimait une position politique qui se déclarait en opposition avec la politique xénophobe du gouvernement. Cette opinion morale a réussi à mobiliser des personnes qui, jusqu'à ce moment-là, n'étaient pas engagées dans la politique. Ceci suggère que le bénévolat pendant la crise humanitaire, fortement politisé, était en effet – entre autres aspects – une forme d'activisme politique pour les changements sociaux (Kende, 2016).

C'est peut-être la première fois que la Hongrie se retrouve face à une telle foule de gens qui ont des origines différentes, parlent des langues différentes et communiquent de manières différentes par rapport aux Hongrois. Les réactions à cette altérité sont multiples. Parmi les bénévoles, j'ai retrouvé la fascination, l'idéalisation et une identification quasi totale à un autre idéalisé, souvent associé à la figure du héros d'un conte ou d'un mythe. Une jeune bénévole me dit en regardant le camp de réfugiés improvisé à la gare de l'Est : « Regarde ça, c'est terrible mais en même temps c'est beau, c'est parfait. Ces gens sont tellement bien, ils sont tellement riches en émotions, ils sont tellement gentils, tellement reconnaissants pour toute l'aide qu'on leur donne. » Une bénévole plus âgée m'a dit : « Tu vas voir, tu vas devenir complètement accro à ce travail. Ça fait une semaine que je viens, je suis là tous les jours. Hier, j'ai dû dire au revoir à mon fils, je l'appelle mon fils, il est parti en Allemagne. C'était dur. Il y a une jeune femme ici, elle vient aussi depuis une semaine, je pense qu'elle est tombée amoureuse d'un jeune, qu'est-ce qu'elle a pleuré quand il est parti ! Elle a aussi invité quelques jeunes chez elle, pour qu'ils puissent prendre une douche et manger... ils ont tous des histoires incroyables, comme si c'était des héros de contes. Imagine si on s'était retrouvé dans cette même situation ». Parmi les bénévoles, certains passent 12 heures par jour sur le terrain. La plupart d'entre eux ne se rendent pas compte, après-coup, à quel point ce travail est difficile, et c'est l'épuisement psychique et physique qui les arrête. Moi-même, j'éprouve une fatigue extrême et d'autres types de somatisation au cours de cette période que je passe en tant que bénévole.

Bien que je sois psychologue clinicienne, et par conséquent dans une analyse continue de mes ressentis et de mes réactions, je suis très émue par la scène que je vois tous les jours, et je commence à comprendre comment on peut devenir « accro » à ce travail. Je suis particulièrement touchée par les femmes enceintes ou celles avec leurs bébés, changeant les couches dans un parc par terre, par les mères malades qui refusent de quitter leurs familles pour voir un médecin, et par les vieux grands-parents qui n'acceptent pas les fruits qu'on

distribue mais qui les offrent aux petits. Étant donné que l'État ne fait rien pour ces gens, les organisations d'aide et par conséquent les bénévoles ressentent une responsabilité énorme envers ces personnes, car si les civils s'arrêtent et s'épuisent, il n'y a plus aucune action humanitaire et solidaire. L'épuisement et la frustration sont palpables, et au lieu de les réunir, il crée des conflits entre les organisations et les groupes différents.

Les anciens demandeurs d'asile viennent aussi aider. Quelques bénévoles leur posent la question : est-ce que vous aimez la Hongrie ? Lorsqu'ils répondent oui, les Hongrois répondent : mais pourquoi ? Ce n'est pas la première fois que j'entends cette réaction et cela me fait penser que beaucoup de Hongrois se sentent mal en Hongrie et ne peuvent même pas imaginer qu'une autre personne puisse l'aimer. Cette crise humanitaire met en lumière la relation que les Hongrois ont avec leur pays, la manière dont ils assument leur identité hongroise et les sentiments d'ambivalence envers elle. Tel est le cas chez une bénévole d'origine hongroise de la Roumanie. Pendant le travail, elle annonce plusieurs fois : « J'ai honte de ce pays, je pense que je vais renoncer à ma nationalité hongroise. » Il est vrai que la situation est tendue. Les bénévoles se font souvent insulter par ceux qui ont une attitude négative voire hostile à l'égard des demandeurs d'asile. Ce qui est interprété comme un comportement humain par les aidants est qualifié de naïf et « libéral » par ceux qui sont d'accord avec le gouvernement. Il y a bien d'autres personnes qui se trouvent dans l'entre-deux, mais les extrêmes sont cependant frappants. Suite à la mort tragique de 71 personnes qui ont suffoqué dans une camionnette, certains ont même exprimé leur joie par rapport à leur mort. Lorsqu'on m'insulte pour la troisième fois à cause du fait que je suis bénévole, je ressens une grande colère monter en moi contre ces gens qui ne font preuve d'aucune solidarité, d'aucune humanité. Je me rends compte que dans cette crise, il y a bien quelque chose qui est en train de se régler entre les Hongrois, et que cette crise cristallise à nouveau un clivage qui existe dans la société hongroise depuis longtemps. La colère et l'excitation nous aveuglent tellement qu'il y a très peu de place pour des échanges calmes, une élaboration de cette situation incitant des réactions fortes, complexes et ambivalentes envers l'autre, envers l'autre hongrois et envers soi-même.

Les médias sont également présents sur toutes les scènes afin de documenter chaque geste et moment important dans cette situation inédite. On voit naître les stars de la crise humanitaire : le bénévole-héros²³⁸, le réfugié-héros²³⁹. Or, on découvre que la presse n'est pas

²³⁸ Plusieurs groupes se sont formés afin de répondre à la crise humanitaire. Parmi les bénévoles, plusieurs ont fait des heures supplémentaires pendant leurs vacances et après le travail. Le projet intitulé « Volunteers on the rise » avait pour but de recueillir les témoignages des réfugiés et des bénévoles.

vraiment censée tout montrer, et qu'on lui a ordonné de ne pas montrer les enfants et les bébés des réfugiés, car ces images peuvent éveiller la pitié et la solidarité chez les Hongrois. Ceci n'est pas le premier acte répugnant qui fait écho chez beaucoup, faisant émerger les souvenirs collectifs de la Deuxième Guerre mondiale, la déshumanisation progressive et ensuite la déportation des juifs hongrois.

8.4.1 La réviviscence de la période des déportations

Bien que la première étude de terrain m'ait fait remarquer combien la représentation et les stéréotypes envers les Roms influencent la manière dont on perçoit l'autre, le réfugié, cette crise humanitaire a attiré mon attention quant aux parallèles entre la période des déportations pendant la Deuxième Guerre mondiale et la politique du gouvernement d'aujourd'hui. Ce parallèle est d'abord remarqué par ceux qui se déclarent porteurs du trauma de la Shoah. L'acteur du film primé, *Le fils de Saul*, qui aborde le sujet de l'Holocauste, a souligné : « Auschwitz n'a pas été fait par l'extrême droite de l'époque, mais par ceux qui étaient en train de promener leur chien tranquillement dans la rue lorsque les personnes portant les étoiles jaunes ont été dirigées vers le ghetto. C'était des gens menant une vie convenable, avec parmi eux des avocats, des médecins, qui ne faisaient aucunement preuve de solidarité, mais ont plutôt fermé les rideaux. Ce ne sont pas ceux qui provoquent en laissant des commentaires avec plein de fautes de grammaire sur les sites, dont il faut avoir peur en premier lieu, mais de la majorité silencieuse, qui ferme les yeux. Il s'agit des passants, qui n'ont pas fait preuve de solidarité envers les juifs comme c'est toujours le cas aujourd'hui envers les Roms ou envers les réfugiés » (Librarius, 2015). Une autre figure émerge alors dans ce contexte, à côté de celle de la victime et du bienfaiteur, qui ne peut pas être simplement décrite comme la figure de l'agresseur mais plutôt comme celle que la littérature anglaise nomme « bystander », plus spécifiquement la sous-catégorie que Hilberg (1992) appelle « onlookers », désignant ceux qui sont les spectateurs et les témoins de l'agression à l'égard des victimes mais qui n'interviennent pas. La littérature distingue plusieurs sous-types²⁴⁰ d'« onlookers » : opportuniste, distant, de base idéologique, carriériste, ou haïsseur de « l'autre ». Cette recherche n'a pas pour but de les identifier dans le cadre d'une crise

²³⁹ Un réfugié afghan sauve la vie d'une personne sans abri qui, par accident, tombe à travers les fenêtres et saigne presque à mort.

²⁴⁰ Bar-On (2001) identifie 10 sous-types de « bystanders » basés sur leurs comportements à l'égard des juifs pendant l'Holocauste.

humanitaire. Il est néanmoins important de souligner que certains de ces sous-types de « bystanders » peuvent éventuellement aider les victimes tandis que d'autres peuvent devenir les vrais agresseurs (Bar-On, 2001, p. 132). L'indifférence cache donc en elle des dangers considérables. Un politicien, bénévole dans une organisation humanitaire, a également mis l'accent sur l'énorme danger derrière l'indifférence et le manque de solidarité : « J'aide parce que, en tant que juif, la conclusion la plus importante est la suivante : je ne peux pas regarder sans rien faire le fait que l'État abandonne consciemment des groupes. On ne peut plus jamais passer à côté de cela sans rien dire, parce que c'est exactement comme ça que notre histoire a commencé : avec un peu d'exclusion, un peu d'humiliation, un peu d'abandon, et on sait très bien comment elle s'est terminée » (L. Horvath K., 2015).

8.5 Résumé de l'étude des contre-attitudes collectives

En conclusion de cette partie, on peut affirmer que ces trois aspects analysés jouent de manière différente sur la représentation collective des figures de l'étranger, issue d'une culture lointaine et d'un pays en difficulté financière ou en guerre :

1. Les médias contribuent à la survie et à la résistance des préjugés sur l'autre : ils créent un amalgame entre catégories différentes, parlent souvent seulement du point de vue de la société majoritaire, généralisent, défigurent les faits. Ils ont donc tendance à simplifier les phénomènes et les processus complexes.
2. Une identité nationale fragile, pendant longtemps menacée par la disparition et toujours dans la crainte d'être attaquée par les étrangers, provoque le rejet de l'autre. Ce rejet est encore plus fort dans un contexte politique tendu, où le gouvernement joue intentionnellement sur ces angoisses collectives – en partie – inconscientes.
3. La relation aux minorités ethniques joue sur les représentations – en partie inconscientes, en partie conscientes – qui se réactivent lors de la rencontre avec l'autre complètement inconnu. Le rejet de l'autre envahissant et dangereux, qui est incapable de s'intégrer, ressemble fortement aux préjugés qui circulent encore aujourd'hui en rapport avec les Roms de Hongrie. Ceci semble être un phénomène présent de manière « chronique », qui s'appuie également sur la ressemblance physique, les conditions sociales extrêmement précaires et la non-reconnaissance de

l'appartenance au groupe des Hongrois, que les Roms et les réfugiés semblent partager. Une situation de crise, qui peut éventuellement provoquer une reviviscence de trauma collectif, réactive – de manière aiguë – la représentation de l'autre comme victime. Dans le contexte hongrois, la période de crise humanitaire a provoqué la réviviscence de la période des déportations des juifs hongrois, victimes de la politique nazie²⁴¹, de la collaboration active de la Hongrie et aussi de l'indifférence, des « bystanders » de type « onlookers » de la part de la société majoritaire. Au lieu d'une ressemblance physique, la représentation de l'autre-réfugié ici était influencée par les circonstances : l'indifférence voire le rejet du gouvernement à subvenir à leurs besoins de base, leurs tentatives désespérées d'arriver dans un pays sûr qui est prêt à les accueillir, les trains remplis de personnes dans des conditions inhumaines, les paroles sur les phénomènes d'épidémie parmi eux, et surtout les mots rappelant la déportation : wagon, camp, gare. Cette période de crise évoquait une période dans l'histoire de la Hongrie où l'autre face à la société majoritaire était un autre-hongrois. Outre la société hongroise, certains jeunes réfugiés que j'ai interviewés ont également mal vécu cette période de crise, car ceci a réactivé chez eux le vécu d'un trajet migratoire dangereux et traumatique.

²⁴¹ Le discours collectif sur le rôle de la Hongrie pendant la Deuxième Guerre mondiale reste encore discuté. Certains parlent du pays comme « victime d'occupation » pendant que d'autres parlent de la collaboration nazie.

IV. Conclusions

Chapitre 9 : Questionnements

Cette thèse est le résultat d'un travail qui a commencé avec les pré-études de terrain en 2014 et s'est terminé à l'été 2017. Entre-temps, l'Europe a connu des événements tels que l'intensification de la crise migratoire, et plusieurs attaques terroristes qui n'ont pas seulement eu des effets sur leurs victimes, mais qui ont touché de manière indirecte de nombreux pays et leurs nombreux peuples. Tel était le cas en Hongrie, où la migration, qui jusqu'à ces dernières années, restait un phénomène peu connu et relativement peu présent, est tout d'un coup devenue un sujet d'actualité, voire un sujet qui divisait le pays. Ces mouvements ont remis en question des polémiques « dormantes » de tout un pays, telles que la relation à l'autre, le sentiment d'identité nationale menacée, la relation difficile aux Roms et le trauma non élaboré de la déportation des juifs hongrois et, par conséquent, le rôle de la Hongrie dans l'Holocauste. C'est dans ce contexte compliqué dominé par les réactions émotionnelles extrêmes, qu'a été menée cette recherche exploratoire. C'est aussi dans ce contexte difficile que vivent ces jeunes réfugiés, qui n'ont pas seulement connu le pays dans une telle turbulence, mais aussi pendant une période plus calme. Ces jeunes sont tous arrivés il y a plusieurs années, ont vécu des difficultés liées à la précarité qui est propre à la demande d'asile, mais ont eu l'opportunité de pouvoir construire leur vie en Hongrie. Il est à noter, donc, qu'il ne s'agit pas de jeunes qui sont arrivés pendant la crise humanitaire en 2015, ou en 2016, lorsque les amendements concernant le système d'asile ont pratiquement annulé toute forme de soutien à l'intégration. Ceux qui sont arrivés récemment ont alors peut-être une tâche plus difficile pour trouver leur voie de résilience en essayant de se construire une vie et de trouver leur place, et auront même peut-être un vécu plus difficile au pays d'accueil, souffrant plus des décisions du gouvernement et d'une société où le rejet de l'autre est actuellement accepté, voire prescrit par ce dernier. Contrairement aux nouveaux arrivants, les jeunes qui constituaient le groupe de recherche étaient capables de s'installer, de retrouver une certaine stabilité, et peut-être même, pour quelque temps, de considérer la Hongrie comme une nouvelle patrie. Dans plusieurs sens, et selon les définitions de la résilience sur lesquelles nous nous sommes appuyée, tous les jeunes que nous avons croisés et interviewés font montre d'une résilience importante. Cependant, ceci n'exclut pas la présence de traces de vulnérabilité.

Cette recherche se proposait d'être un travail exploratoire sur les jeunes réfugiés vivant en Hongrie. Son but était, au lieu d'annoncer des vérités, de donner un aperçu sur la manière dont ces jeunes se perçoivent : leurs forces et leurs faiblesses dans le passé, présent et futur. La plupart des résultats correspondent aux recherches réalisées au niveau international sur les facteurs qui favorisent la vulnérabilité, comme le statut précaire qui est propre au contexte de refuge, la souffrance psychologique, incluant les traumatismes pré-migratoires, migratoires et postmigratoires. Les facteurs associés à la résilience ont été identifiés dans plusieurs autres travaux²⁴². Ceux-ci comprennent : l'attachement aux personnes du pays d'accueil, l'optimisme, l'envie de trouver sa place au pays d'accueil et d'y former des liens de qualité, le sport, les projets d'avenir, avoir un locus interne de contrôle, trouver sens et consolation dans la religion. Le fait que la catégorie la plus saillante soit celle des relations sociales renvoie à ce qui a été souligné par Luthar (2006/2017, p. 780) : « La résilience repose fondamentalement sur les relations. Le désir d'appartenance est un besoin humain de base, et les liens positifs avec les autres sont au cœur du développement psychologique ; les liens forts et soutenant sont essentiels pour la réalisation et la soutenance d'une adaptation résiliente ». De manière plus générale, cette recherche s'oriente vers l'idée qu'au lieu de se focaliser sur les capacités de l'individu à faire face aux adversités, on doit enlever les obstacles qui jouent contre les personnes et les empêchent d'avoir une meilleure vie. Selon Ager, Annan et Panter-Brick (2013), ceci constitue l'essence d'une perspective culturelle et sociale de la résilience. On peut, disent ces auteurs, réfléchir de manière constructive à la *resilience structurale*, en construisant des structures robustes dans la société, qui fournissent les moyens aux personnes afin qu'elles puissent accéder à la couverture médicale, à l'éducation, à un logement stable, gagner leur vie et réaliser leur potentiel humain²⁴³.

Cette recherche qualitative n'a pas seulement permis l'identification de facteurs qui peuvent être associés à la résilience mais en a donné un aperçu afin de comprendre comment ils agissent : le sport, par exemple, facilite la création des liens avec d'autres jeunes réfugiés et ceux du pays d'accueil, constitue un (premier) projet d'avenir et assure le sentiment de continuité pour un sujet confronté aux événements traumatogènes avant, pendant et après le trajet migratoire. Cette étude exploratoire souligne l'utilité des recherches pour comprendre

²⁴² Ces recherches sont un sujet d'analyse dans l'étude de Sleijpen et *al.*, 2016.

²⁴³ Sleijpen et *al.* (2016) suivent la même pensée dans leur méta-ethnographie sur la résilience chez les jeunes réfugiés.

les phénomènes et, à travers le développement des interventions (Luthar, 2006), améliorer l'aide aux jeunes réfugiés.

9.1 Les limites de la recherche

D'une part, cette recherche exploratoire a attiré l'attention sur les aspects qui méritent d'être au centre des futurs travaux. D'autre part, il faut absolument rester prudent par rapport à l'interprétation et la généralisation des résultats. L'entretien avec 13 jeunes ne peut pas être considéré comme représentatif des jeunes réfugiés qui vivent en Hongrie. Malgré l'hétérogénéité des profils des jeunes, quelques-uns ont accepté la participation à la recherche car ils avaient l'habitude d'être interviewés par la presse. Une autre question importante se pose par rapport aux différences de genre : dans son article, Mawani (2014) souligne que la littérature scientifique reste encore très limitée par rapport à ce sujet-là, et nous avons encore très peu de résultats concernant par exemple le sujet du soutien communautaire chez les femmes réfugiées. Malgré nos efforts pour recruter des jeunes femmes réfugiées, nous n'avons pas réussi à en trouver une qui aurait accepté cette participation²⁴⁴. Nous faisons ici l'hypothèse qu'un équilibre entre hommes et femmes dans la recherche en aurait mitigé les résultats. Nous n'avons donc aucun résultat concernant la manière dont les jeunes femmes réfugiées développent leur résilience dans le contexte hongrois. Nous faisons l'hypothèse qu'une des sous-catégories les plus importantes ayant émergé comme voie essentielle de résilience, le sport, est assez spécifique aux garçons.

En outre, ces entretiens n'ont pas été menés avec l'aide des interprètes. La raison de ce choix a déjà été explicitée dans le chapitre sur la méthodologie. Donc, afin d'éviter la répétition, nous allons juste remarquer que cette décision avait avant tout pour but d'éviter d'estomper les différences entre le contexte d'une recherche, une consultation psychologique et particulièrement un entretien au Bureau de l'immigration. Ceci dit, et malgré la créativité des sujets de recherche, la présence des langues véhiculaires et l'expérience professionnelle du chercheur auprès de personnes d'origine étrangère, les futures recherches devraient mettre l'accent sur la quête d'interprètes indépendants et formés pour pouvoir rentrer dans l'élaboration méticuleuse des détails du matériel que les sujets apportent. Il est également question de savoir si les résultats de recherche ne sont pas spécifiques aux jeunes d'origine afghane, car tous, sauf un sujet, étaient issus de cette origine, même si l'ethnicité pourrait

²⁴⁴ Une jeune fille de 18 ans de Somalie a été contactée à travers son tuteur, mais celui-ci finalement n'a pas répondu à notre demande.

potentiellement jouer sur le vécu de l'exil et la manière dont un jeune pense la résilience. Ceci est le cas chez les Hazaras, dont plusieurs ont parlé de discrimination et parfois des persécutions dont ils étaient victimes en Afghanistan et dans d'autres pays d'accueil²⁴⁵. L'Afghanistan, pays d'origine d'un nombre très important de réfugiés, est un pays avec des conflits politiques continus, des dangers liés à la violence familiale et communautaire et une détresse économique (Eggerman et Panter-Brick, 2010). La plupart des sujets d'entretien d'origine afghane n'ont connu que des difficultés, la violence et la détresse économique depuis leur naissance²⁴⁶.

Un dernier point mais non des moindres, malgré son utilité incontestable, concerne la critique de la théorie ancrée et celle des recherches qualitatives. Ces dernières présentent plusieurs défauts, plus particulièrement concernant leur généralisation (Luthar, 2006). Les critiques de la théorie ancrée soulignent que malgré ses bonnes intentions, une observation entièrement libre de toutes théories ne peut pas être effectuée. L'autre point névralgique de la théorie ancrée est lié au codage et à la construction des catégories²⁴⁷, tout au long de l'analyse du matériel. Ces difficultés ont été remarquées par Glaser (1992) lui-même, qui appelait le chercheur à retrouver les concepts clés au lieu d'effectuer une micro-analyse du matériel (comme le codage par ligne). L'identification des catégories reste néanmoins problématique, et la question se pose de savoir si ces catégories retrouvées sont réalistes ou plutôt des constructions (Gibbs, 2015). Le problème de la catégorisation est peut-être lié au fait que ni le processus du codage, ni la notion de saturation ne sont suffisamment définis (Allan, 2003). Malgré ces difficultés, la *Grounded Theory* a permis une analyse méticuleuse du matériel avec des catégories riches, complexes et intéressantes, et les questions ouvertes ont fait apparaître de nouveaux aspects qui pointent vers de nouvelles recherches potentielles. Glaser (2014) alerte les chercheurs effectuant leur travail sur des populations peu étudiées (« différentes »), et suggère que dans ces cas-là, les concepts qui émergent suite à l'analyse

²⁴⁵ Voir vignette clinique n° 6.

²⁴⁶ Le profil des jeunes Afghans interviewés en Hongrie est semblable à celui de leurs compatriotes qui vivent en France, notamment en ce qui concerne les trajets migratoires traumatiques, les motifs de départs, les projets d'avenir, un malaise dans la vie quotidienne au pays, la relation souvent ambivalente au pays d'accueil et une certaine méfiance dans le cadre des entretiens de recherche (France Terre d'asile, 2011).

²⁴⁷ Critiqué en détails par exemple dans l'article d'Allan : « A critique of using grounded theory as a research method ».

soient pris comme éléments de compréhension, plutôt que d'être utilisés pour les interventions. « Interventions of a stronger nature could go angry », prévient Glaser²⁴⁸.

Enfin, cette thèse dans sa complexité ressemble à une image animée, qui représente des jeunes réfugiés *en mouvement* dans le contexte d'un pays d'accueil qui, lui aussi, est *en mouvement constant*, ainsi que la chercheuse elle-même, menant ce travail à travers pays, langues, cultures, disciplines et autres contextes divers.

9.2 Axes de recherches potentiels à mener

Les résultats de cette recherche ont démontré que nous ne pouvons pas considérer les jeunes réfugiés soit comme « vulnérables », soit comme « résilients », et que les mêmes facteurs peuvent contribuer à la vulnérabilité ou à la résilience en fonction du contexte. La méta-ethnographie des sources de résilience chez le jeune réfugié a relevé des processus dynamiques qui favorisent la résilience, et a soutenu le modèle écologique : une approche basée sur le contexte qui se focalise sur les interactions dynamiques entre des facteurs personnels et variés afin de comprendre risque, stress et facteurs de protection associés à la santé mentale (Bronstein, Montgomery et Ott, 2013). Sleijpen (2016) souligne que malgré le fait que les jeunes réfugiés sont issus de cultures différentes, ils démontrent des similarités concernant leurs sources de résilience. Malgré la diversité des défis auxquels ils sont confrontés, remarque Sleijpen (2016), les besoins de base (se sentir en sécurité, avoir des relations de qualité avec sa famille et ses camarades, avoir la possibilité de s'épanouir) ainsi que les stratégies de *coping* fondamentales (comme par exemple chercher le soutien des autres, trouver de l'espoir et des distractions utiles) ne sont pas uniques mais des phénomènes universels à l'adolescence. Ceci dit, le contexte socioculturel des jeunes était important dans la manière dont il a pu promouvoir les facteurs qui ont contribué à la résilience des jeunes, comme leur spiritualité et leurs traditions culturelles. Cette observation met en lumière le fait que les processus de résilience ont des composantes universelles ainsi que spécifiques, à caractères culturels.

Pour en revenir aux spécificités culturelles de la résilience de ces jeunes en particulier, il fallait faire un petit tour des aires culturelles diverses. En effet, Bell (2011) en décrit plusieurs, qui cultivent la résilience à leur manière. En relation avec les sujets de recherche, il semble que plusieurs systèmes s'y appliquent : la persévérance, exercer la piété envers sa

²⁴⁸ <http://www.groundedtheory.org/>

propre famille, le devoir moral de respecter et de servir les gens âgés, l'expression et la manière de parler avec décence, le tempérament chaste, l'ardeur au travail, éléments qui caractérisent l'Asie (Kaplan et Huyn, 2008). En outre, la participation religieuse et la piété, l'hospitalité, la sincérité, la gratitude, la générosité, la dignité et la fierté, les rôles clairs selon les sexes, sauver la face, des concepts identifiés au sein des systèmes de résilience arabo-américains (Abi-Hashem, 2008), semblent avoir une place importante pour les sujets de recherche. Au final, certaines valeurs dans la culture indienne jouent des rôles importants pour les jeunes interviewés, telles que la modestie, la politesse, la tolérance, la spiritualité, la non-violence (Prashantham, 2008). Parmi ces valeurs définies par les systèmes culturels divers, il y a donc un chevauchement considérable. Un concept utile pour décrire la résilience acceptée à travers toutes les cultures est la notion de « hardiness ». Étant donné que ce concept semble être présent dans toutes les cultures, il pourrait par conséquent être considéré comme un aspect ontologiquement humain (Bell, 2011). C'est peut-être le concept de « hardiness » qui décrit le mieux la manière dont les jeunes réfugiés ont évoqué ce que le concept de résilience signifiait pour eux. Cette notion de « hardiness » comprend les attitudes interdépendantes, composées de la détermination, du challenge et du contrôle. La notion de contrôle est d'une importance primordiale chez les jeunes réfugiés, qui souffrent beaucoup du sentiment d'impuissance (Gustafsson, Fioretos et Norström, 2012). De plus, d'après Maddi et al. (2006, 2011), le concept de « hardiness » présente une relation positive au processus de trouver un sens par l'expérience plutôt que par l'imposition de notions préexistantes sur le sens de la vie.

Une remarque très importante que nous pouvons faire en lien avec cette recherche se retrouve dans la méta-étude de Sleijpen et al. (2016), à savoir, notamment, que la plupart des sources de résilience identifiées, soit cinq sur six (le soutien social, les stratégies d'acculturation, l'éducation, la religion et l'évitement), possédaient également des aspects contre-productifs. L'aspect productif ou contre-productif de chaque source dépendait en effet de ce que la situation en question nécessitait. Cette dualité parle également de la diversité des expériences chez les jeunes réfugiés ainsi que de l'importance d'ajuster les différences, la flexibilité, l'individualité et les changements au cours du temps (Sleijpen et al., 2016). Par exemple, l'école peut être un endroit où certains sont mis à l'épreuve de façon positive (vignettes cliniques n° 1 et 6), tandis que d'autres se sentent découragés face aux adversités accumulées (vignette clinique n° 4). De la même manière, la religion peut également contribuer à la résilience lorsqu'elle crée une figure protectrice de Dieu (citation n° 23), mais elle peut

également augmenter l'angoisse chez l'individu, par exemple à travers l'image d'un Dieu qui châtie (citation n° 22). Les aspects divers du même facteur se cristallisent mieux dans le cadre d'une analyse transversale des études de cas.

Ce travail qualitatif nous a permis d'effectuer des rencontres avec chaque sujet dans sa singularité. Ces entretiens nous ont convaincue de l'importance de pouvoir penser la migration en termes de transnationalisme et pas selon le concept traditionnel, selon lequel la migration signifie une relocalisation permanente d'un pays à l'autre, qui aboutira à une assimilation complète. En effet, Glick, Basch et Szanton (1995) suggèrent que dans le contexte de la globalisation, on peut mieux comprendre la migration en la pensant dans le sens de « migration transnationale », définie comme « le processus par lequel les immigrés établissent et maintiennent les relations sociales simultanées et multiformes qui relient leurs sociétés d'origine et celle d'accueil » (1995, p. 48). La possibilité (ou la nécessité) de vivre dans deux ou même plusieurs pays, langues et cultures change la manière dont les nouveaux migrants se positionnent en relation avec leur pays d'origine et leur pays d'accueil, et la manière dont ils comprennent le « chez eux », la langue, famille et identité (Garrett, 2011). Ce qui différencie le transnationalisme d'autres modèles de migration, c'est le contact transnational régulier et durable. Faute d'information adéquate, il serait difficile d'identifier le degré de transnationalisme chez les sujets de recherche, mais afin de comprendre leurs parcours migratoires souvent non linéaires, il est peut-être plus utile de choisir un concept plus adapté que celui du concept traditionnel de migration. L'article de Gehrig et Monsutti (2003) sur la représentation de l'exil chez les Afghans analyse la situation des Hazaras, une minorité ethnique et religieuse marginale, qui ont réussi à tirer profit de la situation qui leur a été imposée par la guerre en diversifiant leurs lieux de résidences. Résultat de vastes échanges financiers, la dispersion familiale est devenue, selon les chercheurs, une stratégie d'adaptation socio-économique. En effet, plusieurs sujets d'origine Hazara parlaient de leur expérience d'exil en Iran. Outre ce constat, le développement technologique peut également contribuer au transnationalisme, comme les réseaux sociaux, mais ceci reste encore à explorer.

Dans cette recherche, ce « transnationalisme » concernait à la fois les jeunes (dont plusieurs ont vécu en exil en Iran ou au Pakistan et pour qui l'Afghanistan était un pays plus étrange que familial) et la chercheuse, qui faisait souvent des allers-retours entre plusieurs pays, et pour qui le monde de sa profession était plus lié à la France qu'à la Hongrie. Pourtant, le fait d'être européen et d'appartenir à un ensemble symbolique crée une forme différente de

contact transnational régulier et durable en Europe, que ces jeunes peuvent entretenir entre la Hongrie, l'Afghanistan, l'Iran ou encore avec d'autres pays.

Pour conclure sur le concept de la résilience dans le cadre particulier du refuge, on peut dire que ceci ne peut être décrit ni d'une manière statique, ni d'une manière unidimensionnelle, et encore moins d'une manière décontextualisée. La guerre et la violence politique, dont beaucoup de ces jeunes sujets ont été victimes, déstructurent la vie quotidienne au moment où ils ont besoin de structures sociales fiables. Pourtant, ces entretiens montrent que les jeunes se sentent responsables de la résolution de leurs problèmes et de la gestion du stress de manière créative. En accord avec Sleijpen (2016), il est absolument nécessaire de souligner l'importance de ce que ces jeunes disent et de leur donner l'opportunité de développer leur potentiel. Ces jeunes sont aux intersections entre enfant et adulte, réfugié et citoyen du pays d'accueil, puissance et impuissance, culturellement spécifique et universel. Avoir conscience de ces notions binaires pourrait créer une image plus nuancée des jeunes réfugiés (Sleijpen, 2016). Ces jeunes réfugiés ne peuvent pas être catégorisés comme étant soit vulnérables, soit résilients. Si l'on cherche à les catégoriser selon des notions binaires, on risque de simplifier leur situation (Ní Raghallaigh et Gilligan, 2010). Leur choix de stratégie de *coping* est influencé par la disponibilité, la fonction et le contexte. Ils ont tendance à choisir les stratégies qui ont du sens pour eux et qui sont accessibles (Ní Raghallaigh et Gilligan, 2010). Les recherches sur la résilience chez les jeunes réfugiés constituent un terrain relativement nouveau. Comme le souligne Rutter (1985), les recherches longitudinales sont primordiales afin d'identifier les processus par lesquels la résilience se manifeste. Il serait donc important de pouvoir suivre ces jeunes, car, comme l'affirme Luthar (2006), l'adaptation positive malgré l'adversité n'est pas permanente ; il y a plutôt une progression développementale avec des nouvelles vulnérabilités et ressources personnelles selon le changement des circonstances de vie. Dans le cas des jeunes réfugiés afghans, qui ont toujours connu des adversités importantes, serait-il possible que la migration offre ce que Rutter (2014) appelle une « récupération tardive » en leur proposant comme « déclics initiaux » des nouvelles opportunités au pays accueil ? Outre notre responsabilité à pouvoir proposer un pays d'accueil fait d'opportunités, il est aussi nécessaire qu'on puisse apprendre à respecter les cultures différentes de la nôtre, sans les critiquer. Selon Bell, ceci implique « le développement d'une haute tolérance par rapport à ce que nous ne comprenons pas, car il n'est pas familier, et de se familiariser avec la diversité. On doit être pleinement conscient du

fait que notre culture n'est pas qu'une parmi plusieurs et qu'il y a des similitudes entre cultures, pas uniquement des différences » (Bell, 2011, p. 183).

9.3 Vers l'élaboration d'une contre-attitude culturelle collective ?

Cette recherche avait également pour but d'attirer l'attention sur le pays d'accueil où les jeunes réfugiés construisent leur vie. Sans établir des hypothèses concrètes, ce travail avait pour but de décortiquer – ou au moins de s'engager dans cette voie – les représentations collectives, souvent à la frontière entre conscient et inconscient, qui ne contribuent pas seulement à la manière dont on les définit par rapport à nous-mêmes, mais aussi à la manière dont on les accueille. Cette recherche a identifié trois axes majeurs : les représentations imprécises et à sensation des médias, l'identité nationale et la relation aux minorités ethniques cohabitant avec la société majoritaire. Chaque pays a son contexte particulier qui appelle une analyse propre, néanmoins, il est important de remarquer qu'il y a certains aspects qui sont plus ou moins partagés en Europe centrale et dans certains pays de l'Est, qui mériteront d'être décortiqués. Ceci comprend le concept d'identité nationale, le caractère mono-ethnique des sociétés, certaines ethnies minoritaires, comme les populations importantes de Roms, une population de juifs assimilés à la société majoritaire à un degré variable, l'effet prolongé du communisme ainsi que la vague d'émigration des jeunes vers l'Europe de l'Ouest. Par rapport à la Hongrie en particulier, il y a en effet un contexte actuel difficile (la montée de la xénophobie, du racisme envers les Roms et du populisme), ce qui est sans doute enraciné dans un *passé difficile*, qui est à plusieurs points de vue non élaboré. L'exemple le plus représentatif de ce constat a émergé pendant la crise humanitaire de l'été 2015, période où la Hongrie devait faire face à une énorme vague de demandeurs d'asile. Face au manque de réponse du gouvernement, plusieurs bénévoles se sont mobilisés, mais beaucoup restaient passifs. Cette passivité évoquait le comportement « bystander » chez la société majoritaire, pendant la période de la déportation des juifs à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, et provoquait de fortes réactions émotionnelles positives et négatives à l'égard de l'autre-réfugié. Quelle est la conclusion de cet épisode ? Peut-être la nécessité d'examiner attentivement les aspects divers des comportements « bystanders » qui se manifestent aujourd'hui et qui sont les archétypes des « bystanders » de l'Holocauste (Bar-On, 2001). L'examen des « bystanders », souligne Bar-On (2001/2017, p. 145) « n'a pas moins d'importance que celui du rôle des agresseurs ou des sauveteurs, comment et pourquoi

ils ont ou ils n'ont pas agi d'une façon qui aurait pu prévenir ces crimes. Peut-être seulement à ce moment-là (...) serions-nous en mesure de comprendre l'ampleur qu'ils appellent l'Holocauste et ces dangers potentiels pour les crimes et atrocités d'origine humaine ». Faire une analyse sur l'Holocauste en Hongrie et sur le manque évident de son élaboration pourrait faire l'objet d'une thèse entière et donc n'est pas abordable dans le cadre de ce travail, qui n'en a même pas le but. Il était plutôt important de souligner le rôle qu'un tel trauma non élaboré pouvait jouer en relation avec les réfugiés et demandeurs d'asile. Pendant la crise migratoire, dont une période s'est déroulée en Hongrie, cet autre-réfugié est devenu porteur d'une histoire et d'une souffrance qui n'étaient pas les siennes : sa figure est en effet devenue un écran de projection de traumas non élaborés du pays d'accueil.

Vamik D. Volkan (2004), un psychanalyste américain, travaille sur les liens psychologiques entre ce qu'il appelle « un trauma massif du grand groupe » et le développement d'idéologie politique. Il propose une théorie qui pourrait favoriser une pensée concernant cet événement, en nous ramenant au trauma collectif. Selon lui, un groupe traumatisé ne peut élaborer certains aspects du trauma, qui seront ensuite transmis aux enfants des prochaines générations avec le souhait conscient, inconscient et partagé que celles-ci les résoudre. En raison de ces transmissions, la représentation mentale d'un événement historique traumatique évolue vers ce que cet auteur appelle un « trauma choisi », qui façonne l'identité nationale. Un « trauma choisi » constitue en effet un frein au développement et déforme la réalité. De plus, il contribue à la formation d'un sentiment exagéré d'être dans ses droits (*entitlement ideology*), une arrogance qui, dans des situations historiques qui menacent l'identité nationale, peut être manipulée par les leaders politiques. Lorsqu'un « trauma choisi » est réactivé à l'intérieur d'une société, et que l'*entitlement ideology* s'enflamme à cause de la propagande politique, il peut générer des attaques massives et violentes envers le groupe ennemi du moment. D'après Judit Mészáros, psychanalyste hongroise, coéditeuse de l'ouvrage *L'Holocauste et ma famille* (Fenyves, 2015) la Hongrie n'a jamais fait le deuil de ces pertes, car pour cela, il faudrait retrouver une capacité de réflexion et remarquer qu'elle n'était pas seulement la victime, mais aussi l'agresseur²⁴⁹ de ce qui la fait souffrir encore aujourd'hui. « Le changement commence là où la société devient capable de dialoguer, et l'individu peut écouter et entendre ce que les autres lui disent. Il devient capable de changer de point de vue et de ressentir la douleur des autres. À ce moment-là, il n'y aura plus de compétitions pour qui pleure le plus ou qui

²⁴⁹ L'auteur fait référence aux deux guerres mondiales, plus précisément au trauma infligé par le traité de Trianon, entraînant une perte des territoires du pays et le trauma de l'Holocauste.

éprouve la perte, la souffrance ou la tristesse la plus importante. On n'aurait plus besoin des opinions infantiles, divisant le monde en bon et mauvais, car ceci serait un obstacle au développement » (2015, p. 40). Malgré une large quantité de travaux scientifiques et littéraires sur l'Holocauste en Hongrie, est-il possible que cela devienne la répétition de cette période traumatique engendrée par l'autre, qui aidera au final ce pays d'accueil à se confronter à son histoire ?

Bien que les Roms aient également souffert de l'indifférence voire de l'agression de la société majoritaire pendant la Deuxième Guerre mondiale (Szita, 2004 ; Hancock, 2013), la crise migratoire ne semble pas avoir réveillé les parallèles entre l'autre-réfugié et l'autre-rom comme victimes de l'indifférence et victimes de la Shoah. Les parallèles entre Roms et réfugiés sont apparus plutôt sur une base disons « chronique ». Cette thèse souligne ce que certains rapports et auteurs suggèrent (Bodrogi, 2012 ; HHC, 2011) : les représentations voire les préjugés à l'égard des Roms sont mêlés aux représentations des réfugiés, dont l'exemple le plus parlant est le fait que l'extrême droite faisait référence aux réfugiés comme « Gitans du désert ». La partie qui vise l'analyse des représentations démontre en effet plusieurs similarités entre la figure du réfugié et le Rom : leur image clivée, leur manque de motivation supposé pour s'intégrer dans la société hongroise, la peur d'être envahi par leurs « hordes » et leur prédisposition à devenir criminels. De manière complètement imprévue, les entretiens semi-directifs ont révélé que ce n'est pas seulement la société du pays d'accueil, mais aussi les jeunes réfugiés qui ont des représentations – et des préjugés – à l'égard des Roms et qui témoignent d'une relation ambivalente à leur égard, caractérisée parfois par un lien d'empathie (vignette clinique n° 3) et également de rejet (citation n° 12). Après la consultation de quelques ressources existantes, nous avons encore très peu d'informations sur ces groupes nomades du Moyen-Orient et d'Asie du Sud (Rao, 1995 ; Williams, 2000, 2001). Et ce que nous en savons a tendance à refléter la représentation des sociétés majoritaires des pays étudiés. Ceci fait écho au constat que le chercheur hongrois Dupcsik (2009) annonçait dans son ouvrage sur l'histoire des Roms en Hongrie : les recherches et les travaux sur les Roms parlent plus des Hongrois que des Roms. Peut-être que cela est le cas par rapport aux Gat, aux Doms et autres groupes nomades dont les origines restent encore discutées.

Bien que l'apparition de la catégorie évoquant la distinction que ces jeunes font entre Roms et Hongrois soit un résultat surprenant, il est préférable de rester prudent par rapport aux interprétations. Cette recherche n'ayant que 13 sujets, il serait plus adéquat d'ouvrir une

nouvelle piste d'analyse avec ces questions : quels sont les processus qui créent un lien d'empathie ? Quels sont les aspects provoquant le rejet ? Est-ce que les représentations formées au pays à l'égard des Roms changent en arrivant en Europe ? Comment les camarades roms de ces jeunes voient-ils la figure du réfugié et sa place dans la société hongroise ? Comment le contexte de l'école (fortement valorisé par ces jeunes réfugiés et parfois désinvesti par les jeunes Roms)²⁵⁰ joue sur ces représentations, ressentis, réactions ? Qu'est-ce qui motive certains jeunes Roms qui nient leurs origines et s'en fabriquent d'autres ? Est-ce que l'appartenance ethnique joue sur les représentations et la relation que ces jeunes réfugiés peuvent avoir à l'égard des Roms, sachant que les jeunes Hazaras interviewés n'ont pas du tout évoqué les différences dont d'autres jeunes parlent ? Est-il possible que ce soient plutôt ceux qui, en raison des apparences physiques, peuvent être confondus avec les Roms, qui ont le plus besoin de différencier Rom et Hongrois ? Comment cette ressemblance avec les Roms joue sur la construction identitaire de ces jeunes réfugiés ? Ces questions montrent la nécessité des recherches ciblant les interactions et les processus de manière longitudinale.

Les résultats de l'analyse qualitative, qui correspondent aux recherches internationales sur les réfugiés, mettent en avant l'importance de détourner l'attention des réfugiés et de se tourner vers l'espace social où la résilience se tisse. Les deux vastes catégories qui ont émergé de l'analyse, notamment « Les relations sociales » ainsi que « Tout est difficile quand tu es réfugié », soulignent également cette nécessité de décentrage de l'individu vers l'espace social, et de la culture de l'individu vers notre propre culture et nos politiques d'accueil. Car, comme le souligne Malkki (1992), malgré le fait que le domaine contemporain de « Refugee Studies » soit assez différent de la littérature de l'après-guerre, il continue à représenter le réfugié en tant que problème : « Ce ne sont pas de gens ordinaires, mais ils représentent une anomalie nécessitant des correctifs spécialisés et des interventions thérapeutiques. C'est frappant que la littérature abondante qui réclament les réfugiés comme leurs objet de recherche localise « le problème » pas dans des discours ou processus politiques qui produisent les déplacements territoriaux massifs de personnes, mais plutôt dans le corps, esprit (et même l'âme) des personnes catégorisées comme réfugiés. » (Malkki, 1992/2017, p.

²⁵⁰ L'ambivalence chez les jeunes Roms envers l'école est liée à plusieurs facteurs, dont leur position marginalisée au sein de la classe, la différence au niveau des représentations concernant l'enfance chez les Roms et dans les sociétés majoritaires, ainsi que l'humiliation dont leurs parents ont souffert à l'école pendant leur enfance (Forray, 1998). Le sujet de l'école comme lieu de socialisation et d'intégration pour les jeunes réfugiés et pour les jeunes Roms mériterait une thèse en soi.

33). À ce point de vue, Malkki rajoute une clarification : l'important n'est pas de nier que le déplacement peut se révéler une expérience bouleversante, mais de souligner que nos hypothèses sous-jacentes concernant l'attachement à un lieu spécifique nous conduiront à définir le déplacement non pas en tant que fait lié au contexte sociopolitique, mais plutôt en tant que condition interne et pathologique des personnes déplacées.

Dans son article, Malkki (1992) argue que le monde des nations a tendance à être perçu comme un partitionnement spatial distinct de territoires. Le discours sur la relation entre les peuples et un espace a tendance à être naturalisé. Cette naturalisation est souvent représentée à travers les métaphores végétales. Le concept de la culture a plusieurs points de connexion avec celui de la nation, de même que la nation est pensée comme enracinée dans des lieux concrets. Ces concepts botaniques reflètent un sédentarisme métaphysique dans plusieurs contextes, comme celui du contexte académique. Malkki (1992) souligne que la perte du lien corporel à la patrie chez les réfugiés est associée à la perte de moralité. Sans leurs racines, les réfugiés ne peuvent pas être considérés comme des honnêtes citoyens.

Cette hypothèse sous-jacente sur la normalité peut-elle expliquer le fait que les Roms, souvent représentés comme peuple nomade sans territoire propre, ne soient pas considérés comme un peuple constitutif de la nationalité hongroise ? La figure du Rom et la figure du réfugié se retrouvent encore amalgamées, puisque tous deux sont représentés comme des « peuples sans pays », donc des « peuples sans norme et sans morale ». Pour terminer cette pensée sur les parallèles entre les Roms et les réfugiés, nous voudrions revenir sur l'expression « Gitan du désert ». Cette expression fait référence aux « hordes musulmanes » et semble faire fusionner la romaphobie avec l'islamophobie. On peut se demander si cette expression n'est pas la manifestation d'un nouveau type de phobie à l'égard des réfugiés, en associant les représentations (conscientes et inconscientes) envers les Roms, projetées sur cet autre-réfugié *sans pays* (donc suivant l'argument de Malkki [1992], sans *racine et sans morale*), dont le seul trait qui les différencie des Roms est la religion.

Malgré le fait que cette recherche n'avait pas la capacité de les inclure, par souci d'exhaustivité, il faut mentionner en quelques mots les réfugiés d'origine hongroise. Le flux d'émigration des exilés politiques hongrois suite à la révolution de 1956 a frappé l'Europe aussi durement que la crise humanitaire choque certains pays aujourd'hui. En effet, la Hongrie a été le premier pays à bénéficier de la convention de Genève. Il est d'autant plus important de parler de ces exilés et de cette période de l'histoire, car si la situation des demandeurs d'asile et réfugiés trouve un écho chez les Hongrois, c'est aussi en lien avec cet

événement douloureux de l'histoire de la nation, pendant longtemps couvert de silence (en Hongrie) et jusqu'à aujourd'hui non élaboré. Il fait tellement travailler la psyché collective que certaines organisations, dont le *Hungarian Helsinki Committee*, y font appel pour montrer aux Hongrois qu'on partage beaucoup plus avec ceux qui fuient leur pays qu'on ne le pense. Cette ONG a en effet publié des affiches représentant les Hongrois connus qui, pour des raisons diverses, devaient fuir le pays. Les événements de 1956 restent non élaborés pour plusieurs raisons, dont le régime communiste occupe une place importante : longtemps considéré comme contre-révolution et les révolutionnaires comme criminels, cela a évolué avec le changement de régime, qui d'un jour à l'autre a transformé les criminels en héros. 1956 apparaît dans les discours politiques comme une révolution héroïque, tragique, représentée dans les pays extérieurs comme l'incarnation du courage ; un petit pays qui a osé s'opposer à la grande Union soviétique. Les révolutionnaires de 1956 étaient des anciens enfants de la guerre, avec une enfance gâchée par la guerre, mais en même temps proposant un marché du travail disponible pour certains²⁵¹. Le mécontentement envers le régime ainsi que les événements dans d'autres pays de l'Est ont déclenché la révolution en Hongrie. Le symbole de 1956 reste encore fortement politisé en Hongrie, et la relation entre exilé politique et société hongroise reste tendue et est dominée par des fausses idées : ceux qui sont restés après la révolution sont souvent considérés comme communistes, tandis que ceux qui sont partis sont souvent vus comme des personnes ayant choisi la solution la plus facile, n'ayant pas souffert du système communiste et ayant bénéficié d'une vie facile (Kovacs, 2016). Le projet américain intitulé « Memory Project »²⁵² avait pour but de faire témoigner les réfugiés de 1956 dans divers coins du monde. Les projets tels que le *Memory Project – Hungarian American Visual History Archive* ont pour but de complexifier les représentations toujours rigides et réductrices.

Il serait intéressant de comparer les vécus de ces réfugiés hongrois (dont beaucoup étaient mineurs ou jeunes adultes et plusieurs isolés au moment du départ) à ceux des jeunes réfugiés d'aujourd'hui. Comparer leurs trajets, les images qu'ils avaient de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique, leurs sentiments par rapport à leur patrie et d'autres aspects pourrait encore complexifier le vécu de l'exil, en soulignant les similarités mais aussi les différences, car malgré la représentation de certains médias qui estompent la différence entre le vécu des

²⁵¹ La classe sociale de l'élite a été stigmatisée et exclue de l'éducation supérieure.

²⁵² <http://memoryproject.online>.

réfugiés de l'époque et ceux d'aujourd'hui, il y a toujours un contexte national, international et individuel au refuge, ainsi que cette thèse vient de le montrer.

9.4 Défis et croissances personnelles

Suivant les avis des spécialistes de la *Grounded Theory*²⁵³, ce travail, avançant étape par étape, ne reflète pas seulement une méthodologie mais un processus psychique propre au chercheur. D'abord, les études de terrain ont permis une compréhension des particularités associées à la demande d'asile et au refuge, la construction d'un réseau professionnel travaillant auprès des jeunes réfugiés et la reprise de contact avec le pays d'origine, avec qui, malgré des allers-retours réguliers, j'avais une relation assez ambivalente. Ces voyages d'étude de terrain, le contact avec celui-ci ainsi que mes lectures ont cristallisé mes questions et mon positionnement par rapport au travail de recherche, à la Hongrie vue de l'intérieur et de l'extérieur. Mon travail de psychologue clinicienne auprès des populations migrantes ainsi que mes propres vécus de migrations m'ont sensibilisée à une telle recherche, et je me sentais en capacité de créer les liens d'empathie avec les jeunes. Chaque entretien m'a obligée à définir mon positionnement par rapport au jeune : avoir de l'empathie sans mélanger mon propre vécu au sien. Trouver une place dans le cadre de cet entretien n'allait donc pas toujours de soi : construire les liens nécessitait l'élaboration continue de mon propre vécu de la migration. Par rapport à ceci, je dois beaucoup à mes compatriotes hongrois, aux anciens exilés de 1945, dont beaucoup ont partagé avec moi leur vécu d'exil en France, puis à mes amis hongrois expatriés et migrants, issus de la même génération que moi, portant en eux tout ce que les parents et la société nous ont transmis du communisme. Comme la recherche d'Ungar²⁵⁴ l'a démontré, trouver sa place au pays d'accueil tout en gardant les liens avec sa propre culture contribue à la résilience. Ma résilience de chercheuse émigrée se tissait en large partie en étant en relation avec mes compatriotes, issus de générations diverses.

Ce travail s'est effectué dans un contexte particulier : l'intensification de la crise migratoire, la montée de la xénophobie en Hongrie et la menace des attaques terroristes partout en Europe, dont en France. Ces contextes où les sujets de recherche et moi-même, le chercheur,

²⁵³ www.groundedtheory.org.

²⁵⁴ Analysé dans le sous-chapitre « Analyse du contre-transfert culturel individuel et les pré-contre-attitudes collectives culturelles ».

se sont retrouvés, nécessitaient de ma part un travail continu sur mon contre-transfert culturel, qui s'est révélé assez complexe et a évolué pendant ce travail de trois ans. Je suis arrivée à me représenter la Hongrie dans sa complexité, enracinée dans son histoire ancienne, dont certains éléments douloureux émergent et deviennent siège des réactions extrêmes à l'égard de l'autre-réfugié. Pour inclure ceci dans la thèse, il me fallait être présente et témoin, puis prendre une distance permettant aux émotions (parfois) fortes de se calmer, et ensuite consulter la littérature servant de base théorique rassurante pour l'analyse. Pourtant, et bien évidemment, l'éloignement physique n'a pas toujours porté ses fruits, et j'ai dû faire face aux représentations négatives de mon identité hongroise, et à une sorte d'inquiétante étrangeté par rapport à la Hongrie. Un moyen très important, donnant du sens à mon vécu parfois difficile, était la littérature scientifique sur le traumatisme vicariant, le traumatisme secondaire, la résilience vicariante et le « vicarious posttraumatic growth ». Ceci m'a permis, en utilisant des mots d'un clinicien travaillant auprès de clients traumatisés, de « redéfinir les larmes comme une expression saine et naturelle du deuil qu'on doit forcément ressentir comme résultat pour témoigner de la douleur des autres, ce qui nous a permis une compréhension plus profonde et plus personnelle de ce processus » (Saakvitne et Pearlman, 1996, p. 71).

En tant que chercheur, je suis arrivée à comprendre que la résilience ne se produit pas dans un espace vide ou stérile, mais en co-construction dynamique avec le pays d'accueil, qui répond à l'altérité selon son histoire et son contexte spécial. En tant que chercheur, je pense qu'on ne met pas suffisamment l'accent sur l'analyse du pays hôte, qui accueille l'autre, où on se contente d'établir et ensuite d'intérioriser une hiérarchie entre des pays différents. Faute d'une telle analyse, on en arrive à des notions réduites telles que « pays de transit », ce qui fournit un prétexte pour ne pas avancer vers une politique migratoire adaptée aux spécificités du pays, et pour s'épargner la douleur qu'on peut ressentir à la rencontre des histoires d'injustice. Les sujets de recherche m'ont fait connaître leur Hongrie, ou plutôt leur « Magyarisztán », qui était pour moi jusque-là inconnu : un pays d'accueil, un pays plein de défis, mais aussi un pays d'opportunités. Je les remercie tous de m'avoir fait découvrir leur version de la Hongrie et de m'avoir poussée à repenser mes représentations et mes liens avec ce pays. Ils m'ont fait comprendre que c'est le sujet lui-même qui identifie les pays comme « pays de transit », « pays de destination », et ceux-ci peuvent éventuellement changer et sont loin d'être des notions figées.

Afin de mieux saisir le phénomène de l'exil, l'analyse de nous-mêmes en tant que groupe, pays et culture d'accueil, dans notre propre contexte complexe et spécifique, doit

accompagner les recherches sur les demandeurs d'asile et les réfugiés. Dans un contexte de migration ou d'exil, le réfugié ou l'immigré n'est pas la figure de l'altérité, ou n'est pas la seule figure de l'altérité, et le pays d'accueil est loin d'être un simple décor de théâtre. Il s'agit plutôt de deux altérités (au moins) qui se rencontrent et font un travail de co-construction dans une dynamique particulière.

À la fin de ce travail intense, captivant, mais aussi épuisant, j'ai retrouvé une sorte de réconciliation par rapport à ma relation à la Hongrie, à la France et à la migration. Il se peut que sur un niveau inconscient, ce désir agissait comme moteur puissant à la recherche. La lecture complexe que propose Derivois (2009) sur la réalité interculturelle m'a proposé un cadre théorique pour me penser dans toutes les dimensions auxquelles cette thèse m'a confrontée : psychologue (chercheuse et clinicienne) formée en Hongrie et en France, immigrée en France, adolescente expatriée en Angleterre, parfois hongroise, parfois française pour mes sujets de recherche, hongroise issue d'un pays postcommuniste, citoyenne européenne dans une Europe menacée par le terrorisme, migrante transnationale, porteuse de l'histoire collective, et avant tout, être humain qui cherche à comprendre.

Bibliographie

1. Abi-Hashem, N. (2008). Arab Americans: Understanding their challenges, needs, and struggles. In Marsella, A. J., Johnson, J. L., Watson, P., & Gryczynski, J. (Eds.). (2007) *Ethnocultural perspectives on disaster and trauma* (pp. 115-173). New York: Springer. 10.1007/978-0-387-73285-5_5
2. Ager, A., Annan, J., & Panter-Brick, C. (2013). Resilience. From conceptualization to effective intervention. Policy Brief for Humanitarian and Development Agencies. Téléchargé : http://jackson.yale.edu/sites/default/files/documents/Resilience_Policy_Brief_AgerAnnanPanter-Brick_Final.pdf
3. Akhtar, S. (1995). A third individuation: Immigration, identity, and the psychoanalytic process. *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 43(4), 1051-1084. 10.1177/000306519504300406
4. Albert, A. (19.10.2016). Megfagynak a körmendi sáttortáborban a menekültek. Index. Téléchargé: <http://index.hu>
5. Allan, G. (2003). A critique of using grounded theory as a research method. *Electronic journal of business research methods*, 2(1), 1-10.
6. Ainamani, H. E., Elbert, T., Olema, D. K., & Hecker, T. (2017). PTSD symptom severity relates to cognitive and psycho-social dysfunctioning—a study with Congolese refugees in Uganda. *European Journal of Psychotraumatology*, 8(1), 1283086.
7. Ainsworth, M. D. S., & Bell, S. M. (1970). Attachment, exploration, and separation: Illustrated by the behavior of one-year-olds in a strange situation. *Child development*, 49-67. 10.2307/1127388
8. Ainsworth, M. D. (1964). Patterns of attachment behavior shown by the infant in interaction with his mother. *Merrill-Palmer Quarterly of Behavior and Development*, 10(1), 51-58.

9. Almedom, A. M., & Glandon, D. (2007). Resilience is not the absence of PTSD any more than health is the absence of disease. *Journal of Loss and Trauma*, 12(2), 127-143. 10.1080/15325020600945962
10. Almedom, A. M., & Summerfield, D. (2004). Mental well-being in settings of 'complex emergency': An overview. *Journal of biosocial science*, 36(04), 381-388. 10.1017/S0021932004006832
11. American Psychiatric Association (1994). *Diagnostic and statistical manual of mental disorders: DSM-IV*, Washington, DC: American Psychiatric Association, ISBN 0-89042-061-0)
12. American Psychiatric Association. (1987). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Health Disorders (DSM-III-R)*. Washington DC: American Psychiatric Association.
13. Amnesty International (2015). Europe's borderlands. Violations against refugees in Macedonia, Serbia and Hungary, UK:Amnesty International Ltd.
14. Amstelle, J. L. (1985). Ethnies et espaces: pour une anthropologie topologique. In : Amselle, J. L. et M'Bokolo, E.(Eds.), *Au coeur de l'ethnie* (p.11-48) Paris : La Découverte.
15. Anadón, M. (2006). La recherche dite «qualitative»: de la dynamique de son évolution aux acquis indéniables et aux questionnements présents. *Recherches qualitatives*, 26(1), 5-31.
16. Anaut, M. (2015). *Psychologie de la résilience-3e édition*. Paris :Armand Colin.
17. Anaut, M., & Cyrulnik, B. (2014). *Résilience. De la recherche à la pratique*. Paris :Odile Jacob.

18. Anaut, M. (2012). La résilience familiale. In Anaut, M. (2012). *Les thérapies familiales: approches systémiques et psychanalytiques*.(p 151-160). Paris : Armand Colin.
19. Anaut M. (2003). *La résilience. Surmonter les traumatismes*, Paris : Nathan Université.
20. Ano, G. G., & Vasconcelles, E. B. (2005). Religious coping and psychological adjustment to stress: A meta-analysis. *Journal of clinical psychology*, 61(4), 461-480. 10.1002/jclp.20049
21. Anthony, E. & Koupernik, C. (1980). *L'enfant à haut risque psychiatrique*. Paris :PUF.
22. Apostolova, R. (2015). Economic vs. Political: Violent Abstractions in Europe's Refugee Crisis. Consulté le 5.02.2016, téléchargé : <http://www.focaaiblog.com/2015/12/10/raia-apostolova-economic-vs-political-violent-abstractions-in-europes-refugee-crisis/>
23. Arendt, H., & Leiris, M. (1982). *L'impérialisme*. Paris : Fayard. (Première publication en 1951).
24. Argenti-Pillen, A. (2000). The discourse on trauma in non-western cultural contexts. In Shalev, Arieh Y., Yehuda, Rachel, and McFarlane, Alexander C., Eds. *International Handbook of Human Response to Trauma*. (p. 87-102). New York: Kluwer Academic/Plenum Publishers.
25. Arnold, D., Calhoun, L. G., Tedeschi, R., & Cann, A. (2005). Vicarious posttraumatic growth in psychotherapy. *Journal of Humanistic Psychology*, 45(2), 239-263. 10.1177/0022167805274729
26. Assayag, J. (2002). Ethnie, nation, État, empire. *L'Homme*, (2), 291-308.

27. Auger, N., & Raynault, M. F. (2006). Summarizing health inequalities in a balanced scorecard: Methodological considerations. *Canadian Journal of Public Health/Revue Canadienne de Sante'e Publique*, 350-352.
28. Bailly, L. (2006). Résilience et psychanalyse. In Cyrulnik, B. & Philippe D. *Psychanalyse et résilience*. (pp.223-234) Paris : Odile Jacob, 2006.
29. Babusik, F. (2007). Magyarországi cigányság–strukturális csapda és kirekesztés. (*The Romany in Hungary—a Structural Trap and Exclusion*), *Esély* 18/1
30. Baddeley, A. D., & Hitch, G. (1974). Working memory. *Psychology of learning and motivation*, 8, 47-89.
31. Balestriere, L. (2008). *Freud et la question des origines*. Paris : De Boeck Supérieur.
32. Bandura, A. (2001). Social cognitive theory: An agentic perspective. *Annual review of psychology*, 52(1), 1-26. 10.1111/1467-839X.00024
33. Bandura, A. (2000). Exercise of human agency through collective efficacy. *Current directions in psychological science*, 9(3), 75-78. 10.1111/1467-8721.00064
34. Barany, Z. (2000). Politics and the Roma in state-socialist Eastern Europe. *Communist and Post-Communist Studies*, 33(4), 421-437. 10.1016/S0967-067X(00)00014-3
35. Barberger, N. (2003). Le ruban indiscret. *L'Inactuel*, (9), 73-86.
36. Barfield, T. (2010). *Afghanistan: A cultural and political history*. New Jersey: Princeton University Press.

37. Bar-On, D. (2001). The bystander in relation to the victim and the perpetrator: Today and during the holocaust. *Social Justice Research, 14*(2), 125-148. 10.1023/A:1012836918635
38. Barrett, P. M., Sonderegger, R., & Sonderegger, N. L. (2002). Assessment of child and adolescent migrants to Australia: A crosscultural comparison. *Behaviour Change, 19*(04), 220-235. 10.1375/behc.19.4.220
39. Barrois, C. (1994). Le traumatisme. In : Widlöcher, D. *Traité de psychopathologie*. (p.729-752) Paris: PUF.
40. Barrois, C. (1988). *Les névroses traumatiques*. Paris :Dunod.
41. Bátor, A. (19.05.2015). A legjobb baratom is migráns. Népszava. Téléchargé: <http://nepszava.hu/>
42. Bátor A. (18.01.2015). Különbséget kell tenni megélhetési bevándorló es politikai menekült között. Magyar Hirlap. Téléchargé. <http://magyarhirlap.hu/>
43. Baubet, T. (2012). L'effroi, un regard transculturel. In Mouchenik Y., Baubet T., Moro MR. *Manuel des psychotraumatismes. Critiques et recherches contemporaines*.(p.253-270) Grenoble: La pensée sauvage.
44. Baubet, T. (2008). *Effroi et métamorphose. Psychothérapie transculturelle des névroses traumatiques en situation d'impasse thérapeutique*. Thèse de doctorat. Université Paris 13. Villetaneuse
45. Baubet, T. (2003). Enfants et adolescents en situation d'exclusion. In Lachal, C., & Ouss-Ryngaert, L. (2003). *Comprendre et soigner le trauma en situation humanitaire: Définitions, méthodes, actions*. (p. 203-219). Paris : Dunod.

46. Behrendt, A., & Moritz, S. (2005). Posttraumatic stress disorder and memory problems after female genital mutilation. *American Journal of Psychiatry*, 162(5), 1000-1002. 10.1176/appi.ajp.162.5.1000
47. Belügyminisztérium, (2016). Egyes migrációs tárgyú és velük összefüggésben egyes további törvények módosításáról. Tervezet. Téléchargé: <http://www.kormany.hu/download/6/54> Proposition de règlement du gouvernement 2016
48. Belügyminisztérium, (2013). A menekültügyi őrizet végrehajtásának szabályairól és a menekültügyi óvadékról. (2013/29, VI. 28), téléchargé : http://net.jogtar.hu/jr/gen/hjegy_doc.cgi?dbnum=1&docid=A1300029.BM
49. Beiser, M. (2005). The health of immigrants and refugees in Canada. *Canadian Journal of Public Health/Revue Canadienne de Santé Publique*, S30-S44.
50. Bell, C. C. (2011). Trauma, culture, and resiliency. In: Southwick, S. M., Litz, B. T., Charney, D., & Friedman, M. J. (Eds.). *Resilience and mental health: Challenges across the lifespan*.(pp. 176-187) Cambridge University Press.
51. Benbassa, E., Attias, J. C., Laithier, S., & Vilmain, V. (2010). *Dictionnaire des racismes, de l'exclusion et des discriminations*. Larousse.
52. Bernard, H. R., & Bernard, H. R. (2000). *Social research methods: Qualitative and quantitative approaches*. New York: Sage.
53. Bernát, A. (30.03.2016). A szolidaritás új formái: új és régi segítők a magyarországi menekültválság idején 2015-ben. Présentation lors de la conférence nationale annuelle de la European Migration Network, Budapest Tarki, 2016_nal ezt hivatkozni!!!

54. Bernáth, G. & Messing, V. (2015). A menekültekkel kapcsolatos kormányzati kampány és a tőle független megszólalás terepei. *Médiakutató*, 16(2015)/4., 2015, 7–17. o.
55. Bernáth, G., & Messing, V. (2011). Szélre tolva. Kutatási zárójelentés a roma közösségek többségi médiaképeről. Consulté le 20.10.2016, Téléchargé : https://www.academia.edu/9975722/Pushed_to_the_Edge_Research_Report_on_the_Representation_of_Roma_Communities_in_the_Hungarian_Mainstream_Media_2011
56. Betancourt, T. S., & Khan, K. T. (2008). The mental health of children affected by armed conflict: protective processes and pathways to resilience. *International Review of Psychiatry*, 20(3), 317-328. 10.1080/09540260802090363
57. Betancourt, T. S. (2005). Stressors, supports and the social ecology of displacement: Psychosocial dimensions of an emergency education program for Chechen adolescents displaced in Ingushetia, Russia. *Culture, medicine and psychiatry*, 29(3), 309-340. 10.1007/s11013-005-9170-9
58. Bevándorlasi és Allampolgársági Hivatal (BAH) (2016) : *Támogatások menekültek és oltalmazottak számára.* Consulté le 04.01.2017, Téléchargé : http://www.bmbah.hu/index.php?option=com_k2&view=item&layout=item&id=423&Itemid=470&lang=hu
59. Bevándorlasi és Menekültügyi Hivatal (BMBAH) (2016). Integrációs szerződés. Consulté : 07.10.2016, téléchargé : http://www.bmbah.hu/jomla/index.php?option=com_k2&view=item&id=461:integracios-szerzodes&Itemid=1216&tmpl=component&print=1&lang=hu#
60. Bibó, I. (1994). *A kelet-európai kisállamok nyomorúsága.* Cluj-Napoca: Kriterion
61. Biederman, J., Petty, C. R., Spencer, T. J., Woodworth, K. Y., Bhide, P., Zhu, J., & Faraone, S. V. (2013). Examining the nature of the comorbidity between pediatric

- attention deficit/hyperactivity disorder and post-traumatic stress disorder. *Acta Psychiatrica Scandinavica*, 128(1), 78-87. 10.1111/acps.12011
62. Bigazzi, S. (2012). Self-image–Gypsy-image. The social representation of Gypsies in the Hungarian and in the Italian context. *Magyar Pszichológiai Szemle*, 67(4), 631-652. <http://dx.doi.org/10.1556/MPSzle.67.2012.4.1>
63. Bihari, T. (1991). Cigány bánat, magyar bánat. *Interjú Csalog Zsolttal, Világ*, 17, 25-27.
64. Bodrogi B. (2012). Cigányozás a médiában, Jelentés. Consulté le 04.08.2016. Téléchargé: http://civilmedia.net/cm/CM_TANULMANY.pdf
65. Bogic, M., Njoku, A., & Priebe, S. (2015). Long-term mental health of war-refugees: a systematic literature review. *BMC international health and human rights*, 15(1), 29. 10.1186/s12914-015-0064-9
66. Bokanowski, T. « Le concept de traumatisme en psychanalyse », *Sillages critiques* [En ligne], 19 | 2015, mis en ligne le 15 juillet 2015, consulté le 03 avril 2017. URL : <http://sillagescritiques.revues.org/4153>
67. Boothby, N., Crawford, J., & Halperin, J. (2006). Mozambique child soldier life outcome study: Lessons learned in rehabilitation and reintegration efforts. *Global public health*, 1(1), 87-107. <http://dx.doi.org/10.1080/17441690500324347>
68. Boutinaud, J. (2013). Dans le sillage de l'exil: quelques aspects de la problématique psychique des adolescents étrangers isolés. *Adolescence*, 31(3), 651-660. 10.3917/ado.085.0651
69. Boyet R., Garot, M., Achard, L., Poinas, K., & Massoubre, C. (2008). Enfance, migration et précarité: le lien à l'épreuve de l'exil. In : Furtos J. *Les cliniques de la*

précarité. Congrès de psychiatrie et de neurologie de langue française. (p. 161-174). Paris : Masson.

70. Barcken, P. J. (2001). Post-modernity and post-traumatic stress disorder. *Social Science & Medicine*, 53(6), 733-743. [http://doi.org/10.1016/S0277-9536\(00\)00385-3](http://doi.org/10.1016/S0277-9536(00)00385-3)
71. Bracken, P. J., Giller, J. E., & Summerfield, D. (1995). Psychological responses to war and atrocity: the limitations of current concepts. *Social science & medicine*, 40(8), 1073-1082. [https://doi.org/10.1016/0277-9536\(94\)00181-R](https://doi.org/10.1016/0277-9536(94)00181-R)
72. Bræin, M. K., & Christie, H. J. (2011). Therapy with Unaccompanied Refugees and Asylum-Seeking Minors. In: Mannes, H. L., Nordanger, D., Braarud, H. C., Mäirean, C., Turliuc, M. N., Lundén, K., ... & Nordanger, D. *Evolving trends in the field of trauma; Developmental and neurobiological contributions to the understanding of complex trauma*, 5. 102.
73. Brandes, D., Ben-Schachar, G., Gilboa, A., Bonne, O., Freedman, S., & Shalev, A. Y. (2002). PTSD symptoms and cognitive performance in recent trauma survivors. *Psychiatry research*, 110(3), 231-238. [http://doi.org/10.1016/S0165-1781\(02\)00125-7](http://doi.org/10.1016/S0165-1781(02)00125-7)
74. Breslau, J. (2004). Introduction: Cultures of trauma: Anthropological views of posttraumatic stress disorder in international health. *Culture, Medicine and Psychiatry*, 28(2), 113-126. 10.1023/B:MEDI.0000034421.07612.c8
75. Bronstein, I., Montgomery, P., & Ott, E. (2013). Emotional and behavioural problems amongst Afghan unaccompanied asylum-seeking children: results from a large-scale cross-sectional study. *European child & adolescent psychiatry*, 22(5), 285-294.
76. Bronstein, I., Montgomery, P., & Dobrowolski, S. (2012). PTSD in asylum-seeking male adolescents from Afghanistan. *Journal of traumatic stress*, 25(5), 551-557. 10.1002/jts.21740

77. Brotherhood of St Laurence. (2012). Tackling racism at the broader community level. Consulté le 4.04.2017, Téléchargé: <http://www.bsl.org.au/media/scripts/setup-analytics.aspx?did=10385>
78. Brokaw, B. F. and Edwards, K. J. (1994). The relationship of God image to level of object relations development. *Journal of Psychology and Theology*, 22: 352–371.
79. Butler, J. (2005). Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion. *Paris, La Découverte*.
80. Calhoun, L. G., & Tedeschi, R. G. (2014). *Handbook of posttraumatic growth: Research and practice*. New York:Routledge.
81. Carlson, B. E., Cacciatore, J., & Klimek, B. (2012). A risk and resilience perspective on unaccompanied refugee minors. *Social work*, 57(3): 259-269. 10.1093/sw/sws003
82. Centlivres, P., & Centlivres-Demont, M. (1988). *Et si on parlait de l'Afghanistan?: terrains et textes, 1964-1980* (Vol. 8). Paris : Les Editions de la MSH.
83. Cerroni Long L. (07.2015). Culture, migrazioni, conflitti/Culture, Migration, Conflict. Présentation lors de l'Université d'été, Université de Palerme, Favignana
84. Charuvastra, A., & Cloitre, M. (2008). Social bonds and posttraumatic stress disorder. *Annu. Rev. Psychol.*, 59, 301-328. 10.1146/annurev.psych.58.110405.085650
85. Chiantaretto, J. F. (2005). *Le témoin interne*. Paris :Aubier.
86. Christiansen, L. K., & Foighel, N. (1990). Trauma treatment for unaccompanied minor refugees. Experience from the work in OASIS in

Copenhagen. *Unaccompanied Refugee Children in Europe: Experience with Protection, Placement and Education*. Frankfurt: International Social Services.

87. Chun, C. A., Moos, R. H., & Cronkite, R. C. (2006). Culture: A fundamental context for the stress and coping paradigm. In Wong, P. T. P. and Wong, L. C. (Eds.) *Handbook of multicultural perspectives on stress and coping* (pp. 29-53). New York: Springer.
88. Ciccone, A., & Ferrant, A. (2004). Réalité traumatique et travail de la honte. In : *Chouvier, B. et Roussillon R. (Eds.) La réalité psychique. Psychanalyse, réel et trauma* . (pp 177-201) Paris :Dunod.
89. De Clercq, M., & Lebigot, F. (2001). *Les traumatismes psychiques*. Paris :Masson.
90. Cicchetti, D. (2003). Foreword. In Luthar, S. S. *Resilience and vulnerability: Adaptation in the context of childhood adversities*. Cambridge: Cambridge University Press.
91. Claudel, P. (2009). *Oeuvres en prose*. Paris : Gallimard. (Première publication en 1965)
92. Cleveland, J., Rousseau, C., & Guzder, J. (2014). Cultural consultation for refugees. In: Kirmayer, L. Guzder, J. and Rousseau, C. (Eds.). *Cultural Consultation: Encountering the Other in Mental Health Care. International and Cultural Psychology*. (p.245-268), New York: Springer.
93. Cleveland, J., & Rousseau, C. (2013). Psychiatric symptoms associated with brief detention of adult asylum seekers in Canada. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 58(7), 409-416. 10.1177/070674371305800706
94. Cohler, B. J., Stott, F. M., & Musick, J. S. (1995). Adversity, vulnerability, and resilience: Cultural and developmental perspectives. . In D. Cicchetti and D. J. Cohen

(Eds.), *Developmental Psychopathology, Vol. 2: Risk, disorder and adaptation* (pp. 753-800). New York: Wiley.

95. Cole, R. E., & Perkins, P. M. (1987). Competent children at risk: A study of well-functioning offspring of disturbed parents. *The invulnerable child*, 211.
96. Consultation National. Publié sur le site d'internet "Nemzeti konzultáció". Consulté le 31.09.2016, téléchargé: <http://nemzetikonzultacio.kormany.hu>
97. Cordelia Foundation (2015). From torture to detention. Access of Torture Survivor and Traumatized Asylum-Seekers to Rights and Care in Detention. Consulté le 23.03.2016, téléchargé: http://www.cordelia.hu/documents/from_torture_to_detention.pdf
98. Correa-Velez, I., Gifford, S. M., & Barnett, A. G. (2010). Longing to belong: Social inclusion and wellbeing among youth with refugee backgrounds in the first three years in Melbourne, Australia. *Social science & medicine*, 71(8), 1399-1408. <http://doi.org/10.1016/j.socscimed.2010.07.018>
99. Cote, A (2014) : Les paradoxes de l'autorité. *Mémoire*, 2014, 61, pp. 18-19.
100. Cojean, A. (25.04.1995). Les voix de l'indicible. Le Monde
101. Crawley H. (04.2005). Introduction – Europe: Fortress or refuge? Forced Migration Review. Téléchargé: <http://www.fmreview.org/europe.html>
102. Crépeau, F. (1995). *Droit d'asile : de l'hospitalité aux contrôles migratoires*, Bruxelles: Bruylant.
103. Crocq, L. (2007). *Traumatismes psychiques: prise en charge psychologique des victimes*. Paris : Elsevier Masson.

104. Crocq, L. (1999). *Traumatismes psychiques de guerre (Les)*. Paris : Odile Jacob.
105. Crowley, C. "The mental health needs of refugee children: a review of literature and implications for nurse practitioners." *Journal of the American Academy of Nurse Practitioners* 21.6 (2009): 322-331. 10.1111/j.1745-7599.2009.00413.x
106. Cuffe, S. P., McCullough, E. L., & Pumariega, A. J. (1994). Comorbidity of attention deficit hyperactivity disorder and post-traumatic stress disorder. *Journal of Child and Family Studies*, 3(3), 327-336. 10.1007/BF02234689.
107. Cyrulnik, B., & Jorland, G. (2012). *Résilience: Connaissances de bases*. Paris :Odile Jacob.
108. Cyrulnik, B. (2012). *Sauve-toi, la vie t'appelle*. Paris : Odile Jacob.
109. Cyrulnik B. (2003): Conférence au colloque international sur la résilience. Université de Nancy 2, 31 mars et 1er avril 2003 (non publié)
110. Cyrulnik B. (2003/a): Comment un professionnel peut-il devenir un tuteur de résilience. In B. Cyrulnik B., Seron C. *La résilience ou comment renaître de sa souffrance*, p. 23-43. Paris : Fabert.
111. Cyrulnik, B. (2001). *Vilains petits canards (Les)*. Paris : Odile Jacob.
112. Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
113. Csarno, E. & Munk, V. (29.08.2016). Példátlan Európában a magyar migránsos plakát kampány . Index. Téléchargé : <http://index.hu/>

114. Dalgaard, N. T., & Montgomery, E. (2015). Disclosure and silencing: A systematic review of the literature on patterns of trauma communication in refugee families. *Transcultural psychiatry*, 52(5), 579-593.
115. Danon-Boileau, H. (1997). L'humour à l'adolescence. *La Psychiatrie de l'enfant*, 40(2), 367-398.
116. Daud, A., & Rydelius, P. A. (2009). Comorbidity/overlapping between ADHD and PTSD in relation to IQ among children of traumatized/non-traumatized parents. *Journal of Attention Disorders*, 13(2), 188-196. 10.1177/1087054708326271
117. De Anstiss, H., & Ziaian, T. (2010). Mental health help-seeking and refugee adolescents: Qualitative findings from a mixed-methods investigation. *Australian Psychologist*, 45(1), 29-37. 10.1080/00050060903262387
118. D'Elia H, & Roptin J. (2014) Savoir écouter la perte pour restaurer l'estime de soi. *Mémoire*, 2014, 61, pp. 5-8.
119. Derrida, J. (1997). Question d'étranger: venue de l'étranger. *De l'hospitalité*, 10-70.
120. Derrida, J. (2000). Of Hospitality: Anne Dufourmantelle Invites Jacques Derrida to Respond, trans. Rachel Bowlby. *Stanford: Stanford Univ. Press*, 77, 199.
121. Derivois, D. (2009). Des clivages idéologiques aux interculturalités intriquées: le défi de l'inter. *Revue Synergies Pays Germanophones*, 2, 35-45.
122. Derivois, D. (2009/a). La complexité clinique interculturelle: quelle posture épistémologique pour le psychologue clinicien?. *L'Autre*, 10(1), 64-79. 10.3917/lautr.028.0064

123. Derivois, D. (2009/b March). La mondialité comme posture clinique. In *Actes du colloque international Santé et Mondialisation* (p. 12-13).
124. Desgranges, B., & Eustache, F. (2011). Les conceptions de la mémoire déclarative d'Endel Tulving et leurs conséquences actuelles. *Revue de neuropsychologie*, 3(2), 94-103.
125. Devereux, G. (1980). *De l'angoisse à la méthode*. Paris : Flammarion.
126. Dolto, F. (1984). *L'image inconsciente du corps*. Paris : Seuil.
127. Dorronsoro, G., Matsuura, K., & Karzaï, H. (2002). *Afghans, peuple déchiré: 1992-2002*. Paris :Ed. Autrement.
128. Douglas, J. (1993). Deficits in short-term memory in posttraumatic stress disorder. *Am J Psychiatry*, 1(50), 1015. <http://dx.doi.org/10.1176/ajp.150.7.1015>
129. Drescher, K. D., & Foy, D. W. (2008). When they come home: Posttraumatic stress, moral injury, and spiritual consequences for veterans. *Reflective Practice: Formation and Supervision in Ministry*, 28.
130. Ducloux, A. (1991) L'Église, l'asile et l'aide aux condamnés d'après la constitution du 27 juillet 398 », *Revue historique de droit français et étranger*, p. 141-176.
131. Dunn, J. R., & Dyck, I. (2000). Social determinants of health in Canada's immigrant population: results from the National Population Health Survey. *Social science & medicine*, 51(11), 1573-1593. [http://doi.org/10.1016/S0277-9536\(00\)00053-8](http://doi.org/10.1016/S0277-9536(00)00053-8)
132. Dupcsik, Cs. (2009). *A magyarországi cigányok története. Történelem a cigánykutatás tükrében, 1890-2008*. Budapest: Osiris.
133. Dzenovska, D. (2016). Eastern Europe, the Moral Subject of the Migration/Refugee Crisis, and Political Futures1. Consulté le 7.09.2017, Téléchargé: <http://nearfuturesonline.org/eastern-europe-the-moral-subject-of-the-migrationrefugee-crisis-and-political-futures/>

134. Edwards, A. (20.06.2014). World Refugee Day: Global forced displacement tops 50 million for first time in post-World War II era. UNHCR. Téléchargé: <http://www.unhcr.org/53a155bc6.html>
135. Edwards, A. (2103). Detention under scrutiny. *Forced Migration Review*; 2013/9: 4-6. Consulté le 7.06.2014, Téléchargé: <http://www.fmreview.org/en/detention.pdf>
136. Eggerman, M., & Panter-Brick, C. (2010). Suffering, hope, and entrapment: Resilience and cultural values in Afghanistan. *Social science & medicine*, 71(1), 71-83. <http://doi.org/10.1016/j.socscimed.2010.03.023>
137. Ellis, B. H., MacDonald, H. Z., Klunk-Gillis, J., Lincoln, A., Strunin, L., & Cabral, H. J. (2010). Discrimination and mental health among Somali refugee adolescents: the role of acculturation and gender. *American Journal of Orthopsychiatry*, 80(4), 564. [10.1111/j.1939-0025.2010.01061.x](http://doi.org/10.1111/j.1939-0025.2010.01061.x)
138. Endersby, C. 2006. Between vulnerable and resilient: towards finding the balance of social and statutory support for unaccompanied asylum seeking children. www.kent.ac.uk/masc/cendersby.htm
139. Engstrom, D., Hernandez, P., & Gangsei, D. (2008). Vicarious resilience: A qualitative investigation into its description. *Traumatology*, 14(3), 13. <http://dx.doi.org/10.1177/1534765608319323>
140. Esthimer M. (18.12.2014). Top 10 of 2014 - Issue #1: World Confronts Largest Humanitarian Crisis since WWII. Migration Policy Institute. Téléchargé : <http://www.migrationpolicy.org/>
141. Etiemble, A. (10.2016) Peut-on redéfinir des profils de jeunes isolés ? Présentation lors du colloque « Pouvoir enfin poser ses valises », Centre Babel, Paris
142. Erikson, E. (1968). *Youth: Identity and crisis*. New York: W.W. Norton
143. Erős, F. (2005). Az előítélet kutatás dilemmái. In: Neményi, M., & Szalai, J. (2005). *Kisebbségek kisebbsége: a magyarországi cigányok emberi és politikai jogai*. (p. 353-375). Budapest: UMK

144. Erős, F. (1998). Az etnikai identitás néhány szociálpszichológiai problémája. In: Eros, F. (Eds). *Megismerés, előítélet, identitás. Szociálpszichológiai szöveggyűjtemény* (pp.395-404). Budapest: Osiris.
145. Eurologus (19.05.2015) Orban: Sosem voltunk multikulturalis tarsadalom. Index.Téléchargé: <http://index.hu/>
146. European Council on Refugees and Exiles (2005) The way forward: Towards Fair and Efficient Asylum Systems in Europe. Consulté le 07.07.2016, Téléchargé : http://www.ecre.org/wp-content/uploads/2016/07/ECRE-The-Way-Forward_Towards-Fair-and-Efficient-Asylum-Systems-in-Europe_September-2005.pdf
147. European Commission (14.06.2014). Reception Conditions. European Commission. Migration and home affairs. Téléchargé : <https://ec.europa.eu/>
148. European Migration Network (2015). Synthesis Report for the EMN Focussed Study 2014 Policies, practices and data on unaccompanied minors in the EU Member States and Norway Synthesis Report: May 2015. Consulté le 14.03.2017, téléchargé: http://emn.ie/files/p_201506051157082015_PoliciesPracticesDataUAM_synthesis_final.pdf
149. Fábíán T, Janecsko K. (29.06.2015). Valami nagy balhé van a debreceni menekült táborban. Index. Téléchargé: <http://index.hu>
150. Fassin, D., & Kobelinsky, C. (2012). Comment on juge l'asile. *Revue française de sociologie*, 53(4), 657-688. 10.3917/rfs.534.0657
151. Fassin, D., & Rechtman, R. (2010). *L'empire du traumatisme: enquête sur la condition de victime*. Paris : Flammarion.
152. Fassin, D. (2004). Et la souffrance devint sociale. *Critique*, (1), 16-29.
153. Felman, S. (1990). À l'âge du témoignage: Shoah de Claude Lanzmann. *VVAA, Au sujet de Shoah. Le film de Claude Lanzmann*, Paris: Belin.
154. Feltz, V. (2015). Age assessment for unaccompanied minors. Médecins du Monde International Network, Consulté le 12.03.2016, depuis: <https://mdmeuroblog.files.wordpress.com/2014/01/age-determination-def.pdf>

155. Fenyves, K. (2015). *A holokauszt és a családom*. Budapest : Park kiado
156. Ferenczi S. (2004). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. *Psychanalyse IV, œuvres complètes*. Paris : Payot. (Première publication : 1932)
157. Ferenczi, S., & Achache-Wiznitzer, S. (1985). *Journal clinique: (janvier-octobre 1932)*. Paris : Payot.
158. Ferenczi, S. (1990). Réflexions sur le traumatisme. *Psychanalyse, œuvres complètes, 4*, 140., Paris :Payot. (Première publication :1934)
159. Fernando, C., & Ferrari, M. (2013). Resilience in orphans of war in Sri Lanka. In: Fernando, C., & Ferrari, M. (Eds.). *Handbook of resilience in children of war*. (p. 131-144). New York: Springer.
160. Figley, C. R., & Kleber, R. J. (1995). *Beyond the "victim": Secondary trumatic stress*. New York: plenum
161. Fodor, I. (1996). Az ősmagyarok etnikai tudata. In Hofer, T. *Magyarok Kelet es Nyugat kozt. A nemzettudat változó kepei* (p. 23-35). Budapest: Balassi kiado.
162. Forgas, J. P., Kelemen, L., & Laszlo, J. (2015). Social Cognition and Democracy. *Social Psychology and Politics*, 17, 263.
163. Forray, K. (2016). Reziliencia a cigány, roma hallgatók körében. Consulté le 3.02.2017, téléchargé: https://www.researchgate.net/profile/Katalin_Forray
164. Forray, R. K. (1998). A cigánység oktatásának egyes kérdései Európában. *Magyar Pedagógia*, 1, 3-16.
165. Fortin, L., & Bigras, M. (2000). La résilience des enfants: facteurs de risque, de protection et modèles théoriques: Bien-être subjectif et facteurs de protection. *Pratiques psychologiques*, (1), 49-63.
166. Foy, D. W., Drescher, K. D., & Watson, P. J. (2011). Religious and spiritual factors in resilience. In Southwick, S. M., Litz, B. T., Charney, D., & Friedman, M. J. (Eds.). (2011). *Resilience and mental health: Challenges across the lifespan*. (pp. 90-102). Cambridge: Cambridge University Press.
167. France Terre d'asile (2011). Le Paris des afghans. Consulté le 4.05.2017, téléchargé : <http://www.france-terre->

[asile.org/images/stories/publications/cahiersdusocial/cds-30-complet-final-compress.pdf](https://www.asile.org/images/stories/publications/cahiersdusocial/cds-30-complet-final-compress.pdf)

168. Freud, S., Abraham, K., & Ferenczi, S. (2013). *Sur les névroses de guerre*. Paris : Payot. (Première publication : 1919).
169. Freud, S. (1987). Trois essais sur la théorie sexuelle. *Paris, Gallimard*. (Première publication:
170. Freud, S. (1985). *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris:Folio essais
171. Freud, S. (2011). *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*. Paris : PUF.
172. Freud, S. (2013). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris :Payot. (Première publication : 1920)
173. Freud, A. (1976). Psychopathology seen against the background of normal development: The forty-ninth Maudsley lecture, delivered before the Royal College of Psychiatrists, 21 November 1975. *The British Journal of Psychiatry*.
174. Freud, S. & Breuer, J. (1956). *Études sur l'hystérie*. Paris : PUF. (Première publication : 1893)
175. Freud, S. (1956). Psychopathologie de l'hystérie . *L'Esquisse», Naissance de la psychanalyse*. Ancienne traduction: S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956, 5^e éd. 1985, p. 364-366.
176. Fuligni, A. J., Tseng, V., & Lam, M. (1999). Attitudes toward family obligations among American adolescents with Asian, Latin American, and European backgrounds. *Child development*, 70(4), 1030-1044. 10.1111/1467-8624.00075
177. Füzesséry, E. (1989). La rencontre privilégié de la Hongrie avec la Psychanalyse au début du siècle. *Cahiers d'Etudes hongroises*, 1989/1, 81-86
178. Gagy, R. szerk. (2012) Kísérő nélküli kiskorú menedékkérők Magyarországon. Magyar Okomenikus Segelyszervezet. Consulté le 3.02.2016, téléchargé : https://issuu.com/segelyszervezet/docs/project1_szolid_belapok_vegleg
179. Gakuba, T. O. (2015). Young African refugees in urban context (Abidjan, Dakar, Geneva). Psychosocial aspects and resilience. *Scientific Annals of the*

“Alexandru Ioan Cuza” University, Iași. *New Series Sociology and Social Work, Section, 8(2)*.

180. Garamvolgyi. La situation des mineurs migrants non accompagnés en Hongrie. Conférence régionale sur « Les migrations des mineurs non accompagnés : agir dans l'intérêt supérieur de l'enfant », Conseil de l'Europe. Espagne, 2005
181. Garmezy, N. (1981). Children under stress: Perspectives on antecedents and correlates of vulnerability and resistance to psychopathology. *Further explorations in personality*, 196-269.
182. Garmezy, N. (1987). Stress, competence, and development: Continuities in the study of schizophrenic adults, children vulnerable to psychopathology, and the search for stress-resistant children. *American journal of Orthopsychiatry*, 57(2), 159.
183. Garmezy, N. (1985). Stress-resistant children: The search for protective factors. *Recent research in developmental psychopathology*, 4, 213-233.
184. Garmezy, N. (1991). Resiliency and vulnerability to adverse developmental outcomes associated with poverty. *American behavioral scientist*, 34(4), 416-430. 10.1177/0002764291034004003
185. Garrett, N. (2011). *Transnationalism, home and identity: Personal essays*. Thèse de doctorat Doctoral dissertation, University of Pittsburgh, Téléchargé: <http://d-scholarship.pitt.edu/7386/1/GarretN2011.pdf>
186. Gaytan, F. X., Carhill, A., & Suarez-Orozco, C. (2007). Understanding and responding to the needs of newcomer immigrant youth and families. *The Prevention Researcher*, 14(4), 10-14.
187. Gehrig, T., & Monsutti, A. (2003). Territoires, flux et représentations de l'exil afghan: le cas des Hazaras et des Kaboulis. *A contrario*, 1(1), 61-78.
188. Gibson, E. C. (2002). The impact of political violence: Adaptation and identity development in Bosnian adolescent refugees*. *Smith College Studies in Social Work*, 73(1), 29-50. <http://dx.doi.org/10.1080/00377310209517672>
189. Glaser B. (2014). Applying Grounded Theory. *Grounded Theory Review*. An international journal. Posted on Jun 22, 2014 in Issue no. 1, June 2014, Volume 13.

<http://groundedtheoryreview.com/2014/06/22/applying-grounded-theory/>

190. Glaser, B. (9.11.2010). What is grounded theory? [fichier vidéo]. Téléchargé : <http://www.groundedtheoryonline.com/what-is-grounded-theory>
191. Glaser, B. G. (2001). *The grounded theory perspective: Conceptualization contrasted with description*. CA: Sociology Press.
192. Glaser, B. G. (1992). *Basics of grounded theory: Emergence vs. forcing*. CA. :Sociology Press
193. Glaser, B., & Strauss, A. (1967). The discovery of grounded theory. 1967. *Weidenfield & Nicolson, London*, 1-19.
194. Glick, S. N., Basch, L., & Szanton, B. C. (1995). From immigrant to transmigrant: theorizing transnational migration. *Anthropological Quarterly*, 68, 48-63.
195. Golse, B. (2007). La résilience avant l'après-coup, ou tous les enfants de mère déprimée ne deviennent pas... Sigmund Freud. In Cyrulnik, Boris, and Philippe Duval. *Psychanalyse et résilience*. (p.111-122) Paris : Odile Jacob, 2006.
196. Goodman, J. H. (2004). Coping with trauma and hardship among unaccompanied refugee youths from Sudan. *Qualitative Health Research*, 14(9), 1177-1196. 10.1177/1049732304265923
197. Gorman, D., Brough, M., & Ramirez, E. (2003). How young people from culturally and linguistically diverse backgrounds experience mental health: Some insights for mental health nurses. *International Journal of Mental Health Nursing*, 12(3), 194-202. 10.1046/j.1440-0979.2003.00289.x
198. Görbe A. (2010). The current situation of Hungarian migration, conditions and possibilities of the management. Thèse de doctorat. Zrinyi Miklos National Defense University. Téléchargé: http://uni-nke.hu/downloads/konyvtar/digitgy/phd/2010/gorbe_attilane_ten.pdf
199. Graham R. Gibbs (24.09.2015). Grounded theory: Core elements. [fichier vidéo]. Téléchargé: https://www.youtube.com/watch?v=4SZDTp3_New&t=28s

200. Graham, B., Herlihy, J., & Brewin, C. R. (2014). Overgeneral memory in asylum seekers and refugees. *Journal of behavior therapy and experimental psychiatry*, 45(3), 375-380. <http://doi.org/10.1016/j.jbtep.2014.03.001>
201. Green, M., & Elliott, M. (2010). Religion, health, and psychological well-being. *Journal of religion and health*, 49(2), 149-163. 10.1007/s10943-009-9242-1
202. Gorst-Unsworth, C., & Goldenberg, E. (1998). Psychological sequelae of torture and organised violence suffered by refugees from Iraq. Trauma-related factors compared with social factors in exile. *The British Journal of Psychiatry*, 172(1), 90-94. 10.4236/ojpm.2013.31002
203. Groark, C., Sclare, I., & Raval, H. (2011). Understanding the experiences and emotional needs of unaccompanied asylum-seeking adolescents in the UK. *Clinical child psychology and psychiatry*, 16(3), 421-442.
204. Grönqvist, H., Johansson, P., & Niknami, S. (2012). Income inequality and health: Lessons from a refugee residential assignment program. *Journal of health economics*, 31(4), 617-629. <http://doi.org/10.1016/j.jhealeco.2012.05.003>
205. Gunnestad, A., & Thwala, S. L. (2011). Resilience and religion in children and youth in Southern Africa. *International Journal of Children's Spirituality*, 16(2), 169-185. <http://dx.doi.org/10.1080/1364436X.2011.580726>
206. Gustafsson, K., Fioretos, I., & Norström, E. (2012). Between empowerment and powerlessness: Separated minors in Sweden. *New directions for child and adolescent development*, 2012(136), 65-77. 10.1002/cad.20011
207. Gy Kiss, E. (2012). A személyiség pozitív erőforrásai. In: Gy. Kiss Enikő, Polyák Lilla (szerk). Egészség Rehabilitációs Füzetek II. A személyes és társas tényezők szerepe a rehabilitációs munkában. (p. 94-109), Budapest :Oriold és Társa Kiadó
208. Hall, T. W. (2007). Psychoanalysis, attachment, and spirituality part I: The emergence of two relational traditions. *Journal of Psychology and Theology*, 35(1), 14. 0091-6471/410-730

209. Hall, T. W., & Edwards, K. J. (2002). The Spiritual Assessment Inventory: A theistic model and measure for assessing spiritual development. *Journal for the Scientific Study of Religion*, 41(2), 341-357. 10.1111/1468-5906.00121
210. d'Halluin, E., Latté, S., Fassin, D., & Rechtman, R. (2004). La deuxième vie du traumatisme psychique. *Revue française des affaires sociales*, (1), 57-75.
211. Hancock, I. (2007). On the Interpretation of a Word:" porrajmos" as holocaust. In M. Hayes, Acton, T. *Travellers, gypsies, Roma: The demonisation of difference*. Newcastle: Cambridge Scholar Publishing.
212. Harnish, H. (2014). Forced resilience? Survival and coping strategies among former child soldiers and ex-combatants. Présentation lors de la Deuxième Conférence Mondiale sur la Résilience, Timisoara.
213. Hann, E., Tomka, M., & Pártos, F. (1979). A közvélemény a cigányokról. *Tömegkommunikációs Kutatóközpont, Tanulmányok, beszámolók, jelentések, 11.*
214. Hann, E. (1976). *Egy rémhír nyomában*. Esettanulmány, MRT, Tanulmányok, 8/12 Budapest: Tömegkommunikációs Kutatóközpont,
215. Hanus, M. (2002). *La résilience: à quel prix?: " survivre & [et] rebondir"*. Paris :Maloine.
216. Hárdi L, Erdősné Kalmár É. Csoportterápia menekültekkel – Miért más? Csoportterápia menekültekkel – miért más? *Pszichoterápia*, 2006/15 (4) : 259-267.
217. Herman, J. L. (2011). *Trauma és gyógyulás: az erőszak hatása a családon belüli bántalmazástól a politikai terrorig*. Budapest :Háttér kiado
218. Hernandez, P., Gangsei, D., & Engstrom, D. (2007). Vicarious resilience: A new concept in work with those who survive trauma. *Family process*, 46(2), 229-241. 10.1111/j.1545-5300.2007.00206.x
219. Heti Világ Gazdaság (28.02.2017). Orban: Az etnikai homogenitást meg kell őrizni. Heti Világ Gazdaság. Téléchargé: <http://hvg.hu/>
220. Heti Világ Gazdaság (12.07.2016). Mocsok es embertelen állapotok várják a menekülteket a körmendi táborban. Heti Világ Gazdaság. Téléchargé: <http://hvg.hu/>

221. L'Heureux-Le Beuf, D. (2005): Au fil du contre-transfert. Consulté le 22.06.2015 Téléchargé : <http://www.spp.asso.fr/wp/?p=5860>
222. Hilberg, R. (1992). *Perpetrators, victims, bystanders: The Jewish catastrophe 1933-1945*. New York: Harper Collins
223. Holder, M. D., & Coleman, B. (2009). The contribution of social relationships to children's happiness. *Journal of Happiness Studies*, 10(3), 329-349. 10.1007/s10902-007-9083-0
224. Hofer, T. (1996) Bevezető: témák és megközelítések. In : Hofer T. (szerk). *Magyarok kelet és nyugat közt. A nemzettudat változó jelképei* (pp. 7-23). Budapest: Balassi kiado
225. Horvath-Bolla, Zs. (01.08.2016). A személyes tapasztalatok elfűjják a menekültekkel szembeni irracionális félelmeket! [Evangelikus.hu](http://evangelikus.hu/). Téléchargé: <http://evangelikus.hu/>
226. Horyniak, D., Higgs, P., Cogger, S., Dietze, P., & Bofu, T. (2016). Heavy alcohol consumption among marginalised African refugee young people in Melbourne, Australia: motivations for drinking, experiences of alcohol-related problems and strategies for managing drinking. *Ethnicity & health*, 21(3), 284-299. <http://dx.doi.org/10.1080/13557858.2015.1061105>
227. Human Rights Watch. (2015). World Report 2015: Afghanistan. Consulté le 24.02.2016, téléchargé: <https://www.hrw.org/world-report/2015/country-chapters/afghanistan>
228. Hungarian Helsinki Committe (2017). Foszladozó védőháló - Menedékkérő gyermekek Magyarországon. Consulté le 18.05.2017, téléchargé: <http://www.helsinki.hu/wp-content/uploads/foszladozovedelem.pdf>
229. Hungarian Helsinki Committe (2016).Hungary: Recent legal amendments further destroy access to protection, April-June 2016. Consulté le 4.05.2016. Téléchargé: <http://www.helsinki.hu/wp-content/uploads/HHC-Hungary-asylum-legal-amendments-Apr-June-2016.pdf>
230. Hungarian Helsinki Committee (2015). Hungarian Government reveals plans to breach EU asylum law and to subject asylum-seekers to massive detention and

- immediate deportation, Consulté le 20 avril 2015, Téléchargé: <http://helsinki.hu/wp-content/uploads/Asylum-2015-Hungary-press-info-4March2015.pdf>
231. Hungarian Helsinki Committee (2014) Pánik a sötétben. Migránsok a Magyar médiában (Panic in the dark. Migrants in the Hungarian media). Consulté le 18 octobre 2014, téléchargé : http://helsinki.hu/wp-content/uploads/P%C3%81NIK-A-S%C3%96T%C3%89TBEN_Migr%C3%A1nsok-a-magyar-m%C3%A9di%C3%A1ban-2014.pdf
232. Hungarian Helsinki Committee (2011). Stuck in Jail : Immigration Detention in Hungary (2010), April 2011. Consulté le 22.05.2014, téléchargé: <http://www.unhcr.org/refworld/docid/4ed77ea72.html>.
233. Hungarian Spectrum (30.04.2015). Hungarian scientists protest Victor Orban's National Consultation. Hungarian Spectrum. Téléchargé : <http://hungarianspectrum.org>
234. Hungary Today (09.07.2015). Government launches Huf 600M "Pro-family" information campaign to encourage childbirth. Hungary today. Téléchargé: <http://hungarytoday.hu/>
235. Hutchinson, M., & Dorsett, P. (2012). What does the literature say about resilience in refugee people? Implications for practice. *Journal of Social Inclusion*, 3(2), 55-78.
236. Hutton, D. (1993). Patterns and predictors of refugee adjustment: Ethiopians, Laotians, Vietnamese, Salvadoreans and Chileans in Winnipeg (Manitoba). Thèse de doctorat. Téléchargé : <https://mspace.lib.umanitoba.ca/handle/1993/9810>
237. Hyman, I., Vu, N., & Beiser, M. (2000). Post-migration stresses among Southeast Asian refugee youth in Canada: A research note. *Journal of Comparative Family Studies*, 281-293.
238. International Organisation for Migration (IOM). Overview of guardianship systems for unaccompanied minor asylum-seekers in Central Europe. Synthesis Report 2012. Consulté le 11.04.2015, téléchargé: http://publications.iom.int/system/files/pdf/uamas_synthesis_report2012.pdf
239. International Organisation for Migration (IOM). Unaccompanied Minor Asylum-seekers: Overview of Protection, Assistance and Promising Practices, 2011

December. Consulté le 3.07.2014, téléchargé:
http://www.iomvienna.at/sites/default/files/Synthesis_Report_CAUAM_Engl_Dec2011.pdf

240. Jambor, A. (08.07.2015). 30 afgánt fogadott be az otthonába, mert a magyar állam nem gondoskodik róluk – nem lét semmi baja. Kettosmerce.hu. Téléchargé : <http://kettosmerce.blog.hu>
241. Janet P. (1895). *Névroses et idées fixes*, Paris: Alcan
242. Jesuite Refugee Service Europe (2011). Becoming Vulnerable in Detention. Téléchargé:
<http://www.europarl.europa.eu/document/activities/cont/201110/20111014ATT29338/20111014ATT29338EN.pdf>
243. Johnsen, G. E., Kanagaratnam, P., & Asbjørnsen, A. E. (2008). Memory impairments in posttraumatic stress disorder are related to depression. *Journal of Anxiety Disorders*, 22(3), 464-474. <http://doi.org/10.1016/j.janxdis.2007.04.007>
244. Juhász, J. (2003). Hungary: Transit country between east and west. *Migration Information Source*, November. Téléchargé:
<http://www.migrationpolicy.org/article/hungary-transit-country-between-east-and-west>
245. Juillet, P., & Allilaire, J. F. (2000). *Dictionnaire de psychiatrie: [français-anglais]*. Conseil international de la langue française; PUF.
246. Jurabchian, F. & Jurabchian, M. (réalisateurs). (2016). *Overruled*. Canada
247. Jurová, A. (1996). Cigányok-romák Szlovákiában 1945 után. *Regio*, 7(2), 50.
248. De Juruqet, B. (2003). Et discrète, se tut. *L'Inactuel*, (9), 61-72.
249. Imbert, G. (2010). L'entretien semi-directif: à la frontière de la santé publique et de l'anthropologie. *Recherche en soins infirmiers*, (3), 23-34. 10.3917/rsi.102.0023
250. Kacsor Zs. (18.05.2015). Orbán: Bevándorlók, haza! Népszabadság Online. Téléchargé: <http://nol.hu/>

251. Kağıtçıbaşı, C. (2007). *Family, self, and human development across cultures. Theory and applications* (2nd ed.) Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum
252. Kamperman, A. M., Komproe, Y. H., & Jong, J. D. (2005). The relationship between cultural adaptation and mental health in first generation migrants. *Deconstructing ethnic differences in mental health of Surinamese, Moroccan and Turkish migrants in The Netherlands. Thèse de doctorat, Vrije Universiteit Amsterdam.* Téléchargé : https://www.researchgate.net/publication/311494675_Deconstructing_ethnic_differences_in_mental_health_of_Surinamese_Moroccan_and_Turkish_migrants_in_The_Netherlands
253. Kanagaratnam, P. (2012). Personal communications.
254. Kaplan, A. S., & Huynh, U. K. (2008). Working with Vietnamese Americans in disasters. In Marsella, A. J., Johnson, J. L., Watson, P., & Gryczynski, J. (2008). *Ethnocultural perspectives on disasters and trauma: foundations, issues, and applications.* (p. 321-349). New York:Springer
255. Keller, A. S., Rosenfeld, B., Trinh-Shevrin, C., Meserve, C., Sachs, E., Leviss, J. A., ... & Allden, K. (2003). Mental health of detained asylum seekers. *The Lancet*, 362(9397), 1721-1723.
256. Kemény, I. (1991). *Közről s távolból*, Budapest: Gondolat
257. Kemény, I. (1997). A magyarországi cigánység helyzete. *Periférián. Roma szociológiai tanulmányok*, Budapest :Ariadne Alapítvány
258. Kende, A. (2016). Voltak-e társadalmi változásra irányuló motivációi az önkéntes segítőknek a menekültválság kapcsán? [Manuscrit en préparation].
259. Kende, J. (2010). Óvodások előítéletei : A csoport szerepe a kisgyerekek előítéleteinek es sztereotípiáinak alakulásában. *Alkalmazott Pszichologia*, XII./1-2. Szám, 135–143
260. Khaled, N. (2013). Adolescents harragas: risquer sa vie comme seule possibilité de réalisation de soi. *Adolescence*, 31(3), 699-709. 10.3917/ado.085.0699

261. Khanlou, N., Shakya, Y. B., Islam, F., & Oudeh, E. (2014). Newcomer Youth Self-Esteem: A Community-Based Mixed Methods Study of Afghan, Columbian, Sudanese and Tamil Youth in Toronto, Canada. In Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7); (pp. 109-129). New York:Springer
262. Khawaja, N. G., White, K. M., Schweitzer, R., & Greenslade, J. (2008). Difficulties and coping strategies of Sudanese refugees: A qualitative approach. *Transcultural psychiatry*, 45(3), 489-512. 10.1177/1363461508094678
263. Kim, M. S., & Derivois, D. (2013). Enjeux psychiques de l'entretien clinique de recherche en contexte interculturel. *L'Encéphale*, 39(5), 360-366. 10.1016/j.encep.2012.08.005
264. Kingsley P. (03.01.2015). Arab spring prompts biggest migrant wave since second world war. The Guardian. Téléchargé:<http://www.theguardian.com/>
265. Kirmayer, L. J. Foreword. In: Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). (2014). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7), New York: Springer.
266. Kirmayer, L. J., Dandeneau, S., Marshall, E., Phillips, M. K., & Williamson, K. J. (2011). Rethinking resilience from indigenous perspectives. *The Canadian Journal of Psychiatry*, 56(2), 84-91. 10.1177/070674371105600203
267. Kirmayer, L. J., Narasiah, L., Munoz, M., Rashid, M., Ryder, A. G., Guzder, J., ... & Pottie, K. (2011). Common mental health problems in immigrants and refugees: general approach in primary care. *Canadian Medical Association Journal*, 183(12), E959-E967. 10.1503/cmaj.090292
268. Kiss, E. (2017). "The Hungarians Have Decided: They Do Not Want Illegal Migrants" Media Representation of the Hungarian Governmental Anti-Immigration Campaign. *Acta Humana-Emberi jogi közlemények*, 4(6), 45-77.
269. Kovacs, B. (2016.10.19). A komcsi mar olyan mint a mumus. Index, téléchargé :http://index.hu/kultur/cinematrix/2016/10/29/a_komcsi_mar_olyan_mint_a_mumus/).

270. Knipscheer, J. W., & Kleber, R. J. (2006). The relative contribution of posttraumatic and acculturative stress to subjective mental health among Bosnian refugees. *Journal of clinical psychology*, 62(3), 339-354.
271. Kohli, R. K. (2014). Protecting Asylum Seeking Children on the Move. *Revue européenne des migrations internationales*, 30(1), 83-104.
272. Kohli, R. K., & Connolly, H. (2009). Transitions for young people seeking asylum. *Managing Transitions: Support for individuals at key points of change*, 73-92.
273. Koser Akcapar, S. (2006). Conversion as a migration strategy in a transit country: Iranian Shiites becoming Christians in Turkey. *International Migration Review*, 40(4), 817-853. 10.1111/j.1747-7379.2006.00045.x
274. Kotsioni, I., Ponthieu, A., & Egidi, S. (2013). Health at risk in immigration detention facilities. *Forced Migration Review*, (44), 11.
275. Kóczé A., Rövid M. (2016) Silence and Rage: Roma and the Politics of Double Discourse in Post-racial Europe. [Manuscrit en préparation].
276. Krieger, N. (2000). Discrimination and health. *Social epidemiology*, 1, 36-75.
277. Kristeva, J. (1988). *Etrangers à nous-mêmes*. Paris :Fayard.
278. Laban, C. J., Hurulean, E., & Attia, A. (2009). Treatment of asylum seekers: Resilience-oriented therapy and strategies (ROTS): Implications of study results into clinical practice. In: In: de Joop J, Coljin S (Eds.) *Handboek, culturele psychiatrie*. (pp.129-146) Utrecht:De Tijdstroom
279. Lachal, C. (2014) : *Comment se transmettent les traumatismes ? Traumatismes, contre-transferts, empathie et scénarios émergents*. Grenoble : La Pensée sauvage
280. Lachal, C. (2006). *Le partage du traumatisme. Contre-transferts avec les patients traumatisés*. Grenoble: La Pensée sauvage.
281. Lagache, D. (1959). Vues psychanalytiques sur les émotions. *Acta Psychologica*, 15, 397-406.
282. Laplanche, J. (2006). *Problématiques VI: L'après-coup*. Paris :PUF.

283. Laplanche, J., & Pontalis, J. B. (2009). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris :PUF.
284. Lathey, G. (2011). Geda, F. In the Sea there are Crocodiles: The Story of Enaiatollah Akbari. *School Librarian*, 59(4), 243-244.
285. Lazarus, R. S., Folkman, S., & Stress, A. (1984). Coping. *Stress and emotion: A new synthesis*, 5, 101-126.
286. Lázár, G. (1996). A felnőtt lakosság nemzeti identitása a kisebbségekhez való viszony tükrében. *National identity of the adult population in relation to minorities* In. Lázár G., Lendvai J., Örkény A., Szabó I. *Többségkisebbség (Majority-Minority)*, Budapest: Osiris.
287. Le Bossé, Y. (2003). De l'«habilitation» au «pouvoir d'agir»: vers une appréhension plus circonscrite de la notion d'empowerment¹. *Nouvelles pratiques sociales*, 16(2), 30-51.
288. Lebigot, F. (2006). *Le traumatisme psychique*. Paris :Fabert.
289. Lebigot, F. (2009). Le traumatisme psychique. *Revue francophone du stress et du trauma*, 9(4), 201-204.
290. Lecomte, J. (2004). *Guérir de son enfance*. Paris: Odile Jacob.
291. Le Monde diplomatique – magyar kiadás (sans date). Antropológia alkalmazása a szociális munkában – Elmenyek a bicskei menekülttáborból. Le Monde diplomatique – magyar kiadás. Téléchargé : <http://www.magyardiplo.hu>
292. Lengua, L. J., & Wachs, T. D. (2012). Temperament and risk: Resilient and vulnerable responses to adversity. In Shiner, R. L., & Zentner, M. (Eds.) *Handbook of temperament*. (p.519-540) New York: Guilford Press.
293. Lenette, C., Brough, M., & Cox, L. (2013). Everyday resilience: Narratives of single refugee women with children. *Qualitative Social Work*, 12(5), 637-653. 10.1177/1473325012449684
294. Librarius kortárs kult magazin. Röhrig Géza: Nem a szélsőjobbtól kell a legjobban tartanunk, hanem a szemet hűnyó többségtől. Consulté le 11 aout 2015,

téléchargé: <http://librarius.hu/2015/08/11/rohrig-geza-nem-a-szelsojobbtol-kell-a-legjobban-tartanunk-hanem-a-szemet-hunyo-tobbsegtol/>

295. Liddle, H. A. (1994): Contextualizing resiliency. In Wang, M. C., & Gordon, E. W. *Educational resilience in inner-city America: Challenges and prospects*. (p. 167-178). New York:Routledge.
296. Lighezzolo J., Tychev (de) C. (2004). La résilience. Se (re)construire après le traumatisme, Paris : In Press.
297. Ljubic, V., Vedder, P., Dekker, H., & Van Geel, M. (2012). Romaphobia: A unique phenomenon?. *Romani studies*, 22(2), 141-152. <http://dx.doi.org/10.3828/rs.2012.8>
298. Loughry, M., Macmullin, C., Eyber, C., Abebe, B., Ager, A., Kostelny, K., & Wessells, M. (2005). Assessing Afghan Children's Psychosocial Well-being: A Multi-Modal study of intervention outcomes. *Unpublished report. CCF, Oxford University, Queen Margaret University*.
299. Luitel, N. P., Jordans, M., Murphy, A., Roberts, B., & McCambridge, J. (2013). Prevalence and patterns of hazardous and harmful alcohol consumption assessed using the AUDIT among Bhutanese refugees in Nepal. *Alcohol and alcoholism*, 48(3), 349-355. <https://doi.org/10.1093/alcalc/agt009>
300. Luster, T., Saltarelli, A. J., Rana, M., Qin, D. B., Bates, L., Burdick, K., & Baird, D. (2009). The experiences of Sudanese unaccompanied minors in foster care. *Journal of Family Psychology*, 23(3), 386. <http://dx.doi.org/10.1037/a0015570>
301. Luthar, S. S. (2006). Resilience in development: A synthesis of research across five decades. In D. Cicchetti & D. J. Cohen (Eds.), *Developmental Psychopathology: Risk, disorder, and adaptation, Volume 3 (2nd edition)*.(pp. 739-795). New York: Wiley.
302. Luthar, S. S. (2003). *Resilience and vulnerability: Adaptation in the context of childhood adversities*. Cambridge: Cambridge University Press.

303. Luthar, S. S., & Zelazo, L. B. (2003). Research on resilience: An integrative review. In Luthar, S. S. *Resilience and vulnerability: Adaptation in the context of childhood adversities*, Volume 3, 2nd edition. (pp. 510-549). New York: Wiley.
304. Luthar, S. S., Cicchetti, D., & Becker, B. (2000). The construct of resilience: A critical evaluation and guidelines for future work. *Child development*, 71(3), 543-562. 10.1111/1467-8624.00164
305. Luthar, S. S., Doernberger, C. H., & Zigler, E. (1993). Resilience is not a unidimensional construct: Insights from a prospective study of inner-city adolescents. *Development and psychopathology*, 5(04), 703-717. <https://doi.org/10.1017/S0954579400006246>
306. M. László F. (08.02.2014). El lehet menni : jön az újabb kivándorlási hullám ? *Heti Világ Gazdaság*. Téléchargé : <http://hvg.hu/>
307. MacKinnon, M., & Howard, L. L. (2000). *Affirming immigrant women's health: Building inclusive health policy*. Maritime Centre for Excellence in Women's Health, Halifax, Nova Scotia :Dalhousie University
308. Maddi, S. R. (2006). Hardiness: The courage to grow from stresses. *The Journal of Positive Psychology*, 1(3), 160-168.
309. Maddi, S. R., Khoshaba, D. M., Harvey, R. H., Fazel, M., & Resurreccion, N. (2011). The personality construct of hardiness, V: Relationships with the construction of existential meaning in life. *Journal of Humanistic Psychology*, 51(3), 369-388. 10.1177/0022167810388941
310. Magyarország Kormánya (2017). A határőrizeti területen lefolytatott eljárás szigorításával kapcsolatos egyes törvények módosításáról, T/3976. téléchargé: <http://www.parlament.hu/folyamatban-levo-torvenyjavaslatok>
311. Magyarország Kormánya (2015). 2015. évi CXLII. törvény egyes törvények Magyarország államhatárának hatékonyabb védelmével és a tömeges bevándorlás kezelésével összefüggő módosításáról. *Magyar Közlöny*, 2015/134
312. Majtényi, B. & Matjényi, Gy. (2005). Roma kérdés és állami politikák. In Neményi M., Szalai J. *Kisebbségek kisebbsége*. (p. 409–429). Budapest: UMK.

313. Malkki, L. (1992). National geographic: the rooting of peoples and the territorialization of national identity among scholars and refugees. *Cultural anthropology*, 7(1), 24-44. 10.1525/can.1992.7.1.02a00030
314. Manciaux, M. (2001). La maltraitance: facteurs de risque et modalités de prévention. In C. de Tychev (sous la direction de): *Peut-on prévenir la psychopathologie*. Paris : L'Harmattan
315. Manciaux M. (1998). La résilience : mythe ou réalité ? In Cyrulnik B, et al., eds. *Ces enfants qui tiennent le coup*. (p. 109-120). Revigny sur Ornain : Hommes et Perspectives
316. Márkus, M. (1967). Büszkeség és előítélet. *Valóság*, 10: 63-65
317. Marlowe, J. M. (2010). Beyond the discourse of trauma: Shifting the focus on Sudanese refugees. *Journal of Refugee Studies*, 23(2): 183–198. <https://doi.org/10.1093/jrs/feq013>
318. Masten, A. S. (2015). *Ordinary magic: Resilience in development*. New York: Guilford Publications.
319. Masten, A. S. (2014). Global perspectives on resilience in children and youth. *Child development*, 85(1), 6-20. 10.1111/cdev.12205
320. Masten, A. S. (1999). Resilience comes of age: Reflections on the past and outlook for the next generation of research. In M. D. Glantz, J. Johnson, & L. Huffman (Eds.), *Resilience and development: Positive life adaptations* (p. 282–296). New York: Plenum.
321. Masten A.S., Coastworth J.D. (1998) « The development of competence in favorable and unfavorable environments : Lessons from research on successful children », *American Psychologist*, vol. 53, n°2, p. 205-220.
322. Masten, A. S. (2001). Ordinary magic: Resilience processes in development. *American psychologist*, 56(3), 227. <http://dx.doi.org/10.1037/0003-066X.56.3.227>

323. Masten, A. S., & Garmezy, N. (1985). Risk, vulnerability, and protective factors in developmental psychopathology. In *Advances in clinical child psychology* (p. 1-52). New York :Springer
324. Matras, Y. (2000). Two Domari legends about the origin of the Doms. *Romani Studies, 10*(1), 49-75. <http://dx.doi.org/10.3828/rs.2000.3>
325. Mawani F.N. (2001). Sharing attachment across cultures : Learning from immigrants and refugees. Health Canada.
326. Mawani, F. N. (2014). Social determinants of refugee mental health. In Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7); (p. 27-50). New York:Springer
327. McGoldrick, M. (2003) Culture: A challenge to concepts of normality. In F. Walsh (Ed.), *Normal family processes*, 3rd Ed. (p. 61–95). New York: Guilford.
328. McMichael, C., Nunn, C., Gifford, S. M., & Correa-Velez, I. (2015). Studying refugee settlement through longitudinal research: Methodological and ethical insights from the Good Starts Study. *Journal of Refugee Studies, 28*(2), 238-257. <https://doi.org/10.1093/jrs/feu017>
329. McNally, R. J., Lasko, N. B., Macklin, M. L., & Pitman, R. K. (1995). Autobiographical memory disturbance in combat-related posttraumatic stress disorder. *Behaviour research and therapy, 33*(6), 619-630. [http://doi.org/10.1016/0005-7967\(95\)00007-K](http://doi.org/10.1016/0005-7967(95)00007-K)
330. Mels, C., Derluyn, I., & Broekaert, E. (2008). Social support in unaccompanied asylum-seeking boys: a case study. *Child: care, health and development, 34*(6), 757-762. [10.1111/j.1365-2214.2008.00883.x](https://doi.org/10.1111/j.1365-2214.2008.00883.x)
331. Merali, N. (2005). Perceived Experiences of Central American Refugees Who Favourably Judge the Family's Cultural Transition Process. *International Journal for the Advancement of Counselling, 27*(3), 345-357. [10.1007/s10447-005-8198-4](https://doi.org/10.1007/s10447-005-8198-4)

332. Merali, N. (2004). Family experiences of Central American refugees who overestimate intergenerational gaps. *Canadian Journal of Counselling*, 38(2), 91. doi:10.1007/s10447-005-8198-4.
333. Migrant Solidarity Group (Migsaw) (16.01.2017). Reintroducing Migrant Detention: Open letter to Janos Lazar. Migsaw. Téléchargé: <http://www.migsaw.com/>
334. Migrant Solidarity Group (Migsaw) (04.06.2016). Why are Hungarian border guards practising shooting to kill? Migsaw. Téléchargé: <http://www.migsaw.com/>
335. Migrant Solidarity Group (Migsaw) (03.2016). Draft amendments to asylum law in Hungary will drive refugees to Western Europe. Migsaw. Téléchargé: <https://www.migsaw.com/>
336. Migrant Solidarity Group (Migsaw) (28.09.2014). Homelessness and refugees in Hungary. Why Migsaw supports AVM. Migsaw. Téléchargé: <http://www.migsaw.com/>
337. Migrant Solidarity Group (Migsaw) (07.2014). Szolidaritás vendégség bicskeikkel. Migsaw. Téléchargé: <http://www.migsaw.com/>
338. Mijolla-Mellor, S. (2006). Sublimation et résilience. In B. Cyrulnik et P. Duval (sous la direction de), *Résilience et psychanalyse*. (pp. 167-185). Paris : Odile Jacob
339. Miller, K. E., Omidian, P., Kulkarni, M., Yaqubi, A., Daudzai, H., & Rasmussen, A. (2009). The validity and clinical utility of post-traumatic stress disorder in Afghanistan. *Transcultural Psychiatry*, 46(2), 219. 10.1177/1363461509105813
340. Miller, K. E., Martell, Z. L., Pazdirek, L., Caruth, M., & Lopez, D. (2005). The role of interpreters in psychotherapy with refugees: an exploratory study. *American journal of orthopsychiatry*, 75(1), 27.-237. 10.1037/0002-9432.75.1.27
341. Mohad, W. (2000): Pashtunwali. Consulté le 20.06.2016, téléchargé : <http://afghanland.com/culture/pashtunwali.html>
342. MNO (05.02.2015). Orban Viktor : Nem akarunk multikulturális társadalmat. Magyar Nemzet Online. Téléchargé: <http://mno.hu/>

343. Monsutti, A. (2009). Itinérances transnationales: un éclairage sur les réseaux migratoires afghans. *Critique internationale*, (3), 83-104. 10.3917/crii.044.0083
344. Moro, M. R., & Moro Gomez I. (2004). *Avicenne l'andalouse. Devenir psychothérapeute en situation transculturelle*. Grenoble: La pensée sauvage.
345. Moro, M. R. (2010). *Grandir en situation transculturelle*. Paris :Fabert.
346. Moro MR. Et Derivois D. (17.2014). *Actualité du métissage en clinique et dans la société*. 16e Colloque International et interdisciplinaire de la Revue transculturelle L'autre, Lyon
347. Mouchenik, Y., Dauriac-Le Masson, V., Marquer, C., Marty-Chevreur, A., Georges, R., Derivois, D., & Moro, M. R. (2017). Traumatismes et résiliences chez les enfants de 3 à 6 ans dans trois quartiers de Port-au-Prince après le séisme de 2010 en Haïti. *L'Encéphale*, 43(1), 27-31. <http://doi.org/10.1016/j.encep.2016.04.002>
348. Mouchenik, Y. (2004). Introduction au concept de culture en anthropologie. Moro MR, De La Noë Q, Mouchenik Y, éditeurs. *Manuel de psychiatrie transculturelle*, (p.49-63). Grenoble: La Pensée sauvage
349. Nagy, P. (13.10.2007). Cigány csoportok és az együttélési modellek változásai a Kárpát-medencében a 15–20. században. *Történelemtanárók (17.) Országos Konferenciája*, Budapest.
350. Nathan, T. (1994). *L'influence qui guérit*. Paris :Odile Jacob.
351. Nathan, T. (1990). Angoisse ou frayeur. Un problème épistémologique de la psychanalyse. *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*, 15, 21-38.
352. Neményi, M. (2007). Serdülő roma gyerekek identitás stratégiai. *Educatio*, 2007/1 : 84-98
353. Nemzeti Társadalmi Felzárkózási Stratégia (2011). Mélyszegénység, Gyermekszegénység, Romák (2011-2020) Helyzetelemzés. Consulté le 6.06.2015, Téléchargé : <http://docplayer.hu/434236-Nemzeti-tarsadalmi-felzarkozasi-strategia-melyszegenysegy-gyermekszegenysegy-romak-2011-2020.html>

354. Ndengeyingoma, A., Montigny, F. D., & Miron, J. M. (2014). Development of personal identity among refugee adolescents: Facilitating elements and obstacles. *Journal of child health care*, 18(4), 369-377. 10.1177/1367493513496670
355. Ní Raghallaigh, M., & Gilligan, R. (2010). Active survival in the lives of unaccompanied minors: coping strategies, resilience, and the relevance of religion. *Child & Family Social Work*, 15(2), 226-237. 10.1111/j.1365-2206.2009.00663.x
356. Oppedal, B., Seglum., K.B, Jensen, L. (2009). Avhengig og selvstendig: enslige mindreårige fl yktingers stemmer i tall og tale. Oslo : Folkehelseinstituttet. Cité par Braein et Christie.
357. Oppenheim, H. (1889). *Die traumatischen Neurosen, nach den in der Nervenlinik der Charité in den letzten 5 Jahren gesammelten Beobachtungen*. Berlin: Hirschwald.
358. Ott, L. (2014). Troubles dans la protection de l'enfance, *Plein droit*, 3/102
359. Paillé, P. (2010). Une «enquête de théorisation ancrée»: les racines et les innovations de l'approche méthodologique de Glaser et Strauss. In B.G. Glaser et A. L. Strauss, *La découverte de la théorie ancrée*, (p. 23-77). Paris : Armand Colin
360. Pain, C., Kanagaratnam, P., & Payne, D. (2014). The debate about trauma and psychosocial treatment for refugees. In Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7); (pp. 51-60). New York:Springer
361. Papadopoulos, RK. (2002). Refugees, home and trauma. In *Therapeutic Care for Refugees. No Place Like Home*, edited by R. K. Papadopoulos. London: Karnac. Tavistock Clinic Series.
362. Papadopoulos, RK (2001). Refugees, therapists and trauma: Systemic reflections', *Context: The magazine of the Association for Family Therapy*, 2001, No. 54, April, pp. 5-8. Special issue on Refugees; edited by G. Gorell Barnes and R. K. Papadopoulos.

363. Papadopoulos, R.K. (1999). Working with Bosnian medical evacuees and their families: Therapeutic dilemmas. *Clinical Child Psychology and Psychiatry*, 4(1), 107-120. DOI: 10.1177/1359104599004001009
364. Paradies, Y. (2006). A systematic review of empirical research on self-reported racism and health. *International journal of epidemiology*, 35(4), 888-901. <https://doi.org/10.1093/ije/dyl056>
365. Parat, C. (1976). À propos du contre-transfert. *Revue française de psychanalyse*, 40(3).
366. Pargament, K. I. (1997). *The psychology of religion and coping: Theory, research, practice*. New York: Guilford Press.
367. Pestre, E. (2007). *L'État, le réfugié et son thérapeute: les conditions de vie psychique des réfugiés. Thèse de doctorat. Université Paris VII. Paris.*
368. Phan, T. (2003). Life in school: Narratives of resiliency among Vietnamese-Canadian youths. *Adolescence*, 38(151), 555.
369. Phillips, M. (2013). Voices from inside Australia's detention centres. *Forced Migration Review* 9: 10-11. Consulté le 6.05.2014, Téléchargé : <http://www.fmreview.org/detention/phillips-m>
370. Pickren, W. E. (2014) What is resilience and how does it relate to the refugee experience? Historical and theoretical perspectives. In Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7); (pp. 7-26). New York:Springer
371. Pines, M. (1975). In praise of "invulnerables." *APA Monitor*, p. 7.
372. Pinto Wiese, E. B., & Burhorst, I. (2007). The mental health of asylum-seeking and refugee children and adolescents attending a clinic in the Netherlands. *Transcultural psychiatry*, 44(4), 596-613. 10.1177/1363461507083900
373. Pirlot, G. (2007). Un résistant et anti-résilient exemplaire: Arthur Rimbaud. In Ain, J. (Ed.), *Résiliences: réparation, élaboration ou création?; [cet ouvrage est constitué... au Carrefour Résiliences qui s' est tenu à Toulouse les 13 et 14 octobre*

2006 à l'initiative de l'Association Carrefours & Médiations]. (p. 191-225). Paris :Érès.

374. Poppitt, G., & Frey, R. (2007). Sudanese adolescent refugees: Acculturation and acculturative stress. *Australian Journal of Guidance and Counselling*, 17(02), 160-181. <https://doi.org/10.1375/ajgc.17.2.160>
375. Posselt, M., Galletly, C., de Crespigny, C., & Procter, N. (2014). Mental health and drug and alcohol comorbidity in young people of refugee background: a review of the literature. *Mental Health and Substance Use*, 7(1), 19-30. <http://dx.doi.org/10.1080/17523281.2013.772914>
376. Postma, K. A. (1996). Changing Prejudice in Hungary. A study on the Collapse of State Socialism and its Impact on Prejudice against Gypsies and Jews. Groningen: Thèse
377. Pouthier, M. (2016) Pour un accompagnement transculturel, transitionnel, des Jeunes Isolés Etrangers accueillis en France. Consulté le 15.07.2016, Téléchargé : http://infomie.net/IMG/pdf/pouthier_transmission_transculturelle.pdf
378. Prashantham, B. J. (2008). Asian Indians: Cultural Considerations for Disaster Workers. In Marsella, A. J., Johnson, J. L., Watson, P., & Gryczynski, J. (Eds.). *Ethnocultural perspectives on disaster and trauma* (p. 175-207). New York: Springer
379. Pulvirenti, M., & Mason, G. (2011). Resilience and survival: Refugee women and violence. *Current Issues Crim. Just.*, 23, 37.
380. Pupavac, V. (2002). Pathologizing populations and colonizing minds: International psychosocial programs in Kosovo. *Alternatives*, 27(4), 489-511.
381. Puvimanasinghe, T., Denson, L. A., Augoustinos, M., & Somasundaram, D. (2015). Vicarious resilience and vicarious traumatization: Experiences of working with refugees and asylum seekers in South Australia. *Transcultural psychiatry*, 52(6), 743-765. [10.1177/1363461515577289](https://doi.org/10.1177/1363461515577289)
382. Rana, M., Qin, D. B., Bates, L., Luster, T., & Saltarelli, A. (2011). Factors related to educational resilience among Sudanese unaccompanied minors. *Teachers College Record*, 113(9), 2080-2114.

383. Rao, A. (1995). Marginality and language use: The example of peripatetics in Afghanistan. *Romani Studies*, 5(2), 69.
384. Raphael, D. (2009). Social Structure, Living Conditions, and Health. In Raphael, D. (Ed.), *Social Determinants of Health: Canadian Perspectives* (pp.20-36). 2nd edition. Toronto: Canadian Scholars' Press.
385. Rashid, A. (2001). Taliban: Militant Islam, Oil and Fundamentalism in Central Asia. New Haven: Yale UP
386. Rettman A. (12.01.2015). Orban demonishes immigrants at Paris march. Euobserver.
387. Téléchargé: <https://euobserver.com/>
388. Rey, A., & Rey-Debove, J. (2011). Le Petit Robert 2012. *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris: Le Robert
389. Richardson, G. E. (2002). The metatheory of resilience and resiliency. *Journal of clinical psychology*, 58(3), 307-321. 10.1002/jclp.10020
390. Rodgers A., Kallius A. (2015): Behind the iron fence : Why Hungary's anti-migrant fence will be a disaster. The Huffington Post. Téléchargé : <http://www.huffingtonpost.com/>
391. Rotter, J. B. (1966). "Generalized expectancies for internal versus external control of reinforcement". *Psychological Monographs: General & Applied*. **80** (1): 1-28. doi:10.1037/h0092976
392. Rouchon, J. F. (2007). La notion de contre-transfert culturel: enjeux théoriques, cliniques et thérapeutiques. *Unpublished Manuscript. Faculté de Médecine, Nantes, France*.
393. Rousseau, C. (09.06.2016). Présentations lors de l'Université d'été « Psychotraumatologie », Inter University Centre, Dubrovnik
394. Rousseau, C., Drapeau, A., & Platt, R. (2004). Family environment and emotional and behavioural symptoms in adolescent Cambodian Refugees: influence of time, gender, and acculturation. *Medicine, Conflict and Survival*, 20(2), 151-165. <http://dx.doi.org/10.1080/1362369042000234735>

395. Rousseau, C., Said, T. M., Gagné, M. J., & Bibeau, G. (1998). Resilience in unaccompanied minors from the north of Somalia. *Psychoanalytic Review*, 85(4), 615.
396. Roy, O. (2004). De la stabilité de l'État en Afghanistan. In *Annales. Histoire, Sciences Sociales* (Vol. 59, No. 5, p. 1183-1202). Paris :Éditions de l'EHESS.
397. Rutter, M. (08.2014). Evolution of the concept of resilience in Children. Deuxième Conférence Mondiale sur la resilience, Timisoara
398. Rutter, M. (2002). The interplay of nature, nurture, and developmental influences: the challenge ahead for mental health. *Archives of General Psychiatry*, 59(11), 996-1000. 10.1001/archpsyc.59.11.996
399. Rutter, M. (2001). Psychosocial adversity: Risk, resilience and recovery. In J. M. Richman & M. W. Fraser (Eds.), *The context of youth violence: Resilience, risk, and protection* (pp 13-41). Westport, CT: Praeger Publishers.
400. Rutter, M. (1999). Resilience concepts and findings: implications for family therapy. *Journal of family therapy*, 21(2), 119-144. 10.1111/1467-6427.00108
401. Rutter, M. (1993). Resilience: Some conceptual considerations. *Journal of adolescent health*, 14(8), 626-631. [https://doi.org/10.1016/1054-139X\(93\)90196-V](https://doi.org/10.1016/1054-139X(93)90196-V)
402. Rutter, M., & Quinton, D. (1984). Parental psychiatric disorder: Effects on children. *Psychological medicine*, 14(04), 853-880. <https://doi.org/10.1017/S0033291700019838>
403. Rutter, M. (1987). Psychosocial resilience and protective mechanisms. *American journal of orthopsychiatry*, 57(3), 316. <http://dx.doi.org/10.1111/j.1939-0025.1987.tb03541.x>
404. Rutter, M. (1985). Resilience in the face of adversity. Protective factors and resistance to psychiatric disorder. *The British Journal of Psychiatry*, 147(6), 598-611. 10.1192/bjp.147.6.598
405. Saakvitne, K. W., Pearlman, L. A., & Abrahamson, D. J. (1996). *Transforming the pain: A workbook on vicarious traumatization*. New York: WW Norton.

406. Savoie-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. In Gauthier, B. *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données*, 5, (p.337-360). Québec : Presses de l'Université du Québec
407. « Les paroles du silence : psychothérapie avec des réfugiés mineurs Vendredi 21 juin 2013 14h00-18h00 UFR - Santé - Médecine - Biologie Humaine 74 rue Marcel Cachin 93017 Bobigny cedex (salle 1.127)
408. Schelkens, G. (21.06.2013). Les paroles du silence: psychothérapie avec des mineurs non-accompagnés à partir d'une approche intégrée. Université Paris XIII, Bobigny.
409. Schweitzer, R., Greenslade, J., & Kagee, A. (2007). Coping and resilience in refugees from the Sudan: a narrative account. *Australian and New Zealand Journal of Psychiatry*, 41(3), 282-288. 10.1080/00048670601172780
410. Secombe, K. (2002). "Beating the odds" versus "changing the odds": Poverty, resilience, and family policy. *Journal of Marriage and Family*, 64(2), 384-394. 10.1111/j.1741-3737.2002.00384.x
411. Selimos, E.D. (2017). Making Friends, Negotating Belonging : How immigrant and Refugee Youth Negotiate Peer Relations to Claim Belonging. [Manuscrit en préparation].
412. Shakespeare-Finch, J., & Wickham, K. (2010). Adaptation of Sudanese refugees in an Australian context: Investigating helps and hindrances. *International Migration*, 48(1), 23-46. 10.1111/j.1468-2435.2009.00561.x
413. Shields, M. K., & Behrman, R. E. (2004). Children of immigrant families: Analysis and recommendations. *Future of Children*, 14, 4-1 10.2307/1602791
414. Shiner, R. L., & Masten, A. S. (2012). Childhood personality as a harbinger of competence and resilience in adulthood. *Development and psychopathology*, 24(02), 507-528. <https://doi.org/10.1017/S0954579412000120>
415. Shochet, I. M., Dadds, M. R., Ham, D., & Montague, R. (2006). School connectedness is an underemphasized parameter in adolescent mental health: Results of a community prediction study. *Journal of clinical child and adolescent psychology*, 35(2), 170-179. http://dx.doi.org/10.1207/s15374424jccp3502_1

416. Shokrani, G. (2010). L'âme afghane en ruine à l'image du pays. *L'Autre*, 11(1), 98-108. 10.3917/lautr.031.0098
417. Simich, L., & Andermann, L. (Eds.). (2014). *Refuge and resilience: Promoting resilience and mental health among resettled refugees and forced migrants* (Vol. 7). Springer.
418. Simmonds J, Meredew F. (2010). The Health Needs of Unaccompanied Asylum Seeking Children and Young People. Public Health Guideline, 2010. Consulté: le 3.09.2014
Téléchargé:<https://www.nice.org.uk/guidance/ph28/evidence/looked-after-children-ep23-unaccompanied-asylum-seeking-children-john-simmonds-and-florence-merredew2>
419. Sinko K. (1996). A megsértett Hungaria. *Magyarok Kelet es Nyugat közt. A nemzettudat változó képei* (pp. 267-283). Budapest: Balassi kiadó
420. Sleijpen, M., Boeije, H. R., Kleber, R. J., & Mooren, T. (2016). Between power and powerlessness: a meta-ethnography of sources of resilience in young refugees. *Ethnicity & health*, 21(2), 158-180. <http://dx.doi.org/10.1080/13557858.2015.1044946>
421. Sleijpen, M., Heide, F. J. J., Mooren, T., Boeije, H. R., & Kleber, R. J. (2013). Bouncing forward of young refugees: a perspective on resilience research directions. *European Journal of Psychotraumatology*, 4. <http://dx.doi.org/10.3402/ejpt.v4i0.20124>
422. Soroor W. and Popal Z. (2005). Bridging the Gap: Understanding the Mental Health Needs of Afghan Youth. Toronto, Ontario, Canada.
423. Sossou, M. A., Craig, C. D., Ogren, H., & Schnak, M. (2008). A qualitative study of resilience factors of Bosnian refugee women resettled in the southern United States. *Journal of Ethnic & Cultural Diversity in Social Work*, 17(4), 365-385. <http://dx.doi.org/10.1080/15313200802467908>
424. Southwick, S. M., Bonanno, G. A., Masten, A. S., Panter-Brick, C., & Yehuda, R. (2014). Resilience definitions, theory, and challenges: interdisciplinary perspectives. *European Journal of Psychotraumatology*, 5. 10.3402/ejpt.v5.25338

425. Strauss, A., & Corbin, J. (1990). *Basics of qualitative research* (Vol. 15). Newbury Park, CA: Sage.
426. Streiner, D. L., & Norman, G. R. (2008). *Health measurement scales: a practical guide to their development and use*, 4th edition. New York: Oxford University Press.
427. Stop (27.12.2009). Ferge: az ország szégyene, hogy Európában becsületünket veszítjük Morvai Krisztina miatt. Stop. Téléchargé: <http://www.stop.hu>
428. Sturm, G., Moro, M. R., & Baubet, T. (2012). Mental Health Care for unaccompanied minors in France: Towards a comprehensive approach to the needs of a vulnerable minority. In Ingleby D, Chiarenza A, Devillé W, Kotsioni I, eds. *Inequalities in Health Care for Migrants and Ethnic Minorities. COST Series on Health and Diversity, 2*, (p. 207-220), Antwerp/Apeldoorn : Garant.
429. Summerfield, D. (1999). A critique of seven assumptions behind psychological trauma programmes in war-affected areas. *Social Science & Medicine*, 48(10), 1449-1462.
430. Sutton, V., Robbins, I., Senior, V., & Gordon, S. (2006). A qualitative study exploring refugee minors personal accounts of post-traumatic growth and positive change processes in adapting to life in the UK. *Diversity & Equality in Health and Care*.
431. Székely, M., Örkény, A., Csepeli G. (2001). Romakép a mai magyar társadalomban. *Szociológiai szemle*, 3, 19-46.
432. Szita, Sz. (2004). A romák kirekesztése és deportálása. A cigány holokauszt kutatásáról. *História*, XXVI/2-3. 61-64.
433. Szoboszlai, K. (2008). Az ifjúság szocializációjának jellemzői alulnézetben: Identitás és előítélet jellemzői fiataloknál', *Szociológiai Szemle* 2:197–200.
434. Szokolszky, A., V. Komlósi A. (2015). A reziliencia-gondolkodás felemelkedése – ökológiai és pszichológiai megközelítések. *Alkalmazott Pszichologia*, 15(1), 11-26

435. Szurovecz I. (26.06.2015). Ha nem teszünk valamit, lenyel minket a menekültválság. Abcug, Téléchargé : <http://abcug.hu/>
436. Tarafás I. The representation of the national minorities of Hungary in the historiography of the dualistic era (1867–1918) [thèse]. Budapest: Eötvös Loránd Tudományegyetem. Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales. Prazé: Univerzita Karlova; 2014
437. Tárki (TÁRKI Social Research Institute) (2015): Attitudes Towards Refugees, Asylum Seekers and Migrants - First Results (October 2015). Consulté le 31.08.2016, téléchargé: www.tarki.hu/hu/news/2015/kitekint/20151203_refugee.pdf
438. Tárki (TÁRKI Social Research Institute) (2015) Magyarország jobban teljesít: csúcson az idegenellenesek aránya – derül ki a TÁRKI 1992 óta végzett kutatásának legújabb adataiból. Consulté le 12.02.2016 , téléchargé: http://www.tarki.hu/hu/news/2015/kitekint/20150505_idegen.html.
439. Taylor, J. S. (2003). Confronting “culture” in medicine's “culture of no culture”. *Academic Medicine*, 78(6), 555-559. . <http://dx.doi.org/10.1097/00001888-200306000-00003>
440. Tedeschi, R. G., & Calhoun, L. G. (2004). " Posttraumatic growth: Conceptual foundations and empirical evidence". *Psychological inquiry*, 15(1), 1-18. http://dx.doi.org/10.1207/s15327965pli1501_01
441. Tedeschi, R. G. (1999). Violence transformed: Posttraumatic growth in survivors and their societies. *Aggression and Violent Behavior*, 4(3), 319-341. [http://doi.org/10.1016/S1359-1789\(98\)00005-6](http://doi.org/10.1016/S1359-1789(98)00005-6)
442. Terre des Hommes (2014). Mario Projekt: Az úton lévő gyermekek helyzetelemzése: Magyarország gyermekvédelmi rendszerének kapacitása és alkalmassága az úton lévő gyermekek védelme szempontjából, Budapest, 2014 január. Kutatási jelentés. Consulté: le 10.12.2014, téléchargé : <http://marioproject.org/>
443. Terwee, C. B., Bot, S. D., de Boer, M. R., van der Windt, D. A., Knol, D. L., Dekker, J., ... & de Vet, H. C. (2007). Quality criteria were proposed for

measurement properties of health status questionnaires. *Journal of clinical epidemiology*, 60(1), 34-42. <http://doi.org/10.1016/j.jclinepi.2006.03.012>

444. Theis, A. (2006). *Approche psychodynamique de la résilience: étude clinique projective comparée d'enfants ayant été victimes de maltraitance familiale et placés en famille d'accueil*. Thèse de doctorat. (EA, N.3976) Téléchargé : [http://www.psychanalyse.com/pdf/APPROCHE%20PSYCHODYNAMIQUE%20DE%20LA%20RESILIENCE%20-%20ETUDE%20CLINIQUE%20\(317%20pages%20-%201,7%20Mo\).pdf](http://www.psychanalyse.com/pdf/APPROCHE%20PSYCHODYNAMIQUE%20DE%20LA%20RESILIENCE%20-%20ETUDE%20CLINIQUE%20(317%20pages%20-%201,7%20Mo).pdf)
445. Theron, L. C., Theron, A. M., & Malindi, M. J. (2013). Toward an African definition of resilience: A rural South African community's view of resilient Basotho youth. *Journal of Black Psychology*, 39(1), 63-87. 10.1177/0095798412454675
446. Tozer M, Khawaja N.G, Schweitzer R. (2017) Protective Factors contributing to Wellbeing among Refugee Youth in Australia. (A paraître)
447. Tisseron, S. (2009). Résiliences: comment s'y retrouver? *Que sais-je?*, 3(3785), 3-6.
448. Tisseron, S., & Cyrulnik, B. (2007). Controverse: la résilience en question. In Ain, J. (Ed.), *Résilience: réparation, élaboration ou création?; [cet ouvrage est constitué... au Carrefour Résiliences qui s' est tenu à Toulouse les 13 et 14 octobre 2006 à l'initiative de l'Association Carrefours & Médiations]*. (p. 15-53). Paris :Érès.
449. De Tychey, C., & Lighezzolo, J. (2006). La résilience au regard de la psychologie clinique psychanalytique. In B. Cyrulnik et P. Duval (Éds), *Résilience et psychanalyse*, (pp. 127-154), Paris :Odile-Jacob
450. Tousignant, M. (2012). La culture comme source de résilience. In Cyrulnik, B., & Jorland, G. (2012). *Résilience: Connaissances de bases*, (p. 137-151). Paris :Odile Jacob.
451. Tousignant, M. (1998). Écologie sociale de la résilience. In Cyrulnik, B., & Conrath, P. (1998). *Ces enfants qui tiennent le coup*. (61-73). Paris : Hommes et Perspectives

452. Toth, J. S. (2003). *Resilience: The experience of immigrant and refugee women*. Thèse de doctorat. University of Manitoba. Téléchargé: <https://mspace.lib.umanitoba.ca/xmlui/bitstream/handle/1993/3801/Toth%2c%20Resilience%20The.pdf?sequence=1&isAllowed=y>
453. Tóth, P. P. (2001). Népeségmozgások Magyarországon a XIX. és a XX. században. *Population migration in Hungary in the 19th and 20th centuries*. In É. Lukács and M. Király eds. *Migráció és Európai Unió [Migration and the European Union]*. Budapest: Szociális és Családügyi Minisztérium.
454. Ungar, M., Liebenberg, L., Boothroyd, R., Kwong, W. M., Lee, T. Y., Leblanc, J., ... & Makhnach, A. (2008). The study of youth resilience across cultures: Lessons from a pilot study of measurement development. *Research in Human Development*, 5(3), 166-180. <http://dx.doi.org/10.1080/15427600802274019>
455. Ungar, M. (2006) Final Report: International Resilience Project. Consulté le 5.04.2016, téléchargé: <http://www.resilienceproject.org>
456. Ungar, M. (2005) Introduction: Resilience across cultures and contexts. In M. Ungar (ed.), *Handbook for working with children and youth: Pathways to Resilience across cultures and contexts* (p. xv-xxxix) Thousand Oaks, CA: Sage Publications.
457. Ungar, M. (2003). Qualitative contributions to resilience research. *Qualitative social work*, 2(1), 85-102. 10.1177/1473325003002001123
458. United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) (2012). Magyarország, mint menedéket nyújtó ország. Consulté le 24.05.2014, téléchargé: <http://www.refworld.org/docid/4f9167db2.html>
459. United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) (2012). Fogvatartás: irányelvek. Consulté le 15.04.2014, téléchargé: http://www.unhcr.org/ceu/_assets/files/content/what_we_do/pdf_hu/detention/UNHCR-fogvatartasi-iranyelvek_2012.pdf
460. United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) (2013). *Response to vulnerability in asylum*. Consulté le 13.04.2015, téléchargé: http://www.unhcr.org/ceu/_assets/files/content/what_we_do/pdf_hu/caring_for_vulnerable_groups/RVA_Report_HUN.pdf

461. United Nations High Commissioner for Refugees (UNHCR) (2016). *Hungary as a country of asylum. Observations on restrictive legal measures and subsequent practice implemented between July 2015 and March 2016*, May 2016. Consulté le 27.02.2017, téléchargé : <http://www.refworld.org/docid/57319d514.html>
462. United Nations Children's Fund (UNICEF) (2017) Közlemény: A Gyermekjogi Civil Koalíció szerint súlyosan gyermekjog-sértő a határőrizeti eljárás szigorításával kapcsolatos törvénymódosító csomag. Consulté: 28.02.2017, téléchargé: http://unicef.hu/wp-content/uploads/2017/02/k%C3%B6zlemeny_2017-02-20.pdf
463. Urbán, F. (30.03.2016). Az Európai Unió menekültügyi statisztikai adatgyűjtésének gyakorlata. Présentation lors de la conférence nationale annuelle de la European Migration Network, Budapest
464. Vaillant, G. E., & Davis, J. T. (2000). Social/emotional intelligence and midlife resilience in schoolboys with low tested intelligence. *American Journal of Orthopsychiatry*, 70(2), 215.
465. Vasterling, J. J., Brailey, K., Constans, J. I., & Sutker, P. B. (1998). Attention and memory dysfunction in posttraumatic stress disorder. *Neuropsychology*, 12(1), 125. <http://dx.doi.org/10.1037/0894-4105.12.1.125>
466. Védelempolitika (2016). « Szisztematikus önsorsrontás » Interjú Ládányi Jánossal. Consulté le 12.08.2016, téléchargé : http://www.nemzetesbiztonsag.hu/cikkek/ladanyi_janos-_szisztematikus_onsorsrontas_.pdf
467. Vicsek, L., Keszi, R., & Márkus, M. (2008). Representation of refugees, asylum-seekers and refugee affairs in Hungarian Dailies. *Journal of Identity and Migration Studies*, 2(2), 87-107.
468. [videosfromIAS](https://www.youtube.com/watch?v=nuYrRYu6nXY) (23.11.2014): Fassin D.: The Arduous Path of Refugees in the Changing Landscape of Asylum. [fichier video]. Téléchargé: <https://www.youtube.com/watch?v=nuYrRYu6nXY>

469. Volkan, V.D. (2004). Chosen trauma, the political ideology of entitlement and violence. Consulté le 30.03.2017, téléchargé: <http://www.vamikvolkan.com/Chosen-Trauma%2C-the-Political-Ideology-of-Entitlement-and-Violence.php>
470. Volunteers on the Rise (28.04.2016). Is Hungary doing better in being inhuman? Volunteers on the Rise. Téléchargé. <https://volunteersrise.tumblr.com/>
471. Walsh, F. (2002). Bouncing forward: Resilience in the aftermath of September 11. *Family Process*, 41(1), 34. 10.1111/j.1545-5300.2002.40102000034.x
472. Watters, E. (2010). *Crazy like us: The globalization of the American psyche*. New York:Free Press.
473. Weine, S.M., Ware, N., Tugenberg, T., Hakizimana, L., Dahnweih, G., Currie, M., ... & Levin, E. (2013). Thriving, managing, and struggling: a mixed methods study of adolescent African refugees' psychosocial adjustment. *Adolescent psychiatry*, 3(1), 72-81.
474. Weine, S. M., Ware, N., & Klebic, A. (2004). Converting cultural capital among teen refugees and their families from Bosnia-Herzegovina. *Psychiatric Services*, 55(8), 923-927. <http://dx.doi.org/10.1176/appi.ps.55.8.923>
475. Weiss, D. S. (2004). The Impact of Event Scale-Revised. In J. P. Wilson, & T. M. Keane (Eds.), *Assessing psychological trauma and PTSD: A practitioner's handbook* (2nd ed., pp. 168-189). New York: Guilford Press.
476. Werner, E. (2005). Resilience and recovery: Findings from the Kauai longitudinal study. *Research, Policy, and Practice in Children's Mental Health*, 19(1), 11-14.
477. Werner, E., & Smith, R. S. (1982). *Vulnerable but invincible: A study of resilient children*. New York: McGraw-Hill.
478. Wessells, M., & Monteiro, C. (2004). Internally Displaced Angolans: A Child-focused, Community-based Intervention. In Miller, Kenneth E. (Ed); Rasco, Lisa M. (Ed). *The mental health of refugees: Ecological approaches to healing and adaptation*, (p. 65-94). Mahwah, NJ, US: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.

479. Wiener, P. (1988). Rêves traumatiques des réfugiés. *Le Coq-Héron*, (108). 10.3917/cohe.189.0103
480. Williams, A. (2001). The gypsies of Syria. A DRC Update. Consulté le 5.03.2016. Téléchargé: <http://www.domresearchcenter.com/journal/14/syria4.html>
481. Williams, A. (2000). The gypsies of Lebanon. A DRC Update. Consulté le 6.03.2016. Téléchargé: <http://www.domresearchcenter.com/journal/12/lebanon.html>
482. Williams, D. R., Neighbors, H. W., & Jackson, J. S. (2003). Racial/ethnic discrimination and health: findings from community studies. *American journal of public health*, 93(2), 200-208. 10.2105/AJPH.93.2.200
483. Windle, G., Bennett, K. M., & Noyes, J. (2011). A methodological review of resilience measurement scales. *Health and quality of life outcomes*, 9(1), 8. 10.1186/1477-7525-9-8
484. Winnicott, D. W. (2000). La crainte de l'effondrement et autres situations cliniques, trad. fr. Paris :Gallimard.
485. Yahyaoui, A. (2009). *Exil et déracinement: Thérapie familiale des migrants*. Paris :Dunod.
486. Yehuda, R., & Flory, J. D. (2007). Differentiating biological correlates of risk, PTSD, and resilience following trauma exposure. *Journal of traumatic stress*, 20(4), 435-447. 10.1002/jts.20260

Annexes

1. Le guide d'entretien

Présent

1. Comment est-ce que tu trouves la vie en Hongrie ?
2. Quelle est ta matière préférée à l'école ? Est-ce que tu travailles déjà ?
3. Quelles sont les activités que tu aimes pratiquer dans ton temps libre ? As-tu un hobby préféré ?
4. Qu'est-ce qui te rend heureux ?
5. Comment est-ce que tu restes en contact avec ta famille/tes amis ?
6. Comment te fais-tu de nouveaux amis ? Qu'est-ce qui t'agace le plus chez l'autre ?
7. Fais-tu des rêves intéressants ?
8. Que fais-tu pour être en bonne santé ?
9. Que fais-tu si tu tombes malade ?
10. Avec qui peux-tu parler de tes difficultés ?
11. Quels sont tes points forts et tes défauts ?

Futur

1. Qu'est-ce que tu veux dans la vie ? Quel métier veux-tu faire ?
2. Quand tu étais enfant, que voulais-tu être quand tu serais grand ? Quel était ton rêve ? D'où vient ce rêve ?
3. Qui t'a soutenu ?
4. Comment te vois-tu dans cinq ans ? Et dans 10 ans ?
5. Quels conseils donnerais-tu à quelqu'un qui a vécu les mêmes expériences que toi ?

Passé

1. Est-ce que tu connais quelqu'un de ta ville/ton village/ta famille qui vit à l'étranger comme toi ?
2. Qui t'a aidé à quitter ton pays et à venir en Europe ? Comment cette personne t'a encouragé ?
3. Comment as-tu imaginé la vie ailleurs ?
4. Qu'est-ce qui te manque le plus de ton pays ?
5. Que voulais-tu laisser derrière toi/oublier ?
6. Que voulais-tu apporter avec toi de ton pays ?
7. Pourrais-tu parler de ton arrivée en Hongrie ?
8. Quels étaient les moments difficiles que tu as vécus en Hongrie ? Comment as-tu surmonté ces difficultés ?

2. Les résumés des entretiens

Aaban

A. est un jeune homme de 19 ans. Il a l'air sérieux et est très poli, et vit en Hongrie depuis deux ans. Toujours en train d'apprendre le hongrois, il me demande que la langue de l'entretien soit l'anglais. En ce moment, A. est scolarisé et travaille à côté, dans la restauration. À cause de la barrière de la langue, il trouve l'école difficile. Pendant cinq mois, il n'avait que des cours de langue. Il a du mal à comprendre ses professeurs, avec qui il ne trouve pas une langue médiatrice. Il a quitté l'Afghanistan à l'âge de 13 ans et son long voyage de six ans lui a fait traverser la Grèce, la Roumanie, la Macédoine et la Serbie, avant d'arriver en Hongrie. Il me dit qu'il ne souhaite pas partager avec moi les raisons pour lesquelles il a décidé de partir. On revient sur les langues et il me dit qu'il en parle six ou sept : l'hindi, le farsi, le grec, le hongrois et la langue qu'il qualifie comme la sienne, le pashto. Parler la langue du pays d'accueil est important pour A. ; il dit que l'anglais ne suffit pas, car il n'aide pas dans la vie quotidienne. Il pense devenir interprète un jour. Il était également scolarisé en Afghanistan, où il a fait cinq ans d'études. Il s'entend bien avec ses camarades d'école, qui l'aident lorsqu'il ne comprend pas le hongrois. A. s'entend bien aussi avec les autres jeunes avec qui il partage son lieu de vie, et qu'il connaît depuis son arrivée au foyer de Fót²⁵⁵. Il a aussi une amie hongroise, une assistante sociale, qui l'aide dans sa vie quotidienne. Il garde contact avec les jeunes rencontrés durant son trajet, grâce à Facebook et Viber, mais il est très pris par l'école et le travail, donc il communique peu avec ses amis qui vivent à l'étranger. Concernant l'avenir, A. souhaite finir ses études et ouvrir un restaurant. Il aime bien jouer au cricket, qu'il a pratiqué au pays, et avec les autres jeunes à Fót. Il regarde souvent les films de Bollywood, mais, surchargé de travail et à l'école, il dit qu'il a très peu de temps pour s'amuser. Le sujet du cricket nous ramène à son pays d'origine, mais il évite de parler de sa famille : « Ça m'aide si je n'en parle pas... parce que quand j'en parle, ça me fait mal. Je n'en parle pas avec les autres non plus... donc ce n'est pas à cause de toi. Je n'aime pas parler de ça. J'y pense quand je suis seul, mais je n'en parle pas. » Je lui dis que je comprends et respecte cette décision, et on parle de son arrivée en Hongrie. Il me raconte qu'au début, il voulait repartir, mais qu'aujourd'hui, il va bien en Hongrie. Par rapport aux

²⁵⁵ Entre 2010 et l'été 2015, tous les mineurs isolés ont été hébergés au foyer pour enfants à Fót.

difficultés d'adaptation, A. dit que de toute façon, chaque culture est différente, qu'il se fait des amis hongrois et qu'il a une petite amie hongroise. A. rêvait de devenir un « médecin du cœur », car quand il était petit, sa mère souffrait d'une maladie cardiaque. Avec un triste sourire, il dit qu'il a renoncé à ce rêve, car l'école est trop difficile ici. Par rapport à l'avenir, A. s'exprime : « Je vis dans le présent. Personne ne sait comment ça va se passer demain. C'est Dieu qui décide de tout. Mais ça ne veut pas dire que tu n'as rien à faire. Si tu ne profites pas de ce que Dieu te donne, c'est ta faute à toi, et pas celle de Dieu. » En parlant des différences entre la Hongrie et sa culture d'origine, A. évoque le fait que les gens qui vivent en Hongrie (y compris les musulmans) ne suivent pas les règles de la religion. Il parle aussi de sa propre difficulté à respecter le ramadan cet été, car il faisait très chaud et il devait travailler dans la cuisine pendant toute la journée. Il dit qu'il a quand même réussi à respecter le ramadan, parce que respecter les règles de la religion, c'« est juste une décision que tu prends toi-même, indépendamment de ce que font les autres ». A. me dit qu'il doit beaucoup à ses amis, car ce sont eux qui l'ont convaincu de rester en Hongrie, d'aller à l'école et de travailler. Il sort souvent avec eux. Il dit qu'il a perdu contact avec ses amis du pays et qu'il n'a aucun proche qui vit en Europe. Pour A., l'Europe était le symbole de la sécurité et une chance d'avoir un avenir. Lorsqu'il a été confronté aux difficultés de la vie quotidienne en Grèce, il a pris la décision de partir pour l'Italie, mais la police l'a attrapé en Macédoine et en Roumanie aussi. En Roumanie, on lui a demandé de quitter le pays sous 12 jours. Il a franchi la frontière avec un groupe de jeunes, dont il est le leader. Il a été placé à Fót, un lieu qu'il a beaucoup investi et aimé. Au tout début de son arrivée, A. s'est souvent retrouvé sans argent et il ne pouvait pas s'acheter des cigarettes. Il a commencé à fumer en Grèce : « Les cigarettes sont comme un ami. » On revient sur l'Europe et A. se met à parler de la France : « Après tout ce qui s'est passé en France, je ne sais pas où on doit aller pour se sauver. » Il répète plusieurs fois qu'il ne comprend pas le sens de ce qui s'est passé en France. Il souligne aussi que le terrorisme n'a rien à voir avec l'islam. On parle des rêves. A. évoque les rêves qu'il fait de sa mère, et les cauchemars. Il dit qu'il ne sait pas ce que les rêves vont dire, mais sa mère lui manque... il répète qu'il n'a pas envie de parler de sa famille et on termine l'entretien en discutant de ses projets pendant les vacances scolaires.

Aalem

Aalem est un jeune d'origine Hazara d'Afghanistan, de la petite ville de Gezni. Il a 20 ans. L'entretien aura lieu en hongrois, qu'il maîtrise assez bien. A. a l'air sérieux, il répond facilement aux questions mais garde toujours cette attitude sérieuse et franche ; il ne sourit

presque jamais. Il est arrivé en Hongrie il y a quatre ans. Il se souvient de la date exacte de son arrivée. Sa destination initiale n'était pas la Hongrie, mais la France, car certains membres de sa famille y vivaient déjà. Il pensait que l'Europe est un continent où « il y a des règles et la sécurité ». En arrivant en Hongrie, A. n'a pas de papiers attestant sa minorité. Il est placé à Nyírbátor, un centre de détention, qu'il décrit comme « une prison » et dont il garde des souvenirs douloureux. Il est ensuite placé à Debrecen, dans un camp de réfugiés. Vu son jeune âge, il est envoyé à Szolnok et à Békéscsaba pour l'évaluation de son âge. Il est reconnu comme mineur et transféré à Fót, où il se retrouve avec d'autres mineurs isolés. À Fót, A. a du mal à trouver sa place, il y a trop de monde, il y a beaucoup de jeunes qui ne restent que quelques mois et qui repartent : « Tout le monde était mélangé, les sains et les malades, tout le monde. » A. a vécu Fót comme un camp de réfugiés, où il n'y a pas d'entraide, où chacun se préoccupe de soi et où la plupart ne restent que de manière transitoire. Il parle également des confrontations avec les autres résidents au niveau quotidien, peu importe la nationalité. A. a beaucoup voyagé en Europe, il est allé en Allemagne et en Autriche aussi. Il précise qu'il s'agissait de simples voyages et qu'il ne voulait pas rester dans d'autres pays. En effet, il ne voulait pas « redevenir un réfugié encore une fois » dans un autre pays, où il faut attendre d'être accepté ou rejeté. La Hongrie était sécurisante, et la sécurité était l'élément le plus important pour lui. Il aime vivre en Hongrie, et il se sent moins comme un étranger ici que dans d'autres pays européens qu'il a visités. On reparle du départ. A. dit qu'en dehors de sa sœur aînée et de son beau-frère, il a perdu toute sa famille. Ces derniers vivent en France. Ils sont partis ensemble mais ont été séparés au cours du trajet, car A. devait prendre un autre moyen de transport que l'avion. Il a beaucoup d'amis, d'origines diverses, dont quelques-uns qu'il a rencontrés à la mosquée en Autriche. Il a aussi une petite amie hongroise, dont le frère a été soldat envoyé en Afghanistan. A. aime bien la famille de sa copine. Pour lui, ce qui est important n'est pas la religion ou les origines de la personne, mais le fait que celle-ci ne soit ni égoïste ni trop fière et qu'elle aide les autres. A. est scolarisé. Il aime beaucoup l'école bien qu'il soit en train d'apprendre une profession qui ne le fait pas rêver. Il a remarqué qu'en Hongrie, on ne respecte pas le professeur comme on le fait en Afghanistan. Pour A., c'est une question d'éducation. Lui, il veut tout apprendre et comprendre comment le monde fonctionne. A. aimerait bien devenir chef de restaurant. Il adore apprendre les langues qu'il trouve utiles, comme l'anglais, le français et le turc. Il pense aussi travailler comme interprète un jour. Par rapport au hongrois, il dit que si on veut parler une langue, ce n'est pas difficile de l'apprendre et que lui, il veut le parler. Au début,

A. a appréhendé le hongrois et le trouvait difficile, mais aujourd'hui, il pense que cela va aller. « Il faut vivre sa vie », dit-il. Il est en train de passer son permis de conduire et pense qu'il faut arrêter de rêver et faire tout pour pouvoir vivre son rêve. Il dit que son enfance a été dure, et qu'il était différent des autres : « Les voyages te changent. J'ai changé et ça va mieux. » Aalem se décrit comme perfectionniste, ambitieux et orienté vers l'avenir, qualités qui pour lui sont importantes dans la vie. Quant au futur, A. rêve d'avoir quelque chose qui lui appartienne, comme un appartement ou un restaurant dont il serait propriétaire. Il dit que « quand tu n'as pas de travail ou pas d'appartement et que tu vis dans un camp, tu n'es pas vraiment une personne à part entière ». Dans le camp, les gens attendent une éternité. A. dit que sa famille, surtout sa mère, lui manque. Il ne sait pas où vit sa famille, et j'ai l'impression qu'il n'est même pas sûr qu'ils soient encore en vie. Il parle aussi d'un oncle qui vit toujours en Afghanistan. A. a perdu tous les objets apportés comme souvenirs sur le trajet. Il évoque également ses difficultés au pays, où, comme membre d'une minorité ethnique, il vivait constamment dans la peur ; il craignait pour sa vie, ne pouvait pas se projeter dans l'avenir et n'aurait jamais pu suivre ses ambitions. Il dit qu'il n'y a pas de loi en Afghanistan pour protéger les gens et que « tu fais ce que tu veux là-bas, même du mal, peu importe. L'Afghanistan est comme une forêt de lions ». A. ne s'est jamais senti en danger en Europe. La chose la plus importante est la sécurité : « Si tu es en sécurité, c'est à toi de trouver des moyens pour réussir ta vie. Il est important de pouvoir compter sur ses amis, mais il faut absolument rester optimiste dans la vie et croire en Dieu. Je n'ai jamais pensé que j'étais seul, car Dieu était toujours avec moi. » A. aime bien jouer au foot. Il se plaint de son trouble d'attention et de mémoire : « Depuis un ou deux ans, j'ai cette maladie, je perds mes affaires, mon portable. Je réfléchis sur ma vie et je ne fais pas attention et je perds mes affaires. » Il dit qu'il se pose beaucoup de questions sur sa vie, pour trouver un sens à sa souffrance et à son identité comme réfugié sans famille. On termine l'entretien sur ses projets avec sa copine pour des vacances, et A. me demande enfin pourquoi je m'intéresse à son histoire.

Aydin

J'ai fait connaissance avec A. grâce à un jeune du foyer avec qui j'avais déjà eu un entretien. A. accepte de participer à mon travail. Il est souriant, agréable, avec une personnalité chaleureuse. Il est habitué aux entretiens car il a déjà été interviewé plusieurs fois par les médias, et il vient de tourner récemment dans une émission de télé intitulée « Welcome

migrants »²⁵⁶. A. parle parfaitement bien le hongrois, à tel point qu'il maîtrise les proverbes très codés culturellement. Il parle facilement, et contrairement aux autres jeunes réfugiés médiatisés, je ne le sens pas du tout « trop sophistiqué ».

Il est arrivé en Hongrie en 2009. Actuellement en formation de décorateur, il a travaillé aussi en tant que photographe, architecte-décorateur, nettoyeur, employé au pair et chef. C'est son oncle en Iran qui lui a appris la couture ; il aime bien restaurer les meubles aussi, une activité qu'il pratique depuis son enfance. A. a vécu en Iran entre trois et 16 ans. Il quitte ce pays à 16 ans et traverse la Turquie, la Macédoine et la Serbie, avant d'arriver en Hongrie. Il est placé à Bicske²⁵⁷. « J'étais dans le premier groupe de Fót, où j'ai passé un an. J'ai rencontré ma marraine là-bas, elle était l'éducatrice du groupe, elle est professeur de hongrois et d'histoire et assistante sociale. On a beaucoup discuté et elle m'a beaucoup aidé à me préparer au baccalauréat. » Il habite actuellement chez elle, et aimerait bien demander la nationalité hongroise, « dès que ce gouvernement, que je n'aime pas, aura changé ». En Iran, c'est la tante qui remplace l'école. A. vient d'une famille afghane aisée, d'origine Hazara, qui a tout perdu après la mort du père. A. raconte : « Mes frères aînés ont eu une enfance joyeuse, mais la mienne était dure. » Dans cette fratrie, il est le benjamin, le « rebelle » qui ne veut pas rester en Iran mais tenter sa chance en Europe. Il a choisi de se convertir au christianisme, car il n'était jamais d'accord avec « le côté politique » de l'islam. A. imaginait l'Europe comme « démocratique et cultivée ». Par rapport aux difficultés en Hongrie, il dit qu'il n'en a pas rencontré en arrivant, mais l'actuelle hostilité de la société envers les réfugiés l'a rendu triste : « Avant, j'ai connu les Hongrois comme un peuple gentil et cultivé. » Il pense qu'il est important d'aider l'autre ; il est devenu membre d'une association non gouvernementale et a fait du bénévolat pendant la crise migratoire. De cette crise, il parle comme d'une expérience difficile, qui l'a fait souffrir, au point que, pendant une période, il ne pouvait ni manger, ni dormir. Il pense que ce comportement n'a rien à voir avec l'esprit chrétien. Par rapport à l'avenir, A. dit qu'il a des amis en Finlande, mais qu'il va aller « là où il se sent bien ». Il a des amis partout en Europe, avec qui il garde contact par Facebook, mais il préfère « discuter en personne ». On revient sur Fót : A. parle du fait qu'il s'y ennuyait beaucoup, qu'il a souvent bu et fumé du cannabis. Il dit qu'il devait faire face à lui-même, se poser la question de ce qu'il voulait faire de sa vie. Beaucoup de résidents ont quitté la Hongrie depuis, et il a

²⁵⁶ Cette émission de télé accueille des migrants qui passent une journée avec une personne hongroise connue.

²⁵⁷ Les mineurs isolés non accompagnés étaient placés dans le camp de réfugiés de Bicske jusqu'en 2010.

gardé contact avec peu de personnes. La première année en Hongrie a été difficile, surtout la langue : « La logique du hongrois, c'est qu'il n'a pas de logique », dit-il en riant. « Il fallait que j'apprenne à penser en hongrois. » Il s'est habitué à son pays d'accueil, et quand il est allé visiter l'Iran, il a eu le mal du pays : « C'était bizarre, mais la Hongrie m'a manqué en Iran ». Il dit aussi qu'il n'a aucun souvenir de l'Afghanistan. En Iran, il a souvent été confronté à l'attitude hostile et xénophobe du pays : « Je me souviens qu'un jour, nous étions en train de jouer au foot et tout d'un coup, une dame est venue, m'a pris par la main et a dit à ses enfants de ne pas jouer avec les Afghans. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte du fait que j'étais un Afghan. » A. n'a pas pu aller à l'école, car les écoles pour les enfants afghans ont été fermées. Et malgré ses résultats brillants, A. n'a pas été accepté par le collège iranien. Il aime voyager et il voyage beaucoup dans le cadre de formations organisées par des ONG et autres associations dont il est membre. Il pense qu'il est important d'accompagner les mineurs isolés en Hongrie, qui n'ont souvent pas de projet de vie, en dehors de gagner de l'argent. A. pense que l'école est importante. Il a gardé une bonne relation avec son ancienne école hongroise, et le directeur de l'institution lui a même demandé de participer à un projet en tant que décorateur. Je fais une remarque en disant qu'il me semble que quel que soit l'endroit où il va, il réussit et établit facilement de bonnes relations avec les autres. A. me dit que c'est son perfectionnisme et la chance qui l'aident le plus. Il croit qu'il est important de pouvoir établir des liens de confiance avec les autres, en donnant des conseils concrets. A. dit que sa vie privée est moins réussie et qu'il n'a eu qu'une copine depuis qu'il est en Hongrie. Son rêve d'enfance était de devenir pilote, car ils sont « libres et rapides ». A. ne tombe pas souvent malade. Quand il est triste, il discute avec sa mère (sa marraine hongroise), qui l'appelle « mon fils ». Il aime prendre des photos, faire du vélo et écouter de la musique. « Si ça ne va pas du tout, je bois et je casse des choses. » En principe, il aimerait bien rester en Hongrie, mais comme « on ne peut pas faire des projets d'avenir ici », il peut envisager aussi de vivre ailleurs, soit en Alaska ou au Brésil. Il préfère la campagne et n'aime pas trop vivre dans des grandes villes. Quand je lui pose la question de savoir ce qui nous aide à réussir, il répond : « Si tu veux, tu peux réaliser tes rêves. Mais si tu ne le veux pas vraiment, personne ne pourra t'aider à les réaliser. »

Bahram

Bahram est un jeune très souriant, habillé de manière traditionnelle. Il est très poli et me demande de parler en anglais, car il a encore du mal avec le hongrois. Il parle très bien anglais. B. est arrivé en Hongrie il y a deux ans, et il vient d'avoir 18 ans. Il est scolarisé, va à

l'école dans l'après-midi et travaille quatre jours par semaine. Il aime bien aller à l'école et être avec ses camarades, mais « le hongrois est la langue la plus difficile au monde », et donc, cette barrière empêche la communication. Parmi les différentes matières, il adore les maths, la biologie et l'anglais. Avant, il pensait que l'anglais était difficile. Mais maintenant, l'anglais est devenu la langue qui « fait la médiation » entre « sa langue » et le hongrois. B. parle quatre langues mais il aimerait en apprendre « dix ou encore plus ». Il trouve que parler la langue du pays est important, car sans cela, « tu n'es personne ». Il dit que les Hongrois sont gentils avec lui et que même si la langue est difficile, il serait sans doute aussi difficile pour moi d'aller en Afghanistan et de me débrouiller dans leurs langues. Il me parle des langues en Afghanistan et de ce pays qui, à une époque, était sûr et fréquenté par les Européens. Par rapport à son avenir, il dit qu'il aimerait bien devenir médecin, mais qu'« on ne sait rien sur l'avenir ; je peux avoir un accident demain et mourir tout de suite, donc, c'est seulement Allah qui sait tout ». Je demande à B. si quelqu'un dans sa famille était médecin, il me répond que son oncle l'était, qu'ils étaient proches et qu'il est mort. B. a traversé plusieurs pays avant d'arriver en Hongrie, et il s'est fait des amis, mais « les amis changent avec le pays, nous n'avons pas la même langue, ni la même culture ». Il garde le contact avec certains sur Internet. Il m'explique que pour eux, l'amitié est quelque chose d'important et qu'il y a deux types d'amis : « Il y a ceux qui t'aident pour obtenir quelque chose, et ceux sur qui tu peux toujours compter, peu importe la situation. Ces derniers sont ceux qu'on respecte. » À propos de Fót, il dit que c'était bien, parce qu'ils pouvaient jouer au cricket. Au pays, il faisait de la boxe et pensait poursuivre ce sport à un niveau professionnel. Il répète qu'il aurait bien aimé devenir médecin, mais que « les choses changent ». En parlant de l'Afghanistan, il dit qu'il n'y a pas de sécurité et qu'il n'aurait jamais pu penser aller à l'université, car il n'y a pas de règles. Il dit que cela lui fait trop de mal, et qu'il n'a pas envie « de se souvenir de ces choses ». Il parle de son trajet depuis l'Afghanistan et à travers plusieurs pays, pendant lequel il était à « 90% sûr » qu'il allait mourir à cause du manque d'eau, de nourriture et de son état d'épuisement total. On parle de sa vie en Hongrie et il dit qu'il a une petite amie depuis un an. Elle l'aide beaucoup dans la vie quotidienne, et B. a une très bonne relation avec sa famille : « C'est comme avoir une famille à moi. » B. ne fume pas, ne boit pas et ne sort pas, contrairement à beaucoup d'autres jeunes. Il dit qu'il ne veut pas que sa petite amie fasse pareil, car « il ne veut déranger » personne dans sa vie, mais que celle-ci a pris elle-même la décision de ne pas s'amuser « comme une jeune fille célibataire ». B. dit que pour les Hongrois, la famille est moins importante que pour les Afghans. Il ajoute

que si l’Afghanistan devient plus sûr, il va « bien évidemment » rentrer. « Ta maison est ta maison. Si tu dors dans ta maison, tu te sens à l’aise, mais si tu dors dans la maison d’un autre, tu n’es pas à l’aise. Tu ne sais pas où tu peux trouver les choses. Ici, je sais quand même, mais je dois demander. » B. dit que sa destination initiale était l’Allemagne, mais quand il est arrivé en Hongrie, il a commencé à se sentir à l’aise et a décidé de rester. Il me dit que quand il est triste, il prie d’abord, et après, il fait la cuisine avec ses amis ; ils préparent des plats afghans et parfois des plats hongrois. B. pense que l’humour et l’envie d’aider l’autre sont importants : « Je suis afghan, mais je suis aussi un être humain. On est pareil et c’est les problèmes de nos pays qui nous divisent. Quand tu arrives dans un pays, tu dois d’abord apprendre les règles de la culture. Et puis, tu dois trouver “the easy way of things”, parce que tu repars à zéro. »

Dastan

J’ai rencontré D. grâce à une amie personnelle travaillant dans une ONG hongroise, où elle a connu D., d’origine Hazara d’Afghanistan. D. est familier avec les interviews et les médias. Il est « le visage » du HCR en Hongrie et bien qu’il n’aime pas être « le réfugié qu’on met dans la vitrine », il est à l’aise avec les médias. Il maîtrise très bien le hongrois, lit des poèmes en hongrois, utilise l’argot et les proverbes avec facilité. Il semble détendu, sympathique et agréable. Il fait constamment des blagues, me disant qu’à cause de son visage asiatique, tout le monde pense qu’il est chinois. Quand je le rencontre, il est entouré de ses amis de Fót avec qui il joue au foot. Malgré son expérience avec les médias, et à ma grande surprise, il voudrait que je prenne des notes au lieu d’enregistrer ce qu’il dit. Une fois lancé, il est à l’aise et me livre un témoignage construit de son histoire, et se met à raconter les choses avant que je ne pose mes questions.

Cela fait six ans que D. vit en Hongrie, et il a réussi à obtenir sa nationalité hongroise il n’y a pas longtemps. Il est arrivé au pays à l’âge de 15 ans et travaille actuellement chez une ONG en tant que médiateur culturel et interprète, et il organise des programmes divers. Avant, il a travaillé au stock et a fait d’autres « boulots d’étudiant ». Il me raconte qu’à l’âge de 12 ans, il a vu son père se faire exécuter à cause de sa religion. Un passeur l’a amené à Téhéran, où sa mère vivait à l’époque, car ses parents étaient divorcés depuis très longtemps. D. a ensuite vécu à Téhéran pendant trois ans, et il y a travaillé. Il dit qu’en Iran, on n’aime pas les Afghans, et il avait peur d’être renvoyé en Afghanistan. Avec l’aide de son oncle vivant en Suède, il a pu quitter l’Iran et est arrivé en Hongrie après avoir traversé la Turquie, la

Bulgarie, la Roumanie et la Serbie. Avec ses amis rencontrés sur la route, il a gardé contact sur Facebook. Il a été d'abord à Bicske et a obtenu son statut de protégé pour trois mois. Pour lui aussi, l'Europe portait la promesse de la sécurité et d'un avenir. Son rêve d'enfant était de devenir pilote. Aujourd'hui, il se voit plutôt dans le domaine du tourisme. Il a déjà fini une formation dans le tourisme et en a commencé une autre dans la logistique. « J'aime beaucoup apprendre, il n'y a pas d'avenir sans l'école. » Il dit que le hongrois était difficile au début, mais qu'il s'y est beaucoup investi. D. parle couramment le dari, le farsi et le hongrois. Il donne des cours de langue et de littérature farsi. Il dit aimer la culture hongroise, la cuisine et les filles. « Les Hongroises sont féminines, elles sont mignonnes, je préfère les filles d'ici à celles de là-bas. » Il dit qu'en Hongrie, la famille est importante. « Quand je suis arrivé, j'ai regardé les Hongrois et j'ai essayé de les imiter, la manière dont ils parlent, la manière dont ils se comportent. » D. a une petite amie depuis trois ans. Il adore le poète hongrois Sándor Petőfi, héros de la révolution de 1848 qui a disparu et dont le corps n'a jamais été retrouvé. D. adore ses poèmes d'amour et le considère comme « l'arme de Dieu ». S'il changeait de nom, il adopterait sans doute le nom de ce poète. Je lui demande si être connu est important, il répond qu'être connu aide à trouver un boulot « sans CV ». Il dit que la seule chose qui lui manque, ce sont ses parents, mais qu'il n'en a pas beaucoup de souvenirs car il est devenu adulte ici, en Hongrie : « Et je suis ici maintenant, au *Magyaristán*, pas en Afghanistan. » D. aimerait se marier avec sa petite amie, acheter un appartement, mais il ne sait pas où il va s'installer, en tout cas, c'est le destin qui décidera. Il dit qu'être en relation avec quelqu'un nous change : « Ma copine m'a appris beaucoup de choses... j'ai senti la culture hongroise sur sa peau. Elle était la Hongrie pour moi. » D. joue au foot et pratique la guitare, il aime chanter aussi. Il boit de temps en temps, et il a fumé du cannabis quand il était au camp de réfugiés. D. se dit perfectionniste, orienté vers l'avenir : « Mieux vaut être perfectionniste que de ne rien vouloir faire... en fait, c'est bien de trouver un juste milieu, mais si tu commences du côté du perfectionnisme, tu arrives mieux à trouver un juste milieu. » « Je dirais à quelqu'un qui vient d'arriver : Tu es seul au monde. Ce n'est pas de ta faute si tu es né pauvre, mais si tu meurs pauvre, ça sera ta faute à toi. » D. s'énerve vite mais pardonne facilement. Il aime sa formation sur le travail social et veut travailler avec les gens. Il fait du bénévolat. On parle de l'émigration : D. pense que tout le monde a le droit d'émigrer. Il rajoute que « nous, les Hazaras, nous sommes une minorité en Afghanistan, nous ne sommes pas pashto. On a perdu Afghanistan il y a 70 ans ».

Elmas

Je rencontre Elmas dans le foyer où il est hébergé. C'est un jeune souriant, poli et gentil, qui m'invite dans sa chambre pour l'entretien. Il a parfois du mal à s'exprimer, mais cela ne l'énerve pas, il est à l'aise quand il parle et il rigole beaucoup. L'entretien dure longtemps et il me dit que parler de tout cela lui fait du bien.

Elmas est un jeune d'origine afghane de Kaboul, qui vit en Hongrie depuis deux ans et huit mois. Il est scolarisé et travaille dans la restauration, une activité qu'il aime bien mais qui le fatigue. Il s'entend bien avec les professeurs et la plupart des élèves, mais il y en a certains qui manifestent une attitude hostile envers lui parce qu'il est réfugié. E. dit qu'il accepte ces réactions de la part des Hongrois, mais pas de la part des Roms, car « un Gitan, c'est aussi un réfugié ». E. aimerait bien terminer ses études et chercher un autre travail qui lui laisse plus de temps pour se reposer. Il aimerait avoir une « vie normale », une famille, un emploi et un appartement. Quand il était petit, il rêvait de devenir joueur de football, sport qu'il a commencé au pays lorsqu'il était enfant. E. a vécu et travaillé en Iran pendant 10 ans avec son oncle, à qui il reste très attaché. Il dit qu'il n'a pas vu sa famille depuis 14 ans. Il a quitté l'Iran seul, a traversé la Turquie et la Grèce avant d'arriver en Hongrie. Il évoque un voyage dangereux, pendant lequel il s'est caché dans un conteneur dans un train, n'a pas mangé pendant une semaine et a presque suffoqué. Arrivé en Hongrie, il est découvert par la police et placé à Fót. Il a 17 ans à ce moment-là. Un an après son arrivée, le directeur de Fót ne pouvait plus garder une place pour lui au foyer. E. se sentait abandonné et désespéré, ne connaissait pas grand monde en Hongrie et n'avait pas suffisamment d'argent sur lui pour pouvoir se débrouiller : « J'ai pleuré, j'ai pleuré, je ne savais pas quoi faire. Quand tu as une famille, tu es chez eux... moi, j'ai appelé un ami pour qu'il m'aide. » Il a contacté son meilleur ami, qui connaissait des personnes travaillant à l'ASE de Hongrie, et il a été placé dans ce nouveau foyer. Cet ami dont il parle est son meilleur ami. E. a perdu contact avec les autres qu'il a rencontrés au cours de son trajet, et également à cause de son emploi du temps très chargé. E. évoque sa difficulté liée à la barrière de la langue. Il dit que les professeurs ne comprennent pas toujours à quel point le hongrois est difficile pour lui, et ils refusent de répéter les mots qu'il n'a pas compris. E. parle très bien le hongrois pour quelqu'un qui ne l'apprend que depuis deux ou trois ans. Il dit qu'il s'en sort, parce que « quand tu aimes un pays, ça t'aide à apprendre la langue aussi ». E. explique que dans le groupe avec lequel il est arrivé en Hongrie, il est le seul à être resté, les autres étant partis pour l'Allemagne. E. évoque également ses soucis financiers au moment où il a quitté l'Iran et quand il est arrivé en Hongrie. Bien qu'il ait un très bon lien avec son oncle qui l'a élevé en Iran, il ne veut plus

accepter l'aide que celui-ci lui propose : « Je dis à mon oncle que j'ai tout ce qu'il me faut, que je n'ai pas besoin qu'il m'envoie des choses, il m'a déjà beaucoup aidé. » Cet oncle et sa famille vivent actuellement en Allemagne. E. évoque la disparition de sa famille : « Je suis arrivé à la maison, la porte était ouverte, la nourriture était sur la table, mais personne n'était là... Ma tante a pleuré, elle m'a demandé ce qui s'était passé et je lui ai dit d'aller à la maison, et elle a vu que personne n'était là. Beaucoup de personnes sont mortes ce jour-là. Je suis resté encore deux ans à Kaboul, puis ma tante a contacté mon oncle pour qu'il m'accueille chez lui, car je ne pouvais pas rester seul. Mon oncle me disait : Je suis ta mère et je suis ton père. J'ai dit que je le savais. Dieu merci, j'ai un oncle. » Quand je lui pose la question sur l'avenir, E. revient sur le passé : « Dans 10 ans, ma famille va toujours me manquer. Seul Dieu sait où ils sont. Il y a beaucoup de gens qui sont morts et qu'on ne pouvait pas identifier... j'ai attendu ma famille pendant longtemps. Mon oncle me disait de rester à la maison et de réfléchir, si je voulais. » Par rapport à la famille, E. évoque les différences culturelles entre sa culture et la culture hongroise : « Je viens de l'Asie, je suis perse. Chez nous, c'est différent, tu aimes ta mère et ton père plus que tu aimes Dieu. Je ne comprends pas ce que les Hongrois et les Roms font ici (il fait référence aux jeunes autochtones placés au foyer). Si j'avais une mère et un père, ils ne me laisseraient pas vivre dans un tel lieu. Si tu n'as pas de famille, c'est autre chose, t'es obligé de vivre ici. » On parle des jeunes du foyer. E. me raconte qu'il est gentil avec tout le monde ; il se fait des amis facilement, les différences culturelles ne lui posent pas de problème : « Il y a des musulmans qui sont sympas et d'autres qui ne le sont pas. C'est la même chose pour les Hongrois, il y en a des sympas et d'autres qui ne le sont pas. » E. sort et fait la fête comme les jeunes de son âge, mais il le fait moins maintenant car il a un emploi du temps très chargé. Il dit que la confrontation avec la culture hongroise n'était pas facile, mais il s'y est habitué. Quand il est triste, E. préfère rester seul et penser, il réfléchit sur la vie en général. Il décrit les difficultés liées à la guerre, le malaise dans la vie quotidienne, la décision de partir et de changer d'attitude : « Quand tu viens en Europe, tu dois changer ta façon de penser. » Il évoque une image idéalisée de l'Europe et la réalité, l'importance de pouvoir penser en Hongrie comme les Hongrois, et la différence entre la mentalité hongroise et la mentalité afghane, l'importance de faire confiance à Dieu, son projet de démarrer une petite entreprise pour vendre des marchandises d'Afghanistan en Hongrie. E. ne pense pas à ces difficultés, il dit qu'il sait ce qu'il doit faire et le fait. À propos des rêves, il parle d'un rêve mystérieux, qu'il aimerait comprendre, mais ici, il n'y a pas d'outils de compréhension. On parle de

l'importance des rêves dans sa culture. Il dit qu'il faisait beaucoup de cauchemars en Afghanistan et en Iran, mais il en fait moins depuis quelques mois. E. avait une petite amie rom-hongroise : « Elle me disait souvent qu'elle aussi était une réfugiée, car son père était hongrois et sa mère gitane. Je ne suis pas entièrement hongroise, donc je suis différente. Ça fait mal. » E. dit avoir vécu des situations compliquées, où il se sentait discriminé, mais la plupart des gens sont gentils avec lui : « Les Hongrois sont sympas en général, mais il y en a certains qui ne le sont pas. » On parle de l'avenir. E. dit qu'il aimerait bien rentrer en Afghanistan si les choses s'arrangent, mais que pour le moment, il ne veut pas vivre dans un pays où « tout le monde a des armes, où personne n'est sain et où personne n'aime personne ». E. dit qu'il aimerait apprendre un métier et avoir les mêmes choses dans la vie que n'importe quel Hongrois, mais c'est Dieu qui décide.

Hadad

Je rencontre H., jeune de 24 ans d'origine afghane, au foyer où j'ai effectué la plupart de mes entretiens. H. rentre dans la pièce de manière brusque, il me regarde et me demande pourquoi je suis là, en hongrois. Je lui explique ce que je fais, il me regarde et se met à parler en anglais : « Do you want to know what Hungary is like ? Hungary is shit. » Je l'invite à discuter avec moi, il s'installe, mange des gâteaux et se lance. Au début, je trouve difficile de canaliser l'entretien et de lui poser des questions car il raconte sa vie en monologue. Je ressens sa colère, son désespoir, il se plaint beaucoup. Cela fait sept ans que H. vit en Hongrie ; il parle parfaitement bien le hongrois, mais refuse de le parler avec moi. Je pense que dans cette colère extrême contre le pays, c'est la langue anglaise qui peut faire le pont entre nous. On continue donc l'entretien en anglais, au cours duquel H. se calme de plus en plus, et derrière sa colère se dévoile une personne souffrante.

Je demande à H. s'il est d'accord pour que je puisse prendre quelques notes. Il dit oui et continue son monologue. Il me raconte l'histoire d'une consultation médicale où il se sentait maltraité et dit que les réfugiés n'ont pas les mêmes droits que les hongrois, et que ceux-ci souffrent beaucoup plus. Il parle de son hospitalisation, du fait qu'il devait partager sa chambre avec beaucoup de personnes. Il dit que l'argent qui est censé être dépensé pour des réfugiés « finit dans les poches des gens du gouvernement ». Il ajoute qu'à Fót, ils étaient censés partir en vacances, mais qu'à la dernière minute, ces vacances ont été annulées, et « à nouveau, l'argent a disparu ». H. vivait à Fót avec les autres et il ne voulait pas partir de là-bas. Il a écrit une lettre au directeur en expliquant que les jeunes réfugiés ayant un contrat

« majeur » ne voulaient pas quitter Fót. Il dit que le directeur ne croyait pas que la lettre puisse venir de lui, mais H. l'a écrite à nouveau : « J'ai recopié la lettre devant lui et puis je lui ai dit d'aller se faire foutre. Je suis sûr que ma demande de nationalité hongroise a été rejetée à cause de lui. » Il dit qu'il n'a jamais fait de mal, il n'a jamais eu affaire à la police, n'a jamais été déporté et donc ne comprend pas le refus. Il dit être tombé malade à cause de cette histoire : « Je suis très tendu à cause de ça, et parce que je n'ai jamais reçu une justification. » Il dit qu'il fait des crises d'angoisse, mais que le médicament a fait qu'il avait « la tête lourde ». Il pense qu'à l'hôpital, on ne le prend pas au sérieux, on lui dit qu'il n'est pas malade.

Il dit ne pas supporter les autres du foyer et il n'y vit plus. Il m'explique que les autres ne respectent pas les règles et invitent leurs amis roms qui utilisent ses toilettes, et que ces Roms peuvent être malades. Avant Fót, H. a été placé dans un camp de réfugiés à Bicske, où il a travaillé dans une usine, puis dans une autre : « J'ai fait du travail physique. » Aujourd'hui, H. travaille 13 à 14 heures par jour dans la restauration. Il ne voit pas le but de ce travail, il se sent bloqué. Il dit que dans un autre pays, il serait mieux payé. Il dit que l'école est importante, mais que « bosser est plus important », et l'aide qu'ils reçoivent ne suffit pas. L'État ne finance pas les études supérieures. H. a envie de reprendre ses études à l'université, où on l'a déjà accepté sous réserve qu'il obtienne la nationalité hongroise. Il revient sur sa demande de nationalité hongroise refusée, qu'il ne comprend pas. Il dit avoir aidé les éducateurs à Fót, avoir beaucoup travaillé, et revient sur le fait que tout le monde pensait qu'il allait obtenir le statut. Malgré toutes ces mauvaises expériences, il pense peut-être rester en Hongrie, pour y établir son commerce. Concernant ses difficultés en Hongrie, il explique qu'il faut écouter et regarder les gens, voir comment ils parlent et se comportent. Il dit qu'il représentait sans doute « un défi » pour son assistante sociale, il s'est même confronté au directeur de Fót. H. affirme que tout le monde aimait Fót, car ils vivaient « comme une famille » là-bas. Il dit que les personnes qui doivent quitter leur pays « ont des problèmes ». Ils doivent attendre sans fin, et « les gars qui sont arrivés en 2009 sont tous malades ». H. avait 16 ans lorsqu'il a quitté l'Afghanistan. Sa destination initiale était l'Angleterre, mais le passeur leur a menti, on les a découverts et leurs empreintes digitales ont été prises en Hongrie. H. parle de ce trajet dangereux où ils étaient cachés dans des containers, sans boire ni manger pendant trois jours. H. n'a pas de proches en Europe, mais il y a des amis partout. Sa femme, d'origine somalienne, est actuellement en Allemagne. H. ne s'entend pas bien avec les autres jeunes du foyer, car « ils lui manquent de respect ». H. ne sort pas souvent ; il

fumait du hachis et des cigarettes mais ne le fait plus. Concernant l'avenir, tout tourne autour de la nationalité hongroise, mais il dit qu'à la fin, c'est le destin qui va tout régler.

Hamid

J'ai rencontré H. pendant la crise migratoire en été 2015. On s'est croisé en tant que bénévoles et je lui ai demandé s'il pourrait participer à ma recherche. Il a hésité mais a fini par accepter l'interview. C'est un jeune Afghan de 24 ans, originaire de Kaboul ; il est extrêmement sociable, souriant, poli, avec un bon sens de l'humour. Il parle facilement, il vérifie souvent si je fais attention à ce qu'il me dit. Je suis parfois perdue par rapport à la temporalité des choses qu'il a vécues, mais j'essaye de les clarifier avec lui. Ses histoires d'événements traumatiques et sa culpabilité pesante m'inquiètent, et je décide de le mettre en contact avec un groupe civique accompagnant des demandeurs d'asile et réfugiés, pour qu'il soit plus entouré et puisse consulter un psychologue s'il le désire.

H. vit en Hongrie depuis un peu plus d'un an. Il a réussi à obtenir ses papiers très vite, trois mois après son arrivée. Il dit que les autres dans le camp ne voulaient pas y croire non plus. H. raconte que dans le camp à Vámoszabadi²⁵⁸, il a été attaqué par un jeune qui était « malade » et qui l'a blessé au visage. Bien que l'incident ne soit pas de son fait, la police l'a amené au commissariat, et après l'interrogatoire, on ne l'a pas raccompagné au camp, mais on l'a laissé se débrouiller tout seul et il a dû marcher trois heures pour rentrer. N'ayant pas réussi à trouver un job en Hongrie, il est allé en Grèce, puis est revenu après quelques mois. Il a trouvé du travail à Budapest, mais il a été contacté à nouveau par la police à cause du conflit dans le camp, et a dû se présenter au même commissariat, loin de la capitale. Il a perdu son emploi. Il dit n'avoir plus de soucis avec la police, mais quand il a perdu ses papiers, celle-ci a semblé indifférente et personne n'a fait l'effort de lui parler en anglais ou de chercher un interprète. H. parle de son désir de ramener son père en Hongrie pour le faire soigner, ce qu'il ne peut pas faire car il n'a pas de moyens. Concernant l'avenir, il se pose beaucoup de questions et a du mal à se projeter. Sa famille vit en Afghanistan, sauf sa sœur qui fait ses études au Pakistan et son cousin qui vit en Allemagne et avec qui il est en contact au quotidien. H. se fait des amis facilement, il garde contact avec beaucoup de gens sur Skype, Viber, WhatsApp. H. a dû quitter son pays parce qu'il travaillait dans l'armée, et les talibans ont menacé ses parents de le tuer s'il ne quittait pas son emploi. H. a travaillé dans l'armée britannique entre 2006 et 2007, un poste qu'il aimait, et il pense vivre en Angleterre

²⁵⁸ Un des camps de réfugiés.

un jour. Avant de venir en Hongrie, il a vécu en Grèce, où il n'a pas réussi à obtenir ses papiers. H. m'invite à fumer avec lui. Je lui dis que je ne fume pas. Il dit que pour lui, les cigarettes sont plus importantes que la nourriture. Je lui demande s'il fume autre chose que des cigarettes. Il me dit qu'il mélange souvent le tabac avec du cannabis. Il dit que quand il sent la tension monter en lui, il fume, puis « il arrête de parler et se met à réfléchir ». Je lui demande à quoi il pense. Il dit qu'« il voit ses souvenirs comme un film ». Il a commencé à fumer en Afghanistan avec son père. Il me parle de sa mère, qui était malade quand il est né, et me dit que pendant longtemps, il a été enfant unique dans sa famille, gâté par ses parents. Il dit que la seule chose qu'il a amenée d'Afghanistan, c'est le souvenir de sa mère, mais il ajoute qu'il a de mauvais souvenirs aussi. Il évoque la scène d'une forêt remplie de villageois massacrés, qui l'a paralysé à tel point qu'il n'a pas pu bouger pendant une heure. Il a perdu un de ses amis qui allait se marier et est décédé à cause d'une explosion sur la route. Il me raconte une histoire où il a échangé sa place dans le bus avec un inconnu, qui est ensuite décédé dans un accident auquel H. a survécu. Il a du mal à mettre un sens sur tous ces événements qui lui arrivent et se demande pourquoi il reste en vie pendant que les gens meurent autour de lui. Il évoque un autre accident quand il était dans l'armée, où la voiture devant lui a explosé, tuant ses collègues. H. pense souvent à ces événements. En parlant des rêves, il me dit qu'il en fait beaucoup, mais quand je lui demande de m'en raconter un, il évite de me répondre et me raconte une histoire drôle qui le fait rire, et il rit. H. garde contact avec ses amis en Afghanistan, mais c'est compliqué parce qu'il n'y a pas d'Internet. Il reçoit souvent des nouvelles inquiétantes du pays. En parlant de la santé, il me dit qu'il oublie des choses, et même parfois son prénom, qui signifie : « rendre le mauvais beau ». On parle des amis, il me dit que c'est difficile de trouver de vrais amis et il me raconte une histoire avec une fille hongroise qui l'a laissé tomber. Il évoque de nouveau une histoire traumatique, et j'essaie de lui apporter du soutien. Il est évidemment envahi par ses souvenirs et sa culpabilité liée aux événements tragiques mais aussi à son incapacité d'aider ses parents, comme le veut la place d'aîné.

Imran

I. est un jeune de 20 ans, d'origine afghane. Il fait beaucoup plus jeune que son âge et semble timide. Il est habillé de façon très occidentale, a des cheveux longs et porte des bijoux. Il est un peu réticent au début, mais il se sent plus à l'aise durant l'interview. Il ne parle pas bien le hongrois, mais utilise des mots et certaines expressions en hongrois ; l'entretien est fait en anglais, auquel il mélange des expressions hongroises.

Il est arrivé en Hongrie il y a trois ans. Il a traversé la Grèce, la Macédoine, la Serbie et a vécu pendant un an et trois mois en Roumanie. Il a été placé au foyer de Fót pendant sept mois. Il a quitté l'Afghanistan il y a six ans. En Hongrie, on l'a envoyé chez un médecin pour une évaluation de son âge. Il parle des voyages dangereux, éprouvants et difficiles, où il devait marcher pendant 25 heures ; il a fui plusieurs fois la police. I. me dit qu'il a du mal à se concentrer et perd le fil de la conversation facilement, et il a ce même souci à l'école. Il se plaint des autres élèves, dont beaucoup de Roms, qui ne font pas attention au professeur et dérangent le cours. Il dit que dans son pays, on ne peut pas faire cela. Il explique qu'à l'école, il y a certains élèves qui le ridiculisent. Beaucoup de jeunes travaillent, mais I. ne veut pas, et il a du mal à comprendre le hongrois. Il évite la confrontation avec les autres et préfère écouter de la musique. Il n'apprécie pas l'école qu'il trouve très monotone, mais il comprend et aime les maths et l'anglais. Il aime bien le hongrois, mais cette langue est trop difficile pour lui. Il dit que dans son pays, « si tu ne sais pas quelque chose, le professeur peut te frapper et tu n'as pas le droit d'avoir des cheveux longs ». Il a beaucoup d'amis partout en Europe et il garde le contact avec eux sur Facebook, Viber et Skype, mais quand il a des problèmes et qu'il est triste, il préfère rester seul et pleurer. I. aime bien jouer avec les petits enfants et faire la cuisine, car ces activités le réconfortent. Il écoute de la musique indienne et américaine et aussi les berceuses en hongrois. Il aime bien la berceuse « Ne sírjál, ne sírjál » (« Pleure pas, pleure pas »). Par rapport à la manière de ne pas tomber malade, il dit que « quand tu as ce que tu veux, tu n'es pas malade... quand tu as une famille, des enfants et du boulot ». L'argent ne suffit pas, dit-il, il faut aider ceux qui sont plus pauvres que nous. Il a deux sœurs et deux frères. Il a quitté son pays « parce que tout le monde veut une meilleure vie », il voulait aller à l'école et aider sa famille. Il dit que « si je vais bien, ma famille va bien ». Il parle longuement des différences entre la Hongrie et l'Afghanistan, du fait qu'en Europe, il y a des divorces, que le père aide son fils à choisir une femme, que les rôles des femmes ici et là-bas sont très différents. Il dit qu'il va peut-être se marier en Hongrie, mais il ne sait pas encore. I. exprime qu'être entouré lui manque, et raconte quel comportement on doit avoir dans son pays quand on est une femme, ce qui n'a rien à voir avec les filles en Hongrie. Sa famille lui envoie régulièrement des vêtements. Il dit que son père serait très en colère s'il voyait comment il s'habille. I. trouve que les Roms ont une culture encore plus étrange que les Hongrois, et a souvent du mal à l'accepter. Il a rencontré des Roms dans des pays européens qu'il a traversés et il ne les aime pas. I. évite la confrontation, mais si quelqu'un dit du mal sur sa famille, il est prêt à l'attaquer. « En Hongrie, l'argent est trop

important, et il y a des problèmes qui sont liés aux développements techniques. » Il raconte sa mauvaise expérience avec une petite amie qui a envoyé des SMS à un autre garçon pendant qu'ils étaient ensemble. Par rapport aux difficultés en Hongrie, il dit que « tout était difficile ». Concernant l'avenir, il dit que c'est le mystère. Il aimerait bien parler plusieurs langues, car c'est utile, et visiter sa famille, mais il a peur à cause des talibans. Il me raconte qu'il a perdu sa mère quand il avait dix ans et qu'elle lui manque. Il dit que certaines filles lui rappellent le visage de sa mère. Quand il voit un petit enfant avec sa mère, il pleure. Il dit que quand il boit de l'alcool, les mauvais souvenirs reviennent. On reparle de l'avenir, et il explique que personne ne sait ce qui va se passer demain, c'est Dieu qui le sait. Il dit qu'on peut mourir demain, on n'en sait rien.

Khaled

Premier sujet de l'entretien, Khaled, d'origine Hazara, est aussi le plus jeune interviewé. Arrivé en Hongrie il y a un peu moins d'un an, il est actuellement à la recherche d'un appartement, ayant obtenu son statut de protégé pour cinq ans. Ensuite, il pourrait être scolarisé aussi. Je rencontre Khaled pendant la crise migratoire en Hongrie, qui provoque des réactions extrêmes non seulement dans la société hongroise, mais aussi chez les réfugiés accueillis au pays. L'analyse des aspects transféro-contre-transférentiels est effectuée dans le chapitre correspondant.

Pour Khaled, apprendre le hongrois pour ensuite trouver un travail est l'étape la plus importante. Il souligne que sans argent, rien n'est possible. K. est prêt à faire « n'importe quel boulot ». Il dit que la plupart de ceux qui sont dans le camp veulent aller en Allemagne, mais que lui préfère rester en Hongrie pour le moment. K. a beaucoup de mal avec la langue hongroise. Il me raconte qu'avant de venir en Hongrie, il a vécu en Finlande pendant un an et quatre mois, où il a appris la langue et établi un lien très fort avec sa professeure de langue, qu'il appelle sa « mère finlandaise ». Il garde contact avec elle sur Facebook et Viber. Elle lui dit de ne pas boire trop d'alcool et de ne pas fumer, elle est « très protectrice ». K. dit qu'il s'ennuie beaucoup à Bicske, car il n'y a rien à faire. Il me raconte son arrivée en Hongrie. En effet, il a été renvoyé en Hongrie de Finlande, selon la convention de Dublin. Il me dit qu'il ne voulait pas y retourner et a du mal à répondre aux Hongrois qui lui demandent pourquoi il est venu : « Je leur ai dit que ce n'est pas moi qui voulais venir en Hongrie, mais c'est leur gouvernement, le gouvernement hongrois qui voulait que j'y retourne. » Il dit que les Hongrois pensent que les demandeurs d'asile sont des terroristes, et qu'ils viennent pour

« voler les boulots des Hongrois ». K. est d'origine afghane, mais il est né en Iran. Il a quitté l'Iran car les réfugiés afghans sont très mal traités là-bas, et il voulait continuer ses études et « être libre ». K. a quitté l'Iran à l'âge de 14 ans avec sa famille, qu'il a perdue à la frontière iranienne. Il a essayé de les retrouver, mais en vain. Il ne garde pas de contact avec l'Iran et personne de sa famille ne vit en Europe. Il dit que quitter son pays et sa culture est très difficile : « Le pays, c'est comme une mère. Et toi, tu sais très bien ce que l'on ressent quand on quitte son pays. Personne ne veut quitter sa mère, mais parfois, tu es obligé de le faire. » Il dit que quand on est seul, il faut trouver des gens, mais ce n'est pas facile dans un camp où il y a des centaines de personnes qui arrivent chaque jour. K. dit qu'il y a « des gens sympas » à Bicske, comme les médecins qui lui ont prescrit des médicaments, car il n'était pas bien et faisait des cauchemars. Il me dit avoir fait plusieurs tentatives de suicide, mais que c'est du passé. Quand il va mal, il en parle avec « sa mère finlandaise » ou avec ses amis. Il dit qu'avant, il avait le sentiment de « se perdre », d'être à la fin de sa vie. Aujourd'hui, il me dit qu'une nouvelle vie a commencé, et que ce n'est pas la fin de la vie. K. pense que « les gens sont comme les doigts de la main : ils appartiennent à la même main, mais ils sont différents : il y en a des petits, des grands... la main est la nationalité ». Il dit que dans les pays où il a vécu, il a aussi rencontré des personnes gentilles et d'autres moins gentilles, et que « c'est l'expérience qui te fait grandir, et pas l'âge ». Il me parle du trajet dangereux, sans eau, sans nourriture, où il pensait qu'il allait mourir. En ce qui concerne ses désirs, K. rêve d'être libre, de pouvoir étudier, mais surtout de retrouver sa famille. On parle de la religion. K. est musulman et il croit que tout ce qui lui est arrivé venait de la volonté de Dieu. K. dit que dans la vie, « tu as besoin de rêves et de bons amis ». On parle du camp. K. raconte que c'est toujours pendant la nuit qu'il peut discuter avec ses amis, car pendant la journée, il y a trop de monde. Il parle de la vie quotidienne, de la cuisine afghane qu'ils font au camp. K. joue au foot au camp une fois par semaine. Vers la fin de l'entretien, il revient sur sa difficulté à trouver un appartement : « C'est trop difficile de trouver un appartement, on va peut-être vivre dans un parc », plaisante-t-il.

Rahim

R. est un jeune Afghane de 20 ans, vivant en Hongrie depuis trois ans. Il est sérieux, très poli, vêtu d'une tenue traditionnelle. Il va à l'école et travaille à côté, il fait des « boulots d'étudiant », actuellement dans une usine. Il se débrouille très bien en hongrois et il maîtrise trois autres langues, qu'il précise comme « n'étant pas des langues européennes » : le pashto, l'urdu et le farsi. Il est arrivé en Hongrie par la route des Balkans, à travers la Grèce, où il a

vécu pendant deux ans, puis par la Macédoine et la Serbie. Il est placé à Fót, où il se fait des amis, avec qui il partage actuellement le foyer. R. dit avoir des amis pakistanais, afghans et hongrois, mais que pendant le trajet, il n'avait pas vraiment d'amis : « On voyageait ensemble, c'est tout, et on est allé dans des pays différents, donc j'ai des amis, oui, mais on n'est pas proche. » Par rapport à l'école, il dit – employant l'argot hongrois – que c'est « la merde ». Il dit être embêté par les autres élèves, surtout « par les Tsiganes » qui n'écoutent pas le professeur, font du bruit et ne laissent pas les autres apprendre. R. annonce qu'il aime bien étudier et qu'il est venu pour cela. Il dit qu'en Afghanistan, on ne peut pas avoir d'autres projets que de « devenir garagiste » et qu'il ne voulait pas faire ce métier. R. me parle de son passé : en effet, à cause de la guerre, sa famille a été envoyée au Pakistan, mais lui ne voulait pas retourner en Afghanistan. La famille n'a pas soutenu R. dans sa décision, lui disant que le trajet était très dangereux. C'est sa tante maternelle qui l'a soutenu dans sa décision et lui a conseillé de tenter sa chance. R. imaginait l'Europe comme un continent où il pourrait avoir un bon niveau de vie, mais aujourd'hui, il pense que « rien n'est bien en Europe ». Il trouve particulièrement difficile le fait « qu'il n'ait rien », que rien ne soit à lui. Pourtant, il apprécie l'absence de guerre en Europe. R. joue au cricket, il voulait poursuivre son rêve de devenir un joueur de cricket au niveau professionnel. Il me dit que sa famille lui manque et que c'est difficile pour les Pachtos, parce qu'ils n'ont pas de téléphone à la maison. R. connaît quelqu'un qui est issu de sa ville et qui vit à Budapest, mais il dit que « c'est plutôt moi qui l'aide et pas l'inverse ». Il dit que tout le monde a ses propres problèmes, et dans les temps difficiles, « personne ne va t'aider ». R. affirme que c'est Vienne, et pas la Hongrie, qui était sa destination initiale, mais il a décidé de rester dans le pays « où il se sentait bien ». La plus grande difficulté était la langue hongroise : ne parlant pas de langues européennes, il ne pouvait communiquer qu'avec très peu de gens. Ce fait l'a poussé à vite apprendre le hongrois ; il connaît beaucoup de mots hongrois, le parle dans son travail et avec son ex-petite amie. Comme R. travaille beaucoup, il sort moins qu'avant, il ne boit pas et ne fume pas, mais il aime bien faire la fête de temps en temps. Quand il est triste, il se met à l'écart et réfléchit seul, essayant « de tirer des leçons de [ses] problèmes ». Il dit que la religion est « dans le cœur » et que « si t'as un bon cœur, tu es un bon musulman ». Il pense qu'on ne peut pas vraiment aider l'autre personne ; « c'est à eux de faire ce qu'il y a à faire, car ceux à qui on peut demander de l'aide sont aussi dans leur propre difficulté ». R. dit qu'en ce qui le concerne, il fait tout ce qu'il y a à faire, et il aimerait bien réaliser son rêve de devenir interprète.

Zubair

Z. est un jeune d'origine Hazara d'Afghanistan. Comme D., il est assez présent dans le monde des médias, et selon son éducatrice, c'est un jeune qui est très sociable et bavard. Malgré cette image de jeune ouvert et communicatif, je découvre une autre personne. On a beaucoup de mal à organiser l'entretien. Z. dit tout de suite qu'il n'a pas beaucoup de temps, et je sens qu'il contrôle bien ce qu'il dit, bien que le cadre ne soit pas « médiatique ». Il maîtrise bien le hongrois.

Z. est arrivé en Hongrie en 2008. Il est scolarisé à l'école Thán Károly²⁵⁹, où les professeurs aident les élèves à se préparer aux examens ; ils apprennent aussi le hongrois comme langue étrangère. Il dit que le hongrois n'était pas facile, mais il a beaucoup d'amis hongrois et il joue au football dans une équipe hongroise. Il les voit toutes les semaines et a plus d'amis hongrois que d'amis afghans. Z. a traversé la Grèce et l'Italie avant d'arriver en Hongrie. Il dit qu'à cette époque-là, il n'y avait pas beaucoup de mineurs isolés, et que grâce à cela, on s'est beaucoup occupé d'eux. Arrivant en Hongrie, Z. a d'abord été placé dans le camp de réfugiés à Bicske, puis au foyer pour enfants à Fót, ensuite dans un autre foyer à Mogyoród. Il dit avoir aimé Fót, même si là-bas, il parlait le farsi au lieu du hongrois, et il pense qu'« on doit parler en hongrois ». Il dit que « rien n'était difficile en Hongrie », sauf la langue, mais qu'il faut vite sortir et se socialiser et que « ça ira ». Il parle des autres qui ne voulaient pas rester, mais il leur disait de rester, pour aller à l'école et travailler. Il leur expliquait qu'au moins, ils pourraient être en sécurité. Il pense que « si tu dis que c'est trop difficile, ça ne va pas aller, et ça sera ta faute. Même si tu ne peux tout faire, tu peux faire au moins la moitié de ce que t'as prévu ». On parle de sa vie quotidienne : actuellement, Z. loue un appartement. En plus de l'école, il travaille dans la restauration, comme beaucoup d'autres, quatre jours par semaine, souvent 12 heures par jour. Z. rêvait de devenir joueur de football, mais aujourd'hui, il voit son avenir dans la restauration. En parlant du passé, il me raconte qu'il est né en Afghanistan mais a vécu en Iran pendant 12 ans, et aussi au Pakistan. Il dit que la société iranienne était très fermée. Il a le sentiment de n'avoir aucun droit en tant que migrant. Vu les difficultés en Iran et au Pakistan, ils ont pris la décision de repartir en Afghanistan, mais « c'était encore pire qu'avant ». Z. voulait poursuivre une carrière de footballeur, et c'est la raison pour laquelle il a pris la décision de partir vers l'Europe, qu'il a imaginée « telle qu'elle est, mais avec moins de travail et plus d'argent ». Z. fait beaucoup de

²⁵⁹ Une des écoles avec des classes dédiées aux mineurs isolés étrangers.

bénévolat, notamment lors de la crise migratoire, pendant l'été 2015. La tante maternelle de Z. vit en Suède, ils gardent contact sur Facebook et Viber.

Kia

K. est un jeune de 23 ans, d'origine iranienne. Il vit en Hongrie depuis six ans, travaille dans un foyer pour enfants, à l'accueil, et fait de l'interprétariat. Il a la nationalité hongroise. K. est à l'aise quand il parle ; l'entretien se déroule en hongrois, qu'il maîtrise très bien.

K. est arrivé en Hongrie pour la première fois il y a sept ans, par un passeur. Ensuite, il est allé en Allemagne avec un autre passeur, censé l'emmener en Italie, mais il a fini par être renvoyé en Hongrie. K. est resté en Allemagne pendant huit mois, a rencontré d'autres Iraniens, a commencé à apprendre la langue, et le départ d'Allemagne a donc été douloureux. K. a réussi à garder contact avec quelques personnes, mais « ce n'est pas le même qu'avec mes amis qui vivent ici ». Il est alors placé dans un foyer à Nagykanizsa, où il se retrouve avec huit autres mineurs isolés. Il est vite reconnu comme mineur isolé et obtient son statut. Il est scolarisé mais parle anglais avec les autres, donc, les professeurs de l'école « ne savaient pas quoi faire » avec lui. Il se met à jouer au foot avec des jeunes du quartier, et cela marque le début de l'apprentissage du hongrois. À l'âge de 18 ans, il signe son contrat « jeune majeur » et est placé dans un foyer à Budapest, où il établit de très bonnes relations avec les éducateurs. Il rencontre un jeune qui devient son ami, et qui lui trouve un emploi dans un café où il continue à travailler pendant huit mois. Il est scolarisé dans une école technique pour apprendre un métier, qu'il n'aime pas, surtout parce qu'il ne maîtrise pas bien la langue. Grâce au football, il rencontre une personne qui enseignait dans une école spécialisée pour étrangers, et il bénéficie de cours de hongrois ; il regarde des séries à la télé, ce qui contribue largement à l'apprentissage du hongrois. Il atteint le niveau du baccalauréat, qu'il passe après un an et demi. K. adore jouer au foot, son rêve reste toujours de travailler dans ce domaine, soit en tant que manager, soit comme entraîneur. Il trouve un autre travail dans un foyer où il supervise les groupes d'enfants pendant deux ans. K. réussit son examen pour aller à l'université en « études internationales », grâce au fait qu'il parle plusieurs langues, mais il abandonne ce projet, car ce n'est pas « son monde ». K. me raconte qu'il était scolarisé en Iran jusqu'à l'âge de 16 ans, où il a appris l'anglais aussi. Il me dit que le hongrois n'était pas

très difficile, parce qu'il n'avait pas d'amis d'Iran ; et comme c'est quelqu'un qui trouve des amis facilement, ceux-ci lui ont beaucoup appris. La seule chose qu'il avoue comme étant difficile est le manque de sa famille. K. est en contact presque quotidien avec sa famille par téléphone et Internet, et il les a revus il y a un an en Turquie. K. a une sœur qui vit en Angleterre et une tante avec qui la famille a perdu contact. La destination initiale de K. était donc l'Angleterre, mais, explique-t-il, « le passeur m'a piégé et j'étais coincé en Hongrie ». K. pense qu'il ne retournera pas en Iran, parce que, même si c'est sa culture et qu'il y avait un niveau de vie plus élevé, il s'est habitué à la liberté d'ici et il a perdu la plupart de ses amis d'Iran. Par rapport à l'image qu'il avait de l'Europe, il pensait que sa situation allait être meilleure qu'en Iran. Aujourd'hui, il observe que ce n'est pas facile au niveau économique, mais il se sent beaucoup plus serein et n'a pas peur. K. me parle du pays, de sa famille de classe moyenne, de son enfance et de son adolescence insouciantes, et de la raison de son départ. En effet, lui et sa mère ont commencé à fréquenter une église et ont été baptisés. K., ne sachant pas que cela pouvait le mettre en danger, en a parlé à l'école et s'est fait menacer. K. dit qu'il croit en Dieu, mais pas en la religion. Concernant son avenir, il aimerait bien faire une formation pour devenir entraîneur de football et une autre pour peut-être devenir chef. Il dit que s'il arrive à gagner sa vie, il restera en Hongrie, sinon, il partira en Angleterre. Il rajoute qu'il ne sait pas s'il aura l'énergie de partir à nouveau et de tout reprendre à zéro, de connaître un autre pays et une autre langue. Pour l'instant, il travaille de plus en plus en tant qu'interprète. K. parle aussi de sa fiancée, qui fait des études et qui est hongroise. Il dit que c'est avant tout sa famille et ses amis qui l'ont soutenu dans les moments difficiles. « C'est important de pouvoir se faire des amis, de ne pas rester seul, et de savoir que même si l'autre ne peut pas nous aider, il est là pour nous écouter. » K. a beaucoup d'amis, mais il ne garde pas de contact avec les Iraniens vivant en Hongrie : « Ils sont étudiants, ils arrivent avec leurs énormes bourses, ne font pas grand-chose, et moi, je suis venu pour sauver ma vie, je travaille... on vient de mondes différents ».

3. Les feuilles de consentement (version hongroise et version anglaise)

BELEEGYZŐ NYILATKOZAT

Kutatás címe : Fiatal menekültek Magyarországon : a vulnerabilitás és a reziliencia útjai

Köszönöm, hogy részt vesz a kutatásban.

A kutatás során az adatok felhasználása a vonatkozó adatvédelmi törvény szigorú betartásával történik. Ennek értelmében az Ön beleegyezése szükséges ahhoz, hogy a felvett interjú adatait tudományosan elemezhessem. Ezért kérem, olvassa el és töltsse ki az alábbi nyilatkozatot.

A kérdőív kitöltésével hozzájárulok, hogy adataim anonim módon, az adatbázis részeként, a kutatás keretében felhasználásra kerüljenek.

Igen / Nem

Tisztában vagyok azzal, hogy bármikor megszakíthatom a kutatásban való részvételemet.

Igen / Nem

További kérdést kíván-e föltenni?

Igen / Nem

Aláírás:

Dátum:

Ha bármilyen további kérdése vagy a kutatással kapcsolatos észrevétele van, kérjük forduljon bátran a kutatást végző hallgatóhoz: Tarafás Laura pszichológus, PhD hallgató, Université Paris XIII, laboratoire UTRPPP, 99 Avenue Jean Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, Tel.: +33 1 49 40 30 00 vagy +33 6 88 53 87 48 E-mail: lauratarafas@gmail.com

A kutatásvezető neve: Pr. Yoram Mouchenik, egyetemi tanár, Université Paris XIII, laboratoire UTRPPP, 99 Avenue Jean Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, Tel.: +33 1 49 40 30 00 E-mail : yoram.mouchenik@gmail.com

INFORMED CONSENT FORM

The title of the research: Young refugees in Hungary. Traces of vulnerability, pathways to resilience.

Thank you for taking part in the research.

Data used for research complies with National Data Protection Laws. To that effect, your approval is needed in order for me to scientifically analyse the completed interviews. Please read carefully and fill out the following declaration.

By taking part in the interview I allow that my data could be used in this research.

Yes/No

I am aware of the fact that I my participation in the research can be interrupted at any time.

Yes/No

Do you have any further questions?

Yes/No

Signature :

Date :

If you have any questions or comments regarding the research, please feel free to contact the person conducting it: Tarafás Laura psychologist, PhD candidate, Université Paris XIII, laboratoire UTRPPP, 99 Avenue Jean Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, Tel.: +33 1 49 40 30 00 or +33 6 88 53 87 48 E-mail: lauratarafas@gmail.com

Name of the supervisor: Pr. Yoram Mouchenik, university professor, Université Paris XIII, laboratoire UTRPPP, 99 Avenue Jean Baptiste Clément, 93430 Villetaneuse, Tel.: +33 1 49 40 30 00 E-mail : yoram.mouchenik@gmail.com